SECTION DEUXIEME.

DÉVELOPPEMENTS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

Pages.

CHAPITRE PREMIER. Formule générale du Mouvement. . 115
CHAPITRE DEUXIÈME. Examen des quatre périodes antérieures à la Civilisation. 120
CHAPITRE TROISIÈME. Analyse des développements de la Civilisation. 145
Résumé et fin de la Civilisation par transition en Garantisme. 170
CHAPITRE QUATRIÈME ET COMPLÉMENTAIRE. Sur le mouvement qui emporte la Civilisation européenne vers la Féodalité industrielle. 191
NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE. 219
Transition. 227

DEUXIÈME PARTIE. — ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ORGANIQUES.

CHAPITRE PREMIER. Position du problème social. 237
CHAPITRE DEUXIÈME. L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété. 273
Digression. De quelques âneries civilisées. . . . 287
CHAPITRE TROISIÈME. Association et Communauté. . . . 303
CHAPITRE QUATRIÈME. Aperçu de la constitution matérielle d'une phalange. 318

DEUXIEME LIVRE.

DISPOSITI MATERIEL DES PHALANGES.

Pages.

CHAPITRE PREMIER. Parallèle de la production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé. 333

CHAPITRE DEUXIÈME. Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique. . . 391

CHAPITRE TROISIÈME. Le Phalanstère. 418

CHAPITRE QUATRIÈME. Convenances et Économies. 441

CHAPITRE CINQUIÈME. Dispositif des cultures harmoniennes. 466

DESTINÉE SOCIALE.

I

PARIS. — IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, 6.

DESTINÉE

SOCIALE

PAR V. CONSIDERANT

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformement aux lois mathématiques. Ch. Fourier.

Jeune soldat, où vas-tu?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut.
Que tes armes soient bénies, jeune soldat!
Dr Lavenaud.

TOME PREMIER. — 4e ÉDITION

145902

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

RUE DE BEAUNE, 2

ET QUAI VOLTAIRE, 29, EN FACE DU PONT-NATIONAL

1851

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE 1er VOLUME.

Pages.

Avertissement de la 2e Edition. IX

PRÉLUDE.

I. Déclaration. 1

II. Détermination du but social. Idéal d'une société parfaite. 11

¶ Definitions. 10

PREMIÈRE PARTIE. — CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

Chapitre premier. Vices de nos procédés industriels. . 49

Chapitre deuxième. Vices de nos procédés commerciaux. Concurrence anarchique. 65

Chapitre troisième. Conclusion sur les civilisations européennes. 96

145902

AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Les apôtres d'une Idée militante ont en ce temps-ci moins que jamais le loisir de composer ou de refaire des livres : la lutte a chaque jour ses incidents et ses nécessités, et le combat ne permet guère que l'on s'écarte pour le travail solitaire. J'avoue cependant que, cette excuse me manquât-elle, je n'en aurais pas moins conservé à cet ouvrage, en le rééditant, son caractère primitif.

Si j'écrivais aujourd'hui une Exposition de la Théorie Sociétaire, je le ferais sans doute avec moins d'âpreté, plus de calme, plus de largeur ; mais je considère que c'est, en toutes choses, une sottise, à quarante ans, de ne pas vouloir en avoir eu vingt.

Tel qu'il est, ce livre est utile à la propagation. Il mord sur les intelligences indépendantes auxquelles surtout il s'adresse ; il plaît aux âmes ardentes, aux cœurs chauds, aux jeunes gens et aux femmes. Le ton en est tranchant, cassant, le langage orgueilleux ; d'accord : mais on sent très bien que ce ton et ce langage ont un caractère absolument impersonnel. L'auteur ne se bat pas pour son propre compte ; il se bat pour une Cause, pour une Cause dont la grandeur efface évidemment dans son œuvre toute trace de personnalité.

En somme, malgré les imperfections de ce livre et les critiques dont il a été l'objet, je ne veux pas perdre mon temps à le refondre. Si j'avais du loisir, je l'emploierais à mieux. Je me borne donc à corriger cette œuvre de jeunesse sans lui rien ôter, de son âge et de sa nature, que des fautes de français et quelques accessoires aujourd'hui superflus. J'ajoute quelques notes et je comble quelques lacunes.

Ceux de mes lecteurs que pourraient choquer des allures trop batailleuses se rangent, par cette disposition même de leur esprit, dans la catégorie des gens graves et sensés : à ce titre, ils ne sauraient refuser de tenir compte de l'âge dans la composition d'un écrit et d'accorder par conséquent, à celui-ci, des circonstances atténuantes.

Plusieurs amis de la liberté m'ont reproché des attaques, abondamment répandues d'ailleurs dans la plupart des écrits de Fourier et de l'École sociétaire contre la Philosophie et l'esprit révolutionnaire. — Il faut s'entendre. Ces attaques sont-elles faites au profit des adversaires de la Philosophie et de la Révolution, au profit de l'Obscurantisme et du Despotisme? Il n'y paraît guère. Est-ce que nous désertons la cause des principes, des droits, des grandes aspirations de l'humanité? Est-ce que nous trahissons les *desiderata* de la Philosophie et de la Révolution? Pas le moins du monde. Loin de là, notre foi les embrasse et les déborde même de mille coudées! Hommes de progrès et de liberté, marchons donc en avant, et ne craignons pas de désobstruer la route de l'humanité des erreurs et des décombres que la Philosophie et la Révolution elles-mêmes y ont entassés.

M. de Lamartine a caractérisé admirablement la Révolution française en trois mots: « De saints désirs; de vaines utopies; d'atroces moyens. » Loin de trahir la cause de la Révolution, nous avons voué nos vies à son triomphe; mais en proclamant la loi de Vérité et de Lumière qui réalisera au centuple les *saints désirs*, les grands principes de liberté et de justice, *qui sont toute la cause*, nous devons faire justice des *vaines utopies* et des *atroces moyens* qui ont compromis cette noble cause dans le monde.

Un mot encore. Quand nous avons publié ce livre, dont nous rééditons le premier volume depuis longtemps épuisé, nous avions, dans le bon sens et les bonnes dispositions du Gouvernement français, une confiance qui, toute relative qu'elle était, a dû malheureusement s'évanouir devant les tristes réalités d'une politique obstinément égoïste et aveugle. Le lecteur en tiendra compte.

V. CONSIDERANT.

Paris, Septembre 1847.

I

Déclaration.

Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher.
JEAN, XXI.

Un problème convenablement posé est bien près d'être résolu.
AMPÈRE.

La raison finira par avoir raison.
VOLTAIRE.

Voilà : c'est à prendre ou à laisser.
SHAKESPEARE.

Crains le chien qui entre en léchant.
Proverbe espagnol.

Mon but est de donner une *Exposition Élémentaire*, claire et facilement intelligible, de l'organisation sociale déduite, par FOURIER, des lois de la nature humaine.

Nous vivons dans un siècle où les guerres, les commotions politiques, les réactions insensées et les grandes souffrances qui ont déchiré l'humanité à toutes les époques, se sont résumées dans un temps bien court et avec une effrayante énergie. Aussi le sentiment des misères sociales est-il aujourd'hui plus développé qu'il ne le fût jamais : la douleur est mieux sentie, le mal parle plus haut, et l'on comprend partout l'urgente nécessité d'un remède

L'innombrable quantité de combattants dont l'arène politique est encombrée, les clameurs, les haines, les myriades d'opinions incohérentes et contradictoires qui se choquent et se pulvérisent, les troubles, les commotions politiques ou industrielles, les perturbations et les corruptions de tous les genres, toutes ces choses portent témoignage contre nos sociétés. Pour les intelligences qui s'élèvent au-dessus de la sphère où le vulgaire s'agite,

les mille voix qui se plaignent, ou qui parlent avec colère, forment une voix collective, puissante, lamentable et terrible, la Voix de l'HOMME QUI SOUFFRE. Cette voix accuse l'*organisation* de la Société. — Ces plaintes, ces colères, ces gémissements s'élèveraient-ils, en effet, si, libres et heureux, les hommes vivaient sous des lois sociales calculées pour les besoins et les exigences de leur nature?

Aujourd'hui les investigations sur l'avenir de l'humanité ne paraissent plus chose interdite à l'intelligence. On permet les spéculations de cet ordre. C'est déjà même un genre pour tout écrivain, depuis celui qui fabrique de la philosophie transcendante jusqu'à celui qui débite des contes pour les enfants, *d'apporter sa pierre à l'Édifice nouveau* : — c'est la formule de toutes les préfaces. — Mais si chacun veut apporter sa pierre à l'Édifice, encore faudrait-il savoir ce que sera cet Édifice; encore faudrait-il en avoir déterminé le plan et les dimensions, et cela sous peine de n'amasser qu'un ridicule monceau de matériaux inutiles. — Dispensez-vous de nous apporter vos pierres, si vous n'en devez faire qu'un tas de cailloux.

Le moment est donc venu de présenter à l'intelligence contemporaine un plan régulier, capable de servir de base au grand travail de réorganisation qu'il devient urgent d'étudier; car la vieille société craque de toutes parts. Et puisque c'est un *plan nouveau*, une *invention*, une DÉCOUVERTE SOCIALE, qu'il faut à ceux que préoccupe sérieusement la question d'avenir, il est bien permis de réclamer quelque attention pour une Conception formée en dehors de toutes les élucubrations philosophiques et littéraires dont nous sommes inondés et qui ne concluent à rien. N'eût-elle pas pour elle l'observation des faits et la rigueur des déductions scientifiques, la Théorie de Fourier n'en serait pas moins digne encore de fixer les regards, par la nouveauté et la hardiesse des combinaisons, l'admirable liaison de toutes les parties, la poésie et la grandeur des résultats et des formes.

Il faut le dire pourtant : il ne manque pas d'esprits peu préparés encore à saisir une Théorie vraiment nou-

velle. Il s'en faut de beaucoup que l'atmosphère intellectuelle soit diaphane et pure de tous nuages. Les serviteurs d'une idée rénovatrice rencontrent d'innombrables obstacles, et il faut, en vérité, avoir fait provision de force, de persévérance et de courage, il faut surtout une conviction profonde et sainte, pour marcher sans cesse et pousser toujours en avant sur pareille route.

Ceux-ci mettent en doute votre croyance, et sans s'inquiéter des gages que vous pouvez en avoir donnés, ils vous confondent avec ces charlatans sans foi ni loi, ces hannetons moraux et philanthropes qui foisonnent et bourdonnent dans les hauts et bas lieux du journalisme et de la politique ; — Et cette erreur se peut comprendre, car nous vivons dans un temps où l'on a fait marchandise de tout, opinion, religion, conscience.

Ceux-là disent que vous êtes des insensés, des utopistes, des *têtes sans cervelle*, c'est leur mot. Et ils passent en vous appliquant au front le nom de fou : nom ignoble, s'il n'eût été porté et purifié par tous les grands génies qui, devançant leur siècle, ont ouvert à l'humanité quelque large et radieuse carrière. Le gibet de la croix aussi était infâme : Jésus l'a fait saint.

D'autres ont l'esprit rempli de préventions déraisonnables ; ils sont en garde contre vous comme contre un ennemi, et vous ne pouvez rien semer dans ce terrain d'hostilité et de défiance. Ces dispositions malveillantes qui vont chez plusieurs jusqu'à vous supposer des intentions basses ou intéressées, ces préventions mauvaises dont on s'arme comme d'une cuirasse et d'une épée contre ceux qui professent une foi sociale et s'y dévouent, on les légitime par ces mots : « Il faut bien qu'ils aient leurs vues secrètes ; sans cela ils ne s'occuperaient pas tant du bonheur de l'humanité ! »

Voilà donc la moisson que récoltent de ce temps-ci les hommes à sentiments généraux. C'est un triste symptôme de l'égoïsme qui ronge au cœur notre société : il faut que le froid soit allé bien avant pour qu'on ne puisse plus comprendre un dévouement, un amour pour une œuvre sociale, il faut que la corruption soit bien profonde pour que la malveillance du monde accueille ceux qui

travaillent au bonheur des hommes!—Acceptons ce sentiment comme une manifeste révélation du mal. N'a-t-il pas fallu de longues douleurs, de cruelles destructions d'illusions et d'espérances pour que la société ait ainsi dépravé le cœur humain?

Mais la plus commune des prédispositions, celle qui, sans contredit, oppose le plus d'obstacles croisés et recroisés à la propagation d'une idée sociale nouvelle, c'est cette manie qu'on a de mettre ses propres idées, des idées quelconques, à la place de celles qui forment véritablement la Théorie donnée. La juger avant d'en avoir vu le développement, introduire tout à travers des idées erronées et fausses, ployer, briser, déplacer celles de l'auteur, tirer de cet amalgame absurde et ridicule des conséquences plus ridicules et plus absurdes encore: voilà ce que l'immense majorité des *gens éclairés* exécutent très-fidèlement et à la lettre dans l'occurrence. Et quand ils ont fait grimacer votre conception, quand ils l'ont gaupée avec leurs idées, quand ils l'ont défigurée et réduite à l'image de leur esprit, à je ne sais quelle image niaise et grotesque, ils vous disent avec satisfaction: « Votre Théorie est une utopie bizarre et vulnérable! » Oh! certes oui, votre Conception passée à leur filière, votre Conception telle qu'ils l'ont digérée, telle qu'ils la rendent, est quelque chose de vulnérable et de bizarre! — Voilà les misères que rencontrent à chaque pas, à chaque parole, les apôtres d'une idée nouvelle! et c'est ce qui nous a long-temps fait damner, ce qui nous a souvent rendus outrecuidants, ce qui nous inspire un involontaire mépris pour ces cœurs glacés et ces cerveaux étroits où ne sauraient entrer, de front, quelques pensées fortes, neuves, liées entre elles, qui ne peuvent ni s'émietter, ni s'éparpiller....

On voudrait connaître une Théorie nouvelle *ex abrupto*, on voudrait l'avaler d'un seul coup, comme une huître; il la faudrait, que sais-je? en papillotes, en feuilletons, tout au plus en romans. Il faudrait qu'un homme de génie qui propose un mécanisme social, une combinaison de haute science, présentât ses plans lavés en rose, avec des explications en deux langues, pour les uns en classique, en romantique pour les autres.

Ensuite, on lui fait un crime de tout : — comment lire un livre dans lequel on rencontre vingt mots nouveaux ! — Eh ! on en trouve par centaines dans un traité de chimie, de physique, d'histoire naturelle, de médecine, etc., etc. — Oui, mais ce sont des sciences, tandis qu'une Théorie sociale... — Holà ! vous ne voulez pas qu'une Théorie sociale soit une science, la première des sciences, la plus importante de toutes, la science pivotale, la Science de l'Homme !... En vérité, cet aveu suffit pour faire comprendre combien tout ce que l'on a débité jusqu'ici sur les relations sociales est faux et pitoyable. Eh ! si la Théorie nouvelle n'est pas une Science, si elle n'est pas revêtue de tous les caractères de certitude de la Science, eh bien ! c'est que ce sera encore une rêverie à ajouter au fatras des rêveries philosophiques et morales dont vos bibliothèques s'emplissent depuis trois mille ans !

Aujourd'hui on permet le néologisme ou l'archéologisme dans les sciences et même dans les romans et dans les contes. Pas un littérateur qui soit content de lui, et dorme tranquille sur la composition de son livre, s'il n'a enrichi la langue de quelques expressions nouvelles ou restaurées : — et l'on voudrait interdire ce droit à celui qui a besoin de vingt ou trente mots neufs, lui bien véritablement, parce qu'il apporte des idées neuves ! — C'est ridicule.

Puis on exige que vous réduisiez une Théorie sociale aux dimensions d'un article de journal. Mais où donc trouve-t-on la chimie, la physique ou l'algèbre en dix pages in-octavo ? Il faut qu'on sache qu'une science sociale, et c'est de la Science sociale découverte par Fourier que je parle, car je n'en connais pas d'autre, — ne se lit pas, mais qu'elle s'étudie.

Pour moi, je n'ai entendu exposer, dans *Destinée sociale*, que l'application élémentaire de la Conception de Fourier au développement historique et à l'organisation normale de la société. Ceux qui auront à cœur de connaître cette grande Conception dans son immense et magnifique ensemble, devront, après leur initiation, entreprendre de plus hautes études.

Toutefois, pour élémentaire et facile qu'il soit à l'intelligence, ce livre ne s'adresse pas aux gens décidés à

juger sans savoir, à trancher toute question *ex cathedrâ*, ni à ceux qui croient avoir écrasé une idée par les mots *utopie*, *impossible*, *rêve* et *chimère!* — Il n'est pas pour les gens sans cœur et sans intelligence; ni pour ceux qui jugent tout avec les idées reçues, l'autorité des noms — et les préjugés, quel qu'en soit l'âge. Ceux-là, et tous ceux qui ne veulent pas entendre un appel pur et simple à la libre raison, au bon sens dégagé d'entraves, y répondre avec netteté, fermeté et sans couardise, n'ont rien de mieux à faire que de fermer ce livre.

Un mot encore.

Les hommes aujourd'hui le mieux disposés pour accepter des innovations sociales, ceux qui souffrent, dans leur cœur, du mal général, et qui invoquent le bien, les *hommes de désir*, pour leur donner leur vrai nom, sont pour la plupart enlacés dans une croyance fausse et trompeuse. Il faut marcher en avant, disent-ils; il faut que l'humanité s'affranchisse du passé; il faut qu'elle laisse là, comme l'enfant devenu homme, les langes de son berceau, et qu'elle secoue sans crainte ni vains remords le vieil héritage des douleurs et des misères séculaires.

C'est très-bien; mais ils ajoutent, et c'est ainsi qu'ils résument leurs pensées d'avenir: il faut améliorer et perfectionner la société actuelle. Puis ils développent la théorie de la perfectibilité, mise en lumière par Condorcet et reproduite de nos jours avec des additions et des variantes sous le nom de *progrès continu*.

Or, c'est ici qu'il faut s'entendre: veut-on dire que la condition de l'homme doit être rendue meilleure sur cette terre, et l'état social conduit vers la perfection que notre nature comporte? En ce sens, on ne fait qu'exprimer vaguement un excellent désir.

Veut-on dire que le moyen d'arriver à mieux est de *perfectionner les formes existantes?* — Il y a alors erreur, et grave erreur; car si la forme sociale est mauvaise dans ses bases, il faut cesser de songer à améliorer et perfectionner ce qui pèche par le fond. Ce n'est plus de perfectionnement qu'il faut parler, mais bien de transformation radicale et complète: Il faut s'affranchir du joug des formes connues et poser le problème, indépendamment des combinaisons particulières dans les-

quelles l'homme se trouve placé sur terre en l'année 1847. — La seule condition que l'on ait à s'imposer, et je prie qu'on note cette restriction, la seule condition nécessaire pour que l'*avenir* soit rattaché au *passé*, c'est que tous les intérêts soient respectés et tous les droits reconnus. (Que les hommes de la tradition veuillent bien suspendre les foudres qu'ils agitent à ces paroles : nous tâcherons de les contenter un peu plus tard.)

Cette observation sur la fausseté de la théorie de la perfectibilité, telle qu'elle a cours, est très-importante ; car les plus grands efforts de l'esprit humain échouent devant une question mal posée. Quand on cherchait à lier entre elles les observations astronomiques, en partant de l'hypothèse que la terre occupait le centre du système planétaire, des hommes de génie entassaient infructueusement, dans des explications inextricables, courbes sur courbes, épicycloïdes sur épicycloïdes. Le problème astronomique était mal posé ; les savants eussent persisté dix mille ans dans cette voie, que, dix mille ans, ils eussent fait la tâche vaine des Danaïdes. — Celui-là, au contraire, qui le premier vint dire : « Au lieu » d'admettre en principe que la terre est un astre immo» bile et central, avisons à examiner s'il ne se pourrait » pas faire qu'elle marchât elle-même comme nous voyons » marcher les autres planètes : » celui-là, par un simple déplacement des termes du problème astronomique, rendit facile une solution sur laquelle la sagacité des philosophes s'était et se serait inutilement exercée pendant des siècles. — Celui-là fonda la Science.

Cet exemple et mille autres prouvent que l'esprit humain s'accule entre des absurdités et des impossibilités toutes les fois qu'il s'entête à résoudre des questions mal posées. Il prouve aussi qu'aussitôt les questions posées comme elles doivent l'être, les solutions coulent de source vive. C'est une vérité reconnue par tous ceux qui cultivent le domaine des sciences exactes, et qui brille à leurs yeux de l'éclat d'un axiôme. Nos faiseurs de philosophie et de sciences morales et politiques, pourtant, n'ont pas encore l'air de s'en douter.

Aussi, grâce à une aberration primitive, nous voyons, en morale aussi bien qu'en politique, une effrayable con-

tradiction de toutes choses. Les ouvriers de la philosophie sont comme les ouvriers de Babel, frappés de confusion ; confusion des langues, des idées et des mots, et cela dure depuis trois mille ans ! — C'est assez. Il est temps que l'on cesse de vouloir faire tourner le soleil autour de la terre ; il est temps de passer, du chaos où les erreurs et les contradictions se choquent, se pulvérisent ou se dévorent, à un ordre scientifique où tout pourra s'expliquer, se classer, se comprendre.

Pour arriver là il faut traiter les questions sociales comme on a traité celles de la philosophie naturelle quand on a constitué les sciences positives. Il faut aujourd'hui faire comparaître au tribunal de la raison cette mascarade d'opinions philosophiques, politiques et morales, qui ont trouvé créance dans le monde, et qui ont reçu frauduleusement le droit de cité. La Science Sociale doit être constituée de toutes pièces, avec des observations et des faits, sans plus tenir compte de tous les systèmes de la philosophie, que les Copernic, les Galilée, les Képler, les Newton et autres, n'ont fait compte des croyances accréditées jusqu'à eux chez les astrologues et les alchimistes.

Nous verrons si cette philosophie capricieuse et hautaine, qui a tout brisé, est bien solide, elle, sur les débris qu'elle a faits ? nous verrons si son piédestal est si bien maçonné que la pince n'y puisse faire aigre, ni le pic y mordre : nous verrons bien, car l'affaire est engagée et l'on ne peut plus refuser la bataille !

En attendant, qu'il nous soit permis ici d'établir en fait: *Que tous les procédés sociaux sortis de l'arsenal philosophique, lois et systèmes, reposent sur des bases essentiellement fausses, puisqu'ils sont contradictoires entre eux, variables et incertains.*

Il ne s'agira donc point, pour constituer la Science Sociale, de se trouver d'accord avec telle autorité, telle croyance, telle idée reçue. Il s'agira, avant tout, de se trouver d'accord avec le bon sens. Il ne faudra même pas craindre de partir souvent de principes opposés à ceux qui ont eu cours, car on ne peut espérer des résultats nouveaux que sur des voies nouvelles.

J'annonce ainsi, dès le début, la rupture du système de la nature ou de Dieu, promulgué par Fourier, avec les dogmes artificiels et surannés des philosophies obscures, étroites, compressives. L'on ne trouvera point dans la Théorie sociétaire les moyens de *perfectionner* la société actuelle, qui est *mauvaise en soi*, et qu'aucun procédé de législation, de morale ou de religion ne pourrait rendre bonne, encore que tous les Saints viendraient travailler avec nos hommes d'État.

Il est bien entendu que nous allons tailler en plein drap, construire de toutes pièces une organisation directement déduite de données naturelles de l'ordre, des lois essentielles de l'humanité. Nous verrons, après, si une telle organisation est réalisable et si son application n'offre pas les plus grandes facilités, par cela même qu'elle favorise chacun dans ses sens et ses instincts, comme dans son intelligence et dans son cœur.

II

Détermination d'un but social. Idéal d'une société parfaite.

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?

Le Catéchisme.

Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, peuplez la terre, assujettissez-la, et commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Genèse, ch. 1.

L'ordre des choses idéales est comme un monde nouveau qui n'est point réalisé, mais qui n'est point impossible.

Théorie.

Un monde privé de chef unitaire, de gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entrechoqueraient à perpétuité; comme vos nations diverses, qui ne présentent aux yeux du sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage?

Ch. Fourier.

Quand on veut faire un voyage, on doit savoir, avant de partir, où l'on veut aller; quand on entreprend une opération industrielle ou militaire, il est bon d'en avoir fait le plan, en toutes choses, enfin, il convient d'avoir un but. Mais si, dans les affaires importantes surtout, c'est folie de marcher au hasard, n'y aurait-il pas folie également à se diriger vers un but qui ne serait pas déterminé, vers un but incertain, imaginaire, et de ne prendre pour fanal de direction que des mots vagues et vides, des paroles creuses?

N'est ce pas folie, par conséquent, de s'entremettre aux affaires politiques et sociales, d'y souffler le froid ou le chaud, de vouloir placer son opinion comme un poids dans la balance, lorsqu'on ne peut pas dire exactement,

nettement : voici ce que je veux, voici ce que je propose ?

J'imagine que bien des gens qui ont la parole haute aujourd'hui, seraient forcés de se taire si le public s'avisait d'exiger d'eux la définition de ce qu'ils veulent : j'entends une définition véritable, et non pas une de ces escobarderies politiques, une de ces tartines logomachiques, où l'on déclame des principes nuageux et contradictoires, ou l'on préconise les grands biens qui résulteraient de leur adoption, mais sans expliquer *comment* et par quels *moyens* pratiques.

Et au fait, je demande pourquoi les partis, au lieu de n'avoir les uns pour les autres que de grossières injures, qui ne profitent guère au pays, en attendant qu'ils en viennent aux coups, qui lui profitent moins encore, ne concluent pas entre eux une trêve.

Pendant cette trêve, les talents et les lumières des combattants seraient employés à rédiger, dans chaque opinion, une exposition de *ce que feraient les hommes de cette opinion, s'ils avaient le pouvoir*. Alors nous saurions exactement ce que veut la Gauche, ou la République ; quels remèdes le Centre prétend appliquer à nos plaies ; quelles institutions établirait le gouvernement d'Henri V ; nous connaîtrions aussi les garanties par lesquelles les différents systèmes assureraient à la société la jouissance de leurs promesses respectives.

Je ne sais pas au juste combien nous aurions de programmes à examiner : il s'en présenterait sans contredit beaucoup, car il se ferait de nombreuses combinaisons distinctes, tranchées et même hostiles dans chacune des grandes catégories. Mais y en eût-il trente ou quarante principaux, cela vaudrait mieux que le gâchis dans lequel nous nous débattons. On pourrait chercher à s'entendre, à discuter sur quelque chose ; puis, si l'on ne s'arrangeait pas, — ce qui est très-probable, — quand on reprendrait l'injure, la haine et le combat, on saurait au moins pourquoi l'on se bat, pourquoi l'on s'injurie.

Mais il y a de bonnes raisons pour que les meneurs des partis ne se mettent pas ainsi à nous dire, chacun, leur but et leurs moyens. Ce seraient des utopies si vi-

des, si vaines, quand on les verrait à nu, que l'arène politique ne tarderait pas à être évacuée, — et les chefs y trouveraient peu leur compte. En attendant, tenez pour sûr que s'il y avait, par là, quelque chose de réellement capable de faire le bonheur du pays, on s'empresserait de nous le dire. Ces messieurs ne consacreraient pas tout leur temps à s'attaquer et se mordre, les uns les autres, comme les chiens et les ours de la Barrière-du-Combat; nous aurions des *Expositions* et des *Livres*, et non pas seulement de vains articles de journaux.

Quant à nous, membres d'une *École Sociale* qui s'accroît tous les jours, nous ne serons confondus avec aucun de ces partis politiques usés, car nous présentons une Théorie où tout est décrit et donné, but et moyens. Nous savons ce que nous voulons; nous expliquons nos procédés de Réalisation; nous démontrons la valeur des garanties que nous présentons; nous demandons l'examen. Et, ce qui est un bien meilleur caractère encore, le système que nous enseignons et que Fourier a découvert, peut, les conditions réalisées, être établi ici ou ailleurs, partout et par qui voudra. Ce n'est point un monopole; c'est la Vérité sociale qui, comme la Vérité géométrique ou la Vérité physique, est indépendante des personnes et des coteries : elle appartient à tous; elle est de bon aloi partout où il y a des hommes. Elle n'est pas comme cette vérité politique qui diffère à Paris, à Vienne, à Londres, à Berlin, qui varie tous les ans et tous les mois, qui flotte au gré des hommes et des choses, et qui n'engendre que des illusions ridicules, odieuses ou sanglantes.

La Théorie à laquelle nous sommes en voie de conquérir le monde, facile à comprendre dans son ensemble et dans ses détails, nette, positive et complète, n'est hostile à aucun intérêt. Elle ne renverse pas, elle ne brise pas: elle transforme. Elle se prête, sans danger pour l'état social, à l'expérience et à l'essai. C'est même d'un essai sur une très-petite échelle, sur un territoire d'une demi-lieue carrée de terrain, que doit lui venir sa toute-puissance d'envahissement. C'est à l'expérience qu'elle en appelle en dernier ressort.

Mais, pour arriver à l'essai, il est sensible qu'il faut

lui avoir gagné d'abord des convictions nombreuses. Il y a une œuvre de Propagation à faire ; et telle est la première tâche à laquelle nous nous sommes voués, têtes et cœurs. — Les succès obtenus en garantissent le prochain accomplissement.

L'Exposition élémentaire d'une Doctrine sociale sérieuse se présente naturellement sous deux faces : la critique de la société ancienne et le développement des institutions nouvelles. Nous commencerons par la critique : il convient de connaître le mal, pour déterminer le remède. Toutefois, comme un jugement quelconque exige toujours une comparaison, nous allons esquisser d'abord, en peu de lignes, un IDÉAL SOCIAL, un ordre de choses où tout serait pour le mieux, humainement parlant. Notre hypothèse, en admettant, si l'on veut, qu'elle ne pût se réaliser que dans un temps très-reculé, nous servira du moins à éclairer les défauts des organisations sociales qui en diffèrent, et à découvrir les dispositions par le moyen desquelles on s'en rapprocherait le plus vite et le plus sûrement. — Cette méthode, qui consiste à faire le roman du Bien général pour en découvrir les conditions formelles, peut paraître à quelques gens un procédé bizarre et plus voisin des domaines de l'imagination que de ceux de la science. Il faut les prévenir cependant que tel est le procédé de solution des questions en mathématiques, où, pour trouver les inconnues d'un problème, on le suppose toujours, de prime-abord, résolu.

Construisons donc par la pensée, sur un globe quelconque, une société dans laquelle les causes sociales du mal n'existeraient pas, l'humanité n'y employant son activité et sa puissance qu'au développement des éléments utiles au bonheur de ses membres.

Il régnerait sur ce globe un ordre comparable à celui qui brille dans les cieux. Là, les mondes sont hiérarchisés entre eux ; les satellites tournent autour de leurs planètes, et celles-ci autour du soleil central sur lequel se concentrent toutes les attractions du tourbillon, et qui verse, en échange, à chacun de ces mondes équilibrés par lui dans l'espace, la vie, la fécondité, la chaleur et la lumière.

Là, point de perturbations violentes, de chocs ni de mouvements irréguliers et désordonnés. Tous ces astres, dont chacun vit de sa vie propre, et porte son atmosphère proportionnelle, ses mers et ses continents peuplés d'une infinie variété d'êtres, se balancent dans des mouvements calculés pour que les jours, les nuits et les saisons se succèdent harmonieusement sur leurs méridiens et leurs zones. Ils exécutent leurs révolutions et parcourent, dans des temps précis, leurs orbites, anneaux immenses qu'ils entrelacent et croisent autour du soleil comme les figures d'une danse merveilleusement cadencée. Partout unité et variété, ordre, hiérarchie, harmonie, mesure.

L'humanité se serait donc organisée, sur un de ces mondes, à l'imitation des grandes lois sidérales. On y aurait compris que l'être intelligent et puissant par excellence, l'homme est, de fait et de droit, sur son globe, la créature pivotale et rectrice; que c'est à lui de présider au développement de la Vie à la surface de la terre, de cultiver, d'embellir la planète qui lui a été confiée; que s'il a reçu la force et l'intelligence, il a charge de gouverner et de parer son noble domaine, de tirer de la nature, l'*alma parens*, toutes les richesses que son sein fécond recèle, tous les épanouissements de Vie auxquels le génie humain est appelé à donner essor. En un mot, on aurait reconnu que la FONCTION, *ou la* DESTINÉE TERRESTRE *de l'homme, est la* GESTION *de son globe*. Donc, pour me servir de la belle pensée et des expressions du poète, la Paix, descendue sur la terre, y sèmerait de l'or, des fleurs et des épis; les Peuples s'y donneraient la main dans une fraternelle et sainte alliance, et travailleraient de concert à l'exploitation et à l'embellissement de leur globe, au développement et au perfectionnement de leurs facultés et de leur divine nature.

Sur ce monde, un Gouvernement unitaire et central régirait les grandes opérations exercées par les nations des différents continents. Point culminant de la hiérarchie administrative, établie comme un réseau sur le globe entier, cette Régence suprême dirigerait les armées industrielles, dont les immenses travaux opèrent à la surface terrestre des modifications profondes, tels que le

reboisement des chaînes des montagnes effritées, la conquête agricole des grands déserts, l'établissement des communications de premier ordre, irradiant de la capitale du globe aux capitales continentales, et reliant celles-ci entre elles. Ce Gouvernement central, par son administration unitaire, équilibrerait la production et la consommation des continents, et présiderait aux échanges commerciaux de leurs produits respectifs. En un mot, il dirigerait toutes les affaires générales du globe, toutes les opérations d'ensemble : il en serait le haut régulateur industriel.

Puis, autour du Gouvernement central vous verriez groupés des gouvernements de second ordre, qui, d'après le même mode, présideraient à l'administration des continents, régulariseraient par des statistiques faciles à dresser, les rapports industriels de leurs grandes circonscriptions territoriales, et dirigeraient le grand système des échanges.

Puis, des gouvernements de troisième ordre à la tête de ces nouvelles circonscriptions; et dans ceux-ci les gouvernements des empires; et au-dessous, les administrations provinciales, départementales et communales, dont les fonctions sont toujours analogues.

Il faut remarquer que, dans notre roman, ces centres progressifs d'administration, dont l'ensemble forme sur le globe la grande *Hiérarchie sphérique*, ne sont tous que des Congrès de différents ordres, nommés par les populations dont ils traitent les affaires; et comme ces affaires sont toutes industrielles, commerciales ou scientifiques, la direction en est confiée à des hommes spéciaux et capables de remplir leurs mandats.

Les délibérations de ces Congrès ne sont d'ailleurs pas obligatoires; mais, provenant du concours des hommes reconnus les plus éclairés sur les matières à régler, il arriverait bien rarement qu'elles ne fussent pas ratifiées par l'acceptation des mandataires.

Ces gouvernements, réglant dans les différents degrés hiérarchiques les mouvements commerciaux et financiers, présidant aux relations industrielles extérieures des divers centres de population, ne sont autre chose que des Gérances nommées par des Associations plus ou moins

nombreuses, et investies de la confiance de ceux qui les ont choisies.

Il n'y a plus de Pouvoir ayant à ses ordres une armée, une gendarmerie, une police ; il n'y a plus de despotisme ni d'usurpations possibles, — ce qu'auront toujours à craindre les nations tant qu'elles seront obligées de fabriquer des sabres; car c'est l'inévitable destin des moutons d'être tondus tant qu'il leur faudra des bergers ayant chiens et ciseaux, les bergers s'appelassent-ils rois, présidents ou consuls.

Voilà donc, dans notre utopie d'un monde *unitairement* organisé, l'idée très-générale du système administratif ou gouvernemental. C'est d'après ce mode que seraient régularisés les rapports extérieurs des nations, des provinces et des communes.

Quelles autres fonctions l'humanité aurait-elle à accomplir, et comment ces fonctions seraient-elles exécutées ?

Il n'y aurait plus de guerres ni de discordes intestines dans ce monde-modèle. En dehors du système des relations administratives dont nous venons de parler, il ne resterait donc que les opérations productives, les travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, artistiques, et l'élaboration des idées et des croyances.

Or, ces travaux, où s'opèrent-ils? où se produisent et se consomment les richesses? où vit l'agriculteur, le manufacturier, le savant, l'artiste? — Dans la Commune. — La Commune est donc l'atelier social, l'élément alvéolaire de la province, de la nation, de la société. Donc, si à l'organisation du Gouvernement unitaire, réglant et régularisant les rapports administratifs et commerciaux des Communes, des Provinces et des Nations, on joignait une bonne organisation intérieure de la Commune, il est palpable que l'utopie d'un monde harmoniquement ordonné serait complétement esquissée.

Or, bien que nous soyons partis d'une hypothèse purement idéale aujourd'hui, celle d'un Gouvernement unitaire enveloppant tout un globe, nous pouvons pourtant déduire de cette spéculation un théorème dont les conséquences, très-réelles, sont loin d'être, dès maintenant, sans valeur, à savoir :

Que l'organisation de la COMMUNE *est la pierre angulaire de l'Edifice Social, quelque vaste et quelque parfait qu'on le suppose.*

Ne sent-on pas, en effet, pour peu que l'on ait lu avec attention ce qui précède, que les Congrès administratifs de différents ordres, départementaux, provinciaux, nationaux, etc., dont les membres se recrutent dans les Communes, sont élus par les Communes, ne seront bons et bien choisis qu'à la condition que ces Communes soient, elles-mêmes, en position de les bien connaître et de les bien choisir.

Car, s'il y a des intérêts opposés, des discordes, des partis *hostiles* dans la Commune, les centres divers de la hiérarchie administrative reproduiront inévitablement l'opposition, la discorde et les luttes d'intérêt existant au sein des Communes dont ils émanent : — dans les différents Congrès, par conséquent, il y aurait opposition, discordance et lutte.

Puis, si vous réfléchissez que les Communes étant dans l'état où nous les voyons, même en France, leurs populations, courbées sous le poids de la misère et de la plus triste ignorance, sont complètement incapables de choisir des mandataires avec connaissance de cause, vous conclurez, de cette seconde raison, que l'hypothèse d'un bon gouvernement, d'un gouvernement investi de la confiance de ses administrés, est irréalisable avant la bonne organisation des Communes.

Réfléchissez enfin que les fonctions administratives, fût-ce sous le meilleur des gouvernements possibles, ne sont que des fonctions d'arrangement, d'ordre, de prévoyance générale, et nullement des opérations agricoles, manufacturières, scientifiques, des fonctions directement productives des richesses ; et vous admettrez que l'installation du meilleur gouvernement possible serait peu de chose encore, à elle seule, pour l'humanité : vous sentirez que le bonheur social dépend surtout de l'ordonnance des travaux qui s'exécutent dans la Commune, de la régularisation des fonctions domestiques, agricoles, manufacturières, des fonctions de la science, de l'éducation et des arts ; — car ce sont ces fonctions qui *créent* la richesse des individus et des nations et tous les

moyens du bien-être matériel et du perfectionnement intellectuel de l'homme.

Les Communes sont les pierres de l'édifice : l'administration, c'est le ciment qui les relie. Or, si vos pierres sont gélisses, friables, brutes, informes, il vous faudra beaucoup de ciment pour n'avoir qu'un édifice malpropre et fragile : tandis que si les pierres sont saines et bien taillées, votre construction sera facilement belle et solide. Il faut donc, avant tout, choisir, tailler et façonner les pierres. Il est inconcevable que nos politiques n'aient pas encore su faire ce raisonnement, qui est à la portée d'un maçon et d'un gâcheur. Il est incroyable que depuis si long-temps on se batte les reins pour avoir un bon gouvernement, quand il est avéré qu'un bon système gouvernemental serait encore fort peu de chose pour l'amélioration du sort des hommes ; quand d'ailleurs il est mathématiquement *impossible* d'obtenir un bon gouvernement, un gouvernement administrant dans *l'intérêt de tous*, tant que tous les intérêts restent divisés et opposés dans la Commune, et par conséquent dans la nation !

Ainsi, parce que la question du bien-être, de l'amélioration, du bonheur, a été mal posée primitivement ; parce qu'on s'est heurté à une impossibilité ; parce qu'on a voulu résoudre la question sociale par la question gouvernementale, sans apercevoir que celle-ci ne peut être résolue qu'après celle de la Commune : par suite de cette erreur primitive, acceptée en principe et prise pour point de départ, il est arrivé que l'humanité s'est agitée sans cesse dans de vaines révolutions, et que les plus grands génies ont gaspillé leur puissance dans des spéculations radicalement stériles ! Comment a-t-on pu si long temps méconnaître que la société étant un composé de Communes, comme la ruche est un composé d'alvéoles, comme l'armée est un composé de compagnies, comme l'édifice est un composé de pierres, le premier problème à résoudre pour avoir une bonne organisation sociale, est celui d'une bonne organisation de l'élément social, de la Commune ?

Ne vous semble-t-il pas clair que la politique s'est engouffrée dans une impasse ; que les plus beaux talents se

perdent dans des subtilités inutiles ou dangereuses; que la logique aurait beau être serrée et vigoureuse, et les déductions intermédiaires excellentes, les conclusions n'en seraient pas moins nécessairement fausses et absurdes, puisque le principe dont on part est, lui, faux et absurde?

Voyez les résultats : on se débat, on se bat, on s'écrase, puis on recommence. Et les peuples, qu'y gagnent-ils? Si leur position s'améliore; c'est en raison des richesses qu'ils acquièrent, des développements d'intelligence, de moralité et de puissance qui en découlent; c'est au développement des arts, des sciences, aux perfectionnements des méthodes agricoles et industrielles qu'ils le doivent. Si nous sommes affranchis du joug féodal, ce n'est pas aux constitutions que nous le devons, car les constitutions n'ont rien fait autre chose que de constater l'émancipation, opérée, du Tiers-État et des Communes; émancipation due à cela seul que le Tiers-État, les Communes, les hommes taillables et corvéables, avaient acquis peu-à-peu, par les sciences, l'industrie et les idées, une puissance sociale supérieure à l'ancienne puissance féodale de leurs seigneurs.

Les Constitutions écrivent les faits sociaux accomplis, voilà leur rôle.

Cette question est trop importante pour que je ne me réserve pas d'y revenir. Pour le moment, il me suffit de remarquer que l'hypothèse d'une société parfaitement organisée, nous a servi déjà à démontrer que ceux qui poursuivent le bonheur social par la route exclusive de la politique et des transformations constitutionnelles, poursuivent une chimère et rêvent une utopie; qu'il n'y aura pour l'avenir, tant qu'on se traînera dans cette voie, que des luttes, des révolutions et des convulsions analogues à celles du passé. Pour le moment, enfin, il me suffit d'avoir établi rigoureusement que la question sociale a été jusqu'ici aussi mal posée par nos philosophes et nos politiques, que les questions astronomiques lorsqu'on voulait tout expliquer en supposant la terre immobile; aussi mal que les questions de la physique et de la chimie, au temps des astrologues et des sorciers. — Revenons.

Nous avons démontré que les Congrès, ou Conseils d'administration du département, de la province, de la nation, et le Gouvernement central, ne pourraient être compacts, harmoniques et bien composés qu'à la condition d'émaner de nations, de provinces et de Communes dans le sein desquelles aussi les intérêts seraient unis, convergents et harmoniques : si bien que, dans notre monde-modèle, la composition de l'administration du département n'eût été possible qu'à la suite de la bonne organisation des Communes de ce département; et l'administration de la province, de la nation, du globe, qu'à la suite de la bonne organisation des Communes du globe.

Or, quel spectacle présenterait la Commune dans ce monde parfait?

C'est dans la Commune, avons-nous dit, que se produisent et se consomment les richesses. Les administrations émanées de son sein en gouvernent seulement les rapports extérieurs, opèrent ses échanges, ses transactions avec les autres centres de population, etc. Donc, je tiens à le montrer clairement, il n'y a plus à exécuter, dans le sein de la Commune, que des travaux agricoles, domestiques, manufacturiers, des travaux d'art, de science, d'éducation, de comptabilité intérieure : il ne reste plus que le travail de la production des valeurs sociales, et la Répartition de ces valeurs entre les coopérateurs associés.

Il est sensible que les travaux devraient être disposés de manière à produire le *maximum d'effet utile*, c'est-à-dire que, loin de s'exécuter aveuglement et sans ordre, ils relèveraient d'une organisation intelligente.

Mais, quelle est la signification de ce mot ORGANISATION? Définissons-le par des exemples. — Dans nos sociétés civilisées, l'industrie nous offre généralement peu d'exemples d'organisation. Les opérations agricoles ou manufacturières d'une Commune sont exécutées par des *ménages* qui n'ont pas de liens entre eux. Rien n'est classé, hiérarchisé, ordonné dans notre Commune; l'exploitation et les travaux y sont morcelés au gré du caprice, des idées incohérentes, des ressources et des lumières plus ou moins bornées des individus, sans ordre ni ensemble. C'est une anarchie complète.

Nos sociétés n'offrent l'exemple de l'*organisation* que dans les fonctions gouvernementales, dans les départements de la guerre, de la judicature, de la poste, etc.

La défense du pays n'est pas confiée au caprice, à la bonne volonté, aux forces isolées et divergentes des familles. Nous avons une armée composée de corps classés en divisions, en brigades, en régiments; les régiments se subdivisent eux-mêmes en bataillons et en compagnies. L'ensemble est relié par une hiérarchie. Grâce à cette distribution, les grandes opérations d'attaque et de défense se font avec une précision et un ensemble qui se retrouvent dans les manœuvres du régiment, du bataillon, du peloton. — Chacun sent la nécessité de cette organisation pour la sûreté du pays.

Chacun apprécie aussi la nécessité d'une organisation judiciaire pour la répression des crimes, des délits, et l'arrangement des litiges qui surviennent entre particuliers. Enfin on conçoit que si le transport et la distribution des dépêches, des lettres, des imprimés, n'étaient pas organisés, si nous n'avions pas une administration générale des postes, ces fonctions laissées à cinquante mille entreprises particulières sans lien entre elles, offriraient le spectacle d'un désordre dont chaque citoyen aurait à se plaindre.

Ainsi, une fonction quelconque, militaire, judiciaire, commerciale ou industrielle est organisée dans l'État ou dans la Commune, quand dans la Commune ou l'État elle est exécutée avec ensemble, quand tous les services sont classés, distribués hiérarchiquement, ordonnés et combinés entre eux.

Bien qu'on puisse trouver des exemples d'organisations très défectueuses, on ne peut nier cependant que l'organisation des fonctions ne soit bonne en elle-même, et qu'en toute chose il ne soit convenable de substituer une organisation rationnelle à l'action aveugle, incertaine, partielle, morcelée des individus ou des familles.

Et s'il est bon d'organiser la guerre, la judicature, la poste, les finances, ne doit-on pas organiser aussi l'industrie, le travail productif, qui sont chargés de nourrir l'humanité, de créer tous les moyens de vie, de bien-

être et de perfectionnement des individus et des nations? N'est-ce pas le comble de la folie que de livrer ces opérations de première importance au désordre, à l'anarchie?

Que dirait-on d'un manufacturier ou d'un grand fermier qui laisserait le désordre dans son atelier ou dans sa ferme? Que dire d'une société qui abandonne au désordre et au morcellement industriel toutes les Communes, c'est-à-dire tous ses ateliers élémentaires de production et de consommation?

Ainsi la Commune de notre société idéale organise toutes ses fonctions. Son territoire entier, avec ses cultures, ses ateliers et ses fabriques, est considéré comme *domaine d'un seul homme*. Tous les services y sont réglés, et marchent sous la direction d'une administration centrale, composée des plus capables nommés par les ayant-droit. La Régence, nantie de la confiance de la population, a toutes sortes d'intérêts à tenir savamment le gouvernail. — Les bénéfices des opérations collectives sont d'ailleurs distribués à chaque individu *proportionnellement à son concours à la production*. Dans ce système-modèle, en effet, on aurait trouvé un moyen de répartir les bénéfices entre tous les sociétaires, non pas également, ce qui serait absurde, mais au *prorata* du concours particulier de chacun, en *Capital*, en *Travail*, et en *Talent*, estimés d'après un mode régulier, fixe et mathématique.

Chacun rencontre donc, dans cette Association communale, emploi lucratif pour lui et utile à la masse, de ses capitaux, de son travail et de son talent: une foule de carrières sont ouvertes à tous dans l'agriculture, l'industrie, la science, les arts; et dans toutes ces branches, récompenses honorifiques et émoluments proportionnels à l'utilité reconnue, au vrai mérite, constaté par le vote des pairs, des co-travailleurs.

Les émoluments de chacun augmentant proportionnellement aux bénéfices généraux de toutes les industries, chacun, à titre de propriétaire d'actions dans la Commune industrielle, ou à titre de travailleur, est intéressé au bien général, puisque la Commune doublant son revenu, les lots de chaque individu se trouvent aussi doublés.

Les intérêts de toutes les classes sont donc *unis et convergents*, et une éducation générale, donnée par la Commune, achève dans la nation et partout la fusion des catégories.

Il faut ajouter encore, comme condition de première importance, que le mode d'organisation du travail aurait puissance de le rendre ATTRAYANT, afin que chacun, riche ou non, y fût entraîné par plaisir. Dès-lors, on ne verrait plus ni despotisme, ni oppression, ni exploitation de l'homme, ni misère, et les humains, nageant dans l'abondance de tous les biens, s'aimeraient, parce qu'ils ont plaisir à s'aimer, quand de fausses relations ne jettent pas entre eux des ferments de haine.

Par le fait de cette organisation des travaux, et du procédé de répartition proportionnelle, chaque individu est socialement émancipé, indépendant et libre; ainsi :

Paix générale et confédération des peuples;
Organisation de tous les travaux utiles;
Harmonie des intérêts, individuel et collectif;
Développement intégral des facultés humaines;
Fusion de toutes les classes;
Liberté parfaite de l'individu au sein de l'ordre général, et à cause de l'ordre;
ATTRACTION INDUSTRIELLE et UNITÉ D'ACTION.

Tel serait le tableau offert par cette société normale, bien différente de la nôtre.

Sans entrer encore dans des détails plus précis et plus régulièrement classés, nous concevons bien que c'est là l'Idéal d'un monde harmoniquement ordonné; que si pareille société existait sur une planète, on pourrait dire que l'homme collectivement envisagé, y serait réellement l'administrateur et le gérant de son globe; il y posséderait, au milieu de ses nobles travaux, toutes les richesses de sa création et de la création de Dieu; ses facultés physiques, animiques et intellectuelles y attendraient leur développement le plus magnifique; il jouirait dans ses sens, dans son intelligence et dans son cœur; il pratiquerait par libre essor et par attrait toutes les vertus de sa noble nature, il aurait conquis enfin la plus belle Destinée sociale qu'il soit possible de lui concevoir dans sa carrière terrestre.

Or, si tout cela est vrai, il est r goureusement vrai aussi que les efforts de l'homme, sur cette terre sublunaire, notre terre à nous, pour le moment la troisième planète à partir du soleil, doivent concourir à rapprocher, autant que possible, notre régime social de cette organisation typique, dût-on ne jamais l'atteindre. Il est vrai encore que l'on peut juger de la valeur relative de différents régimes, passés, présents ou futurs, par un parallèle avec ce type pris pour terme commun de comparaison, fût-il, ce type, complétement irréalisable.

Avant de passer à la Critique sociale, qu'il me soit permis de prendre acte d'un fait établi et d'en établir un nouveau : — ces deux faits sont capitaux; il sera bon de les avoir sans cesse présents à l'esprit pendant la lecture de cet exposé.

Le premier, c'est que si notre idéal de société existait sur quelque planète bienheureuse, on n'aurait pas pu débuter, pour le réaliser, par une autre voie que par l'invention d'une bonne organisation communale, et que l'harmonie générale n'aurait pu s'y établir qu'au fur et à mesure de l'application de ce régime aux différentes régions du globe. — D'où il appert que si l'on veut aujourd'hui faire subir à la société en France, en Europe, et par suite dans le Monde entier, une heureuse transformation, quelle qu'elle soit, *il faut s'astreindre à découvrir les lois et le mécanisme d'une bonne organisation de la* COMMUNE.

Le second fait, c'est la réponse à cette question : — les membres de cette société idéale auraient-ils des passions semblables aux nôtres? — Apparemment ils auraient les affections de *Famille* et l'*Amour* qui président à la perpétuation de l'espèce; et l'*Amitié* qui unit les individus de même sexe. Apparemment ils auraient l'*Ambition* sans laquelle il n'y a pas de hiérarchie ni d'organisation possibles. Apparemment encore, ils se montreraient sensibles aux plaisirs des *Sens*, ils seraient désireux des richesses qui les procurent; car à quoi serviraient ces développements immenses des arts, des sciences et de l'industrie, à quoi serviraient ces travaux et ce luxe, ces produits, en toutes choses infinis et variés, si ces hommes

étaient des brutes ou des philosophes qui ne pussent ou ne voulussent pas en jouir ? — Une noble *Émulation*, de grandes et actives *Rivalités* les soutiendraient dans l'accomplissement de leurs travaux. Il faudrait aussi que l'*Enthousiasme* leur prêtât son secours et sa puissance. Il ne se pourrait pas faire enfin qu'ils n'eussent la passion du *Changement ;* sans quoi, chaque être occupé à une seule fonction pendant toute sa vie, serait peu propre à la combinaison avec ses semblables; sa nature ne se développerait que sous une face : celui qui se livrerait incessamment à un travail d'esprit sans faire usage de son corps, perdrait force et santé; celui qui, toute sa vie, s'absorberait dans un travail corporel, resterait brut et grossier, et ne jouerait pas dans le monde un rôle d'homme, puisqu'il y pourrait être remplacé par un animal, un piston, une roue hydraulique.

Donc Amitié, Amour, Ambition, affections de Famille, besoins et plaisirs des Sens, amour du Luxe et des richesses, aptitude à la Rivalité, à l'Enthousiasme, et amour du Changement, toutes ces passions-là se retrouveraient chez les habitants du meilleur des mondes possibles. Or, si nous démontrons plus tard que les Passions, énumérées ici, sont *primitives* et *mères de toutes les autres*, — il faudra bien conclure que ces habitants du meilleur des mondes possibles, les hommes de notre société idéale et typique, pourraient bien être faits *absolument comme nous le sommes nous-mêmes* sur cette petite planète, que l'on croit si mal traitée par le Créateur.

Définitions.

Une science nouvelle n'a-t-elle pas la faculté d'employer quelques mots nouveaux et de se créer au besoin une nomenclature complète?

Ch. Fourier.

Déjà nous avons tiré des déductions rationnelles, fort réelles, fort positives, de l'hypothèse établie au chapitre

précédent. J'achèverai de légitimer cette marche inaccoutumée, en montrant qu'elle nous aura servi à préciser la valeur de certaines expressions indispensables, et qu'elle nous permettra de donner une base à notre critique sociale. Commençons par quelques définitions.

Et d'abord observons que si l'humanité entrait dans une société organisée et ordonnée à la manière de celle que nous venons de décrire, ce serait pour elle une transformation heureuse, une ère brillante et nouvelle qui trancherait avec tout son passé. Toutes les sociétés connues, en effet, depuis celle du sauvage qui chasse au sein des forêts et vit dans une hutte misérable, jusqu'à la nôtre où les arts et l'industrie sont sortis du néant au souffle du génie de l'homme, où le petit nombre habite des palais, et les masses, de misérables chaumières, des ateliers infects; toutes ces sociétés, dis-je, ont pour caractères fondamentaux l'*incohérence*, le *morcellement* et la *lutte* des intérêts entre eux. La société décrite, au contraire, a pour base l'*association*, l'*unité d'action*, et pour fruits la *richesse*, le *bonheur*, l'*harmonie*.

Donc, — ici, combinaison des éléments sociaux; — là, désordre et anarchie des éléments sociaux. La société nouvelle contrasterait avec les précédents de l'humanité, comme la lumière et les ténèbres, l'ordre et le désordre, la pauvreté et la richesse, le bruit et l'harmonie, le chaos et la création : elle différerait plus de notre société actuelle nommée *Civilisation*, que cette Civilisation ne diffère de la *Sauvagerie* ou de la *Barbarie*.

Jusqu'à nous, l'humanité a parcouru des formes ou périodes sociales incohérentes : la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie et la Civilisation — au sein de laquelle nous vivons.

Le principe d'Association lui ouvrirait des formes et des périodes nouvelles, aussi lumineuses que les précédentes sont obscures; aussi bienfaisantes et divines que les autres se sont montrées infernales.

Le mot *Civilisation* caractérisera pour nous la période sociale dans laquelle l'humanité est entrée au sortir de la Barbarie, et où sont encore engagés les peuples les plus avancés de cette terre.

La Civilisation est un progrès sur la Sauvagerie et la

Barbarie ; mais c'est toujours une société incohérente pleine de maux et de misères. Nous donnerons aux sociétés *combinées* de l'avenir, fécondes en biens et en richesses, le nom générique d'*Harmonie*. La Civilisation et toutes les périodes historiques connues ont pour base étroite le *ménage familial :* la société harmonique aura pour large base la *Phalange industrielle*, ou la Commune sociétaire, dont nous déterminerons les lois.

— Le mot *dualité* exprimera la diversité d'essor ou de destinée. Le même cours d'eau peut ravager la contrée s'il se jette furieux sur les champs et les prairies ; il peut l'enrichir si on lui a ménagé un lit, des endiguements et des retenues calculés pour les arroser et les féconder. De même l'Amour, l'Ambition, toutes les passions peuvent, dans telles circonstances, prendre un essor *subversif* et malfaisant ; et, dans d'autres, un essor bienfaisant et *harmonique*. Le jeu des passions est donc *dualisé*. — L'homme peut être heureux dans une société bien combinée, il est nécessairement malheureux dans une société incohérente : sa destinée est *dualisée*.

— *Abyssus abyssum invocat.* — Le mal appelle le mal. — La pierre va au tas : le malheur se *compose* de plusieurs malheurs qui s'engendrent les uns les autres ; le bonheur de plusieurs bonheurs qui se lient, qui naissent les uns des autres : — la question sociale contient plusieurs questions qui doivent être résolues simultanément. Dans ce sens, et pour rendre ces idées, nous dirons : le mal est *composé ;* le bien est compose ; la question sociale est composée. — Par opposition on fait œuvre de *simplisme*, quand on n'envisage qu'un côté d'un objet, qu'une face d'une question. Le simplisme, la vue courte et bornée, est la cause ordinaire des disputes insolubles.

— Dans une classification quelconque, le terme qui joue le rôle principal, par rapport auquel les autres se coordonnent, sera dit terme *pivotal*. Le colonel est l'individu pivotal du régiment ; le général, de l'armée. Le soleil, centre astronomique de notre système sidéral, en est l'astre pivotal : l'homme est la créature pivotale parmi les êtres qui peuplent son globe ; etc.

— Souvent nous emploierons le mot *industrie* dans sa belle et générale acception qui comprend tout travail utile à l'humanité, les travaux scientifiques et artistiques, aussi bien que les travaux agricoles et manufacturiers, dont l'ensemble concourt à l'exploitation intégrale du globe. L'industrie, ou plutôt l'industrie-attrayante est la destinée active de l'homme.

— On attache souvent au mot *passion* une acception mauvaise, parce que la Civilisation a pour effet d'ouvrir à la passion bien plus d'essors subversifs que d'essors harmoniques. Nous prendrons le mot de *passion* dans une acception tout-à-fait scientifique et indépendante de la moralité des actes qu'elle provoque. La passion, c'est l'expression de l'activité propre de l'être. L'acte ne vient qu'après la passion; il est volontaire, et la volonté est la synthèse de la passion. La passion, c'est la force vive, spontanée et motrice de l'homme; c'est elle qui stimule et met en mouvement nos forces intellectuelles et musculaires: c'est d'elle que proviennent, bons ou mauvais, tous nos actes en première source. La théorie de la Destinée Sociale consiste surtout à produire la loi naturelle de l'utile emploi de ces mobiles primordiaux de l'homme, depuis les plus vulgaires appétits des sens jusqu'aux plus sublimes aspirations de la passion du beau, du bon, du vrai et du juste, jusqu'aux élans les plus élevés de l'amour de Dieu et de l'humanité.

— L'*exception* est toujours pour quelque chose dans la règle. Voilà un principe d'une vérité générale, dont je préviens le lecteur une bonne fois, afin d'éviter de le rappeler à chaque instant. L'exception est variable en théorie de mouvement : le plus ordinairement elle est du huitième. Par exemple, dit Fourier, si j'énonce en thèse générale, « les civilisés sont très-malheureux, » il faut entendre que les sept huitièmes d'entre eux sont réduits à l'état d'infortune et de privation. — Et ainsi du reste.

Il est nécessaire de définir ces mots et quelques autres encore que nous pourrons rencontrer sur notre chemin, pour ôter tout prétexte à la mauvaise foi de certaines gens, qui affectent de trouver obscures des expressions

dont le sens s'explique cependant avec facilité par les phrases où elles sont enchâssées. Pour éviter une déviation et une confusion de mots que la calomnie s'est montrée ardente à exploiter, nous dirons que ce que nous appelons la *Morale*, c'est la prétendue science pédante et mensongère qui affiche depuis trois mille ans la prétention de conduire les hommes à la vertu et aux bonnes mœurs, avec des dogmes absurdes de modération et de compression des passions. Il faut utiliser les passions et non les comprimer, comme la Morale le pose en principe. Nous critiquons la Morale, précisément parce que, telle qu'on l'a faite, elle est incapable de conduire les hommes au bien, aux bonnes mœurs, d'introduire la vérité, la justice, la loyauté dans les relations.

Passons à l'examen général de l'ordre social actuel.

NOTE ADDITIONNELLE DE LA TROISIÈME EDITION.

PASSION. — La profonde ignorance où toutes les philosophies ont laissé l'homme sur sa propre nature (ignorance qui provient précisément de ce que les philosophes n'ont jamais fait d'étude sérieuse sur les Passions humaines), a abandonné ce mot aux acceptions les plus diverses.

Tantôt *passion* signifiera un sentiment fort ou faible, doux ou violent, un mouvement quelconque ou même un simple état de l'âme. C'est ainsi que la crainte, l'espérance, la joie, la mélancolie, la tristesse, la curiosité, la colère, la haine, etc., sont appelées des *passions* dans tous les dictionnaires.

Tantôt le mot *passion* aura un sens essentiellement violent. On n'entendra par *passion* que l'excès même des mouvements passionnés. C'est dans ce sens que l'on dit : « Son amour est excessif, c'est » une vraie passion. L'amour, l'ambition sont des passions, mais » l'amitié n'est qu'un sentiment. »

Tantôt le mot *passion* sera pris exclusivement en mauvaise part : « Un homme abandonné à toutes les passions, à tous les vices. »

Une autre fois *passion* voudra dire : vie, chaleur : « Ce poème, » ce tableau, ce caractère est froid, sans vie, sans passion. » Ailleurs, *passion* sera synonyme du mot *amour* pris dans son acception générale : « La passion des arts, la passion de la gloire, la passion du bien, du beau, du juste, du vrai, etc. »

Fourier, s'étant le premier livré à l'étude scientifique de la nature humaine considérée sous la face passionnelle, a tiré le mot *Passion* du vague de toutes les acceptions de la langue vulgaire, pour lui donner un sens défini, déterminé. Par ce terme *Passions*, Fourier entend exclusivement *les penchants constitutifs des Êtres*,

ou les ressorts inhérents à leur nature même et caractérisant leur titre de vie. Ainsi les *Passions humaines* sont *les forces primitives et naturelles auxquelles est due l'activité libre et spontanée* de l'Être humain, et qui le constituent ce qu'il est en tant qu'Être actif et libre.

Les Passions étant ainsi définies en général, *les Virtualités propres et constitutives de l'Être*, on peut établir *à priori* que la Fonction, conforme à la nature de l'Être, a pour condition de son accomplissement le développement de toute l'activité virtuelle de cet Être, c'est-à-dire le développement plein et équilibré de toutes ses puissances passionnelles. Donc, si l'accomplissement de la fonction naturelle de l'Être est appelée la *Destinée* de cet Être, il en résulte ce théorème que *les Passions, les Attractions ou les Forces Virtuelles, constitutives, sont proportionnelles aux Destinées virtuelles des Êtres.* Ajoutons que le bonheur étant lié, pour chaque Être, à l'accomplissement de ses fonctions propres, à la réalisation de sa destinée virtuelle, *la loi de la fonction* de l'Être, *la loi de la destinée* de l'Être, *la loi du devoir* de l'Être, *la loi du bonheur* de l'Être, *la loi de l'exercice ou du développement des Passions* de l'Être, ne sont que des expressions absolument identiques au fond, et correspondant seulement aux divers points de vue sous lesquels on considère une seule et même loi, *la loi naturelle ou providentielle* de l'Être.

Dans les œuvres de Fourier et de l'École Sociétaire, le mot *Passion* a donc un sens scientifique très-déterminé, très-élevé et qui n'a rien de commun avec les significations vagues ou contradictoires de ce mot dans la langue vulgaire. Ainsi, par exemple, la colère, la paresse, l'ivrognerie, l'envie, l'avarice, la peur, en un mot tous les excès, tous les vices, toutes les bassesses, auxquels on donne, dans le langage ordinaire, le nom de *Passion*, ne sont nullement des *Passions* dans la langue scientifique de l'École Sociétaire.

L'idée de *passion* ne doit pas plus être identifiée, ici, avec celle de *vice* et d'*excès*, que l'idée de *rivière* avec celle d'*inondation*.

Cependant, c'est sur l'exploitation de la misérable équivoque, qui consiste à attribuer au mot *passion*, contrairement au sens de la définition scientifique, ce sens vulgaire embrassant les vices les plus odieux, les excès les plus abominables; c'est sur l'exploitation de cette imposture, que l'on n'a pas craint de fonder la plupart des attaques dirigées contre la Doctrine de Fourier.

Fourier prétend que toutes les *Passions* (sens scientifique, les *Facultés actives* de l'âme humaine) sont bonnes, c'est-à-dire sont de nature à être utilisées dans un mécanisme social qui engagerait toute leur activité dans la voie du bien. — La mauvaise foi des adversaires de Fourier traduit cette pensée en celle-ci : « Fourier » légitime toutes les *passions* (sens vulgaire comprenant *tous les excès, tous les crimes*) et veut que chacun puisse, sans frein et » sans entraves, assassiner, piller, égorger, se rouler dans tous les » vices, se livrer à toutes les dépravations, s'abandonner impunément à tous les désordres imaginables ! » Pour être quelquefois présentée en termes qui en déguisent mieux l'imposture, telle n'en est pas moins la traduction que font au public, de la pensée de Fourier, presque tous ceux qui s'en constituent les adversaires !

(*Manifeste de l'École Sociétaire.*)

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

Le monde enfin qui est une vaste caverne de voleurs.
BYRON.

Peut-on voir un désordre plus affreux que celui qui règne sur ce globe? La moitié de la terre est envahie par les bêtes feroces ou sauvages, ce qui est la même chose : quant à l'autre moitié qui est mise en culture, on en voit les trois quarts occupés par les coupe-têtes ou Barbares, qui asservissent les cultivateurs et les femmes, et qui sont en tous sens l'opposé de la raison. Il reste donc un huitième du globe aux fripons ou Civilisés, qui se vantent de perfectionnement en élevant l'indigence et la corruption au plus haut degré

CH. FOURIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Vices de nos procédés industriels.

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la Civilisation, qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties. Il faut sortir de cet abîme.

CH. FOURIER.

Dans une société, tout ce qui ne sert pas, nuit; tout ce qui ne vivifie pas, tue.

DE LAMARTINE.

Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie, on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires *inutiles* ou *négatifs*, les DEUX TIERS de la population.

CH. FOURIER.

La critique de la Civilisation exigerait de grands développements régulièrement classés. Nous nous bornerons à un regard d'ensemble.

§ I.

La pauvre Civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens
Ch. Fourier

Il faut le reconnaître très-nettement : la première des nombreuses conditions que doit remplir une bonne organisation sociale, c'est de produire la plus grande somme possible de richesses, afin que ces richesses, refluant sur toutes les têtes, donnent à tous les membres du corps social les moyens de satisfaire aux besoins et aux exigences variées de leur nature; afin que la vie soit pour tous un banquet splendide et bien servi, et non comme aujourd'hui, une table pauvre et misérable où les convives affamés se disputent et s'arrachent les morceaux.

Il ne manque pas de sots à prétentions morales et transcendantes et de pédants filandreux qui affectent dans leurs écrits, mais non pas dans leurs actes, un souverain mépris pour les objets matériels et un superbe dédain pour les questions de richesse. A les entendre, on croirait que l'humanité peut vivre des élucubrations qui sortent de leurs cerveaux stériles ou de leurs plumes criardes. Il faut que l'on comprenne bien pourtant, malgré les roucoulements spiritualisés et quintescenciés de ces enfileurs de lieux communs philosophiques, qu'un million d'hectolitres de grains ou de pommes de terre, c'est une quantité donnée de chair humaine; que si les pommes de terre ou les grains manquent dans une proportion donnée, c'est une quantité proportionnelle de chair vivante qui doit manquer, c'est-à-dire un nombre d'hommes, de femmes et d'enfants *pauvres* qui doivent périr par légions, subitement, comme en Irlande et dans les pays barbares, par légions toujours, mais insensiblement, de froid, de privations et de faim lente comme dans tous les pays civilisés. D'ailleurs, le proverbe populaire le dit très-excellemment, quoique très-crûment : « Quand » il n'y a pas de foin au ratelier, les ânes se battent. » Ce qui est vrai des ânes est vrai même des philosophes

qui font profession littéraire de mépris pour la matière; d'où il appert que la richesse sociale n'est pas seulement la première condition de la vie des populations, mais encore la première condition du développement des sentiments moraux, de l'accord fraternel et de l'harmonie sociale. Et puis quelle culture intellectuelle est possible dans des masses que la misère décime, abrutit et asservit?

La première accusation que nous porterons contre la Civilisation, consistera donc à prouver que son organisation emploie une énorme quantité de travail et de puissance humaine à ne RIEN PRODUIRE OU À DÉTRUIRE.

A) La constitution de nos sociétés nécessite des fonctions relatives à la *sûreté de l'État, des personnes et des propriétés*, fonctions complétement *improductives*. C'est l'organisation de la défense extérieure et de la défense intérieure. Nous avons d'abord l'ARMÉE qui prélève en France et dans tous les autres pays l'élite de la population en force et en santé, une grande quantité d'hommes de talent et d'intelligence, et une part considérable des revenus publics : — le tout employé *à ne rien faire de productif*, en attendant que cela soit appliqué *à détruire*.

Mais la GUERRE est un mal nécessaire, dira-t-on?... Nécessaire ou non, en est-elle moins un mal? Et si elle est un mal, qu'on nous la laisse donc inscrire sur la table des fléaux. N'avons nous pas dit que nous allions la dresser, cette table? Nous ne sommes pas ici pour faire l'apologie d'une société qui tue. Oui, tromper, opprimer, voler, tuer par le sabre et le canon, tuer par la guillotine, tuer par la misère, les chagrins, les soucis, les tortures prolongées du cœur, et de mille autres façons encore, ce sont des *faits nécessaires* de la Civilisation; oui sans doute. Mais s'il en est ainsi, moi je vous dis que cette société-là n'est pas la Destinée finale de l'homme sur cette terre; qu'elle n'est pas le dernier terme du progrès; que cela serait contraire à toute idée d'ordre et d'harmonie, et que Dieu n'a pas fait l'homme pour qu'il se traînât à jamais dans cet égout de boue, d'ordures et de sang. Et je défie qui que ce soit d'affirmer et de prouver par une raison péremptoire et précise que

la recherche d'une combinaison sociale, aussi bonne et féconde que celle-ci est détestable, soit chose absurde *a priori*. — A toutes les époques les hommes ont toujours eu la vaniteuse et sotte manie de se croire à l'apogée du développement humain. Eh ! qui donc oserait dire que dans mille ans, que dans cinq cents ans, que dans cent ans seulement et moins encore, la société ressemblera à ce qu'elle est aujourd'hui ? — Oui, comme la France d'aujourd'hui ressemble à la France des Gaulois : comme le royaume de Louis-Philippe ressemble au royaume de Pharamond.

Disons donc que la société actuelle exige des *armées improductives*, qu'elle perd par conséquent pour la création des richesses de grandes forces intellectuelles et physiques qui restent stériles quand elles ne sont pas employées à détruire. — Notre budget de la guerre est de quatre cents millions ; quatre à six cents millions que produirait le travail de nos quatre cent mille soldats : voilà pour la France une perte annuelle d'un milliard environ, et cela... en temps de paix !

B) Disons encore que la société actuelle fait éclore à son souffle impur d'innombrables légions de SCISSIONNAIRES, êtres improductifs ou destructeurs : chevaliers d'industrie, prostituées, gens sans aveu, mendiants, prisonniers, filoux, brigands et autres scissionnaires dont le nombre tend moins que jamais à décroître. Nous en accusons encore notre société ; car qui osera affirmer que toutes ces malheureuses créatures humaines seraient ce qu'elles sont si elles eussent été placées dans des circonstances heureuses, si la société eût été pour elles, dès l'enfance, une mère tendre et prévoyante ; si elles eussent rencontré éducation, aisance et travail attrayant ? Est-ce donc que tous ces êtres étaient prédestinés ? Sont-ils nés brigands, sont-ils filoux, mendiants, prostituées de race et de nécessité ? Si cela est, qu'on ne les accuse pas ; et si cela n'est pas, il est donc vrai qu'une bonne combinaison sociale aurait eu puissance d'en tirer parti, d'en faire des gens utiles et honorables.

Il ne s'agit pas de crier contre le vice, le crime, le mal. Voilà tantôt trois mille ans qu'on le fait en vain, et

la morale devrait être enrouée. Il faut aller aux causes sociales des vices, des crimes, du mal, et enlever ces causes. S'en prendre aux effets sans remonter aux causes, c'est œuvre stupide, c'est vouloir arrêter la meule d'un moulin avec la main, au lieu d'arrêter, en baissant la vanne, l'eau qui la fait mouvoir. — Continuons.

C) Au tableau des opérations improductives que nécessite notre société, il faut ranger celles de la MAGISTRATURE et du parquet, des cours et tribunaux, gendarmes, police, geôliers, bourreaux, etc., fonctions toutes indispensables aujourd'hui à la sûreté de la société;

D) Sont improductifs encore les OISIFS, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire, lions et lionnes, tigres et panthères, les flâneurs et les fainéants de tous les étages;

E) Sont improductives les LÉGIONS FISCALES de la douane, des contributions directes et indirectes, des octrois; les receveurs, percepteurs, porteurs de contraintes, garnisaires, gabeloups, rats de cave, toute cette immense armée qui surveille, verbalise et prend, mais qui ne crée pas;

F) Improductives les élucubrations des SOPHISTES, philosophes, métaphysiciens, politiques, engagés dans des voies fausses, qui ne font pas avancer la science et ne produisent que des débats steriles ou des commotions; les verbiages des avocats, plaideurs, témoins, etc.

G) Improductives enfin les opérations du COMMERCE, depuis celles des banquiers à la bourse jusqu'à celles de l'épicier derrière son comptoir. Mais ici nous entrons dans une question qui demande à être examinée d'un peu plus près.

§ II.

C'est la guerre!
ROBERT DE L'ISLE.

Toutes les catégories que nous venons de passer en revue, jusques à la dernière qui aura son chapitre à part, et bien d'autres que nous n'avons pas énumérées, sont franchement improductives ou destructives des richesses;

elles disparaîtront radicalement dans une organisation normale. Toute cette puissance humaine, toutes ces forces physiques et intellectuelles, misérablement gaspillées, reviendront à la création. Ainsi, le premier caractère vicieux de la Civilisation est d'engendrer cette immense déperdition qu'une société harmonique remplacerait par une immense production de richesses et de bien-être, au grand bénéfice des improductifs actuels, et des producteurs qui les nourrissent.

Mais si notre Civilisation pèche par cela qu'elle engendre, que même elle organise des légions essentiellement improductives ou destructives, elle est entachée d'un vice bien plus capital encore; car elle ne sait tirer des forces qu'elle applique à la production, qu'une quantité de richesse très-petite par rapport à ce que les mêmes forces donneraient dans un ordre de choses où l'industrie et les relations commerciales seraient organisées.

Ce que j'annonce ici sera démontré sans réplique dans le cours de cet ouvrage : mais qui déjà, avec un peu de bonne volonté et de réflexion, refuserait de comprendre combien l'incohérence, le désordre, la non-combinaison, le défaut d'association, le morcellement de l'industrie livrée aujourd'hui à l'action individuelle, dépourvue de toute organisation, dépourvue d'ensemble, sont des causes qui rétrécissent la puissance de la production, perdent ou gaspillent nos moyens d'action? Le désordre n'enfante-t-il pas la pauvreté, comme l'ordre et la bonne gestion enfantent la richesse? L'incohérence n'est-elle pas une cause de faiblesse, comme la combinaison une cause de force? Or, qui peut dire que l'industrie agricole, domestique, manufacturière, scientifique, artistique et les opérations commerciales, sont organisées aujourd'hui dans la Commune et dans l'État? Qui peut dire que tous les travaux qui s'exécutent dans ces domaines, sont subordonnés à des vues d'ensemble et de prévoyance; qu'ils sont conduits avec économie, ordre et entente? Qui peut dire encore que notre société a puissance de développer, par une bonne éducation, toutes les facultés que la nature a données à chacun de ses membres; d'employer chacun d'eux aux fonctions qu'il aimerait, qu'il saurait le mieux exercer, qu'il exercerait par conséquent

avec le plus d'avantage pour lui et pour les autres? A-t-on seulement pensé à poser le problème des caractères, de l'emploi social et régulier des aptitudes naturelles et des vocations? Hélas, l'utopie des plus ardents philanthropes c'est d'apprendre à lire et à écrire à vingt-cinq millions de Français! Encore peut-on dans les circonstances actuelles les mettre au défi de réussir (1).

N'est-ce pas une étrange chose aussi, et qui accuse bien haut, que ce spectacle d'une société où la terre n'est pas ou est mal cultivée, où l'homme est mal logé, mal vêtu; où mille travaux urgents sont à faire, et où des masses d'individus manquent à chaque instant de travail, et s'étiolent dans la misère ne pouvant en trouver? En vérité, en vérité, il faut bien reconnaître que si les nations sont pauvres et faméliques, ce n'est pas que la nature et l'art ne leur fournissent les moyens de créer d'immenses richesses, mais c'est qu'il y a anarchie et désordre dans l'emploi que nous faisons de ces éléments : autrement dit, c'est que la société est piteusement faite, et l'industrie non organisée.

Mais ce n'est pas tout, et vous n'aurez qu'une faible idée du mal, si vous ne réfléchissez pas qu'à tous ces vices qui tarissent la source des richesses et du bien-être, il faut ajouter encore la lutte, la discorde, la guerre sous

---

(1) Le nombre des enfants de l'un et l'autre sexe qui apprennent à lire, s'élève à près de deux millions. Mais, en revanche, le nombre est grand des communes qui ont refusé de prendre part à ce mouvement du progrès. C'est avec peine qu'on voit près de la moitié des communes de France ne pas vouloir s'imposer elles-mêmes pour aider le gouvernement à répandre le bienfait de l'instruction primaire.

Nombre d'écoles primaires élémentaires		35,007
	Primaires supérieures	373
	Privées	9,092
	Total des écoles	44,472
Nombre d'élèves qui fréquentent ces écoles :		
	Garçons	1,175,248
	Filles	741,773
	Total des élèves	1,907,021

Dépense totale de l'instruction primaire. 10,162,706 fr. 19 c.
Ces chiffres sont empruntés au journal *L'Instituteur*. (*Note de la première édition.*)

mille noms et mille formes, que notre société fomente et entretient entre tous les individus qui la composent. Et toutes ces luttes, et toutes ces guerres correspondent à des oppositions radicales, à de profondes antinomies de tous les intérêts. Autant vous pourrez établir de classements et de catégories dans la nation, autant vous aurez d'oppositions d'intérêts, de guerres patentes ou latentes, à n'envisager même que le système industriel.

En effet, les industriels se divisent d'abord en deux classes, ceux qui possèdent les fonds, les capitaux, les instruments de travail, et ceux qui n'ont que leurs forces ou leur intelligence, leurs bras ou leur tête. Or, dites-le, sont-ils liés et associés, les intérêts du Capital et du Travail, des propriétaires et des prolétaires? Y a-t-il solidarité entre les gains et les pertes des uns et des autres? Le manufacturier, l'entrepreneur, le propriétaire, le *maître*, pour me servir d'un mot qui, à notre honte, est encore très-français, ne peut-il pas s'enrichir ou se ruiner, sans que l'ouvrier ou le salarié s'enrichisse, lui, ou se soucie de la ruine du maître? Les salariés et les prolétaires en masse ne forment-ils pas une population flottante dont les intérêts sont hostiles à ceux des possesseurs des richesses et des instruments de travail, qui les emploient? Et cette hostilité, comprimée par la force publique, n'éclate-t-elle pas assez fort pour qu'il n'y ait pas stupidité à la nier? — A-t-on oublié Liverpool, Manchester, Birmingham, Londres, Paris, Anzin, Lyon, Lyon enfin! et Saint-Etienne et tant d'autres villes des trois pays où l'industrialisme a fait les plus grands progrès, l'Angleterre, la Belgique et la France? Et ne faut-il pas admirer la naïserie de ces hommes qui vont déclamant partout, même à la tribune nationale, contre ceux qui constatent des catégories dans la nation; braves gens, qui s'imaginent que quelques mots sortis de leur bouche fermeront les yeux et les oreilles, endormiront le peuple, empêcheront les ventres prolétaires de sentir la faim, les bouches prolétaires de crier misère! En vérité nous sommes dans un temps étrange : on nie le jour, on nie le soleil, on nie ce qui crève les yeux. Les chicanes de l'esprit de parti,

les erreurs et les contradictions morales et sophistiques, ont rempli l'atmosphère d'épaisses ténèbres et d'insigne mauvaise foi. La division et la guerre sont pourtant bien là! et la bourgeoisie l'a parfaitement reconnu, quand elle s'est écriée, tout effrayée, *les barbares sont à nos portes!*

Est-ce tout encore: n'y a-t-il que deux camps dans la société: est-on d'accord dans ces deux camps?

Il y a plus de deux camps dans la société, et l'on n'est d'accord dans aucun des camps!...

D'abord les capitalistes possesseurs des richesses se font entre eux une guerre à mort par la *concurrence*. L'industrie et le commerce sont devenus de véritables naumachies; chacun cherche à s'y faire sa place en ruinant, en écrasant tous les autres. Cette concurrence tant chantée par nos économistes, n'est autre chose qu'une guerre furieuse, implacable, qui entraîne chaque jour des banqueroutes, des commotions de fortune, des désastres de toute espèce. Les économistes vous répondent par le *monopole*, qui est un vice opposé à leur anarchie nommée *liberté du commerce et de l'industrie*, et là-dessus ils inscrivent sur leur drapeau *laissez faire, laissez passer*. Oui! laissez passer le vol, l'agiotage, la banqueroute; laissez piller, laissez détruire, laissez ruiner, laissez spolier le corps social tout entier; laissez falsifier les produits, laissez le désordre et la guerre dans toutes nos relations industrielles et commerciales; laissez faire, laissez passer! Eh, si le monopole est odieux, votre concurrence est-elle moins odieuse! Vous ne savez donc combattre un mal que par un autre mal, le monopole par l'anarchie? Et pour cacher votre ignorance, la pauvreté de vos moyens, votre incapacité dérisoire, vous vantez un vice social par comparaison à un vice opposé qui en est la contre-partie! Il est plus facile, en effet, de crier contre le monopole et de crier *laissez faire*, que d'INVENTER un mécanisme industriel qui ne soit entaché ni de l'immoralité scandaleuse du monopole, ni de l'immoralité scandaleuse de la concurrence anarchique. Il est plus facile aussi d'être l'âne qui brait et qui broute, que le savant qui découvre.

Puis cette concurrence, bien mieux nommée *guerre*

industrielle, et dont il faudrait des volumes pour analyser tous les affreux effets dans les rangs de la haute et de la basse industrie et du commerce, elle se retrouve encore dans les rangs prolétaires; elle divise les ouvriers, elle abaisse le prix de la journée de travail et en augmente la durée, elle rogne et rogne et rogne toujours le morceau de pain de ces malheureux. Toutes les fois que le nombre des travailleurs sur un point n'est pas inférieur aux besoins, la nécessité d'échapper à la dent de la misère développe chez eux cette concurrence *dépréciative du salaire*: c'est le cas général, et alors la classe inférieure, considérée en masse, est rançonnée, c'est le mot, par les classes supérieures. Cette dépréciation du salaire augmente avec l'accroissement de la population et l'emploi des machines qui font encore concurrence au travail du prolétaire. Et que leur proposent, pour les soustraire à ce gu t-apens social, ceux qui, de bonne intention, se font les avocats de ces malheureux? Que leur conseillent-ils? ils leur conseillent de s'associer entre eux, de se *coaliser* contre les entrepreneurs et les maîtres, c'est-à-dire d'organiser et de rendre plus tranchée, plus palpable la division d'intérêts, l'énergie de la lutte entre le capitaliste et le prolétaire; car ce n'est pas autre chose. — Vous voulez que les ouvriers s'associent entre eux? — Et les fonds et les instruments de travail, et le crédit et les capitaux, les ont-ils? Et puis leur indiquez-vous un *moyen* d'association? Leur direz-vous *comment* ils tiendront compte des talents, de l'expérience, du travail, de tous les éléments intégrants de l'association? Comment toutes les prétentions, fondées ou non, seront appréciées et satisfaites; comment les coalitions et l'association ne se briseront pas?... Des mots, des mots! Voilà pourtant où nous en sommes, et si cet avis des uns est absurde, l'avis des autres est odieux, car ils conseillent un intolérable *statu quo*; ils n'ont pour remède que la prison, les baïonnettes et l'épée du sergent de ville! — Certes oui, c'est l'association qui doit terminer ces querelles; mais sachez-le, pour que la querelle du *Capital* et du *Travail* se termine, il faut associer ensemble le Capital et le Travail, et non pas les travailleurs entre eux seulement; et sa-

chez encore qu'il ne suffit pas de dire : il faut associer les intérêts, il faut associer les intérêts ! car associer les intérêts n'en dit pas plus qu'unir les intérêts. Et tant qu'on se bornera à dire : il faut associer, il faut unir; sans CHERCHER, DÉCOUVRIR, APPLIQUER UN PROCÉDÉ d'association, d'union, on n'aura produit que des mots, on n'aura pas avancé d'un point. Mais lisez, lisez les palabres philosophiques, scientifiques, philanthropiques, politiques et hypermorales de tous les bavards de la civilisation perfectible, et vous verrez avec quel aplomb on y donne aux benins lecteurs des mots pour des choses.

Et pourquoi pas, après tout, puisque la masse des lecteurs prend toutes ces balivernes pour des idées et s'en contente?

Voilà déjà bien des divisions, des oppositions et des guerres d'intérêts ; voyons si nous sommes au bout.

Tous les individus se rangent dans une ou plusieurs des trois catégories de producteurs, de consommateurs ou de commerçants. Or, il est évident que l'intérêt du commerçant est en lutte avec celui du consommateur et du producteur. Le même objet qu'il a intérêt à vous vendre cher, qu'il vous vend cher, en effet, et dont il vante, outre mesure, la qualité, n'a-t-il pas eu intérêt à l'acheter à bon marché au producteur qui l'a créé? ne l'a-t-il pas déprécié dans leurs transactions? — Ainsi, l'intérêt du corps commercial, collectivement et individuellement envisagé, est en opposition avec celui du producteur et du consommateur, c'est-à-dire du corps social tout entier.

Et puisque nous voici arrivés à l'organisation commerciale, arrêtons-nous-y un instant ; regardons d'un peu près ce sublime Commerce pour lequel on n'a pas assez d'épithètes fleuries et reconnaissantes. Rappelons-nous toujours l'organisation-modèle décrite ci-dessus (prélude, II) et les dispositions administratives et commerciales d'une société réglées suivant le vœu du bon sens; c'est par comparaison avec une organisation intelligente et raisonnable que nous instruirons le procès de la Civilisation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Vices généraux de nos procédés commerciaux. Concurrence anarchique.

Le commerce, c'est l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois.
Ch. Fourier.

La sangsue a deux filles qui disent toujours : Apporte, apporte. *Proverbes*, XXX, 15.

Les Hollandais, au Japon, foulent le Crucifix pour y être admis à vendre leur calicot.
Ch. Fourier.

J'ai entendu un marchand, ou plutôt fabricant de vin, dire en plaisantant : « J'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an. »
Ch. Fourier.

Et Jésus entra dans le temple, et il chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple; et il renversa les tables des changeurs et les chaises des vendeurs de colombes : Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous en faites une caverne de voleurs.
Matthieu, XXI, 12, 13.

§ I.

Une machine est d'autant meilleure, qu'elle dépense moins en frottements et pertes de force vive, ou, en d'autres termes, qu'elle donne le plus grand *effet utile*.
Traité de mécanique.

Posons d'abord que la *Production* est faite pour la *Consommation*.

L'homme ne peut satisfaire ses besoins, goûter des jouissances, vivre dans le bien-être et cultiver son cœur et son esprit qu'à la condition d'avoir à sa disposition, en quantité suffisante, des objets de consommation, des produits. La Consommation est donc la chose importante; c'est ce qu'il faut augmenter et multiplier pour tous les membres de la société. Bien. — Mais la Consommation ne peut croître qu'avec la Production. On ne saurait consommer ce qui n'est pas produit. On doit donc

tendre à élever la Production pour augmenter et généraliser la Consommation, le bien-être, la culture morale et intellectuelle.

Cependant, tous les produits ne sont pas créés là où ils doivent se consommer : de sorte qu'il faut un certain système de *Distribution* pour faire circuler les richesses, et mettre ce qui sort des mains du producteur à la portée du consommateur. C'est ce qu'on appelle du nom générique de Commerce.

Ainsi, vous le voyez, le Commerce n'est utile que pour servir les besoins de la Production et de la Consommation ; il doit être le valet des deux autres branches et non comme aujourd'hui le maître qui leur fait la loi. Son rôle est subordonné. Improductif de sa nature, il n'ajoute rien par lui-même, en quantité ni en qualité, aux objets qui passent par ses mains : ses opérations doivent être exécutées avec *le plus petit nombre d'agents possible*.

Or, ceci n'est réalisable qu'au moyen d'une organisation administrative, qui mette le producteur DIRECTEMENT en rapport avec le consommateur, et qui supprime tous les intermédiaires grugeurs, voleurs et parasites.

§. II.

Il faut juger l'arbre à ses fruits.
Maxime [illegible]

Aujourd'hui le commerce est-il organisé de manière à mettre directement en rapport le Producteur et le Consommateur ? Oh ! certes non, le Commerce n'est pas une AGENCE subordonnée à la Production et à la Consommation, ouvrant à l'une les voies les plus larges pour aller à l'autre ; oh ! non (1).

(1) On ferait erreur, si l'on croyait que ce chapitre, destiné à examiner les effets déplorables de notre organisation commerciale, est dirigé contre les individus qui vivent aujourd'hui de négoce. Ceux-ci sont parfaitement en leurs droits dans la société dont nous critiquons les formes. L'individu n'a rien à faire ici : si l'organisation est mauvaise, ce n'est nullement à lui qu'on doit l'imputer. — Sans confondre les professions du soldat, du marchand, du bour-

Le commerçant est un entremetteur qui met à profit l'anarchie générale, et la non organisation de l'industrie. Le commerçant achète les produits, il achète tout, il est propriétaire et détenteur de tout, de telle sorte que :

1° Il tient *sous le joug* la Production et la Consommation : puisque toutes deux sont obligées de lui demander, soit les produits à consommer en dernier terme, soit les produits bruts qui doivent être encore travaillés, les matières premières. Le Commerce, avec ses menées d'accaparement, de hausse et de baisse, ses opérations sans

---

reau, je puis dire que si la société a besoin d'eux, ce n'est pas à eux que les effets de leurs professions sont imputables : présentez leur un meilleur sort dans une meilleure organisation sociale, et ils ne demanderont pas mieux que de changer de métier.

La critique du commerce, telle que la produit l'École sociétaire, est acceptée comme très juste et très exacte par nombre de commerçans que je pourrais citer ; et si Fourier a pu, dès 1808, la lancer au milieu de l'engouement universel, c'est surtout parce que la Civilisation l'avait forcé à vivre dans le cloaque mercantile.

Si la société actuelle est douce d'une puissance assez funeste pour imposer la fonction de *commis-marchand* à un homme pareil, les marchands, eux, peuvent bien se regarder comme absous. Du reste, voici sur ce sujet, les propres paroles de l'auteur de la *Théorie des Quatre Mouvements* :

« Dans le cours de la discussion qui va suivre, j'aurai lieu d'exprimer des opinions peu flatteuses pour le commerce en général ; mais j'ai observé déjà qu'en critiquant une profession, je ne critique pas les individus qui l'exercent. »

Plus loin :

« L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négociants (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers), n'est dans l'ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tous sens le corps social. — Soit dit sans les critiquer individuellement : ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaîtraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette société est le jeu des dupes et des fripons. »

J'ajoute que moi qui appartiens à l'armée, je n'en confesse pas moins que la guerre est un odieux fléau. J'ajoute encore que le commerçant qui ne s'est laissé jamais aller aux séductions corruptrices, aux influences démoralisatrices, aux occasions si nombreuses dont il est environné, le petit commerçant surtout qui s'est conservé franc et loyal, peut se dire tête haute, plus honnête, plus probe et plus éprouvé que n'importe quel saint du paradis. C'est un homme éprouvé par le fer et par le feu. (*Note de la première édition.*)

nombre et la *propriété intermédiaire* des objets, rançonne à droite et à gauche : il fait durement la loi à la Production et à la Consommation, dont il devrait n'être que le commis subalterne.

2° Il spolie le corps social par ses *immenses bénéfices*, — bénéfices prélevés sur le consommateur et le producteur, et tout-à-fait hors de proportion avec des services que le vingtième des agents qu'il emploie suffirait à rendre.

3° Il spolie le corps social par la *distraction* des forces productives, en enlevant aux travaux de création les dix-neuf vingtièmes de ses agents, qui sont de purs parasites. C'est-à-dire, qu'il ne spolie pas seulement en s'appropriant des valeurs sociales à doses exorbitantes, mais encore en diminuant considérablement l'énergie productive de l'atelier social. La très-grande majorité de ses agents reviendront aux fonctions productives aussitôt qu'une organisation commerciale rationnelle sera substituée à l'inextricable état de choses actuel.

4° Il spolie le corps social par la *falsification* des produits, falsification qui se pratique aujourd'hui avec une fureur poussée au-delà de toutes bornes. En effet, quand cent épiciers se sont établis dans une ville où il n'y en avait antérieurement que vingt, on ne consomme pas, pour autant, plus de denrées épicières dans cette ville. Voilà donc ces cent vertueux marchands obligés de s'arracher le profit que faisaient honnêtement les vingt premiers : la concurrence les force à se rattraper aux dépens de la consommation, soit par l'élévation des prix, ce qui arrive quelquefois ; soit par la falsification des produits, ce qui arrive toujours. Dans un pareil état de choses il n'y a plus ni foi ni loi. Les denrées inférieures ou frelatées sont vendues comme denrées de bonne qualité toutes les fois que le chaland benin n'est pas assez connaisseur pour y voir clair. Et quand elle a bien *attrapé* ledit chaland, la conscience mercantile se reconforte en se disant : — « Je fais mon prix, on est libre de prendre ou de ne pas prendre, je ne force personne à acheter. » — Les pertes dont la falsification et la mauvaise qualité des produits grèvent la consommation sont incalculables.

5° Il spolie le corps social par des *engorgements*, factices ou non, à la suite desquels d'immenses quantités de marchandises encombrées sur un point s'avarient et se détruisent faute d'écoulement. Écoutons Fourier : (*Th. des quat. mouv.*, p. 334, 1re éd.)

« Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe *laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété absolue des denrées sur lesquelles ils trafiquent; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la compagnie orientale d'Amsterdam, qui brûlait publiquement des magasins de canelle pour faire enchérir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la canelle, elle l'aurait fait sur le blé, si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple. elle aurait brûlé une partie des blés pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh ! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissés pourrir pour avoir attendu trop long-temps une hausse ; moi-même j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait, un jour, jeter à la mer vingt mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. C'est le corps social qui supporte la perte de ces déperditions qu'on voit se renouveler chaque jour, à l'abri du principe philosophique : *laissez faire les marchands.* »

6° Le commerce spolie encore par les *pertes*, *avaries*, *coulages*, *etc.*, qui proviennent de l'extrême dissémination des produits et denrées dans des millions de magasins de détail, et par la multiplicité et la complication des transports morcelés.

7° Il spolie le corps social par une *usure* sans limite et sans vergogne, une usure effrayante. En effet, le commerçant opère toujours avec un capital fictif, très-supérieur à son capital réel. Tel commerçant, avec un fonds de 30 mille francs, agit, en émettant des billets, par des revirements et des paiements successifs, sur un fonds de 100, 200, 300 mille fr. ; il tire donc de ce capital *qu'il n'a pas* (1) des intérêts usuraires sans proportion avec ce qu'il possède véritablement.

(1) On a établi, sur des documents statistiques, il y a quatre ans, que la valeur des billets en circulation en France est supé-

8° Il spolie le corps social par des *banqueroutes* sans nombre : car les accidens journaliers de nos relations industrielles, les commotions politiques, les perturbations de toute espèce, amènent le jour où le négociant, qui a émis des billets au-delà de ses moyens, ne peut plus faire face à ses affaires; sa débâcle, frauduleuse ou non, porte de rudes coups à ses créanciers. La banqueroute des uns entraîne celle des autres, c'est un feu de file de banqueroutes, une dévastation. Et c'est toujours le producteur et le consommateur qui pâtissent, puisque le commerce, considéré en masse, ne crée pas les richesses et n'engage que des valeurs très-faibles par rapport à la richesse sociale qui passe tout entière entre ses mains. Aussi combien de fabriques sont écrasées sous ces contre-coups ! combien de sources fécondes sont taries par ces menées et ces désastres !

Le producteur fournit les denrées; le consommateur, l'argent : le commerce, lui, fournit des billets non hypothéqués ou hypothéqués sur de faibles valeurs, sur un crédit imaginaire; et les membres du corps commercial ne sont pas *solidaires* et *garants* les uns pour les autres ! — Voilà en peu de mots toute la théorie de la chose.

9° Il spolie le corps social, par l'*indépendance et l'irresponsabilité* qui lui permettent de n'acheter qu'aux époques où les producteurs, par obligation de se procurer des fonds pour payer les loyers et les avances de la production, sont forcés de vendre et se font entre eux concurrence. Quand les marchés sont très-pourvus et les produits à vil prix, le commerce achète. Puis, il opère la hausse, et par cette manœuvre bien simple il dépouille le producteur et le consommateur.

10° Il spolie le corps social par une considérable *sous-*

---

rieure de quatorze fois à l'ensemble de la richesse réelle totale! Il faut ajouter que cette immense valeur factice n'est hypothéquée encore que sur une fraction de la valeur totale réelle. Cette surémission de valeurs fictives a atteint, ces dernières années, aux États-Unis, une proportion bien plus effrayante. — Plus de deux cents banques émettaient, émettaient indéfiniment des billets sans contrôle ni garantie. La *liberté du commerce* y régnait à ce point, que les commis de la plupart de ces banques se faisaient pour eux-mêmes et pour leurs amis des sommes immenses en papier-monnaie. — (*Note de la première édition.*)

traction de capitaux, qui reviendront à l'industrie productive, quand le commerce jouera son rôle subordonné, ne sera plus qu'une *agence* operant des transactions directes entre de grands centres de consommation, des Communes sociétaires, et des producteurs plus ou moins éloignés. Ainsi les capitaux engagés dans les spéculations du commerce, — quelque faibles qu'ils soient comparativement à l'immensité des richesses qui passent par ses mains, — n'en composent pas moins des sommes énormes, qui reviendraient féconder la production si la propriété intermédiaire des objets etait enlevée au commerce, et la circulation des produits administrativement organisée. *L'agiotage* est la plus odieuse manifestation de ce vice.

L'agiotage spolie le corps social, en détournant les capitaux pour les faire entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès-lors les cultures et les fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation; et les entreprises utiles qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire.

(*Th. des quat. mouv.*, p. 359, 1re éd.)

11° Il spolie le corps social par *l'accaparement* :

Car l'enchérissement d'une matière accaparée est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui, obligés de soutenir un atelier, font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petits bénéfices, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter. (*Ibid.*)

L'accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie : s'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnements existans, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés. » (*Quat. Mouv.*, p. 334.)

Enfin, tous ces vices, et bien d'autres que je n'ai pas cités, se multiplient les uns par les autres dans l'extrême complication des filets mercantiles : car les produits ne passent pas qu'une fois dans les mains avides du Commerce; il en est qui entrent dans vingt et trente filières avant d'être livrés au consommateur. D'abord la matière brute passe par la griffe commerciale pour arriver au fabricant qui lui donne une première façon; puis elle retombe au Commerce, et revient à une fabrication qui lui donne une autre forme; et ainsi de suite, jusqu'aux dernières confections. Alors elle entre dans les grands comptoirs, qui vendent aux magasins en gros, qui vendent aux détaillants des villes, qui vendent aux bas détaillants et détaillants de village. Or, à chaque passage, le produit a laissé quelque chose dans les mains mercantiles. Jugez maintenant si ce Commerce anarchique, auquel nos économistes ont voué tout l'amour de leur cœur, est une si grande source de prospérité! s'il sert bien les intérêts de la production et de la consommation (1)!

Comparez donc cette anarchie mercantile avec l'organisation précédemment décrite. Les agences commerciales déléguées par les communes et les provinces font arriver les produits dans les entrepôts et les magasins publics, sans rien prélever sur la valeur de ces produits : — Ces agences sont rétribuées comme des fonctionnaires et sociétairement intéressées.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails : nous n'indiquons le principe de l'organisation que pour faire mieux comprendre la critique du désordre actuel; mais déjà nous pouvons constater que le Commerce *véridique et direct*, débarrassant les voies de la circulation, et augmentant les bénéfices du producteur, tout en di-

(1) Un de mes amis qui parcourait dernièrement les montagnes du Jura où il se fait, comme on sait, une quantité considérable de travaux sur métaux, eut occasion d'entrer chez un paysan qui fabriquait des pelles; il lui demanda le prix de ses pelles : — « Entendons-nous, » répondit le pauvre paysan, pas économiste du tout, mais homme de bon sens; « moi je les vends 16 sous au commerce, qui vous les fait payer 40 dans vos villes. Si vous trouviez moyen de mettre le fabricant en rapport direct avec le consommateur, vous les auriez à 28 sous, et nous y gagnerions 12 sous tous les deux. » (*Note de la première Édition.*)

minuant le prix des objets pour le consommateur, favoriserait immensément et la Production et la Consommation. Le Commerce alors accélérerait puissamment le développement de la richesse sociale, au lieu d'en tarir les sources et d'en dévorer la plus grande part, comme il fait aujourd'hui.

§ III.

Nous, le gain les excite et l'argent les enfièvre;
L'argent leur clot les yeux et leur noircit la lèvre,
L'argent, l'argent fatal, dernier Dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains;
Les pousse dans le mal, et, pour un vil salaire,
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.
AUGUSTE BARBIER.

Un épicier!
EUGÈNE SUE.

Il est avéré que le corps commercial peut être considéré dans son état actuel, et comparativement au rôle qu'il devrait jouer, comme un parasite que les travailleurs productifs, agriculteurs et fabricants, et les consommateurs, sont forcés de nourrir de leurs plus clairs revenus; comme un Vampire qui suce les richesses et le sang du corps social, sous prétexte de faire circuler ce sang et ces richesses. A l'égard du producteur, c'est un corsaire qui croise et qui rançonne; à l'égard du consommateur, c'est l'araignée qui tend sa toile et saigne la mouche imprudente. Cette analogie n'est que trop juste : l'araignée dans nos maisons et nos campagnes déploie ses tissus croisés; de même dans les rues et les places publiques, le commerçant fait montre de ses marchandises; il étale ses filets dorés, et quand la mouche est là, quand le benin chaland est entré, il apparaît au comptoir pour le saigner. En automne, on voit même, attachées à leurs toiles qui font voile au vent, des araignées ambulantes et voyageuses, comme on voit, dans les villes et dans les campagnes, des marchands ambulants et des colporteurs.

La fraude commerciale est devenue proverbiale. L'usage en est si effréné, que l'on n'oserait pas envoyer un enfant acheter une chose de quelque valeur... Mais cela

est dégoûtant, hideux! Voilà pourtant la Société que nous avons, voilà le Commerce que nous avons, et voilà aussi les savants que nous avons, les gens qui mènent et font l'opinion! Quels savants et quels gens que ceux qui s'extasient devant le Commerce, adorent le Commerce, et le saluent père nourricier des peuples! pitié sur ces académiciens, sur ces professeurs officiels, sur ces administrateurs de la chose publique, pitié et dérision!

Il faut admirer vraiment que les partis n'aient de critique que pour l'administration politique. Il semble que le gouvernement seul suce la richesse des nations, qu'il soit la seule et unique pompe aspirante et foulante qui absorbe la substance des peuples. — Mettre de l'économie dans les finances de l'État, diminuer l'impôt, diminuer la solde des légions improductives qu'emploie le gouvernement, avoir un gouvernement à bon marché, voilà où nous en sommes depuis quarante ans et plus; voilà le grand pivot des révolutions et de la prétendue science politique!... Oui, l'administration, l'armée, les légions du fisc, de la douane, de la police, et plusieurs autres corps du gouvernement sont improductifs et chers à nourrir; — oui, une partie de ces fonctions doivent disparaître, et les autres se faire à bien meilleur marché; mais vous n'atteindrez pas ce but avec des révolutions politiques, qui amènent toujours après elles des accroissements dans l'armée et dans la police. Les agitations qui ouvrent et bouleversent le sol politique font toujours pousser de nouvelles branches parasites à l'arbre gouvernemental; elles doublent, triplent, quadruplent l'impôt : l'expérience le prouve. — Quand vous demandez un grand dégrèvement du contribuable, vous rêvez une utopie qui n'est possible que dans le Régime sociétaire; et vous en restez à la mesquine utopie d'un bon gouvernement, quand il s'agit d'une réforme sociale et industrielle. Vous poursuivez par la voie de la discorde, de la lutte et de la guerre, un maigre bien qui n'est pas sur cette route; vous vous éprenez pour des chimères, vous courez après des illusions, vous entraînez après vous les nations crédules et folles, — et vous êtes des insensés!

C'est bien un autre impôt que l'impôt gouvernemental, celui que prélève le commerce sur les peuples! c'est bien une autre armée que l'armée de guerre, cette innombrable armée mercantile, toujours en campagne pour rançonner et cosaquer, acheter et vendre! et quelle différence? — Là, on paie de sa personne et de son sang; là, on gagne des blessures, de rares et sobres récompenses. Là, gloire, noblesse, ambition, dévouement et patrie! — Ici, argent, fraude, argent, argent et argent! presque toujours fraude et toujours argent!

L'esprit mercantile souffle dans toutes les veines du corps social la corruption et l'égoïsme; il ronge, corrode et détruit l'esprit national; il fomente tous les sentiments bas, étroits et pervers; il détrône tout ce qui est noble et grand; il mesure à l'aune et pèse à la balance de son comptoir l'art et la poésie; il ne comprend que les livres en *parties-doubles;* il ne comprend l'homme que comme une machine qui compte, suppute, additionne et retranche. Sa littérature, c'est la lettre de change et le billet à ordre; sa stratégie, c'est la hausse et la baisse; ses coups d'état sont des coups de commerce; son épée, c'est l'aune; ses prisonniers de guerre sont à Clichy; sa victoire, c'est l'absorption de la fortune des peuples; sa déroute, c'est la banqueroute; son honneur, c'est l'argent; sa gloire, c'est l'argent; sa religion, l'argent, et son Dieu le Veau d'Or!

Par le canal impur du commerce anarchique et mensonger, la fraude s'introduit à plein lit dans la fabrication. Il la rançonne, baisse les prix et lui demande toutes sortes de drogues pour en infester la société. Puis les produits passent entre mille mains avant d'arriver au consommateur: leur source se perd, leur *titre d'origine* s'efface et s'oublie; et la production, qui, dans une organisation du commerce véridique et direct, n'aurait intérêt qu'à livrer des produits de bonne valeur, la production, qui gagnerait à la loyauté, se trouve entraînée, forcée même à la falsification et à la fraude, — nouvelle cause de déperdition pour la société, et que celle-ci doit encore au commerce.

Vous vouliez savoir pourquoi, avec une terre qui ne demande qu'à produire, avec des hommes qui récla-

ment du travail, avec la puissance énorme des arts, des sciences, de l'industrie, la force des animaux, des machines, de l'eau, des vents, de l'électricité, de la vapeur ; pourquoi, avec toutes les immenses conquêtes du génie humain dans les temps modernes, les masses sont encore si peu vêtues, si mal logées, si pauvres, si grossières, si affamées ? Vous commencez à le savoir, le pourquoi ; vous sentez que la cause de la paralysie est dans le manque absolu d'organisation des travaux qui créent la richesse, dans le désordre de l'industrie, et manifestement dans votre système mercantile : car c'est lui qui est la grande plaie scrofuleuse de votre civilisation ; c'est à lui qu'aboutissent et de lui que partent tous les vices sociaux ; c'est lui surtout qui démoralise et corrompt les individus et les nations, qui atrophie tous les sentiments humains, en développant monstrueusement l'égoïsme, la cupidité et la lâcheté.

Nous avons pu juger dernièrement jusqu'à quel point l'esprit mercantile étouffe tout sentiment, dégrade l'homme, et le fait infâme. Lorsque le fléau était sur Paris, lorsque le choléra semait par jour quinze cents morts, et recoltait par nuit quinze cents cadavres, — et surtout des cadavres de pauvres, comme on sait, — eh bien ! les substances réputées préservatrices de la peste, le camphre, le chlorure de chaux et autres drogues, dont le commerce prévoyant avait empli ses magasins, il en éleva, il en éleva le prix en proportion de l'intensité du mal et de la terreur de la population ! Il en est qui furent vendues à plus du centuple de leur valeur réelle : et beaucoup de boutiquiers, les pharmaciens entre autres, *savaient* que ces drogues qui leur servaient à rançonner riches et pauvres, à commercer de peur, de mort et de choléra, ils savaient qu'elles étaient sans nulle vertu contre le mal. Le pauvre, le pauvre ! vendait son pain, et ouvrait ainsi la porte au fléau ; et le prix de ce pain tombait dans la banque avide, dans le barathre mercantile (1) !

(1) Aujourd'hui, ce n'est plus le choléra, c'est la famine, et le Commerce joue toujours son jeu infâme : il trouve (mars 1847), que les prix du grain qu'il détient ne sont pas encore assez élevés

Oui, humanité, religion, patrie, esprit social, conscience et justice... l'esprit de commerce bannit tout du cœur de l'homme, tout, jusqu'aux affections de famille, qui semblent la seule jouissance de la mercantile bourgeoisie, et qui ne tiennent pourtant pas pied devant les affaires d'intérêt. Grandisse encore le Mercantilisme, et l'on ne vendra pas seulement son opinion, sa voix, son vote ou son pays, on vendra encore père et mère! Et il est en train de grandir, vraiment! car il prend un développement colossal et chaque jour envahit. Il est dans la littérature, dans l'art, dans la politique, dans le journalisme : il est partout. Ce sont des agioteurs et des marchands qui décident maintenant du sort des gouvernements, les soutiennent ou les minent et les font tomber ; et les décrets sortis de la bourse, la hausse et la baisse des fonds sont le grand régulateur politique des temps modernes. C'est à rougir de honte.

Au moyen-âge, on a vu des compagnies franches qui dévastaient villes et campagnes. C'étaient d'abord les Tondeurs, puis après les Tondeurs les Retondeurs, et après les Retondeurs les Escorcheurs. Eh bien! aujourd'hui le Commerce, lui, tond et retond le producteur, tond et retond le consommateur, et écorche tout le monde; et tout cela est très-légal encore, et il n'y a pas le mot à dire. — Le Commerce, c'est le voleur volant, le pirate piratant, l'araignée suceuse, le cancer dévorant : le Commerce, et ceci est plus vrai qu'une comparaison, c'est le chancre qui couronne et ronge l'organe de la production, et distille dans les veines et les artères du corps social un virus syphilitique.

C'est par un sentiment plus ou moins net de toutes ces choses que l'antiquité méprisait le Commerce, que le

---

et fait à dessein la rareté sur le marché. La spéculation est si effrénée, qu'à Marseille, en huit jours, disent de grands journaux conservateurs, les courtiers gagnent, en commission, sur les reventes, la valeur du prix d'achat des grains à Odessa. Et le gouvernement vénère les marchands et soutient dans les deux chambres qu'ils sont bien plus capables que lui d'approvisionner le pays et de remédier à l'insuffisance de la récolte.— « Laissez faire les marchands ! » ce n'était pas assez ; nos ministres fainéants ajoutent aujourd'hui : « Gardons-nous bien de rien faire, de peur de gêner les marchands, de les mécontenter. » (N. de la 2e Ed.)

moyen-âge le méprisait, que parmi les peuples, ceux qui ont le plus développé le mercantilisme, comme les Chinois, les Arméniens, les Tyriens, les Carthaginois, les Juifs, ont été le plus mal famés. Le mercantilisme a faussé les brillantes qualités du peuple grec. Il a faussé en Angleterre l'antique droiture de la race saxonne; il a rendu méconnaissable l'esprit français, et démoralisé notre pays. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ chassait du Temple, avec un fouet de cordes, les banquiers et les marchands, *numularios et vendentes*, en leur disant : « Prenez-vous la maison de mon père » pour une caverne de voleurs ? *Fecistis illam spelun-* » *cam latronum.* »

De nos jours, après les verbiages de l'Economie Politique et ses adorations insensées du Commerce anarchique et mensonger, qui est le fils de son amour ; après des erreurs, des illusions singulières et l'incroyable engouement qui en a été la suite, l'esprit public revient au sentiment général des nations, à l'instinct de réprobation que mérite ce dépositaire infidèle des richesses sociales.

La littérature indépendante, au nom de l'art et de la dignité humaine, s'insurge contre lui. L'art et le commerce! que voulez-vous qu'il y ait de commun entre ces choses ? Le commerce naguère déifié, est aujourd'hui moulé et baffoué dans la personne de *l'Épicier ;* l'Épicier, type et prototype, personnification vulgaire et courant les rues de l'esprit mercantile, comme *Mayeux* est la personnification de l'esprit philosophico-bourgeois-libéral, l'Épicier enfin, qui, tant cet esprit a fait des ravages chez nous, est peut-être aussi, à l'heure qu'il est, le type et la personnification de la France!

Allons, boutiquier, calme-toi! ne t'agite pas ainsi derrière ton comptoir; ne tourmente pas dans tes mains ton mètre qui n'a pas la longueur voulue, ne brise pas ton poing dans ta balance boiteuse : las! calme-toi... ce n'est pas à toi qu'on en veut des vices du vaste système dont tu es un membre bénin ; ce n'est pas toi qui as organisé la société, boutiquier. Il serait aussi déraisonnable de s'en prendre à toi de tous ces maux, que de la guerre au soldat. Le soldat désire la guerre, tu désires la vente,

et vous avez raison tous les deux dans votre sphère. Vends, et tiens-toi en repos. Dans cette société-ci, ta conscience peut être tranquille. Si tu spolies, il n'est pas non plus que tu ne sois spolié, toi, et comme consommateur, et de mille autres manières. Car nous vivons dans un monde où les hommes se spolient à peu près par tous les points où ils se touchent : le salarié spolie le maître en faisant mal et gâchant le travail convenu ; le maître spolie le salarié en payant au salarié un prix qui ne vaut pas sa peine et ses sueurs ; le gouvernant spolie le gouverné en prélevant sur trente-deux millions d'hommes des impôts qui ne sont consentis que par la petite armée des électeurs ; le gouverné spolie le gouvernant par la contrebande et la fraude ; les propriétaires voisins se spolient par de fausses délimitations des propriétés ; les fabricants se spolient par des menées de concurrence et des écrasements ; les plaideurs se spolient entre eux, et la justice les spolie en masse ; le père spolie le fils, le fils spolie le père ; les frères et les sœurs se spolient en se disputant des lambeaux d'héritage quand le cadavre paternel est encore chaud ; les nations se spolient par la guerre et la diplomatie. Oui, nous vivons dans un monde où les hommes se spolient par tous les points où ils se touchent : spoliation, spoliation !

Spoliation et guerre ! car l'une entraîne l'autre, et nous avons vu que l'une et l'autre ont leur source dans l'opposition des intérêts et la mauvaise ou plutôt la non-organisation des choses. Nous avons vu qu'il y a autant d'intérêts opposés dans la société qu'on y peut déterminer de catégories.

Nous aurions pu faire figurer encore dans ce tableau l'opposition d'intérêt entre les gouvernants et les gouvernés, opposition qui a aussi sa racine dans la chose sociale ; car le gouvernement ne pouvant servir à la fois des intérêts opposés, a nécessairement des ennemis dans la nation. Pour se tenir debout et subsister, il est conduit à se faire des créatures et des partisans, en conviant ses amis à la curée de l'impôt : et d'ailleurs, plus il a d'ennemis, plus ses ennemis sont actifs, taquins, acharnés, plus la résistance lui devient coû-

teuse, plus le gouvernement est onéreux à la nation.

Si, après avoir observé ces antinomies entre les producteurs, les consommateurs et les marchands, les propriétaires et les prolétaires, les capitalistes entre eux, les prolétaires entre eux, les gouvernants et les gouvernés ; si, après cette première analyse, vous descendez de ces grandes divisions aux détails, vous retrouvez les mêmes caractères d'incohérence, de lutte, d'hostilité, d'opposition des choses et des intérêts.

Si les producteurs de vins demandent l'abolition des douanes (1), et la liberté d'importation et d'exportation, cette liberté ruine les producteurs de blé, les fabricants de fer, de draps, de coton, et, il faut le dire encore, puisque cela est, les contrebandiers et les douaniers. S'il est de l'intérêt des consommateurs que des machines soient inventées qui produisent à moins de frais et baissent le prix des objets, ces machines cassent les bras à des milliers d'ouvriers qui ne savent, ni ne peuvent s'employer aussitôt à d'autres travaux. C'est encore là

(1) Cette lutte d'intérêts se dessine chaque jour davantage : la voilà devenue si énergique qu'elle a amené le fameux manifeste des vignicoles de Bordeaux, dans lequel on a proposé de *couper la France par une ligne de douanes* séparant le Nord et le Midi. Le *Journal des Débats*, en répondant aux vignicoles, a, bien mieux encore que leur proposition, mis en évidence la divergence et l'hostilité radicales des intérêts industriels : car les vignicoles appuyaient leur demande sur une profonde antinomie du *Midi* et du *Nord*, et le *Journal des Débats* a fait voir que dans le Midi et dans le Nord, comme dans la France entière, il y a aussi une foule d'intérêts divergents ; que dans le Nord et dans le Midi, comme dans la France entière, il y a aux prises aussi des intérêts agricoles contre des intérêts manufacturiers, des intérêts agricoles entre eux, et des intérêts manufacturiers entre eux : — si bien que si l'on voulait séparer par des lignes de douane les intérêts opposés, il faudrait en couvrir la France, il faudrait établir, non pas une ligne, mais un réseau tel que toute la population ne suffirait pas pour le garder! Cet état des choses, ce vice monstrueux de notre société industrielle, M. Thiers est venu le reconnaître catégoriquement à la tribune en ces mots :

« On a parlé d'une loi sur les douanes, j'y ai pensé, beaucoup » pensé. J'ai fait des efforts pour voir si là était ce bien-être in- » connu et si recherché : *mais en voulant faire le bien du Hâvre, » je faisais le malheur d'Elbeuf ; et le malheur de Bordeaux, en » voulant faire le bien de Lyon.* » (Chambre des Députés, 12 mai » 1834. » — *Note de la première édition.*)

un des mille *cercles vicieux* de la Civilisation, qui demanderait un chapitre d'observations, d'analyse et de critique : car il y a mille faits qui prouvent cumulativement que, dans le Régime social actuel, la production d'un bien entraîne toujours la production d'un mal avec elle.

Enfin, si vous descendez encore plus bas, si vous en venez aux détails vulgaires, vous trouvez que le tailleur, le cordonnier, le chapelier, ont intérêt à ce que les vêtements, les chaussures et les chapeaux soient promptement usés ; que le vitrier a intérêt à la grêle et aux orages qui brisent les vitres ; le maçon et l'architecte aux incendies. L'avocat s'enrichit aux procès, le médecin aux maladies, le marchand de vin à l'ivrognerie, la fille de joie à la débauche. Et quel malheur pour la magistrature, les gendarmes, les geôliers, comme pour les avocats, les avoués et toute la basoche, si les crimes, les délits et les procès venaient tout à coup à disparaître !

IV.

L'exercice de l'industrie, qui fait les délices des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, est pour l'homme un supplice dont il s'affranchit dès qu'il jouit de la liberté. Le peuple civilisé n'aspire qu'à l'inertie, et le Sauvage dit à son ennemi pour imprécation suprême : *Puisses-tu être réduit à labourer un champ.*

Ch. Fourier.

Ajoutez à tout cela que la Civilisation, qui sème de tout côté la division, la zizanie et la guerre, qui emploie une grande partie de ses forces à faire de grands travaux improductifs, ou à détruire; qui diminue considérablement encore la richesse générale par les frottements sans nombre et le désordre de son industrie ; ajoutez à tout cela, dis-je, que cette forme sociale a pour caractère de produire la *répugnance industrielle*, le dégoût du travail.

Partout vous entendrez le travailleur, ouvrier ou fonctionnaire, maudire son sort et son occupation, soupirer après la retraite qui le délivrera enfin du supplice que sa position lui impose. C'est le grand, le fatal caractère

de l'industrie civilisée, d'être répugnante, de n'avoir pour mobile pivotal que la *peur de mourir de faim*. Le travailleur civilisé est un véritable forçat. Tant que le travail productif ne sera pas organisé de manière à se conjuguer sur *plaisir* au lieu de se conjuguer sur *peine, ennui* et *répugnance*, il arrivera toujours que ceux qui pourront s'y soustraire l'éviteront. Ceux-là seuls se livreront au travail qui y seront CONTRAINTS par le dénuement et la misère, sauf rares exceptions. Dès-lors, les classes les plus nombreuses, les artisans de la richesse sociale, les créateurs actifs et directs du bien-être et du luxe seront toujours condamnés à côtoyer la misère et la faim ; ils seront toujours inféodés à l'ignorance et à l'abrutissement ; ils seront toujours ce vaste troupeau d'*hommes de somme* que nous voyons déformés, décimés par les maladies, et courbés, dans le grand atelier social, sur le sillon ou sur l'établi, pour préparer la nourriture raffinée et les somptueuses jouissances des classes supérieures et oisives.

Tant qu'on n'aura pas réalisé un procédé d'INDUSTRIE ATTRAYANTE, il sera vrai « *qu'il faut beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches ;* » aphorisme hideux et lâche, que vous entendez chaque jour passer, comme un axiome d'éternelle nécessité, sur les lèvres de gens qui se disent chrétiens ou philosophes ! Il est très-facile de comprendre que l'oppression, la fourberie, l'indigence surtout, seront l'apanage permanent et fatal de toute société caractérisée par la répugnance industrielle, puisque alors c'est l'indigence seule qui peut condamner et forcer l'homme au travail ; — et la preuve péremptoire, c'est que si tous les ouvriers, si tout le monde devenait riche subitement, les dix-neuf vingtièmes des travaux seraient abandonnés !! — Que répondre à cela ?

Oui ! pour que l'industrie générale ait son cours et que l'humanité vive, il faut :

= Ou des esclaves que l'on fait travailler *par la vertu du fouet*, ainsi que cela se pratique dans les colonies et chez les Barbares ; — ainsi que cela se pratiquait chez les nations anciennes, dans les vertueuses républiques de la Grèce et de l'Italie ;

= Ou des malheureux, décorés du nom d'hommes li-

bres, ayant le bonheur de vivre sous une charte constitutionnelle, mais forcés de travailler *par la vertu de la faim*, ainsi que cela se voit dans les nations modernes, civilisées, chrétiennes et philanthropes ;

= Ou des hommes libres attirés par goût à l'industrie, et travaillant *par la vertu du plaisir*. Il n'y a de véritable LIBERTÉ possible que dans ce dernier cas, puisque c'est la CONTRAINTE PURE qui est le mobile du travail dans les deux premiers. Ceux donc qui veulent l'émancipation et l'affranchissement de l'humanité doivent, avant tout, rechercher les lois d'un mécanisme ayant puissance de rendre l'industrie attrayante ; cela sera plus efficace que toutes les républiques et toutes les monarchies constitutionnelles du monde. Voilà long-temps que l'on fait un fier tapage « en faveur de la liberté et du peuple français, » — comme disent les crieurs publics, — et l'on n'a pas seulement déterminé la première des conditions *sans lesquelles la liberté ne peut pas* exister ! on croit qu'il n'y a qu'à faire des révolutions pour avoir la liberté, que la liberté est quelque chose qui se conquiert avec le fer et le canon ; et toutes ces agitations insensées perpétuent le mal social et l'enracinent plus profondément.

Et les amis de l'ordre, eux aussi, devraient bien y songer, eux qui prennent les baïonnettes et les canons pour des moyens d'ordre efficaces. A ce jeu de la force brutale, si vous avez aujourd'hui le dessus, vous pouvez avoir le dessous demain : l'histoire de toutes les révolutions fait foi de ce mouvement de bascule. D'ailleurs, avec des baïonnettes et des canons on peut vaincre l'émeute ; mais le véritable principe d'ordre ce n'est pas de *vaincre* l'émeute, c'est de la *prévenir*. Si vous étiez roi et que votre règne fût marqué à chaque mois de sa durée par d'éclatantes victoires remportées sur des émeutiers, nous n'en serions pas moins en droit de regarder votre règne comme une époque néfaste.

Or, tant que vous tiendrez amoncelées dans de grands centres de population, des légions d'ouvriers vivant au jour le jour, d'un salaire flottant qui peut leur manquer tout-à-fait d'un moment à l'autre, contraints d'ailleurs par la dureté de leur sort à un *travail répugnant*, ces

masses ne seront jamais plus satisfaites de leur état que vous et moi ne le serions à leur place; elles ne seront jamais plus intéressées à l'ordre que vous et moi ne le serions à leur place; et, comme vous et moi encore si nous étions à leur place, elles seront toujours prêtes à se révolter d'elles-mêmes, ou à écouter les promesses dorées et la voix passionnée des agitateurs.

Ce ne sont pas les propriétaires, les marchands, les chefs industriels qui font de l'émeute ou préparent la guerre sociale : ILS ONT INTÉRÊT A L'ORDRE, ceux-là. Les émeutiers ne se recrutent pas parmi les riches, les bourgeois, les gens ayant pain et moyens. La nature aurait-elle fait ces derniers d'une pâte supérieure? mettrait-elle, à dessein, des *bosses* vertueuses aux crânes des enfants aisés, et de mauvaises bosses à ceux des classes inférieures? — Ce sont bien certainement les mêmes hommes, voyez-vous : mais les circonstances sociales diffèrent pour les uns et pour les autres. — Si le hasard avait voulu que les bourgeois qui fulminent aujourd'hui tant d'indignation contre ces *canailles* d'émeutiers et de communistes fussent, eux, les prolétaires et les ouvriers; et que ceux-là, qui sont aujourd'hui ouvriers et prolétaires, eussent au contraire été les riches et les bourgeois; hé bien! ce seraient nos bourgeois d'aujourd'hui qui s'enrôleraient sous le drapeau du communisme et de l'émeute. — Donc si vous voulez qu'ouvriers, prolétaires et peuple ne soient pas toujours prêts pour la révolution, sachez leur créer, à eux aussi, des intérêts à l'ordre social.

Et comme la combinaison sociale dans laquelle nous vivons ne le peut pas faire, il est nécessaire de conclure qu'elle est impuissante pour l'ordre comme pour la liberté. — Tout cela est caractéristique, tranché, net, péremptoire et clair comme le jour.

Or, à tout cela savez-vous ce que l'on répond? — On répond qu'il est IMPOSSIBLE d'organiser une autre combinaison sociale.

Hé bien! si cela est impossible, taisez-vous! prenez votre parti sur les révolutions et les troubles, ne déclamez pas tant et si vainement contre des maux nécessaires... oui monsieur, nécessaires, puisque c'est vous

qui dites que faire disparaître les causes radicales du mal est chose IMPOSSIBLE! — Mais, en vertu de quelle infaillibilité prétendez-vous que la solution du problème social est impossible; qu'en savez-vous? qui vous l'a dit? prouvez-le donc? — C'est impossible!!!... Il y a sur cent personnes quatre-vingt-dix-neuf imbéciles qui croient avoir tout dit quand ils ont dit : impossible!!! et quand on a démontré à ces gens-là que leur dire est une bêtise, qu'il est souverainement absurde d'affirmer qu'une chose ne sera jamais inventée et connue parce qu'elle n'est encore ni connue, ni inventée, quand on leur a paraphrasé ces deux beaux vers :

> Croire tout découvert est une erreur profonde,
> C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

ils vous répondent : — « Oh! du moins, c'est bien difficile! » — Eh! difficile ou non, est-ce une raison pour ne pas chercher ou pour refuser d'écouter et de comprendre ceux qui ont cherché et trouvé?

Donc étudiez, étudiez sérieusement.... ou taisez-vous!

CHAPITRE TROISIÈME.

Conclusion sur les Civilisations modernes.

> Dites-nous, en effet, vous qui n'avez pas vécu au fond d'une retraite ou dans la poudre des livres, si une corruption qui semble incurable, une gangrène profonde, ne se cachent pas sous l'enveloppe brillante de nos mœurs. Voyez Paris en observateur, et mesurez ce qu'il y a de boue dans cet égoût du monde; d'épuisement dans cette débauche; de raffinements impudiques dans ces efforts de l'art dramatique; de cœurs gâtés et flétris sous la soie et la bure; de races sauvages parmi cette population si active, si spirituelle, si parée, si polie. Contemplez tout cela, non pas à la surface, mais au fond; non pas pour reproduire en des tableaux de boudoirs quelques attitudes de salon, mais en philosophe, en ami du vrai et de l'honnête. L'épouvante vous saisira.
>
> *Préface des Œuvres d'*Aug. Barbier.

Le tableau sommaire et raccourci que je viens d'offrir n'a rien d'exagéré. Il est fidèle et vrai dans son ensemble et dans ses détails. Je n'en veux, pour preuve, que les aveux personnellement arrachés par la gravité du mal aux plus entêtés optimistes.

Il est vrai qu'on a mis long-temps un acharnement déplorable à méconnaître les symptômes du mal social; on se bouchait les yeux pour ne pas voir : c'étaient d'insignes vanteries de prospérité toujours croissante, et de solennels mensonges. Aujourd'hui, les hommes politiques, les gouvernants eux-mêmes conviennent du mal : il a fallu pour cela qu'un choc violent ouvrît les abîmes de douleurs et de misères que notre société recèle en ses couches souterraines; il a fallu que les hautes-terres fussent inondées et que ces hommes eussent à voguer au milieu du cataclysme comme les habitans de l'arche diluvienne. Eh bien! vous croiriez qu'ils cherchent à se rendre compte des phénomènes, à remonter aux causes, à suspecter et mettre en jugement la constitution intime de la société? — Point! C'est avec la plus incroyable légèreté ou la niaiserie la plus risible qu'ils traitent le *pourquoi* des choses. — Pourquoi l'eau monte-t-elle

dans les pompes? Parce que la nature a horreur du vide? Pourquoi l'eau ne monte-t-elle dans les pompes que jusqu'à trente-deux pieds? Parce que la nature n'a horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. — Ces raisonnements de l'ancienne physique donnent la mesure de ceux de nos hommes politiques en fait de science sociale : encore ne prennent-ils pas toujours la peine d'en faire de cette force; d'ordinaire, leurs élucubrations sur les désordres et les misères ne leur servent qu'à accuser des adversaires. Entre tous ces partis politiques, c'est à qui rejetera toute la faute sur les autres : comme s'il était à la puissance d'aucun parti de porter remède à la maladie sociale! Eh dites-nous donc, dites donc, partis, dites donc ce que vous avez par devers vous pour la guérir! — Ils ne s'expliqueront pas là-dessus, je vous le jure.

Ce n'est pas une plaie politique, c'est une plaie sociale! Écoutez là-bas, par-delà le détroit; n'entendez-vous pas retentir aussi à la tribune d'Angleterre, ce grand cri : DÉTRESSE! — Et plus loin encore, aux États-Unis, dans ce pays modèle, dans cet Eldorado républicain, c'est encore le même mot : DÉTRESSE! Ce peuple jouit pourtant de ces formes politiques qu'on nous a long-temps données pour une merveilleuse panacée. Ce sont des présidents qui le gouvernent et non pas des rois, ces grands croquemitaines de la philosophie! Mais il jouit comme le peuple de France, comme celui d'Angleterre, d'une industrie anarchique, d'un commerce anarchique. Il est comme nous en pleine Civilisation, c'est-à-dire dans une arène de morcellement et de désordre

Ce n'est pas le tableau de l'état de la France que j'ai tracé tout-à-l'heure, c'est le tableau de la société civilisée arrivée à un certain point de maturité. Ce tableau, je le répète, est exact et fidèle, et quand encore toutes les lèvres ne s'ouvriraient pas pour l'affirmer, le bruit des révolutions qui éclatent partout où la Civilisation a atteint cette époque de sa vie, suffirait bien pour nous en convaincre : elles parlent assez haut!...

Chaque jour cette Civilisation prend soin d'écrire avec du sang frais, sur les murs de nos cités, son caractère

malfaisant et odieux. — Est-ce là une société? Est-ce là un état normal pour l'homme? et les peuples s'insurgeraient-ils, se montreraient-ils faciles aux excitations des agitateurs, s'ils n'étaient en souffrance, s'ils vivaient dans une société où leurs intérêts fussent bien servis? — Non, certes! Et c'est bien l'état social lui-même qui recèle les causes de la fièvre, des convulsions et du délire.

Voilà en quoi notre opinion diffère de la vieille politique qui s'inquiète exclusivement de l'organisme constitutionnel; voilà le terrain sur lequel nous appelons les hommes sincères de tous les partis, les hommes de conscience et de bonne volonté. La chose vaut la peine qu'on y prenne garde et qu'on examine; car il y va du bien-être et du salut du riche et du pauvre, des grands et du peuple, de vous et de tous.

La critique sociale que nous présentons, d'accord pour les faits avec la voix publique, l'œil public et l'évidence, a cela de particulier qu'elle est nette et précisée. Je ne peux la produire que très-sommairement ici; dans les livres de Fourier, vous la trouverez bien autrement développée et serrée, incisive et vigoureuse. Il ne s'est pas livré, ainsi que toujours on l'avait fait jusqu'alors, à de vaines et stériles déclamations sur le mal des choses et la perversité des hommes: il a analysé, classé et décrit par familles, par genres et par espèces, les maux de la Civilisation; il a fait, on peut le dire, l'histoire naturelle des vices de notre ordre social. Il est allé à la racine du mal; il l'a mise à nu: les plus faibles yeux peuvent y voir.

Quelque incomplète que soit la critique générale que l'on vient de lire, elle suffira pour faire comprendre que les effets généraux du Morcellement civilisé sont et doivent être nécessairement les neufs fléaux suivants auxquels Fourrier a donné le nom de *fléaux lymbiques*, parce qu'ils constituent l'apanage de plusieurs périodes successives dont l'ensemble, — ainsi que nous le montrerons ailleurs, — constitue les LYMBES SOCIALES ou les époques douloureuses des initiations de l'humanité.

Tableau des Fléaux Lymbiques

INDIGENCE.
FOURBERIE.
OPPRESSION.
CARNAGE.
INTEMPÉRIES OUTRÉES.
MALADIES PROVOQUÉES.
CERCLE VICIEUX.
En pivot { ÉGOÏSME GÉNÉRAL. / DUPLICITÉ D'ACTION.

Il conviendrait d'affecter un chapitre à chacun de ces caractères génériques ; pour le moment, nous nous contenterons de poser, comme suffisamment démontré par les griefs ci-dessus établis, le théorème suivant :

La forme sociale actuelle est contraire aux intérêts généraux des individus et des peuples ; elle appauvrit et affame le corps social :

1° En engendrant et même en exigeant de nombreuses classes franchement IMPRODUCTIVES, ou adonnées à la DESTRUCTION : *les armées ;* les *scissionnaires* de tout genre ; les corps respectifs de *magistrature, justice, police, gendarmerie,* etc ; les légions de la *douane* et du *fisc* ; les *philosophes, sophistes* et *controversistes politiques ;* enfin les *oisifs* et bien d'autres dévorants inutiles ou nuisibles ;

2° En engendrant et nécessitant des corporations PARASITES, ruineuses et démoralisatrices, comme sont toutes les bandes de l'immense *armée mercantile* ;

3° En rétrécissant dans une proportion incalculable la source des richesses sociales, par le défaut absolu d'organisation des fonctions productives, agriculture, manufacture, science, éducation, etc., défaut qui porte au plus haut degré le Morcellement, la complication, l'incohérence dans toutes ces fonctions, ainsi que dans l'emploi social des hommes et de leurs facultés ;

4° En fomentant dans toutes les relations industrielles sous le nom de *libre concurrence*, et dans toutes les relations sociales sous mille noms divers, une DIVERGENCE DES INTÉRÊTS qui met en état de guerre flagrante les unes contre les autres, toutes les catégories qu'on

peut former dans la société; qui fait jaillir entre les individus des hostilités sans nombre, et ouvre aux passions une multiplicité d'essors subversifs ;

5°. En manquant d'un procédé d'INDUSTRIE ATTRAYANTE dont l'absence change, pour l'homme, le travail en supplice, et perpétue fatalement l'indigence, l'oppression, la fourberie, l'esclavage, les maladies, l'abrutissement, les troubles, les révolutions, et tous les fléaux civilisés. — L'absence d'un procédé *d'industrie attrayante* diminue encore considérablement la production, en éloignant du travail tous ceux qui peuvent s'en affranchir, en multipliant les chômages, les pertes de temps, et plongeant l'ouvrier dans l'ennui et le dégoût.

Ainsi, ces forces humaines qui, bien ordonnées, produiraient des richesses à en inonder tous les membres de la société, n'aboutissent qu'à l'appauvrissement et à la misère des masses, à l'ÉTISIE du corps social !

Et ce ne sont pas les moyens d'action qui manquent : la terre, les capitaux, l'industrie, la puissance des machines, des arts et des sciences, les bras et l'intelligence sont là. Toute la question gît dans l'organisation de l'industrie ; c'est une combinaison qu'il faut proposer et essayer : c'est la grande question de Destinée, question de bonheur ou de malheur, de richesse ou de misère, et peut-être à l'heure qu'il est, de vie ou de mort pour les sociétés modernes.

Car les sociétés modernes ont atteint, dans le mouvement qui les entraîne, un point de maturité tel, qu'il n'est plus possible de se faire illusion sur la valeur de la forme sociale dans laquelle elles vivent ; il n'est plus possible de méconnaître l'avenir fatal réservé aux civilisations européennes *si quelque changement heureux ne vient pas s'opérer dans leur constitution intime.*

Nous ne sommes plus au temps où ceux-là seuls dont le génie était élevé et le regard perçant, entrevoyaient les dangers qui menacent les nations européennes; à ces temps où Montesquieu disait : « *Les sociétés civilisées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché.* »

Alors les masses et le monde pensant étaient tout à l'espérance : l'aurore de la Révolution semblait l'aurore

du bonheur ; il semblait que tout le mal venait du poids féodal sous lequel la nation courbait le dos depuis des siècles, et qu'elle n'avait qu'à jeter ce fardeau pour marcher debout, forte et vigoureuse. on croyait qu'il suffirait de renverser le vieil édifice social pour que les peuples fussent bien logés.

Il y avait un gouvernement qui s'appuyait sur une antique autorité sans sanction populaire ; on fit une constitution : il y avait une noblesse apanagée de vieux privilèges, on l'abatit : il y avait un clergé doté d'immenses richesses, on abattit le clergé et l'on partagea ses richesses : il y avait des puissances étrangères qui se dressèrent contre ce mouvement, on repondit à leurs manifestes insolents par le canon, et on écrasa leurs armées ; il y avait un roi, on lui coupa la tête : il y avait une religion qui depuis long-temps était entre les mains de ses prêtres un instrument d'exploitation, on tua au bout de ces prêtres, on déclara la religion un mensonge et on chassa Dieu !!!

Puis, après toutes ces œuvres de destruction, comme l'âge d'or n'était pas réalisé sur la terre, comme les peuples ne jouissaient pas encore d'un grand bonheur, on imagina de fouiller les arsenaux des temps passés ; on demanda aux républiques de Rome et d'Athènes leurs souvenirs, leurs traditions et leurs mœurs ; on essaya leurs poses et leurs allures ; on essaya jusqu'à leurs habits, on porta leur tunique, et l'on chaussa leur cothurne. — Tout cela, parce que les législateurs du peuple avaient étudié le latin dans Tite-Live, le grec dans Thucydide, parce qu'ils avaient appris par cœur, au collége, la prosopopée de Fabricius. — Si on les y eût nourri des pastorales de Florian et de Gessner, sans leur monter la tête avec ces rengaines grecques et romaines, ils eussent alors peut-être essayé de réaliser des bucoliques.

Et tout cela n'étant encore que vanité, mensonge ou monstruosité, tout cela n'eut qu'un instant ; instant bien court mais terrible, et que l'humanité doit regarder comme un grand enseignement. Le passé ne se refait pas au gré de l'homme, en effet ; si la volonté de l'homme égare et faisant fausse route, croit pouvoir appliquer

de vive force au mal des remèdes empiriques, elle se brise bientôt contre la force des choses..

La philosophie, qui avait enrégimenté les peuples et prépare la bataille, imprevoyante, simpliste et passionnée, n'avait su forger dans ses arsenaux que des armes de guerre, et elle n'en sortit que des batteries de brèche et de campagne, de la poudre et des boulets. Elle devait pourtant savoir, puisqu'elle voulait la guerre, qu'il fallait préparer la paix ; qu'il fallait, après l'anarchie et le combat, des moyens d'ordre, de richesse et de liberté : car le sang qui coule et fume sous la hache révolutionnaire et sous la gueule du canon, ne fait pas pousser double moisson à la terre. Mais elle n'y a pas songé ; elle n'y a pas songé, et elle n'a pas su inventer la charrue avec laquelle on doit labourer le champ de l'avenir et le rendre fécond.

Honte et pitié sur elle, car elle a été ignorante et folle ! Honte, car elle a poussé l'humanité au nom de la raison, dans un mouvement dont elle n'avait calculé ni les chances ni les suites ; car elle a brisé comme brisent les enfants, et ravage comme ravagent les barbares. Mais honte surtout sur elle pour ce que, au lieu de se retirer dans quelque coin obscur et de cacher sa face au monde, elle vient encore se pavaner avec impudeur, se proclamer bienfaitrice de l'humanité, et parader publiquement, drapée de ses vieux oripeaux grecs et romains, qui ont traîné dans la fange du bas-empire, dans la théologie du moyen-âge, dans le matérialisme et l'idéologie puérile et honnête du dix-huitième siècle, dans le sang de 93, dans les subtilités verbeuses, constitutionnelles et éclectiques de la Restauration.

Philosophes et Politiques ! les peuples ont besoin d'une nourriture plus substantielle et moins délétère que ne le sont vos drogues, vos ramassis d'erreurs, d'abstractions et de contradictions. Tant que vous avez cru leur fournir du lait, c'était bien : mais aujourd'hui, après trois mille ans de malheur des peuples gouvernés par vos préceptes et vos théories, il faut reconnaître que vous n'êtes que d'officieux ou de méchants empoisonneurs. — Ceci est vrai, ou l'expérience en a menti ; car l'expérience stigmatise vos systèmes.

Vos derniers essais ont achevé de mettre le sceau à votre ignorance profonde des choses sociales : c'est vous qui avez provoqué les redoublements du mal, élargi les plaies : et les progrès qui ont pu s'accomplir, ce n'est pas à vous qu'on les doit, c'est à la marche des sciences, des arts et de l'industrie, — non à votre idéologie retentissante.

Vos œuvres, à vous, les voici : trois millions de jeunes gens égorgés sur les champs de bataille, douze milliards pris à la noblesse et au clergé, et gruges par la Révolution, trente cinq mille têtes coupées, l'Europe bouleversée de fond en comble, la France vaincue, réduite et abaissée, le pouvoir social sapé dans sa base, la misère toujours dominante, la guerre toujours imminente, des mensonges constitutionnels au lieu de liberté et de fraternité, et par dessus le marché la gangrène et la pourriture dévorant bel et bien votre vertueuse société bourgeoise et libérale !

Et, de fait, à la suite de ces catastrophes sanglantes, à la suite de ces actions et de ces réactions terribles, après tous ces mouvements révolutionnaires, après toutes ces marches militaires à travers l'Europe, après avoir fait en trente ans ce que Rome fit en dix siècles, et usé, comme elle, rois, tribuns, sénateurs, guerres civiles et proscriptions, consuls et empereurs; — où en sommes-nous ?

Nous en sommes où Rome en fut lorsque, lâchant le sceptre du monde, elle commença son ère de Bas-Empire, et ouvrit à deux battants les portes de ses villes à l'invasion de la Barbarie. Et la position est plus terrible encore; car la Barbarie vous menace du dedans et du dehors; car aujourd'hui la destruction de la Civilisation française peut entraîner la destruction de toutes les sociétés européennes, et plonger le monde dans un avenir fatal et inconnu.

Tout ceci n'est pas dit dans le but de produire des paroles, et d'ajouter aux vaines déclamations qui courent une vaine déclamation de plus. Est-ce donc chose impossible que votre Civilisation périsse ? Comptons : La Civilisation a fleuri dans l'Inde, elle y a péri; dans l'Asie occidentale, elle y a péri; dans l'Égypte, elle y a péri; dans la Grèce, elle y a péri; sur les côtes d'Afrique, elle

y a péri; et la Civilisation romaine, enfin, a encombré l'Europe de ses débris pendant plusieurs siècles. Certes, les ruines de Babylone, de Palmyre, de Thèbes, de Carthage, et de tant d'autres villes illustres et jadis puissantes; et tant de régions autrefois cultivées et florissantes qui sont maintenant converties en vastes déserts au milieu desquels l'Arabe dresse sa tente, ne sont-elles pas là pour nous dire qu'une société peut finir comme un homme, comme une plante, comme un monde, comme tout ce qui a vie, mouvement, existence ? Les habitants de ces contrées, — pas plus que nos bourgeois, et nos philosophes de Paris, — ne croyaient à la destruction qui a frappé leurs sociétés.

Que si l'on doit juger d'après les enseignements du passé, et penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets, on ne peut nier que les nations modernes les plus avancées, comme l'Angleterre et la France, n'aient atteint l'époque de leur décadence.

Les signes généraux qui ont marqué la chute de l'Empire romain, se reproduisent chez nous avec une frappante ressemblance. La dissolution s'est mise dans toutes les parties du corps social; les lois n'ont plus de puissance: on les décrie et on les méprise, comme on méprise et comme on décrie ceux qui les font. Les révolutions se succèdent avec une effrayante rapidité, sans qu'il soit au pouvoir d'aucune main d'en clore l'abîme; les nations s'obèrent et courbent de plus en plus le dos sous le faix des dettes publiques. Les constitutions, les chartes, les gouvernements n'ont pas, l'un dans l'autre, dix années de durée moyenne; les peuples sont frappés de l'esprit de vertige et d'erreur qui leur fait prendre, pour moyens de soulagement, des topiques qui ne peuvent que perpétuer de vaines et cruelles agitations et accroître leurs tourments. Il n'y a plus de respect pour aucun pouvoir social; toute croyance est abolie; toute majesté est vilipendée, celle des nations comme celle des rois. Et les besoins vont se multipliant avec le luxe des riches et la misère des classes pauvres. Puis, riches et pauvres, âpres au gain, se ruent et se culbutent sur les routes étroites qui mènent à la fortune; et de ces routes, les plus courtes sont réputées les meilleures....

Il n'y a plus d'affections larges et de pensées sociales; l'amour de la patrie n'est plus qu'un nom qui sert à décorer des intrigues de parti, à étiqueter des cabales ambitieuses. La Révolution et l'Empire ont absorbé presque tout l'esprit national; la lutte de la Restauration et de 1830 a usé le reste. Il n'y a plus de faculté, d'activité, de puissance que pour conquérir de l'argent. De l'argent !! de l'argent !!... Tout se vend ; les hommes et les consciences comme denrées de halle, et moins cher que le reste : car un homme qui s'est vendu sept fois peut se revendre encore. Et vous en voyez qui travaillent à se faire une réputation de talent et de vertu, qui font au public étalage et montre de probité et de conscience, dans le but industriel de hausser leur titre de commerce, d'augmenter leur valeur vénale : c'est véritablement la traite des blancs, c'est la conversion universelle des peuples au Dieu-Argent, le catholicisme du Veau-d'Or !

Le mariage, dont la loi est la base de tout l'édifice civilisé, le mariage qui n'a jamais été respecté *de fait* par les hommes, est aujourd'hui attaqué non plus seulement par l'adultère ; il est attaqué comme loi et comme institution. Notre littérature et nos mœurs le battent en brèche à pleines volées, le démolissent à grands coups, — et c'est justice : car il n'est, comme le reste aussi, qu'une supputation mercantile, une opération de vente et d'achat, un trafic où l'on spécule sur des dots et des espérances, sur la mort des chers pères et des tendres mères, des frères et des sœurs, des oncles et des tantes, etc.

Des agioteurs, des joueurs de bourse, sont devenus les arbitres de la destinée des nations; ils accumulent des fortunes monstrueuses, prélevées sur les sueurs et le sang des peuples en moins de temps qu'il n'en fallait aux proconsuls romains pour dépouiller leurs provinces : et ces concussions sont réputées honnêtes et légales! Dans la capitale du monde civilisé, vous ne trouverez plus de temple où loge Dieu, ni de palais que protége un Pouvoir respecté : il n'y a plus que des casernes, une bourse, un hôtel de Police et des prisons !

Tout est devenu vénal. L'esprit mercantile, qui a tout envahi, a succédé à l'esprit libéral, comme celui-ci avait succédé à l'esprit chevaleresque : il leur a succédé et les

a vaincus. Il a soufflé partout l'égoïsme. Jamais l'égoïsme sous toutes ses faces ne s'est montré plus souverainement maître de la société qu'aujourd'hui. Il règne et gouverne. Loin de rougir de son égoïsme, chacun s'en honore, s'en glorifie. On le porte au grand jour, on l'étale sur sa poitrine comme une décoration. C'est dans l'égoïsme que l'on fait consister toute vertu, toute sagesse : « Ne vous occupez pas de l'humanité ; laissez-là les grands sentiments et les grands mots ; cherchez à vous caser et faites votre fortune. » Voilà le conseil que le jeune homme reçoit de toutes parts ; il est jugé d'après cette maxime, et si, emporté par une générosité naturelle à son âge, il néglige ce que l'on appelle sa *carrière* pour des spéculations d'une nature large, élevée et sociale, il se voit accusé de folie et mis au ban par tous les sages de l'endroit.

Et des Philosophes imposteurs, de faux savants, pour donner débit et vogue à leurs drogues, flattent les nations et encensent la société moderne : ils ont dans leurs cours publics, leurs livres et leurs journaux, d'intarissables chants de gloire en faveur de leur Civilisation pourrie, et ils se font suivre par la grande cohue des badauds qu'ils attroupent autour d'eux sur la place publique. La gangrène s'est pourtant mise aux nations : on la voit, on la sent, et il n'y a plus pour l'arrêter ni foi, ni loi, ni sentiment social, ni religion, et tout est guerre et division ! guerre des gouvernants et des gouvernés, guerre des partis entre eux, guerre des propriétaires et des prolétaires ; guerre de l'argent contre l'argent, du travail contre le travail, du talent contre le talent : guerre de l'individu contre la masse et de la masse contre l'individu ; guerre dans l'état, guerre dans la famille, guerre partout ! « *Omne regnum in se divisum peribit* : Tout royaume divisé périra. »

Qui donc fera face à cette décomposition ? Qui nous sauvera ?

Certes, ce ne sera pas la *Métaphysique*, si vaine, si creuse, avec ses ballons pleins de vent, ses dissertations sur les idées innées ou non, et sa cognition de la perception de la sensation d odeur de rose ! avec sa conscience, son moi humain, ses triplicités phénomenales; avec ses systèmes sensualistes ou spiritualistes, ses recherches an-

glaises, écossaises, allemandes, indoues, chinoises, et que sais-je encore !

Ce ne sera pas la *Politique*, avec ses sabres, ses canons, ses révolutions, ses échafauds, ses émeutes et ses victoires sanglantes remportées sur ses émeutes; ses constitutions qui ne constituent rien, ses légitimités, ses quasi-légitimités, ses budgets, ses emprunts et ses dettes à milliards, ses lois et ses protocoles, ses disputes sans fin !

Ce ne sera pas la *Morale*, avec ses prédications surannées et ridicules comme le verbiage du pédant sermonant l'enfant qui se noie; la Morale qui ne sait plus sur quelle base se poser, et qui, après trois mille ans de prétentions à établir le règne de la vertu, n'est arrivée qu'à faire bafouer et persécuter la vertu même !

Ce ne sera pas *l'Économie politique*, ce dernier enfant de la Philosophie; enfant bâtard, caduc à peine eclos, et menteur comme sa mère : l'Économie politique, cette science de la richesse des nations.... qui meurent de faim! Cette *science* enfin, réduite à confesser publiquement elle-même son *ignorance* et son *impuissance!*

Ce ne sera rien de tout cela : ce ne sera rien de ce qui rêve, de ce qui ment, de ce qui bouleverse, de ce qui agonise ou de ce qui est enterré.

CE NE SERA RIEN DU PASSÉ !

Ce sera un moyen NOUVEAU, car tout ce qui a été est mauvais et sans pouvoir; ce sera un moyen nouveau qu'il faut chercher sur des routes non battues, s'il n'est pas découvert, ou, s'il l'est, mettre à l'épreuve.

Et ceci prouve qu'on ne doit pas s'insurger contre une idée nouvelle, parce qu'elle est nouvelle; car il n'y a qu'une idée nouvelle qui puisse nous sauver.

Ceci prouve encore qu'il est temps d'écouter la voix qui depuis trente ans prêche dans le désert, étouffée sous les mille voix des crieurs publics et des charlatans.

CRITIQUE.

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENTS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

CHAPITRE PREMIER.

Formule générale du mouvement.

Soyez mes guides, filles du Ciel et de la Terre, divines Harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments ; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort... Tour-à-tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre, si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos ; mais partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Vous agissez sans cesse, au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs.

BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

Plusieurs de ces corps (corps célestes—soleils) ont disparu ; d'autres présentent, seulement, des indices non équivoques d'affaiblissement ; d'autres, enfin, augmentent d'éclat.

ARAGO.

Nous venons de faire la critique générale de la société actuelle ; cette critique n'a été rien autre chose que l'observation, la mise en relief des faits, et leur appréciation pratique et rationnelle. Elle nous a déjà dévoilé pourtant l'incohérence profonde d'un régime social qui a pour effets nécessaires :

1° De faire pulluler les agens improductifs et les classes ruineuses, parasites ou destructives;

2° De ne tirer des travaux productifs, vu leur anarchie et leur caractère de répugnance, qu'une très-faible somme de richesses;

3° Enfin de fomenter dans toutes les relations humaines, entre toutes les classes et tous les membres de ces classes, des luttes et des hostilités revêtues de mille noms, dérivant toutes d'une cause primitive, la divergence des intérêts sociaux, l'opposition de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif.

Tous ces vices ont leur source primordiale, dans l'inorganisation de l'industrie et du travail. Les travaux sont exécutés par des *ménages familiaux;* ces ménages ne sont pas reliés entre eux dans la Commune; de telle sorte que la société, l'atelier général, qui devrait avoir pour élément intégrant le grand *ménage sociétaire*, composé de la réunion organique de trois ou quatre cents familles combinées, ne repose que sur la base étroite de la famille.

La famille, *réunion de reproduction*, est restée jusqu'ici la *réunion de production industrielle*. Or, l'œuvre de la production industrielle doit se faire dans de tout autres conditions pourtant que l'œuvre de la reproduction de l'espèce : c'est ce dont on ne s'est pas encore douté, quoique ce fût assez simple.

Il est certain que l'organisation des travaux, la régularisation des services, l'assortiment des talents, des facultés, des caractères et le nombre des coopérateurs, sont des conditions nécessaires pour bien faire l'œuvre industrielle. Serait-on, à deux, mari et femme, tête à tête dans l'atelier, dans l'usine, la fabrique, la vigne ou le champ, en conditions plus favorables pour obtenir de puissants résultats, que quand le groupe de travailleurs est fort en nombre, compact et bien ordonné? — Voyez seulement vos manufactures : n'y employez vous au travail qu'un homme et sa *moitié?*

Le ménage familial, — de quelque puissance qu'il soit doué pour la reproduction de l'espèce, ne peut pas être l'élément industriel, la base économique d'une société bien ordonnée. L'élément nouveau sera donc le

produit de la combinaison d'une masse suffisante d'individus et de familles. C'est cette combinaison que nous appellerons la *Phalange;* c'est la Commune sociétaire, l'alvéole des sociétés harmoniques dont nous aurons à rechercher bientôt l'organisation naturelle. Mais avant d'aborder l'avenir, jetons un coup-d'œil sur le passé.

La Civilisation dans laquelle nous vivons n'étant ni la première ni la dernière des périodes sociales, nous devons, avant de parler des échelons supérieurs, nous rendre compte de la marche de l'humanité jusqu'à nous. Nous nous bornerons à un exposé succinct; l'intelligence du lecteur suppléera facilement aux lacunes des démonstrations et des faits de détail.

Tout ce qui EST, végétal, animal, homme, monde ou tourbillon, est soumis à la loi générale de vie et mort. Il n'est plus possible de douter de cette vérité de raison émise par Fourier, comme loi universelle, au commencement du siècle (1808). Les découvertes astronomiques ne permettent plus d'en excepter aujourd'hui même les plus grands corps célestes. On a peine à comprendre l'ébahissement que témoigne M. Herschell en rapportant les faits astronomiques qui le forcent à conclure que les astres sont, comme d'autres êtres, soumis à la naissance et à la mort. Ce serait, en vérité, bien autrement merveilleux qu'il n'en fût pas ainsi! Comment comprendrait-on la création sans la destruction, la naissance sans la mort, et la Vie sans l'une et l'autre?

Quelle que soit la nature d'un Être, sa puissance vitale varie incesssamment : elle se développe, atteint une apogée qu'elle ne peut dépasser, décroît et s'éteint : — Et l'Être rentre dans des formes de vie et des combinaisons nouvelles.

Or, si vous considérez l'univers comme un grand TOUT, vous concevrez que la somme des accroissements des êtres qui acquièrent, balance la somme des décroissements de ceux qui perdent. Rien ne sort du néant, rien n'y rentre : le grand Tout, fini ou infini, n'augmente ni ne diminue ; la somme de la force universelle, comme la somme de la matière universelle, reste constante. Cette force, individualisée dans des myriades d'Êtres divers, croît chez les uns, décroît

chez les autres. La jeunesse prend, la vieillesse rend ; la naissance balance la mort, la mort permet la naissance. La naissance et la mort ne sont que les *transitions* extrêmes des existences. Chaque Être vivant change incessamment de forme et d'état : il suit, à partir de la naissance, un mouvement ascendant qui se ralentit aux approches de l'apogée ou plénitude ; — là, après un temps d'équilibre qui correspond au maximum des facultés de l'Être, commence le déclin qui amène la caducité et la mort.

Ainsi la plus grande somme de force se trouve au milieu de la carrière ; elle diminue insensiblement de chaque côté jusqu'à s'annuler aux points extrêmes de naissance et de mort.

Or, tout ce qui change et se transforme, tout ce qui a vie et mouvement, c'est-à-dire tout dans la nature, est soumis à cette loi générale. La loi régulière et normale de tous les développements peut donc se formuler ainsi :

FORMULE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

Transition ascendante.	*Naissance.*
Première phase.	ENFANCE.
Deuxième phase.	JEUNESSE.
Apogée et plénitude.	MATURITÉ.
Troisième phase.	DÉCLIN.
Quatrième phase.	VIEILLESSE.
Transition descendante.	*Mort.*

Ce tableau n'est point disposé par pur caprice : le renflement symétriquement progressif du blanc intermédiaire figure aux yeux le caractère du développement régulier que ce tableau a pour but de manifester. — On fait maintenant dans la mécanique, la physique et la chimie, un emploi très-ingénieux et fort élégant des *courbes figuratives*. Il serait à désirer qu'on généralisât l'usage de cette méthode si féconde, en transformant, — pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ne connaissent pas le système des abscisses et des ordonnées, — les *courbes figuratives* en *surfaces figuratives*.

La généralité de la loi du Mouvement n'est nullement altérée, on le sent bien, par la maladie, l'accident, l'*exception*, qui causent une mort prématurée.

Si nous appliquons à la carrière sociale de l'humanité ces principes démontrés par la raison absolue et l'expérience universelle, nous voyons que cette carrière n'est

pas indéfinie et sans cesse progressive, ainsi que quelques uns en ont émis l'opinion contrairement aux croyances les plus vulgaires. Puisqu'il est, d'ailleurs, prouvé par le témoignage du télescope que les soleils naissent et meurent, une planète aurait mauvaise grâce à se donner pour immortelle, et l'humanité postée sur cette planète en partage nécessairement le sort. — Une humanité et un astre, comme un homme, vivent, meurent et renaissent dans le temps et dans l'espace, suivant les lois générales qui règlent les destinées des êtres dans l'éternité.

Tout globe est confié à une humanité (1); car tout globe est un domaine auquel il faut un gérant. Le gouvernement de la surface des globes est la fonction ou la destinée *terrestre* des humanités.

L'humanité, placée sur un globe, ne peut accomplir sa haute gestion dès son enfance. On conçoit qu'elle doit avoir conquis, pour être apte à pareille œuvre, de la sève et de la force. Il faut qu'elle se soit créé des instruments, des moyens de puissance qui ne lui viennent qu'à la suite du développement des arts, des sciences et de l'industrie.

Donc, à ses débuts, pendant les premiers âges de faiblesse, l'humanité n'est pas encore dans sa vraie destinée; elle ne saurait encore réaliser la *combinaison* des individus, des nations et des races, et l'homme *hors de destin*, ne peut trouver le bonheur dans l'incohérence des premières sociétés. C'est pendant la durée de ces sociétés, désignées par Fourier sous la dénomination de périodes *lymbiques* ou *subversives*, que la terre est réellement « une vallée de larmes et de douleurs. »

Mille circonstances peuvent favoriser ou contrarier le mouvement d'ascendance. Une découverte l'accélère, une guerre, une catastrophe, qui ruinent la nation la plus avancée, le retardent. Ceci est d'ordre naturel pour les sociétés humaines, comme il est d'ordre naturel qu'un

(1) On entend par *humanité* en général l'Être pivotal, doué d'intelligence et de la conscience réfléchie de soi-même, qui forme, quelles que soient d'ailleurs les conditions physiques de son existence, le sommet de la création, ou, en d'autres termes, le développement supérieur de la vie à la surface d'un globe quelconque.

bon ou un mauvais régime accelère ou retarde le développement d'un enfant.

Mais l'humanité subit ses initiations successives et traverse les périodes douloureuses; elle atteint les époques harmoniques; elle arrive à son état normal; elle remplit sa gestion et conquiert à la fois sa destinée et le bonheur. Elle suit régulièrement dès-lors la loi de son mouvement, qui est ascensionnel jusqu'à ce que le globe sur lequel elle est placée, après avoir atteint sa plénitude de vie, perde peu à peu sa force végétative et productive. Enfin, la vieillesse du globe et son appauvrissement entraînent un décroissement social, — très-lent, il est vrai, et insensible par rapport à une vie d'homme, — mais qui n'en amène pas moins la caducité, la destruction de l'Harmonie et la chute en Incohérence ou Subversion postérieure. — La race humaine, perdant peu à peu ses forces et ses traditions, retombe en Sauvagerie, jette une dernière lueur, et s'éteint comme un vieillard glacé par les ans, que la vie abandonne avec l'affaissement de toutes ses facultés. — Cette fin est le commencement d'une carrière nouvelle.

Il est sensible que les phases extrêmes, les âges de faiblesse et de souffrance sont, pour une humanité comme pour tous les êtres, de courte durée comparativement aux époques harmoniques. Ils forment l'exception à la règle: la théorie doit évaluer le rapport des temps de Subversion et des temps d'harmonie pour les êtres de tout degré.

Les quatre âges principaux et l'apogée du mouvement social sont différenciés par des caractères successifs.

Cette loi est conforme, en tous points, à l'analogie universelle et à la raison pure; elle est vérifiée d'ailleurs par les données les plus avancées de la zoologie, de la géologie, de l'astronomie et des sciences naturelles, aussi bien que par l'histoire.

Les quatre grandes phases de la carrière humanitaire se divisent, chacune, en un certain nombre de périodes ou *formes sociales distinctes*. La phase d'enfance en comprend sept. la Civilisation est la cinquième. En voici le tableau.

TABLEAU DE L'ENFANCE SOCIALE *

DIVISÉE EN

SEPT PÉRIODES.

1re PHASE du Mouvement ou ENFANCE sociale.	1re. ÉDENISME.		—Ombre du bonheur.
	2e. *Sauvagerie.*	Cinq périodes organisées en ménages incohérents	*Age de perfide injustice, contrainte, indigence, revolutions et faiblesse corporelle.*
	3e. *Patriarcat.*		
	4e. *Barbarie.*		
	5e. *Civilisation.*		
	6e. *Garantisme.*		
	7e. ASSOCIATION SIMPLE.		—Aurore du bonheur.

Toutes les sociétés qui ont été ou qui subsistent sur le globe peuvent se rapporter à l'un quelconque des cinq premiers types. Ces types sont généralement, toutefois, plus ou moins altérés ou mélangés entre eux ; car l'incohérence étant le fait dominant de l'enfance sociale, la loi du Mouvement ne saurait s'appliquer régulièrement à ce temps de formation. Ces époques présenteront donc fréquemment des sociétés *mixtes* amalgamant des caractères de différentes périodes.

Les cas exceptionnels à la loi générale se rencontrent évidemment tant que des sociétés diverses existent simultanément sur un globe, tant que la grande Unité humanitaire n'est pas fondée.

Parcourons rapidement les quatre premières périodes de l'enfance sociale.

---

* La disposition synoptique de ce tableau est aussi facile à comprendre que celle du précédent, et donne l'exemple d'une *courbe figurative*. La position de la lettre initiale de chaque période, dans la courbe rentrante, formée par leur ensemble, détermine comparativement le *degré de bonheur* que produit cette période, — le bonheur étant évalué par le *rapport* de la somme des biens à la somme des maux. — Notre disposition indique, par exemple, que ce rapport est le même dans la Sauvagerie et dans le Garantisme, placés tous deux à égale hauteur ; et que la Barbarie est la plus malheureuse des sept périodes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Examen des quatre Périodes antérieures à la Civilisation.

Ainsi l'essor passionnel et social est devenu subversif et divergent, d'harmonique et convergent qu'il avait été... L'égoïsme s'est substitué à la philanthropie, la misère à la richesse, le mal au bien, parce que l'homme a substitué l'isolement, l'opposition des intérêts individuels, à leur combinaison sociétaire, et dès-lors nous ne pouvons plus en effet nous nourrir que des fruits produits par l'arbre de la science du bien et du mal. *Fragmens.* J. Muiron.

§ I.

Première Période.

ÉDÉNISME.

Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses. J.-J. Rousseau.

Dieu, en créant l'homme, aurait été contradictoire avec lui-même, s'il l'eût voué à la solitude. Le créant avec des besoins sociaux, c'eût été une stupide cruauté de ne point lui donner, par la création même, les moyens de satisfaire ces besoins. Les traditions sacrées attestent qu'au temps de Moïse encore, on avait le souvenir de la société originelle, qui eut le nom d'Éden. Ses harmonies, son bonheur, furent un effet nécessaire des chances qu'offrait l'état primitif de la terre, joint à l'absence des préjugés. *Fragmens.* J. Muiron.

L'état de la science ne permet plus de douter aujourd'hui que les créations des trois règnes aient été faites à des époques successives. L'homme n'est arrivé et ne devait arriver en effet sur le globe qu'après les créations minérales, végétales et animales, qui composèrent le premier mobilier de son domaine.

Les races humaines placées dans les zones tempérées, loin des animaux féroces et malfaisans, créés, les uns comme les tigres et les serpents sous la zone torride, les autres comme les loups et les ours dans les latitudes

froides, trouvèrent en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création. Au milieu de ces richesses que la nature leur fournissait comme un lait nourricier, elles formèrent une société primitive dont le souvenir s'est vaguement conservé chez tous les peuples des latitudes tempérées sous les noms d'*âge d'or*, de *paradis perdu*, d'*Eden*, etc.

Dans cette période, la propriété territoriale n'est pas morcelée; l'amour n'est pas enchaîné par des conventions sociales et des préjugés; la surabondance des richesses naturelles sur les besoins, prévient les luttes d'intérêt et entretient la plus grande douceur dans les mœurs. L'oppression et la guerre sont inconnues. Tous les membres de la société, hommes, femmes et enfants, vivent dans une entière indépendance, sans peine ni souci.

Que la première période jouisse de ces caractères, c'est ce qui serait démontré sans réplique par les découvertes des navigateurs modernes, à défaut des traditions indiennes, hébraïques, grecques, égyptiennes, etc. Tous les peuples que nos navigateurs ont trouvés dans des circonstances naturelles analogues à celles que je viens de décrire, leur ont offert un spectacle de mœurs et d'usages voisins de ceux qui caractérisent la première période. Ainsi, les Moxes, les Topayers du Brésil, les Guaxéros de Terre-Ferme vivaient, quand les Espagnols abordèrent en Amérique, dans une société *mixte* qui se rapprochait de la première période (1). Il en était de même des habitans de la Californie, des îles Mariannes, des Philippines, lorsque les missionnaires y pénétrèrent. Enfin, Cook et les premiers navigateurs de la mer du Sud nous ont décrit les frais et riants tableaux de la vie des Taïtiens et des autres insulaires de ces parages, chez qui la première période eût été organisée dans sa pureté, si ces peuples eussent eu à leur disposition une plus grande variété de produits animaux et végétaux, et des terres plus étendues.

Dans la première période, l'homme jouit du bon-

(1, Voyez l'*Histoire générale des Voyages*, *Valknaer*, etc.

heur; mais c'est un bonheur peu raffiné et obscur. L'humanité, en cet état où la nature la nourrit surabondamment, prend pied sur le sol de son globe. — Ceux qui ont pensé que les premiers hommes avaient vécu errants et isolés dans les bois n'ont pas réfléchi qu'en pareil berceau l'humanité eût infailliblement péri.

La première période a un terme : il faut bien que l'homme se mette en devoir de conquérir force et puissance. — Quand l'allaitement cesse de convenir à l'enfant, quand une nourriture plus substantielle lui devient nécessaire, c'est une *crise douloureuse*, la dentition, qui lui fournit des *instruments* pour broyer et s'assimiler des aliments plus forts. — De même la création de ses instruments de puissance et de force est une crise douloureuse pour l'humanité. L'enfantement des sciences, des arts, de l'industrie, de toutes nos puissances, s'opère durant des périodes incohérentes qui ne peuvent produire ni le bonheur ni l'harmonie, puisqu'elles ont pour mission de créer ces puissances sans lesquelles l'homme ne peut organiser le gouvernement de son globe et y réaliser sa royauté. — Les premières périodes forgent les instruments du bonheur, elles ne sauraient donc encore le donner. — Voilà ce qu'il faut reconnaître d'abord et bien comprendre.

Plusieurs causes naturelles amenèrent la rupture de la première société. La principale fut l'accroissement de population qui réduisit peu à peu l'abondance primitive et finit par la changer en disette. Aussitôt que la pénurie se manifeste, elle disloque l'Harmonie : la mauvaise intelligence se met entre les hommes, l'égoïsme naît, l'Association primitive se dissout.

Voilà le grand fait social que Moïse a gravé dans le Sépher. — *Eve*, la faculté volitive de l'homme, corrompue par le *serpent*, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre couvert de fruits* symbolise la richesse matérielle, et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme suscité à cette occasion, est la cause potentielle de l'introduction du mal.

L'arbre du *bien et du mal* sera aussi l'arbre de *vie*. Ce n'est qu'en mangeant ses fruits que l'homme perdra

son ignorance primitive et qu'il commencera, à travers une vie de douleurs, à apprendre, à savoir, à découvrir.

Après la *chûte*, Adam, l'homme universel, chassé du *Paradis*, est privé des biens de la première société dont les éléments se divisent à sa mort. La *mort* d'Adam, l'homme universel, c'est la dissolution de l'unité humanitaire primitive; — et les peuples divers couvrent la terre sous le nom de ses enfants.

L'homme est condamné à *travailler à la sueur de son front* jusqu'au jour de la *rédemption* sociale qui sera caractérisée par *l'écrasement de la tête du serpent*, l'anéantissement de l'égoïsme. Et c'est une *Eve nouvelle*, la faculté volitive remise en vrai destin passionnel, qui écrasera sous son pied la tête du serpent (1).

Quoi qu'il en soit du récit cosmogonique et symbolique de Moïse, il est certain que l'harmonie n'est pas possible dans la pénurie sociale. L'Harmonie ne peut se maintenir qu'au sein de la surabondance des richesses. — Je sais bien qu'il y a chez beaucoup de personnes un très-fort préjugé en vertu duquel on déclare tranchément, qu'en aucun cas les hommes ne peuvent bien vivre et s'accorder entre eux. Ceux qui soutiennent ce préjugé impie ne s'aperçoivent pas qu'ils tirent toutes leurs preuves du jeu des passions observé dans un monde *affamé et en subversion*. Or, le jeu des passions serait tout autre dans un monde riche et bien organisé. C'est un fait qu'on ne peut plus nier depuis que l'on a VU les mœurs de ces insulaires de l'Océan Pacifique, si bienveillants, si aimables, si hospitaliers, et que les Civilisés, pour preuve de reconnaissance, ont débuté par infecter de virus et d'odieuses maladies. Le meurtre était si inconnu chez les habitants des îles Mariannes, qu'ils affirmaient par ce beau serment: — « Cela est aussi vrai qu'un homme n'en tue pas un autre! »

Ces insulaires étaient pourtant des hommes comme nous : seulement la nature fournissait amplement à leurs besoins, et l'harmonie aurait eu chez eux des caractères

(1) Voyez les raisons de cette interprétation dans les *Transactions religieuses et sociales* de J. Muiron, et dans la *Grammaire hébraïque* et la *Traduction du Sépher*, de Fabre d'Olivet.

bien plus purs s'ils eussent été environnés de toutes les circonstances favorables à l'éclosion de l'Édénisme.

Quant à nos sociétés, elles engendrent et développent d'immenses besoins sans savoir créer les moyens de les satisfaire; la discordance sociale doit inévitablement s'engendrer d'un pareil état de choses. Vienne une organisation sociale qui sache tirer parti des grandes puissances industrielles et scientifiques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue, qu'elle enfante l'abondance, et une Harmonie bien autrement éclatante que la pâle Harmonie des premiers temps sera réalisable sur la terre. Toutes les objections que l'on tire des mauvaises dispositions que montrent les hommes dans la Civilisation affamée, égoïste et méchante, sont de nulle valeur. Ce serait, un phénomène bien étrange qu'ils y vécussent en bon accord!

Aussi, voyez ce qui se passe quand la pénurie se fait sentir chez les peuples de première période: l'égoïsme surgit; la société se dissout; chacun tire à soi; l'affection nécessaire à la perpétuation de l'espèce, l'affection de Famille, survit seule au naufrage de toutes les autres; elle devient base étroite et exclusive de la société. Voilà l'inauguration du *ménage en couple*. De ce jour, l'humanité entre dans l'incohérence par la Sauvagerie.

NOTA. (3e édition.) Il est extrêmement important de bien comprendre la valeur sociale des faits contenus dans ce chapitre. Les traditions du paradis *perdu*, de la succession des âges *d'or*, *d'argent*, et de *fer*, ont accrédité long-temps la fausse idée d'une dégénération sociale indéfinie, d'un bonheur primitif perdu sans retour. D'autre part, on refuse souvent d'admettre le dogme d'une glorieuse Destinée réservée à l'humanité, parce que, dit-on, si le bonheur de l'homme sur la terre fût entré dans les plans du créateur, la Société heureuse eût été constituée dès l'origine.

Le lecteur sait maintenant ce que l'on doit entendre par *l'âge d'or* primitif. Il comprend pourquoi, au bonheur rudimentaire de l'Eden, ont dû succéder des époques douloureuses, d'enfantement et d'accroissement; il comprend enfin que l'homme placé, pour prendre pied sur son domaine, dans un état de bonheur brut et matériel, a reçu la mission glorieuse de conquérir les éléments de sa Royauté. L'Ordre primitif n'était que le Paradis *terrestre* (Harmonie simple, confuse et matérielle). L'Ordre qu'il doit conquérir à la sueur de son front et organiser de toutes pièces, sera le Paradis *céleste* (Harmonie composée, convergente et spirituelle). L'or du premier âge n'est qu'un métal brut à côté de l'or des âges resplendissants de l'avenir.

§ II.

On a vu que la liberté du Sauvage est composée puisqu'elle est corporelle active et sociale active; mais ces deux activités sont en divergence avec la destinée, avec le travail productif. Pour élever le Sauvage aux libertés actives convergentes, il faudrait lui présenter le travail productif et attrayant. CH. FOURIER.

Les sauvages refusent l'industrie (civilisée ou répugnante): ils restent eux-mêmes et laissent leurs savanes dans l'état de nature brute, au sein du mal-être et de l'abjection. On les voit perpétuellement en guerre entre eux et avec les peuples industrieux. *Virtemnius.* J. MUIRON.

Seconde Période.

SAUVAGERIE.

L'INVASION des bêtes féroces et la nécessité de chercher des subsistances dans la chasse, ont fait inventer des armes qui, une fois l'Harmonie rompue et les ménages incohérents formés, servent bien vite aux hommes à se dépouiller les uns les autres. La guerre commence; les familles se coalisent pour accroître leur force de résistance; la horde est formée.

L'industrie est bornée à la chasse, à la pêche, à la fabrication des armes. La femme est réduite en servitude, les hommes vivent dans une complète indépendance; tous prennent part au conseil de la horde et délibèrent sur la paix et la guerre. Chacun d'eux jouit pleinement des sept droits naturels dont est frustré en tout pays le peuple civilisé.

Tableau des droits naturels.

CUEILLETTE.	LIGUE INTÉRIEURE.
PATURE.	VOL EXTÉRIEUR.
CHASSE,	INSOUCIANCE.
PÊCHE.	

Ce sont là, évidemment, des droits que la nature concède à toute horde de Sauvages; ces droits appartien-

nent à tous, et sont une conséquence de ce que le globe est la propriété de l'espèce humaine. Tous les hommes n'ont-ils pas, en effet, en Sauvagerie, le droit de cueillir, de chasser, de pêcher, et de faire pâturer où bon leur semble les animaux qu'ils se sont assujétis ? — La ligue intérieure ou soutenance réciproque de tous les membres de la horde contre les peuplades voisines, et le vol extérieur, sont partout aussi de droit naturel chez les Sauvages. — Enfin, il ne faut pas ergoter sur le droit d'insouciance, en disant que l'insouciance est un caractère et non un droit, puisque l'homme de la Sauvagerie en jouit complétement, tandis que l'homme du peuple en est privé en Civilisation par la constitution de la propriété, qui lui enlève les droits précédents, par les lois qui proscrivent le vagabondage, et par la morale qui lui défend aussi l'insouciance. — Or, la forme sociale qui enlève ces droits à une partie de ses membres, leur doit en échange un *équivalent consenti*, tel que serait,

LE DROIT AU TRAVAIL

Le prolétaire civilisé dépouillé, sans équivalent; de ses droits naturels, dévoré de besoins, ajoutant aux maux du jour le souci du lendemain, bourrelé d'inquiétudes sur son sort et sur celui de ses enfants, est certainement tombé dans une condition bien pire que celle du Sauvage. Aussi le Sauvage répugne-t-il à la Civilisation, dont les jactances de perfectibilité sont réduites à leur valeur par cette imprécation de l'homme de la nature qui dit à son ennemi : « Puisses-tu être réduit à labourer un champ ! »

Voyez en Afrique : la Civilisation y est, à l'heure qu'il est, aux prises avec les Arabes ; leur inspire-t-elle de l'attrait ? voit-on ces peuplades, qui aiment le bonheur comme tous les autres hommes, accepter la Civilisation ? — Si pourtant cette société était bonne et bienfaisante, si elle favorisait l'homme dans ses intérêts, ses passions et ses plaisirs, ces patriarcaux, qui sont hommes sous leur patriarcat, comme nous sommes hommes sous notre Civilisation, se rangeraient à la loi que l'homme cherche partout sans la rencontrer dans aucune des sociétés existantes, la loi de sa nature, la loi du bonheur.

On a constaté plus d'une fois que les demi-Edéniens de Tahiti et de la mer du Sud, et les Sauvages francs comme les Osages et les Charruas, meurent de tristesse et d'ennui quand on les transplante en sol civilisé ; tandis que des matelots civilisés se sont souvent sauvés dans les bois des insulaires de la mer du Sud, pour se rallier, après le départ du navire, à la société demi-sauvage de ces contrées.

Enfin, les hordes de l'Amérique, malgré leurs fréquents rapports commerciaux avec les colons européens et la tant florissante Civilisation des États-Unis, refusent constamment l'industrie civilisée, et s'enfoncent dans les bois au fur et à mesure que la race blanche gagne du terrain. Ils meurent plutôt que d'accepter la Civilisation.

En toute vérité, ceci est péremptoire, et prouve que la théorie est bien mathématiquement exacte, quand elle place, dans la formule des attraits respectifs exercés sur l'homme par les différentes périodes, la Sauvagerie sur un rang moins enfoncé dans le mal que la Civilisation. Sous le rapport du sort qu'elle fait à l'homme, la Civilisation doit amener pavillon et s'humilier devant la Sauvagerie. — J.-J. Rousseau l'avait bien confessé et prouvé, lui. Aussi a-t-il été fort maltraité par les sophistes qui, de son temps, chantaient la perfectibilité. Rousseau n'eut qu'un tort, — et c'est à l'influence de la routine philosophique qu'il céda, sans s'en douter : — ce fut de se jeter dans une rétrogradation quand il fallait invoquer un progrès ; il manqua de foi en Dieu et de croyance à l'avenir de l'humanité. Ce n'est pas pour retourner en Sauvagerie qu'il faut sortir de Civilisation !

§ III.

Troisième et Quatrième Périodes.

PATRIARCAT ET BARBARIE.

Parce que le chef de la famille put exercer une autorité absolue dans sa maison, il en prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections : il donna ou ôta ses biens... sans justice, et le despotisme paternel jeta les fondements du despotisme politique.

VOLNEY.

Malheur aux vaincus !

BARRUEL.

Courbe ta tête, fier Sicambre ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.

St. REMI, *Evêque de Reims.*

Le Patriarcat est la domination exclusive du principe de la Famille, auquel tout se coordonne dans cette période, et qui laisse de profondes traces reconnaissables dans les transformations successives de la société. Volney, qui a observé si attentivement les mœurs des patriarcaux et des barbares, s'exprime ainsi sur ce sujet :

On prouverait, sans réplique, que tous les abus des gouvernements ont été calqués sur ceux du **régime domestique** de ce gouvernement que, sous le nom de *patriarcal*, des esprits superficiels vantent sans l'avoir analysé. Des faits sans nombre démontrent que chez tout peuple naissant, que dans l'état sauvage et barbare, le père, le chef de famille est un despote, et un despote cruel et insolent. La femme est son esclave, les enfants ses serviteurs. Ce roi dort ou fume sa pipe, tandis que sa femme et ses filles font tout le travail du ménage, et même celui de la culture et du labourage, autant que le comporte ce genre de sociétés : à peine les garçons prennent-ils quelque force, qu'ils se permettent de les frapper, et se font servir comme leurs pères. Cet état se retrouve tout entier chez nos paysans non civilisés. (*Les Ruines.*)

Toutefois, dans cette période déjà, l'homme fait un pas dans l'industrie : il a cessé de vivre uniquement de

chasse et de pêche au sein des bois. Il a dompté des animaux et conquis de grands troupeaux qui lui fournissent des ressources nouvelles pour la nourriture et les vêtements. L'invention de la charrue (1) suffit pour faire abandonner la vie nomade, et créer la propriété territoriale qui n'existait pas jusque-là, — quoique la distinction du *tien* et du *mien*, qui est le principe de la PROPRIÉTÉ, soit aussi ancienne que le monde. Cette distinction n'avait pas été jusqu'alors appliquée à la terre.

On doit remarquer ici que c'est à *l'invention d'un instrument* que l'on doit cette transition de période.

L'homme s'attache à la terre, les États se forment et s'agrandissent, l'agriculture et l'industrie manufacturière commencent à se constituer. Mais ces progrès s'accomplissant au sein de la guerre, c'est la force brutale qui domine et gouverne. Tout relève du sabre dans la période barbare; toutes les volontés ploient sous celle du chef militaire, toutes les têtes s'inclinent devant son panache de guerre.

L'esclavage des faibles, des industrieux et des femmes, est au comble.

Ces diverses formes sociales ont leurs caractères spéciaux parmi lesquels on doit distinguer les caractères PIVOTAUX, qui décident du rang occupé par un peuple dans l'échelle; on ne sort d'une période que quand on en quitte les caractères pivotaux. Ainsi, la société où nous vivons est une Civilisation, parce qu'elle possède les caractères pivotaux de cette période; et cependant elle porte d'assez nombreux caractères de second ou de troisième ordre empruntés aux périodes de Sauvagerie, de Patriarcat, de Barbarie, et déjà même aux périodes supérieures.

Un regard jeté sur les temps antérieurs nous a montré l'humanité accomplissant peu à peu sa tâche, conquérant à travers les sociétés primitives ses moyens d'action et de puissance. La Barbarie a fondé l'agriculture et l'industrie; c'est maintenant à la Civilisation à en perfec

(1) On comprend bien que le mot *charrue* est pris ici pour figure générique des instruments et moyens de culture.

tionner les procédés, à créer les arts et les sciences qui permettront enfin à l'humanité d'organiser l'Harmonie et de prendre glorieusement en main la gestion et le gouvernement de son globe.

Le système *théocratique* forme *transition* entre la Barbarie et la Civilisation. Le pouvoir du prêtre, moins violent que celui du chef militaire, tend à atténuer déjà la brutalité qui caractérise la Barbarie franche. C'est le prêtre qui recueille les germes des sciences et des arts, qui se livre aux premières recherches sur les phénomènes de la nature. Les prêtres se vouent d'autant plus ardemment aux études que les connaissances qu'ils acquièrent semblent assurer plus exclusivement leur domination sur les peuples. Aussi les temples ont-ils été chez toutes les nations les foyers où se sont primitivement concentrés les éléments générateurs des sciences. La science a eu pour berceau le sanctuaire. Dans ces âges antérieurs si troublés, dans ces jours si âpres de l'humanité, la science ne pouvait croître, en effet, qu'à l'ombre des autels, sous la protection mystérieuse et redoutable des lieux sacrés devant lesquels le Barbare armé s'arrête, tremble et courbe la tête. Seuls, les représentants de Dieu pouvaient défendre la science contre les violences des hommes, et le temple lui faire un rempart contre le sabre.

Les prêtres, il est vrai, s'efforcèrent généralement de garder la science pour eux, de cacher la lampe sous le boisseau ; mais c'est le sort du boisseau d'être brûlé par la lampe. Taillée et dégrossie par les prêtres qui en faisaient un monopole, un instrument de domination, la science devait échapper à leur tutelle égoïste et renverser elle-même les dogmes grossiers qu'ils jetaient en pâture aux peuples. — La Théocratie n'en a pas moins été, en fait, *germe de culture des sciences et des arts*, et, par conséquent, transition à la Civilisation.

Mettons donc à sa place historique cette Théocratie, que des hommes qui ignoraient la véritable loi du mouvement social, ont voulu restaurer de nos jours (1). La

(1) Les Saints-Simoniens, plus avancés pourtant en critique so-

Théocratie est si bien une transition de Barbarie en Civilisation, que c'est elle qui fait passer l'autorité du *simple* au *composé*. Dans la Barbarie pleine, le pouvoir ne s'appuie que sur le ressort simple de la force brutale : quand la Théocratie surgit, elle ajoute à ce ressort qu'elle modifie, celui de l'autorité religieuse. Or, c'est un fait pivotalement caractéristique de la Barbarie, que l'action s'y exerce *en mode simple*, tandis qu'en Civilisation, l'action s'exerce *en mode composé* : — ceci résulte très-nettement du passage suivant de Fourier :

En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la Civilisation, c'est le ***simplisme d'action***. L'action est toujours *composée* en mouvement civilisé.

On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. *Immobilisme.*
2. *Fatalisme.*
3. *Prompte justice.*
4. *Monopole simple.*
5. *Dignité réelle de l'homme.*
6. *Essor franc des passions.*
7. *Foi à l'immortalité.*
8. *Théocratie amalgamée.*

En transition : DIRECTION PAR INSTINCT.

En pivot : ACTION SIMPLE.

Cette petite échelle est bien insuffisante, puisqu'elle ne distingue pas même les caractères de phase, les successifs, et

---

ciale que les *libéraux*, n'en ont pas moins émis une conception *théocratico-industrielle* très-rétrograde. Cette conception qui résolvait la question sociale au profit de l'*autorité*, contre la *liberté*, et confisquait l'individualité humaine, était une réaction contre un mouvement dont toutes les tendances sont visiblement à l'individualité et à la liberté. — M. de la Mennais, qui décore chacune de ses pages du mot de liberté, qui part du principe de liberté pour faire une critique vague et poétique de ce qui est, n'en arrive pas moins, très-contradictoirement à son principe, à la même conception, à la théocratie.

Ces aberrations, dans lesquelles tombent des hommes auxquels on ne peut refuser ni de la bonne volonté ni de grands talents, ces retours ridicules vers un passé qu'il est misérable de chercher à refaire, prouvent combien notre société a besoin de réorganisation, et combien il importe qu'on se rallie enfin à une science fixe, positive et mathématique, capable d'indiquer nettement ce qui est *progrès* et ce qui est *rétrogradation*. (*Note de la première édition.*)

qu'elle ne donne qu'un petit nombre des permanents. Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage.

Le parallèle des deux périodes, civilisée et barbare, serait très-curieux ; par exemple, sur le caractère pivotal, sur *l'action simple* : un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîmer ; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs ; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution ; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales, sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce, pour la jouissance de nos droits imprescriptibles. Des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt ; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets, il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentants qui l'ont consenti ; c'est donc le peuple même qui en a voté le paiement et qui désire le payer. Là-dessus, le paysan dit qu'il n'a pas envoyé de députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la Charte, où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer ou à aller en prison.

Dans cette méthode, l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les Barbares, l'action est simple, reposant sur la seule violence.

On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le régime barbare ; tous deux vont au même but, mais la Civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux Barbares ; quoique fardée de justice, elle n'est pas plus juste qu'eux.

Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement aux dix caractères que je viens d'énumérer ; il faut abréger, supprimer l'examen de ces trois périodes, barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la Civilisation, sa profonde per-

versité, qui, pour être mieux masquée que dans ces trois périodes, n'en est pas moins réelle.

Du reste, comment se fait-il que nos observateurs de l'homme n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts? Il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un fâcheux affront pour leurs sciences politiques et morales, en prouvant que la Civilisation perfectible ne sait que cumuler, sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés. (*Nouveau Monde*, 1re édit., pages 521–523.)

Passons à la Civilisation, et posons régulièrement la thèse de son mouvement.

CHAPITRE TROISIÈME.

Analyse des Développements de la Civilisation.

> Formule, s. f. (algèbre), est un résultat général tiré d'un calcul algébrique, et renfermant une infinité de cas; en sorte qu'on n'a plus à substituer que des nombres particuliers aux lettres pour trouver le résultat particulier dans quelque cas proposé que ce soit. Une formule est donc une méthode facile pour opérer; et si l'on peut la rendre absolument générale, c'est le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer. C'est souvent réduire à une seule ligne toute une science.
>
> D'Alembert, *Encyclopédie*.

> Tu sauras, si le Ciel le veut, que la nature,
> Semblable en toutes choses, est la même en tous lieux.
>
> Pythagore, *Vers dorés*.

L'**analyse** de tous les caractères de la Civilisation exigerait un travail immense. Fourier en a tracé le cadre et rempli avec une étonnante vigueur de pinceau les plans les plus importants. — Voici ce cadre :

DISTRIBUTION DES CARACTÈRES DE LA CIVILISATION.

(*Nouveau Monde*, page 302.)

Caractères

De **BASE** : les	Successifs régissant une phase.
	Permanents régnant dans 4 phases.
De **LIEN** : les	Commerciaux *en genres*.
	Commerciaux *en espèces*.
De **PANAL** : les	Récurrents *harmoniques*.
	Récurrents *subversifs*.
D'**ÉCART** : les	Rétrogrades *greffés*.
	Dégénérants *accidentels*.

Il faudrait à ces huit sortes en ajouter deux qui en forment le complément.

Les PIVOTAUX, division à extraire des permanents; tels sont les trois suivants :

Effet composé, jamais simple, en bonheur et en malheur.
Alliage de politique astucieuse et violente.
Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

Les AMBIGUS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures; tels sont :

Le *Code militaire*, emprunt sur la Barbarie.
Le *Droit d'ainesse*, — sur le Patriarcat.
L'*Abandon du faible*, — sur la Sauvagerie.

Il est d'ailleurs neuf caractères qui appartiennent à la fois et dans toute leur durée, aux périodes SUBVERSIVES organisées en ménages familiaux : nous les avons déjà désignés précédemment sous les noms de : Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, Intempéries outrées, Maladies provoquées, Cercle vicieux, Égoïsme général et Duplicité d'action. — Ce sont les caractères permanents de toute l'enfance sociale.

De même que ces neuf fléaux règnent sur tout le cours des époques lymbiques, de même il est des caractères, particuliers à chacune des périodes, à la Civilisation par exemple, qui règnent pendant toute la durée de cette période : ce sont les caractères *permanents de la période*. D'autres sont *successifs* et se montrent dans le cours de la période.

En principe : la loi qui régit un développement régit aussi chacune des périodes successives dont le développement se compose.

La généralisation de cette loi est la raison de l'UNITÉ UNIVERSELLE, c'est-à-dire la raison du lien systématique des choses dans la Nature, du concert éternel des éléments du Tout, entre eux et avec le Tout lui-même.

C'est, suivant la même loi, en effet, que se meuvent les Vibrations de tous les ordres (1), dans tous les domai-

(1) Cette donnée pourrait se traduire dans une formule mathématique, où la fonction représentant l'universalité des choses, ne serait autre que la somme des intégrales prises entre les limites extrêmes (finies ou infinies, ce qui ne fait rien à l'affaire), de

nes de l'existence : cette similitude des vibrations modulées toutes sur la même loi mathématique, est la base de la théorie de l'ANALOGIE UNIVERSELLE, et donne à l'homme la clef des Destinées générales.

La recherche de cette loi suprême, lien encyclopédique de toutes les branches du mouvement, de toutes connaissances, la recherche de cette vérité une et primordiale, c'est la grande énigme sur laquelle ont si infatigablement travaillé les cerveaux de Pythagore, de Képler, et de tant d'autres génies illustres, antérieurement à l'école matérialiste et fragmentaire, qui achève aujourd'hui de régner. — La découverte de cette loi c'est l'initiation de l'homme à la science de Dieu, initiation qui est dans sa destinée, puisqu'il a l'INTELLIGENCE, et que l'Intelligence est, par sa nature ontologique, une, infinie et divine.

En appliquant à la marche de la Civilisation la loi générale du mouvement, nous obtiendrons la formule normale et régulière de la période : cette formule sera la véritable loi historique de la vie de l'humanité à cette époque de son développement. — Rappelons-nous cependant que les petites différences observables entre la loi et les faits, sont prévues par la théorie, comme nous l'avons déjà démontré. Toutes les Civilisations ont grandi dans un milieu troublé et incohérent, en contact avec d'autres sociétés, et ont été plus ou moins fortement in-

---

toutes les fonctions particulières des êtres de différents ordres : — toutes fonctions d'ailleurs analogues entre elles. — L'intégrale totale, finie ou infinie, prise entre les mêmes limites de temps, serait toujours une même *constante*.

Autrement dit, — et pour se débarrasser complètement de l'idée de l'infini, tout en exprimant la même pensée : — si l'on circonscrivait dans l'univers total un espace déterminé sur lequel on opérerait comme on vient de l'expliquer, les intégrales finies de cet univers partiel, prises entre des temps égaux, à même distance du *maximum* de la fonction ; — *maximum* qui correspond à une valeur du temps égale à la moitié de la durée totale ; — ces intégrales finies, dis-je, seraient égales entre elles : et la différence positive ou négative de deux intégrales consécutives finies de cet univers partiel, correspondrait toujours exactement à une différence de signe inverse, entre les intégrales synchroniques de l'expression représentant la somme de ce qui serait resté en dehors de l'espace circonscrit que l'on aurait considéré. (*Note de la première édition.*)

fluencées par les traditions des Civilisations qui les ont précédées. En principe : L'existence simultanée sur le même globe de plusieurs faits sociaux différents, amène nécessairement dans la marche du Mouvement, des perturbations plus ou moins sensibles ; comme le rapprochement de deux planètes détermine toujours une perturbation, une déviation d'orbite.

C'est un caractère des époques de préparation que *la vibration ascendante, composée des deux premières phases d'une Période, crée généralement les forces au moyen desquelles la société peut s'élever à la Période supérieure.*

Si l'on ne fait pas usage des forces d'apogée pour opérer cette transition, la société dépérit. Le dernier terme de sa décadence *naturelle* la conduit aussi, il est vrai, à la Période plus avancée d'un degré en échelle ; mais la décadence est semée de crises terribles, et les commotions qu'elles engendrent peuvent faire retomber la société en Période inférieure, ainsi qu'il est arrivé à toutes les Civilisations antérieures à la nôtre (1).

Nous allons étudier les caractères successifs de la Civilisation à partir de sa naissance, c'est-à-dire depuis le moment où la Barbarie vieillie et altérée, s'éteint et passe à la forme civilisée.

Voici l'admirable Formule des développements successifs de la Civilisation, que Fourier publiait en 1808.

(1) Aujourd'hui que l'on soutient tout sophisme et que l'on nie le soleil, il y a des prôneurs du *progrès continu* qui prétendent que le mouvement social a toujours marché depuis le commencement des choses, sans jamais rétrograder. La Providence a mené l'espèce humaine par l'oreille. Tout ce qui est arrivé a été pour le mieux, tout cela devait arriver ainsi, c'était fatal, c'était d'ordre divin, c'était providentiel, c'était tout ce que vous voudrez, c'était le progrès. Un crime? c'était la punition d'un autre crime, qui l'était d'un autre, et ainsi de suite en enfilade. Dernièrement, le *Journal des Débats* expliquait ainsi tous les événements de la révolution française : *le doigt de Dieu* était partout, et avait plus à faire que la hache du bourreau et le tribunal révolutionnaire. Je cite le *Journal des Débats*, parce que c'est ce qui m'est venu tout d'abord en mémoire, on pourrait citer presque tous les écrivains d'aujourd'hui. Le doigt de Dieu est à la mode : d'abord, comme littérature, c'est d'un bon effet, et puis la morale y gagne. L'histoire faite à ce point de vue servira sans doute à former l'esprit et le cœur des hommes d'Etat

C'était une page tout à la fois historique et prophétique. Cette simple page contient autrement de profondeur et de science, que tous les grands radotages qu'on nous donne maintenant pour de l'histoire transcendante.

Ne perdons pas de vue que, conformément à l'ordre des destinées sociales, la fonction particulière de la Civilisation étant de parachever la création des moyens de puissance dont l'humanité doit être pourvue pour régir son globe, le PROGRÈS doit se mesurer, dans la vibration ascendante surtout, par l'avancement et l'affranchissement des arts, des sciences et de l'industrie.

---

de l'avenir, concurremment avec Petit-Poucet et Barbe-Bleu. C'est toujours très-méritoire de la part des auteurs et bonne intention dont on doit leur tenir compte. Cependant je ne sais si la Providence serait bien flattée du rôle qu'on lui fait jouer, et je crois qu'elle trouverait singulièrement ridicule cette assertion : « qu'elle a toujours fait avancer et progresser les nations, » quand on connaît l'histoire des chutes et des décadences de ces mêmes nations.

On répond que la Civilisation actuelle est plus puissante, plus forte, plus morale, plus spiritualisée que les Civilisations anciennes. La vérité de tout cela, c'est que les Civilisations anciennes ont péri, que les nations ont rétrogradé en retombant en Barbarie, que des Civilisations nouvelles se sont formées, et qu'héritant des débris littéraires, scientifiques et industriels des précédentes, elles se sont trouvées mieux nanties à leur apogée. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu réellement des chutes, des décadences, des rétrogradations, et deux mille ans de gaspillés pour le progrès. Une humanité est un être libre, spontané et sujet à l'erreur, comme un homme. Il n'est pas d'humanité qui ne fasse des sottises dans son enfance, et la nôtre paraît de celles qui en ont fait beaucoup. (*Note de la première édition.*)

FORMULE DU MOUVEMENT DE LA CIVILISATION.

(*Nouveau monde*, page 458,)

VIBRATION ASCENDANTE.

ENFANCE OU I^re^ PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.

PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*

Contrepoids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE OU II^e^ PHASE.

Germe simple, Priviléges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.

PIVOT, *Affranchissement des industrieux.*

Contrepoids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisements, emprunts fiscaux.

VIBRATION DESCENDANTE.

DÉCLIN OU III^e^ PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.

PIVOT, *Monopole maritime.*

Contrepoids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.

CADUCITÉ OU IV^e^ PHASE.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.

PIVOT, *Féodalité industrielle.*

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en association.

§ I.

Première Phase de la Civilisation.

ENFANCE.

ENFANCE OU PREMIÈRE PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.
Pivot, *Droits civils de l'épouse.*
Contrepoids, Grands vaisseaux *bâtards.*
Ton, Illusions chevaleresques.

CH. FOURIER.

Penseurs d'honneur, rêves d'amour,
Abrégez la veille des armes.

AMABLE TASTU.

LA FÉODALITÉ nobiliaire existe à l'origine de la Civilisation : le servage a remplacé l'esclavage, la femme est sortie du harem ou du gynécée; elle a conquis les droits civils d'épouse. L'attribution des droits civils à l'épouse est l'issue régulière de Barbarie en Civilisation, c'est un caractère pivotal qui détermine l'avénement de la période.

« Si les Barbares, » dit Fourier, « adoptaient le mariage exclusif, ils deviendraient Civilisés par cette » seule innovation : si nous adoptions la réclusion des » femmes, nous deviendrions Barbares par cette seule » innovation. »

Ce changement d'état d'une moitié de l'espèce humaine, donne aux mœurs une couleur toute nouvelle: il les adoucit et crée l'honneur et la galanterie; il favorise à un haut degré l'éclosion des sciences, des arts, de la musique et de la poésie : il tend à pòrter le raffinement dans les coutumes aussi bien que dans l'industrie.

C'est à cette époque que troubadours et trouvères vont chantant de château en château la merveilleuse beauté des dames, damoiselles et châtelaines, les vœux d'amour accomplis par vaillants chevaliers, les prouesses parfaites pour conquérir louanges et gracieux sourires, et les grands coups portés en tournois et guerres, avec armes courtoises ou fer émoulu. Si la France vous

donne les tensons et les lais d'amour, l'Espagne a les romancéros et la Germanie les ballades. Vous retrouverez les mêmes symptômes chez les Chrétiens du Nord ou du Midi, chez les Maures de Grenade et de la côte africaine; à l'entour des moûtiers, des clottres et des monastères, et sous les frais ombrages de l'Alhambra.

Lors de leur expulsion d'Espagne, les Maures étaient en belle ascendance de première phase: ils rivalisaient avec les Chrétiens en courtoisie, et les dépassaient dans l'étude des sciences et de l'astronomie. Déjà ils avaient inventé les caractères arithmétiques qui portent leur nom; et chacun ne sait pas de quelle puissance a été, pour le mouvement des sciences et de l'industrie, ce système de numération et la connaissance de l'algèbre, magnifiques instruments de progrès dont ces infidèles avaient pourtant doté l'Europe chrétienne, et fort ignorante à cette époque; car nos pieux chevaliers tenaient en grand mépris les travaux de l'esprit et les choses de la science.

A partir de ce point, ce n'est plus seulement la force brutale qui gouverne; mais, comme les meilleurs germes doivent toujours en Civilisation produire des fruits verreux, vous verrez bientôt grandir la ruse, l'astuce, la fraude et l'hypocrisie.

Dans la période de Barbarie, la domination est absolue; dans la première phase de Civilisation elle est déjà partagée, et la fédération des grands vassaux fait contre-poids à l'autorité royale. Cette disposition favorise l'affranchissement des industrieux qui, *esclaves* en Barbarie, passent au *servage* dans la première phase de Civilisation.

Les seigneurs se plaisent à accorder protection à leurs vassaux, à soutenir les droits du faible; ils se font redresseurs de torts. La galanterie, résultat du premier pas de la femme vers la liberté, jointe à cette tendance des seigneurs à la protection, donne naissance à l'esprit chevaleresque, qui est le *ton* de cette phase.

On sait assez comment les éléments intimes de la vie sociale se traduisirent dans toute l'Europe au moyen-âge, par l'institution de la chevalerie et son cortége de réglements, de lois, de cours d'amour, et de courtoises

cérémonies; on sait combien ce premier degré d'émancipation de la femme adoucit les allures de fer de la Barbarie. — *Pour Dieu et ma dame!* cette devise du chevalier qui s'élance au combat n'est déjà plus le féroce cri de guerre des soldats d'Attila, le *urrha !* des Huns et des Vandales.

Fouillez maintenant vos connaissances historiques, remémorez-vous cette première époque de la Civilisation chez tous les peuples, et dites si elle n'est pas résumée tout entière, avec une admirable sagacité, par les cinq caractères de première phase inscrits dans la formule du mouvement de la Civilisation.

§ II.

Deuxième Phase de la Civilisation.

ADOLESCENCE.

ADOLESCENCE OU DEUXIÈME PHASE.

Germe simple, Privilèges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.
PIVOT, *Affranchissements industriels*
Contrepoids, Système représentatif.
TOUT, Illusions en liberté.

CH. FOURIER.

Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

MIRABEAU.

PEU-A-PEU les vassaux qui travaillent, qui cultivent l'industrie, les sciences et les arts, acquièrent force et vigueur: les communes obtiennent des privilèges, et ce ne sont pas des constitutions qui les leur donnent; les chartes et les édits d'affranchissement ne sont promulgués que lorsque les Communes ont grandi en puissance, lorsque l'affranchissement est conquis de fait. Si de pareils édits sont accidentellement promulgués avant cette époque, ils restent sans force; et l'autorité féodale subsiste toujours: — tant il est vrai que les constitutions écrites ne font pas les émancipations, mais les enregistrent et les consacrent.

Le développement de l'intelligence, du travail et de la richesse chez les anciens vassaux, les investit d'une puissance qui va croissant dans leurs mains, tandis que la domination féodale s'affaiblit par la cause inverse.

Les anciens vassaux sont devenus peuple et bourgeoisie. Bourgeois et peuple se liguent contre la féodalité, et la victoire leur est promise, car ils grandissent incessamment sous la lutte engagée entre l'élément féodal et l'élément monarchique.

A cette époque de la Civilisation, les forces des classes hostiles étant voisines de l'égalité, la lutte et les révolutions sont imminentes.

Une fois l'affranchissement politique des industrieux opéré — de gré ou de force, — le système représentatif remplace, comme contre-poids au pouvoir, la fédération des grands vassaux.

Cependant, dès l'origine de la lutte, dès que le Tiers a commencé à grandir, il a repoussé la protection chevaleresque du seigneur, il a même fait don Quichotte pour s'en moquer : il a réclamé ses droits et l'égalité devant la loi : c'est ainsi qu'aux illusions chevaleresques succèdent les illusions en liberté. Nous disons les illusions, car il y a pour réaliser la liberté bien d'autres conditions vraiment à remplir, que d'écrire le mot sur un papier constitutionnel ou républicain.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisements, emprunts fiscaux.
CH. FOURIER.

Je te dis qu'il faut faire des ponts, des canaux, des routes et des chemins de fer!!!
PARADOXE.

ENTRETEMPS, la Civilisation atteint son apogée. Elle a rempli sa tâche, elle a créé l'art nautique et la chimie expérimentale. Voilà qui est bien : avec ces ressources, elle peut organiser la période suivante et passer au Garantisme, c'est-à-dire à la généralisation du système des garanties, dont nous possédons déjà quelques germes

remarquables. Malheureusement, nous n'avons su faire à cette période que des emprunts partiels, sans nous élever jusqu'à elle par l'adoption de quelque caractère pivotal (1).

On doit comprendre que les deux premiers caractères d'apogée inscrits au tableau, résument fidèlement toute la tâche sociale réservée à la Civilisation, la création des arts, des sciences, de la grande industrie. — C'est, en effet, sur la chimie expérimentale que repose l'ensemble des procédés des arts et de l'industrie; c'est la chimie qui leur donne une constitution stable, qui les maintient et les perfectionne d'une manière régulière. — Mais ce n'est pas tout d'inventer les procédés des sciences et des arts : la Civilisation a pour mission de les communiquer, de les répandre, de les asseoir sur une base

(1) Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très-peu qui ne soient d'un vif intérêt par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la Civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivants, qui sont autant de larcins, ou, si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, — 6e période.

1. L'unité scientifique ou accord des sociétés savantes malgré les guerres et rivalités nationales.
2. La guerre mixte, ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.
3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes. (Usage d'Italie, de Toulouse.)
4. Les quarantaines sanitaires.
5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.
6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.
7. Les défenseurs d'office.
8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.
9. Les retenues de vétérance.
10. Les caisses d'amortissement.
11. Les prud'hommes et arbitres.
12. Les cautionnements en garantie industrielle.
X. L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnements de son crû, et tenant au domaine de la Civilisation perfectible; il n'en est rien, ce sont des enjambements, des engrenages en périodes supérieures; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin, et non à la science, qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction, et manqué en plein le système naturel. (*Nouveau Monde*, page 482.)

suffisamment large, de préparer l'universalisation des fruits qu'ils sont appelés à produire dans une organisation supérieure : aussi l'invention de l'art nautique ou, plus généralement, l'ébauche des grandes voies de communication étaient-elles réservées à la Civilisation.

Mais, par suite du vice radical de sa constitution, elle n'a pu créer les grands instruments dont nous venons de parler sans engendrer en même temps les fléaux désignés au tableau sous le nom de déboisements et emprunts fiscaux. Ces deux germes de décadence sont la conséquence inévitable des deux phases précédentes. En effet, l'opposition croissante des intérêts individuels avec l'intérêt général a livré le sol à une culture anarchique. Le déboisement des hauteurs est l'expression la plus saillante de ce désordre, parce que l'effritement des montagnes et la dénudation des pentes qui en résultent, ruinent complètement le régime des eaux en détruisant les agents que la nature emploie pour soutirer d'une manière continue l'humidité de l'atmosphère. Le déboisement, poussé à l'excès où la Civilisation le conduit, est la plus grave manifestation de l'absence d'un plan général de culture et du bouleversement de l'ordre naturel et convenable de l'exploitation de la planète. C'est, en outre, le principal germe de la détérioration des climatures.

Les emprunts fiscaux, qui obèrent les nations, dérivent rigoureusement aussi des troubles et des guerres de deuxième phase. A mesure que les nations ont grandi, elles ont appliqué à la guerre les conquêtes des sciences et de la grande industrie. Dès lors la guerre se fait sur une échelle colossale, les armées s'accroissent incessamment : le pied de guerre et le pied de paix lui-même deviennent ruineux. Ces causes, le caractère très-dispendieux du gouvernement représentatif et d'autres motifs encore enfantent les emprunts et les grandes dettes nationales.

Nous avons vu que la période entre en déclin, si elle ne sait pas, profitant de son impulsion d'apogée, s'élancer à l'échelon supérieur. C'est que, en effet, les caractères d'apogée recèlent le germe de la décadence, aussi bien que les éléments de la transformation.

Le déboisement contient le germe de décadence matérielle par la détérioration des climatures. Les emprunts fiscaux contiennent le germe de la décadence politique, car ils inoculent le virus de la Féodalité financière au corps social.

L'art des grandes communications, quand la Civilisation se prolonge, fournit à cette Féodalité ses armes les plus redoutables, et l'art nautique engendre le monopole maritime, caractère pivotal de la première phase de vibration descendante.

Enfin, la chimie, offrant des moyens infinis de falsification, ouvre aux fourberies et à la démoralisation mercantiles un champ sans limites.

Les quatre caractères d'apogée contiennent donc, — en système composé, matériel et politique, — les germes de la décadence. Si le génie humain, manquant sa tâche, n'a pas su organiser, avec les ressources d'apogée, le régime des grandes garanties, la Civilisation entre en déclin.

Le déclin régulier de la Civilisation est lui-même, il est vrai, voie d'avènement à la période suivante; mais sur cette voie, remplie de turpitudes et de périls, les chances de chute sont nombreuses. Toute Civilisation qui ne peut parcourir cette voie jusqu'au terme retombe en période inférieure. — C'est encore un essai manqué, un avortement social, et l'humanité doit recommencer sur de nouveaux frais la conquête de sa Destinée.

Il serait facile de démontrer par la Théorie et par l'Histoire que la vibration descendante de la Civilisation est l'époque la plus critique de la vie des peuples. Contentons-nous d'observer qu'à cette époque, — et très-heureusement sous ce rapport, — la vie de l'humanité n'étant pas une, mais multiple, puisqu'il existe simultanément sur le globe un grand nombre de sociétés différentes, il y a toujours de fortes chances pour que des nations moins avancées que celle qui tombe, en recueillent plus ou moins intégralement l'héritage, ou du moins réunissent, avec le temps, les principaux débris de ses connaissances.

§ III.

Troisième Phase de la Civilisation.

DÉCLIN.

Déclin ou troisième phase.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.
Pivot, *Monopole maritime*.
Contrepoids, Commerce anarchique.
Tres, Illusions économiques.

Ch. Fourier.

Mirabeau, marchand de drap.

Extrait de M. le marquis de Mirabeau.

Quel est aujourd'hui l'état de l'Europe ? L'Angleterre d'un côté; elle possède par elle-même une domination à laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû se soumettre; de l'autre, l'Empire français et les puissances continentales, qui, avec toutes les forces réunies de leur union, ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime; elles possèdent, en étendue de côtes, bien plus que l'Angleterre; elles se sont désunies; l'Angleterre a combattu séparément leur marine; elle a triomphé sur toutes les mers; toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots, n'osent hasarder une escadre hors de leurs rades.

Napoléon.

La première moitié de la Civilisation, la vibration ascendante, indépendamment de la création des ressources d'apogée, a eu pour effet, comme nous l'avons vu, de briser le joug nobiliaire, héritage du système patriarcal ou des conquêtes des Barbares.

La seconde moitié de la période, la vibration descendante, doit être en analogie inverse avec la première, de même que les deux derniers âges de l'homme nous présentent inversement des phénomènes analogues à ceux des deux premiers. Je dis analogues et non pas identiques, car l'aube du jour et le crépuscule, l'enfance et la caducité, le commencement et la fin de tout mouvement, sont en analogie, mais non pas en exacte conformité. D'après ce principe, déduit de la formule générale du Mouvement, nous pouvons nous attendre à voir la Civilisation, qui a commencé par une Féodalité, finir aussi par une Féodalité. Examinons :

1

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.

L'accroissement de la richesse des industrieux a tué la Féodalité nobiliaire: la puissance sociale ne repose plus sur le blason et les parchemins, elle repose sur l'argent. Les voies de fortune sont l'industrie, le commerce et les places. L'esprit de l'époque sera donc l'esprit mercantile et fiscal. Ce caractère est désigné au tableau comme germe simple de troisième phase. Et en effet ce nouveau caractère contient en germe une nouvelle Féodalité, la Féodalité financière, industrielle et mercantile. L'argent devenu l'élément réel de la puissance sociale, les choses vont tout naturellement se coordonner à cette nouvelle force. Les parias de la seconde moitié de la Civilisation ne seront plus des serfs, des vassaux, des manants, taillables et corveables par droit seigneurial; ce seront des légions de prolétaires et de petits industriels, parfaitement libres en droit, mais que la nécessité de vivre, la misère, livre à la merci des détenteurs de la propriété et des instruments de travail.

Pour qui sont les chances, les chances certaines, toutes les chances, dans cette lutte engagée sur le champ de bataille industriel entre les riches et les pauvres?

Ceux qui possèdent peuvent tout, ceux qui n'ont rien ne peuvent rien. Les moyens d'avènement sont, à l'époque que nous examinons, l'industrie, le commerce, le talent, les places. Pris en masse, les individus nantis, les maîtres des capitaux, fortifiés d'ailleurs par une éducation qui manque aux classes inférieures, ont sur celles-ci une supériorité écrasante. Les uns entrent dans la carrière montés sur des chevaux vigoureux; les autres, à pied, traînent des semelles de plomb et plient sous le faix. C'est ce que l'on nomme la *libre concurrence!*

Ainsi, à partir du moment où la Civilisation, ayant affranchi politiquement les industrieux du joug nobiliaire, entre en plein développement industriel et mercantile, deux classes tendent à se former avec des carac-

tères plus tranchés de jour en jour : la classe qui possède, qui conserve et qui accumule, et celle qui n'a rien, et qui ne peut rien acquérir Il arrivera sans doute que quelques prolétaires parviendront, que quelques propriétaires se ruineront : ces exceptions n'infirment nullement la règle fatale. Les masses déshéritées restent dans la misère, c'est leur lot.

Ainsi la population laborieuse, qui a vaincu l'aristocratie nobiliaire, se divise après la victoire. Maîtres du champ de bataille, les hauts industriels, les hauts commerçants, les grands propriétaires bourgeois, qui avaient marché à la tête du mouvement populaire contre la Féodalité nobiliaire, constituent, avec les familles anciennes qui se rallient à l'industrie et y apportent les débris de leurs propriétés, une nouvelle domination, un nouveau pouvoir social assis sur l'exploitation et la fortune. Le commerce et la spéculation jouent le grand rôle dans ce mouvement nouveau ; aussi, l'esprit mercantile formera-t-il le caractère saillant de la troisième phase. Cette phase prépare manifestement l'invasion de la Féodalité industrielle, qui caractérisera la vieillesse de la Civilisation, comme la Féodalité nobiliaire en avait marqué l'enfance.

2

Germe composé, Compagnies actionnaires.

Nous voyons, au tableau, les Compagnies actionnaires figurer ensuite comme germe composé de troisième phase. C'est qu'en effet la force des capitaux se multiplie et se puissancialise par le régime des Associations financières. Ce système de *concentration* permet aux Barons de la finance de rassembler d'immenses capitaux et d'entreprendre des opérations qui centuplent leurs forces d'envahissement.

A mesure que ce régime s'étend, les grandes entreprises deviennent de plus en plus menaçantes pour les petits industriels et les petits producteurs, qu'elles doivent, un peu plus tôt, un peu plus tard, écraser et dépouiller sans merci. Comment les faibles soutiendraient-

ils indéfiniment la concurrence contre les forts? Nous ne tarderons pas à voir qu'à l'aide du procédé de la Concentration actionnaire, les princes de la finance peuvent, en se tournant vers l'exploitation agricole, envahir promptement les deux tiers de la propriété territoriale elle-même

Quoi qu'il en soit, en troisième phase, la puissance des grands capitaux, multipliée par la concentration actionnaire, par les machines et les procédés de la grande fabrication, écrase déjà une foule de moyens et bas industriels et commerçants. Le prolétariat et le paupérisme marchent à pas de géant. Et comme les capitalistes habitent les villes, qui sont d'ailleurs les centres de consommation et de commerce, c'est dans les villes que s'établit d'abord l'industrialisme féodal, et que ses effets désastreux se manifestent le plus promptement; c'est dans les villes que s'amoncellent des masses de prolétaires vivant au jour le jour sans qu'il y ait entre eux et leurs maîtres le lien qui attachait autrefois le seigneur et les vassaux. Ces bataillons de la Misère menacent la Civilisation; car, indépendamment des perturbations industrielles qui arrachent quelquefois subitement à des populations ouvrières le morceau de pain qui les nourrit, la troisième phase, — par le fait des deux mouvements qui s'accomplissent chez elle en sens contraire, — est pour le moins aussi féconde que la deuxième en luttes intérieures et en guerres civiles. — Toutefois, au lieu d'éclater au nom des droits politiques, les révolutions se font pour des droits sociaux : il ne s'agit plus seulement des formes du gouvernement de la Société, il s'agit des formes de la Propriété et du droit à la Propriété. C'est la base même de la constitution sociale qui est mise en cause.

Pivot, *Monopole maritime.*

L'esprit mercantile et le puissant levier de la concentration actionnaire, qui tendent à livrer aux grands capitalistes la direction et le monopole de l'industrie, sont les éléments du Monopole maritime ou haut Monopole commercial, pivot de troisième phase. Ce Monopole influe evidem-

ment sur la politique générale au point d'en changer complètement la nature. Il en devient le foyer et lui imprime un caractère tout nouveau qui révèle l'énergie sociale de l'élément mercantile à cette époque. Aussi, l'esprit mercantile est-il dès-lors l'arbitre souverain de la diplomatie et de toutes les transactions internationales. Il monte sur le trône. Il fait siéger le grand-chancelier sur une balle de laine. Il dicte la paix, la guerre, les alliances, et règne en maître sur le mouvement social.

Le lecteur trouvera, dans la *Théorie des quatre mouvements*, une étude détaillée du Monopole maritime. — On comprendra suffisamment ici l'importance de ce caractère, désigne comme pivot de troisième phase, si l'on réfléchit à la puissance dont le Monopole maritime a successivement doté les nations qui l'ont réalisé. L'histoire des Tyriens et des Carthaginois, dans l'antiquité; celle des républiques de Gênes, de Venise, de Hollande, et la toute moderne histoire de l'Angleterre jettent sur cette influence une lumière éclatante.

3.

Contrepoids, Commerce anarchique.

Le principe de libre concurrence, principe générateur de l'aristocratie financière qui se forme et grandit rapidement à cette époque, engendre le commerce anarchique qui devient le caractère de contrepoids de la troisième phase.

Ce sont, en effet, les hautes opérations commerciales qui sont monopolisées d'abord par les grands capitalistes et les Compagnies actionnaires. Les petits capitalistes trouvent à leur portée le commerce inférieur et les opérations de détail. Ils s'y jettent avec fureur, ils encombrent d'une surabondance d'agents et d'établissements incohérents les canaux de la circulation. Les hauts commerçants sont entraînés à favoriser ces établissements; ils ouvrent des crédits et fournissent des marchandises à tous ceux qui veulent entrer en maison, — et cela, dans le but de se créer chacun de nombreuses clientèles, de s'ouvrir des débouchés

La concurrence effrenee que ces agents en sous-ordre se font par suite de leur superfétation introduit dans le commerce des fraudes et des falsifications de tout genre. La déprédation va croissant avec la complication et l'anarchie. C'est donc grâce à cette anarchie que le bas commerce peut se soutenir et faire contrepoids à l'envahissement des grands capitaux. Mais du jour où les grands capitaux se mettront à organiser eux-mêmes, au milieu des centres de population, — ce qu'ils commencent à faire, — de vastes établissements pour la vente au détail; de ce jour-là, les moyens et bas marchands sont menacés de mort. Les opérations inférieures ne sauraient en effet tarder à être monopolisées par les hauts barons du commerce, comme le sont déjà les opérations supérieures : — bientôt l'anarchie commerciale sera réduite; la régularisation du commerce deviendra plus facile, les caractères de Féodalité industrielle plus tranchés; — ce qui avancera la caducité de la Civilisation et rapprochera par conséquent l'avènement en Garantisme, où conduirait rapidement l'institution des *solidarités commerciales*.

4.

Ton, Illusions économiques.

Il est palpable que le ton de la troisième phase est donné par les illusions de l'Economisme, fille trompeuse du mercantilisme, de même que la poésie chevaleresque teignait de ses couleurs les époques de féodalité nobiliaire, de même que l'idéologie philosophique et libérale caractérisait l'époque de l'affranchissement politique des industrieux. L'esprit chevaleresque a été tué par l'esprit libéral qui l'a ridiculisé et nommé *donquichotisme*. Aujourd'hui, l'économisme est en train de tuer l'esprit libéral par la *politique des intérêts* (1). Les sources du matérialisme social sont ouvertes et coulent à plein bord.

(1) Les choses ont marché si vite depuis la composition de ce livre (1834-35), que ce qui était alors en voie d'accomplissement est maintenant consommé. (*Note de la deuxième édition*, 1847).

§ IV.

Quatrième Phase de la Civilisation.

CADUCITÉ.

CADUCITÉ OU QUATRIÈME PHASE.
Régime simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT, *Féodalité en industrie.*
Contrepivots, Fermiers du monopole féodal.
Tort, Illusions en Association.
CH. FOURIER.

Retirez-vous tous deux dans quelques cabanes de faubourgs. Travaille pour gagner ta pauvre vie ; fais des enfants, et meurs de faim. Va-t'en ; va, te dis-je. OTWAY.

La quatrième phase constitue régulièrement la Féodalité industrielle.

La Féodalité industrielle est constituée de fait, quand les Princes de la finance ont envahi une grande partie du fonds, quand ils ont monopolisé non-seulement le commerce, la fabrication et les capitaux de circulation, mais encore le sol, source première des richesses, l'agriculture, pivot de l'industrie générale.

1.

Germe composé, Maîtrises en nombre fixe.

L'anarchie commerciale et les innombrables désordres qu'elle engendre, falsifications, déprédations et banqueroutes, ne faisant que croître et embellir par suite de la position de plus en plus critique des bas industriels et bas marchands dans la lutte de concurrence, l'envahissement des opérations inférieures par les grands capitalistes, acquiert un puissant auxiliaire dans la réaction qu'excitent l'anarchie mercantile et l'évidente nécessité de réprimer les désordres croissants du commerce. Dès-lors cette réaction ne tarde pas à se traduire politiquement par la création, de droit ou de fait, des maîtrises en

nombre fixe, des corporations privilégiées, des monopoles constitués.

La justification de ces créations se tirera des désastres qu'entraîne la superfétation des agents commerciaux, et de l'urgence d'y porter remède. D'ailleurs, ces créations serviront les intérêts des puissants du jour. — Une observation attentive des faits généraux, en France et en Angleterre, légitime suffisamment cette prévision de la théorie. Or, il est évident que cette mesure, souverainement injuste et odieuse, comme la plupart des actes de la Civilisation, éclaircirait promptement les rangs du commerce : une pareille manœuvre évince tout le menu et enfonce sa ligne de bataille. Aussi ce caractère est-il désigné au tableau comme germe composé de quatrième phase (1).

2.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.

L'autre germe est la constitution des *Monts-de-Piété ruraux*, analogues aux Monts-de-Piété des villes. — L'agriculture est dénuée de capitaux. Tandis qu'ils affluent dans les banques du commerce, elle est réduite à les demander à l'usure. L'établissement, régularisé par de puissantes Compagnies financières, de Monts-de-Piété ruraux prêtant au laboureur sur *hypothèque territoriale*, serait considéré par lui comme une bienfaisante institution. Cette bienfaisante institution n'en finirait pas moins par envahir une grande partie de la propriété, en se payant de ses prêts avec les lambeaux du sol. Les Monts-de-Piété ruraux, accumulant les propriétés territoriales, deviendraient rapidement de grands centres d'exploitation conduits avec art, bien pourvus de capi-

(1) Le monopole des chemins de fer, les coalitions illégales qui se sont emparées des sels du midi, des houilles, et qui travaillent à l'envahissement de tant d'autres branches industrielles ou commerciales ne justifient qu'avec trop de rigueur ces prévisions de la Théorie. Le fait annoncé se réalise même contre le droit. (*Note de la deuxième édition.*)

taux, unitairement administrés. La concurrence faite par ces grands centres aux exploitations morcelées favoriserait le mouvement d'invasion, et toutes les menues exploitations seraient promptement absorbées (1).

PIVOT, *Féodalité industrielle.*

La société, pendant que ces faits s'accomplissent, est dans un état affreux : les crises et les révolutions sont imminentes. Enfin, si le mouvement s'accomplissait, on verrait les paysans, dépossédés de leurs petites propriétés, venir travailler comme journaliers dans les grandes fermes, comme l'on voit déjà des populations entières attachées à ces bagnes industriels nommés usines et manufactures. Les classes agricoles, réduites en servage, jouiraient du sort de ces milliers de machines humaines qui fonctionnent dans les fabriques des pays industrialisés, France, Belgique, Angleterre, etc.! — Ce n'est plus l'ancien servage *individuel*, qui donnait en propriété le vassal à son seigneur, c'est un servage *collectif*, qui livre les classes inférieures, en masse, aux détenteurs de la richesse, aux seigneurs de la finance, de l'industrie et de la propriété.

Une fois la Féodalité solidement constituée et les nouveaux vassaux bien rivés aux grands centres d'exploitation dont le sol serait hérissé, quelques dispositions économiques et favorables ne tarderaient pas à être prises à l'égard des travailleurs. On aviserait à les exciter par des primes dans les bénéfices; ils deviendraient, de la part des chefs, les objets d'une certaine bienveillance intéressée. Le peuple trouverait dans les fermes du monopole un travail assuré et une subsistance économique, préparée en grande échelle : ces fermes deviendraient

(1) est évident aujourd'hui qu'aussitôt les chemins de fer achevés, les grands capitaux, maîtres de ces voies de circulation, se jetteront avec une irrésistible puissance sur toutes les branches importantes de la production et de la distribution, et qu'ils s'abattront sur le sol et l'agriculture. (*Note de la deuxième édition.*)

(2) Voyez, sur l'envahissement de la propriété foncière par les prêts hypothécaires, la note initiale à la fin de la *première partie*.

donc recours et asile du pauvre, et dès-lors la société tendrait fortement au Garantisme.

3.

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.

Il devient palpable qu'à cette époque, le sol, divisé en vastes exploitations unitaires, et mobilisé par des titres de propriété dont la transmission dans les familles seigneuriales s'opère sans lacération des grands domaines, est régulièrement inféodé à la race des possesseurs actionnaires. La noblesse mercantile (si ces deux mots peuvent se conjuguer l'un sur l'autre) se trouve aussi solidement organisée que l'était, dans la première phase, la noblesse militaire. Cette nouvelle Féodalité constitue dans la nation, à côté de l'autorité gouvernementale, une puissance qui forme le contrepoids de la quatrième phase, contrepoids analogue au caractère correspondant de la première.

Et de même que l'unité nationale civilisée fut fondée au moment où l'élément monarchique réduisit et gouverna la Féodalité militaire, de même l'unité Garantiste s'établirait quand l'État saurait soumettre et gouverner la Féodalité industrielle.

Il est sensible que le gouvernement de quatrième phase rencontrerait moins d'obstacles à cette opération que Richelieu et Louis XIV n'eurent à en surmonter pour mettre le mors dans la bouche de la Féodalité nobiliaire; ce qui ne se fit pas sans lui briser quelques dents, comme on sait. — Le gouvernement n'aurait ici ni châteaux-forts à raser, ni seigneurs à décapiter: il n'aurait qu'à soumettre toute la machine à son impulsion, à se faire intermédiaire entre les Centres de population, à régulariser leurs procédés commerciaux, à stipuler, dans tous les fiefs industriels, la part proportionnelle du travail, à introduire, enfin, dans toutes les relations, des garanties que le groupement des travailleurs par grandes exploitations rendrait désormais faciles à régler. Toutes ces opérations marcheraient rapidement,

sans dépossessions et sans violences; mais déjà, il est vrai, nous ne serions plus en Civilisation.

§.

Ton, Illusions en Association.

Nous achevons, d'un mot, l'examen des caractères de la quatrième phase, en remarquant que le ton y est donné par les illusions en Association. Illusion est le mot, car l'Association simpliste, qui n'unit que les capitaux pour en augmenter la puissance d'absorption, et leur faciliter le dépouillement des moyens propriétaires et des bas travailleurs, est un odieux travestissement de la véritable Association. Les légères primes accordées aux ouvriers dans cette phase, ainsi que les dispositions économiques des grandes fermes, ne seraient encore elles-mêmes que des images bien grossières de l'Association.

RÉSUMÉ

ET

FIN DE LA CIVILISATION PAR TRANSITION

en Garantisme.

> Je transporterai le lecteur à l'époque où les fermes fiscales, fermes d'asiles, auraient pris consistance et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire; à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition, qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de ses légions d'enfants, à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain.
>
> CH. FOURIER.

Si vous voulez revenir à la formule du mouvement de la Civilisation (page 153) et y donner un instant d'étude, vous comprendrez sans peine, et malgré l'insuffisance de nos développements :

Que les deux vibrations, ascendante et descendante, de la Civilisation sont, comme les deux moitiés de la vie humaine, symétriques entre elles par rapport au milieu ou apogée;

Que cette période commence et finit par une Féodalité;

Que les deux phases de vibration ascendante opèrent la diminution des servitudes *personnelles* ou *directes*, et les deux phases de vibration descendante, l'accroissement des servitudes *collectives* ou *indirectes*;

Que, dans les deux phases extrêmes, il s'établit, des supérieurs dont la puissance est fortement assise, aux inférieurs tombés dans la dépendance, un rapport de protection caractérisé dans la première phase par l'esprit chevaleresque, et dans la dernière par les illusions en Association;

Que, dans les phases intermédiaires, où les forces sont moins inégales, le temps est fortement à la lutte et aux révolutions;

Que les révolutions d'ascendance revêtent spécialement le caractère *politique*, et les révolutions de décadence le caractère *industriel et social*;

Que la nature des contrepoids établis par la Civilisation ne produit que l'équilibre désigné en mécanique sous le nom d'*équilibre instable*;

Que les illusions de la vibration ascendante (chevalerie et liberté) sont empreintes d'un caractère de noblesse, tandis que celles de décadence portent les couleurs d'un ignoble matérialisme social.

Enfin, vous comprendrez que la tâche providentielle de la Civilisation est la création des sciences et des arts, des instruments de puissance et de bonheur de l'humanité; mais que cette société est incapable de produire ce bonheur et cette puissance. Arrivée à son apogée et dotée de ses conquêtes, elle doit organiser une période supérieure, compatible avec la justice et la loyauté, sous peine de s'engouffrer dans une voie de décadence, semée de turpitudes et côtoyant les abîmes révolutionnaires. — D'où il dérive très-scientifiquement que dans la vibration ascendante, le progrès se mesure par les découvertes dans les arts, les sciences, et les procédés techniques

d'industrie, tels que la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, la vapeur, la chimie expérimentale, l'astronomie rationnelle, par la création des méthodes mathématiques et de leurs applications à la géométrie, à la mécanique, à l'art des constructions, etc., etc. — A partir de l'apogée, le progrès se mesure surtout par l'invention des institutions qui élèveraient la Civilisation au Garantisme, ou, mieux encore, à une période plus avancée et plus heureuse.

En un mot, et pour énoncer le principe dans sa généralité, — le progrès se mesure, dans toute la durée de l'enfance sociale, par l'ensemble des faits dont le concours tend à donner à l'humanité l'investiture du gouvernement unitaire et harmonique qu'elle est destinée à exercer sur son globe.

La quatrième phase de Civilisation accomplie, on entre facilement en Garantisme. On conçoit, en effet, que les grandes fermes féodales n'ont pas de peine à anéantir le commerce anarchique : elles s'emparent des transports, établissent des entrepôts pour leurs produits et servent elles-mêmes la consommation de leurs vassaux. Le nouveau mode de distribution se prête facilement à la régularisation et à l'établissement des solidarités et garanties commerciales. On régularise de même la Production et la Consommation : de telle sorte que, si la fraude n'est pas encore anéantie en toutes relations, du moins est-elle considérablement réduite.

Les fermes féodales, soutenues de fonds suffisants, menent de front les opérations de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : ces opérations, savamment combinées, réalisent de grands bénéfices; leur concurrence contre les exploitations morcelées, écrasante pour celles-ci, détermine forcément, sur tous les points du sol, la transformation des petites exploitations et leur agglomération par grands centres. La richesse générale augmente rapidement avec ces dispositions : la préparation des aliments devenant très-économique dans les fermes féodales où elle est faite en grande échelle, et les produits étant très-nombreux, le peuple n'est déjà plus exposé à mourir de faim et à manquer du nécessaire; il trouve dans tous ces centres d'action, et dans les gran-

des opérations industrielles du gouvernement, un travail assuré et, bientôt, varié à option. Le système des primes émulatives et des parts dans les bénéfices accordées aux hommes de travail et de talent, s'étend de plus en plus; chaque ferme fait fonction de caisse d'épargne pour ses travailleurs, qui, par toutes ces causes réunies, ne tardent pas à devenir, pour la plupart, co-associés en capital avec les grands possesseurs actionnaires.

On voit qu'en traversant la phase de Féodalité industrielle, la propriété aurait passé de l'état de Propriété *immobilière* et *morcelée* à l'état de Propriété *actionnaire* et *unitaire*. Cette transformation, opérée par le dépouillement général des classes basses et moyennes, est le germe qui aurait préparé l'universalisation ultérieure de la Propriété. Ainsi, la quatrième phase de Civilisation a pour objet de changer la forme de la Propriété, de la rendre *actionnaire*, *composée* et *sociale*, d'*individuelle*, *simple* et *exclusive* qu'elle est aujourd'hui. La quatrième phase, en outre, substitue les grandes exploitations régulières et unitaires à nos communes morcelées. Telle est sa tâche providentielle dans le mouvement général.

Déjà les masures et les cabanes du village ont été désertées par les paysans pour l'habitation de la grande ferme où, grâce à l'organisation générale de l'industrie, ils sont assurés contre la misère et le manque de travail; car ils trouvent du travail varié et à choix pour eux, leurs femmes et leurs enfants, dans les cultures, les fabriques et les ateliers de manutention domestique. — Chaque grande ferme est pourvue de salles et d'écoles pour recevoir les enfants de différents âges; et l'éducation, gratuite ou à peu près pour les parents, est d'autant mieux soignée que la ferme est intéressée à former une population intelligente et industrieuse.

Cette éducation, on le comprend, ne consiste pas à enseigner aux élèves le grec et le latin, à les nourrir d'une sainte admiration pour les mœurs des vertueux républicains romains: on les occupe peu du *De viris* et de l'*Appendix*; mais on les initie aux mathématiques, aux sciences naturelles, et l'on fait d'eux, par une éducation pratique, des travailleurs adroits, forts et intelli-

gents. Déjà aussi l'on commence à consulter les vocations, et l'on tend à donner à chaque enfant une direction conforme, du plus au moins, à ses goûts et à sa nature.

Les travaux domestiques, qui absorbent dans les ménages morcelés tout le temps et tous les soins des femmes, n'exigeant plus qu'un nombre très-réduit d'agents, les femmes peuvent se livrer à diverses fonctions rétribuées. Les occupations de ménage sont d'ailleurs, elles-mêmes, des travaux rétribués dans la ferme. Il résulte de ces nouvelles dispositions que déjà le travail de la femme commence à devenir directement lucratif pour elle. La femme marche dès-lors à la conquête de son individualité, de son indépendance sociale. Elle cesse d'être inféodée à l'homme et contrainte, par position, d'échanger avec lui obéissance contre protection (1). Désormais elle gagne sa vie, elle a rang social; elle engage dans la société, pour son propre compte, son Capital, son Travail et son Talent. Elle a place par elle-même et pour elle-même, et n'est plus seulement, comme aujourd'hui dans le monde, l'annexe d'un mari. Puis, comme dès-lors elle s'appartient de fait, le fait se traduit dans la législation; et le mariage, au lieu d'être un contrat d'inféodation de la femme à l'homme, devient un contrat d'union volontaire, qui n'implique plus une communauté de fortune et n'investit plus le mari de la gestion des biens communs. C'est un contrat d'union libre, avec garantie réciproque de dissolution quand il cesse de convenir à l'un des contractants. La femme est hors de tutelle. — Ceci prouve clairement que le *divorce* n'est point un caractère appartenant à la Civilisation, mais au Garantisme.

Le lecteur doit avoir maintenant une idée assez exacte de la période désignée sous ce nom, et dont nous venons de suivre pas à pas l'éclosion en étudiant la transformation naturelle des fermes féodales en fermes garantistes. — Les nouvelles Communes méritent bien le nom

(1) « Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance » à son mari. » (Art. 213 du Code civilisé.)

de *Communes garantistes*, puisque ce régime présente au peuple des garanties réelles contre la misère et contre l'extrême dépendance où la misère l'abaisse en Civilisation, et puisqu'en outre il offre à la femme une garantie sociale contre l'assujétissement où l'homme la tient aujourd'hui, — assujettissement honteux qui avilit et dégrade la femme en la dépouillant de la liberté sans laquelle il n'y a de dignité réelle pour aucune créature. La femme est aujourd'hui quelque chose qui se vend, se maquignonne et s'achète; c'est un être sur le front duquel la société efface légalement le signe dont Dieu a marqué l'homme pour le distinguer de l'animal, le signe de la libre volonté!

Cette dégradation sociale est si bien accomplie maintenant, que les femmes n'en ont pas plus le sentiment que le paysan russe ou l'esclave né sous le fouet du planteur n'a, lui-même, celui de son avilissement. Aussi la dissimulation, l'astuce et la ruse sont-elles généralement chez elles les conséquences forcées de ce faussement de caractère, de cette subversion de destinée.

Quoi qu'il en soit, et pour résumer notre rapide examen de la sixième période, nous pouvons dire que la richesse et le bien-être général se développent promptement avec elle. Les institutions et caractères de Garantisme, dont j'ai cité plus haut quelques échantillons déjà réalisés, se produisent et se généralisent d'eux-mêmes : la société est entrée dans la voie du progrès réel, de l'émancipation de toutes les individualités humaines, de la vraie liberté; elle marche à grands pas vers l'organisation du *Régime Sociétaire* que nous aurons bientôt à décrire, et que nous pouvons fonder sans passer par les périodes (1) qui nous en séparent, ainsi qu'il sera démontré plus loin.

Vous comprenez bien qu'un sujet aussi vaste que celui dont nous venons de faire la reconnaissance, demande-

(1) Il serait à propos de jeter ici un coup d'œil sur la septième période, et de montrer comment les classes riches réaliseraient elles-mêmes, dans cette période, sous le rapport *passionnel* et pour les *plaisirs*, ce que le Garantisme réalise, avec les classes inférieures, sous le rapport *matériel* et pour l'*utile*. Mais le régime phalanstérien

rait de longs développements pour être traité dans son ensemble. Le seul examen des *caractères successifs* exigerait des investigations fort étendues : que serait-ce si l'on voulait entrer dans le développement du cadre de critique générale rapporté au commencement de ce chapitre ? Il faudrait dix volumes pour le remplir.

Ce serait un beau travail que celui où l'on suivrait, la formule à la main, les mouvements des peuples les plus célèbres ; où l'on déterminerait leurs progrès et leurs rétrogradations ; où l'on débrouillerait les caractères de différentes périodes et de différentes phases, souvent mélangés et confondus dans la même époque ; où l'on donnerait, enfin, les raisons intimes des faits historiques, des marches en bonne route et des déviations. — Ce serait là véritablement de l'histoire, ce serait l'histoire faite au point de vue de la destinée, l'histoire du développement matériel et passionnel de l'humanité. — Mais nous avons ici une autre tâche.

A la suite d'une analyse méthodique et complète de tous les caractères de la Civilisation, le lecteur serait à même d'apprécier très-nettement l'état actuel des choses et de juger à leur valeur les innombrables bévues politiques et sociales de ce temps-ci. Nous en avons dit assez pour faire comprendre à quel point l'opinion est faussée par la crasse ignorance de nos hommes politiques de toutes les couleurs, de nos savants économistes qui ne savent rien, de tous nos faiseurs d'esprit public enfoncés sans guide scientifique dans un labyrinthe dont ils ne connaissent pas un sentier, barbotant dans les contradictions et les paroles, et entraînant dans un tohu-bohu tumultueux les nations qui ont la sottise de leur accorder toujours foi et crédulité, malgré les horions sans nombre que cette crédulité leur a déjà valus. — Que voulez-vous ? ce sont les rêveries renouvelées des Grecs alliées aux rêveries anglaises et mercantiles qui ont

---

nous présentera, en système *composé*, ce que cette septième période ne nous offrirait qu'en système *simple* ; et le lecteur, quand il aura pleine connaissance de la forme sociale que nous allons étudier en détail, pourra facilement construire lui-même la période sur laquelle nous glissons ici.

creance dans les esprits! Ces chimères sont les dogmes du jour, cette religion obscure, révolutionnaire ou matérialiste, a succédé avec ses subtilités, ses disputes et son fanatisme, au fanatisme, aux obscurités, aux subtilités et aux disputes de la théologie du moyen-âge et aux infamies de la féodalité et du despotisme. Les résultats sont toujours les mêmes, — de la misère, de la fourberie, de l'oppression et du sang...

Il est facile de voir que l'état actuel de la France est une Civilisation de troisième phase, fortement cramponnée encore aux illusions et disputes démocratiques de deuxième phase, ce qui complique la position et augmente le danger de la crise. La force des choses, le mouvement industriel assis sur la libre concurrence, nous poussent vers la quatrième phase ; c'est de ce côté que sont les tendances du gouvernement. Le parti républicain nous tire vers la seconde, et le parti légitimiste rétrograde à la première (1). Or, il s'agit de nous élever, avec les ressources que nous possédons, à une période supérieure, sans passer par les infamies sociales de la quatrième phase ; et voilà que la Civilisation, tirée en sens opposés, s'arrête sur un volcan, et y croupit en engendrant mille caractères odieux. Cet état de choses est extrêmement critique, et comme il est, à peu de différence près, celui de toute l'Europe, il est très-sensé de dire que l'existence de la Civilisation européenne est fortement compromise.

Il importe trop au but utile de cet ouvrage que le lecteur ne conserve aucun doute sur la tendance de notre Civilisation vers la Féodalité industrielle, pour que nous ne consacrions pas un chapitre spécial à l'examen des symptômes que le cours des choses nous fournit chaque jour sur ce sujet. Je vais donc achever de légitimer, par des citations, des observations et des faits, les prévisions de la Théorie. Les intelligences auxquelles ce livre s'adresse trouveront dans ce complément de critique une lumière suffisante pour arriver à conviction.

---

(1) Depuis l'époque où nous disions cela, la Féodalité financière a vaincu. Maîtresse du champ de bataille, elle organise sa victoire. (*Note de la 2e édition.*)

CHAPITRE QUATRIEME

ET COMPLÉMENTAIRE.

Sur le Mouvement qui emporte les Civilisations modernes vers la Féodalité industrielle.

> Décidément nous prenons l'Angleterre pour modèle : nos ingénieurs, nos ministres vont lui demander des renseignements ; nous nous mettons à sa suite, et nous plaçons toute notre gloire à l'imiter. — Mais que vous dit la science ? Elle vous dit que cette industrie gigantesque a pour principe essentiel la concentration du sol et des capitaux dans un petit nombre de mains. Et que vous crie l'expérience ? Elle vous crie que le résultat de toutes ces merveilles c'est l'oppression des classes inférieures, c'est le rétablissement de la féodalité, ou plutôt l'établissement d'une féodalité nouvelle, féodalité mercantile plus odieuse et plus honteuse mille fois que celle des anciens.
>
> ABEL TRANSON.
>
> Les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu..
>
> MONTESQUIEU.

Il est vaguement admis qu'une nouvelle aristocratie se forme maintenant (1834,-35) dans notre état social. Depuis quelques années, nos journalistes s'aperçoivent que l'argent est une puissance qui commence à remplacer celle des parchemins. Ils se sont doutés que la propriété et le coffre-fort sont en train d'envahir l'influence politique et sociale ; ils ont eu la perspicacité de signaler ce fait qui crève les yeux ; — et puis ç'a été tout. Ils ont fait là-dessus un peu de littérature, chacun suivant sa nuance ; ils en font même encore souvent sur ce sujet : plusieurs d'entre eux disent bien que c'est très-mal, que cela n'est pas convenable, et qu'il ne faut pas que cet envahissement s'accomplisse. Ils sont les amis du pauvre, de l'ouvrier, du commerce ; ils sont les amis de tout le monde ; ils ne veulent pas que l'argent soit maître ! Oh non, ma foi, ils ne le veulent pas ! ils protestent même très-vivement contre ce.... et puis, ils sont les dévoués apôtres de la concurrence, de la libre concurrence, de ce grand bienfait de l'esprit philosophique qui est toute leur

science sociale, toute leur religion économique.... et qui conduit tout droit à la Féodalité industrielle! — résultat dénoncé et démontré scientifiquement par Fourier en 1808... Il n'y a encore que vingt-six ans!.....

Il est bien vrai que M. Sismondi, l'économiste, après un voyage d'outre-mer, est revenu annoncer sur le continent que l'Angleterre était pleine de prodiges industriels, mais qu'elle regorgeait de pauvres et de meurt-de-faim, et que l'industrialisme n'est jusqu'à présent qu'une exploitation monstrueuse.

La situation périlleuse de l'Angleterre, dit M. de Sismondi, tient surtout au système des grandes fermes: la nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main-d'œuvre; et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitaient ses champs. Il n'y a plus de *paysans* dans les campanges; on les a forcés de disparaître pour faire place aux *journaliers*. Les journaliers qui, sous les ordres des riches fermiers, font tout le travail de l'agriculture, *sont dans une condition plus dépendante, à plusieurs égards, que les serfs qui acquittaient la capitation et la corvée,.... et au plus haut terme de la Civilisation moderne, l'agriculture se rapproche de cette période de corruption de la Civilisation antique, où tout l'ouvrage des champs était fait par des esclaves.*

SISMONDI, *Nouveaux principes d'économie politique.*

A ces révélations, ajoutons-en d'autres dont on ne contestera pas la valeur.

Assemblée des maîtres-artisans de Birmingham, 21 *mars* 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ou» vrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère; que la » masse des employés à l'agriculture est nue; qu'elle meurt » réellement de faim dans un pays où il existe une surabon» dance de vivres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers, intéressés à rédimer le salaire des ouvriers et déguiser leur misère.

Voici un second témoin, également intéressé à dissimuler le côté faible de la nation; c'est un économiste, un industrialiste qui va dénoncer sa propre science.

Londres, Chambre des Communes, 28 *février* 1826. M. Huskisson, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques » de soieries emploient des milliers d'enfants qu'on tient à » l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du » soir : — Combien leur donne-t-on par semaine ? — Un » schelling et demi (trente-sept sous de France, environ cinq » sous et demi par jour), pour être à l'attache dix-neuf heu- » res, surveillés par des contre-maîtres munis d'un fouet, » dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Nouveau Monde, page 35.

Est-ce là de l'esclavage ?

Aussi la *Quaterly Review* dit-elle : « Il résulte de la législation actuelle que les ouvriers et leurs familles sont aussi complètement *adstricti glebæ* (1) dans toute l'Angleterre que les serfs des temps féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme, mais à la paroisse qu'ils sont attachés. »

La *Quaterly Review* avoue le fait, seulement elle le met sur le compte de la législation, ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'il est bien entendu aujourd'hui que toute espèce de mal a sa source dans la chose politique. On veut absolument que tout ressortisse d'elle. — C'est qu'aussi c'est un si bon thème d'opposition à paraphraser que celui-ci : « Le peuple est réduit à la misère par le gouvernement ! » — Et quand on vous jure sa parole d'honneur que c'est le gouvernement qui est cause que le peuple meurt de faim, qu'auriez-vous à dire si vous étiez de son bord ? N'entendons-nous pas tous les jours un concert de journalistes qui soutiennent, affirment, et sérieusement encore, que c'est le principe monarchique qui pèse sur les rangs inférieurs de la société et rédime le pain des ouvriers ?. . En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas à casser les bras ou à faire crever de rire ?

Disons pourtant que dernièrement le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipiscence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats*, auquel il répondait : c'était à propos

(1) *Adstricti glebæ*, attachés à la glèbe.

des dernières affaires de Lyon, crises si graves, et qu'on oublie si étourdiment dès qu'elles sont passées!

Les évènements de Lyon n'ont à nos yeux aucune couleur républicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer. Leur cause est plus profonde et plus grave; elle tient à l'état même de notre société commerciale et industrielle. Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est au pouvoir d'aucune forme politique de guérir. Nous serions une république, que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aurait à faire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chanceuse dépend des mouvements et des vicissitudes du commerce. A moins de jeter ces foules sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie. *Journal des Débats*, 22 *février* 1834.

Voici ce que, le lendemain 23, le *National* avouait à son tour :

Nous sommes forcés de nous dire avec le *Journal des Débats* de ce matin qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière qu'en précipitant sa partie généreuse et vive sur des champs de bataille révolutionnaires..... Comme le gouvernement du 7 août ne fait la guerre qu'à l'intérieur, et ne sait armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est cachée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée, peut-être, pour chercher des remèdes *hors des voies de réactions et de représailles*.

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnaît d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation sociale, et non dans l'organisation politique. — C'est bien. On confesse franchement son ignorance, et l'ignorance de tous les faiseurs d'opinion. — C'est mieux.

Mais voici qui n'est pas bien : — on sent qu'il y a des remèdes à chercher *hors des voies de réaction et de représailles*, et l'on se cramponne pourtant à une politique

de réaction et de représailles ! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avouant son impéritie sociale ; car on confesse que le seul remède qu'on saurait employer consisterait à jeter sur les champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse de ces immenses populations ouvrières, c'est-à-dire à changer la chair à misère en chair à canon ! Et l'on reproche au gouvernement comme une faute politique de n'avoir pas fait cela ! — La faim ou la gueule d'un canon ! — belle alternative que nos hommes d'état de l'un et de l'autre bord offrent à leur peuple souverain !

Et puis ensuite ?... quand l'Europe aurait été bouleversée ; quand vous l'auriez entièrement républicanisée, que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui reparaîtraient plus fort que jamais ; — car apparemment la guerre ne créerait pas de grandes richesses ? — Alors, n'est-ce pas, vous jetteriez la partie vive et généreuse des prolétaires européens sur l'Asie et sur l'Afrique, et vous républicaniseriez les Tartares et les Chinois. — Et après ?...

Mais, en vérité, c'est pitoyable !

Et le gouvernement, lui, que fera-t-il ? S'imagine-t il que ses baïonnettes, ses sergents de ville et les bâtons de ses assommeurs sont des denrées nourrissantes ? Je ne suis pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un gouvernement *qui est* se défende et maintienne ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre ; mais je crois que, dans son propre intérêt comme dans celui de la raison, de la justice et de la plus simple humanité, le gouvernement devrait prendre en considération la détresse sociale et y chercher un remède.

Chercher un remède !... c'est la tâche de tous les hommes d'intelligence ; et s'il y avait la moindre valeur chez ces gens qui mènent l'Opposition, ils en trouveraient, des remèdes, et en indiqueraient au Pouvoir, au lieu de se réduire au rôle de braillards, de harceleurs et de taons incommodes. Ils ne servent, tous ces gens-là, qu'à donner de la tablature au Pouvoir ; ils le forcent à se tenir incessamment sur la défensive, et, fût-il disposé à s'occuper de ces questions vitales, ils lui en ôtent la faculté et lui fournissent, par cela même, d'excellents prétextes

pour s'excuser de ne le pas faire. Puis ils l'irritent, ils enveniment toutes choses, ils accroissent l'acerbité et l'énergie de la répression, et ne contribuent pas peu à augmenter la grande dose des maux dont ils ont la niaiserie ou la mauvaise foi d'accuser le gouvernement. — Je ne parle pas plus ici du gouvernement actuel que de tout autre : à quelques très-rares exceptions près, que sont en effet toutes ces formes gouvernementales comparativement à la forme sociale et sans une bonne forme sociale (1)?

Avant de faire de nouvelles citations qui résument ou fortifient la thèse que nous traitons, il importe de donner une appréciation de l'influence sociale des emprunts fiscaux ou dettes nationales. J'ai dit qu'ils concouraient puissamment à nous entraîner vers la Féodalité de quatrième phase : j'en vais donner la démonstration.

Cette Féodalité, avons-nous vu, serait constituée dès que la plus grande partie des propriétés industrielles et territoriales de la nation appartiendrait à une minorité qui en absorberait tous les revenus, pendant que l'immense majorité, attachée aux bagnes manufacturiers et courbée à la glèbe, rongerait le salaire qu'on voudrait bien lui laisser. Alors on pourrait considérer la France, dans son ensemble, comme un vaste domaine exploité et mis en valeur par les masses, au profit d'un petit nombre de propriétaires tout-puissants.

Or, que se passe-t-il quand le gouvernement fait des emprunts? — C'est la nation qui paie annuellement les arrérages, en prélevant sur les revenus de son sol et de son industrie la rente de la dette. Posséder des rentes sur l'État, c'est donc posséder des actions sur l'ensemble de la propriété française, sur le grand atelier de la production nationale. Ainsi, à mesure que la dette augmente, toutes les propriétés foncières diminuent proportionnellement de valeur, puisque le revenu de la pro-

(1) Maître aujourd'hui de la situation, le Pouvoir ne fait *rien*, *rien*, *rien*. Tout ce monde officiel, gouvernement et opposition, opposition et gouvernement, est ossifié, pétrifié ou pourri.
(*Note de la 2e Éd.*)

priété est partagé entre le propriétaire proprement dit, et le propriétaire rentier, le propriétaire général, le propriétaire dont le titre de propriété est hypothéqué sur l'ensemble des richesses nationales.

Le régime des emprunts tend donc évidemment à réduire à zéro la propriété ordinaire, à faire passer entre les mains des capitalistes prêteurs les véritables titres de la propriété, à livrer à leur envahissement le sol tout entier. On voit que cette disposition est tout à l'avantage des grands possesseurs de la richesse, et principalement des financiers, banquiers et hauts commerçants, c'est-à-dire, des grands pirates improductifs. A mesure que la dette croît, la France devient de plus en plus la fermière de ces messieurs. C'est sur l'industrie, sur la propriété territoriale et sur l'agriculture qu'ils prélèvent leurs rentes, sans avoir à s'inquiéter eux-mêmes de la rentrée; le gouvernement s'en charge avec son administration, ses garnisaires et son armée.

Mais venons à nos citations. — La première va nous donner l'opinion d'un homme que l'on ne saurait traiter de RÊVEUR, puisque cet homme était un Académicien. C'est Lemontey, en effet, qui est l'auteur du passage suivant, passage d'autant plus remarquable qu'il a été publié tout au commencement de ce siècle. On ne comprend guère comment cette critique de Lemontey, si logique et si vigoureuse, n'a pas maintenu dans certaines bornes les docteurs de l'économie politique : il fallait que ce fût chez eux, véritablement, un parti pris de rester absurdes.

Le lecteur remarquera dans ce passage que la portée de la critique de Lemontey va plus loin encore qu'il ne le croyait lui-même; car cette critique s'applique au système tout entier de l'industrialisme morcelé, et non pas seulement à l'*emploi de la division du travail*, qui n'est qu'un des faits saillants de ce système. A bien dire même, Lemontey faisait une véritable erreur de point de vue dont il est facile de remarquer qu'il a eu le sentiment. C'est en effet une erreur de point de vue que de critiquer la division du travail, dont le principe est en lui-même excellent, plein de fécondité et de puissance, — tandis que l'on doit critiquer seulement le faux et détestable

emploi qu'en fait la Civilisation. — La critique de Lemontey n'en est pas moins juste en fait et démonstrative d'une vérité que le lecteur doit commencer à admettre en thèse générale, savoir : Que la forme civilisée gâte tout, vicie tout et corrompt les meilleurs germes. Écoutons ces paroles de Lemontey, qui mettent si bien en relief les vices de notre industrialisme et l'im[illegible] de la féodalité de quatrième phase :

L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissements. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence ; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations, se voit déshéritée des spéculations premières et productives (1). Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances

(1) La classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations... Ceci pouvait peut-être se dire à l'époque où la classe moyenne n'avait pas encore été au pouvoir, quand on ne connaissait que le gouvernement des aristocrates, des rois ou de la canaille. Aujourd'hui qu'elle a fait ses preuves, révélé son profond égoïsme et donné la mesure de son libéralisme, « qui n'est libéral que de haillons, car c'est tout ce que le peuple recueille de son intervention ; » — aujourd'hui, Lemontey ne nous encadrerait pas sans doute la classe moyenne dans une aussi glorieuse épithète.

Le fait d'ailleurs, et c'est ce qu'il importe de faire comprendre à Messieurs de la classe moyenne, n'en est pas moins très-juste et très-exact; les hauts industriels les déshériteront des spéculations productives, comme en sont déshéritées déjà les classes inférieures.

douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation

Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée, qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède, que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares, que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands, que des guerres civiles se feraient par souscription, que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la Bourse, que la littérature marcherait à peine avant la livrée, que les beaux-arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation de principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasements.

Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est possible. J'ai montré tout-à-coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès. On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvants les plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voies imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes éléments qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie d'assurance pour la vie politique des États. Quand une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il

n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes ; aux mendiants : Devenez des citoyens ; aux lâches indifférents : Ayez une patrie ; aux machines : Soyez des armes, défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ces moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

Les manufactures sont l'âme des nations modernes ; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragements d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance, car telle est maintenant la circulation de la richesse que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

Mais malheur au gouvernement qui ne considèrera dans les manufactures que le produit et non pas le travail ! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte ; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité, ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui, en physique, ne présente que l'idée du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou, sous un autre nom, le travail, est le fondement des sociétés européennes, le seul fil auquel tienne encore la morale des peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe ou l'abus.

Le travail sans produit cesserait à l'instant ; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondants et trop faciles (1), ils rejettent le travail ; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans

(1) Encore une argumentation très-vraie au point de vue civilisé, et qui fait le procès de notre système industriel, mais qui cesse d'être vraie au point de vue absolu. En effet, quand on aura réalisé un régime social, dans lequel les produits du travail reflueront équitablement sur toutes les têtes en raison de la coopération de chacun à la production générale, quand, en un mot, le *salaire* sera remplacé par *la part proportionnelle dans les bénéfices*. Plus les produits

cesse d'augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux éléments de la société ; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des lazzaroni commence.

Mais comment trouver ce point où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la subsistance de la population sans propriété ? Il faut se défendre ici des principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit, à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux ; enfin, je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très-importants. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

A quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population ? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée ? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou règlementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel ? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication ? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répres-

---

seront abondants et le travail facile, plus il y aura de bien-être, et plus ce bien-être sera généralisé.

Quant au *travail conservateur des vertus*, il ne sera plus sujet à s'*endormir*, lorsque l'industrie civilisée et répugnante aura fait place à l'industrie sociétaire et attrayante.

Toutefois, et je le répète encore, tout ce que dit là Lemontey est très-exact comme critique de notre industrialisme morcelé.

sions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique ? Telles sont les questions que l'homme d'état ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux ; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs, qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'éléments à combiner et tant de forces à diriger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière, cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule d'opérations dangereuses ou malsaines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes. On cherche partout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux ! Les tyrans, les méchants, pleurent au théâtre ; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes ; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant qui fait le bien avec persévérance.

J'ose prédire, moi, à Lemontey et à tous ceux qui, comme lui, ont bien vu le mal, que s'ils n'ont, pour y apporter remède, que des sucreries morales et des *jouissances pures* à l'adresse des manufacturiers, de ceux même qui sont capables, comme les tyrans, de pleurer au spectacle, ils pourront voir longtemps nombre de manufacturiers persévérer à bénéficier sur la vie des hommes, et s'enquérir beaucoup plus avidement des moyens de *baisser les salaires et abréger le travail*, que de ceux d'assurer la *conservation et le bien-être de l'ouvrier*.

Terminons par un article de *La Réforme Industrielle* (18 janvier 1833), où j'ai montré

LA CIVILISATION RUINANT SES PAUVRES.

L'EXEMPLE DE L'ANGLETERRE.

> A mesure que les profits de finances s'étendent et se multiplient, il se forme dans l'État un parti considérable dont les intérêts se trouvent en opposition avec ceux du peuple.
>
> NECKER.

Nous avons souvent signalé la tendance actuelle du mouvement social et le prochain avènement de la Féodalité mercantile, industrielle ou financière, comme on voudra l'appeler, qui caractérise la caducité de la Civilisation, comme la Féodalité nobiliaire en caractérise l'enfance. Chaque jour amène des révélations et des faits indiquant la proximité de cet odieux dénouement qui menace de terminer le drame terrible et sanglant de la Civilisation moderne. Ce sujet est trop important pour que nous n'y revenions pas souvent : c'est là, en effet, le phénomène social qui devrait concentrer aujourd'hui toute l'attention des penseurs. La profondeur et l'intensité du mal appellent un prompt secours; il n'y a pas de temps à perdre pour en étudier les causes cachées et se mettre en mesure d'y porter remède. C'est une question de vie ou de mort pour les nations européennes.

Et d'abord, n'entendez-vous pas dire tout autour de vous que nos sociétés sont usées et vieillies; qu'elles sont impuissantes à satisfaire les nombreux besoins qu'elles ont créés; qu'une réorganisation radicale est urgente? Ces vérités sont généralement senties; elles sont banales aujourd'hui; et cependant, tant est grand l'aveuglement, tant sont puissantes les préoccupations de parti, que la question de fond, la question sociale est négligée pour les questions toutes superficielles de la politique quotidienne. Eh! je vous le demande, qu'est-ce que la Légitimité, la Doctrine ou la République ont de commun avec cette *réorganisation sociale* dont chacun admet la pressante nécessité? Comment règleront-elles le compte du Prolétaire et du Propriétaire? Comment délivreront-elles l'un de la faim, l'autre de la peur? Les hommes de ces différents partis ont-ils seulement des projets, des systèmes quelconques à cet égard? Eh! bon Dieu! ils n'ont pas même la prétention d'en avoir, et c'est, en définitive, à l'emploi des prisons et à l'usage des baïonnettes qu'ils seraient tous conduits forcément pour maintenir l'ordre et calmer la faim. Le Mouvement s'occupe exclusivement de faire la guerre au Pouvoir; le Pouvoir suffit à peine à se défendre, et le Légitimisme intrigue au-dedans et au-dehors pour replacer une famille en lieu si dangereux pour elle, que, sans une incroyable aveuglement, celle-ci s'estimerait heureuse de l'avoir pu quitter à si bon marché. Or, je ne vois là rien qui ait rapport au fond de la question; je ne vois qu'un tumulte qui empêche de la poser; je ne vois qu'une cohue de fous se querellant avec tant d'acharnement sur la forme d'une girouette dorée dont ils veulent couronner le faîte de leur édifice qu'ils ne s'aperçoivent pas que l'incendie en dévore les bases.

Le mal pourtant est si grand que nombre de gens de conscience et de bonne foi, qui avaient mis leur espoir dans certaines théories politiques, tombent dans un abattement complet et désespèrent de l'avenir des nations européennes. Ils aperçoivent avec effroi, à l'entour d'eux, des symptômes de décomposition pareils à ceux qui ont caractérisé la destruction de tous les empires; et certes, jamais, à aucune époque, ces phénomènes ne furent aussi nombreux et les plaies sociales aussi profondes. Aujourd'hui, en effet, ce n'est plus la guerre qui est le terrible fléau des nations avancées en Civilisation; ce n'est plus la guerre, c'est la paix! C'est la

paix, puisque le Prolétariat et le Paupérisme, ces deux cancers rongeurs de nos sociétés modernes, s'étendent plus rapidement pendant la paix que pendant la guerre! puisque leur marche s'accélère par le développement de l'industrialisme et l'accroissement de la population!

Ce résultat est prouvé cumulativement par les trois faits suivants. On en pourrait citer bien d'autres, je me contente de ceux-ci :

1° Les pays où la Civilisation est à l'état le plus avancé, c'est-à-dire où l'industrie, les sciences et le système commercial ont reçu simultanément les plus grands développements; ces pays, comme l'Angleterre, la Belgique et la France, sont aussi les plus encombrés de prolétaires, de pauvres, de meurt-de-faim de toute espèce. Il serait absurde de contredire ce fait en citant les États-Unis, car ils ont de la place et sont maintenant en train de s'étendre; mais patience! ils recèlent tous les germes des progrès à faire pour nous rattraper.

2° Dans un même pays, le nombre des pauvres s'accroît avec le mouvement ascendant de l'industrie et de la population, de telle sorte qu'en Angleterre une période de 75 ans (de 1750 à 1825) a suffi pour élever la taxe des pauvres dans la proportion de 1 à 11, tandis que, pendant le même laps de temps, l'augmentation des dépenses publiques, qui s'est faite en raison de l'accroissement de la population portée au double, et du changement opéré dans les valeurs, est représentée seulement par le rapport de 4 à 1. Ajoutons, pour corroborer la preuve, que dans le même espace de temps à-peu-près (de 1765 à 1826), le nombre des accusés par année a été porté de 509 à 16147. Ces deux nombres sont entre eux comme 1 et 31. Encore a-t-il été solennellement affirmé par des magistrats de Londres qu'il n'y avait pas la dixième partie des délits dont les auteurs fussent mis en accusation aujourd'hui.

3° Dans les pays différents, enfin, ce sont les villes les plus riches et les plus industriellement prospères, telles que Lyon, Manchester, Liverpool, Bristol, etc., qui sont témoins des révoltes de Prolétaires. Ces révoltes non politiques sont un des plus grands symptômes de malaise qui se puissent manifester; car, pour que le peuple se porte à de telles extrémités, il faut que sa position soit affreuse. Une population

entière d'ouvriers s'insurge bien difficilement pour ses propres intérêts, et d'elle-même.

Il est donc prouvé par les faits que le Prolétariat et le Paupérisme augmentent, à notre époque de Civilisation, avec la population et plus vite qu'elle, en raison même des progrès croissants de l'industrie.

C'est là un signe odieux et menaçant, qui marque au front notre système social.

Veut-on la raison de ces faits? Elle est bien simple. — C'est que les capitaux suivent aujourd'hui sans contrepoids la loi de leur propre gravitation; c'est que, s'attirant en raison de leurs masses, les richesses sociales se concentrent de plus en plus entre les mains des grands possesseurs. Il n'en peut être autrement DANS LE MORCELLEMENT DES INTÉRÊTS, puisque la petite manufacture, la petite fabrique, ne peuvent pas lutter contre la grande manufacture et la grande fabrique; puisque la petite culture, se divisant et se subdivisant sans cesse, ne peut lutter contre la grande culture avec son matériel, ses avances, son unité; puisque toutes les découvertes des sciences et des arts sont, par le fait, le monopole des classes riches et augmentent sans cesse la puissance de ces classes; puisqu'enfin les capitaux donnent la force à qui les possède, et écrasent qui ne les possède pas. — Ce n'est pas seulement dans les affaires de production que les conditions actuelles sont énormément favorables aux grands industriels, aux grands propriétaires, et ruineuses pour les petits industriels, les petits propriétaires; l'avantage de position se retrouve avec un contraste aussi marqué dans les affaires de vente ou d'achat et de consommation. Ce sont là de simples vérités que nos superbes économistes auraient dû apprendre de leurs cuisinières, avant d'écrire leurs chapitres et leurs volumes sur leur science de la richesse des nations qui meurent de faim.

Il est donc avéré que, comme Producteur, comme Acheteur ou Vendeur, et comme Consommateur, c'est-à-dire sous les trois faces industrielles, la concurrence entre celui qui possède beaucoup et celui qui possède peu ou qui ne possède pas, est mortelle au dernier.

Or, sous la Féodalité nobiliaire, les grands Propriétaires, qui étaient des Seigneurs, eussent rougi de se livrer au commerce et à l'industrie. Ces fonctions entraînaient dérogeance. Alors aussi la masse des travailleurs acquérait de jour en

jour de nouvelles ressources; les classes moyennes se formaient; le Tiers devenait puissant et la noblesse s'affaiblissait. De nos jours, la prépondérance croissante de l'industrie a remplacé la noblesse de robe et d'épée par la noblesse de l'argent, et les écussons par le coffre-fort : le poids du coffre-fort détermine la hiérarchie des rangs et l'ordre des préséances. Aussi tous ceux qui possèdent sont-ils maintenant doublement excités et âpres à exploiter, spéculer, commercer, agioter et faire valoir. Outre la puissance de leurs capitaux individuels, les grands possesseurs de la richesse ont la force immense que leur fournit l'association des capitaux; cette force corrobore et cimente leur coalition, déjà si menaçante, contre les masses dont ils font le blocus industriel.

Il est donc avéré que le mouvement social actuel tend à dépouiller de plus en plus les classes inférieures et pauvres, au profit des classes supérieures et riches; il est avéré que l'industrie et le commerce, dont l'influence a détruit « la Féodalité nobiliaire, en diminuant peu à peu les servitudes » personnelles et directes, opèrent de nos jours, en continuant leur développement, l'accroissement des servitudes » collectives et indirectes, et organisent rapidement la Féodalité mercantile, industrielle ou financière » (Ch. Fourier, 1808) : ce qui constitue la phase de caducité de la Civilisation, phase la plus douloureuse comme la plus odieuse de la vie des nations.

Ce sujet voudrait un volume pour être traité. Ce que j'en dis suffit cependant pour montrer qu'aujourd'hui tout progrès dans le système de la Civilisation entraîne un péjoratif; que toute prospérité amène une extension du cancer social, et que notre organisation industrielle est une machine immense qui fait des Pauvres et des Prolétaires en quantité d'autant plus grande, que son travail est plus considérable et son mouvement plus accéléré.

Oui, à l'époque de vieillesse qu'elle a atteint, la Civilisation fait des pauvres, et le mouvement qui l'emporte vers la Féodalité industrielle est si énergique que l'Angleterre, qui avait laissé aux siens une dernière obole, la leur retire aujourd'hui.

Elle ruine ses pauvres!

Eh bien! lumineux philosophes, brillants économistes, savants politiques, grands hommes qui chantez la perfecti-

bilité sur tous les tons! que dites-vous de ces progrès que nous accomplissons? n'êtes-vous pas contents et fiers des pas de géant de votre Civilisation tant aimée? — Lisez les alinéas suivants, sur le sort des populations agricoles de l'Angleterre; je les extrais du *Temps*, JOURNAL DES PROGRÈS.

« Parmi les causes qui ont aggravé la position des labou-
» reurs, il faut placer les *enclosure's bills* ou actes du parle-
» ment qui ont ordonné la clôture et la distribution, entre les
» grands propriétaires, des terres communales, des terrains
» vagues, etc.; plus de sept millions d'acres de ces terres ont
» déjà été closes. Il ne restera bientôt plus que les rochers,
» les bruyères et les terrains absolument stériles qui ne soient
» pas enclos. Certes, on ne peut révoquer en doute ce qu'a-
» vancent, dans la défense de cette mesure, les économistes
» anglais; elle a pour résultat définitif l'accroissement de la
» richesse du pays. Elle était nécessitée par l'augmentation
» annuelle de la population, par la décadence de l'agricul-
» ture, qui souffre tant du système suivi par les magistrats
» dans la distribution des fonds provenant de la taxe des
» pauvres, par l'augmentation du prix des denrées, et par
» l'observation facile à faire du déficit annuel de la produc-
» tion de ces denrées, qui oblige à une importation onéreuse.
» On ne peut nier en effet que ces terres ne soient plus pro-
» ductives, mieux cultivées entre les mains de riches pro-
» priétaires qui peuvent faire facilement les avances souvent
» considérables qu'exige leur mise en rapport, et qu'en défi-
» nitive la communauté ne gagne un jour à ce changement.
» Mais cette mesure, quelque juste qu'elle paraisse à cause
» de ses résultats ultérieurs, n'en a pas moins pour résultat
» immédiat *la ruine d'un grand nombre de pauvres* qui jouis-
» saient du droit de parcours, du droit de pâture sur les com-
» munes pour leurs bestiaux, du droit tout aussi important à
» leur bien-être de couper le bois ou de lever la tourbe né-
» cessaires à leur chauffage, et même en beaucoup de cas, la
» charpente nécessaire à la construction de leurs modestes
» habitations.

» Partout où l'*enclosure* a été effectuée, le nombre des va-
» ches nourries par le pauvre, et qui nourrissaient à leur tour
» sa famille, a considérablement diminué; souvent même elles
» ont disparu jusqu'à la dernière; les dix moutons que chacun
» d'eux achetait, moyennant six pences par an, le droit de

» mener sur les communaux, ont été vendus à vil prix; en » quelques lieux même la vente de l'habitation du pauvre a » suivi celle de ses bestiaux, et les malheureux paysans dé- » possédés, sans qu'aucune compensation vienne adoucir le » coup qui les frappait, ont été obligés d'avoir recours au » fonds des pauvres pour le soutien d'eux-mêmes et de leurs » familles. Quelques-uns de ces *bills*, il est vrai, laissent à » tous le droit de devenir acquéreurs d'une portion du terrain » soumis à la clôture, mais les mesures ont été tellement pri- » ses que le prix énorme du bill lui-même, celui du mesurage » et une infinité d'autres frais, qui montent souvent ensemble » à plus de 40 liv. sterl. par acre, ont partout empêché ceux » auxquels les concessions eussent été le plus nécessaires, de » prendre part à la vente. Ceux qui le tentèrent se trouvèrent » ensuite plus malheureux que les autres, parce que les sa- » crifices qu'ils avaient faits pour devenir propriétaires les » avaient privés du capital nécessaire pour mettre leur lot en » valeur. Obligés d'emprunter, souvent à termes onéreux, leur » portion a presque toujours fini par être la proie de l'épicier, » du marchand du village, qui s'était empressé de leur faire » des avances. »

Remarquons bien l'état des choses, état qui ne peut qu'empirer en continuant dans le même système. La petite industrie, la petite culture, la petite propriété sont dans les plus mauvaises conditions pour produire, et produisent fort peu. Par la surabondance exubérante de ses membres et par la concurrence des grands magasins, le petit commerce se voit dans la nécessité de falsifier et sophistiquer les produits. — D'un autre côté, la population augmente dans une proportion tellement effrayante que son chiffre d'accroissement est actuellement, en Angleterre, de cinq cents personnes par jour! La Civilisation ainsi acculée n'a qu'une issue : l'économie politique la lui indiquera comme on vient de voir; elle posera en principe, en vue de l'intérêt général, qu'il faut augmenter la production, et, pour cela faire, supprimer la petite culture, la petite industrie, qui produisent peu et mal, et le petit commerce qui détériore les produits. Elle conclura forcément dès-lors à la suppression de la petite propriété, ainsi qu'elle concluait naguère, comme on sait, à la suppression de la grande en favorisant, de ses hauts, puissants et savants conseils, les lois d'expropriation révolutionnaire. Entretemps, la force des

choses complètera, aux chants de triomphe de l'Économie politique, la spoliation déjà si avancée de la masse par la minorité toute-puissante. Le sol sera intégralement envahi par de modernes conquérants industriels; les capitaux et le pouvoir appartiendront légalement et légitimement à des Seigneurs mercantiles. La concurrence dépréciative du salaire livrera le Prolétaire pieds et poings liés à ces Suzerains d'un nouveau genre; les masses populaires composeront un immense vasselage, salarié quand il pourra trouver du salaire, vivant au jour le jour quand il pourra trouver à vivre. — Cependant l'égalité devant la loi restera le premier article de la constitution; toutes les libertés seront inviolablement respectées: la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté d'écrire et émettre toutes les opinions, sans que la censure puisse être jamais rétablie. Le Prolétaire, déclaré apte à vaquer à toutes les fonctions de l'État, ne se verra jamais contester aucun des droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen; il jouira même de ceux qui ont été oubliés dans la fameuse déclaration de 89, comme le droit de vivre mille ans s'il peut, ou de mourir de faim, sans se plaindre, au coin des bornes. On peut espérer même qu'à cette époque, on sera enfin parvenu à établir définitivement et solidement dans le pacte fondamental, la consécration formelle et sans équivoque, du principe de la souveraineté du peuple.

On sera bien avancé alors! Pourtant le développement progressif de la Civilisation et de nos institutions indéfiniment perfectibles amènera bientôt la question des LIMITES DE LA POPULATION.

Or, la Civilisation a quatre moyens pour établir l'équilibre de population; que nos législateurs et moralistes veuillent bien me permettre de les leur indiquer.

Le premier consiste à propager les bons conseils de *Malthus*, et à sermonner le prolétaire marié.

Le second serait d'obtenir, par vœux monastiques et consécrations religieuses, le célibat d'une partie de la société. Celui-ci n'est guère dans l'esprit philosophique et progressif; le premier est évidemment impuissant et nul. — Les deux derniers procédés sont plus sûrs; ils consistent à faire des eunuques ou à détruire les enfants, tout simplement. Il n'y a pas besoin d'être grand Économiste pour les découvrir; ils ont d'ailleurs, en leur faveur, l'épreuve du temps; car on

les emploie avec succès depuis longues années, le dernier en Chine, l'autre dans une grande partie de l'Asie. — Nul doute que dans le siècle des lumières on ne sache faire le meilleur choix.

Ce ne sont point ici des prophéties mystiques : une grande partie de ces faits sont accomplis ; nous sommes emportés rapidement dans le mouvement qui les enfante, et l'histoire du Prolétariat est bien de l'histoire moderne. La France a été frappée de terreur lors des évènements de Lyon ; il est incroyable qu'elle ait si légèrement oublié que le seul appareil que l'on ait su placer sur une plaie aussi profonde, a été l'application de trente mille baïonnettes. L'Angleterre est aux abois. Depuis quelques années elle pousse des cris de détresse, et sa Réforme parlementaire n'est bonne qu'à la tromper un moment sur la nature de son mal ; les enquêtes successives montrent à nu l'intensité croissante de la gangrène qui la dévore.

Il faut reconnaître que la Civilisation entraîne les nations européennes vers la Féodalité industrielle, et qu'elle peut les engouffrer bientôt dans un abîme insondable. Suppose-t-on que ces populations faméliques de Prolétaires, de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressées par le besoin, se contenteront toujours de courber l'échine à un dur travail dont le produit, glissant fatalement de leurs mains, grossit incessamment les trésors des Princes du commerce et de l'industrie ? Ce serait une dérision de le croire.

Or, la révolution du siècle dernier a été faite *pour* des droits politiques et des principes plus ou moins abstraits, *par* des Avocats, des Marchands, des Idéologues, gens dont les habitudes et les mœurs premières étaient douces et polies, *contre* des Seigneurs, des Princes, un Clergé, une Cour. C'était une querelle entre des classes élevées, policées, instruites. — Cette Révolution a produit 93.

Les Révolutions de l'avenir seraient faites *pour* des droits positifs, des intérêts vivants, *par* des populations que la Civilisation a laissées dans un état inculte, grossier et demi-sauvage. Ce serait, dans toute sa nudité, la guerre de celui qui ne possède pas contre celui qui possède. Cette guerre-là résumerait toutes les autres... En présence d'un pareil avenir il n'y a pas eu paradoxe à dire que 93 serait l'âge d'or des Révolutions modernes.

En résumé et pour arriver à une conclusion : Les nations sont intestinement divisées aujourd'hui en deux camps ennemis ; chaque progrès des sciences et de l'industrie, chaque pas de la Civilisation augmente la divergence des intérêts et l'hostilité des classes antagonistes. La Civilisation prise entre l'exiguïté de la production et l'encombrement croissant de la population, marche sans déguisement à la constitution de la Féodalité industrielle et, par suite, à des révolutions nouvelles.

Dans cette occurrence, nous présentons un moyen de concilier les prétentions les plus divergentes, d'opérer la fusion intime des classes, des partis et des intérêts les plus opposés : nous offrons à nos concitoyens un système d'Association intégrale, qui produira l'ordre en s'appuyant sur la liberté, qui intéressera directement, les unes aux autres, les trois facultés productives, CAPITAL, TRAVAIL, TALENT, et amènera sans contrainte l'équilibre de population. Nous demandons l'examen. — Que les hommes sincères jugent dans leur conscience, si l'on doit passer légèrement à l'ordre du jour, et si nos dédaigneux Politiques ont bonne grâce à faire de l'obscurantisme sur ces solutions.

Mais les politiques, les journalistes et les rhéteurs ne veulent ni voir, ni écouter ; ils continuent leur commerce de paroles creuses, d'intrigues et de clabaudage, et puis ils disent à la nation, sur mille tons et mille modes, qu'elle est belle, qu'elle est glorieuse, qu'elle est riche, qu'elle est éclairée, qu'elle est sage et intelligente ; et sur mille tons et mille modes ils en ont menti !

Car elle n'est pas riche, mais pauvre, puisqu'elle a vingt-deux millions de meurt-de-faim à six et sept sous par jour, et quatre millions à onze sous ;

Car elle n'est pas glorieuse, puisque l'esprit mercantile a usé tout ce qu'il y avait de noble dans l'esprit français, et puisque la nation française est aujourd'hui la plus ridicule et la plus bafouée de l'Europe ;

Car elle n'est pas belle, la France, puisqu'elle est hideuse de misère dans ses villes et dans ses campagnes ;

Car elle n'est pas éclairée, puisqu'elle a vingt-six millions d'habitants qui ne savent pas même lire et écrire ;

Car elle n'est ni sage ni intelligente, journalistes, mais bien folle et absurde, puisqu'elle est toujours prête à vous écouter, malgré les horions qu'elle y a déjà gagnés, malgré les inepties, les déceptions et les maux sans nombre qu'ont toujours recelés et engendrés vos paroles dorées, vos promesses menteuses ! — Sauf votre respect, Messeigneurs, voilà mon avis.

NOTA. (3e édition.) La *Phalange* et la *Démocratie pacifique*, organes de l'École Sociétaire, ont suivi et combattu pas à pas, depuis 1836, les développements giganteſques de la Féodalité financière. Toutes les grandes questions qui se rattachent à ce sujet ont été traitées à fond par ces organes. Nous n'essaierons pas même de donner ici la liste de ces questions ; mais nous tenons à énoncer du moins une observation spéciale et caractéristique, qui a été, à maintes reprises, exposée dans ces feuilles avec beaucoup de verve par notre collaborateur et ami E. Bourdon. Nous voulons parler de l'évidente analogie d'organisation que la Féodalité financière présente, dans la constitution des grandes Compagnies industrielles surtout, avec l'organisation féodale du moyen-âge.

Ces Compagnies, en effet, se forment par la concentration actionnaire d'une multitude innombrable de petites forces dont les barons et les princes de l'agiotage et de la banque, composant le *personnel administratif* de ces Compagnies, deviennent les directeurs et les chefs. La puissance militaire des barons, des comtes et des ducs nobiliaires leur venait des légions de vassaux armés qu'ils conduisaient à la guerre. De même, la puissance industrielle de nos barons, comtes et ducs financiers, leur vient bien moins de leur propre fortune que des masses énormes de petits capitaux qu'ils rangent sous leurs ordres, et avec lesquels ils conquièrent les grands fiefs industriels, chemins de fer, canaux, mines, etc., etc., etc., emportent toutes les hautes positions, et se rendent maîtres du champ de bataille industriel, commercial et politique.

Il est évident, en effet, que les légions des petits actionnaires bourgeois, qui fournissent la masse des fonds des grandes Compagnies, sont les armées de la Féodalité nouvelle. Matière taillable, corvéable et contribuable à merci, à eux les pertes, les revers et tous les horions de la guerre. Dans les défaites ce sont eux généralement qui souffrent qui paient, qui sont massacrés. Dans les victoires ils n'ont qu'une maigre largesse : ils ne participent pas aux grands profits de la SPÉCULATION ; loin de là, c'est toujours sur eux que la spéculation fait ses profits.

Sans développer davantage l'idée, on voit clairement que les légions actionnaires font exactement aujourd'hui, en système collectif et dans l'ordre industriel, la fonction des *troupes enrégimentées* par la Féodalité militaire dans l'ordre guerrier du moyen-âge.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

—

SUR UNE ILLUSION DE L'ÉCONOMISME.

Il est à propos de signaler ici un fait capital qui passe sous les yeux de nos savants économistes et publicistes, sans qu'ils sachent y rien comprendre. Tout radieux de leur division des propriétés, ils se plaisent à supputer le nombre des petits cultivateurs qui sont aujourd'hui propriétaires. — M. Ch. Dupin, par exemple, qui s'est constitué si bénévolement le patron de la petite propriété, qui professe au Conservatoire des doctrines si mirobolantes sur la haute utilité, pour les prolétaires, de la consommation des oisifs et dévorants; qui fulmine des imprécations contre ceux qui établissent des classes dans la nation, et qui trouve que tous les Français sont riches et heureux sous le règne de la Charte régénérée, M. Dupin établit pourtant des classes et nous apprend qu'il y a en France :

4 millions de chefs industriels,
4 millions seulement d'ouvriers,
24 millions de propriétaires.

Hé bien ! ce sont là de mauvais jeux de mots d'économistes endormeurs. — Propriétaires ! — Combien en ai-je vu de ces propriétaires à qui il ne faut pas trois jours pour cultiver leur propriété, et qui, le reste de l'année, ne travaillent certes pas pour leur compte et sur leurs domaines !

24 millions de propriétaires ! — Admirez donc combien ce résultat, — vrai ou faux, — est puissant et concluant, quand, sur ces 24 millions de propriétaires, il y en a 12 ou 14 millions qui n'ont pas toujours du pain noir à manger ; — bienheureux 24 millions de propriétaires !

Et puis, — et c'est ici que j'en voulais venir, — j'admets qu'il y ait 24 millions de Français inscrits sur les registres de

la propriété, qui pour un château, qui pour un coin de champ, qui pour une masure, cela ne prouverait nullement qu'il y ait vingt-quatre millions de *propriétaires*. — Oh ! non, en vérité ; — car le rapport de M. Gouin à la chambre a constaté cette année (1834), par le relevé des registres de l'administration des hypothèques, que la propriété foncière est grevée en France de 13 milliards ! 13 milliards, entendez-vous ! si bien qu'une foule immense de ces cultivateurs, que vous rangez dans la classe des propriétaires, ne sont que les fermiers des prêteurs, et fermiers encore à des conditions bien plus onéreuses que les fermiers ordinaires ; car le fermage de l'argent est au moins du 5 %, tandis que le fermage de la terre n'est guère que du 2 1/2 ou du 3 %; et la propriété qui supporte ce poids de 13 milliards, c'est surtout la petite propriété. — Puis, ce n'est pas tout, car il faudrait ajouter à cette charge, une charge peut-être aussi forte de prêts usuraires, de prêts sur gages, etc., qui grèvent encore la pluralité des petits cultivateurs.

Les cultivateurs du département de la Haute-Saône, limitrophe de celui où j'écris en ce moment, doivent des millions aux Bâlois ; ces mêmes prêteurs bâlois possèdent presque toute la ville de Mulhouse, et le Quartier-Neuf en entier. Maisons, fabriques, industrie, ils ont hypothèque sur tout. C'est de même dans toute l'Alsace. Voilà vos propriétaires !

SUR L'ANALYSE SCIENTIFIQUE DE LA CIVILISATION.

Il convient de donner au lecteur au moins une idée approximative de ce que devrait être une analyse complète de la Civilisation : c'est ce que l'on peut faire très-facilement, en montrant ce que devrait être l'analyse d'un seul des éléments de cette société ; — soit, par exemple, le Commerce.

Quelques lignes de Fourier vont nous faire envisager toute l'étendue du sujet.

Disons d'abord que le mécanisme commercial subit, dans les différentes périodes, des transformations successives indi-

quées au tableau suivant, extrait du *Traité de l'Association*, Tome I, page 467. (Voyez, pour les signes ⋈, K, etc., l'explication à la fin de la note.)

ECHELLE *des Méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales.*

En Edenisme.	1.	Compensations anticipées
En Sauvagerie.	2.	Troc ou Négoce direct
En Patriarcat.	3.	Trafic ou Négoce indirect
En Barbarie.	4.	Monopoles, maximations, etc.
En Civilisation.	5.	Concurrence individuelle.
En Garantisme.	6.	Concurrence sociétaire.
En Harm. simp.	7.	Consignation continue.
En Harm. comp. divergente.	8. ⋈	Y *Évaluation antérieure.* A *Compensations arbitrées.*

» Conformément à ce tableau, nous devons analyser la concurrence individuelle ou méthode 5e, civilisée, lutte mensongère et complicative; indiquer les erreurs qui ont empêché le génie social de s'élever à la méthode 6e, Garantisme, ou Concurrence sociétaire, véridique et réductive.

» Cette étude exigera une analyse des Caractères qui constituent la méthode actuelle 5e; en voici le tableau :

TABLE SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ

DISTRIBUÉS EN SÉRIE MIXTE.

Progression des genres accolés.

1. La duplicité d'action.
2. *L'Estimation arbitraire.*
3. *La Licence de Fourberie.*
4. L'insolidarité.
5. La Distraction de Capitaux.
6. Le Salaire décroissant.

7. *L'Engorgement factice.*
8. *L'Abondance dépressive.*
9. *L'Empiétement inverse.*
10. *La Politique éversive.*

11. L'Engourdissement ou Discrédit.
12. La Monnaie fictive.
13. La Complication fiscale.
14. Le Crime épidémique.
15. L'Obscurantisme.

16. *Le Parasitisme.*
17. *L'Accaparement.*
18. *L'Agiotage.*
19. *L'usure.*
20. *Le Travail infructueux.*
21. *Les Loteries industrielles.*

22. Le Monopole corporatif.
23. Le Monopole fiscal ou régie.
24. Le Monopole exotique ou colonial.
25 Le Monopole maritime brut.
26. Le Monopole féodal ou castique.

27. *La Provocation.*
28. *La Déperdition.*
29. *L'Altération.*
30. *La Lésion sanitaire.*

31. La Banqueroute.
32. La Contrebande.
33. La Piraterie.

34. *Les Maximations, Réquisitions.*
35. *L'Esclavage spéculatif.*
36. L'Égoïsme général.

PIVOTS. ⋈ Y L'INCOHÉRENCE OU MORCELLEMENT AGRICOLE.
Λ LA PROPRIÉTÉ INTERMÉDIAIRE.

Transition bi-composée, directe et inverse, en simple et en compose

⋈ ⋀ V LA MAÎTRISE PROPORTIONNELLE.
⋈ ⋀ W LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE.
⋈ Λ LE MONOPOLE INTÉGRAL SIMPLE.
⋈ Λ LE MONOPOLE INTÉGRAL COMPOSÉ.

» Ce ne sera qu'à la fin de la 9e section que je définirai quelques-uns de ces nombreux caractères : provisoirement,

nous pouvons, de l'inspection du tableau, déduire quelques généralités.

» Parmi ces 36 caractères, plusieurs sont déjà connus, entre autres l'agiotage, l'usure, la banqueroute.

» Peut-on trouver dans les mille théories commerciales une seule définition de ces trois caractères, c'est-à-dire un classement

de toutes les sortes de banqueroutiers?
de toutes les sortes d'usuriers?
de toutes les sortes d'agioteurs?

Non, et pour preuve je donnerai, en 9e section du *Traité*, un classement de la banqueroute en trente-six espèces. Les autres caractères, comme usure, agiotage, exigeraient de même ce classement que nul auteur n'a donné.

» Il suit de là, qu'après tant de traités sur le commerce, on n'a pas encore fait le premier pas en théorie, c'est-à-dire la définition. Singulière omission de la part de ces hommes qui donnent pour précepte de procéder par les méthodes analytiques. »

Voici maintenant l'analyse de la banqueroute, telle qu'elle se trouve au 2e volume du *Traité*, page 419 (1re *éd.*).

HIÉRARCHIE DE LA BANQUEROUTE. — Série LIBRE en 3 Ordres, 9 Genres, 36 Espèces.

ORDRE ASCENDANT.
TEINTES LÉGÈRES.

1er GENRE. *Les Innocents.*
1. La Banqueroute Enfantine.
2. *id.* en Casse-cou.
3. *id.* en Tapinois.
4. *id.* Posthume.

2e GENRE. *Les Honorables.*
5. La Banqueroute en Oison.
6. *id.* en Visionnaire.
7. *id.* sans Principes.

3e GENRE. *Les Séduisants.*
8. La Banqueroute à l'Amiable.
9. *id.* de Bon ton.
10. *id.* de Faveur.
11. *id.* Galante.
12. *id.* Sentimentale.

ORDRE CENTRAL.
TEINTES GRANDIOSES.

4e GENRE. *Les Tacticiens.*
13. La Banqueroute Cossue.
14. *id.* Cosmopolite.
15. *id.* de haute Espérance.
16. *id.* Transcendante.
17. *id.* en Échelon.

5e GENRE. *Les Manœuvriers.*
18. La Banqueroute en Feu de file.
19. *id.* en Colonnes serrées.
20. *id.* en Ordre profond.
21. *id.* en Tirailleurs.

6e GENRE. *Les Agitateurs.*
22. La Banqueroute de Grand Genre.
23. *id.* au Grand Filet.
24. *id.* en Attila.

ORDRE DESCENDANT.
TEINTES ABJECTES.

7e GENRE. *Les Sournois.*
25. La Banqueroute d'Indemnité.
26. *id.* Hors de ligne.
27. *id.* Repiquée.
28. *id.* Béate.

8e GENRE. *Les Barbouillons.*
29. La Banqueroute d'Illusion.
30. *id.* en Invalide.
31. *id.* d'Écrasement.
32. *id.* Cochonne.

9e GENRE. *Les Faux Frères.*
33. La Banqueroute en Filou.
34. *id.* en Pendard.
35. *id.* en Borgnon.
36. *id.* Pour rire.

Y Les Banqueroutes NATIONALES. ⋈ Les Banqueroutes en MINIATURE. A

Voilà donc la critique indiquée sur UN caractère de Civilisation. Ce caractère se divise en 36 caractères de *genres*, et l'un de ceux-ci est divisé en 36 caractères d'*espèces*, — sans compter les *transitions* et les *pivots*. Il faudrait maintenant entrer dans l'examen de tous ces caractères de genre et d'espèce pour avoir l'histoire du Commerce. — On peut juger facilement, d'après cela, ce que serait une analyse complète de la Civilisation, un traité de critique intégrale, dans lequel on examinerait tous ses caractères divisés et subdivisés ainsi en genres et en espèces. — Il y a beaucoup de benoîts Civilisés qui disent, en parlant de Fourier et des hommes de son École : « Ces gens-là sont des rêveurs, ils ne connaissent pas la société. » — Eh ! vous autres dont la vue est si profonde et qui prétendez si bien connaître la société, essayez donc quelques analyses dans le genre de celles que vous présentent ces *rêveurs qui ne connaissent pas le monde*.....

Les ⋉, Y, Λ, sont signes de *pivot*, pivot *direct* et pivot *inverse*. Les K, dans diverses positions, sont signes de *transitions*, *directe* ou *inverse*, *ascendante* ou *descendante* ; ⋋, ⋌, signes de *simple* et de *composé*, etc. — Fourier fait dans ses livres un fréquent usage de ces signes, dont il est très-facile d'acquérir l'intelligence, et qui sont un texte à déclamations pour ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de voir combien leur usage apporte de commodité et de précision scientifique. — Quand on apprend l'algèbre, l'astronomie, la chimie, on ne fait pas difficulté d'accepter quelques signes particuliers qui facilitent l'étude de ces sciences. — Pourquoi refuse-t-on à la science sociale la faculté de s'aider aussi de quelques signes ? — Je les ai supprimés pour ne pas effaroucher les lecteurs ; on y perd en rigueur et en précision.

TRANSITION.

Une voile ! une voile !
BYRON.

Il était nécessaire d'inspirer confiance au lecteur en lui montrant que la Théorie scientifique de Fourier fournit les moyens d'apprécier et de classer rigoureusement les faits généraux et successifs du mouvement social, et produit sur la société actuelle en particulier une critique forte, vigoureuse et substantielle.

Le lecteur aura compris, sans doute, la supériorité de cette critique qui va au fond des choses, qui cherche le mal où il est, le poursuit et le traque dans sa réalité et dans ses causes, sur la critique étourdie et superficielle que produisent les moralistes phraseurs ou les partis déclamateurs politiques. Il a pu reconnaître que l'une se traduit en faits positifs, en griefs articulés, en vices reconnus, constatés et classés, et qu'elle appelle une solution scientifique et pacifique : tandis que l'autre ne se traduit qu'en récriminations, en illusions, en palabres, ou en taquineries, en émeutes et en révolutions. L'une s'allie à la science, l'autre à une vaine littérature ou aux passions des partis. Loin de moi la pensée que tous les critiqueurs dont je fais la critique aient conscience de la vanité de leurs œuvres ; certes, il est parmi eux des hommes au cœur chaud et généreux, pleins de belles et nobles intentions ; mais il faut reconnaître que les *intentions* ne font absolument rien à l'affaire.

Puisque nous sommes dans le siècle des professions de foi politiques, que chacun se croit obligé de donner la sienne et qu'on en demande à tout le monde, il convient peut-être que je formule nettement ici la mienne. Aussi bien elle est, à peu de différences près, pour sûr, celle de tous les hommes qui ont compris la science sociale que Fourier a découverte. Donc, voici :

Il y a dans chaque parti des moyens et des hommes. Pour ce qui est des moyens proposés par les partis, le lecteur sait assez déjà le compte que nous en faisons. Ceux de ces prétendus moyens qui ne sont pas dangereux, nous les trouvons tout au moins sans valeur, et singulièrement ridicules. Voilà la première partie de ma profession de foi politique. Passons à la seconde, et examinons la composition de chaque parti.

Le Juste-Milieu est l'expression de la pensée de la Bourgeoisie et de ses intérêts tels qu'elle les comprend. Pour elle, l'état de choses actuel est un idéal parfait. D'ailleurs, les grands principes de liberté, de justice et d'égalité, pour lesquels ses pères ont versé leur sang, lui ont donné le pouvoir, et comme elle le tient et l'exploite à son profit, elle trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des gouvernements possibles.

Une cause très-favorable à ce parti, c'est la crainte des perturbations révolutionnaires, des guerres civiles et étrangères, des proscriptions, des septembrisades, octembrisades, novembrisades *etcætera*brisades, dont ces perturbations composent leur cortège ordinaire. — A cette cause il faut ajouter encore le désillusionnement politique de ceux qui se sont convaincus, par une triste expérience, de la vanité des changements constitutionnels et qui, désespérant d'avoir mieux, préfèrent ce qui est à de nouvelles chimères.

Ainsi, les rangs du Juste-Milieu se composent, en grand nombre, des hommes qui réunissent à une certaine aisance, un caractère bourgeois et égoïste, et dont l'opinion se résume dans ces deux vers du vieillard de la *Bayadère* :

Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux.

Ceux-là, ce sont les juste-milieu enragés.

Viennent ensuite les juste-milieu par suite d'indifférence en

matière politique ; — et enfin le petit nombre des hommes de sens et de raison profonde qui, comprenant la stérilité et le danger des éréthismes politiques, et sentant d'ailleurs que les améliorations réelles sont indépendantes des formes gouvernementales, s'occupent à faire surgir la question sociale, et à la placer sur les débris de la vieille politique.

Ces derniers sont les meilleurs défenseurs du gouvernement, parce qu'ils ne le défendent pas bassement, ni par des raisons particulières et égoïstes, mais bien par des raisons de haut intérêt national. Ils ne sont pas les amants intéressés ou payés du gouvernement ; ils sont loin de regarder l'état de choses actuel comme un type parfait, ils ne le soutiennent pas pour sa valeur propre, mais parce que la stabilité est nécessaire à l'introduction des changements sociaux dont ils sentent l'importance, et qui ont besoin de la paix pour se réaliser. C'est à cette nuance que se rattachent un grand nombre d'écrivains de la *presse départementale*, bien autrement forts et avancés sur le terrain de la politique rationnelle que ne le sont les idéologues et les bavards de Paris. — Tous ces hommes, qui reconnaissent la supériorité de la question sociale et lui subalternisent la politique, défendent en général le gouvernement contre ses adversaires (1).

Quant aux soldats de la République, ce sont, en général, des caractères ardents : — les uns, ambitieux, roués, poussant aux agitations parce qu'ils ont confiance dans leur courage personnel, dans la force de leur poignet, pour se faire jour et s'élever très-rapidement et très-haut, ainsi que cela se voyait il y a quarante ans, — quitte à tomber très-rapidement et très-bas, ainsi que cela se voyait encore il y a quarante ans, ils en acceptent la chance ; — les autres, ardents aussi, mais pleins de générosité et de bonnes intentions, rêvant le bien par la République sans se rendre compte de ce que serait en réalité la République si l'on en bâclait une en France. Ceux-là légitiment leur opinion par l'étymologie du mot République : — la République, c'est la *chose publique*, *res publica* ; et c'est à cause de la juxtaposition de ce substantif latin *res* et de l'adjectif *publica*, que, ne voulant pas du Juste-Milieu et ne sachant rien de mieux, ils se sont faits républicains.

(1) En 1834. (*N. de la 2e Édit.*)

Dans le Juste-Milieu, si l'on trouve souvent égoïsme, absence d'honneur et de sentiments, on trouve aussi plus de maturité et de raison.

S'il y a dans la République plus d'extravagance et d'ambitions en délire, il y a aussi plus de générosité, d'espérance et de bons désirs, plus de vouloir et de courage.

Et la gauche?... Oh! certes on peut appartenir à la gauche, et penser comme M. Odilon Barrot et consorts, on peut se délecter à la lecture de ses journaux et être très-honnête homme au fond, je n'en doute nullement: mais il serait, dans ce cas, difficile de prouver qu'on n'appartient pas à l'opinion la plus niaise, la plus vide, la plus nulle qu'il soit possible d'imaginer: cette opinion-là ne se formule par rien, elle est insaisissable. Quel système, quelle vue, quelle idée, quels principes y a-t-il sous cette opinion? Je n'y vois que vent et palabres, palabres, palabres et encore palabres! (1).

Si nous passons dans le camp de la Légitimité, nous y trouvons une théorie qui a quelque chose de spécieux et qui peut paraître plausible à des logiciens comme il s'en trouve tant. — Il n'y a eu, dit-on, de stabilité et de durée à la fois que dans les monarchies héréditaires. Le principe de la tradition possédant par lui-même une puissance sur l'esprit des peuples, il est principe d'ordre et par conséquent principe légitime d'autorité gouvernementale. — Raisonnement excellent tant que, *de fait*, une dynastie conserve sa puissance morale sur la nation. Mais quand l'amour des personnes royales et le respect pour la tradition, qui faisaient toute la valeur, toute la légitimité de la dynastie, ne sont plus que haine et mépris, cette légitimité est coupée dans sa racine, dans son principe même; rien n'est plus clair.—C'est ce qui renverse tous les raisonnements des légitimistes. — Et d'ailleurs, dans toutes ces querelles politiques, les raisonnements ne sont là que pour habiller les petites passions et les intérêts des partis: aussi voyez-vous les raisonnements et les thèses varier sans cesse avec les circonstances, et la logique se plier et s'assouplir à toutes les exigences du jour.

Nous, de l'École sociétaire, nous désirons la stabilité et la

(1) *Palabras*, paroles ronflantes et vides.

consolidation du gouvernement constitutionnel actuel, parce que sous ce gouvernement on peut faire toutes les améliorations utiles, importantes, réelles, et opérer complètement la réforme sociale; ce qui sera démontré au lecteur quand il connaîtra le procédé par lequel elle doit s'opérer.

J'ajoute que, pour la transformation, je n'attends pas grands secours des hommes du Juste-Milieu pur, gens en général très-routiniers, pauvres de cœur et peu susceptibles de se convertir à une idée de progrès : j'attends davantage des âmes jeunes et généreuses égarées aujourd'hui dans le labyrinthe républicain, mais qui peuvent facilement s'échauffer à l'idée d'une transformation radicale par voie pacifique.

J'attends beaucoup des hommes du parti social, parti qui du reste s'est formé dans ces derniers temps au contact des idées de l'Ecole sociétaire.

Je n'attends presque rien des hommes de la légitimité; car, à quelques exceptions près, ce parti n'a pas accueilli, dans son sein, seulement l'ombre d'une des idées sociales dont les germes remplissent déjà l'atmosphère (1).

— Parce que les opinions divergentes des partis politiques sont aujourd'hui sur le tapis, il est nombre de personnes qui ne se figurent pas qu'on puisse être en dehors de ces querelles. Aussi les uns ont-ils imaginé que nous travaillons pour le compte du Juste-Milieu; d'autres ont découvert que nous sommes des républicains déguisés. Eh! bon Dieu, nous ne sommes pas plus pour les uns contre les autres, qu'avec ceux qui veulent que l'on casse les œufs par le gros bout, contre ceux qui veulent qu'on les casse par le petit. — Combien de disputes du même genre ont agité les hommes pendant longues années, qui ont été ensuite oubliées complètement, et dont il n'est resté qu'un titre de honte pour l'esprit humain! Le même sort attend nos controverses actuelles, et voilà pourquoi nous ne sommes pas avec une erreur contre les autres erreurs, mais avec la vérité et la science contre toutes les erreurs réunies. — Seulement nous admettons qu'il y a dans tous les partis des hommes à bonnes intentions, et

(1) Ce jugement de 1834 sur les légitimistes doit être en partie réformé aujourd'hui. Des progrès se sont accomplis chez eux, qui en présagent de nouveaux sans doute. (*N. de la 2e Edit.*)

vraiment désireux du bien : — par malheur, ces bonnes intentions n'avancent en aucune façon les affaires.

Il s'agit d'un problème social à résoudre, d'une combinaison d'intérêts à trouver, d'une INVENTION à produire. Or, quand bien même ce serait l'homme le plus mal-intentionné, le dernier des scélérats qui produirait *l'invention*, il faudrait la prendre et laisser là les élucubrations erronées des meilleures consciences. — On comprend bien que l'hypothèse extrême que j'établis ici, a pour but de caractériser nettement les choses et de poser la question scientifique comme elle doit l'être, indépendamment des hommes, des coteries et des partis. Si cette vérité de raison était admise en France, nous ne serions pas bien éloignés de nous entendre ; car la lutte âcre, haineuse, hostile et stérile ferait place à la discussion posée et scientifique. La vérité et l'avenir n'y perdraient pas.

Il est si important de bien connaître le caractère de la Civilisation avant d'entrer dans l'exposition des principes sociétaires, qu'au risque de fatiguer le lecteur par redondance, nous dirons encore en terminant cette première partie :

1° Que la Civilisation ne tire de ses terres, capitaux, industries, procédés mécaniques et scientifiques, etc., qu'un produit infiniment faible,

Parce qu'elle distrait de la production une foule de têtes et de bras qu'elle emploie ou à détruire, ou à ne rien faire ;

Parce qu'elle laisse régner la plus grande et la plus ruineuse anarchie dans ses travaux productifs ;

Parce qu'elle absorbe d'immenses capitaux et des légions d'agents à la fonction de la distribution, dite commerce, qui prélève d'immenses bénéfices sur le corps social, sans rien produire ;

2° Que la Civilisation, au lieu de répartir, comme il est juste, les richesses produites, proportionnellement au triple concours du Capital, du Travail et du Talent, en liant ainsi les trois éléments de la production et les classes qui les représentent, concentre de plus en plus les dépouilles du travailleur et le prix de ses sueurs entre les mains des maîtres du capital. Cet état de choses diminue énormément la production qui résulterait de la convergence des forces et fait l'avenir gros de désastres et de commotions révolutionnaires ;

3° Enfin, que la Civilisation engendre la discorde entre tous les

intérêts individuels et collectifs ; sème partout la haine et la guerre ; force les hommes, fussent-ils des anges, à l'emploi de la fraude, de la violence, de l'oppression et du mensonge en toutes relations ; entretient des mœurs perverties et dégradées ; met en guerre individus contre individus, classes contre classes, passions contre passions ; développe hideusement, en un mot, l'ÉGOISME GÉNÉRAL et la DUPLICITÉ D'ACTION, les deux caractères pivotaux des sociétés subversives.

On ne nous accusera pas, nous qui affirmons qu'il y a remède, de nous faire illusion sur la profondeur du mal ; nous prouvons assez que nous connaissons tous les vices, toutes les misères. Personne, avant Fourier, n'a porté la sonde aussi avant dans la plaie ; personne n'a promené d'une main aussi savante, aussi sûre, le scalpel dans le corps social. On avait bien fait, avant lui, quelques égratignures à la peau : il a fait, lui, une autopsie intégrale.

Si j'ai eu le bonheur de rendre cette critique sociale claire et intelligible au lecteur, si je suis parvenu à lui inspirer foi au pilote qui nous a guidés à travers les écueils de l'ancien monde, nous pouvons nous considérer comme embarqués sur le même navire, et faisant voile ensemble vers un nouveau continent. L'horreur des misères qu'engendre la Civilisation avec une si prodigieuse fécondité, donnera désir aux hommes dont le cœur est droit et la volonté bonne, que le génie de Fourier n'ait pas fait fausse route, et qu'en le suivant dans son voyage de découvertes à travers les Destinées humaines, nous abordions des plages aussi belles que sont hideuses celles dont nous venons de reconnaître les contours.

Donc, amis ! larguons les voiles, prenons le vent et naviguons sans nous mutiner, comme jadis, sur la mer Atlantique, l'équipage stupide que le grand Christophe conduisait au Nouveau-Monde.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

On a dit souvent que la science ne donnait pas le bonheur ; et cela est vrai, quand la science ne s'impose pas pour tâche d'en découvrir la voie. Jamais les nations n'ont été plus éclairées qu'aujourd'hui, jamais l'industrie n'a été plus étendue, et jamais le malaise n'a été plus grand, l'agitation plus terrible. Riches et pauvres souffrent de l'état des choses ; l'humanité entière est livrée à la tourmente ; les hommes s'égorgent, quand pourtant ils sont faits pour s'aimer, et que les éléments du bien sont entre leurs mains. Quelle est donc la cause de tant de mal ? Misère ! Misère ! Tel est le cri universel. Oui, la Misère règne sur cette terre désolée, et elle y règne parce que cette terre est mal régie. Elle y règne parce que nos législateurs, ayant érigé en nécessité absolue ce dénuement des peuples, n'ont ni cherché ni trouvé le moyen de l'éloigner.

CHARLES VISCHARROX.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ÉCONOMIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Position du Problème social

ET

DETERMINATION DE LA BASE D'OPÉRATION.

> On dira peut-être que la solution de ce problème serait la pierre philosophale. On dira tout ce qu'on voudra ; mais les sociétés humaines ne seront ni heureuses, ni stables, ni constituées, tant que ce problème ne sera pas pleinement résolu. A. MAURIZE.

§ Ier.

> Est-ce moi ou la faim qui ai changé la soumission en révolte, l'amour en haine, la pudeur en frénésie amoureuse? EUGÈNE SUE.
>
> Au temps du siége de Paris par Henri IV, on vendit publiquement de la chair humaine à la boucherie, et on assure même qu'une mère mangea son enfant. BASSOMPIERRE.

Ce chapitre est destiné à poser la question sociale de telle sorte que le lecteur puisse résoudre, de lui-même, les différents problèmes dont elle se compose; aussi fais-je appel à son attention et à sa bonne volonté. — Nous allons nous proposer de déterminer les combinaisons capables d'introduire la bonne harmonie entre les

humains, et de faire participer chacun au bien-être social rendu le plus grand possible, en proportion du concours que chacun fournirait à la création de ce bien-être.

Si nous découvrions des conditions qui satisfissent à cet énoncé, le problème de notre Destinée sociale serait résolu, la loi en serait connue, et, de plus, elle se prêterait facilement à l'application, puisqu'elle favoriserait éminemment les intérêts de tous, pauvres et riches, inférieurs et supérieurs. — Mettons-nous donc à la recherche.

La première de toutes les conditions à remplir, la condition matérielle hors de laquelle on ne saurait sans niaiserie compter que l'on fera vivre des hommes en bonne intelligence, c'est la création de l'abondance des biens, de la fortune sociale. — Nous avons reconnu précédemment la puissance de ce principe ; nous avons fait voir, en traitant des premières périodes historiques, que, quand la pénurie se fait sentir au sein d'une société vivant jusque-là dans le bonheur et la concorde, aussitôt l'harmonie se disloque, l'égoïsme hostile paraît, la guerre commence.

Si la table est pauvre et misérable et les convives affamés, ils seront beaucoup moins bien disposés les uns à l'égard des autres que si la table est abondamment servie : c'est une loi de nature. — Qu'arrivera-t-il si les uns savourent des mets délicats et que les autres n'aient, à côté, que des os à ronger ?

Ceci ne signifie pas que tous les convives appelés au banquet de la vie doivent être mis à égale ration, et que cette égalité soit une condition d'harmonie. — Ceci veut dire seulement qu'il faut une proportion suffisante des biens et des avantages sociaux, pour que chacun soit pourvu du nécessaire, *assuré d'un* MINIMUM COMFORTABLE, avec la certitude de monter sur l'échelle sociale en proportion de ses services bien et duement constatés.

Ces principes peuvent être rendus sensibles et prouvés par de nombreux exemples ; voici un fait entre mille :

C'était une belle armée, la Grande-Armée que Napoléon conduisit au cœur de la Russie. Il y avait là quatre cent mille hommes, chefs et soldats, formant un corps aussi compacte et d'une aussi forte union qu'on en puisse voir en Civilisation. Il y avait un sentiment commun de nationalité et de gloire qui donnait une âme personnelle à ce grand corps. Puis, le soldat sentait qu'il pouvait devenir caporal, sous-officier, officier; l'officier pouvait atteindre au grade de général, celui-ci avait à gagner le bâton de maréchal, et le maréchal un trône, — car Napoléon en donnait. — Eh bien! c'est un fait généralement vrai, que le soldat ne jalousait pas son capitaine parce que celui-ci avait un grade et une solde plus forte; le capitaine ne prenait pas non plus son colonel en haine pour cause analogue. C'était accord et discipline, amour du colonel et du capitaine pour leurs hommes, et dévouement de ceux-ci au capitaine, au colonel, à l'armée.

Cela dura tant que l'Aigle fut victorieuse, tant que le tambour battit la charge, tant que les soldats eurent des souliers, des capotes, du pain et de l'eau-de-vie; tant que l'armée fut approvisionnée.

Mais hélas! qu'advint-il au retour de Moscou? que se passa-t-il quand l'armée cessa de recevoir le nécessaire; quand les communications furent rompues; quand ils furent là, ces braves, sans souliers, en haillons, sous la dent de la faim, au milieu des neiges, des glaces et des déserts, mordus sous le ciel du nord par un froid de trente degrés? Ce qui se passa, vous le savez! tout fut rompu et brisé : plus de camaraderie, plus de gaîté, plus d'affection ni de dévouement; et dans les cœurs, à la place de tous les bons sentiments, un égoïsme hideux et cruel.

On en voyait un de la compagnie qui tombait raide et gelé : on ne songeait qu'à se disputer les lambeaux de sa capote. On tuait un camarade de lit pour une place au feu. — Je n'invente pas, moi; lisez l'histoire de la débâcle, et écoutez les vieux. — On se massacrait pour

une poignée de chenevis; c'était la pénurie dans toute sa force, et l'égoïsme dans toute sa hideuse énergie.

Hé bien! quand on eut retrouvé des cantonnements, quand la fidèle Pologne nous eut donné du pain, quand elle eut ranimé et réchauffé nos débris, les sentiments revinrent aux cœurs, la discipline se rétablit, et, sous ce rapport du moins, tout fut comme devant.

Élargissez cet exemple, interrogez-le, et avec lui mille autres du même genre que vous fournissent l'observation et l'histoire, et vous reconnaîtrez :

Que le développement harmonique des sentiments sociaux veut être assis sur une large base de richesses sociales.

§ II.

Ces capacités sans emploi sont un des plus grands fléaux de l'époque. En favorisant leur développement, n'est-ce pas exciter à faire de l'exercice, pour gagner de l'appétit, des gens auxquels on ne peut rien donner à manger?

B. L., *Agriculteur.*

J'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir.

Alexandre Dumas.

Que si vous réfléchissez encore à l'influence de la richesse sociale, vous reconnaîtrez que c'est sur le développement du bien-être que reposent toujours aussi le développement intellectuel d'une nation et le degré de liberté dont elle est capable de jouir.

Il est sensible, en effet, qu'on ne peut pas répandre l'instruction dans des familles misérables, qui ont besoin pour vivre d'employer tout le temps de tous leurs membres à des travaux salariés, et qui, d'ailleurs, dans l'état où nous en voyons la majorité en France, ne montrent pas même le désir de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfants.

Et puis, lire et écrire, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui de l'instruction! — Savoir lire, c'est un instrument, voilà tout, et un instrument qui, par le temps qui

court, introduit souvent dans la tête plus de mauvais que de bon. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, à parler vrai, d'instruction réelle, solide, utile, pour les classes privées du nécessaire. Je dis plus : l'instruction et l'éducation sont le plus funeste des cadeaux que l'on puisse faire à un paria. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'aujourd'hui, dans cette société qui sue le malheur par tous les pores, la classe la plus malheureuse, la classe pour laquelle la vie est toute de torture, c'est celle des hommes sans fortune, mais dégrossis et raffinés par une éducation qui a élargi leur esprit et leur cœur, qui les a initiés aux jouissances de l'opulence, qui a développé en eux des besoins ardents, une ambition dévorante : pour ceux-là, quand ils ne parviennent pas à s'ouvrir une porte de fortune, — et ce n'est pas chose très-facile aujourd'hui, — pour ceux-là, dis-je, la vie n'est qu'une déception amère, elle s'égare souvent dans l'abjection ou se termine par le suicide...

Ce développement intellectuel, ces raffinements hors de proportion avec les moyens de satisfaction des besoins qu'ils créent, sont la grande maladie de toutes les Civilisations avancées, et l'une des causes les plus énergiques de leurs névralgies politiques. Vouloir instruire le peuple avant d'avoir réalisé pour lui des conditions de bien-être, avant de lui avoir assuré des droits à un travail lucratif, honorable, attrayant, c'est une pensée qui ne saurait être exécutée que très-incomplètement, et dont l'exécution serait souvent funeste à la société et au peuple lui-même. Ces vérités-là sont prouvées par des faits que l'on peut nier, mais que l'on ne saurait détruire.

D'un autre côté, la liberté sera toujours un mot vide de sens tant que le peuple n'aura pas conquis le bien-être. Qu'est-ce que la Liberté du Pauvre, du Prolétaire, de l'homme sans culture intellectuelle et sans fortune, de l'homme qui a besoin, de l'homme contraint d'engager chaque jour *à un* MAITRE ses bras, son travail, son activité, de renouveler chaque jour le contrat de vente

de sa personnalité, c'est-à-dire le contrat de son esclavage ?

L'Esclave des colonies a un Maître qu'il ne s'est pas donné : le Pauvre, le Prolétaire est obligé de se chercher et de se donner un Maître. Il meurt de faim, lui et sa famille, ou il mendie, s'*il ne trouve pas un Maître!* — Donnez au Pauvre toutes les libertés politiques du monde, donnez-lui le droit de suffrage, d'électorat et d'éligibilité, il n'en sera pas d'un iota plus libre ; il n'en sera pas moins contraint de se mettre chaque jour en quête d'un Maître pour avoir son pain de chaque jour. Que lui importe la liberté politique si vous lui refusez la liberté sociale?

Tant que l'aisance sociale n'existe pas, que l'homme du peuple n'a pas un *minimum* d'existence socialement *garanti*, le peuple n'est qu'un vaste troupeau de pauvres créatures incultes, grossières, toujours exploitées sous le nom de prolétaires, de paysans, de serfs ou d'esclaves, par les classes détentrices de la propriété et des instruments de travail : — troupeau souvent écorché et toujours tondu. — Tout cela est indéniable.

Si donc on veut la liberté, si l'on appelle de ses vœux le développement intellectuel du peuple et l'avènement de la justice sociale, il ne faut pas se jeter à l'étourdie dans tout ce qu'on nous donne aujourd'hui comme voie de progrès ; il faut peser la valeur des moyens qu'on propose pour aller au but, et ne pas débuter par mettre, comme le dit fort bien le proverbe, la charrue devant les bœufs. Eh bien ! au lieu de rechercher les conditions du bien-être général et de l'aisance universelle, premières bases du développement des droits, des libertés, premières conditions de la véritable émancipation de tous, où en est-on maintenant ? — A persuader à la nation que la chose la plus pressante est de concéder à tous les citoyens des droits politiques d'élection et d'éligibilité ! — En présence des affreuses réalités d'ignorance, de grossièreté, d'incapacité, de misère, de misère surtout, qui se

dressent tout autour de nous, et sous un ciel gros de tempêtes, il faut en vérité que la politique soit bien impudente pour avoir le front de leurrer le peuple à ce point, et le peuple serait bien sot de se laisser matagraboliser ainsi! — Mais vous êtes donc pour le monopole politique? dira quelque lecteur de la *Gazette* ou du *National*. Non, Monsieur, je ne suis ni pour le monopole politique, ni pour aucune des monstruosités civilisées; mais je suis pour que l'on ne prenne pas les routes qui éloignent du but; je suis pour que l'on ne coupe pas brutalement le nœud gordien qu'on doit délier; je suis pour que l'on propose des combinaisons nouvelles et des solutions aux problèmes sociaux, et non pour qu'on reste indéfiniment au fond des abîmes révolutionnaires; — car les nations n'y gagnent rien et le peuple surtout y perd beaucoup, puisque c'est toujours le peuple qui paie l'impôt avec ses sueurs, et la victoire avec son sang.

Supposons un pouvoir politique animé du plus ardent amour pour le Peuple. Que fera ce Pouvoir, s'il veut améliorer le sort du peuple : ne faudra-t-il pas qu'il innove; et s'il veut innover, qu'il connaisse *des Combinaisons nouvelles*, qu'il possède la solution des Problèmes sociaux? — Eh bien! pourquoi ne point étudier immédiatement ces Problèmes? Pourquoi n'en point chercher immédiatement les Solutions? Pourquoi en rester indéfiniment aux querelles purement politiques? Pourquoi tant de combats, dont le *Pouvoir* est l'objet, quand tout consiste d'abord à vider une question de *Savoir* (1)?

(1) La thèse que nous soutenions en 1834 est aujourd'hui gagnée. A part quelques bancs de mollusques politiques tout le monde est aujourd'hui d'accord que les réformes électorales n'ont qu'une valeur relative. A ce point de vue, en tant qu'elles ne prétendent plus à l'usurpation et à l'étouffement de la question sociale, et en présence de l'effroyable corruption qui s'est développée dans le monde officiel, l'École Sociétaire peut et doit maintenant appuyer et défendre ce genre de réformes. (*Note de la 2e Édition.*)

§ III.

Qu'on trouve moyen d'augmenter la richesse et d'y faire participer tous les citoyens. B. DULAAY.

La règle de société est une opération par laquelle on partage un revenu produit par un capital total, en parts proportionnelles aux mises partielles qui ont servi à former ce capital. Si les différentes mises partielles ont été engagées pendant des temps inégaux, il faudra encore tenir compte de cette différence. *Traité d'Arithmétique.*

Nous venons de prouver qu'il faut s'occuper d'abord à chercher un moyen d'augmenter, dans une haute proportion, la richesse sociale. Voilà le point de départ d'une saine politique.

Eh bien ! sur cette question même de la richesse générale, comme partout ailleurs, vous trouverez encore la politique du siècle en défaut. Où en est-elle ? — A des rognures de budget. Diminuer l'impôt, prendre aux uns pour donner aux autres ; abaisser ceux-là, élever ceux-ci ; voilà tout ce que l'on sait proposer : et l'on se bat, et l'on s'injurie, et l'on se tue, pour cette politique de *déplacement*.

Ce n'est pas cela. — Au lieu d'user le temps et la vie à s'arracher des lambeaux, il faut aviser à désobstruer les sources de la prospérité publique, il faut organiser l'industrie, les travaux domestiques, agricoles et manufacturiers, tous les travaux productifs, et quadrupler, octupler, vingtupler les richesses par des procédés nouveaux.

La France, si l'on répartissait également son revenu annuel sur ses trente-deux millions et demi d'habitants, donnerait pour chacun, dit la statistique, une valeur de *onze sous* à consommer par jour. Elle est donc misérable et dénuée. En présence de ce fait avéré, plus puissant à lui seul que tous les raisonnements du monde, il faut songer à augmenter le produit dans une haute proportion (1).

(1) On a contesté cette moyenne de 11 sous. Que le chiffre soit un

Voilà le premier problème humain et social que la Science doit résoudre, et cette solution n'est au pouvoir d'aucune révolution et d'aucune forme gouvernementale.

Et ceci n'est pas tout : — A la combinaison sociale qui aurait puissance de quadrupler le revenu annuel, on doit en outre imposer la condition de répartir équitablement ce revenu entre tous les ayant-droit; car c'est encore une opinion ridicule, de mesurer le bien-être d'une nation à son revenu seulement, sans s'inquiéter s'il est absorbé par une minorité de pirates sociaux, industriels, mercantiles, etc., ou s'il reflue sur toutes les têtes.

Pour que le quadruplement du produit portât de bons fruits, il faudrait, par exemple, qu'il sextuplât le gain actuel du pauvre, en quadruplant le revenu de la classe moyenne, et doublant celui du riche, — tout en liant solidairement les intérêts de ces trois classes. — A ce prix seulement, l'accroissement de la richesse générale serait un bon prélude à l'harmonie sociale ; — car si le revenu total augmentait et que les classes nombreuses restassent toujours dévorées à belles dents par la misère, il n'y aurait, dans ce fait, nul germe d'accord. Il ne saurait être mauvais, d'autre part, que les riches, les détenteurs actuels de la propriété, les privilégiés, trouvassent eux-mêmes leur compte au nouveau système social. — Tout ceci est de la plus prochaine évidence.

Nous voici donc conduits à exposer le principe d'après lequel doit s'effectuer la Répartition des produits.

Or, voici : Pour que la Répartition des produits du travail humain soit légitime, satisfaisante et sociale, il

---

peu plus élevée, qu'importe? Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que ce misérable chiffre de 11 sous est fort supérieur à la valeur de la consommation moyenne de plus de 28 millions de corps humains sur 33 dont se compose la population de la France, qui n'est pas le plus mauvais pays du monde. — Or, comme il ne s'agit pas de rien prendre à personne, la nécessité absolue d'aviser à un énorme accroissement de la richesse publique reste toujours la base du problème social.

faut que, — conformément à un axiôme d'éternelle justice, — *elle donne à chaque individu une part proportionnelle au concours par lui apporté à la Production.* — Ceci est encore de la plus prochaine évidence.

Donc, examinons quelles sont les voies de concours à la Production : cette recherche est des plus faciles, en effet :

1° Il est sensible que, pour se mettre en mesure de créer des produits, il faut des terres, des édifices, des instruments de travail, des avances en denrées ou numéraire, etc., toutes choses que nous comprendrons sous la désignation de *Capital ;*

2° Il est sensible au même degré que, pour mettre en valeur le Capital, il faut agir sur lui par le *Travail ;*

3° Il est sensible enfin que l'action du Travail sur un Capital donné, deviendra d'autant plus productive qu'elle sera exécutée avec plus de *Talent.*

Le CAPITAL, le TRAVAIL et le TALENT sont donc les trois puissances, les trois FACULTÉS INDUSTRIELLES de l'homme, ses trois modes de concours à la Production. — D'où il suit rigoureusement, en bonne et loyale justice, que celui qui apporte, dans une entreprise quelconque, son Capital, doit être rétribué pour cet apport, comme aussi celui qui fournit son Travail, comme encore celui qui fournit son Talent. La répartition, pour chaque individu, dans l'entreprise à laquelle il prend part, doit donc être proportionnelle à son concours à la Production, estimé en *raison composée* des quantités de Capital, de Travail et de Talent qu'il aura fournies.

Ainsi, dans cette Entreprise, dans cette Association industrielle, la VALEUR TOTALE des produits doit être partagée entre tous les sociétaires, entre tous les ayant-droit, proportionnellement, pour chacun, à son concours calculé dans les trois branches.

Donc, il faut que la combinaison sociale que nous cherchons, satisfasse à la condition souverainement impor-

tante, de *l'estimation des rapports* du Capital, du Travail et du Talent de chacun avec la Production générale. Cette estimation faite, la Répartition n'est plus qu'une simple question d'arithmétique, une application de la *Règle de société*.

Telle est l'expression mathématique de la justice sociale dans cette grande question de la Repartition. (Voy. la note R à la fin de ce chapitre.)

Que l'on apprenne donc enfin à *associer* le Travail et le Talent, comme on sait associer déjà les Capitaux, et chacun, recevant en proportion du Capital, du Travail et du Talent qu'il aura engagés dans une Opération, nul ne songera à se plaindre. Voit-on jamais, dans la distribution des Dividendes d'une Compagnie industrielle, ceux qui n'ont qu'une Action s'opposer à ce qu'on donne un dividende double du leur à ceux qui possèdent deux Actions? Non. Mais ce n'est pas tout d'avoir su satisfaire les Capitaux par un système équitable, il faut encore étendre au Travail le principe de la Répartition sociétaire, puisque le Travail concourt, avec le Capital, à la création des produits.

Il résulterait manifestement de la realisation de ce principe, que le produit total augmentant ou diminuant, ferait croître ou décroître, simultanement et dans la même proportion, les lots respectifs du Capital, du Travail et du Talent, — de telle sorte que, sous la loi de cette Association, le bien et l'interêt de chacun se trouvent indissolublement liés au bien et à l'intérêt de tous.

Il n'y a plus de SALARIÉS; il ne reste que des ASSOCIÉS. *L'accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt général* est rigoureusement et mathématiquement réalisé.

Hors de cette disposition, c'est-à-dire quand le revenu du Capitaliste peut croître en même temps que celui du Travailleur reste stable ou décroît, il est évident qu'il y a nécessairement *divergence des intérêts*, — et par suite collision, discordance sociale, guerre sourde ou guerre ouverte entre les classes.

Il y a en même temps spoliation et vol manifestes, quels que soient les phrases et les sophismes dont on puisse colorer le vol et la spoliation. Nous avons même reconnu que la spoliation pouvait être poussée à tel point que tout le prix des sueurs des prolétaires se condensât dans les caisses de quelques féodaux financiers.

En résumé :

Point d'instruction, de liberté, de bonheur, ni d'harmonie sociale, sans une grande AUGMENTATION *de la richesse sociale.*

Point de justice, point de stabilité, point d'harmonie, point de convergence des intérêts, si la richesse produite n'est pas répartie aux ayant-droit, proportionnellement au concours à la production; — de telle sorte que tous soient désormais parfaitement solidaires et que l'enrichissement et le bien des uns ne puissent jamais correspondre à l'appauvrissement et au mal des autres.

Toute politique qui ne prend pas ces deux conditions pour point de mire, est nécessairement vaine, étroite et absurde.

§ IV.

Chaque commune représente en France mille habitants. Travailler à la prospérité des trente-six mille communautés, c'est travailler au bonheur des trente-six millions d'habitants, en simplifiant la question, en diminuant la difficulté de tout ce qu'établit la différence du rapport de trente-six mille à trente-six millions.

MARCHAIS.

Les masses, aigries par la misère et devenues menaçantes, demandent le droit de vivre par le travail, et les hommes de science gouvernementale cherchent par quelles abstractions constitutionnelles il y aura moyen de les satisfaire!!

L. ROUMAGE.

Taisez-vous, Monsieur Mauguin; taisez-vous, Monsieur Thiers.

VICTOR HUGO.

Taisez-vous, Monsieur Hugo.

VICTOR CONSIDERANT.

Nous voici amenés à rechercher les moyens pratiques par lesquels on pourrait satisfaire à ces deux conditions.

Si nous découvrons un système qui les réalise, nous tiendrons la clef qui ouvrira les portes de la prospérité publique et de l'harmonie sociale. Parlons d'abord de la première.

L'AUGMENTATION DE LA RICHESSE ne saurait résulter que de l'amélioration et du perfectionnement des Procédés industriels. Ces procédés sont de deux genres :

Les Procédés *techniques ou spéciaux*,

Les Procédés *systématiques ou généraux*.

Procédés techniques. — Ce sont ceux qui concernent chaque métier, chaque science, chaque industrie en particulier. On sait quelle influence exercent, sur l'augmentation de la Richesse, les perfectionnements des Méthodes, des Instruments, des Machines, les Découvertes qui munissent l'Homme de nouvelles armes industrielles. C'est à l'accumulation des Connaissances, des Inventions et des Perfectionnements de cet ordre que nous devons notre Industrie et toutes ses merveilles. Enlevez-nous ces Procédés, et notre Industrie est anéantie : nous retombons à l'état sauvage.

Malgré la magnificence des Découvertes accomplies pendant les trois derniers siècles, nous assistons à peine à l'origine de la Science et de la Puissance humaines. Dans deux ou trois cents ans, nos prodiges actuels ne paraîtront que des œuvres barbares..... On doit donc compter les immenses progrès qui restent à faire dans les Sciences, dans la Mécanique et dans les Méthodes techniques comme devant concourir, avec une très grande énergie, à l'accroissement de la Richesse générale.

La recherche directe de ces Inventions et de ces Perfectionnements techniques est l'affaire des Sciences spéciales, et non celle de l'Économie sociale. Mais l'Économie sociale a, par rapport à ces progrès eux-mêmes, une tâche capitale à remplir; car c'est à elle de déterminer le moyen de diriger, d'exciter et de propager rapidement ces Inventions et ces Perfectionnements dont

l'expansion est, dans l'état actuel de la Société, environnée de mille entraves. Cette tâche, en effet, rentre dans les attributions des Procédés systématiques ou généraux, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici.

Procédés systématiques. — Ces procédés ne sont autre chose que les Modes Généraux de l'exercice de l'Industrie, les différents Systèmes possibles pour l'Organisation du travail dans l'atelier social.

Or, la question de l'Organisation du travail national et de l'atelier social se décompose sur le champ dans ses éléments, et les éléments naturels du travail national se trouvent dans la Commune. La Commune est l'atelier alvéolaire de l'exploitation générale.

Le problème d'un grand accroissement de la richesse sociale ne saurait donc être résolu que par une bonne organisation économique et industrielle de la Commune.

La seconde condition, la Répartition équitable des valeurs sociales, se ramène aussi à la même base ; elle se réduit généralement à la question d'un juste partage des revenus dans la Commune.

On le voit donc : ces conditions fondamentales de l'Harmonie, qui eussent été tout-à-fait utopiques si l'on eût émis la prétention de les appliquer d'emblée à l'ensemble d'une nation par voie législative, par procédé gouvernemental, se présentent au contraire avec un caractère des plus pratiques lorsque, remontant à la source réelle des choses, on se propose de les introduire, par la Commune, dans la grande société. La question de la transformation sociale se réduit rigoureusement à l'organisation d'une ou plusieurs COMMUNES MODÈLES, dont l'influence pratique déterminera plus ou moins rapidement *l'Évolution* qui remplacera les sociétés subversives par la société harmonique.

Tout ceci est fondé sur une logique tellement serrée, qu'un enfant qui a compris ce chapitre, peut battre à vau-de-route tout le sanhédrin de tous nos philosophes et

politiques réunis; braves idéologues, qui veulent faire le bonheur des nations avec des textes de loi et des cartes d'électeurs à l'usage des gens qui ne savent pas lire : — et c'est nous qu'ils qualifient d'utopistes !

Était-il donc si difficile d'observer que les changements heureux qui s'opèrent dans une nation ne peuvent se mesurer que par la somme de ceux qui s'opèrent dans les Communes? Que serviraient à une nation les découvertes scientifiques, si elles n'allaient se localiser dans les intelligences personnelles? Les méthodes agricoles et industrielles ne sont utiles et fécondes qu'à mesure qu'elles se propagent dans les groupes de population dont la collection fait un peuple. Si vous voulez qu'une nation s'enrichisse, il faut savoir augmenter la richesse de ses Communes; si vous voulez qu'elle s'instruise, il faut porter l'instruction dans ses Communes; si vous voulez que le salaire y soit remplacé par la part proportionnelle dans les bénéfices, c'est pour la Commune, dans laquelle les travaux s'exécutent, que vous devez chercher les combinaisons capables de résoudre le problème. Si vous voulez l'ordre dans l'État, il faut intéresser à l'ordre le citoyen dans la Commune qu'il habite; si vous voulez qu'il jouisse de la liberté, il faut que l'organisation sociale de la Commune où il vit la lui garantisse. Quelle que soit enfin l'amélioration que vous désiriez, vous ne l'obtiendrez qu'à la condition de l'incarner d'abord dans cet élément alvéolaire de la société. La Commune, je l'ai déjà dit, — et par les déplorables rêveries qui courent, on ne saurait trop le répéter, — c'est le premier atelier de la Production, de la Distribution et de la Consommation, c'est le premier théâtre de la Répartition, c'est la base de l'édifice, c'est ce que l'on doit songer à réorganiser d'abord, si l'on veut réorganiser la société. — Je voudrais bien voir que l'on essayât d'articuler quelque chose là-contre.

Ce principe sépare radicalement la politique positive de la politique illusoire et utopique qui court les rues,

colportée par les feuilles de toutes les couleurs; de cette politique qui prétend régénérer les nations par de purs changements de formes gouvernementales ou administratives. — Un peuple sauvage qui vit en république, le fera-t-on passer à une période supérieure en lui donnant une monarchie, ou réciproquement? Certes non. Mais un peuple sauvage deviendra civilisé si on lui fait adopter l'industrie, si on l'initie aux découvertes des sciences, aux procédés des arts, si sa hutte devient maison, si son kràal devient village, — et cela, quelle que soit la forme de son gouvernement, cela aussi bien si son administration et ses lois sont entre les mains d'un roi, d'un président de république ou de trois consuls. Voilà qui est caractéristique.

Aujourd'hui il s'agit d'abolir la misère; d'augmenter la production; d'organiser le travail et d'en répartir les produits à chacun suivant son droit; d'universaliser les avantages sociaux et de les répandre sur toutes les têtes; d'étendre à tous les individus et pour le plus grand bien de tous, les bienfaits de l'éducation; de faire converger les travaux industriels et les intérêts individuels; de créer des mœurs loyales; de prévenir la fraude et l'oppression; d'établir, enfin, l'harmonie entre les hommes. Or, tous ces bons fruits ne se récolteront pas dans le champ de l'administration civilisée, fût-il cultivé par Pierre le roi ou par Paul le consul: car l'administration ne crée pas les richesses, n'harmonise pas les intérêts, ne répartit pas les produits. Tout cela est en dehors de son ressort; et nos hommes politiques feraient un beau tapage et crieraient d'une étrange façon, si elle manifestait la volonté d'intervenir dans toutes ces choses.

Et toutes ces choses, dont ne s'occupent ni l'administration, ni les hommes politiques, ce sont pourtant les choses capitales, les choses qui importent en première ligne à la prospérité des nations, à la liberté, au développement intellectuel et au bonheur des peuples.

Proclamons-le donc à si haute voix que tout le monde

j'entends : Il faut semer sur le sol de la nation, dans la Commune ; la force brutale et révolutionnaire n'a rien à faire en pareille œuvre. Une Révolution peut bien superposer un intérêt à un autre intérêt, écraser un parti sous un autre parti, une dynastie sous une dynastie, une monarchie sous une république ou réciproquement ; mais non pas associer et combiner les forces divergentes. Ceci est la tâche de la Science ; c'est une découverte sociale seule qui peut donner des moyens nouveaux pour obtenir ce résultat nouveau. Et cette Science, — nous l'avons assez prouvé par l'observation rigoureuse des faits et par la stricte logique, — il faut qu'elle débute par produire une bonne organisation de tous les travaux qui s'exécutent dans l'atelier social élémentaire, dans la Commune.

Remarquez, au reste, ce que l'on gagne toujours à poser les questions comme elles doivent l'être : Du jour où ce principe de raison, cette vérité limpide pour toute intelligence non obscurcie par l'esprit de parti et les vieux préjugés, sera admise comme point de départ, dès ce jour-là même la société se verra à l'abri des commotions politiques ; l'atmosphère se débrouillera bien vite, et la philosophie sociale, jusqu'ici vague et arbitraire, accomplira la révolution que les sciences naturelles ont subie en passant des domaines de l'imagination sur ceux de l'observation : les temps de l'alchimie politique seront clos, et l'ère de la politique positive et expérimentale s'ouvrira enfin. — On conçoit, en effet, qu'une théorie d'organisation communale quelconque ne demande qu'une lieue carrée de terrain, au plus, pour être mise à l'essai. On peut dès-lors *expérimenter des procédés de réforme sociale* avec la plus grande facilité, sans compromettre l'État, sans bouleverser le monde, comme l'ont fait si vainement les expériences arbitraires de la politique et de la philosophie sur les empires.

Ces funestes expériences, qui ont ébranlé l'Europe, ont créé par contre-coup, dans certaines régions, un esprit

d'immobilisme et même de rétrogradation qui n'est propre qu'à provoquer des révolutions nouvelles.

On sent bien pourtant que la société est mal à l'aise, on confesse qu'elle aurait besoin d'une réorganisation : l'état de choses actuel enfante désordres sur désordres, perturbations sur perturbations. Tout cela ne peut évidemment cesser que par une innovation sociale. On reconnaît qu'il y a quelque chose à faire.

Eh bien ! les tentatives faites par la philosophie sur les nations ont été si terribles, l'épouvantement a été si grand, qu'on frissonne aujourd'hui au seul mot d'innovation. Pour une foule d'hommes, le nom de novateur est un nom maudit. — Et ce n'est pas sans quelque semblant de raison.—Il n'en serait certes pas de même si, en place de ces régénérations trempées dans le sang, on eût tenté des essais localisés sur quelques petites circonscriptions territoriales. Et croyez-vous que si l'on eût consacré à ces essais la millième partie des forces détruites, depuis quarante ans seulement, dans les expériences (1) politiques, on ne fût pas arrivé, même par

(1) Le *Constitutionnel*, dans un article où il coupe, taille et tranche à travers la Théorie de Fourier, qui, assure-t-il, *lui a procuré plus de distractions et de joies qu'aucun ouvrage moderne*, formule à ce sujet le grave et intelligent jugement que voici :

« Il faudrait, pour discuter sérieusement la valeur de choses pareilles, qu'elles fussent appelées à des résultats pratiques et immédiats, et nous ne voyons pas que notre société actuelle se montre aucunement disposée à laisser faire sur elle de la science expérimentale. Pour nous expliquer à nous-mêmes et pour rendre plus sensibles aux autres cette répugnance et cette résistance de l'instinct public aux essais de réforme, nous avons cherché une bonne et saillante comparaison, et nous croyons en avoir rencontré une.

» En portant du fait, contestable jusqu'à un certain point, que la société actuelle a des plaies, que son sang est vicié, qu'elle est caduque, énervée, qu'elle doit périr, nous l'assimilions à un vieillard tenant d'autant plus à la vie que la vie le fuit, qui cherche à naître et à se retremper, et devant lequel un empirique ayant foi en la transfusion du sang viendrait dire : « Laissez-moi vous saigner jusqu'au blanc; j'épuiserai vos veines pour y introduire en-

voie de tâtonnement, à un état de choses autre que celui où tout est encore en question, où pas une pierre de

» suite la santé, la jeunesse, la vigueur. » Est-il beaucoup de vieillards, dites-moi, qui se laisseraient tuer dans l'espoir de renaître? » La société fera toujours ainsi. »

N'est-ce pas chose plaisante que de voir le *Constitutionnel*, ce représentant caduque du libéralisme imbécile des temps modernes, qui a toujours tremblé à l'aspect des révolutions, et qui n'en a pas moins travaillé pour leur compte, s'en venir comparer un procédé de réforme, qui part de la Commune et doit être essayé sur dix-huit cents hectares de terres, au charlatan qui veut *saigner à blanc un vieillard, et épuiser d'abord ses veines pour y introduire la santé et la jeunesse* ? — Eh ! le charlatan c'est vous, vieux patriarche de la routine et de l'absurde, vieux père nourricier des révolutions !

Il ajoute :

« Quand on se présentera à elle (la société) avec les prémisses de » Charles Fourier, en partant comme lui du *doute absolu* et de *l'é-* » *vert absolu*, c'est-à-dire en niant les antécédents de l'humanité » et en refusant *de faire ployer devant eux la logique* des théories » nouvelles, on se verra éconduit, méconnu, calomnié peut-être ; » on gâtera les portions les plus belles et les plus pratiques d'un » système *trop entier*, on s'exposera au sarcasme qui ne prouve » rien, et au discrédit qui démonétise tout. »

Qu'est-ce que l'on veut dire en énonçant que Fourier *nie les antécédents de l'humanité* ? — Voyez comme le non-sens de la pensée se révèle bien tôt par le non-sens de l'expression : — ne semblerait-il pas que Fourier nie que l'humanité actuelle ait des antécédents, un passé? — Ce n'est pas cela, diront-ils ; nous accusons votre théorie de nier la valeur du passé. — La valeur du passé, dites-vous. Holà ! bien que vous soyez aujourd'hui les représentants du passé, que comprenez-vous à sa valeur historique ? — Ils viennent dire que Fourier, *qui a donné la loi régulière du mouvement social et du développement successif des différentes périodes*, NIE les antécédents de l'humanité !! Et ce sont là les gens que nous avons pour juges, les membres du tribunal de l'opinion publique, une puissance, enfin, dont maint personnage révère encore aujourd'hui les décrets !...

Oui, Fourier comprend et vous apprend la valeur du passé ; il vous apprend quelle est la tâche providentielle de la Sauvagerie, de la Barbarie et de la Civilisation, dans la vie humanitaire. Mais ce qu'il nie, c'est que ces formes aient puissance de donner le bonheur aux hommes. Le *Constitutionnel* aurait-il découvert que dans la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation actuelle, les hommes jouissent du bonheur auquel leur nature aspire sans cesse ? Nous serions curieux de connaître son opinion à cet égard.

la societe nouvelle n'est posée, ou bien des préoccupations sont encore à la destruction? — Chose étrange! ce

---

Fourier affirme qu'il est temps de passer à une nouvelle forme sociale, pour laquelle l'humanité est mûre; il la présente et la décrit en détail, cette nouvelle forme : et s'il la décrit et la présente, c'est qu'il l'a trouvée en la cherchant par *écart absolu* et *doute absolu*. Et s'il fût resté sur les routes battues, s'il ne se fût pas placé, pour découvrir le bien et le vrai, EN DEHORS des fausses combinaisons de la société actuelle, qui a pour propriété caractéristique et dérivant de sa constitution même, d'engendrer le mal, il n'eût produit que de misérables théories de replâtrages, il eût passé sa vie à tourner dans une roue sans issue comme un écureuil en cage, comme le chien d'un cloutier, comme les hommes d'État du *Constitutionnel*.

Et ces hommes qui condamnent niaisement Fourier pour son *doute absolu*, pris comme point de départ d'une recherche de science sociale, ces mêmes hommes n'ont pas assez de points d'admiration au bout de leurs plumes dans leurs élucubrations sur Descartes, quand ils le canonisent pour ce qu'il a pris comme point de départ de ses recherches métaphysiques, quoi? — eh! tout justement ce même *doute absolu*. Il est vrai que par cette voie Fourier n'est arrivé qu'à la découverte du moyen de réaliser le bonheur universel, tandis que Descartes a découvert, lui, que l'homme pouvant penser, c'est une preuve qu'il existe : — niaiserie métaphysique très-sublime, au dire de certains, et qui, heureusement pour ce grand esprit, ne constitue pas son seul titre de gloire.

Pour dernier perfectionnement de la raison, le *Constitutionnel* veut encore que l'on fasse *plier la logique* devant les antécédents de l'humanité. — Quand Copernic et Galilée ont découvert et prouvé que la terre tourne sur elle-même et circule autour du soleil, c'est bien dommage que le *Constitutionnel* n'ait pas été là pour leur dire :

« MM. Nicolas Copernic et Galilée-Galilei, il faut que vous soyez » bien osés pour contredire carrément tous les illustres philosophes » qui ont pensé que le soleil se meut autour de la terre, et pour » vous présenter avec des prémisses partant de l'écart absolu de » leurs systèmes; vous n'aurez pas à vous plaindre si vous vous » voyez éconduits, méconnus, calomniés peut-être, et vous gâterez » les propositions les plus belles de votre système *trop entier*. Vous » vous exposerez au sarcasme qui ne prouve rien et au discrédit » qui démonétise tout, si vous ne faites pas *plier la logique* de votre » théorie nouvelle devant les antécédents de l'astronomie, si vous » ne tronquez pas votre théorie pour la mettre d'accord avec l'opinion » reçue de l'immobilité de la terre. Composez donc, Messieurs, et » faites faire au soleil une partie raisonnable du chemin pour ne » pas gâter les propositions les plus belles de votre système *trop en-* » *tier*. » (*Note de la première édition.*)

sont tout justement les amis du progrès et du mouvement qui sont les pères naturels et légitimes de l'esprit de rétrogradation et d'effarouchement! Avant 89, la noblesse elle-même était portée de désir vers les améliorations sociales; — aujourd'hui les fils corrompus des grands tribuns de la Convention, les révolutionnaires repus, la haute bourgeoisie gorgée, voudraient voir à la Bastille tous ceux qui agitent les questions sociales! — Mais laissons ces libéraux dégénérés, et résumons-nous :

Nous tenons pour démontré que la réforme sociale doit être cherchée, avant tout, dans la réforme économique de la Commune, et que cette voie scientifique et expérimentale est aussi sûre que les voies politiques sont dangereuses. Aucun homme, aucun gouvernement ne se fût effarouché de tentatives de cette nature, — et c'est là pourtant que la question sociale gît tout entière.

Quand Fourier n'eût fait que découvrir cette vérité, quand il n'eût fait que mettre sur la voie de la politique positive et expérimentale, il eût déjà rendu à l'humanité un service immense. Cette seule thèse, dont l'énoncé peut se formuler ainsi : « Au lieu de s'absorber dans des » querelles de constitutionalisme politique, on doit son» ger enfin à déterminer le plan d'une bonne organisa» tion communale, » cette thèse seule le placerait au-dessus de Bacon, de toute la hauteur dont la science sociale domine les sciences physiques. — Que Messieurs de la philosophie et de la politique veuillent donc bien cesser de donner leur qualité d'utopistes à celui qui marche seul dans les voies réelles. Ces songeurs incorrigibles, égarés dans les plus étranges aberrations, croient imaginaire tout ce qui sort de la sphère de leurs rêves.

Napoléon, dont le sens droit et positif faisait si bien justice des bavarderies et des abstractions politiques des avocats et des idéologues, et qui se plaisait à répéter : « Que tout ce qui n'est pas fondé sur des bases physique» ment et mathématiquement exactes, doit être proscrit » par la raison, » Napoléon, la chose vaut la peine qu'on

en prenne acte, avait parfaitement entrevu que la réforme sociale doit reposer sur la reconstruction de la Commune. Il dicta, en 1800, à son frère Lucien, alors ministre de l'intérieur, une note d'où est extraite l'épigraphe de cette division, et où il exprimait positivement que « s'il n'était distrait par la guerre, *il commencerait* » *la prospérité de la France par les Communes*. C'est » ainsi, » ajoutait-il, « que Henri IV entendait faire, lors- » qu'il parlait de sa *poule au pot;* autrement il n'eût dit » qu'une sottise. » Et, après avoir signalé plusieurs effets vicieux de l'organisation actuelle des Communes, il ajoutait :

« La Commune doit être attractive de la population; elle en serait répulsive.

» Le premier devoir d'un ministre de l'intérieur est d'arrêter un mal qui porterait la gangrène dans ces 36 mille membres du grand corps social. »

Oui, Napoléon disait mieux que les abstracteurs de quintessences : — oui, *la Commune doit être attractive*, et c'est uniquement d'une bonne organisation des travaux de la Commune et de la convenable répartition de leurs produits, qu'on peut attendre la réalisation de ce vœu. Et ce sera toujours une mauvaise plaisanterie de parler de richesse nationale et de prospérité publique tant que la MISÈRE et l'IGNORANCE habiteront l'immense majorité, la totalité de nos communes !

§ V.

CONCLUSION.

L'histoire montre que c'est par des transformations moléculaires que la société passe généralement d'un état social à un autre : jamais décret gouvernemental n'a rien fait directement à cela. LE MOYNE.

En résumant ce chapitre, nous voyons que les premières conditions génératrices de l'harmonie sociale sont :

1° La Création de grandes richesses par une organisation vraiment économique des travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, commerciaux, etc.;

2° La Répartition des richesses créées, sur toutes les têtes, suivant la règle de la Justice sociale, c'est-à-dire proportionnellement, pour chacun, à son concours à la Production, estimée au prorata de sa mise en Capital, en Travail et en Talent;

3° Enfin, que c'est à l'Organisation de la Commune que ces deux conséquences doivent être demandées.

Voilà que le problème est posé; voilà que la question se précise, et que l'on peut la saisir. Ce n'est plus quelque chose de vague, d'immense et d'obscur,—comme le sont par le monde les grands mots de régénération, de réforme, d'émancipation universelle, de progrès indéfini ou plutôt non défini, et autres généralités sonores qui ont mille sens, ou qui n'en ont aucun.

C'est quelque chose d'arrêté et de circonscrit, dont nous allons trouver les formes et les détails :

C'est — pour base, — une lieue carrée de terrain à exploiter par une population de dix-huit cents à deux mille personnes, hommes, femmes et enfants. C'est — pour objet, — à combiner entre eux les travaux de ces quatre cents familles, de telle sorte que leur *effet utile* devienne un *maximum* par les économies de gestion, par la convergence de tous les intérêts, de toutes les forces; — à développer, au sein de cette population, chaque individualité dans ses goûts et dans sa liberté, pour son avantage et pour celui de la masse; —à augmenter, autant que faire se peut, pour chacun, le confort en logement, vêtements et nourriture, aussi bien que la culture morale et intellectuelle; — enfin, à rémunérer chaque membre en raison de ce qu'il aura payé de sa personne, de ses actes ou de ses biens envers la société.

Et quand on aura résolu ce problème fondamental de l'harmonie des relations INTÉRIEURES de la Commune, on pourra et il faudra encore résoudre celui de l'harmonie des relations EXTÉRIEURES; — seconde tâche qui offre beaucoup moins de difficulté que la première.

Et alors la grande énigme sociale que la nature pro-

pose au genie de l'Homme sera devinée, la Loi de Bonheur découverte : l'Ère de l'HARMONIE UNIVERSELLE s'ouvrira, resplendissante et glorieuse, devant l'Humanité.

Tout ceci ne vous semble-t-il pas plus réel, plus positif, plus près d'influer sur le bien-être de l'homme, que les chartes octroyées ou non, les constitutions monarchiques ou républicaines, les trente ou quarante mille textes de lois qui nous gouvernent, les milliers de traités, contradictoires entre eux, de morale et de philosophie; tous ces langes de l'enfance sociale, enfin, dont il serait bien temps que l'humanité se débarrassât pour marcher dans sa force et dans sa liberté ?

NOTE *R*.

FORMULE DE LA RÉPARTITION INTÉGRALE.

Supposons une opération à laquelle N personnes ont pris part tant comme bailleurs de fonds que comme travailleurs ou fonctionnaires.

Soit C le Capital total fourni par l'ensemble des N Sociétaires, et c', c'', c'''... c^n les parts respectives fournies par chacun d'eux. On aura

$$c' + c'' + c''' + ... + c^n = C.$$

Soit pareillement T la quantité totale de Travail et Θ la quantité totale de Talent dépensés, dans l'opération en question, pendant un temps déterminé, une année par exemple; on aura, en prenant une notation analogue à la précédente :

$$t' + t'' + t''' + ... + t^n = T.$$
$$\theta' + \theta'' + \theta''' + ... + \theta^n = \Theta.$$

Appelons P le produit créé, pendant l'année, par l'action combinée de C, de T et de Θ.

La Justice exige évidemment que chacun des N Sociétaires prenne au Dividende général P une part proportionnelle à son concours individuel dans la création de cette valeur.

D'après ce principe, en représentant par les coefficients q, r, s, la *productivité* du Capital, du Travail et du Talent, et par Q, R, S, les parts respectives de P, auxquelles ont droit C, T et Θ, nous aurons :

$$Q = P\frac{q}{q+r+s}; \quad R = P\frac{r}{q+r+s}; \quad S = P\frac{s}{q+r+s};$$

et nous trouverons pour expression générale du Droit de chaque Sociétaire, ou de la part p qui lui est due,

$$p = Q\frac{c}{C} + R\frac{t}{T} + S\frac{\theta}{\Theta};$$

Équation que l'on peut appeler *la Formule de la Justice*, puisqu'elle exprime le rapport du Droit de l'Individu au Droit de la Masse entière.

On voit, à l'inspection de cette Équation, que, pour faire la part exacte de chacun, et appliquer à la Répartition la *Loi de la Justice distributive*, il faut que l'on puisse déterminer convenablement les valeurs des coefficients q, r, s, et établir pour chaque individu les valeurs c', c''... t', t''... θ', θ''...

Tout système industriel qui ne se prête pas à l'établissement régulier et *consenti* de ces valeurs, et qui ne répartit pas, d'après la formule précédente, les Richesses créées par le Concours du Capital, du Travail et du Talent, établit évidemment une Rétribution injuste, arbitraire, et spolie généralement une ou deux des trois Facultés industrielles.

Il est superflu d'observer que le Système morcelé et anarchique de notre Industrie actuelle ne se prête nullement à l'établissement régulier de ces valeurs, ni à l'application de l'Équation de la justice, laquelle suppose et exprime l'Association des trois Facultés productives. Aussi, dans les Compagnies industrielles actuelles, ne fait-on usage du principe de cette Équation que pour régler les intérêts de l'une seulement des trois Facultés, le Capital. Dans ces sortes de Compagnies, en effet, la part proportionnelle de chaque actionnaire est exprimée par le premier terme de l'équation générale, c'est-à-dire par la formule $P = Q\frac{c}{C}$ dans laquelle Q représente le *bénéfice net*, et non plus la part sociétaire du Capital $P\frac{q}{q+r+s}$, car ici Q est une expression de la forme $P - D$, dans laquelle D exprime les dépenses, et comprend, à ce titre, le Salaire des Travailleurs et Fonctionnaires. Ce Salaire ne se lie par aucun rapport d'Association ni de Justice à la part du Capital, puisqu'il n'est nullement réglé par la formule que nous avons fait connaître, mais bien

par l'arbitraire des chefs de l'entreprise qui tendent à le rendre le plus petit possible.

Quoi qu'il en soit, tout le problème de la Répartition harmonique réside uniquement en ceci : Que les valeurs générales des coefficients q, r, s soient librement fixées et consenties par tous les sociétaires, et les valeurs de c, t et θ régulièrement établies pour chacun.

Ces conditions remplies (et nous verrons que l'organisation phalanstérienne en fournit très facilement les moyens), il est impossible de faire la moindre objection contre cette Formule de Répartition, qui n'est autre chose que l'*expression mathématique de la justice telle que la comprennent tous les associés*, l'expression de leur accord, de leur volonté commune dans le partage des fruits de leur concours sociétaire, puisque c'est leur volonté commune qui détermine la valeur des coefficients q, r, s, et des termes c, t, et θ.

Les différents systèmes communistes consistent à trancher ou à escamoter les difficultés du problème de la Répartition, en faisant toutes les parts égales, $p' = p'' = p''' = .. p^n$, ou en les laissant *arbitraires*, chacun fixant à sa guise *d'après ses besoins*, la valeur p de sa part : ce qui ne résout absolument rien; car toute la difficulté de la Répartition consiste précisément à obtenir pour chaque part p', p'', etc., l'accord de l'individu et de la masse. Si p' se fait trop fort il faudra bien *le limiter*. Or, qui limitera la valeur de p' et toutes les autres valeurs semblables ? Poser cette question, c'est précisément poser de nouveau le problème de la Répartition et avouer, par conséquent, que la prétendue Répartition *suivant les besoins* n'est qu'un mot et non une solution.

La société doit aux individus un MINIMUM qui couvre les besoins essentiels de l'existence, nourriture, vêtement, logement. Le surplus doit être distribué aux plus méritants proportionnellement à leur concours dans la création des richesses sociales. L'intérêt de la société et le droit des individus sont, là-dessus, parfaitement d'accord.

NOTA (3e édition). Les gens qui ne pénètrent pas le sens et l'esprit des choses commettent les plus grossières erreurs par l'interprétation brutale et inintelligente de la lettre. Plus que tous les autres, peut-être, les textes de Fourier fournissent pâture à ce genre d'erreur.

La faculté plastique à une puissance transcendante est l'un des caractères éminemment distinctifs du génie de Fourier. La pensée de ce sublime esprit se produit comme celle de Dieu, par la nature même de sa faculté créatrice, en manifestations déterminées, palpables, vivantes, en réalités. Cette puissance suprême du véritable génie, qui donne toujours à l'idée son corps, à l'esprit sa forme, échappe aux penseurs vulgaires. Ceux-ci, en effet, s'arrêtent au moule et ne voient pas l'esprit : le corps, au lieu de leur révéler l'idée, la leur dérobe. De là, chez eux, sur toutes les branches de la conception de Fourier, les erreurs les plus grossières.

C'est ainsi que, en ce qui concerne la Répartition, Fourier concrétant sa pensée par son procédé habituel de réalisation, lui donne la forme déterminée suivante :

Capital 4/12 (c'est-à-dire $q = 4/12$ et $Q = \frac{4}{12}$ P.)

Travail 5/12 (— $r = 5/12$ et $R = \frac{5}{12}$ P.)

Talent 3/12 (— $s = 3/12$ et $S = \frac{3}{12}$ P.)

Cette formule, qui n'est qu'une simple forme, la forme à laquelle Fourier suppose que la *volonté collective* se fixera comme détermination de la valeur moyenne des coefficients de la Répartition dans les Phalanges, a été souvent prise par les esprits superficiels dont nous parlons, pour une loi que Fourier promulgue, pour un décret qu'il impose. Si vous leur demandez quel est le *principe* de la Répartition sociétaire, ils vous répondent sans hésiter : *4/12 au Capital, 5/12 au Travail, 3/12 au Talent* ; et si vous leur dites qu'ils se trompent, que cette réponse prouve de leur part une ignorance profonde de la Théorie, de son sens et de ses principes, ils vous répondent triomphalement : « Cela est écrit dans Fourier ! »

Nous avons mis le lecteur à l'abri de cette énorme bévue. La Théorie de Fourier est la Théorie de l'harmonie, c'est-à-dire de *l'ordre par la liberté*, de *l'accord par l'attrait*. Si Fourier avait eu besoin, pour la constitution ou le maintien du régime sociétaire, d'imposer d'autorité législative une prescription quelconque, il eût ruiné lui-même sa Théorie de fond en comble. Si, surtout en ce qui touche un point aussi capital que ce grand et décisif problème de la Répartition, il eût été contraint de recourir à une règle impérative, à un acte *législatif*, c'est-à-dire à un acte *arbitraire*, sa doctrine perdrait par cela même tout caractère scientifique ; son système sociétaire ne serait plus la découverte du système naturel de l'harmonie sociale, ce serait une création *arbitraire* de l'imagination, un rêve cérébral comme les poétiques fantaisies socialistes de Platon, de Morus, de Fénelon, etc., ou comme les puérilités civiles et honnêtes de la flandreuse Icarie.

Le principe de la répartition sociétaire réside tout entier dans la *libre volonté* des associés ; le problème consistait à débrouiller les éléments naturels de cette Répartition, à construire la formule qui les contient et les combine, et à trouver les conditions sociales capables d'amener le *consensus omnium*, le libre accord de tous les associés dans la détermination, *quelle qu'elle soit*, de ses coefficients essentiellement *facultatifs*.

Supposer que ces coefficients p, q, r ne sont pas facultatifs, et que Fourier en a, de son autorité personnelle et privée, fixé la valeur, c'est tout bonnement prouver qu'on ne comprend pas le principe le plus élémentaire de la Théorie de Fourier.

Nous verrons plus tard comment le *consensus omnium* se réalise *nécessairement* et *librement* dans le Régime sociétaire arrivé à perfection, et comment il sera facile, même dans la transition, de déterminer d'une manière très-satisfaisante les coefficients p, q, r et les valeurs particulières de c, de t et de s.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété, et paralyse leurs défauts.

Messieurs, je ne le dis qu'à vous : lorsque je pense à tant de belles et récentes inventions qu'ils ont repoussées au grand profit de nos bons amis les Anglais, je me persuade vraiment que si, en l'an de grâce 1833, la sublime invention des parapluies était à faire, aucun Parisien n'y voudrait ajouter foi.

D. *Agriculteur.*

§ I.

La subdivision des terres est un des principaux obstacles qui s'opposent, en France, aux progrès de l'agriculture; le plus grand service qu'on puisse rendre au premier des arts, serait le moyen de lever cet obstacle ou d'en atténuer l'effet.

François de Neufchateau.

L'Economie politique, fouillis d'élucubrations plus ou moins nulles, plus ou moins fausses, fort rarement de quelque valeur, cultivée par des docteurs sans génie, qui n'ont jamais rien su voir d'avance, et qui souvent n'ont pas eu le mérite de voir et de comprendre les choses accomplies; l'Economie politique a disserté beaucoup sur la grande et sur la petite propriété, dans leurs rapports avec la Production.

Voici ce qu'il y avait :

Avant la Révolution, on voyait en France quantité de vastes domaines appartenant à la noblesse ou au clergé. Ces terres étaient généralement cultivées par des salariés, c'est-à-dire par des travailleurs parfaitement désintéressés dans les produits de leur travail. Les méthodes d'agriculture étaient d'ailleurs bien moins perfectionnées qu'elles ne le sont aujourd'hui, et les

propriétaires s'occupaient de tout autre chose que de l'exploitation de leurs domaines, dont ils laissaient la surveillance à des intendants voleurs et à des mercenaires. — Les produits de l'exploitation de ces grands domaines étaient peu considérables.

Arrive la Révolution. Elle dépossède ces grands propriétaires, expatrie les uns, coupe la tête aux autres; elle brise ces domaines avec la hache, et en vend les morceaux à très-bon marché, car, avec une somme de papier-monnaie représentant vingt francs, valeur réelle, on achetait des propriétés fort respectables. Alors, une foule d'hommes qui jusque-là n'avaient travaillé que comme salariés et pour le compte d'autrui, commencèrent à travailler pour leur propre compte. L'énergique excitation produite par l'esprit de propriété développa puissamment l'effort et l'effet du travail. La production s'accrut considérablement. Le premier effet du Morcellement des grandes propriétés changea la face du sol : l'amélioration fut flagrante. Là-dessus nos économistes se rangèrent avec enthousiasme sous le drapeau du Morcellement et crièrent : *Vive la petite propriété!* — Ils ne s'apercevaient pas, les savants, que c'était l'esprit de propriété qui avait opéré le bien, et que la division des grands domaines n'était qu'un fait qui avait mis en jeu cet esprit. Confondant la force et le fait qui, dans un cas particulier, avait suscité la force, ils se mirent à chanter la petite propriété : la petite propriété devint leur idole, leur religion. Si bien que le *Morcellement du sol* et la *Divergence industrielle*, qu'ils nomment libre concurrence, furent érigés par eux en dogmes économiques. Et c'est ce qui compose encore aujourd'hui tout le fonds de leur science. — Ils n'ont rien de plus et rien de mieux dans leur bagage.

C'était bien. — Mais voilà que l'augmentation de la population, les héritages, les notaires et d'autres causes, qui vont divisant et subdivisant rapidement la petite propriété, et qui la subdivisent même beaucoup plus vite que

la grande, ont déjà, sur une foule de points, haché le terrain en lots si petits, en morceaux si exigus, que le sol est menacé de tomber en poussière. L'exploitation devient de plus en plus difficile, gênée, onéreuse; et ce beau système économique donne pour résultat en France, quoi? — dans toute sa nudité, la misère de l'Irlande, où la division des cultures, sinon des propriétés, est également poussée à l'extrême par la location infiniment morcelée des grands domaines!

Eh! le simple bon sens ne suffisait-il pas pour faire prévoir ces résultats? Pensait-elle, la science, qu'un territoire morcelé et lacéré à l'extrême, se prête à une exploitation facile et bien entendue? Dans une pareille anarchie, les cultures peuvent-elles être distribuées suivant les convenances du sol? n'y a-t-il pas une immense déperdition de force et de travail, dans la mise en valeur de tous ces fragments soumis à une subdivision indéfinie, à une subdivision telle qu'on voit dans certains pays une multitude de bandes de champs larges de trois pas, de deux pas, quelquefois d'un seul? Et la place perdue, entre tous ces lambeaux? Et les complications, et les procès en délimitation (1), etc., qu'engendre ce piteux état de choses? — Messieurs les savants n'ont rien oublié, sinon de faire entrer toutes ces causes réductives dans le calcul de la production! Et le défaut d'avances et de capitaux, qui ne permet pas au paysan de se donner de bons instruments, d'acheter et de nourrir assez de bestiaux pour avoir en suffisante quantité les engrais, in-

(1) « La négligence ou l'impéritie des géomètres rend les arpentages particuliers presque toujours imparfaits; les tenants et aboutissants ne sont point énoncés, ou le sont par la dénomination vague de *plusieurs;* les pièces sont souvent mal orientées. Après un certain laps de temps, elles ont changé de figures, sont souvent déplacées par des fermiers infidèles; et si un même détenteur a fait plusieurs baux dans une exploitation, il n'est point rare de le voir se former une propriété aux dépens du véritable propriétaire. » (*Journal des Travaux de l'Académie de l'Industrie.* Septembre 1831.) (*N. de la 1re Éd.*)

dispensable base de la bonne agriculture; le défaut d'avances qui le force à exténuer de travail son cheval ou sa paire de bœufs mal nourris, ce qui amène la dégénérescence des races; le défaut d'avances enfin, qui entraîne l'appauvrissement du sol, et qui jette partout, sous la griffe de l'usurier voisin, le propriétaire exigu!...

Puis, à mesure qu'on descend l'échelle de la propriété, l'ignorance va croissant. La routine, seule loi des esprits incultes, multiplie encore les obstacles à l'adoption des bonnes méthodes et des découvertes de la science. Enfin, les vices sont si nombreux et si palpables, que les praticiens les plus instruits dénoncent nettement aujourd'hui le Morcellement, et déclarent en face à l'Économie politique, que la petite propriété oppose d'infranchissables barrières aux progrès de l'agriculture. — Voici, sur ce sujet, le jugement de Patulo :

Les terres de quantité de villages et de paroisses que j'ai eu occasion de voir par moi-même, sont distribuées d'une manière si désavantageuse pour leur culture, qu'on n'aurait pu faire pis si on l'avait fait exprès. Naturellement on se serait attendu à trouver les terres de chaque propriétaire rassemblées en un même lieu; mais loin de là, si un héritage est de cent arpens, il faut aller les chercher en trente ou quarante places différentes; quelquefois à une grande distance, où ils sont mêlés avec d'autres par morceaux d'un petit nombre d'arpents. C'est un extrême inconvénient pour tous; car il faut que réciproquement chacun passe journellement sur les terres de son voisin pour labourer, semer, moissonner les siennes; les labours se croisent en différents sens, forment de tous côtés des pointes et des haches qui augmentent le travail et perdent toujours du terrain. Quelques morceaux sont même si petits qu'ils ne valent pas la peine d'y transporter les charrues aussi souvent qu'il serait nécessaire.

Essai sur l'amélioration des terres.

Le Morcellement territorial et la subdivision des propriétés ramèneront nécessairement d'ailleurs, comme nous l'avons assez constaté, la formation des grandes propriétés féodales. Si ce résultat n'est pas encore très-

sensible en France, du moins sous le rapport territorial, c'est uniquement parce que les grandes entreprises agricoles y ont été long-temps négligées. Mais que les capitaux se dirigent sur cette voie, qu'ils entrent dans ce mouvement comme ils sont entrés dans l'industrie, et bientôt nous serons témoins de l'écrasement de la petite exploitation agricole par la grande, ainsi que nous avons vu l'atelier écrasé par la manufacture. On en viendra vite au système des grandes fermes, à l'inféodation complète de la petite propriété progressivement dépossédée par la guerre industrielle, comme la grande l'a été brusquement par la guerre révolutionnaire.

Rien n'est plus évident que ce cercle vicieux et les terribles conséquences qu'il entraîne.

Il est sensible que les grandes propriétés qui se reformeraient à la suite du mouvement que nous signalons, seraient beaucoup mieux dirigées et beaucoup plus productives que ne l'étaient les domaines de la féodalité nobiliaire. Aussi l'Angleterre, où les grands propriétaires féodaux se sont directement convertis à l'industrialisme, où l'on n'a point passé, comme en France, pour réaliser la transformation, par un Morcellement révolutionnaire, l'Angleterre retire de son sol, quoique bien moins fécond que le nôtre, un revenu proportionnellement de beaucoup supérieur. — Le fait est bien connu. — Mais ce revenu est concentré aux mains d'une classe très-peu nombreuse, et les travailleurs y sont réduits en servage industriel, *adstricti glebæ*, comme le reconnaissent si bien les Anglais eux-mêmes.

Sans rentrer ici dans les considérations sociales que nous avons émises sur les vices de la répartition des produits, nous pouvons résumer par une citation cette critique de la grande et de la petite propriété.

Nous voyons en Angleterre la grande propriété favoriser de belles entreprises, canaux et chemins de fer ; cela paraît précieux en théorie, mais, en résultat, le peuple anglais n'en recueille qu'une effrayante misère ; et malgré les 200 millions

de taxe annuelle pour les pauvres, il y a plus de mendiants et de voleurs en Angleterre qu'en aucun pays civilisé. Redisons que Londres seul contient 230 mille mendiants, filous et vagabonds.

Voilà pour fruit de la grande propriété, *le mal à côté du bien*, le mal engendré par le bien même, car la grande propriété est utile, elle présente des avantages incontestables en exploitation agricole et manufacturière. S'il faut spéculer sur la petite propriété, ou traiter avec elle, on ne peut entreprendre aucune amélioration : les petits propriétaires sont, par leurs jalousies et leurs mésintelligences, incapables de se concerter pour un travail utile; et bon nombre d'entre eux sont hostiles à une entreprise qui profiterait à leurs voisins.

La petite propriété est à son apogée en Irlande ; nul pays n'a plus morcelé ses campagnes ; tout y fourmille de petits producteurs qui, réduits à un lambeau de champ, n'y sèment que des pommes de terre, par impossibilité de recueillir assez de blé sur un terrain si exigu. L'Irlande, parvenue au superlatif du Morcellement, est si pauvre que la plume se refuse à en décrire la misère : le ministre Canning n'eut pas le courage de visiter les dépôts de mendicité à Dublin : il en vit un où 1400 hommes étaient à demi nus et affamés ; il fut stupéfait, interdit ; le maire qui le conduisait lui dit : « Ce n'est qu'un des moindres, je vais vous en faire voir de plus hideux. » Canning refusa ; c'était un des perfectibilistes, homme du progrès et du vol sublime, qui ne voient la Civilisation que dans les salons.

Voilà donc, dans la petite propriété comme dans la grande, *le mal à côté du bien, le cercle vicieux* inséparable des dispositions agricoles de Civilisation.

CH. FOURIER, *Réforme industrielle*, tome 2, n° 3.

Les faits portent donc condamnation contre les principes de l'Économie politique ; et, pour ceux qui ne voudraient pas croire à cette condamnation, parce que c'est un homme de génie qui la formule, pour ceux-là, terminons par les paroles d'un homme qui n'avait que du bon sens, mais qui était ministre de l'intérieur, et qui s'exprimait ainsi, dans un ouvrage dédié à l'empereur :

La répartition entre les propriétaires est si vicieuse, qu'un

territoire, s'il est de cinq cents hectares en tout, se trouve formé communément de *cinq à six mille parcelles*, qui appartiennent à cinquante ou soixante particuliers. Par l'effet des morcellements et des partages successifs, les champs ont reçu les figures les plus défavorables; leur longueur excède souvent cent fois leur largeur. Il y a des propriétés qui ne contiennent que deux ares; il en est de moindres encore.

FR. DE NEUFCHATEAU, *Voyage agronomique.*

§ II.

J'entends répliquer, que voulez-vous donc? faut-il n'avoir ni grands ni petits propriétaires? faut-il tout réduire au juste-milieu, à la sainte égalité? Non, sans doute; je vais expliquer ce qu'il faut faire.

CH. FOURIER.

Écoutez le bon sens.

E. BOURBON.

Nous sommes en droit de prendre acte des faits établis au paragraphe précédent, et de conclure :

1° Que le Morcellement du sol est en lui-même très-fâcheux, et que la dernière conséquence des subdivisions territoriales serait l'anéantissement de l'agriculture;

2° Que le système des grands domaines se prête merveilleusement, au contraire, à une bonne gestion, à toutes les améliorations et à toutes les économies qu'on peut introduire dans l'agriculture;

3° Que la division des grands domaines de l'ancien régime, a mis en évidence la puissance de l'esprit de propriété qui transforme en travailleur zélé, — quand il est appelé à travailler pour son propre compte, — le même homme, qui n'était qu'un pauvre, un triste et paresseux champion lorsqu'il travaillait, comme salarié, pour le compte du grand propriétaire.

Que faut-il donc faire pour tirer du sol des richesses énormément supérieures à celles que peuvent donner l'un ou l'autre des deux systèmes d'exploitation? — C'est vous, lecteur, qui allez répondre :

Il faut, direz-vous, *aviser à* COMBINER SOCIALEMENT L'ESPRIT DE PROPRIÉTÉ, *si heureux et si puissant dans l'un des systèmes, avec les dispositions non moins heureuses, non moins puissantes que* L'EXPLOITATION SUR GRANDE ÉCHELLE *manifeste dans l'autre.*

Voilà, selon les indications du pur bon sens, ce à quoi les Économistes devaient s'ingénier, au lieu de patauger dans leur Morcellement, et de louer un vice, par comparaison avec un vice opposé, ainsi que nous les avons déjà vus faire pour leur libre concurrence, qu'ils vantent par opposition au monopole : — toujours du simplisme, et jamais la moindre invention !

Les principes que nous venons d'établir relativement à l'agriculture, s'appliquent également à toutes les autres branches de l'industrie humaine. travaux domestiques, opérations manufacturières, fonctions commerciales, etc. En effet, d'un côté, le système de la grande exploitation, bien ordonnée, bien organisée, bien pourvue de capitaux et de machines, dirigée par des praticiens habiles, employant les procédés les plus perfectionnés, sera toujours dans des conditions de productivité et d'économie très-supérieures à celles de l'exploitation incohérente et morcelée. D'autre part, le travailleur, intéressé au produit de son œuvre, dépensera toujours une énergie bien autrement intelligente, soutenue et féconde, que ne le sera jamais l'action du simple salarié qu'aucun intérêt n'excite à grossir les bénéfices du maître qui l'exploite.

Il résulte, sans réplique, de cette étude des deux systèmes pratiqués jusqu'ici, que ces deux formes industrielles sont vicieuses, et qu'il faut avoir recours à une troisième capable de paralyser leurs défauts respectifs et de cumuler leurs avantages.

Si l'on fait application de ces principes à la question de l'organisation d'une Commune modèle, on établit immédiatement •

Que le Système morcelé doit être proscrit;

Que les terrains et les industries de la Commune doivent être exploités et gérés unitairement;

Que le Système du salaire, qui n'intéresse point le travailleur au produit de son travail, doit être remplacé par celui de la participation proportionnelle au concours.

Nous ne songerons donc pas à lacérer en dix mille parcelles et lambeaux, dévolus aux soins de quatre cents pauvres ménages, la lieue carrée que nous prenons pour base d'opération. Il faudra, au contraire, que le territoire tout entier soit exploité *comme domaine d'un seul homme*, et que les efforts des travailleurs, leurs capitaux, toutes les forces en un mot que l'exploitation réclame, soient réunies en faisceau, intimement liées et combinées. Il faudra, au lieu d'une exploitation divergente misérablement faite par quatre cents familles morcelées, une exploitation convergente vigoureusement conduite par quatre cents familles unitairement organisées.

Il faudra, d'ailleurs, que la liberté, l'individualité et l'esprit de propriété puissent trouver leur compte, et se développer pleinement dans cette organisation de l'ensemble : et c'est au mode d'organisation des travaux et au système de la répartition des bénéfices entre les ayant-droit, que nous demanderons le complément de cette condition du système social.

Mais d'ores et déjà nous voyons parfaitement à quel procédé nous devons recourir pour *unitariser l'exploitation territoriale et industrielle* de la Commune sans attaquer ni détruire le Principe de la Propriété individuelle, et en intéressant les simples travailleurs tout aussi énergiquement que les propriétaires, aux résultats de l'œuvre collective. — Evidemment le procédé ne saurait être autre chose que la MISE EN SOCIÉTÉ (1) des propriétés particulières, cheptels, instru-

(1) Société civile, anonyme, en commandite, ou suivant toute autre forme légale, existante ou à créer, peu importe.

ments de travail et capitaux d'exploitation, nécessaires à la constitution d'une Commune unitaire ; et l'extension aux travailleurs eux-mêmes du bénéfice de l'Association, par l'attribution au travail de sa part proportionnelle et légitime dans tous les produits.

Le problème social est maintenant parfaitement déterminé : son énoncé économique se formule très-clairement comme il suit :

ASSOCIER *en fonctions de culture, ménage, fabrique, éducation, etc., quatre cents familles inégales, pour opérer l'exploitation combinée, la plus productive et la plus économique, d'une lieue carrée de terrain.*

Il est facile de comprendre que le système de l'Association réunit et cumule les avantages des deux exploitations, la petite et la grande, sans participer à leurs vices respectifs, puisqu'il met en jeu l'esprit de propriété chez tous les coopérateurs, et qu'il agit en même temps avec toute la force et toutes les ressources des grandes opérations d'ensemble, des grandes Compagnies industrielles, commerciales et financières.

Voilà donc le mot prononcé et précisé, l'Association. Quand ce mot, sur lequel on a tant divagué de nos jours, sera nettement compris dans son vrai sens, scientifique et pratique, la solution du problème ira d'elle-même. Mais la confusion qui règne encore à ce sujet, exige que nous établissions ici quelques distinctions capitales, qui nous fourniront de nouvelles lumières pour continuer notre voyage de découvertes, et suivre le Christophe Colomb du Nouveau-Monde social.

Remarquons toutefois dès maintenant que nous n'avons encore exposé que la face économique et en quelque sorte matérielle du problème de l'Association. Pour être intégralement résolu, ce problème devra embrasser la question morale tout entière, et porter sur les Passions, les Facultés et les Caractères, aussi bien que sur le Capital, le Travail et le Talent. — Nous aborderons en son temps cette grande et magnifique question.

Digression.

DE QUELQUES ANERIES CIVILISÉES.

> Ou temps que les bestes parloyent (il ny a pas trois lours)....
> RABELAIS.

Je suis instruit, par expérience, des difficultés que l'on trouve à introduire dans les intelligences civilisées, — sans qu'il y subisse de déformation, — le sujet que nous traitons ici ; et je me tiens pour assuré que, malgré les grandes précautions que j'ai déjà dû prendre, nombre d'esprits en seront encore à confondre l'*Association* et la *Communauté*. C'est une des mille aberrations dans lesquelles neuf personnes sur dix ne manquent jamais de tomber : Et là-dessus les objections arrivent en foule.

Vous voulez, s'écrient tout d'abord ceux qui n'ont pas compris, détruire la propriété ? C'est une monstruosité! — Eh! qui vous parle de cela?... La propriété est-elle détruite quand le propriétaire d'un domaine prend un fermier auquel il concède tiers ou moitié du revenu de ses terres, pour les faire valoir ; ou quand, après une évaluation réciproque de sa valeur, le fermier la prend à loyer?... Eh bien! quand, après une évaluation réciproque des valeurs du canton entier, la Phalange exploitera unitairement le canton, et en deviendra la fermière générale ; quand le produit du canton sera doublé, quintuplé, décuplé... par suite des économies, et de la bonne gestion de la grande exploitation, les propriétaires seront-ils donc dépossédés, parce qu'ils tireront, de leurs titres de propriété, des valeurs doubles et quadruples de leurs revenus actuels ?

Quand semblable résultat aura été démontré par l'expérience sur un coin de terre, j'estime que beaucoup de

propriétaires opineront à être ainsi *dépossédés*. Au lieu du titre d'achat et de possession d'un champ, qui vous donne le trois pour cent du capital dans les bonnes années, — qui ne vous donne quelquefois rien du tout à cause des mille accidents qui frappent les propriétés isolées, — vous aurez un titre hypothéqué sur toutes les richesses agricoles et manufacturières d'un grand canton sociétaire ; ce titre vous donnera le *six* et le *dix*, au lieu du *trois*. Vos fermiers seront, en même temps, bien vêtus, bien nourris, bien logés. Intéressés dans tous les bénéfices, ils amélioreront indéfiniment le sol, au lieu de le ruiner, — ce qui arrive souvent sous le régime des baux à courte durée. Ils ne pourront plus vous voler. La misère ne les exposera plus à vous faire banqueroute, ou à vous demander des délais de paiement. L'éducation, donnée par la Phalange à tous ses enfants, vous ménagera avec ceux qui mettent en valeur vos propriétés, des relations loyales, faciles, attrayantes même. — Quelle monstruosité trouvez-vous à tout cela ?

Vous croyez que l'on a compris ? Point.

—Mais l'homme, vous répond-on, ne se pliera pas à un régime de Communauté. J'admets parfaitement avec vous que si les mille lambeaux de terre du village morcelé sont réunis dans une vaste exploitation ; Si les titres de la propriété morcelée sont transformés en titres d'*actions*, hypothéqués sur toutes les richesses du canton ; Si les récoltes, éparpillées aujourd'hui dans quatre cents caves mal tenues, quatre cents greniers où souvent elles s'avarient, sont réunies, classées, soignées dans une seule grande cave, dans un grenier unitaire ; Si vous ne construisez que quelques belles écuries et étables à chevaux, bœufs, vaches, cochons, etc., au lieu des mille ou douze cents étables du village ; Si, pour les quatre cents cuisines avec leurs quatre cents feux et quatre cents ustensiles de toute espèce, employés à faire quatre cents dîners par quatre cents femmes de ménage, vous n'avez qu'un grand atelier où huit ou dix femmes suffiraient à

préparer la nourriture; Si vous étendez cette manutention en grande échelle à toutes les branches compliquées des travaux domestiques, préparations, blanchissage, laiterie, soin des animaux, etc., et à tous les travaux qu'on opère, — ou qu'on devrait opérer — dans la bourgade civilisée; nul doute qu'il n'en résulte une immense supériorité de richesses et de bien être... — Mais, reprend-on, vous avez beau dire, l'homme répugne à la vie de Communauté ; il tient aux sentiments de Famille : sa liberté lui est plus chère que tous les autres biens réunis. Vous détruisez la famille, vous détruisez la liberté, vous détruisez l'individualité, vous détruisez, vous détruisez, vous détruisez...

Quand l'objecteur a fini sa kyrielle de *vous détruisez*, il faut reprendre en sous-œuvre toutes ses assertions, pour lui prouver qu'il aurait pu s'épargner la peine de les faire, s'il eût daigné donner une attention réfléchie aux choses, et ne pas tomber dans cette manie de taquinerie, qui consiste à attaquer de prime-abord, à l'étourdie, toute opinion nouvelle.

Il y a bien, dans ce travers, une présomption qui ne laisserait pas que d'être amusante si on ne la rencontrait tous les jours. Des hommes qui, la plupart du temps, n'ont d'autre instruction que l'instruction du monde, qui raisonnent et argumentent comme on argumente, comme on raisonne dans le monde; qui ne savent des choses que ce qu'ils en voient chaque matin dans leur journal : des hommes de cette force-là entendent parler, cinq minutes, d'une Théorie qui a coûté trente années de persévérance et de travaux à une tête trempée comme celle de Fourier; d'une Théorie qui recrute ses partisans parmi les hommes de science, de raison et de solide instruction ; que vous avez, vous leur interlocuteur, longuement et profondément étudiée : — et après ces cinq minutes de demi-attention, ils vous adressent bravement, au grand contentement de leur amour-propre, quelques objections banales et saugrenues ! — Et les

voila convaincus qu'ils ont improvisé *ex abrupto* l'écrasement de cette Théorie... dont ils n'ont pas saisi un mot!

Vous leur dites, vous, que ce n'est pas cela, qu'ils n'ont pas compris, qu'ils donnent à gauche, que leurs attaques ne portent pas sur votre système *tel qu'il est*, mais sur un mélange d'idées confuses qui vient de se former dans leurs têtes, — ce qui est très différent. Tout cela n'y fait rien ; ils vont, ils vont.... ils vous soutiennent au besoin qu'ils le conçoivent mieux que vous ; ils ont trouvé du premier coup le côté faible de votre affaire. Puis ils débitent l'amalgame qui s'est produit dans leur imagination, — appelant cela votre Théorie. — Des monstruosités, des pauvretés de toute nature s'accréditent ainsi, et la vérité s'en tire comme elle peut. Dieu sait, pour l'objet qui nous occupe, les inepties que l'on répond dans le monde à cette question : « Qu'est-ce donc que ce système de Fourier ? qu'est-ce que c'est que ce Phalanstère ? » — Pour un qui répond, « Je ne le sais pas, » ou qui vous explique raisonnablement ce qu'il en sait, il en est mille qui vous lâcheront des extravagances inouies. — Et ce n'est pas tout de dire, on écrit.

Le *Courrier Français* apprendra à ses abonnés que c'est « une confrérie de moines civils qui mettent en » commun leur travail et leur industrie, et qui veulent » déranger les molles jouissances des propriétaires oi- » sifs. » (*Courrier Français*, 28 septembre 1833).

Dix autres journaux imprimeront aussi que le Phalanstère est un régime de *Communauté*.

La *Revue de Paris*, pour amuser ses lecteurs, prendra du *Figaro*, qui l'a pris à *Vert-Vert*, qui l'a pris à je ne sais qui, et le *National* répètera après tous les autres, que le système de Fourier consiste à promettre aux hommes *une queue de trente-deux pieds, terminée par un œil!* Ceci est une plaisanterie très-pardonnable à *Vert-Vert* et à *Figaro* : mais, en vérité, les grands journaux, si dévoués à leur pays, si dévoués à l'humanité, si dévoués au progrès, à la liberté, au bien-

être du peuple, aux idées nouvelles, à la propagation des lumières ; dévoués à la république, dévoués à la monarchie, dévoués au roi, dévoués à la reine, dévoués au peuple, dévoués à droite et à gauche, et en avant, et en arrière ; dévoués dans leurs colonnes, dans leurs feuilletons et jusque dans leurs annonces : ces grands journaux, monopoleurs de la publicité, ne devraient-ils pas avoir autres choses à dire sur un pareil sujet, que des farces volées à *Vert-Vert* et à *Figaro* ? — Le *National*, le *National* !... qui en est à la queue de trente-deux pieds ! ! — Mon brave *National*, avec cette queue-là, vous nous avez donné, sur l'honneur, la bonne mesure de votre science politique !

— Le Phalanstère ?...

— C'est une maison d'une lieue carrée pour loger cinq mille personnes à la fois.

— Pour en loger cinq cent mille, vous dis-je, je le sais de bonne part.

— C'est la Communauté des biens, des femmes et des enfants.

— C'est un système pour changer l'eau de la mer en limonade gazeuse.

— On y apprivoisera les baleines et les requins.

— On y mangera, mon cher monsieur, vingt-cinq livres de viande par jour, et sous peine d'exclusion encore.

— On chassera la lune, qui est morte, pour la remplacer par cinq jeunes lunes de toutes les couleurs.

Et mille autres jolies définitions du même goût, très-bonnes à divertir des Civilisés, bien ignorants, qui, non contents de mutiler la partie sociale et arithmétique de la découverte de Fourier, s'en vont gloser sur des théories transcendantes d'*Analogie* et de *Cosmogonie*, dont les bases sont acceptées, comme la révélation des lois primordiales de la création, par ceux d'entre les hommes mûris à l'étude des mathématiques et des sciences exactes, qui les ont approfondies. Eh bien ! je puis ga-

rantir ici à ceux qui font tant d'esprit sur la queue de trente-deux pieds, que si Fourier s'était pris à prédire de pareilles modifications au corps humain, il aurait commencé par leur annoncer, comme plus probable, un allongement au moins égal de leurs oreilles....

Toutes ces balivernes ne sont, je le sais, que de mauvaises plaisanteries, ne prouvant rien, sinon la légèreté inouie des Français, qui, depuis vingt-six ans (1) que Fourier a produit son immense découverte, en sont encore (2) à gouailler ce qu'ils auraient examiné s'ils avaient eu quelque peu de bon sens et de justice.

Et puis, n'est-ce pas ? des galeux ont bonne grâce à bafouer l'homme sain et bien portant qui leur apporte de la fleur de soufre !... Quelle jolie espièglerie font là les Civilisés, en cherchant à ridiculiser l'homme qui leur apprend à remplacer leur société râpée par une société bien étoffée ; qui leur donne les moyens de remplir leurs ventres affamés, et de vider les immondices dont leurs têtes et leurs cœurs sont pleins, pour y mettre des pensées vraies et des affections nobles ! Voyez donc s'il ne faut pas beaucoup d'esprit et surtout beaucoup de sens, pour se gaber d'une Théorie dont la réalisation comblerait les désirs en lesquels se consument misérablement ces gabeurs, du matin jusqu'au soir de leur vie ! Pauvres insensés qui y sont attelés, à la vie, comme un cheval aveugle à sa meule ; qui la traînent comme le galérien son boulet ; et qui mordent, comme des bêtes méchantes, la main qui veut les délivrer... Las ! vous vous jugez donc une bien triste espèce, une race étrangement dégradée et avilie ! puisque c'est le ricanement qui vous vient aux lèvres, quand on vous annonce qu'on peut faire de vous des gens de bien et des hommes heureux...

Certes, toutes ces sottises nuisent à la marche d'une idée, elles la démonétisent comme dit le *Constitutionnel* dans un article où il emploie toutes ses forces de *Consti-*

(1) 1808. — (2) 1834.

tutionnel à atteindre ce résultat. Et puis, voulez-vous un échantillon des jugements sérieux qu'on porte par le monde philosophique sur cette conception ; tenez, lisez : voici, pour votre instruction, les sept principes fondamentaux de la Théorie de Fourier :

1° La gastronomie et l'opéra seront les grands mobiles de la Civilisation future.

2° Le pain est mis de côté et réservé pour la gueusaille.

3° Les sociétaires ne vivront que de gâteaux sucrés.

4° Le travail aura autant d'attrait pour eux qu'en a maintenant pour nous le repos.

5° Chacun des travailleurs sociétaires ne fera que ce qu'il voudra.

6° Le danger sera ôté aux passions en leur accordant tout ce qu'elles demanderont.

7° Les jouissances et les richesses des plus opulents financiers de nos jours ne seront rien en comparaison de celles des bienheureux *Phalanstéristes*.

Qui a écrit cela ? — Encore *Figaro* ou *Vert-Vert* ? — Non ; c'est un philosophe octogénaire, père de trente-et-un volumes, et en outre de six ou huit enfants : il est électeur ; il est éligible ; et il aspire probablement à la pairie, dont il a bien l'air de faire la demande en débitant des fadeurs au gouvernement dans un livre intitulé : *De la Souveraineté du Peuple*. C'est dans une longue *Note* qui termine ce livre, ridicule monceau de banalités métaphysico-politiques, que se trouve la plus curieuse appréciation de la Théorie sociétaire qui soit jamais sortie de tête philosophique : c'est de cette savante note que j'ai extrait l'admirable résumé qu'on vient de lire. Tout le reste est de la même force ; — car c'est partout du style de M. le baron Massias, ancien chargé d'affaires près de la cour de Bade, résident Consul Général à Dantzig.

Mais, direz-vous, c'est un vieillard ; il a peut-être l'esprit affaibli. — Soit, je le veux bien ; je ne cite tout

ceci que pour donner une notion des falsifications sans nombre que le monde fait subir à toute idée neuve en général et à celle-ci en particulier ; je cite pour engager le lecteur à ne s'en rapporter qu'à sa propre intelligence, à sa propre raison, à son bon sens, sans se laisser influencer par les sottes opinions et l'ignorance ambiante. — Revenons au fait ; et, puisque l'on est réduit aujourd'hui, si l'on veut avoir des chances d'être compris, à définir tous les mots dont on se sert, expliquons d'abord que *famille* et *ménage* sont choses très-distinctes.

Il est faux que nous proposions, — comme l'assurent M. Massias et nombre de logiciens de sa trempe, — de détruire la famille en faisant, ainsi qu'ils disent, de quatre cents familles une seule famille : — ce contre quoi ces philosophes se récrient beaucoup, eux qui veulent faire de tous les humains une famille de frères !

Nous savons fort bien, nous, que les affections de famille sont distinctes des autres affections de notre nature ; mais nous voulons ORDONNER et COMBINER les travaux de ménage et autres — que les diverses familles, très-souvent opposées d'intérêt, — exécutent aujourd'hui d'une façon anarchique et fort dispendieuse.

Une famille et un ménage sont choses très-différentes. — Dans l'ordre actuel, chaque famille a son ménage ; ce ménage, c'est, puisqu'il faut l'expliquer à ces Messieurs, une cuisine, une cave, un grenier et tous les ustensiles nécessaires aux fonctions du travail dit *domestique*. Mais les marmites, les casseroles et toute la batterie de cuisine ; la lèchefrite grasse, l'écumoire, le tourne-broche, le pot-au-feu ; le cuvier à lessive et le linge sale ; les ustensiles, les travaux et les détails du ménage, ne sont point nécessaires à la constitution de la Famille ; de là ne dépend nullement l'affection réciproque de ses divers membres, — que divisent fort souvent, au contraire, les ennuis sans nombre attachés à l'insipide ménage. — Vous avez vu sans doute comme moi, lecteur, des gens aimer beaucoup leurs enfants et en être tendrement

aimés, bien qu'ils prissent leur dîner au restaurant et qu'ils fissent blanchir en ville. La famille royale passe pour être très-unie. Le roi, la reine et les princes ne s'occupent cependant guère, que nous sachions, du pot-au-feu, du raccommodage des bas, ni de toutes ces gracieuses opérations domestiques qui paraissent, aux philosophes les sources exclusives et sacrées des affections de la famille.

Et d'une : à d'autres maintenant.

— Mais vous voulez donc que tout soit en commun dans votre système ?

Allons ! définissons encore et apprenons à notre interlocuteur, — qui est censé savoir la langue, — qu'*Association* et *Communauté* sont des choses fort différentes et même tout opposées. — Le voilà déjà parti et qui galope; écoutez-le :

— Quoi ! tout le monde habitera le même édifice. Ce sera un pêle-mêle.... Dans votre Phalanstère on travaillera ensemble, on logera ensemble....

— Courage ! Ajoutez, pendant que vous y êtes, que les quatre cents familles de la Phalange coucheront dans le même lit... Mais voyons, calmez-vous, et écoutez un peu. — Dites-moi, d'abord, habitez-vous une maison à vous tout seul? Est-ce un pêle-mêle dans cette maison, parce qu'elle renferme, outre votre logement, celui de cinq, de dix, de quinze autres familles? Est-ce un pêle-mêle encore parce qu'au lieu d'être isolée, et circonscrite de clôtures, la maison que vous habitez est flanquée d'autres maisons formant corps le long de la rue...

— Vous avez beau dire, ce sera toujours une caserne.

— Une caserne comme le Palais-Royal, par exemple, oui. Une caserne où l'on trouvera, — pour des prix différents, bien entendu, — des appartements de luxe ou de modestes logements, des bains, un restaurant, une bibliothèque, un théâtre et mille commodités inconnues, avec peu de dépense et une entière liberté; si c'est là une caserne, vous dites vrai. Ce sera une caserne.

— Mais cependant tout est égal, tout est en commun... Je ne comprends pas les distinctions dont vous parlez.

— Rien n'est égal et rien n'est en commun. Tout dans le Phalanstère est distinction, et les distinctions sont très-exactement graduées, encore !

Et vous voilà dans la nécessité de mettre les points sur les *i;* et il faut que vous rétablissiez longuement la différence tranchée qui existe entre les deux idées contraires renfermées sous les mots Communauté et Association. — C'est ce que nous allons faire au chapitre suivant.

Toutefois, avant de l'aborder, ce chapitre, il est nécessaire de donner encore un coup de maillet pour faire entrer une autre distinction dans les têtes.

Vous dites à un civilisé : Pour première condition de bien-être général, il faut augmenter les produits. La dépense moyenne étant de onze sous par jour, en France cette moyenne est insuffisante. Il faut élever le produi au quadruple au moins de ce qu'il est aujourd'hui, e faire refluer convenablement cet accroissement sur toute les têtes.

Vous êtes à-peu-près sûr que le civilisé vous répon dra immédiatement, — et il sera enchanté de sa sagacité : Pst! la belle avance! si vous augmentez proportionnellement la fortune de chacun, rien ne sera changé aux choses, et tout ira comme devant. Dame ! c'est clair, cela; car...

Si vous ne l'arrêtez brusquement, il va vous enfoncer jusqu'à la garde douze *car* et dix-huit *puisque* à travers le corps.

Eh ! qui te parle d'augmenter la quantité des écus qui sont en circulation, civilisé de civilisation ? — On vous dit qu'il s'agit d'augmenter les PRODUITS. *Dame ! c'est clair, cela !* augmenter *les produits*, LES PRODUITS, LES PRODUITS !!! entendez-vous ? d'augmenter les

produits en quantité et en qualité : afin que celui qui n'a que du pain noir à manger, de l'eau à boire et des haillons pour se couvrir, ait du pain blanc, du bœuf, du vin et des habits ; et que celui qui a des habits, du pain blanc, du bœuf et du vin, ait de meilleurs habits, de meilleur vin, et un dîner mieux servi. — C'est là ce que l'on vous dit.

Et il y en a qui s'obstineront sept fois sept fois, et soixante dix-sept fois sept fois à ne pas comprendre. — *Dame ! c'est pourtant clair !*

Au reste, je répète ici ce que j'ai exprimé au commencement de ce livre : La Théorie des Destinées est trop large pour entrer et tenir dans tous les cerveaux. Elle ne va qu'à ceux qui ont du cœur avec de l'intelligence. On ne la jette pas à la tête de tout le monde. Tout le monde n'est pas de force à mépriser les idées reçues, des préjugés sucés au berceau, et à faire bon accueil à la Vérité quand elle n'est pas encore devenue banale...

Qu'importe, après tout, à la Vérité ? — A-t-elle besoin, pour marcher en avant, de voiturer dans ses bagages le *caput mortuum* de la Civilisation ?

N'ouvrons pas les sépulcres pour haranguer les morts. Parlons aux vivants, à ceux qui peuvent comprendre, aimer, vouloir, et formons, avec des recrues intelligentes et dévouées, la grande Armée de la Délivrance ! La queue viendra assez quand les obstacles seront vaincus, les champs labourés et ensemencés, les épis mûrs, et qu'il n'y aura plus qu'à demander part à la récolte.

NOTA *de la deuxième édition*. Le chapitre des *Sinceries civilisées* pourrait être aujourd'hui, hélas ! considérablement augmenté; mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter dans des fouillis de sottises et d'ignorance. Cet échantillon suffit. Quand le lecteur sera au bout de cet ouvrage, il fera très-facilement lui-même justice de toutes les calembredaines dont la légèreté des uns et la jalousie des autres cherchent à affubler la Théorie Sociétaire.

CHAPITRE TROISIÈME.

Association et Communauté.

Je ne sais vraiment plus à quoi servent les mots : langues et mots... compréhension. A entendre parler aujourd'hui, il est permis de faire cette observation. Impossible d'accumuler autant de bévues et de fausseté ! il n'y a pas d'exagération à dire qu'aujourd'hui on ne voit pas même aussi loin que le bout du nez,... car on ne voit pas du tout. Il est vrai qu'autrefois c'était à peu près la même chose ; mais je doute que l'on fût aussi fat et aussi fanfaron que dans ce siècle.

J. Crassous.

Rien n'est plus opposé à l'Association que la Communauté.

J. Muiron.

§ Ier.

Il en est de la Communauté religieuse ou conventuelle, de la Communauté conjugale, militaire ou autre, comme de la Communauté urbaine. Toutes exigent que les intérêts des uns soient sacrifiés aux intérêts des autres.

J. Muiron.

Il y a *Communauté* là où les individus sont réunis sous un régime rigoureusement égal pour tous, distribuant à tous les mêmes tâches, les mêmes peines, la même rétribution, la même nourriture, etc...

Le principe logique et la règle obligatoire de la communauté, c'est l'égalité.

Dans un couvent, dans une pension, dans un régiment, — abstraction faite des chefs, des grades et de la hiérarchie, — il y a pour la masse Communauté de nourriture, de logement, de régime, c'est-à-dire, sur tous ces objets, égalité et même identité pour tous.

Si l'on veut faire, de l'*égalité pratique*, l'impératif absolu du droit social, le principe principiant de la société naturelle et légitime, il faut alors que ce principe règle toutes les choses sociales, tous les droits personnels, toutes les relations...

Mais l'égalisation sociale de tous les éléments humains c'est la négation même de toute société, de toute hiérarchie, c'est la confusion absolue; ce serait en même temps l'injustice pratique la plus tranchée et l'absurdité la plus palpable qui se pussent imaginer. Aussi est-il impossible non-seulement d'exécuter, mais seulement de décrire un établissement *communiste* quelconque, sans abattre, dès le premier pas, dès le premier mot, le principe fondamental, logique, et prétendu principiant de l'égalité pratique; car la moindre *organisation* exige une hiérarchie, et la hiérarchie n'est rien moins que de l'égalité pratique. Aussi est-il très-facile de faire des phrases générales, des tirades, ce que l'on appelle des *tartines*, sur les principes de communauté et d'égalité; mais nous mettons qui que ce soit au défi de concevoir et de décrire avec quelque précision un état social systématiquement et logiquement fondé d'un bout à l'autre sur la communauté et l'égalité.

La communauté, contenant le principe de la collectivité, jouit, dans la mesure où elle est applicable, des propriétés économiques de la grande exploitation. Exemples:

Si les vingt soldats d'une escouade devaient faire vingt feux et vingt soupes, à vingt foyers, dans vingt marmites, ils ne vivraient certes pas, avec sept sous par jour à l'ordinaire, comme ils le font en confiant à un seul d'entre eux la préparation de la nourriture *commune*, dans une seule marmite.

Dans une pension, dans une grande école, etc., il y a évidemment une incalculable économie du même genre à préparer en grand les aliments, etc., au lieu d'exécuter trois cents, quatre cents préparations particulières, autant d'opérations qu'il y aurait d'individus, quatre à cinq mille, par exemple, aux Invalides!

Enfin, on sait que les commuautés d'Hernutes ou frères Moraves, — qui se sont maintenues par la compression énergique d'un principe religieux, — sont douées

industriellement d'une grande puissance envahissante, et que, sous le rapport de la prospérité matérielle, elles dépassent de beaucoup les exploitations morcelées qui les avoisinent (1). Mais, je le répète, c'est uniquement de la manutention en grande échelle que les avantages proviennent. Quant au principe de la Communauté, pris dans sa rigueur égalitaire, il est monstrueux et odieux, puisqu'il brise tous les droits, toutes les individualités, et que son joug monotone et stupide ne tendrait à rien de moins qu'à transformer la masse humaine sur laquelle il peserait, en un véritable troupeau. Le régime de la Communauté parfaite, de l'égalité absolue, n'est effectivement que le régime social des bêtes à la pâture.

Ce régime étant, au reste, la dernière et rigoureuse conséquence des principes de l'égalité philosophique, et en même temps la plus complète négation de la nature humaine, reste tout-à-fait irréalisable. Dans la plupart des réunions, même religieuses, portant le nom de Communauté, la Communauté n'a jamais été intégrale et absolue, jamais elle n'a été établie sur l'ensemble et sur toutes les branches. Quant au régiment, ce serait une grave erreur de le prendre pour une Communauté, attendu que les épaulettes du colonel, du capitaine et du soldat, leurs soldes, leurs positions et leurs grades respectifs, réalisent tout autre chose que de l'égalité. Dans l'escouade même, malgré la Communauté d'uni-

(1) Quelques années après avoir écrit ces lignes, je suis allé visiter en Hollande, à Zeist, près d'Utrech, un des plus beaux établissemens de ces Moraves de qui on n'a dit que des choses fausses ou confuses. Les Moraves forment une corporation religieuse, mais à l'exception des non mariés pauvres, garçons, filles, veufs ou veuves, qui travaillent dans les ateliers des établissements, ils ne vivent pas le moins du monde en communauté. On m'a cité à Zeist une veuve qui avait deux millions de fortune, et j'y ai vu des familles extrêmement gênées. Ceux qui vivent et travaillent en communauté, régis par une discipline très-sévère, sont rudement exploités par la Corporation qui gagne beaucoup et emploie ses richesses à créer de nouveaux établissements. (*Note de la 2e Edit.*)

forme, de soupe et de fonction, il s'établit invinciblement de très-grandes inégalités depuis le troupier le plus ancien jusqu'au novice dernier arrivé, depuis le plus fort des *loustics* jusqu'au plus faible des *plastrons*. Tout officier qui connaît sa compagnie sait qu'il s'y forme naturellement vingt hiérarchies réelles, vingt classements particuliers, fondés sur vingt titres différents.

Au reste, ce qui condamne sans appel le principe de la Communauté en tant que principe social générateur, c'est qu'il n'a jamais pu recevoir une application même partielle, sans que cette application ne fût *forcée*. Jamais Communauté n'a subsisté que par un effet de discipline, par le despotisme d'une loi, par la puissance exceptionnelle d'un fanatisme monastique et ascétique. Les premiers chrétiens ont tenté de réaliser une société communiste dans toute la force du terme : malgré l'exaltation d'une foi immense à une doctrine non-seulement de fraternité, mais encore de sacrifice, de renoncement aux biens de ce monde, d'humilité et d'obéissance, ils ont échoué. On ne refera jamais des hommes preparés et aptes, comme ces premiers chrétiens, à la pratique de la Communauté.

L'idée principiante de la Communauté, c'est une moitié de l'idée sociale (le principe de *collectivité*) à l'état brut, rudimentaire, embrionnaire, comme l'idée principiante du Morcellement (le principe *individuel*) en est l'autre moitié. L'union de ces deux éléments simples, dans une combinaison supérieure et composée, développant légitimement tout le droit, toute la fécondité, toute la richesse et toute la force de chacun d'eux, cette union harmonique, disons-nous, produit l'idée principiante de l'Association.

§ II.

Dans la vraie Association, loin de se mélanger, de se confondre, de se sacrifier, ou seulement de se subordonner les uns aux autres, les intérêts individuels doivent demeurer essentiellement distincts, et les volontés s'exercer pour le plus grand bien de tous, selon la naturelle et libre impulsion de chacun, sans jamais se froisser ou s'imposer réciproquement.

J. Muiron.

J'ai cité des exemples partiels de Communauté, citons un exemple partiel d'Association. — En voici un fort remarquable; c'est une institution qui a peuplé les chaînes du Jura, ainsi qu'une partie des Alpes et des Apennins. Je veux parler de la fabrication des fromages connus sous le nom de fromages de *Gruyère*.

Dans nos montagnes du Jura, où le climat interdit la culture de la vigne et du blé, et où le lait ne saurait être vendu en nature, à cause de l'éloignement des villes, il faut le convertir en fromage. Or, si, dans un village où l'on compte, je suppose, deux cents vaches et quatre-vingts familles, chaque ménage voulait faire tous les jours son fromage particulier, cette manière de produire nécessiterait l'emploi de quatre-vingts personnes, quatre-vingts ustensiles, quatre-vingts feux, etc.; elle amènerait en outre une grande déperdition de matière première, et donnerait des produits de faible qualité. Chaque famille serait d'ailleurs forcée d'envoyer, de temps en temps, un de ses membres perdre une ou plusieurs journées à colporter, dans les villes, les produits de sa fabrication morcelée. Enfin, les paysans, se faisant concurrence entre eux sur les marchés, seraient en opposition d'intérêt et portés à déprécier, les uns les autres, leurs denrées respectives. Dans de pareilles conditions, la fabrication ne saurait se soutenir.

Eh bien! qu'ont-ils fait, ces braves paysans qui n'ont pas le bonheur d'être illuminés par l'économie politique

et les théories de libre concurrence? — ils ont inventé et réalisé une très-belle économie domestique sur cette branche importante du ménage. Voici comment les choses se passent dans une *fruitière;* — c'est le nom donné à l'Association partielle que je vais décrire.

On loue une petite maison composée de deux pièces, l'atelier et la laiterie. Il faut, en outre, une cave pour magasin. Dans l'atelier on dispose une énorme chaudière en cuivre sur potence pivotée, destinée à recevoir le lait des deux cents vaches, reçu préalablement dans les grands vases de la laiterie. Un seul homme, appelé le *fruitier*, suffit pour confectionner chaque jour un, deux ou trois fromages de soixante à quatre-vingts livres. Ces fromages sont déposés, au fur et à mesure, dans le magasin où le fruitier les sale et leur donne les soins qu'ils réclament.

Tous les jours, la quantité de lait, apportée par chaque laitière, est marquée, par des encoches, sur deux *tailles* de bois, dont l'une reste entre les mains de la laitière, l'autre à la fruitière. On sait donc exactement la contribution fournie par chaque famille. — Il y a des pays où l'institution, plus perfectionnée, tient compte, en outre, de la qualité relative des laitages, estimée avec un aréomètre ou pèse-liqueur.

Quand viennent les époques de vente, on traite avec des marchands qui achètent en gros et chargent des convois.

Sur le prix des ventes on prélève les dépenses de loyer, combustible, ustensiles, entretien, etc.; on paie le fruitier, dont les gages augmentent, avec le bénéfice général, suivant un taux convenu, et l'on partage tout le reste entre les familles, proportionnellement à la valeur de leurs versements respectifs.

Les dépenses et les gains sont donc strictement et mathématiquement répartis suivant le principe de la proportionnalité du concours à la production : car les habitants du village reçoivent proportionnellement au Ca-

pital qu'ils ont fourni en nature, et le fruitier, proportionnellement à son Travail et à son Talent, puisque sa rétribution augmente en raison du nombre et de la qualité des fromages qu'il a fabriqués.

C'est ici l'opposé de l'absurde régime de la Communauté, de l'égalité, de la fraternité agraire et philosophique. Ici, il y a concours libre de chacun à la production, et rétribution de chacun proportionnellement à son concours : il y a stricte équité, il y a prospérité, il y a Association, et c'est sur cette base seule, et parce que le droit de l'individu est d'abord satisfait, que peut s'édifier le fait social harmonique, l'accord libre des volontés, la véritable fraternité humaine.

Comparez, sur cet exemple, le principe de l'Association avec ceux du Morcellement et de la Communauté.

La Communauté est si absurde qu'aucun paysan ne s'y fût jamais soumis librement. Quel est celui qui serait assez philosophe pour apporter à la fruitière deux, trois, quatre fois plus que son voisin, s'il ne devait recevoir que part égale dans les bénéfices? Trouvez-en qui acceptent le principe d'une telle proposition...

Le Morcellement exigerait, par jour, dans les quatre-vingts familles, des dépenses de temps, de combustibles, d'ustensiles, etc., quatre-vingt fois multipliées et ruineuses ; il occasionnerait une grande déperdition de matière caseuse et donnerait des produits infailliblement inférieurs, soit à cause de l'exiguité de la préparation, soit par défaut d'habileté des préparateurs ; — car un habile fruitier est un personnage recherché.

J'ajoute enfin que cette fabrication morcelée tendrait à semer des germes de division entre les vendeurs, tout en nécessitant de nouvelles déperditions de temps pour les ventes isolées. Ceci est si vrai que l'on abandonne la fabrication dans les hameaux où l'on ne peut pas rassembler au moins une quarantaine de vaches.

Le procédé d'Association produit, au contraire, tous les bienfaits d'économie, de bonne gestion, d'union de

l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, d'équité. Les familles les plus hostiles sont amenées à se faire un bien réciproque, à avoir des intérêts communs. — Aussi ce régime, établi dans nos montagnes depuis un temps immémorial, a-t-il été, sans interruption pour elles, un gage de prospérité.

Les fruitières commencent à deux pas de la petite ville de Salins où j'écris maintenant ces choses; elles s'étendent indéfiniment dans le haut pays. J'ai vu cent fois dans mon enfance et depuis, les opérations que je viens de décrire. C'est un fait qui est là.

Eh bien! en dissertant sur les avantages du régime sociétaire, avec des Parisiens ou autres amateurs qui ne connaissaient pas l'existence de ce fait, je me suis souvent amusé à le leur décrire comme un projet que devraient, leur disais-je, adopter nos paysans, au lieu de faire leurs fromages isolément. — Que me répondait-on? — Que c'était bien, mais complètement irréalisable; que les paysans sont trop méfiants, trop *intéressés;* qu'il y aurait des fraudes continuelles, etc. — Moi, je présentais le détail des bienfaits et des garanties qu'offrirait ce procédé. — On s'échauffait, on s'écriait que c'était-là une *utopie*, que c'était *impossible*, que c'était *ne pas connaître le cœur humain*, que c'était *un aveuglement de l'esprit de système;* et puis, à propos de fromage, mille lieux communs philosophiques, battus et rebattus, mille phrases toutes faites qui courent partout. — « Vous pensez donc que ce procédé serait impraticable? » — « Oui. » — « Eh bien! dans les montagnes du Jura et de la Süisse, on le pratique depuis plus de mille ans peut-être, et j'ai vu de mes yeux tout ce que je vous ai donné comme un projet... » — Plusieurs ne me l'ont pas pardonné.

Voilà donc un germe d'Association matérielle très-remarquable sur une branche des travaux du ménage.

Ce germe devait exciter à rechercher les moyens d'appliquer un principe aussi puissant à l'ensemble des tra-

vaux domestiques, agricoles et autres d'un canton. — On serait arrivé ainsi à l'idée générale que le lecteur peut déjà se faire d'une Phalange industrielle ou réuniont de quatre cents familles associées en travaux de culture, ménage, éducation, etc., en supposant étendu à toute fonction le procédé dont on vient de voir l'application à un détail du ménage, à la fromagerie.

Ainsi, dans la Phalange, point de Communauté, point de pêle-mêle, point d'égalité.

Si Pierre a apporté un Capital *double* de celui qu'a fourni Paul, Pierre touchera sur le lot du Capital un revenu *double* de celui de Paul, — et cela sera justice.

S'il est constant que Paul a travaillé *trois* fois plus que Pierre, Paul aura sur le lot du Travail une part qui vaudra *trois* fois celle de Pierre, — et cela sera justice.

Si les rapports de leur Talent sont comme les nombres *un* et *quatre*, leurs parts, sur cette troisième faculté, seront dans le rapport de *un* à *quatre*, — et cela sera encore justice.

Et il y aura justice en tout cela, parce qu'il n'y aura pas eu égalité, mais proportion.

Et s'il y avait eu égalité de rétribution, il y aurait eu au contraire monstrueuse injustice.

Puis, Pierre et Paul et tous les autres se logeront comme ils l'entendront, en consultant leur goût et la rotondité de leur bourse, dans un appartement de luxe ou dans un logement modeste; et de même ils dîneront au prix que chacun choisira: — seulement l'un et l'autre et tous, seront dix et vingt fois mieux traités pour la même dépense, dans le régime sociétaire, qu'ils ne l'eussent été dans le régime morcelé. Il y aura donc dans le régime combiné, beaucoup plus de facilité pour chacun à satisfaire ses goûts individuels, qu'on ne peut en rencontrer dans le régime civilisé; ce qui signifie rigoureusement que la LIBERTÉ INDIVIDUELLE, très-restreinte

dans la Communauté du ménage morcelé, est extrêmement large dans l'Association du grand ménage phalanstérien.

Nous démontrerons tout aussi rigoureusement, plus tard, que cette liberté individuelle n'existera pas seulement en ce qui touche la consommation et le matériel de la vie; mais qu'elle s'étend aussi, dans le milieu phalanstérien, à toutes les fonctions, à toutes les relations, à toutes les branches du mécanisme sociétaire.

Que deviennent dès-lors les accusations de Communauté, de confusion, de pêle-mêle, de destruction de l'individualité, et d'ignorance de la nature humaine que l'on adresse étourdiment à ce régime d'Association, à ce régime qui, seul, peut garantir et développer largement, au plus grand avantage de l'individu et de la masse, l'individualité, froissée pour tous à chaque heure de la vie, dans le régime civilisé?

C'est étrange et bizarre que nous soyons accusés ainsi, nous, par des champions de cette Civilisation toute de contrainte pour la nature humaine, et qui a mille chaînes pour lier l'homme et le garrotter dès la naissance jusqu'à la mort; qui, souvent même, ne lui laisse pas la liberté de mourir et d'être enterré à sa guise! Pauvres Civilisés, qui nous accusez de porter atteinte à la liberté, voilà bien long-temps que vous vous battez pour la liberté, et vous ne savez pas même ce que c'est que la liberté! Et pour savoir ce que c'est que la liberté, il faut d'abord que vous nous écoutiez, car nous seuls pouvons vous l'apprendre.

Je crois avoir mis le lecteur à même de démentir tranchément les imputations de Communauté, d'atteinte à la liberté et à l'individualité qu'il entendrait faire sur la Théorie que j'expose. Nous pouvons aborder maintenant l'organisation du principe de l'Association, et chercher les formes naturelles de son développement.

Pardonnez-moi ces longueurs; pardonnez-moi, car ce

n'est pas ma faute, si je suis sans cesse retardé dans la marche, obligé de m'arrêter à chaque pas à des définitions, à des distinctions que la méfiance, la taquinerie et l'obscurité de beaucoup d'esprits, rendent tout-à-fait nécessaires. J'aurais certainement pu mettre en vingt- cinq lignes les trois derniers chapitres : si je ne puis être plus bref et plus concis, sur l'honneur, j'en suis bien marri.

NOTA. (3e *édition*).—Le *Communisme* ou doctrine de la Communauté fait aujourd'hui de grands progrès dans toute l'Europe; on aurait grand tort de vouloir se le dissimuler.

En tant que contenant une négation formelle du droit individuel de propriété, et c'est le caractère de la plupart des variétés du Communisme, cette doctrine est très-dangereuse.

Le Communisme est un fruit naturel du Morcellement. Les misères, les oppressions, les spoliations, les douleurs qu'enfante, à l'apogée de son développement impitoyable, un individualisme désordonné, féroce, devaient créer par réaction, dans les classes sacrifiées, la haine de la propriété et la pensée de la mise en commun des biens de tous au profit de tous.

Les révolutions terribles, évidemment contenues dans cette réaction qui ne fait que commencer et dont la marche est irrésistible, sont comme le glaive de la Providence suspendu sur les criminelles sociétés qui maintiennent dans l'ilotisme les masses déshéritées et exploitées.

Sans doute la pensée de la Communauté n'est qu'une idée vague, impossible, qui ne résiste pas à un examen sérieux, qui fuit à l'application, qui s'évanouit dès qu'on veut lui donner un organisme : sans doute rien n'est plus puéril que les formes que quelques-uns de ses apôtres ont essayé de lui créer dans ces derniers temps. Cette idée n'en est pas moins douée d'une invincible puissance d'envahissement dans les masses, précisément à cause de ce qu'elle a de vague et d'absolu tout à la fois. « Les prolétaires supportent tout le poids du labeur so-» cial; les détenteurs de la propriété et des instruments de travail ab-» sorbent tous les produit : que la propriété individuelle soit abolie, » que tous les biens soient mis en commun, servent à tous, profitent à » tous. » Cela ne constitue certes pas une organisation, un système, une science sociale, mais c'est précisément ce qui rend si facile, à ceux que la réalité actuelle écrase, l'acceptation d'une doctrine qui leur paraît résoudre toutes les questions avec deux paroles : « Abolition de la pro-» priété et Communauté des biens. »

Quoi de plus simple que cette doctrine ? et comment les masses déshéritées, les prolétaires, n'accueilleraient-ils pas avec enthousiasme le vague idéal que ces deux mots expriment, en présence de l'odieuse société dont les cruelles réalités les meurtrissent chaque jour ?

Impuissants pour rien édifier, ces deux mots sont tout puissants pour briser une forme sociale oppressive.

Que l'Europe y songe ! si elle ne se hâte de fonder l'Association, elle aura, plutôt qu'elle ne le pense, une rude partie sur les bras...

CHAPITRE QUATRIÈME.

Aperçu de la Constitution matérielle d'une Phalange.

ORLYANDO. Après tout, votre découverte, seigneur amiral, n'était pas bien difficile.

UN COURTISAN. Il n'y a pas grande gloire à cela.

AUTRE COURTISAN. Chacun aurait pu la faire, votre découverte, seigneur vice-roi des Indes, car il ne fallait qu'aller droit devant soi vers l'occident.

COLOMB. Messeigneurs, j'ai été appelé fou pendant huit ans pour l'avoir dit... la chose, alors, était à faire. Et puis, si c'était si facile, que ne le faisiez-vous vous-mêmes?... Messeigneurs, voici une autre découverte que je vous propose... (Il prend un œuf sur un plat.) Faites tenir ceci sur sa pointe.

TOUS LES CONVIVES (après avoir essayé quelque temps sans pouvoir réussir). C'est impossible! c'est impossible!

COLOMB (prenant un œuf, le casse sur la pointe, se lève, et les regardant): Maintenant, Messeigneurs, chacun peut découvrir le nouveau monde et faire tenir un œuf sur sa pointe!...

Christophe Colomb, Drame inédit.

§ I.

Serez-vous hommes à préférer la pauvreté, qui est le fait de l'isolement, au bien-être qui provient de la réunion des forces? Il est temps de secouer les préjugés puérils d'une Civilisation grossière, et d'étendre le cadre du système de la famille.

RASPAIL.

Vous pouvez maintenant vous faire une première idée de la constitution de la Phalange, disais-je au lecteur, à la fin du chapitre précédent. Nous allons, en effet, dans celui-ci, en dessiner le croquis au moyen d'un simple arrangement, d'une pure coordination des principes établis ci-dessus. Tout lecteur intelligent en viendrait à bout aussi facilement qu'un vieux disciple de la Science, puisqu'il n'y a plus qu'à résumer les principes et les appliquer à l'élément social, la Commune rurale, la lieue carrée exploitée par 1,800 à 2,000 personnes.

Si vous vouliez, en effet, communiquer à quelqu'un l'idée que vous vous faites maintenant d'une Phalange, vous diriez à peu près ce qui suit, en procédant du connu à l'inconnu :

Supposons que dix capitalistes veuillent tirer revenu de leurs fonds, en se livrant à une certaine opération commerciale ou industrielle; ils peuvent se mettre à l'œuvre d'après deux principes différents :

Ou ils établiront maison séparément, les uns à côté des autres; et chaque maison aura ses relations à elle, sa comptabilité, sa tenue de livres, son organisation pour les arrivages, les transports, les achats et les ventes, pour la fabrication des produits, etc. — Les dix maisons seront en concurrence et chercheront à s'écraser. — Voilà le principe de Morcellement.

Ou nos capitalistes considèreront qu'en se réunissant pour ne former qu'*un* établissement au lieu de *dix*, ils auront seulement à faire une fois, sur une autre échelle, ce que chaque maison était, dans le premier système, obligée de répéter dix, pour toutes les opérations de l'industrie commune; Que la concentration de leurs capitaux les asseoira sur une base large et solide, qui étendra et assurera leur action industrielle et leur crédit; Que les grandes économies de ce procédé leur permettront de livrer leurs produits à plus bas prix, d'en écouler de plus grandes quantités, d'être ainsi, à la fois, plus utiles à la société et plus sûrs de bénéficier, etc., etc. : — Et à la suite de ces considérations ils se réuniront en *Compagnie actionnaire*, stipulant que le gain total sera réparti au prorata de la mise en *Capital* de chaque coopérateur, sans préjudice des parts spéciales dans les bénéfices, convenues pour ceux des actionnaires qui ajouteraient à leur apport de *Capital*, leur coopération en *Travail* et en *Talent*. — Il faut remarquer que, dans ce dernier système, au lieu de dix têtes intelligentes et directrices, il n'en faudra plus qu'une; Que l'intérêt commun garantira la plus grande

influence de direction dans l'entreprise au plus capable, et que l'action, souvent aveugle, de l'individu, sera maintenue par l'action éclairée de la masse. S'il y a plusieurs branches à conduire, les plus capables dans chacune pourront être chargés d'en diriger ou d'en surveiller les opérations. Nos dix capitalistes sont maintenant en union, et intéressés les uns et les autres à un enrichissement réciproque.—Voilà le principe de l'Association.

Etendons encore ce principe, ajouteriez-vous: faisons-le passer du *simple* au *composé*, en l'appliquant aux industries comme nous venons de l'appliquer aux personnes.

Une maison de commerce n'opère que sur *un seul* produit, sur les sucres, par exemple. Un mouvement de hausse ou de baisse, un engorgement momentané, une modification dans les tarifs; un seul accident, enfin, comme il en survient si souvent dans le commerce, suffit pour la compromettre, quelquefois pour la ruiner ; et sa ruine en amène vingt autres par filiations de banqueroutes.

Qu'au contraire elle opère sur *un grand nombre* de denrées coloniales et indigènes à la fois: le déficit sur les sucres sera noyé dans le compte général de profits et pertes, sous les gains qu'auront produits les autres denrées. — Le premier cas met en évidence le vice du Morcellement des industries; le second fait voir les avantages de l'Association des industries, de leur *solidarité*.

De tout ce qui précède on conclut facilement que, pour tirer tout le parti possible du principe d'Association, il faut le généraliser, l'appliquer à la fois aux personnes, aux capitaux et aux industries. La *Communauté sociétaire* peut donc être conçue, sous le rapport de sa constitution industrielle, comme une *grande société civile*, où il sera de l'intérêt de la masse des sociétaires que, dans chaque industrie spéciale, les plus capables aient le plus d'influence directrice, ou chaque détail devra se coordonner à l'ensemble, où chaque intérêt devra

trouver sa case, chaque individualité son emploi et sa rétribution.

Il est facile de voir, diriez-vous encore, que cette Commune sociétaire doit mener de front et combiner, suivant les convenances de son sol et de sa position topographique, l'industrie agricole et l'industrie manufacturière. Il est sensible que ce développement simultané augmentera cette *solidarité des industries*, dont on a compris tout-à-l'heure les avantages et la sûreté. Vous pourrez démontrer l'opportunité, la nécessité de cette combinaison, par des considérations d'un autre ordre, que nous allons indiquer.

§ II.

Il faut établir un juste équilibre entre les différentes industries; il faut rendre à l'industrie agricole la suprématie due à l'utilité et à la quantité de ses produits, à sa généralité, à sa moralité; il faut lui rattacher les autres industries dans leur propre intérêt; en un mot, il faut organiser intégralement l'industrie.

B. Duraay.

S'il arrive à une nation de se jeter à corps perdu dans l'industrie manufacturière en négligeant trop le travail de son sol, comme l'a fait la France, elle façonnera, il est vrai, de nombreux produits, et par conséquent leurs valeurs vénales diminuant, ces produits viendront s'offrir à un plus grand nombre de consommateurs. Mais les denrées de première nécessité, les grains, les produits du sol étant toujours chers; la grande masse des consommateurs, qui, avant tout, doit manger pour vivre, verra les produits manufacturés, malgré leur bas prix, rester du plus au moins, au-dessus de sa portée, à cause du haut prix des denrées de consommation première. L'industrie manufacturière elle-même y perdra, car ses produits, ne s'écoulant pas assez largement, s'accumulent et causent des engorgements, des déperditions, et par suite des crises, des perturbations commerciales et industrielles. — L'agriculture fournit les matières pre-

mières: si l'agriculture est en souffrance, le système industriel tout entier est vicié dans son principe même.

D'un autre côté, si la nation ou la commune se borne à l'agriculture, il y aura stagnation et perte de forces productives, chaque fois que le temps et la saison suspendront le travail des champs. Si nous ajoutons à ces considérations, qu'il est bon, qu'il est utile, qu'il est nécessaire de mettre à profit et développer toutes les aptitudes, toutes les vocations, tous les genres d'intelligence et de talent, toutes les natures et tous les caractères si variés des hommes, on reconnaîtra la sagesse de cette assertion: Que la nation et la Commune qui en est l'alvéole, doivent mener de front et combiner intimement les différents éléments de la vie sociale, les travaux de la culture et des manufactures, des arts, des sciences, de l'éducation, etc.

De là dérive rigoureusement que la Commune sociétaire, l'élément alvéolaire de la nation et de l'humanité industrielle (si l'on peut se servir de cette expression pour caractériser la nature de la société pacifique et productive de l'avenir, par opposition à ses antécédents guerriers et peu productifs), que cet élément, dis-je, n'est autre chose qu'une ASSOCIATION DE COOPÉRATEURS dont chacun, homme, femme et enfant, apporte dans l'exploitation, à la fois domestique, agricole, manufacturière, etc., du canton, son concours en *Capital*, en *Travail* et en *Talent*, et recueille sa part, dans les bénéfices, en raison composée de son triple concours.

Si l'on veut considérer maintenant qu'il est d'intérêt général, dans le sein de la Commune sociétaire, que les travaux soient rétribués, non plus arbitrairement comme aujourd'hui, mais dans la proportion de leur nécessité et de leur utilité, on en déduira que le prix du travail à la portée des femmes et des enfants augmentera de valeur, et que chaque homme, chaque femme et chaque enfant, s'adonnant à des travaux en harmonie avec ses goûts, ses forces et ses aptitudes, rétribué comme fonc-

tionnaires associés, jouissent d'une existence complétement indépendante. On en conclura encore que la LIBERTÉ y est garantie de la manière la plus formelle, précisément par le fait de la combinaison intime des intérêts, et de la convergence sociétaire. Chacun est affranchi de toute dépendance, chacun vit comme il l'entend, va où il veut, fait ce qui lui plaît. —L'ordre a engendré la liberté.

Vous donneriez alors l'idée nette du mot PHALANGE par lequel Fourier a très-heureusement caractérisé la compacité des intérêts et la convergence des forces intégrantes du nouvel élément substitué à la Commune *insociétaire*. Vous expliqueriez que le mot PHALANSTÈRE (1) désigne l'habitation qui remplace, pour la Phalange, les masures isolées, enchevêtrées et désordonnées du *village* morcelé.

Il faudrait insister sur la nouvelle constitution de la Propriété et sur les avantages qu'elle garantit au possesseur et au non possesseur actuels des richesses.

§ III.

> Ajoutons seulement que ce résultat, de rendre la propriété foncière à la fois mobile et garantie, et de donner à toute espèce de capitaux la même sécurité qu'aux fonds de terre, que ce résultat, dis-je, sera obtenu par la réalisation de l'ASSOCIATION domestique-agricole, sans qu'il soit besoin d'apporter la moindre modification à la législation existante, ce qui ne paraîtra pas d'un médiocre avantage, si l'on considère la lenteur désespérante des progrès qui dépendent de quelque réforme législative.
>
> ABEL TRANSON.

LA PROPRIÉTÉ individuelle est conservée dans l'élément sociétaire et représentée par des *titres de parts* ou Actions hypothéquées sur les terres, les constructions, les produits, les richesses du canton tout entier. La Phalange est fermière générale des capitaux, instru-

(1) *Phalanstère*, habitation de la Phalange (φαλαγξ); comme *monastère*, habitation du moine, du solitaire (μονος); et *presbytère*, habitation du prêtre, du vieillard (πρεσβυς).

ments de travail, meubles et immeubles sur lesquels elle opère.

Vous pourriez facilement faire comprendre que cette Propriété actionnaire est bien plus sûre que la Propriété morcelée, territoriale ou manufacturière, dont les produits sont soumis, pour chacun, à des chances journalières, ainsi qu'il a été dit tout à l'heure. Cette sûreté vient de ce que toutes les industries se lient entre elles par balance de profits et pertes. Leur solidarité établit, dans la Phalange, une *assurance mutuelle* de tous les genres de revenus les uns pour et par les autres. — La concurrence existe entre les Phalanges; elle maintient entre elles une rivalité industrielle qui tend à accroître et perfectionner les produits; elle porte chaque centre d'opérations à choisir et développer les industries spéciales qui conviennent à la nature de ses terres et à sa position; elle sert à fixer le prix des denrées sur les marchés et dans les Congrès commerciaux. Mais nous démontrerons que cette concurrence, d'autant plus *émulative* qu'elle est mieux *organisée et régularisée*, n'est plus meurtrière comme dans notre morcellement actuel.

Vous auriez à faire remarquer encore que toutes les opérations d'approvisionnement, de vente, d'échange et de commerce, se faisant sur une grande échelle et directement de producteur à consommateur, soit que l'on considère des Phalanges ou des provinces, la loyauté préside *forcément* à toutes les transactions. Une Phalange qui fournirait des produits falsifiés perdrait immédiatement sa réputation et son crédit. Il n'en est pas ainsi dans les relations actuelles où le même produit passe par mille mains intermédiaires, sans conserver son vrai nom d'origine. Quand il y a fraude, et ce n'est pas chose peu fréquente, on ne sait pas où elle a commencé. Il n'y a ni responsabilité industrielle, ni responsabilité commerciale, et l'on ne veut pas même, aujourd'hui, tant la *fraude* est devenue le *droit commun du commerce*, accepter *la marque obligatoire!*

La Propriété phalanstérienne, mieux assise et plus sûre que la Propriété morcelée, devient d'un usage bien autrement facile. Elle est complètement mobilisée. Le sol et les immeubles, représentés par des actions, sont véritablement monétisés. Ces actions sont des valeurs aussi commodes et plus sûres que les titres de rente de l'Etat le plus florissant.

Le salaire est aboli, puisque les émoluments des coopérateurs en *Travail* et en *Talent* augmentent, comme les intérêts du *Capital*, en proportion de l'accroissement du Produit Total dont ils sont co-partageants, ainsi qu'on l'a compris par ce que nous avons déjà dit du principe de la *Répartition sociétaire*. — Les salariés sont devenus fonctionnaires associés.

L'intérêt immédiat que tous les membres de la Phalange ont à l'accroissement du Produit Total, garantit dans chaque industrie spéciale, à chaque fonctionnaire, une influence et un rang proportionnels à son talent et à sa capacité dans cette industrie; et dans chaque industrie, comme dans toute la Phalange, l'action individuelle est soutenue par le concours éclairé de la masse des sociétaires.

La Propriété n'est plus menacée par le prolétaire désormais associé aux bénéfices, et qui, au contraire, serait le premier à la défendre à l'avenant, comme aujourd'hui le fermier à moitié et à long bail. D'ailleurs, le prolétaire place ses économies dans la Phalange. La Phalange fait, pour lui, fonction de Caisse d'épargne très-lucrative, et, l'élevant bientôt au rôle de propriétaire et d'actionnaire, développe chez lui l'esprit d'ordre et de stabilité.

Vous ferez facilement comprendre que cette forme nouvelle de la Propriété réunit les avantages simultanés de la grande et de la petite Propriété, en évitant leurs vices. Ces vices sont, pour la petite, l'aveuglement, l'ignorance, la pénurie, le manque des avances nécessaires, la complication et la multiplicité des rouages, etc.; — tandis que la grande Propriété, avec son unité d'action et

ses grands moyens, pèche aujourd'hui par cela qu'elle emploie des salariés dépourvus de tout intérêt au succès des opérations, au bien de la chose.

On aura donc une idée de la Phalange, si l'on conçoit un territoire d'une lieue carrée environ, peuplé de quatre à cinq cents familles, soit quinze cents à deux mille personnes, exploité comme domaine d'un seul homme. Chacun, à l'exception de l'ameublement, du linge, des objets qu'il consacre à son usage individuel, a apporté à la masse sa propriété mobilière et immobilière, dont la valeur, bien accrue par le seul fait de la combinaison nouvelle, lui est garantie sur ses titres d'*apport* comme elle l'est aujourd'hui sur ses titres d'*achat*.

Les haies, les murs de clôtures, les démarcations qui hachent, dépècent misérablement, enlaidissent et ruinent le canton, ont pour jamais disparu. Tout est harmonisé dans la Phalange. Plus de causes aux contestations vicinales et aux procès. L'antre de la chicane et le gouffre avide de la Justice sont désormais tout-à-fait libres de se fermer.

Les cultures que dirigent les plus experts agronomes, d'après les indications des méthodes consacrées par la science et l'expérience, sont réparties suivant les convenances du sol. Distribuées et entrelacées avec art sur toutes les expositions, elles présentent les aspects les plus gracieux et les plus pittoresques. L'utile et l'agréable se marient à l'avenant dans ces fraîches et luxueuses campagnes. Au centre de ces vertes prairies, coupées de mille canaux d'irrigation, de ces jardins plantureux, des bosquets et des vergers qui engrènent les uns dans les autres sous mille formes heureuses, le Phalanstère a répandu ses ardentes cohortes de travailleurs et sa belle population de femmes et d'enfants. Tous ces groupes, rivalisant de feu et de belle tenue, se déploient dans les plaines, et prennent position sur les collines, comme des armées en campagne, avec leurs uniformes de travail,

leurs chariots, leur matériel peint aux couleurs de chaque bataillon, leurs drapeaux et leurs pavillons industriels. Ils opèrent et manœuvrent sous le commandement consenti des chefs qu'ils ont choisis dans leur sein, et dont les grades et les distinctions représentent le mérite et le zèle.

Que si le temps ou la saison ne sont pas favorables aux opérations extérieures, toute la population rentre dans son Phalanstère, qui s'élève royalement au centre du domaine; elle s'y renferme comme dans un vaisseau surpris par la tempête, dont on a fermé les écoutilles; elle se répand dans ses grands et splendides ateliers, et reprend ses travaux d'art mécanique, d'art culinaire, de science et de beaux-arts. La journée s'achève par des bals, des fêtes et des concerts; car, pour terminer tout ceci par de la pure logique économique, il en COUTE MOINS à la Phalange d'exécuter, le soir, des concerts et des spectacles, dont les musiciens et les acteurs sont pris parmi ses membres, et d'éclairer ses grandes salles ornées par les soins de ses décorateurs et de ses artistes, que d'éclairer et de chauffer séparément chaque individu dans son appartement.

D'ailleurs, la Phalange est riche, et si elle travaille comme la ruche d'abeilles, comme la ruche laborieuse aussi elle regorge et de cire et de miel.

NOTA. Je prie de nouveau le lecteur de ne pas se créer des difficultés, qu'il ne pourrait encore résoudre, sur les questions d'accord des individus, de classement des capacités, d'appréciation des travaux et des talents, sur les relations personnelles, en un mot sur rien de ce qui concerne l'harmonie des passions et des caractères. Ces questions viendront en leur temps; nous n'en sommes encore qu'à des aperçus, et nous ne nous occupons pour le moment qu'à construire notre matériel.

ORGANISATION.

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF ÉCONOMIQUE DES PHALANGES.

—⊙⊙⊙—

CHAPITRE PREMIER.

Parallèle de la Production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé.

> Si j'avais un homme qui parvint à faire produire deux épis de blé au lieu d'un, je le préférerais à tous les génies politiques.
>
> LE GRAND FRÉDÉRIC.

> Que ce discours grossier terriblement assomme !
> Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
> D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
> Au lieu de se hausser vers les spirituels !
> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?
>
> MOLIÈRE.

TRANSPORTONS-NOUS maintenant par la pensée dans le milieu sociétaire ; supposons-le réalisé, représentons-nous les Phalanges organisées, substituées aux villages morcelés, et comparons l'Ordre incohérent avec l'Ordre combiné, sur toutes les branches de l'industrie générale. — Nous ne pouvons encore, il est vrai, établir le parallèle que sur la partie matérielle de l'organisation. Mais ce parallèle suffira bien, déjà, pour nous

permettre de porter un jugement sans appel, sur la valeur respective des deux Ordres. Plus tard, nous aborderons les hautes considérations sociales, les brillantes questions des harmonies passionnelles; nous irons au cœur et au cerveau, au foyer de la vie, à l'âme de la Société nouvelle. Préalablement il en faut étudier la charpente osseuse et les muscles; il en faut connaître les proportions physiques et s'assurer qu'elle possède toutes les conditions de la santé et de la vigueur. Mettons-la donc face à face avec la pauvre Civilisation pour comparer d'abord les forces corporelles. Il s'agit de savoir laquelle est robuste et féconde, laquelle est impuissante et débile.

Il faudra me passer, pour poser régulièrement cette comparaison, quelques répétitions qui ne sont pas de trop sur un fait aussi capital : car, une fois bien établi que le Régime sociétaire a la propriété de développer la richesse et le luxe, avec autant d'énergie que le Régime morcelé engendre la pauvreté et la misère, il sera hors de doute qu'on devra spéculer sur l'Association, et regarder le Morcellement comme l'antipode des Destinées sociales de l'humanité.

§ I.

BRANCHE DES TRAVAUX DOMESTIQUES.

Il est plaisant que dans un siècle tout mercantile, on veuille déconsidérer et flétrir la plus immense des manufactures, la cuisine, qui à elle seule occupe dix fois plus de bras que les fabriques les plus étendues.
Ch. Fourier.

C'est chose bizarre et bien faite pour donner la mesure du sens de nos économistes, que de les voir dédaigner les considérations relatives à l'ordre des travaux domestiques. Ces messieurs trouvent *noble* de s'occuper des sucres et des savons, des lins et des charbons, des

usines de fer, des filatures de coton, des fabriques de soieries, etç., mais ils trouvent *trivial* de s'occuper de l'industrie du ménage, où viennent aboutir en dernier lieu toutes les autres industries!! Il y a vingt mille Communes en France dans lesquelles on ne trouve pas une seule fabrique proprement dite, et il n'y a pas un hameau où l'on ne voie, par masure, une *fabrique culinaire*, une cuisine, tant misérable soit-elle. La cuisine n'est d'ailleurs qu'un des élémens, le principal, il est vrai, du ménage. — On peut porter à huit millions au moins, pour la France, le chiffre des ménages, c'est-à-dire qu'il y a en France huit millions *d'ateliers* de l'industrie domestique.

L'industrie domestique est donc une industrie capitale. La réforme sociale pivote tout entière sur la question de l'organisation du ménage :

Ménage familial, en couples isolés;
Ménage sociétaire, en familles associées;

Voilà ce qui établit la grande et fondamentale différence des Sociétés incohérentes ou subversives, et des Sociétés combinées ou harmoniques.

Or, les hauts et puissants seigneurs de la philosophie ne se doutent pas de cela. Et puis, leurs Excellences descendre à ces vils détails... fi donc! — Leur *fi* ne porte que sur la question de travail, sur la production; quant à la consommation, c'est autre chose.

Nous qui ne sommes pas si fiers, nous allons aborder les vils détails de ce ménage que l'ineptie de ces beaux savants a laissé si piteusement organisé, et où ils ont philosophiquement confiné tout le sexe féminin, en lui disant : tu n'iras pas plus loin ! comme si la femme était faite tout exprès et uniquement pour préparer le dîner, ravauder les culottes et faire les enfants de ces gens-là!... Belle destinée qu'ils ont su lui découvrir!— Nous verrons, en temps et lieu, que les spéculations sur ces vils détails sont le seul moyen de résoudre l'immense

problème de la Liberté sociale de la femme et de l'émancipation du génie féminin.

4.

Préparations culinaires.

Un ménage unitaire est substitué aux quatre cents ménages particuliers. Donc, au lieu de quatre cents constructions répétées dans chaque maison pour cuisine, et de quatre cents ustensiles de toute espèce, au lieu de quatre cents ménagères absorbées au travail de préparation des aliments, un seul atelier, trois ou quatre grands feux et fourneaux, quelques grands ustensiles, et six ou dix ménagères, suffisent pour préparer des produits infiniment supérieurs en qualité, variés à option pour tous les goûts, — comme chez un restaurateur; — et tout cela, avec une énorme économie de combustible, de temps, de soins, de bras, de fatigues, d'ennuis et de dépense. — Voilà, en masse, les femmes qui n'ont point d'attrait pour les beautés morales du pot-au-feu dispensées déjà de la première des vertus ménagères que la civilisation leur impose.

Puis, les approvisionnements de boucherie, de légumes et denrées de toute espèce, se font en grand et épargnent les pertes de temps, et souvent les grivelages de la cuisinière envoyée chaque matin au marché.

Le lecteur ne me saura pas mauvais gré, sans doute, d'encadrer ici une citation de *Brillat-Savarin*, tirée de la XXVIII^e^ *Méditation* de la *Physiologie du Goût*, et très-susceptible d'aider la réflexion sur la question que nous traitons. Écoutons l'élégant et spirituel écrivain.

Des restaurateurs.

Un restaurateur est celui dont le commerce consiste à offrir au public un festin toujours prêt, et dont les mets se détaillent en portions à prix fixe, sur la demande des consommateurs.

L'établissement se nomme *restaurant* ; celui qui le dirige est le *restaurateur*. On appelle simplement *carte* l'état nominatif des mets avec l'indication du prix, et *carte à payer* la note de la quantité des mets fournis et de leur prix.

Parmi ceux qui accourent en foule chez les restaurateurs, il en est peu qui se doutent qu'il est impossible que celui qui créa le restaurant ne fût un homme de génie et un observateur profond.

Nous allons aider la paresse et suivre la filiation des idées dont la succession dut amener cet établissement si usuel et si commode.

Établissement.

Vers 1770, après les jours glorieux de Louis XIV, les roueries de la régence et la longue tranquillité du ministère du cardinal de Fleury, les étrangers n'avaient encore à Paris que bien peu de ressources sous le rapport de la bonne chère.

Ils étaient forcés d'avoir recours à la cuisine des aubergistes, qui était généralement mauvaise. Il existait quelques hôtels avec table d'hôte, qui, à peu d'exceptions près, n'offraient que le strict nécessaire, et qui d'ailleurs avaient une heure fixe.

On avait bien la ressource des traiteurs, mais ils ne livraient que des pièces entières : et celui qui voulait régaler quelques amis, était forcé de commander à l'avance, de sorte que ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être invités dans quelque maison opulente, quittaient la grande ville sans connaître les ressources et les délices de la cuisine parisienne.

Un ordre de choses qui blessait des intérêts si journaliers ne pouvait pas durer, et déjà quelques penseurs rêvaient une amélioration.

Enfin, il se trouva un homme de tête qui jugea qu'une cause aussi active ne pouvait rester sans effet ; que le même besoin se reproduisant chaque jour vers les mêmes heures, les consommateurs viendraient en foule là où ils seraient certains que ce besoin serait agréablement satisfait ; que si on détachait une aile de volaille en faveur du premier venu, il ne manquerait pas de s'en présenter un second qui se contenterait de la cuisse ; que l'abscision d'une première tranche dans l'obscurité de la cuisine ne déshonorait pas le restant de la pièce ; qu'on ne regarderait pas à une légère augmen-

tation de paiement quand on aurait été bien, promptement et proprement servi; qu'on n'en finirait jamais dans un détail considérable, si les convives pouvaient disputer sur le prix et la qualité des plats qu'ils auraient demandés; que d'ailleurs la variété des mets, combinée avec la fixité des prix, auraient l'avantage de pouvoir convenir à toutes les fortunes.

Cet homme pensa encore à beaucoup de choses qu'il est facile de deviner. Celui-là fut le premier *restaurateur*, et créa une profession qui commande à la fortune, toutes les fois que celui qui l'exerce a de la bonne foi, de l'ordre et de l'habileté.

Avantages des restaurateurs.

L'adoption des restaurateurs qui, de France, a fait le tour de l'Europe, est d'un avantage extrême pour tous les citoyens et d'une grande importance pour la science.

1° Par ce moyen, tout homme peut dîner à l'heure qui lui convient, d'après les circonstances où il se trouve placé par ses affaires ou ses plaisirs.

2° Il est certain de ne pas outrepasser la somme qu'il a jugé à propos de fixer pour son repas, parce qu'il sait d'avance le prix de chaque plat qui lui est servi.

3° Le compte étant une fois fait avec sa bourse, le consommateur peut, à sa volonté, faire un repas solide, délicat ou friand, l'arroser des meilleurs vins français ou étrangers, l'aromatiser de moka et le parfumer des liqueurs des deux mondes, sans autres limites que la vigueur de son appétit ou la capacité de son estomac. Le salon d'un restaurateur est l'Eden des gourmands.

4° C'est une chose extrêmement commode pour les voyageurs, pour les étrangers, pour ceux dont la famille réside momentanément à la campagne, et pour tous ceux, en un mot, qui n'ont point de cuisine chez eux, ou qui en sont momentanément privés.

Avant l'époque dont nous avons parlé (1770), les gens riches et puissants jouissaient presque exclusivement de deux grands avantages : ils voyageaient avec rapidité, et faisaient constamment bonne chère.

L'établissement des nouvelles voitures qui font cinquante lieues en vingt-quatre heures, a effacé le premier privilège :

l'établissement des restaurateurs (1) a détruit le second ; par eux la bonne chère est devenue populaire.

Tout homme qui peut disposer de quinze à vingt francs, et qui s'assied à la table d'un restaurateur de première classe, est aussi bien et *même mieux traité* que s'il était à la table d'un prince ; car le festin qui s'offre à lui est tout aussi splendide ; et ayant en outre tous les mets à commandement, il n'est gêné par aucune considération personnelle.

Émulation.

Nous avons dit que l'établissement des restaurateurs avait été d'une grande importance pour l'établissement de la science.

Effectivement, dès que l'expérience a pu apprendre qu'un seul ragoût éminemment traité suffisait pour faire la fortune de l'inventeur, l'intérêt, ce puissant mobile, a allumé toutes les imaginations et mis en œuvre tous les préparateurs.

L'analyse a découvert des parties esculentes dans des substances jusqu'ici réputées inutiles ; des comestibles nouveaux ont été trouvés ; les anciens ont été améliorés ; les uns et les autres ont été combinés de mille manières. Les inventions étrangères ont été importées ; l'univers entier a été mis à contribution ; et il est tel de nos repas où l'on pourrait faire un cours complet de géographie alimentaire.

---

(1) Il y a derrière ces phrases légères de Brillat-Savarin un principe social qui vaut mieux que tous ceux de tous les prétendus savants et profonds traités de politique. Il ne s'agit pas en effet pour *détruire les privilèges*, d'enlever à une classe les avantages dont elle jouit à l'exclusion des autres, — comme le veulent les méthodes philosophiques et révolutionnaires, — mais bien d'universaliser ces avantages, de les répandre sur toutes les têtes, sur tous les estomacs, sur toutes les intelligences. Voilà le véritable et seul procédé pour détruire ce qu'il y a d'injuste dans les privilèges en Civilisation. Ce bienfait a toujours été produit par une découverte de science, d'art ou d'industrie, — non par les élucubrations de la philosophie.

Restaurateurs à prix fixe.

Tandis que l'art suivait ainsi un mouvement d'ascension ; tant en découvertes qu'en cherté (car il faut toujours que la nouveauté se paie), le même motif, c'est-à-dire, l'espoir du gain, lui donnait un mouvement contraire, du moins relativement à la dépense.

Quelques restaurateurs se proposèrent pour but de joindre la bonne chère à l'économie, et en se rapprochant des fortunes médiocres, qui sont nécessairement les plus nombreuses, de s'assurer ainsi la foule des consommateurs.

Ils cherchaient, dans les objets d'un prix peu élevé, ceux qu'une bonne préparation peut rendre agréables.

Ils trouvaient dans la viande de boucherie, toujours bonne à Paris, et dans le poisson de mer qui y abonde, une ressource inépuisable ; et pour complément, des légumes et des fruits que la nouvelle culture donne toujours à bon marché. Ils calculaient ce qui est rigoureusement nécessaire pour remplir un estomac d'une capacité ordinaire et apaiser une soif non cynique.

Ils observaient qu'il est beaucoup d'objets qui ne doivent leur prix qu'à la nouveauté ou à la saison, et qui peuvent être offerts un peu plus tard et dégagés de cet obstacle ; enfin, ils sont venus peu-à-peu à un point de précision tel qu'en gagnant 25 ou 30 pour cent, ils ont pu donner à leurs habitués, pour deux francs, et même moins, un dîner suffisant, et dont tout homme bien né peut se contenter, puisqu'il en coûterait au moins mille francs par mois pour tenir, dans une maison particulière, une table aussi bien fournie et aussi variée.

Les restaurateurs, considérés sous ce dernier point de vue, ont rendu un service signalé à cette partie intéressante de la population de toute grande ville, qui se compose des étrangers, des militaires et des employés ; et ils ont été conduits, par leur intérêt, à la solution d'un problème qui y semblait contraire, savoir : de faire faire bonne chère, et cependant à prix modéré, et même à bon marché.

Les restaurateurs qui ont suivi cette route n'ont pas été moins bien récompensés que leurs confrères : ils n'ont pas essuyé autant de revers que ceux qui étaient à l'autre extré-

mité de l'échelle; et leur fortune, quoique plus lente, a été plus sûre, car s'ils gagnaient moins à la fois, ils gagnaient tous les jours; et il est de vérité mathématique que, quand un nombre égal d'unités sont rassemblées en un point, elles donnent un total égal, soit qu'elles aient été réunies par dizaines, soit qu'elles aient été rassemblées une à une.

Les amateurs ont retenu les noms de plusieurs artistes qui ont brillé à Paris depuis l'adoption des restaurants. On peut citer Beauvilliers, Méot, Robert, Rose, Legacque, les frères Véry, Henneveu et Baleine.

.....

.....

Le gastronome chez le restaurateur.

Il résulte de l'examen des cartes de divers restaurateurs de première classe, et notamment de celle des frères Véry et des frères Provençaux, que le consommateur qui vient s'asseoir dans le salon, a sous la main, comme éléments de son dîner, au moins,

12 potages,	12 de pâtisserie,
24 hors d'œuvre,	24 de poisson,
15 ou 20 entrées de bœuf,	15 de rôts,
20 entrées de mouton,	50 entremets.
30 entrées de volaille et gibier,	50 desserts.
15 ou 20 de veau,	

En outre, le bienheureux gastronome peut arroser tout cela d'au moins trente espèces de vin, à choisir depuis le vin de Bourgogne jusqu'au vin de Tokai ou du Cap; et de vingt ou trente espèces de liqueurs parfumées, sans compter le café et les mélanges, tels que le punch, le negus, le sillabub et autres pareils.

Parmi ces diverses parties constituantes du dîner d'un amateur, les parties principales viennent de France, telles que la viande de boucherie, la volaille, les fruits; d'autres sont d'imitation anglaise, telles que le beef-stack, le welch-rabbet, le punch, etc.; d'autres viennent d'Allemagne, comme le sauer-kraut, le bœuf de Hambourg, les filets de la Forêt-Noire; d'autres d'Espagne, comme l'olla-pudrida, les garbanços, les raisins secs de Malaga, les jambons au poivre de

Xerica, et les vins de liqueur; d'autres d'Italie, comme le macaroni, le parmesan, les saucissons de Bologne, la polenta, les glaces, les liqueurs; d'autres de Russie, comme les viandes desséchées, les anguilles fumées, le caviar; d'autres de Hollande, comme la morue, les fromages, les harengs pecks, le curaçao, l'anisette; d'autres d'Asie, comme le riz de l'Inde, le sagou, le carrik, le soy, le vin de Shiraz, le café; d'autres d'Afrique, comme le vin du Cap; d'autres enfin d'Amérique, comme les pommes de terre, les patates, les ananas, le chocolat, la vanille, le sucre, etc.: ce qui fournit à suffisance la preuve de la proposition que nous avons émise ailleurs, savoir : qu'un repas tel que l'on peut l'avoir à Paris, est un tout cosmopolite où chaque partie du monde comparaît par ses productions.

Pour tirer conclusion de cette citation, il suffit d'observer que l'atelier culinaire de la Phalange n'est autre chose qu'un immense restaurant à dix-huit cents pensionnaires, préparant pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Bien que chaque sociétaire ait un abonnement fixe avec la Phalange, l'*extra*, la chère de commande n'est nullement interdite : de telle façon que l'on jouit cumulativement, dans ce régime, des avantages des deux sortes de restaurans décrits par *Brillat-Savarin*, avec cet immense avantage que la Phalange agit sur une consommation dont elle connaît toujours exactement la quantité et les prédilections.. — Ajoutez à cela que, préparant pour elle-même, la Phalange ne cherche pas, comme le restaurateur Civilisé, à gagner sur le consommateur, à lui extorquer double ou triple de la valeur de son repas. Le repas est livré au prix coûtant.

Terminons cet article, en remarquant que la combinaison des différentes classes de service, l'emploi des dessertes, et l'application des restes à la nourriture des animaux, constituent, dans le ménage sociétaire, une branche d'économie des plus puissantes, tout-à-fait inconnue au ménage morcelé.

2.

Blanchisserie.

Au lieu de tous les blanchissages partiels qui s'exécutent dans les quatre cents familles, au lieu de tous ces cuviers où chaque ménagère entasse les linges de toute espèce, robes, fichus et bonnets confusément avec de grossiers et sales linges de cuisine, brûlant les uns ou laissant aux autres moitié de crasse; au lieu de cette extrême confusion au sein de l'extrême Morcellement, vous verriez un grand et élégant atelier de blanchisserie, où sont disposées convenablement des chaudières à divers degrés de chaleur et d'alkali, indiqués par des instruments *ad hoc*. Les mouvements des liquides s'opèrent par des systèmes de pompes, de syphons et de tuyaux armés de soupapes et de robinets. Des bassins particuliers reçoivent divers genres de linges, fins, moyens et grossiers, subdivisés chacun en catégories de fané, demi-sale, et sale. L'emploi de la vapeur, des chlorures, des agents chimiques, et de nombreux mécanismes abrègent prodigieusement les dépenses et le travail (1). Une production économique et facile amène donc, en opérant sociétairement, des résultats parfaits. Puis, les fonctions de blanchisserie perdent leur caractère immonde par alliage à l'art et à la science, et par l'importance qu'elles acquièrent en s'agrandissant ainsi. — N'avons nous déjà pas vu dans la société actuelle, quand l'action atteignait la grande échelle, des savants, des Pairs de France, comme Chaptal et Berthollet, se faire blanchisseurs et teinturiers, et mettre fréquemment eux-mêmes la main à la besogne?

Il est à remarquer que la mécanique, qui rend de s

(1) Une partie de ces avantages vont être réalisés dans les ateliers de la compagnie de *Blanchisserie générale de la Seine*. (*Note de la 2e édition.*)

puissants services à l'industrie manufacturière depuis le jour où celle-ci a passé de la petite fabrication à la grande, s'introduira rapidement, de la même manière, dans l'industrie domestique dont elle est exilée aujourd'hui. — Le ménage civilisé ne connaît encore qu'une seule machine, le tourne-broche. — Et cependant, à côté du ménage civilisé, on peut voir les dispositions des cuisines, lingeries, blanchisseries, etc., des grands établissements faits au compte des hôpitaux, des villes ou du gouvernement. Cinq ou six femmes, dans une cuisine peu spacieuse, propre, bien tenue, pourvue de quelques machines, d'un grand fourneau à divers compartiments, et d'un système de tuyaux hydrophores, suffisent amplement à la préparation de la nourriture quotidienne de huit cents, mille, douze cents personnes. On prépare très-économiquement la nourriture de cinq mille bouches, chefs et soldats, dans la cuisine, relativement très-peu spacieuse, de l'hôtel des Invalides.

La chimie, la physique et la mécanique rendraient donc promptement d'immenses services dans le ménage sociétaire, par application à la cuisine, à la conservation des fruits et des viandes, à la blanchisserie, etc. Dans la manutention des greniers, où sont emmagasinées et classées les récoltes sèches du canton, et dans le cellier et la grande cave du Phalanstère, les emplois de ces sciences acquièrent aussi une énorme importance et font des merveilles.

3.

Caves et Greniers.

J'écris ceci dans un pays de vignoble où la monstruosité du Morcellement est flagrante à faire pitié.

Les valeurs perdues chaque année par les vignerons Salinois sont incalculables. — Et le fait que j'ai sous les yeux se manifeste plus ou moins en tout pays de petits propriétaires ou de petits fermiers vignerons.

D'abord, la plupart des caves sont étroites, incommodes, mal disposées, mal garanties, très-mauvaises enfin. Puis, ces pauvres gens ne pouvant les meubler que peu à peu et à grand' peine, elles sont encombrées d'une foule de petites futailles en piteux état.

Si l'année est abondante, ils ne peuvent loger toute la récolte, et sont forcés d'en vendre une bonne partie à vil prix aux spéculateurs. Souvent on s'est vu obligé d'abandonner des récoltes sur pied ; et les vignerons de ce pays vous diront fort nettement que les années d'abondance sont un mal pour eux. L'extrême dépréciation des valeurs et l'augmentation des frais de récolte constituent, — dans les grosses années, — deux éléments de ruine pour le cultivateur. Ajoutez-y l'octroi, qui porte sur la quantité.

L'abondance, l'abondance affamer le travailleur ! Quelle société ! ! !

Puis, ce qu'ils mettent en cave leur coûte, vous pouvez le croire, à tous ces vignerons isolés, des travaux incalculables en comparaison de la facilité des manutentions du grand atelier unitaire, meublé de foudres de plusieurs mètres de diamètre, comme on en voit déjà chez les grands propriétaires. Les mouvements des liquides s'exécutent, dans le cellier phalanstérien, avec des siphons, des boyaux, par la compression de l'air, etc.

On n'a pas idée des pertes et des avaries que le Morcellement occasionne dans ces myriades de mauvaises petites caves civilisées : j'en ai vu par centaines à la ville et à la campagne. La somme des valeurs anéanties par ce désordre occulte, par le mauvais état des lieux et des ustensiles, est immense. On ne saurait l'évaluer. — Ajoutez qu'à ces détestables dispositions il faut joindre une confusion des récoltes, extrêmement dépréciative de leur valeur, car le plus souvent les qualités différentes sont grossièrement réunies et mélangées. La Phalange recueille à part, et même à des époques successives, ses diverses espèces de raisins ; elle classe toutes ses récoltes et les

traite chacune suivant leurs convenances particulières. Elle produit ainsi, à infiniment moins de frais, des qualités infiniment supérieures.

L'œnologie ou science de la gestion des vins est une science très vaste, dont les applications demandent des dispositions inconnues à la plupart des vignerons actuels, et qui d'ailleurs ne sauraient être réalisées en petite échelle. — Souvent des coupes, de simples mélanges faits à propos, suffisent pour prévenir des avaries, ou pour doubler la qualité des vins.

Ce n'est pas tout : obligés qu'ils sont, ces petits cultivateurs, de faire de l'argent, pour vivre, et de la place dans leur cave, pour la récolte suivante, les voilà contraints à vendre jeunes des vins que la Phalange, pourvue d'avances, conserve plusieurs années, doublant, quadruplant ainsi leur valeur et leur qualité en les laissant vieillir. — Des valeurs considérables sont donc perdues en grande partie par l'effet d'une consommation trop hâtée. Dans tous les cas, le profit est enlevé en totalité au producteur, car le spéculateur, le marchand en gros, peut seul, aujourd'hui, réaliser des bénéfices résultant de la conservation des produits et de l'ajournement des ventes.

Étendez ces raisonnements ; appliquez-les à la gestion des autres récoltes, à toutes les opérations du ménage, et vous vous convaincrez que notre régime domestico-industriel est une monstruosité telle qu'on n'eût pu faire pis en cherchant à faire le plus mal possible.

Tout cela, savez-vous, est bien réel. C'est de l'arithmétique implacable, c'est du calcul inflexible et non de l'imagination. Eh bien ! tout cela n'empêche pas que des milliers d'ignorants, de sots et d imbécilles ne trouvent superbes les conditions économiques du Morcellement, et ne traitent de rêves et de chimères toutes les choses du Phalanstère... dont ils savent juste autant que des affaires de la lune.

§ II.

BRANCHE DES TRAVAUX AGRICOLES.

ABOLITION DU VOL ET DES PROCÈS.

Nous pouvons quadrupler le produit de nos terres.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Le sol tout entier du canton sociétaire est géré comme domaine d'un seul homme, par suite de l'Association qui change la possession territoriale partielle, — préalablement et dûment évaluée, — contre une propriété actionnaire hypothéquée sur l'ensemble des terres et des bâtiments, sur le matériel et les produits des travaux du canton.

Voilà, tout de suite, une épargne des immenses dépenses consacrées à la construction et à l'entretien des murs de clôture, des démarcations de toutes sortes qui perdent le terrain ; une épargne, en un mot, de tous les travaux improductifs qui servent à la défense de la Propriété établie en *mode simple* et morcelé. C'est incommensurable. La maçonnerie des murs de clôture suffirait, et au large, en France comme dans tous les pays civilisés, à loger confortablement toute la population qui se terre dans de misérables huttes de boue et de pailles pourries, ou qui s'étiole dans les caves, courettes, greniers et galetas des villes.

La Propriété passant au *mode composé* et intéressant tout le monde, propriétaires et ex-prolétaires, le vol est aboli. — On ne se vole pas soi-même. A quoi serviraient d'ailleurs les denrées et produits volés ? On ne peut plus les consommer dans un ménage isolé. On ne peut pas davantage les vendre, car un individu qui offrirait des produits à vendre, se déclarerait lui-même voleur par ce simple fait, puisque les administrations phalanstérien-

nes sont chargées de toutes les opérations commerciales. — Et puis, songe-t-on à voler, s'expose-t-on à l'avilissement, à la honte, au déshonneur, quand on est abondamment pourvu en nécessaire et en plaisirs? Tout ceci, —soit dit en passant, — est plus puissant contre le vol que les élucubrations fabriquées par la morale à l'usage des affamés civilisés, plus puissant encore que les tribunaux, le carcan, les galères et les échafauds (1). Le mal est prévenu, coupé par la racine. Fermez vos prisons; congédiez vos geôliers et supprimez au budget tous les

(1) « John Brown, qui a depuis long-temps la réputation d'un voleur accompli, a été amené devant le tribunal sous la prévention de s'être promené dans les rues de Londres de manière à faire croire qu'il avait l'intention de vider les poches des passants. Brown a protesté contre cette accusation, et a déclaré de la manière la plus solennelle qu'il avait cessé d'être voleur depuis six mois, et qu'il avait repris son état de tailleur. Le lord maire lui dit alors que son changement de conduite venait de ce qu'il trouvait l'état de tailleur plus avantageux que celui de voleur; et je n'en suis pas étonné, ajoute S. S., car il y a long-temps que je conseille aux gens de porter des chaines de sûreté à leurs montres; quant aux mouchoirs de poche, nous savons maintenant que les filous les regardent comme ne valant pas la peine d'être volés.

» *Le prévenu.* — O milord! je ne volerai plus, je vous en donne ma parole.

» *Le lord-maire.* — Vous admettez donc que le métier est mauvais et qu'il ne rend plus rien?

» *Le prévenu.* — Mauvais, milord; il ne vaut pas le diable; il ne rend pas assez pour *faire tenir l'âme au corps*. Un voleur ne gagne pas maintenant autant qu'un mendiant.

» *Le lord-maire.* — Dites-moi la vérité. Avez-vous repris votre état parce que vous aimez mieux travailler que voler? ou bien est-ce parce que vous trouvez que l'état de voleur ne rapporte pas assez?

» *Brown.* — Je n'essaierai pas de tromper votre seigneurie, je sais que c'est inutile. Je suis maintenant tailleur, parce que je trouve qu'il n'y a pas de profit à rester voleur.

» *Le lord-maire.* — Eh bien! Brown, je vous ferai mettre en liberté pour cette fois; mais prenez garde à vous; car vous êtes un *family man* (homme de famille, dans l'argot des voleurs anglais, *voleur de première classe*), et on vous surveillera de près; je crois en effet que vous préféreriez la vie de voleur à celle d'honnête hom-

rangs de millions que vous coûtent la répression des crimes engendrés par l'insolidarité, par la misère, par l'abjection où vous laissez croupir vos populations.

La plupart des procès et collisions d'intérêts sont l'effet du Morcellement et de l'extrême complication de l'organisation actuelle. L'Association termine d'emblée les contestations de limites, de bornages, d'empiètements, de mitoyenneté, et ces innombrables chicanes, grâces auxquelles propriétaires et paysans se dévorent entre eux et se font dévorer tous ensemble par la justice.

---

me si elle vous rapportait autant ; cependant je pense qu'il est très-vrai que les profits des voleurs sont en baisse.

« En conséquence, Brown a été élargi, et continuera sans doute, tailleur ou voleur, à s'occuper de celui de ces deux états qui lui rapportera le plus. » (*Extrait d'un journal anglais.*)

Si vous pensez que vos voleurs préfèreront la vie de *voleur* à celle d'*honnête homme*, tant qu'elles rapporteront autant l'une que l'autre, songez donc à faire que le métier de voleur ne rapporte rien, et à rendre attrayant et lucratif le métier d'honnête homme. Cela vaudra bien votre morale, vos lois et vos prisons. « *Vous* AIMEZ » MIEUX *voler que travailler.* » Eh ! la faute en est à vous, législateurs imbécilles, qui n'avez pas su rendre à votre peuple le travail aussi aimable que le vol !

A cette anecdote, ajoutons-en une racontée par Montaigne, et dont le lecteur tirera facilement la moralité. Cette anecdote est, du plus au moins, sauf la restitution et la précaution distributive, l'histoire des voleurs d'aujourd'hui et de tous les temps.

« En la terre d'un mien parent, l'aultre iour que i'estois en Armaignac, ie vois un paisan que chascun surnomme le Larron. Il aioit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avait employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit les terres d'aultry, mais c'estoit au loing et à si gros morceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules ; et avait soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommaige qu'il faisait, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, merci à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommo-

Cette épargne est immense et ramène forcément, en outre, les hommes de loi aux travaux féconds de la science et de l'industrie. Le nouvel ordre de choses donne congé à cette race improductive et parasite de procureurs, d'avoués, d'avocats, qui ne savent qu'embrouiller les affaires particulières et jeter le désordre dans les affaires publiques qu'ils ont sans cesse la prétention de régenter avec leurs absurdes subtilités idéologiques et chicanières : — choses assez prouvées par leurs œuvres dans les quarante années qui viennent de s'écouler. — Toutes ces individualités grugeuses, réduites par la société actuelle au rôle de frelons, seront élevées à la dignité d'hommes utiles ; et cette dignité leur sera plus lucrative et plus glorieuse qu'aujourd'hui leurs sciences de mots, leurs langues et leurs poumons.

Je ne rappellerai pas tout ce que j'ai dit précédemment sur l'immense supériorité industrielle de la culture en grande échelle, comparée à la culture morcelée. Le Morcellement appauvrit, ruine le sol et le fait tomber en poussière ; il détériore et abâtardit les races d'animaux ; il engendre une superfétation d'instruments lourds et barbares ; il multiplie les travaux, les chômages, les pertes de temps ; il fait obstacle à l'introduction pratique des bons procédés scientifiques, par les influences combinées de la routine, de l'ignorance, de l'exiguïté des capitaux, etc.

La culture sociétaire produit tous les avantages oppo-

---

der a recques Dieu de ses acquests, il dict estre tenu les iours apres à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceux qu'il a desrobez ; et, s'il n'achève (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement mais entant qu'elle estait ainsi contrebalancée et compensée il ne s'en repent pas. »

sés. Cela a été dit et compris. — Spéculons maintenant sur les effets de la Propriété composée et de l'absence du vol. Ecoutons un moment Fourier :

Une boussole principale des Civilisés, dans leurs distributions de cultures, leurs assolements, leurs époques de cueillettes, c'est le risque de vol. Dites à un agronome : Vous semez-là du blé, j'y mettrais un verger ; le terrain me semble convenable : oui, répondra-t-il, mais je serais volé ; c'est un local que je ne peux pas surveiller. Reprochez-lui de vendanger trop tôt, de récolter ses vergers avant maturité ; il vous dira : Vous avez raison ; mais je serais volé ; je n'aurais rien, et je suis forcé de cueillir mes fruits encore verts.

Traité de l'Association, tome 2, p. 51.

En Harmonie, on ne court aucun de ces risques ; la distribution des cultures s'établit en pleine convenance avec le terrain, et rien n'empêche qu'on répartisse à chaque sol ce qui lui est assorti. Cette répartition s'opère suivant trois modes que nous décrirons plus tard, et qui donnent aux campagnes d'Harmonie un aspect enchanteur, tout en favorisant au plus haut point l'accroissement des produits de la terre, par l'emploi de la gestion agricole la plus savante.

Citons maintenant un passage du Traité de l'Association qui met dans tout son jour l'heureuse influence de l'esprit de *Propriété composée*.

Un des ressorts les plus puissants pour concilier le pauvre et le riche, c'est l'esprit de *propriété sociétaire* ou *composée*. Le pauvre (1) en Harmonie, ne possédât-il qu'une parcelle d'action, qu'un vingtième, est propriétaire du canton entier, en participation ; il peut dire : *nos* terres, *notre* palais, *nos* châteaux, *nos* forêts, *nos* fabriques, *nos* usines ; tout est sa propriété ; il est intéressé à tout l'ensemble du mobilier et du territoire.

(1) Le mot pauvre n'implique pas ici l'idée de privation : il ne signifie rien autre chose que le plus bas degré de la richesse sociale. En Harmonie, il ne peut pas exister de *pauvres* proprement dits.

Si dans l'état actuel on détériore une forêt, cent paysans le verront avec insouciance. La forêt est propriété simple; elle n'appartient qu'au seigneur; ils se réjouissent de ce qui peut lui préjudicier, et s'efforceront furtivement d'accroître le dégât. Si le torrent emporte des terres, les trois quarts des habitants n'en ont pas sur ses bords, et se rient du dommage : souvent ils se réjouissent de voir les eaux ravager le patrimoine d'un riche voisin dont la propriété est simple, dépourvue de liens avec la masse des habitants à qui elle n'inspire aucun intérêt.

En Harmonie, où les intérêts sont combinés et où chacun est associé, ne fût-ce que pour la portion de bénéfice assignée au travail, chacun désire constamment la prospérité du canton entier; chacun souffre du dommage qu'essuie la moindre portion du territoire. Ainsi, par intérêt personnel, la bienveillance est déjà générale entre les sociétaires, par cela seul qu'ils ne sont pas salariés, mais co-intéressés; sachant que toute lésion sur le produit, ne fût-elle que de douze oboles, ôtera cinq oboles à ceux qui, privés de fortune et d'actions, n'ont part qu'au dividende industriel fixé, comme on l'a déjà vu, à trois classes de dividendes.

Traité de l'Association, tome 2, p. 78.

Aujourd'hui, la destruction du poisson et du gibier est portée à son comble. Chacun tue, ravage et braconne pour son compte autant qu'il le peut. Les civilisés vont jusqu'à empoisonner les rivières pour recueillir la vingtième partie du poisson qu'ils détruisent! — En Harmonie, le ravage et la dépopulation, sans favoriser aucun intérêt particulier, lèseraient au contraire les intérêts de tous : de telle sorte que l'on gagne d'immenses produits *sans rien faire*, par cela seul que l'esprit de propriété composée préside à l'aménagement des rivières et des forêts. On s'entend sur les époques d'ouverture et de clôture de la chasse et de la pêche; et la chasse et la pêche cessent d'être des dévastations pour devenir de véritables récoltes. Tous les praticiens s'accordent à dire qu'un bon régime d'aménagement, en ce sens, des rivières et des forêts, serait pour une nation une source de richesse qui n'est pas à dédaigner. Mais la police de

la chasse et de la pêche ne peut être bien établie qu'à la condition d'être consentie par la masse et de servir tous les intérêts, ce qui n'est pas possible en système de Morcellement.

L'ensemble des manœuvres et l'unité d'action sociétaire, assurent la facile et prompte destruction de toutes les races malfaisantes et nuisibles, oiseaux de proie, insectes et quadrupèdes. Au sein de l'anarchie actuelle, vingt cultivateurs auront beau pratiquer avec grands soins l'échenillage sur leurs propriétés : toutes leurs peines sont vaines, si les voisins ne les imitent pas, si la mesure n'est pas générale, unitaire. — Aussi est-ce chose faite pour apprêter à rire, que de voir nos cent à cent cinquante sociétés d'agriculture s'escrimer chaque année contre les rats et les chenilles ; — sans préjudice des ordonnances royales contre les hannetons, dont l'exécution est confiée, comme on sait, à d'infortunés sous-préfets.

Le Civilisé a bonne grâce vraiment à s'intituler Roi de la création, quand il est débordé, grugé, dévoré et battu par les insectes ! — C'est que, voyez-vous, l'homme isolé est le plus faible, le plus misérable et le plus souffreteux des êtres. Si Dieu appelle le genre humain à gouverner la Terre, c'est à la condition du ralliement de toutes ses individualités. La couronne n'est pas pour l'individu ; mais pour l'Espèce. L'Espèce ne s'en saisira que le jour où elle saura combiner ses actes et ses forces. Jusque-là, l'homme n'est qu'une caricature de roi, un roi comme les César et les Alexandre de Charenton. — Voyez donc, la Civilisation prend si bien ses mesures, que le *Grand-Louvetier*, qu'elle prépose à la destruction des espèces malfaisantes, se trouve précisément l'homme de tout le royaume qui a seul intérêt à leur conservation... car plus de loups, plus de grand-louvetier... En vérité, ma pauvre Civilisation perfectionnée, tes conservateurs ont bien raison de te vanter ! quelles ingénieuses combinaisons ! ! — Et c'est que, en toutes choses, il en est ainsi. — Mais poursuivons.

Un ruisseau parcourt une longue vallée. Vous croyez que Dieu l'a fait couler pour arroser les prés et les champs qu'il traverse, et semer sur ses bords la fraîcheur, la vie et la fécondité. C'est bien possible. Mais, en Civilisation, le plus souvent il ne sème, sur des bords stériles et marécageux, que des fièvres et des procès. — En Harmonie, on ménage des bassins dans le haut des vallées; on distribue unitairement des rigoles d'irrigation : le ruisseau devient doublement productif, par l'abondance du poisson qu'il nourrit dans ses réservoirs, par l'arrosement général des cultures, des pentes ombragées et fleuries qu'il féconde et dont il double et triple les récoltes.

En voilà bien assez pour démontrer sans réplique que la haute gestion agricole des cantons sociétaires est douée d'une incalculable productivité. Que serait-ce si nous énumérions, à un point de vue plus élevé, l'influence de la culture intégrale, telle que le Nouvel Ordre est appelé à la réaliser sur le globe entier, par l'imitation rapide du premier canton sociétaire!

§ III.

BRANCHE DES TRAVAUX MANUFACTURIERS.

QUESTION DES MACHINES.

> Toutes les fois que, dans un atelier, l'action sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant..... Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés?
>
> LEMONTEY.

L'immense supériorité de la fabrication en grand sur la petite fabrication, dans cette branche, est assez démontrée par les faits. Toutes les fois que la grande industrie manufacturière, avec ses machines, ses capitaux, ses vastes ateliers et la division du travail, est venue s'installer

quelque part, elle a écrasé subitement les petites industries du même genre. Ceci est bien constaté. Toutefois, nous avons, à ce sujet, quelques importantes réflexions à soumettre au lecteur.

Aujourd'hui, quand une machine s'introduit, elle casse instantanément les bras à une foule d'ouvriers. — On sait qu'on n'a pas *osé* réaliser l'emploi des scies mécaniques dans les carrières de pierre des environs de Paris, parce que cette puissance immense aurait enlevé leur gagne-pain à des légions d'ouvriers que l'on redoutait. — M. Laffitte voulait établir une brasserie centrale, il a reculé devant la même conséquence. Enfin, dernièrement, à Paris encore, on n'a pas osé monter des machines à coudre les pantalons de pacotille, parce que cette invention eût porté un coup mortel à trente mille femmes qui vivent misérablement de ce travail.

D'une part, l'emploi des machines est évidemment nécessaire à la multiplication de la richesse sociale : d'autre part, on ne peut nier les crises terribles auxquelles leur introduction donne infailliblement naissance.

Ces crises sont un résultat mille fois prouvé par l'expérience ; car, malgré les exemples que je viens de citer, les grands industriels reculent rarement devant les conséquences désastreuses que nous signalons. — D'ailleurs, qu'ils reculent ou non, il n'en est pas moins avéré, en thèse générale, que dans la forme sociale actuelle l'introduction d'une machine, qui est en soi-même un bien d'autant plus grand que la machine épargne plus de travail, entraîne toujours avec elle un mal directement proportionnel à cette épargne, c'est-à-dire à l'énergie productive de la machine ! De telle sorte que le bien et le mal étant ainsi liés, on reste dans l'obligation de ne pas réaliser le bien, ou de créer un mal en faisant un bien ! C'est un des exemples les plus clairs du septième caractère générique des sociétés subversives, *le cercle vicieux* qui joint, dans ces sociétés, un péjoratif à chaque

amélioration, une douleur à chaque enfantement. (Voyez le tableau des *Fléaux lymbiques*, page 100.)

Hé bien! comment se tire de là l'Économie politique? — Comment? eh! mon Dieu, avec son escobarderie ordinaire; absolument comme dans le cas de la grande et de la petite propriété, du monopole et de la concurrence anarchique. Au lieu de reconnaître qu'il y a vice de part et d'autre, et d'établir la nécessité d'une nouvelle combinaison des intérêts industriels, elle vous débite des subtilités puériles et cruelles à la fois, pour prouver qu'il ne faut pas s'inquiéter du *mal transitoire* causé par l'introduction des machines. — Du mal transitoire, Messeigneurs? serait-ce donc que le développement de la science s'arrête; serait-ce qu'on ne fait pas sans cesse des inventions et des perfectionnements mécaniques? et ce mal que vous qualifiez de *transitoire*, n'est-il pas renouvelé chaque jour, et par conséquent permanent dans votre chère Civilisation?

Mais ce n'est pas tout: voici une découverte encore plus curieuse de la science de nos docteurs.

L'introduction d'une machine, disent-ils, au lieu d'être nuisible au prolétaire, est au contraire un bien pour lui; ils trouvent à cela deux raisons:

La première, c'est que les objets fabriqués baissent de prix, et que les ouvriers peuvent se les procurer à meilleur marché. — De telle sorte, n'est-ce pas, qu'un ouvrier qui gagnait quarante sols par jour à faire des bonnets de coton, doit s'estimer fort heureux quand il est privé de travail par l'introduction d'une machine à faire les bonnets de cotons; car le bonnet de coton qui lui coûtait seize sous ne lui en coûtera plus que dix désormais. — Ote donc respectueusement ton bonnet de coton pour faire honneur à ces messieurs quand ils passent devant toi, bienheureux ouvrier, ouvrier fortuné... et crève de faim en chantant un hymne au Progrès, à l'Économie politique, à la *liberté* du travail, aux lois qui la consacrent, à la Charte et à la Société!

La seconde raison qu'ils donnent, nos docteurs, c'est que l'abaissement du prix augmente la consommation, et par conséquent, à la longue, la quantité de la fabrication; de telle sorte qu'on finit toujours par employer autant de bras à telle production, après l'établissement des machines, qu'on en employait auparavant. — Ah! *on finit toujours!* et avant qu'on finisse? pendant le temps qui s'écoule entre la réduction des bras et leur retour au travail, que se passe-t-il, mes maîtres?

Quels infâmes raisonnements!... Quand on admet que les inventions sont journalières, pourquoi ne veut-on pas confesser que les crises sont journalières aussi? — Je voudrais que l'on découvrît demain un procédé pour faire de l'Économie politique à la vapeur, — ce qui certes est loin d'être impossible, — et nous verrions si ces ânes savants qui vivent de leurs livres et de leurs cours d'Économisme, ne modifieraient pas leur opinion sur le bonheur dont sont favorisés les ouvriers à la création des machines!

D'ailleurs, pour en finir avec les Économistes, et leur renfoncer leur science jusqu'au fond de la gorge, demandez-leur donc un peu ce qui adviendrait si l'on inventait rapidement des machines propres à remplacer tous les travailleurs? — Ce serait la perfection idéale du système de ces savants ineptes et sans cœur. — Les produits baisseraient de prix, il est vrai; mais il est vrai aussi que, rigoureusement, la classe ouvrière n'aurait plus le sou pour s'en procurer.

C'est toujours, comme on voit, l'accouplement forcé du Mal et du Bien et la marche vers la Féodalité de quatrième phase, tant qu'on reste dans le milieu insociétaire et morcelé.

Placez-vous maintenant dans le Régime sociétaire. Il est clair comme le jour qu'alors l'établissement d'une machine, enrichissant la Phalange entière, est un bien pour tous, propriétaires et travailleurs : car travailleurs et propriétaires participent tous aux bénéfices de

la Phalange. Ils sont ASSOCIÉS. — Nous démontrerons d'ailleurs que, par suite du mode même de l'organisation des travaux, chaque homme sera toujours assuré d'avoir, en surabondance, des fonctions honorablement rétribuées à remplir.

Voilà donc, sur cette question comme sur toutes les autres, la véritable, et bonne, et humaine solution fournie par l'Association, face à face avec les désastreux effets du Morcellement et les inepties des Économistes civilisés et morcelés!

Continuons.

On sait que la *division du travail* introduite dans la fabrication en grande échelle a augmenté la puissance productive dans une proportion incalculable (1).

---

(1) Voici, pour faire apprécier la valeur du principe de la division du travail, une citation empruntée à l'un des pères de l'économie politique, Adam Smith : il s'exprime ainsi dans *ses Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*... qui meurent de faim.

« Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail.... Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui d'une part n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette même division a donné naissance; cet ouvrier peut-être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais, de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures, ces dix-huit opérations sont presque toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et

Or, ce principe de la division du travail n'a été jusqu'ici appliqué qu'à l'industrie manufacturière, parce que l'industrie manufacturière seule s'est mise sur le pied de la grande échelle. L'agriculture morcelée et le ménage morcelé s'y refusent; mais l'agriculture et le ménage sociétaires s'y prêtent merveilleusement. C'est donc encore ici une source de richesse des plus abondantes. Nous devons en prendre acte.

Enfin rappelons, en terminant, que la combinaison des travaux d'ateliers et de fabrique avec les travaux agricoles met la Phalange en garde contre toute perte de temps provenant de l'état de l'atmosphère ou de la saison. Plus de chômage industriel, plus de moments gaspillés, plus de temps perdu.

---

dès-lors mal pourvu des machines nécessaires; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4 000 épingles, il s'ensuit qu'il en sortait plus de 48 000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4 800 épingles par jour.... Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes.... Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes : d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier, qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre; enfin, à l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrégent le travail, et rendent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs.... Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. »

Cette opulence universelle qui circule !!!! Faut-il un front d'Economiste pour oser écrire une phrase pareille !

Lémontey, qui rapporte aussi ce passage d'Adam Smith, l'accompagne de la réflexion suivante :

« On voit, en dernière analyse que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de fractions que toutes sont

Cette dernière observation mérite bien d'entrer en ligne de compte, puisque déjà l'on peut voir aujourd'hui des populations agricoles, placées sur un sol fort ingrat, comme celles des montagnes du Jura, trouver, dans l'alliance des travaux de l'industrie et de l'agriculture, le gage d'une prospérité relative qui contraste avec la misère de certaines populations qui cultivent des terres fertiles.

Dans nos montagnes, en effet, on peut voir des hommes qui se livrent en temps opportun à la culture, et qui, par les mauvais temps et pendant leurs six mois de neige, travaillent sur métaux et confectionnent les plus fins ouvrages d'horlogerie. Grâce à cette alliance, ils rivalisent avec les grandes fabriques de Genève qui les avoisinent, et qui auraient promptement raison d'eux sans cette heureuse combinaison. Ils sont parvenus, par ce moyen, à fabriquer à des prix extraordinairement bas, et à s'emparer en grande partie du commerce d'horlogerie de Constantinople et du Levant. — Encore une leçon donnée aux Économistes par nos montagnards du Jura. — Les tisseurs de mérinos aux environs de Reims, de mousselines de laines et barèges aux environs de Saint-Quentin, de certains draps, qui ont jusqu'ici échappé aux machines, aux environs de

---

exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines-ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines*. »

Et moi j'ajoute : On voit que les Économistes n'ont pas inventé le principe de la division du travail, qui s'est introduit par le fait des perfectionnements successifs que les praticiens ont apportés dans les procédés techniques de l'industrie. — Ces Économistes, eux, n'ont su qu'adopter ce principe après sa réalisation, et vanter bêtement, à cause de sa puissance productive, l'application qu'en fait la Civilisation, application odieuse, qui matérialise et dégrade l'homme, tout en préparant l'avènement de l'ignoble Féodalité industrielle. Leur science devait rechercher un bon système d'application de ce principe, un système capable d'en faire jaillir double bien, au lieu de celui qui produit le mal en mode composé. — J'ai dit, je crois, *leur science !* je suis bien bon....

Sedan, etc., ont trouvé dans une association du même genre des avantages analogues.

§ IV.

BRANCHE DES OPÉRATIONS COMMERCIALES.

LE MARI. Votre ménage me ruine.
LA FEMME. Est-ce ma faute si tout est horriblement cher chez les marchands ?
Dialogue conjugal.

Sous le rapport des opérations commerciales, la supériorité du Régime combiné sur le Morcellement est plus palpable encore que dans l'ordre domestique, agricole ou manufacturier. Rien n'est plus facile à démontrer.

Chaque petit ménage est obligé de faire journellement ses opérations de vente et d'achat en toutes denrées Ne voit-on pas, dans les villages voisins des villes, un membre de chaque famille perdre chaque jour une matinée pour aller vendre un misérable pot de lait, une charge de jardinage ? Ne voit-on pas les paysans muser des jours entiers dans les cabarets et sur les marchés, pour faire argent d'une voiture de bois, de quelques sacs de grains, d'un millier de fourrage, etc.?

Puis chaque ménagère va acheter, au fur et à mesure, en menu détail, la viande, les légumes, les objets d'épiceries, tout ce qui est nécessaire à la consommation de la famille. Que de temps gaspillé ! que de travail perdu par la superfétation des agens du commerce, résultat du morcellement domestique ! que de richesses absorbées par cette fonction improductive ! — Le lecteur, au reste, peut se rappeler ici la critique du Commerce anarchique, esquissée dans un chapitre spécial.

Hé bien ! supposez les cantons sociétaires organisés : un convoi d'une ou de plusieurs voitures, conduit au besoin par un enfant, remplace pour l'apport des légumes,

du laitage, etc., les quatre cents femmes qui viennent aujourd'hui vendre péniblement leurs denrées à la ville.

Le ménage sociétaire et les magasins de la Phalange s'approvisionnent en grand et par opérations régulières : car les Phalanges communiquent directement entre elles pour les achats et pour les ventes. Elles exécutent, sur de larges proportions, leurs transactions relatives aux denrées agricoles, aux produits d'arts, de manufactures, etc., mettant ainsi le producteur en relation immédiate avec le consommateur. Évitant de passer sous la griffe du Commerce parasite, elles se trouvent en gain de tous les bénéfices soustraits à l'action mercantile, devenue désormais inutile et rappelée en masse aux travaux productifs. — Nous reviendrons plus tard sur les incommensurables avantages du Commerce véridique et direct, et sur le mode d'échange et de mouvement des productions des Provinces, des Empires et des Continents. Il suffisait ici d'appliquer le principe au système de l'approvisionnement quotidien du ménage phalanstérien. — Du reste, il est évident que chaque Phalange tire de ses jardins et de ses étables une grande partie des légumes et de la viande qu'elle consomme, sans préjudice toutefois des comestibles étrangers — que l'activité et la sûreté des relations du Commerce organisé amèneront facilement dans les offices de tous les Phalanstères.

En somme, les ménages sociétaires achètent tout, en gros, aux sources et de première main : ils vendent directement de même, sans se laisser gruger par des légions d'intermédiaires, et font pour eux tous les profits actuels des marchands.

§ V.

BRANCHE DES TRAVAUX ADMINISTRATIFS.

Facilité des recouvrements de l'impôt sans non-valeurs; suppression des frais de perception ; possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun; paiement intégral de la dette publique, dans un très-court délai, sans froissements d'intérêts individuels.

TAIPORT.

La substitution de la Phalange aux quatre cents ménages morcelés facilite singulièrement à l'Administration la perception des impôts, et tranche d'un coup toutes les questions à ce relatives.

En effet, avant de répartir aux membres de la Phalange, suivant leurs droits divers, le produit net du canton, on prélève l'impôt que la Régence de la Phalange envoie directement à la Régence de la Province et sans qu'il soit plus besoin de percepteurs, receveurs, garnisaires, porteurs de contraintes, poursuites en justice, saisies, etc. Le recouvrement se fait à jour fixe en quatre termes. Ce mode de perception épargne au Trésor, et par conséquent aux contribuables, plus de cent millions par an.

Toutes les industries étant solidaires dans la Phalange, il existe, pour tout produit et pour chaque sociétaire, une assurance mutuelle complète et parfaite, qui rend inutiles les secours de dégrèvements accidentels et met fin aux non-valeurs. Les Phalanges d'une Province sont, réciproquement aussi, assurées les unes par les autres.

Il n'est plus question d'octrois, de douanes, d'impôts indirects, ni de toutes les vilenies que ces aimables institutions entraînent.

La contribution sociétaire frappant sur toutes les richesses, établit une répartition de l'impôt, mathéma-

tiquement équitable. Ce procédé seul permet de réaliser tous les vœux que l'on émet aujourd'hui à cet égard, tous les désirs philantropiques dont l'application est radicalement impossible dans le Morcellement. C'est l'impôt sur le revenu net, et, en même temps, l'impôt proportionnel : c'est-à-dire l'*idéal de l'impôt*.

D'ailleurs, comparativement à ce qu'elle est aujourd'hui, la question de l'impôt devient, par suite de la facilité d'administration et de la richesse générale, une question de rien. Je ne puis mieux faire, pour couler à fond cette question, que d'extraire un fragment d'une lettre, — publiée dans le 28e numéro de la *Réforme industrielle*, tome I, — dans laquelle M. Tripont, premier commis des contributions directes de la Rochelle, a traité ce sujet tout-à-fait de sa compétence. Voici comment il procède :

1° *Facilité du recouvrement de l'impôt sans non-valeur.*

La France renferme 12 millions de contribuables (je ne parle que de ceux assujétis à l'impôt direct), lesquels représentent 40 millions de cotes environ. Il est évident que pour régler la portion contributive de chacun, il faut une vaste machine administrative, un personnel nombreux enlevé à la production, des soins continuels, des frais immenses, et malgré tous ces moyens, l'impôt reste inégalement réparti, le riche échappe et paie peu, le pauvre est écrasé et crie; de là naissent des non-valeurs qui sont une perte pour le Trésor, et une désaffection générale terrible pour le Pouvoir. Il en est de même pour l'impôt indirect, qui est encore plus vexatoire, en ce qu'il emploie des moyens vraiment despotiques, et parce qu'il atteint la totalité de la population, surtout la classe pauvre. La suppression de ces deux natures de contribution n'est pas possible : mais il est facile de les dissimuler, de les rendre équitables et proportionnelles, et, en un mot, de les faire acquitter sans que le contribuable s'en plaigne. Le moyen, c'est de couvrir le sol de la France de Phalanstères. Il en faudrait 15,000 environ. Chaque Phalanstère serait cotisé en nom collectif : on n'ouvrirait donc que 15,000 cotes qui seraient prélevées par quart, de trois en trois mois, sur les bénéfices, sans que les Phalanstériens eussent à s'en occuper.

L'assiette en serait facile : il s'agirait simplement de constater le produit territorial de chaque Phalanstère, ses bénéfices industriels et sa consommation moyenne, et sur ces trois bases établir le contingent annuel à payer. Ce serait un véritable abonnement.

Où donc est l'impossibilité ?

2° *Suppression des frais de perception.*

L'article qui précède démontre la facilité de cette suppression. Il est évident en effet qu'au lieu de vastes rouages administratifs, et de plus de 20 000 receveurs publics, les abonnements, une fois fixés, n'exigeraient que l'emploi d'une centaine de percepteurs. Il y aurait conséquemment économie de près de 90 millions sur les frais d'administration et de recouvrements.

3° *Possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun.*

J'ai dit que le minimum des bénéfices dans l'Ordre sociétaire serait le quadruple produit. Ainsi, tout individu qui, dans l'Ordre actuel, gagne 2 francs, en gagne 8 en Association. S'il paie actuellement au fisc 50 c., c'est-à-dire le quart de ses journées, on pourra le cotiser à 1 franc dans le Phalanstère; et, bien que sa cote soit doublée, il ne paiera cependant que le huitième au lieu du quart de sa journée. Il sera donc, comparativement, allégé de moitié.

4° *Paiement intégral de la dette publique dans un très-court délai, sans froissement d'intérêts individuels.*

Le quadruple produit permettant de doubler l'impôt en diminuant les cotes individuelles, il est facile de concevoir que le gouvernement aurait entre les mains des ressources immenses qui seraient toujours accrues par la diminution des dépenses publiques. Ils les affecterait au rachat de sa dette qui serait bientôt éteinte. Cet état de choses lui donnerait une suprématie incontestable sur les autres Puissances qui sont obérées et marchent à grands pas vers la banqueroute.

Ces diverses questions ont certes un intérêt autrement majeur que les débats politiques presque toujours vides de sens. On veut la liberté, eh bien ! c'est par la richesse et le bien-être qu'on l'obtiendra, et non par l'émeute périodique engendrée par la misère. Il serait donc temps que MM. les journalistes s'en occupassent sérieusement. C'est un des premiers devoirs de la presse.....

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'emploi de cet impôt dans le Régime sociétaire. Pour sûr, il n'y servira pas à engraisser des oisifs et doter des inutilités.

La Nation s'impose, comme la Province, comme la Phalange, pour le service de ses besoins et de ses plaisirs; pour la création des grands travaux de toute nature dont elle doit retirer lucre et profit; pour payer ses fonctionnaires, rétribuer ses savants, ses artistes, récompenser noblement toutes ses illustrations. L'impôt n'est plus un texte à tiraillements et à phraséologie de tribune; c'est un placement de fonds consenti, voulu par la Nation et voté par les Phalanges.

Nous aurions pu étendre beaucoup le parallèle que nous venons d'ébaucher. Le principe étant donné, c'est au lecteur à le généraliser et à l'appliquer à toutes les opérations de la vie industrielle de la société. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que chacune des déperditions du ménage morcelé, se multipliant par le nombre des ménages d'une nation, la déperdition totale devient effrayante; tandis qu'en sommant au contraire les économies d'ensemble de toutes les Phalanges, et combinant la plus-value qui en résulte avec l'accroissement de production dû aux bonnes dispositions sociétaires de l'industrie active, la richesse sociale devient, en regard de notre risible *prospérité toujours croissante*, ce qu'est au marécage infect un insondable Océan.

§ VI.

MÉPRIS.

Dans notre époque où l'industrialisme fait profession de mépriser tout ce qui n'est pas manufacture, atelier, ferme modèle ou.... phalanstère, on voit des gens qui prétendent réorganiser la société par je ne sais quelles innovations dans la culture des pommes de terre (*).

Œil pour œil et dent pour dent.
Moïse.

Je sais bien que c'est une route qui paraît fort triviale et bien vile à messieurs de la Philosophie, de l'Économie politique et de la Politique pure, que celle qui passe par la cuisine, la basse-cour et le MÉNAGE, pour arriver à résoudre non-seulement les questions politiques dont ils ne se mêlent que pour les embrouiller ou les gâter, mais encore les problèmes sociaux auxquels ils n'osent seulement pas songer.

C'est très-bas et très-trivial en effet. — Aussi Fourier leur semble-t-il fort ridicule avec ses économies d'allumettes et de bouts de chandelle, comme ils disent. Ils ne descendent pas si bas, les Princes de la palabre ! oh ! non vraiment : leurs spéculations lumineuses, sublimes, toutes-puissantes, les emportent au sommet des hautes régions de la pensée ! Allez les écouter dans les dégorgeoirs philosophiques où ils offrent leur savoir au public. Le docte professeur qui m'a fourni l'épigraphe de cette division vous apprendra, lui entre autres, des choses admirables et auxquelles vous ne vous attendriez guère.

Vous, pauvre homme, auditeur bénévole, vous croyez par exemple, que quand le pouvoir législatif est divisé dans une nation, quand il y a une chambre des communes et une chambre aristocratique, c'est parce qu'il y

(*) Épigraphe recueillie exactement pour la pensée, et approximativement pour l'expression, à une leçon du collége de France, en 1832.

a préalablement, dans cette nation, des intérêts opposés, des puissances distinctes qui se traduisent par ces deux institutions C'est là une opinion évidente aux penseurs vulgaires qui n'ont que du bon sens; mais les penseurs qui s'éclairent aux lumières de la *philosophie française* (1) vous apprennent, eux, que c'est la division des pouvoirs, la forme de l'institution qui a engendré le fait, qui a créé l'opposition des intérêts.

« Pourquoi depuis si long-temps chez nos voisins » d'outre-mer, pourquoi chez nous-mêmes s'est-on si » mal entendu? » On vous l'apprend d'un mot : « C'est » qu'il y a deux chambres qui ne communiquent entre » elles que par des messages, deux chambres separées, » cantonnées chacune dans son fort. » — Voulez vous créer l'harmonie politique ? « Faites tomber les barrières » qui les séparent. » Voilà la recette. Ainsi, l'aristocratie et la démocratie anglaises, qui sont à la veille de se ruer l'une sur l'autre dans un grand bouleversement révolutionnaire, qui déjà même poussent, dans chacune des deux chambres où elles ont l'une et l'autre des représentants, les hurlements précurseurs du combat; cette aristocratie et cette démocratie, pour s'entendre, n'ont qu'une chose à faire : c'est de se rapprocher, c'est de se réunir dans une « assemblée unique... » — à bonne distance de griffes et de dents. Faut-il que ces Anglais soient simples, pour n'avoir pas encore deviné cela !

Et nous donc, nous Français débonnaires ! nous vivons au sein de l'anarchie, — « l'anarchie est le ca-

(1) La *Philosophie française*. Ce mot est un aveu bien naïf et qui donne la mesure réelle de ce qu'on appelle aujourd'hui les *sciences philosophiques*. Il y a la philosophie française, la philosophie allemande, la philosophie anglaise, etc.; c'est-à-dire qu'il y aurait la vérité française, qui ne serait pas la vérité anglaise, qui ne serait pas la vérité allemande... Connaîtriez-vous par hasard la géométrie française qui ne serait pas la géométrie allemande, et l'astronomie allemande qui ne serait pas l'astronomie anglaise. — En vérité, on ne leur demande pas de prendre tant de soins à fournir eux-mêmes des armes pour se faire battre. (*Note de la 1re édit.*)

ractère de notre époque, » — c'est le professeur qui le dit : riches contre pauvres, maîtres contre ouvriers, jeunes hommes contre vieillards, intérêts contre intérêts, tout s'y heurte misérablement... Hé bien ! « Tous ces » intérêts ne sont opposés qu'à la surface, » — à la surface, entendez-vous ?

Voulez-vous les mettre d'accord, harmoniser la surface ? C'est encore le même procédé. « Ayez une assem» blée nationale unique ; faites-y asseoir, sur les mêmes » bancs, riches et pauvres, propriétaires et prolétaires : » le prolétaire des chantiers et le prolétaire des manu» factures, le prolétaire des arts et le prolétaire de l'in» telligence ; et alors, placés face à face, ils s'explique» ront, ils s'aboucheront, et l'harmonie naîtra d'elle» même !!! .. » Puis, vient une grande palabre : « On » s'inspirera du saint amour de l'humanité, on s'imposera » par enthousiasme les sacrifices nécessaires de part et » d'autre !!! etc... »

Notez que c'est lui, lui-même, qui dit SACRIFICE : « On » s'imposera les sacrifices nécessaires de part et d'au» tre... »

Vous voulez savoir la vraie base de l'harmonie des intérêts ? — Eh ! c'est le sacrifice de ces intérêts... C'est posé, cela !

M. de La Palisse était en vie un quart d'heure avant sa mort, et c'est bien dommage qu'il n'ait pas été en vie quelque temps encore après, car il pourrait, lui aussi, professer la législation comparée au collége de France, et nous indiquer de solides bases pour fonder l'harmonie.

Et puis, fonder l'harmonie, à quoi bon ? — « Il » n'existe plus d'aristocratie chez nous, et il n'en sau» rait renaître désormais. » Celui qui dit cela, c'est le même docteur qui parlait tout-à-l'heure de riches et de prolétaires. Ici on ne comprend plus. — Parachevons pourtant l'exposition du procédé d'harmonie, en résumant le grand principe de l'assemblée unique.

« L'assemblée législative doit être l'expression fidèle » de tout ce qui compose l'humanité, de toutes les clas- » ses, de tous les âges... Or, dans la nation il y a des » jeunes, des vieux et des moyens; donc sur les bancs » de la représentation nationale, doivent se mêler les » vieillards, les jeunes hommes et les hommes mûrs. »

Et alors deux superbes palabres dans ce goût-ci :

1° « Quel est le jeune homme qui à l'aspect de ces vé- » nérables têtes, blanchies par l'âge et l'expérience, ne » se sentirait ému d'un saint respect? quel est celui d'en- » tre nous, jeunes hommes, qui ne serait prêt à etc... » — Tout ceci dans un siècle où *ceux d'entre nous qui sont jeunes* ne désignent les vieillards vénérables que par une des trois dénominations de momies, fossiles ou perruques!

2° « Quel vieillard, au contact de ces jeunes hommes, » l'espoir de l'avenir, qui portent dans leur sein la vie et » le progrès, ne sentirait son cœur glacé s'échauffer » d'une sainte ardeur? quel est celui d'entre eux qui » méconnaîtrait les besoins nouveaux de l'humanité et » ne serait prêt à etc... » — Ceci encore dans un siècle où *ces jeunes hommes, l'espoir de l'avenir,* ne sont regardés par les vieillards que comme de dangereux brouillons, des brise-raison, des cerveaux brûlés, sourds à toutes les leçons de l'expérience et du passé!

Oh! M. de La Palisse, M. de La Palisse! les regrets que je viens d'exprimer il n'y a qu'un instant étaient une injure à vos successeurs!

Ce professeur a fait un livre sur la Révolution française.

Or, au commencement de la Révolution française, il y a eu une convocation des trois ordres de l'État, la Noblesse, le Tiers et le Clergé. Le Tiers — qui sentait ses forces — voulut une assemblée nationale unique au lieu de trois, comme le voulaient la Noblesse et le Clergé. — Et il n'y eut qu'une seule assemblée, une assemblée unique. C'est là que remonte l'invention du grand procédé d'harmonie.

Or, le Tiers coupa les têtes des deux autres ordres de la représentation nationale unique. — Il réalisa l'harmonie vivement... en gros et en détail. Après ce début, la chambre unique ne contenait plus que des gens du Tiers. Les autres avaient été harmonisés...

Etrange phénomène! d'épouvantables dissensions éclatèrent au sein de cette assemblée unique, qui n'était plus composée que de représentants du Tiers. Voyant cela, un bon et loyal curé, une âme évangélique et dévouée, comme on n'en rencontre pas sous toutes les enveloppes philosophiques, le curé Lamourette monte à la tribune et fait un discours si bien empreint de raison touchante, de charité chrétienne et d'angélique onction, que les larmes viennent aux yeux de tout le monde, gens de la Plaine, Girondins et Montagnards... Et ceci n'était guère dans leurs habitudes.

L'effet fut tel que tous les bras s'ouvrirent; tous les partis se jetèrent les uns dans les autres: on se pardonna tout, on oublia tout, on sacrifia toutes les divergences sur l'autel de la patrie; on jura l'union par acclamation, on s'aima à l'unanimité: — on s'embrassait dans toutes les parties de la salle; le public s'embrassait dans les tribunes.—C'était une ivresse de patriotisme, un enthousiasme, une frénésie d'amour; c'était une bénédiction....

Le lendemain, la Montagne en envoyait quarante de la Gironde porter leurs têtes sur la place de la Révolution.

L'Harmonie ne s'arrêta pas là. Vous savez le reste....

Oh! pitié! pitié! car c'est sur ces décombres encore amoncelés par nos villes, car c'est sur ces cadavres que les vers n'ont pas achevé de ronger, car c'est en présence de ces mêmes signes des temps dont l'apparition a précédé ces épouvantables catastrophes, car c'est aujourd'hui, enfin, que des rhéteurs amoureux de la popularité s'en viennent perfidement caresser les passions révolutionnaires de la jeune génération par de délirantes

paroles, et mentir effrontément au bon sens, pour avoir occasion de palabrer et de plaventrer devant elle!....

Ce que je vous ai dit de l'un, je vous l'aurais dit des autres C'est un exemple, et non une exception. *Ab uno disce omnes.* Ils débitent tous les mêmes denrées : misères et palabres ! Il n'y a de différences que dans la quantité, le débit, et la manière de faire l'article. — Et puis, à côté d'eux, dans la sphère officielle, ne sont-ce pas des procédés de tactique, des intrigues, des *ficelles* parlementaires, des intérêts de coterie que l'on donne au pays pour des principes d'avenir? Ont-ils une autre science ces grands charlatans politiques, que le public a eu si long-temps la sottise de croire capables, et dont les troupeaux des cabinets de lecture ruminent encore les creux discours avec un reste d'acharnement ?

Mes dignes réformateurs des nations, nous verrons bien si vos rabachages révolutionnaires valent les pommes de terre du Phalanstère, comme vous dites. Ah! vous avez vos conclusions sur nos économies de bouts de chandelles et d'allumettes. Hé bien! nous aussi, nous avons nos conclusions, quand nous voyons — d'une part, un homme d'un génie à faire éclater le crâne de Newton, qui résout le Problème des Destinées générales et révèle à l'humanité SA LOI, tout en s'appuyant d'abord sur des calculs de pot au-feu : — et d'autre part, d'impudents et plats sophistes, pleins d'orgueil et vides de mérite, embrouillant tout, confondant tout, bouleversant les nations et les conduisant à la misère et aux carnages politiques avec leurs ramassis de contradictions grecques, romaines, anglaises, américaines, avec leurs grands mots et leurs grandes théories, vides et sonores, comme leurs cerveaux.

Vous voyez bien que nous avons aussi nos conclusions....

Et c'est pourtant tout cela qui insulte aujourd'hui au génie et étouffe méchamment sa voix !!!

Messieurs, œil pour œil et dent pour dent. Quand vous voudrez user avec nous de loyauté, de bonne foi et de justice, nous vous tendrons la main sans rancune. Mais si vous voulez trancher, tailler, juger, condamner et calomnier tout à travers de cette grande Doctrine dont vous ne connaissez pas le premier mot, et que vous êtes généralement, la justice veut qu'on le reconnaisse, peu capables de bien comprendre; si vous y touchez imprudemment ou impudemment, vous aurez sur les doigts. Nous sommes prêts pour les coups aussi bien que pour la discussion bienveillante ou l'accord, et si vous voulez des coups, eh bien!.. comme l'a dit par trois fois Jeanne d'Arc aux Anglais, sous les murs d'Orléans : *Aux horions l'on verra qui a meilleur droit !*

Mais en voilà suffisamment sur ces ridicules contempteurs du *matérialisme* du Phalanstère, sur ces prétendus amis du Peuple qui insultent la Théorie parce qu'elle s'occupe d'abord des moyens d'assurer au Peuple la première de toutes les garanties d'indépendance et de dignité, à la société la première de toutes les garanties d'ordre et d'harmonie, une abondante richesse, équitablement et fraternellement distribuée, et reliant, dans l'œuvre de sa création, tous les intérêts et toutes les classes.— Laissons là ces imbécilles et passons outre.

Je n'ai pas encore énuméré les plus puissantes sources de la Production dans l'Ordre harmonien; pourtant un lecteur intelligent aura amplement reconnu déjà que l'Association amène des flots de richesses là où le Morcellement ne donne que dénuement et misère. Je suis donc en droit de m'appuyer sur ce résultat suffisamment démontré. Ainsi, on ne devra pas oublier, à mesure qu'on entrera dans le Nouveau-Monde sociétaire, qu'il renferme des mines bien autrement fécondes que n'en contenait ce Nouveau continental dont le génie hardi et persécuté de Christophe Colomb a enseigné la route à l'humanité.

Ces démonstrations prouvent nettement, en outre, qu'il ne s'agit pas de *perfectionner* le Morcellement, ni la philosophie, ni les philosophes, ni l'harmonie des philosophes, mais qu'il faut spéculer sur l'Association :

Car c'est là seulement que peut se trouver la Destinée de l'homme.

Et si l'homme est mal à l'aise dans le Morcellement, si ses passions s'y heurtent et s'y choquent en mille rencontres, si les individus s'y grugent, s'y volent, s'y déchirent et s'y tuent, ce n'est pas une preuve que Dieu est inepte et qu'il nous a fait mauvais, — ainsi que le croient ces philosophes qui parlent de Dieu à chaque phrase, et qui ne savent que déblatérer contre les Passions CONSTITUTIVES *de la nature humaine* PAR LA VOLONTÉ DE DIEU *qui a créé cette nature*. C'est tout simplement une preuve que l'humanité n'est pas encore entrée sous sa LOI ; qu'elle ne s'est pas encore placée dans le MILIEU pour lequel ses Passions lui ont été données, et où elles se résoudront en harmonie avec bien plus de puissance et d'énergie qu'elles n'en manifestent pour engendrer le désordre tant qu'elles sont hors du Régime social qui est leur Destinée préétablie.

Chaque forme sociale ouvre aux Passions des essors spéciaux ; les unes, des essors subversifs ; les autres, des essors harmoniques. — Ce qu'il faut faire, c'est de changer la forme sociale mauvaise, car la forme sociale est *variable ;* — et il ne faut pas vouloir changer les passions humaines, car elles sont *invariables*. Les prétentions des philosophes sont, à cet égard, aussi ridicules qu'impies et stupides : et tant qu'ils combattront la Nature de l'homme et ses Passions indestructibles, ils briseront piteusement leurs lances et leurs armets contre l'aile massive mue par un vent irrésistible. Le Chevalier de la princesse du Tobozo n'a engagé semblable combat qu'une fois en sa vie : les Chevaliers du Moralisme le répètent bravement chaque jour depuis trois mille ans. Quelles intelligences !... dans ce siècle surtout

c'est curieux. Les voilà bien en train, nos libéraux modernes, qui ont porté jusqu'à 1830 la défroque du dix-huitième siècle et les nippes de Voltaire, les voilà bien en train, maintenant qu'ils sont parvenus à leurs fins, de se travestir avec du catholicisme et de doubler de religion leur jaquette de morale !

Voyez-les donc, ces libéraux, nous faire maintenant de l'*autel et du trône !* — C'est édifiant tout-à-fait. Écoutons-les nous dire : « L'homme a besoin d'être gardé à vue, » et constamment tenu en bride contre le mauvais en» traînement de sa nature..... » — Et qui gardera l'humanité à vue ? qui tiendra la bride ? — Qui ? — Ce seront ces Messieurs de l'école libérale, qui n'ayant plus besoin de l'arme de la négation, ne veulent plus de l'athéisme que pour eux, et éprouvent le besoin de commander au peuple l'obéissance par la foi !...

Voyez donc ! L'homme — qui est l'ouvrage de Dieu — n'est ni bon ni intelligent, et il faut que des moralistes, qui sont des hommes — intelligens et bons par grâce spéciale sans doute, — interviennent pour corriger l'ouvrage de Dieu, pour tenir la bride ! car ces Messieurs entendent tenir la bride.... Oh ! c'est grand dommage, en vérité, que Dieu n'ait pas été assisté, quelque temps avant la création, d'un conseil de moralistes ; combien n'en eût-il pas reçu de bons avis et de lumières ? Heureusement qu'ils sont là pour réparer les bévues divines !

Et ce qui est merveilleux, c'est que ce soit sur une pareille conception de Dieu, sur cette conception d'un Dieu qui n'aurait pas *su* ou pas *pu* faire l'homme bon et intelligent, d'un Dieu ridicule, inepte, d'un Dieu, pour tout dire, inférieur en raison aux moralistes, que ces hableurs prétendent établir une foi religieuse, une obligation religieuse, une obéissance religieuse aux prétendus préceptes de ce Dieu plus bête qu'un moraliste !!! Hé ! Messieurs, pourquoi ne pas vous faire adorer, vous, tout d'un temps, par l'humanité ? ce serait plus judicieux, ce serait conséquent et logique ; vous avez, Messieurs, à l'adoration

de l'humanité des droits plus légitimes que Dieu s'il est ce que vous dites : car s'il est ce que vous dites, il faut que l'homme dresse la tête, et le regarde fièrement en face, et le toisant avec mépris lui dise : « Dieu impuissant » et stupide, tais-toi ! Dieu idiot, je ne te reconnais pas » mon maître ! »

Mais encore une fois laissons donc là, pour ce qu'ils valent, ces moralistes, ces roués, ces philosophes, ces libéraux encapucinés, ces sycophantes, ces enfileurs de phrases, et tous ces bavards besoigneux, et tous les vertueux conservateurs, et tous les repus confits en religion, et tous les vénérables satisfaits qui trouvent que tout est pour le mieux dans la prospérité toujours croissante..... pourvu... pourvu que les gens du peuple consentent à crever de faim sans bruit en respectant les *droits sacrés* de la Propriété ! Laissons cette boue dorée, argentée ou cuivrée, et terminons ce long chapitre comme ceci :

Il est prouvé, aussi irrévocablement que proposition mathématique du monde, en quelque traité de science mathématique que ce soit :

Que la SYNERGIE *des forces humaines* DANS LE RÉGIME SOCIÉTAIRE, *donne des produits incommensurables en qualité et en quantité, là où la* DIVERGENCE *et le conflit de ces forces, ne produisaient,* EN RÉGIME INSOCIÉTAIRE ET MORCELÉ, *que le dénuement social et la misère.*

La RICHESSE de l'Ordre combiné est donc une donnée sur laquelle nous pouvons solidement établir maintenant nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté. C'est un fait.

Donc, exploitons nos mines d'or et de diamans ; puisons à pleines mains dans les trésors d'Harmonie ; et d'abord, voyons comment l'homme, enfin réintégré dans sa glorieuse Destinée, saura se construire une demeure digne de lui, élever le Palais de sa Royauté terrestre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique.

Il est pour les édifices comme pour les sociétés, des méthodes adaptées à chaque période sociale.
Ch. Fourier.

§ I.

Toutes les idées qu'ils appliquent journellement à leurs besoins, à leurs plaisirs, à leurs commodités, ne portent-elles pas chacune la certitude de l'idée à laquelle elles doivent la naissance. Un livre n'est-il pas le signe du plan qu'un homme a formé de rassembler ses pensées comme dans un même corps? Un char n'est il pas le signe du plan qu'un homme a formé de se faire transporter rapidement sans fatigue? Une maison n'est-elle pas le signe du plan qu'un homme a formé de se procurer une vie commode, et à couvert des intempéries?
Saint-Martin.

Les dispositions architectoniques varient avec la nature et la forme des sociétés dont elles sont l'image. Elles traduisent, à chaque époque, la constitution intime de l'état social, elles en sont le relief exact et la caractérisent merveilleusement.

On pourrait poser cette loi en principe, et l'établir *à priori*; nous allons en donner la démonstration sensible en jetant un coup-d'œil rapide sur les variations et les mouvements successifs de l'art architectural dans les différentes périodes sociales.

Transportez-vous d'abord au sein d'une peuplade de Sauvages; examinez le kraal d'une tribu noire établie sur les bords d'un fleuve de la terre africaine, ou les wigwams élevés par une horde de Peaux-Rouges dans les clairières des grandes savanes et des forêts vierges de l'Amérique. Là, ni culture, ni industrie, ni propriété ter-

ritoriale : l'insouciance et la liberté sont les traits saillants des mœurs de cette période. Voyez l'habitation, comme elle est en conformité de relation avec ces caractères. Cette habitation n'est qu'une frêle construction de terre, de mousse et de branchages, élevée sans peine et abandonnée sans regret lorsque la chasse ou la guerre commandent le déplacement de la peuplade.

La pêche, la chasse et la guerre sont les seuls éléments de l'activité du Sauvage ; aussi les os de poissons qui lui servent d'hameçon, l'arc et les flèches avec lesquelles il atteint sa proie dans les forêts, et ses armes de guerre tomawk, zagaye et couteau à scalper, composent-ils avec les crânes des ennemis vaincus, les peaux des quadrupèdes et les dépouilles des oiseaux mis à mort, toute la décoration de sa demeure.

Voilà la construction, voilà la décoration.

Tous les caractères de la période sont là. La hutte vous dit toute la vie du Sauvage.— Dans cet état de faiblesse et d'enfance, l'humanité ne laisse aucune trace de son passage; son pied ne marque pas sur le sol ; elle ne change pas l'aspect des lieux où elle a résidé.

L'Arabe vagabond, lui, porte à dos de chameau sa maison, toujours prêt, dans sa vie errante, à dresser sa tente là où il rencontre une source d'eau vive et des pâturages. La corrélation est telle, que quand vous prononcez ce mot, l'Arabe, vous ne pouvez vous représenter l'homme du désert sans voir en même temps son cheval, son chameau et sa tente. — Le Lapon grossier hiverne dans une hutte enfumée et souterraine, et cette architecture aussi est en rapport avec ses habitudes et ses mœurs. Cette vie dans le sein de la terre, n'est-elle pas la représentation fidèle d'un état social véritablement embrionnaire et fœtal ?

Puis viennent les tours épaisses et crénelées du seigneur féodal, aux murs lourds et massifs comme sa cuirasse de guerre, le château-fort sur la cime du rocher qu'il étreint de ses fondations de pierre et de ciment,

comme un milan de ses griffes. Et au-dessous du manoir haut-bâti, qui commande fièrement la campagne à l'entour, surgissent de terre sur le penchant du mont, comme des taupinées, les misérables cabanes des vassaux, qui font une humble chaussure à son pied géant.

Puis c'est la cathédrale du moyen-âge, puissant et mystérieux assemblage de masse et de légèreté, à la fois imposante et gracieuse, aérienne et sévère; la cathédrale qui jette ses ogives aiguës et ses flèches brillantes dans les grandes ombres des nefs où vont s'enchevêtrer capricieusement leurs merveilleux contours.—Ce sont là mille colonettes qui se groupent et s'élancent au ciel comme de hardies fusées de pierre; mille sculptures saintes et sataniques; mille figures angéliques et grotesques: des vierges et des monstres; des chérubins et des animaux immondes; des choses bizarres... tout cela hérissant l'immense édifice dentelé, découpé, brodé, percé à jour, fragile, sonore, et tremblant au vent, et lourd pourtant dans sa masse réelle, et carrément assis sur sa base. Et au-dessus de ces choses, des tours miraculeusement posées dans les airs, au-delà de l'atmosphère des hommes, et planant dans la sphère supérieure d'où sortent comme des voix du ciel les voix des cloches, mélancoliques, étendues, vibrantes, qui commandent au loin sur la terre et appellent les fidèles au culte du Seigneur. Cette cathedrale, c'est la puissante Théocratie qui a pris sa forme et revêtu sa chape de granit; cette cathédrale, qui a le pied sur les maisons des hommes et la tête au ciel, est faite pour la célébration des mystères d'une religion de terreur et d'amour, de paradis et d'enfer, comme la hutte de branchages est faite pour l'homme du Cap ou des Florides, la tente pour l'homme du désert, le souterrain enfumé pour l'habitant des régions polaires, le castel crénelé pour le chef féodal.

Dans la hutte, l'humanité dort ses premiers sommeils et s'essaie à la vie; puis, quand la force et l'intelligence commencent à lui venir, elle travaille dans la cabane,

elle guerroie dans le château-fort, elle prie, espère, tremble et s'inspire dans le temple et la cathédrale.

L'Art suit l'homme pas à pas dans ses initiations successives : sa puissance plastique donne des formes sensibles à toutes les conquêtes progressives que font, sur la nature, l'intelligence et l'activité humaines. Quand il ne sert pas lui-même d'arme pour les faire, l'Art du moins consacre ces conquêtes.

La matière est inerte, et l'esprit actif. L'esprit moule et pétrit la matière. La pensée donne la forme. L'homme, individu ou espèce, se peint comme Dieu dans ses œuvres : et c'est pour cela qu'il y a entre l'état de l'Art chez un peuple et l'état de ses mœurs et de ses habitudes, entre l'Art et la vie sociale en un mot, un rapport intime, une corrélation infaillible.

Or, l'art qui donne à l'homme sa demeure, est le premier de tous les arts, celui autour duquel se groupent les autres ainsi que des vassaux autour de leur suzerain : la Sculpture, la Peinture, la Musique, la Poésie elle-même, ne peuvent donner leurs grands effets qu'à condition d'être coordonnées et harmoniées dans un Tout architectural. L'Architecture c'est l'art pivotal, c'est l'art qui résume tous les autres, et qui résume par conséquent la société elle-même : — l'Architecture écrit l'Histoire.

§ II.

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris: c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine;
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation;
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

. . . . . .

Le Temps qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

AUGUSTE BARBIER.

Madrid! princesse des Espagnes!

ALFRED DE MUSSET.

L'ARCHITECTURE écrit l'histoire.

Voulez-vous connaître et apprécier la Civilisation dans laquelle nous vivons? Montez sur le clocher du village, ou sur les hautes tours de Notre-Dame :

D'abord, c'est un spectacle de désordre qui va frapper vos yeux :

Ce sont des murs qui se dépassent, s'entrechoquent, se mêlent, se heurtent sous mille formes bizarres; des toitures de toutes inclinaisons qui se surhaussent et s'attaquent; des pignons nus, froids, enfumés, percés de quelques rares ouvertures grillées; des clôtures qui s'enchevêtrent; des constructions de tout âge et de toute façon, qui se masquent et se privent les unes les autres d'air, de vue et de lumière. C'est un combat désordonné, une effroyable mêlée architecturale.

Les grandes villes, et Paris surtout, sont de tristes spectacles à voir ainsi, pour quiconque a l'idée de l'ordre et de l'harmonie, pour quiconque pense à l'anarchie sociale que traduit en relief, avec une hideuse fidélité, cet amas informe, ce fouillis de maisons recouvertes de combles anguleux, échancrés, brisés, divergents, confondus, armés de leurs garnitures métalliques, de leurs

girouettes rouillées, de leurs innombrables cheminées, qui dessinent encore mieux l'incohérence sociale, le Morcellement d'où ce chaos architectural est sorti.

Aussi, grâce à cette absence d'ensemble, d'harmonie, de toute prévoyance architecturale et de combinaison des choses, voyez comme l'homme est logé dans la capitale du monde civilisé!

Il y a dans ce Paris un million d'hommes, de femmes, et de malheureux enfants, entassés dans un cercle étroit où les maisons se heurtent et se pressent, exhaussant et superposant leurs six étages écrasés; puis, six cent mille de ces habitants vivent sans air ni lumière, sur des cours sombres, profondes, visqueuses, dans des caves humides, dans des greniers ouverts à la pluie, aux vents, aux rats, aux insectes... Et depuis le bas jusques en haut, de la cave aux plombs, tout est délabrement, méphitisme, immondicité et misère....

Ce grand fait immonde est une nécessité, puisqu'il est une réalité et que ce qui est est fatal. Mais reconnaissez donc que c'est une nécessité de votre société qui l'a réalisé, ce fait; une expression des combinaisons humaines qui l'ont produit, et non une nécessité absolue et d'ordre naturel!

Et puisque l'effet est immonde, funeste, délétère, mortel à l'homme, reconnaissez donc que la grande et primordiale cause qui l'a engendré, que la cause dont il tire sa raison d'être, que le principe social enfin est mauvais et subversif! Vous qui répondez à toute critique, à toute dénonciation qu'on vous fait du Mal, par ce grand mot: *Nécessité*, vous qui affirmez que le Mal est de condition naturelle, fatal, imposé à l'homme par l'essence même des choses, essayez donc de nous dire que, ici comme ailleurs, le Mal n'a pas sa source dans une fausse combinaison sociale, mais dans cette *Nécessité* d'ordre supérieur dont vous parlez, dans cette *Nécessité* qui est, à tout, votre réponse unique et idiote! — Cet empoisonnement des atmosphères où grouillent les agglomé-

rations humaines, est-ce un fait de la nature ou un fait de l'homme ? Est-ce de main divine ou de main humaine ?

Dites, est-ce un air qui recèle la maladie et les germes de mort, cet air que vous respirez quand vous parcourez les prés, les bois, les clairières des forêts, les rives des fleuves et les plages des mers ? quand vous marchez dans les grandes herbes vertes lorsqu'elles étincellent au matin sous les perles et les diamants de la rosée, lorsqu'elles dressent les mille têtes de fleurs qui leur font de si riches couronnes, et qu'elles exhalent sous le soleil mille suaves haleines, et vous disent, de mille voix parfumées, que Dieu a placé l'homme sur une terre favorable, que la nature lui est propice et bonne ?...

Et s'il y a, dans la création, des races malfaisantes des espèces immondes, est-ce que puissance n'est pas à l'homme de les vaincre et de les détruire ? Et s'il y a des marais fétides, des déserts stériles et des zônes brûlées, n'est-ce pas parce que l'homme, ne remplissant pas sa tâche et gouvernant mal son domaine, se laisse envahir là où il devrait régir et commander ? Et ces grandes plaies de la Nature ne sont-elles pas une attestation du désordre, une punition méritée par l'homme, une révélation de sa déviation sociale, un poteau placé au bord de la mauvaise route, indicateur du précipice, une voix avertissante, la voix de la douleur, la seule voix par laquelle la Nature puisse parler à l'homme en déviation, et qui lui crie incessamment aux oreilles : « Tu t'égares, le chemin est mauvais ; tu n'es pas dans ta loi, tu n'es pas dans ta destinée ! » — N'est-ce pas un SIGNE, enfin ?

Oh ! qu'elle est bonne et secourable cette Nature ! et combien il faut que la pensée humaine ait perverti la pensée humaine, pour qu'on ne comprenne pas cette grande voix toute de sollicitude et de maternité !... Quoi donc ? vous ne comprenez pas, quand, au soir, vous revenez de ces campagnes si belles, à la végétation si luxueuse, au ciel si chaud et si coloré, aux eaux si pures, aux loin-

tains si vaporeux, aux parfums si doux ? quand vous en revenez le soir, de la santé au corps et de la vie à l'âme, et que vous rentrez dans vos villes fétides, et que vous respirez leur air qui pue, leurs miasmes qui tuent, quoi donc ! vous ne comprenez pas ?...

Et quand vous voyez mourir vos petits enfants et vos jeunes filles de dix-sept ans, vous dites : « Le Mal est une » Néeessité, la terre est au Mal, l'homme est au Mal, » c'est Dieu qui le veut. » — C'est Dieu qui le veut !!... Oh taisez-vous ! taisez-vous, car vous blasphémez Dieu !...

Est-ce Dieu qui a fait Paris, — ou les hommes ?...

Regardez. Répondez. Voilà Paris :

Toutes ces fenêtres, toutes ces portes, toutes ces ouvertures, sont autant de bouches qui demandent à respirer : — et au-dessus de tout cela vous pouvez voir, quand le vent ne joue pas, une atmosphère de plomb, lourde, grise et bleuâtre, composée de toutes les exhalaisons immondes de la grande sentine. — Cette atmosphère-là, c'est la couronne que porte au front la grande capitale ; — c'est dans cette atmosphère que Paris respire ; c'est là-dessous qu'il étouffe... — Paris, c'est un immense atelier de putréfaction, où la misère, la peste et les maladies travaillent de concert, où ne pénètrent guère l'air ni le soleil. Paris, c'est un mauvais lieu où les plantes s'étiolent, et périssent, où, sur sept petits enfants, il en meurt quatre dans l'année.

Les médecins qui ont porté des secours à domicile, au temps du choléra, et qui ont pénétré dans les tanières des classes pauvres, ont fait alors des récits à faire frémir ; mais les riches ont déjà oublié tout cela...

Et moi, riches, je veux vous le rappeler !

Riches, qui menez joyeuse vie, qui jouissez, qui prenez vos plaisirs et conduisez vos danses au sein de cette perfide atmosphère qui vous décime et qui prend à leurs mères vos jeunes filles adorées et vos beaux enfants sans que vous en sachiez comprendre la cause ; riches, qui oubliez la solidarité de tous les membres de la

famille humaine ; riches ! je veux vous la rappeler.... Écoutez. Voici ce que disait alors l'un de ces médecins qui ont peu dormi quand le fléau tordait les entrailles de Paris, — un (1) qui est allé partout où il y avait des hommes saisis par la peste, et se débattant corps à corps avec elle... partout où il y avait des pauvres, surtout... Écoutez :

Le choléra ne viendra pas à Paris, disait-on, ou du moins sa présence sera à peine sensible ; il n'aura pas de prise sur ce centre de la Civilisation, ce foyer de lumière. On parlait bien de la misère des pauvres, mais c'était un sujet de pitié et non pas de crainte pour les riches ; on ne croyait pas à la solidarité du riche et du pauvre ; on ne connaissait pas cette affreuse, cette contagieuse pauvreté : le choléra l'a montré dans toute sa nudité. Les médecins eux-mêmes, qui voient tous les jours des malheureux, ont été stupéfaits. Habitués à respirer l'air des hôpitaux et des amphithéâtres, plus d'une fois ils ont été suffoqués en abordant l'atmosphère où vivent et s'élèvent des êtres humains qui travaillent pour nous. Dans leurs sales taudis la porte seule laisse entrer un peu d'air déjà empesté par les plombs et les latrines ; la lucarne calfeutrée ne s'ouvre pas de tout l'hiver. Dites qu'il faut de l'air, ils répondront qu'ils ont froid, ils n'ont ni bois, ni vêtements ; dites-leur de se bien nourrir, ils n'ont pas toujours du pain. Leur chambre dépouillée n'a souvent pour tous meubles qu'un grabat où sont entassés père, mère et enfants, malades, non malades, mourants et morts quelquefois.

Il se peut qu'il y ait, comme on dit sèchement, de leur faute ; plusieurs auraient dû être prévoyants, économes dans les temps prospères ; le désordre, l'intempérance, entrent pour beaucoup dans leur malheur. Mais vous qui avez l'ample nécessaire, vous qui ne vous refusez aucun plaisir, quelle vertu attendez-vous donc du peuple ? Depuis bientôt cinquante ans on ne lui parle que de ses droits ; le pauvre est citoyen comme le riche, tous sont égaux devant la loi ; on a proclamé le peuple souverain, et vous voudriez que, toujours content de ses pri-

(1) M. B Dulary, député de Seine-et-Oise, et médecin qui n'a quitté Paris que quand le choléra n'y était plus, pour aller à Étampes où le choléra s'abattait.

vations, il vît d'un œil philosophique tous les plaisirs des riches, qu'il n'aimât pas aussi les plaisirs à sa portée, qu'il ne s'oubliât jamais, qu'il eût toujours prudence, raison, tempérance ? Il fallait être conséquent. Si on ne voulait, si on ne pouvait pas améliorer son sort, il fallait le laisser dans son ignorance et son apathie avec les consolations religieuses qui lui manquent maintenant : les droits politiques sont de vains mots pour le peuple ouvrier. Et les femmes, qui, même dans le bon temps, gagnent si peu, comment voulez-vous qu'elles aient des épargnes ?

J'ai vu des femmes expirant sur une paillasse, sans draps, sans couverture, entourées d'enfants faméliques ; oui, J'AI VU des enfants sucer avidemment les mamelles vides et flétries de mères moribondes ; déjà glacées, elles s'efforçaient de les réchauffer, seules, sans aide, sans secours pour elles-mêmes.

Les soins incomplets, à contre-sens, dictés par de stupides préjugés, tels que les pauvres les donnent et les reçoivent, mais qui du moins sont un ralliement sympathique, une consolation, tous ne les ont pas eus : dans ce chaos de la population, l'isolement est tel, que *quelques-uns sont morts sans qu'on ait su leur maladie, révélée enfin par la puanteur des cadavres pourris* (1).

Puisse mon récit exciter votre pitié ; il n'est point exagéré. Ah! si vous aviez vu !

Mais ces misères, elles vous atteignent : les miasmes exhalés des habitations du pauvre se répandent dans toute la ville, et vous les respirez incessamment mêlés à ceux des ruisseaux et des cloaques de toutes sortes. Paris, même dans ses quartiers les plus brillans, est bien sale et bien infect ; si l'administration a fait élargir quelques rues, déblayer quelques places, les spéculateurs, par compensation, ont détruit les jardins qui épuraient un peu l'air, ont entassé étage sur étage et rétréci vos appartements ; les chances de la bourse et du commerce, les catastrophes de l'industrie ont troublé votre sommeil ; les révolutions, les émeutes ont porté l'effroi dans vos cœurs, et les maladies ont eu un libre accès. Bien qu'il vous ait moins accablé que les pauvres, le choléra ne

(1) Deux faits semblables ont eu lieu dans le faubourg Saint-Antoine pendant le peu de jours que j'ai passés à l'ambulance de la Bastille.

vous a point épargnés, et lorsqu'il a frappé, le médecin n'a pas toujours été là pour vous secourir à temps : j'ai vu votre impatience, votre anxiété ; j'ai vu au milieu d'une fausse abondance les soins domestiques bien mal donnés, par défaut d'habitude, d'intelligence, de patience, quelquefois de volonté. Quand l'épidémie foudroyait ses victimes, il était facile, sans se compromettre, de hâter une mort désirée, et d'horribles soupçons ont été permis... Riches qui aimez la vie, j'ai vu mourir quelques uns d'entre vous faute de secours, de soins, qui, dans le système harmonien de Fourier, ne manqueront pas aux plus pauvres.

Voilà le choléra, voilà la solidarité du mal dans Paris, voilà Paris sous son atmosphère de peste, Paris sous son manteau de mort.

Londres aussi a été comme Paris ; et Saint-Pétersbourg ; et toutes les grandes capitales ; et toutes les habitations putrides des hommes, villes et villages, mais surtout les grandes villes.... Et Madrid est maintenant comme a été Paris, comme a été Saint-Pétersbourg, comme ont été les grandes villes. C'est le tour de Madrid, maintenant, Madrid, *princesse des Espagnes !*

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, engendré dans ces marais fangeux, auxquels, en gérant inepte, en roi fainéant, l'homme laisse envahir, comme par un grand chancre, les plus belles régions de son domaine ? ce choléra, parti de l'Inde pour faire le tour du monde et écrire sur le globe, en lettres de mille lieues, tracées à travers les populations humaines avec des cadavres, le mot SOLIDARITÉ : solidarité des nations, solidarité des continens, solidarité des races humaines... solidarité !

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, ou les hommes ?

Est-ce Dieu qui a fait Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Madrid ?... Est-ce Dieu, ou les hommes ?

Non : la misère permanente, et la peste périodique, et l'empoisonnement des atmosphères, c'est l'ouvrage des hommes : car Dieu n'a pas fait ces choses. Dieu a fait le

nuage d'or au ciel, le serpolet des pelouses et l'oiseau dans les bois; il a fait la fleur des champs, et le lis des vallées, plus somptueusement vêtu par la main de Dieu que Salomon dans toute sa gloire.

§ III.

Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée, qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée on respire la préfecture, on se trouve nez à nez avec la civilisation symbolisée par une prison et une caserne neuve.
ÉMILE SOUVESTRE.

Vous avez vu les capitales, vous avez vu Paris, Paris surtout, car c'est la capitale des capitales, le cœur de la Civilisation, son centre d'activité, de puissance et de gloire.

Voilà comment la Civilisation loge l'homme dans sa capitale, dans son centre d'activité, de puissance et de gloire. Allez dans les campagnes, et là aussi vous verrez ce qu'a su faire la Civilisation. Et je n'appelle pas campagne ces maisons fraîches et coquettes jetées autour de Paris, comme des touffes de fleurs sur un tas de fumier: il faut voir la Champagne et la Picardie, la Bresse et le Nivernais, la Sologne, le Limousin, la Bretagne, etc.: et les voir de près. Là il y a des chambres qui sont la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, pour tout le monde, père, mère et petits... Elles sont encore cave et grenier; écurie et basse-cour quelquefois. Le jour y arrive par des ouvertures basses et étroites; l'air passe sous les portes et les châssis déboîtés; il siffle à travers des vitraux noircis et cassés, quand il y a eu des vitraux, encore... car il y a des provinces entières où l'usage du verre est aujourd'hui à-peu-près inconnu. C'est une lampe grasse et fumeuse qui éclaire, dans l'occasion; d'habitude, c'est le feu. Puis le plancher... ah bien oui, le plancher! — Le plancher? c'est de la terre inégale et humide. Il y a çà et là des mares... Vous marchez de-

dans... Les enfants en bas-âge s'y traînent. Les canards viennent y chercher pâture!...

Oh! comme aussi la maladie travaille bien dans tous ces lieux! Comme elle y tue les hommes, ou les estropie, ou les couvre de honteuses infirmités! Comme les rhumatismes, la gale, les scrofules, et toutes les infamies pathologiques de la Civilisation perfectible, s'y étendent et s'y complaisent! Comme le mal y sème le mal en bonne terre! Comme la peste et le choléra, quand ils viennent, y trouvent à faucher à l'aise!

Voilà pour l'intérieur; l'extérieur, vous le connaissez:

C'est, plein la rue, de la boue, du fumier, de l'eau noire et croupissante. Quand vous êtes sur une route, et que vous la voyez devenir sale, vous comprenez que vous approchez d'un village: et quand vous êtes au milieu de ces groupes de masures, au milieu des *habitations*, c'est là que vous trouvez la voie affreuse, dégoûtante, impraticable.

Puis, pour toutes ces vilaines chaumières qui ont charmé nos poètes et nos moralistes, vous voyez quelquefois une maison, une seule, s'élever élégante et fraîche. C'est la maison de campagne de quelque marchand enrichi, ou de quelque ci-devant seigneur qui regrette le château de ses ancêtres, la couronne de comte que son fier donjon portait en tête, et les doubles fossés dont les manans corvéables venaient battre l'eau la nuit, dans ce bon temps, pour que le coassement des grenouilles ne troublât pas le sommeil de la noble châtelaine. — Une maison pour cent misérables cabanes!

Voilà la ville, voilà le village.

Oh! comme notre société d'incohérence se peint bien là dans ses œuvres!

Dans nos villes, des masures délabrées, noires, hideuses, méphitiques, se serrent, se groupent, s'accroupissent autour des palais, au pied des cathédrales. Elles se traînent autour des monuments que la Civilisation a se-

més çà et là, comme on voit dans un jardin mal tenu des limaçons à la bave impure ramper sur la tige d'un lilas en fleurs. — L'accouplement du luxe et de la misère : c'est le complément du tableau.

La Civilisation a de rares palais, et des myriades de taudis, comme elle a des haillons pour les masses, et des habits d'or et de soie pour ses favoris peu nombreux. A côté de la livrée brodée d'un agioteur, elle étale la bure de ses prolétaires et les plaies de ses pauvres. Si elle élève et entretient à grands frais un somptueux opéra où de ravissantes harmonies caressent les oreilles de ses oisifs, elle fait entendre, au milieu des rues et des places publiques, les chants de misère de ses aveugles, les lamentables complaintes de ses mendiants. Puis, ici et là, elle ne sait créer qu'égoïsme et immoralité, car la misère et l'opulence ont toutes deux leur immoralité et leur égoïsme.

Oh non, non ! dans nos villages, dans nos villes, dans nos grandes capitales, l'homme n'est pas logé : — car j'appelle homme aussi bien le chiffonnier qui butine la nuit, sa lanterne à la main, et cherche sa vie dans le tas d'ordures qu'il remue avec un crochet ; aussi bien lui et ses nombreux frères en misère, que les hommes de la bourse et des châteaux. — Et j'appelle logement de l'homme une habitation saine, commode, propre, élégante et en tous points confortable.

Et pourquoi l'homme n'est-il pas logé ? — C'est toujours la même réponse à cette demande et aux autres : Pourquoi a-t-il faim ? Pourquoi a-t-il froid ? Pourquoi est-il dépourvu d'éducation, et en toutes choses misérable et dénué ? — Toujours il faut répondre : Il y a des pierres dans les carrières, du bois dans les forêts, du fer au sein de la terre ; le sol ne refuse pas de produire quand on y sème ; les arts, les sciences, l'intelligence et la force sont là : ce n'est pas la puissance qui manque ; il y a du travail à faire, et des hommes qui manquent de travail. Il faut augmenter l'effet utile du travail par la coordina-

tion des travaux ; il faut augmenter la quantité de travail en créant l'attraction industrielle ; il faut organiser ! il faut réaliser l'Association, il faut passer de l'Incohérence à l'Harmonie ! — Voilà à quoi il faut songer ; et l'on ne s'occupe qu'à des luttes administratives, à des guerres de partis, à des querelles de déplacement... Qu'ont de commun toutes ces mauvaises chimères, avec la découverte et l'essai de l'organisation sociétaire de la Commune ?

Vous avez vu que la demeure de l'homme se transforme avec la nature des sociétés : il y aurait sur ce sujet de curieuses études à entreprendre, surtout si l'on faisait porter les investigations sur l'Art en général ; car l'Art, ainsi que nous avons commencé déjà à l'établir, a reflété avec une merveilleuse exactitude les caractères particuliers, les mouvements successifs, les phénomènes variés et multiples qui se sont manifestés aux diverses phases de la vie des peuples. Toutes les conceptions qui ont apparu au sein de l'humanité, toutes les idées qui sont venues au jour, toutes les croyances qui ont passé sur cette terre, ont eu puissance, comme la lyre symbolique d'Orphée, de remuer les rochers et les forêts : elles ont revêtu des formes monumentales, elles se sont incrustées au fronton des temples, aux marbres des sanctuaires et des théâtres ; elles se sont coulées en fer, en bronze, en métaux précieux ; elles ont animé des bas-reliefs et des statues ; elles ont harmonié des couleurs sur les toiles des tableaux ou sur les parois des édifices ; elles ont changé et ployé de mille manières la forme de l'habitation de l'homme ; elles sont allées s'empreindre dans ses armes, dans ses ustensiles, et jusque dans ses draperies et ses vêtements : car toutes les nations et toutes les époques ont leurs combinaisons plastiques particulières, distinctes les unes des autres, dépendantes des mœurs, des habitudes, de la vie intellectuelle, corrélatives à leur socialité propre.

Cette corrélation est si intime qu'il est hors de doute que l'on ne puisse reconstituer l'histoire sociale d'une

époque dont toutes les traditions seraient éteintes, dont tous les textes auraient péri, si l'on possédait d'assez nombreux vestiges de ses monuments, de son architecture publique et privee, de sa peinture, en un mot des formes générales sous lesquels l'Art s'y manifestait. On ferait pour un peuple, avec de pareilles données, ce que Cuvier a su faire, au moyen des débris de leurs squelettes, pour ces espèces animales disparues de la surface du globe, dont il a décrit avec exactitude les instincts, les mœurs et les habitudes. Tout est lié dans le monde social comme dans la nature; et si partout la matière se plie au joug de l'esprit, si partout la forme réfléchit la pensee, toujours aussi la pensée tend à passer en acte, à se matérialiser, à se produire extérieurement dans des formes. Faite à ce point de vue de corrélation, une histoire intégrale de l'Art serait un admirable monument archéologique où habiterait tout le passé, et qui ferait revivre à nos yeux les générations éteintes, les siècles écoulés. Ce serait un immense panorama du développement de l'humanité sur le globe et de ses grandes révolutions sociales.

On pousserait l'appréciation des rapports corrélatifs jusqu'à des détails singulièrement minutieux, jusqu'à des approximations par centièmes et par millièmes, si l'on veut me passer l'expression. Ne trouve-t-on pas son sens corrélatif, à la salle à manger, à la cuisine, au salon, à la chambre à coucher du Civilisé, comme à la hutte du Sauvage et à la tente de l'Arabe, comme à la cabane de nos paysans, comme au taudis de nos prolétaires qui sont encore des Barbares dans notre Civilisation greffée sur Barbarie?

La caserne et la prison, le café et le théâtre, la taverne et le cabaret n'ont-ils pas chacun leur expression particulière? Chaque construction même n'a-t-elle pas un âge, ne porte-t-elle pas sur le front son extrait de naissance? — Les variations de l'architecture militaire, à commencer par la palissade de troncs d'arbres, jusqu'au

front bastionné de Vauban et de Cormontaigne, doublé de demi-lune et de contre-gardes, aux fossés profonds, aux remparts à ras de terre, vous disent fidèlement tous les perfectionnements et toutes les mutations apportées dans l'art de la guerre par les inventions successives. Des combinaisons du front bastionné, on déduirait l'état de la physique, de la chimie, de la géométrie, de toutes les sciences en un mot, dans la société capable de les avoir construites.

Enfin, dans notre siècle d'industrialisme et de mercantilisme, n'avons-nous pas à foison des constructions à caractère industriel et mercantile ? L'aspect carré, lourd, nu et régulier de ces manufactures où nos populations ouvrières, transformées en machines humaines, condensent en argent, pour des maîtres, leurs sueurs, leurs plaintes, leurs larmes et leurs peines, n'est-il pas clairement révélateur ? Nos rues à base de glorieuses boutiques, les unes misérables, les autres étincelantes et dorées, sont-elles menteuses et ne font-elles pas, chapitre par chapitre, toute la théorie du Commerce anarchique et mensonger ? Et les maisons *à loger* construites par les spéculateurs dans les grandes villes, n'indiquent-elles pas sous leurs étages écrasés, sous leurs fenêtres étroites et comprimées, que les familles peu aisées sont là mises à ration d'air et de lumière, dans ce grand casier où se serrent vingt pauvres ménages étriqués, où l'on escompte la santé des hommes, leur vie et leurs poumons ?

Que si l'on voulait pousser ces considérations plus loin et descendre jusque dans la vie individuelle, on remarquerait que l'atelier d'un artiste, le cabinet d'un écrivain, d'un homme de loi, d'un homme de bourse, etc., ont leurs ordonnances particulières et spéciales qui caractérisent ces diverses professions. Enfin, tous les jours ne nous arrive-t-il pas de tirer, de l'aspect d'un appartement, des conclusions approximatives sur le caractère personnel de celui qui l'habite, de faire la description

détaillée et minutieuse du genre d'habillement d'un homme, pour peindre son caractère ?

Mais, sans nous attacher plus long-temps au développement de cette idée, que toute forme de la matière correspond à une pensée, soit dans les œuvres de l'homme, soit dans les œuvres de Dieu, nous arrêtons ici en thèse générale et comme chose prouvée, savoir :

Que l'homme, en passant de la vie sauvage et nomade à la période barbare qui le fixe au sol, quitte la hutte et la tente pour entrer dans la cabane dominée par la massive demeure du despote militaire, laquelle est commandée bientôt elle-même par la grande construction religieuse et théocratique ;

Que la Civilisation, venant ensuite, cherche à régulariser à l'extérieur et aligne lentement et péniblement les agglomérations *en mode confus* ou *barbare*, qui sont encore l'état de presque tous nos villages et de la majeure partie des quartiers de nos grandes cités.

Le Garantisme, qui viendrait après, ne s'en tiendrait pas comme la Civilisation à ce système de garanties architecturales en *mode simple* et purement extérieur. Il élèverait les garanties au *mode composé*, spéculant sur la commodité, la salubrité et l'agrément intérieurs et extérieurs des habitations humaines.

Je ne parlerai pas ici de l'architectonique garantiste non plus que de celle de la septième période. — Les lecteurs qui seraient curieux d'en connaître les éléments principaux, trouveront un plan détaillé d'une ville garantiste à l'*Extroduction* du premier volume du *Traité de l'Unité universelle*. C'est une curieuse étude.

Il y aurait sur ces sujets de bien beaux travaux à faire. Pour moi je n'ai eu ici d'autre but que de prouver en principe, et de faire comprendre qu'il n'y a pas à reculer devant cette conclusion logique :

Que l'Évolution sociale qui conduira l'humanité en PÉRIODES HARMONIQUES, *nous apportera des* PALAIS *là où la* CIVILISATION *n'a su bâtir que des* MAISONS DE BOUE ET DE CRACHAT.

La Civilisation se peint dans ses fourmilières, où s'élèvent çà et là quelques monuments pêle-mêle avec des taudis ; elle se peint dans ses villes et dans ses villages, où l'on trouve tous les genres, toutes les espèces, toutes les variétés de laideur et de saleté. — Vienne l'Association ! vienne l'Harmonie ! et l'Harmonie se mirera dans ses resplendissants Phalanstères !

Ne voyez-vous pas que, déjà, toutes les fois qu'il y a eu dans le monde une concentration de volontés, qu'elle ait été obtenue par amour, par crainte ou par terreur, cette concentration de volontés s'est toujours traduite par un Monument proportionnel à sa puissance ? La féodalité donnait le château-fort ; la royauté, la pyramide d'Égypte et le palais ; la religion, le temple antique et la cathédrale. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de Pouvoir, ni de volontés unies et concentrées, il ne se fait plus que des maisons ; oh ! pardon, j'oubliais... on bâtit aujourd'hui des prisons très-solides, très-épaisses, très-vastes, très-bien verrouillées et cadenassées. Le plus bel édifice de Londres moderne est une prison (1) !!

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'œuvre individuelle est nécessairement petite, mesquine, étroite, et que, seule, l'union des volontés, la concentration des forces peut donner des résultats grandioses. Cette vérité est écrite partout. Vous la retrouvez dans l'Hôtel-de-Ville qui se distingue entre les maisons, parce que c'est le principe de la Commune qui l'a élevé ; dans le Théâtre, qui correspond à un amour de la population pour un plaisir commun, de même que l'Église est

(1) La *nouvelle Force*, dont on achève la construction dans le huitième arrondissement de Paris, aura coûté CINQ MILLIONS... pour loger cellulairement douze cents accusés ! (*Note de la 2e Edit.*)

l'expression d'une pensée religieuse collective. La Communauté monastique a hérissé de Couvents les terres chrétiennes ; l'Université a bâti des Colléges ; le Gouvernement, des Palais de justice, des Ministères, des Préfectures, des Arsenaux, des Prisons ; il a élevé autour de mille Places de guerre d'épaisses et hautes ceintures de pierre, bastionnées et redoublées.

Vous voyez bien que la Civilisation, toute pauvre de moyens qu'elle est, élargit pourtant et régularise son architecture toutes les fois qu'elle a engendré une organisation quelconque.

Quand les molécules sont éparses dans un milieu troublé, elles se déposent çà et là et se précipitent en poussière. Quand elles peuvent s'approcher et se joindre dans un milieu favorable à l'affinité, elles se juxta-posent et se combinent naturellement en brillants cristaux. —Ainsi, quand les individualités, éparses aujourd'hui, se réuniront sous le principe tout puissant de l'Association, et se grouperont librement par leurs pôles sympathiques, quand les communes deviendront Phalanges, les maisons et les cabanes deviendront Phalanstères!

CHAPITRE TROISIÈME.

Le Phalanstère.

Et après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu...

Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, étant parée comme une épouse qui s'est revêtue de ses riches ornements pour paraître devant son époux.

Apoc. XXI, 1. 2.

Philosophe! tu vas dire que je rêve... Tu rêves bien toi même depuis plus de mille ans. Fais donc un rêve aussi beau que le mien!

SCÉVOLA HUSSON.

§ I.

Pas d'Association possible sans une nouvelle Architecture; autrement il faut nier l'influence du milieu extérieur.

JULES LECHEVALIER.

RAPPELONS-NOUS que, sous l'influence du principe d'Association, les propriétés individuelles et morcelées du canton se sont converties en Actions hypothéquées sur l'ensemble de ses richesses. Haies, barrières, démarcations, fossés croupissants, murs de clôture aimablement couronnés de tessons de bouteilles, toutes les incohérences, toutes les laideurs, toutes les infamies défensives du Morcellement, qui coupent, hachent, gâchent et bariolent misérablement le terrain ont disparu; les cultures sont distribuées avec une élégante et sage variété dans le grand domaine unitaire.

Le Phalanstère s'élève au centre des cultures.

La Phalange n'a que faire de quatre cents cuisines, quatre cents étables, quatre cents caves, quatre cents greniers; elle n'a que faire de cette multiplicité de ma-

gasins, de boutiques et de mesquines constructions disloquées et boiteuses que la complication actuelle prodigue et entretient à grands frais. — Quelques grands et beaux ateliers, quelques vastes locaux, un bazar, lui suffisent pour préparer les aliments plus ou moins recherchés de ses différentes classes de pensionnaires, pour confectionner les travaux du grand ménage, pour emmagasiner les récoltes et les produits du canton, pour étaler, enfin, ses marchandises de vente extérieure ou de consommation.

Les relations sociétaires imposent donc à l'architecture des conditions tout autres que celles de la vie civilisée. Ce n'est plus à bâtir le taudis du prolétaire, la maison du bourgeois, l'hôtel de l'agioteur ou du marquis. C'est le Palais où l'HOMME doit loger. Il faut le construire avec art, ensemble et prévoyance; il faut qu'il renferme des appartements somptueux et des chambres modestes, pour que chacun puisse s'y caser suivant ses goûts et sa fortune; — puis il y faut distribuer des ateliers pour tous les travaux, des salles pour toutes les fonctions d'industrie ou de plaisir.

Et d'abord jetons un coup d'œil à vol d'oiseau sur l'ensemble des dispositions architecturales résultant des grandes conditions du programme sociétaire; nous voici planant sur une campagne phalanstérienne; regardons:

Ah! ce n'est plus la confusion de toutes choses; l'odieux pêle-mêle de la ville et de la bourgade civilisée; l'incohérent agglomérat de tous les éléments de la vie civile, de la vie agricole, de la vie industrielle; la juxtaposition monstrueuse et désordonnée des habitacles de l'homme et des animaux, des fabriques, des écuries, des étables; la promiscuité des choses, des gens, des bêtes et des constructions de toutes espèces... Le Verbe de la Création a retenti sur le Chaos; et l'Ordre s'est fait.

Les éléments confondus dans le Chaos se sont séparés et rassemblés par genres et par espèces au comman-

dement de la Parole. Avec la Séparation, la Distinction et l'Ordre, ont surgi la vie, l'économie et la beauté, toutes les harmonies de la vie, toutes ses magnificences.

Contemplons le panorama qui se développe sous nos yeux. Un splendide palais s'élève du sein des jardins, des parterres et des pelouses ombragées, comme une île marmorienne baignant dans un océan de verdure. C'est le séjour royal d'une population régénérée.

Devant le Palais s'étend un vaste carrousel. C'est la cour d'honneur, le champ de rassemblement des légions industrielles, le point de départ et d'arrivée des cohortes actives, la place des parades, des grandes hymnes collectives, des revues et des manœuvres.

La route magistrale qui sillonne au loin la campagne de ses quadruples rangées d'arbres somptueux, bordée de massifs d'arbustes et de fleurs, arrive, en longeant les deux ailes avancées du Phalanstère, sur la cour d'honneur, qu'elle sépare des bâtiments industriels et des constructions rurales, développées du côté des grandes cultures.

D'un côté, le palais de la population ; au centre le chef-lieu du mouvement, la grande place des manœuvres ; de l'autre côté la ville industrielle, les abris des récoltes, les toits protecteurs des machines et des animaux, qui secondent l'homme dans la conquête de la terre.

Au premier rang de la ville industrielle, une ligne de fabriques, de grands ateliers, de magasins, de greniers de réserve, dresse ses murs en face du Phalanstère. Les moteurs et les grandes machines y déploient leurs forces, broient, assouplissent ou transforment les matières premières sous leurs organes métalliques, et exécutent pour le compte de la Phalange mille opérations merveilleuses. C'est l'arsenal des créations actives et vivantes de l'intelligence humaine, l'arche où sont rassemblées les *espèces* industrielles ajoutées par la puissance créatrice de l'homme aux espèces végétales et

aux espèces animales, ces machines de l'invention du premier Créateur. Là, tous les éléments domptés, tous les fluides gouvernés, toutes les forces mystérieuses asservies, toutes les puissances de la nature vaincues, tous les dieux de l'ancien Olympe soumis à la volonté du Dieu de la terre, obéissent à sa voix, serviteurs dociles et proclament son règne.

La ligne des grandes constructions industrielles s'ouvre au centre pour dégager la vue et laisse, du Phalanstère, les regards plonger dans l'établissement agricole, et s'échapper, par dessus ses toits abaissés, aux verdoyantes perspectives de la campagne et des horizons lointains. Au milieu du large éventail qu'ouvre aux regards cette trouée monumentale, l'œil s'arrête d'abord sur une immense basse-cour, charmant assemblage de pièces d'eau, de ruisseaux courant sur le gravier, de treillis courant sur les gazons, de pavillons coquets, de parcs ombragés, de volières à vastes compartimens groupées sur la tour élancée du colombier, qui s'élève comme un fastueux obélisque au point de centre des constructions agricoles. Les toits rustiques de la laiterie, de la glacière, de la fromagerie se dégagent à droite et à gauche des massifs épars dont les touffes les protègent. Tout autour l'œil aperçoit les parcs aux charues, aux herses luisantes, les hangars aux chariots vernissés, les remises des équipages champêtres, peints aux couleurs variées et contrastées des séries et des groupes: le regard découvre toute cette artillerie de l'agriculture, plus brillante que les arsenaux montrés avec tant d'orgueil par les fonderies militaires de l'Angleterre et de la France.

Les parcs, les hangars, les remises, les ateliers de ferronnerie et de charronnage, les cours de service sont, à leur tour, encadrés dans les étables et les écuries royales où logent, par escadrons, classées et divisées d'après leurs espèces, leurs titres de valeur et de sang, les races chevalines et bovines qu'entretient la Phalange.

L'air et l'eau, savamment ménagés et conduits à l'intérieur et à l'extérieur, circulent dans ces masses de constructions, coupées d'arbres, de communications combinées et de cours de service. La lumière les baigne et les pénètre, et avec l'eau, l'air, la lumière et les soins orgueilleux et jaloux des légions ardentes à qui l'entretien en est dévolu, la propreté, la salubrité, la vie dans tout son épanouissement et son luxe. Autour des constructions rurales et s'engageant dans la campagne, comme des forts avancés, les bergeries et les parcs aux meules de graminées et de fourrages.

Voilà l'ensemble !

Le Phalanstère ; la Ville industrielle ; l'Établissement agricole.

Dans le Phalanstère l'homme règne sur le monde. Dans la Ville industrielle, il commande aux forces élémentaires de la nature Dans l'Etablissement agricole il gouverne la création vivante.

L'Homme a conquis son sceptre et sa couronne : il règne, il commande, il gouverne.

Au loin, des sous-centres d'exploitation, des castels, dans les grandes divisions du territoire de la Phalange ; —des ronds-points, des kiosques et des belvédères semés aux bords des rivières ou des lacs, dans les vergers, dans les prairies, dans les bois et dans les cultures, servant de rendez-vous ou d'abri aux essaims de travailleurs ; — des ports, des docks, des embarcadères et de larges ponts sur les fleuves.—Plus loin encore, les ports, les docks, les kiosques, les castels et les Phalanstères des Phalanges avoisinantes.

Voilà les campagnes phalanstériennes, voilà les villages de l'Harmonie.

Nous ne parlons pas encore de ses villes et de ses capitales.

Étudions de plus près maintenant les dispositions gé-

nerales du palais d'habitation, du Phalanstère proprement dit.

Un croquis était nécessaire pour faire comprendre les dispositions générales d'un Phalanstère. J'ai d'abord dessiné un plan; mais, comme chacun ne lit pas aisément un plan, j'ai voulu faciliter l'intelligence d'un édifice sociétaire, au moyen d'une perspective (1).

La forme générale de mon dessin est celle qui dérive du plan de Fourier. Elle remplit parfaitement toutes les convenances sociétaires, tous les avantages de commodité, salubrité et sûreté. Il est inutile de dire que cette forme n'a rien d'absolu. Les configurations du terrain et mille exigences diverses la développent et la modifient. Les façades, le style et les détails offrent, dans chaque Phalanstère, des variétés infinies. En un mot, il ne faut voir ici qu'une forme assurant le service général et remplissant les grandes convenances, un type de Phalanstère, comme la croix est un type de cathédrale, comme le front bastionné est un type de fortification; type flexible et souple aux accidents du terrain, aux convenances des lieux et des climats, et qui n'arrêtera pas lourdement le vol des artistes de l'avenir.

Étudions sur les dessins les principales convenances imposées aux constructions sociétaires, et dont Fourier, dans cet admirable plan qui dépasse de cent coudées toutes les conceptions architecturales imaginées jusqu'à lui, a su remplir toutes les conditions. — Vous avez pu reconnaître que Fourier est un analyste prodigieux, un logicien implacable, un calculateur sévère; vous allez juger s'il est un piètre architecte. Et ce ne sera pas tout, je vous en préviens: plus tard vous en verrez bien d'autres.

Nous avons devant nous, en regardant le Phalanstère, le corps central, au milieu duquel s'élève la Tour d'ordre; les deux ailes qui, tombant perpendiculairement sur le centre, forment la grande cour d'honneur, où s'exécu-

(1) Voyez le Plan, Idée d'un Phalanstère, etc.

tent les parades et manœuvres industrielles. Puis les deux ailerons, revenant en bords de fer-à-cheval, dessinent la grande route qui borde la cour d'honneur et s'étend, le long du front de bandière du Phalanstère, entre cet édifice et les bâtiments industriels et ruraux postés en avant.

Les corps de bâtiments sont redoublés : le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activite des relations en les concentrant.

Les ateliers bruyants, les écoles criardes sont rejetés dans une cour d'extrémité, au bout d'un des ailerons ; le bruit s'absorbe dans cette cour de tapage. L'on évite ainsi ces insupportables fracas de toute nature répandus au hasard dans tous les quartiers des villes civilisées, où l'enclume du forgeron, le marteau du ferblantier, le flageolet, la clarinette, le cor de chasse conspirent contre les oreilles publiques avec les grincements du violon, le tintamarre des voitures, et tous ces charivaris discordants, cassants, déchirants ou assourdissants qui font, de presque tous les appartements des grandes villes, de véritables enfers, enfin, et pardessus tout, avec le féroce, l'inévitable, l'indomptable piano !

A l'aileron de l'autre extrémité, se trouve le caravanserai ou hôtellerie affectée aux étrangers. Cette disposition a pour but d'éviter les encombrements dans le centre d'activité.

Les grandes salles de relations générales pour la Régence, la bourse, les réceptions, les banquets, les bals, les concerts, etc., sont situées au centre du palais, aux environs de la Tour d'Ordre. Les ateliers, les appartements de dimensions et de prix variés, se répartissent dans tout le développement des bâtiments. — Les ateliers se trouvent en général au rez de-chaussée, comme il convient évidemment. Plusieurs pourtant, tels que ceux de couture, de broderie et autres de genre délicat, peuvent monter au premier étage.

Il est sensible que le centre du palais en sera la partie la plus somptueuse : aussi les appartements chers, très-richement ornés et princièrement établis, bordent-ils le grand jardin d'hiver, fermé, derrière la Tour d'ordre, par les replis carrés du corps redoublant. Les appartements plus modestes s'échelonnent dans les ailes et les ailerons.

Toutefois, l'Harmonie, sans viser à une égalité contraire à tout ordre naturel et social, opère toujours la fusion des classes et le mélange des inégalités. Pour cela faire on réserve, dans cette distribution générale, un *engrenage* qui empêche et prévient jusqu'au moindre germe de déconsidération d'un quartier : on introduit, dans le centre et aux alentours, des logements de prix modique, on en reporte de plus chers sur les extrémités. — D'ailleurs, les variétés de goûts, d'humeurs et de caractères dispersent encore les différentes classes de fortune dans tous les corps de bâtiments du Phalanstère, et l'on n'y voit pas un faubourg Saint-Marceau à côté d'un faubourg Saint-Germain.

Les grands espaces laissés entre les bâtiments forment des cours plantées, rafraîchies par des bassins et affectées à différents services. Elles sont ornées de plates-bandes et de parterres intérieurs. Les statues y foisonnent et s'y détachent en blanc de marbre sur les massifs de verdure.

Dans le grand carré central s'étale le jardin d'hiver, planté d'arbres verts et résineux, afin qu'en toute saison on s'y puisse récréer les yeux. Tout à l'entour circulent un ou deux étages des serres précieuses, dont on peut combiner l'arrangement avec celui des grandes galeries et des salles de bain. — C'est le jardin le plus riche, le plus luxueux de tous les jardins de la Phalange; il forme une promenade élégante, abritée et chaude, où les vieillards et les convalescens se plaisent à respirer l'air et le soleil. (Je n'ai pas figuré, dans la perspective géométrique, les arbres des cours et des jardins, afin de ne pas nuire à l'intelligence de la disposition architecturale.)

Toutes les pièces de la construction harmonienne, appartements et ateliers, et tous les corps de bâtiments, sont reliés entre eux par une RUE GALERIE qui les embrasse, circule autour de l'édifice et l'enveloppe tout entier. Cette *circum-galerie* est double : au rez-de-chaussée elle est formée par des arcades qui s'étendent parallèlement au bâtiment, comme au Palais Royal ; sur ces arcades, au-dessus du plafond de la galerie inférieure s'élève celle du premier étage. Cette dernière monte jusqu'au sommet de l'édifice, et prend jour par de hautes et longues fenêtres, auquel cas les appartements des étages supérieurs s'ouvrent sur elle ; ou bien elle s'arrête et forme terrasse pour l'étage supérieur.

Inutile de dire que ces galeries sont vitrées, ventilées et rafraîchies en été, chauffées en hiver, toujours abondamment pourvues d'air et agréablement tempérées.

La rue-galerie est certainement l'un des organes les plus caractéristiques de l'architecture sociétaire. La rue-galerie d'un Phalanstère de haute Harmonie est au moins aussi large et aussi somptueuse que la galerie du Louvre. Elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires. Parées de fleurs comme les plus belles serres, décorées des plus riches produits des arts et de l'industrie, les galeries et les salons des Phalanstères ouvrent aux artistes d'Harmonie d'admirables expositions permanentes. Il est probable que souvent elles seront construites entièrement en verre.

Il faut se figurer cette élégante galerie courant tout autour des corps de bâtiment, des jardins intérieurs et des cours du Phalanstère ; tantôt en dehors, tantôt en dedans du palais : tantôt s'élargissant pour former une large rotonde, un atrium inondé de jour ; projetant, au travers des cours, ses couloirs sur colonnes, ou de légers ponts suspendus, pour réunir deux faces parallèles de l'édifice ; s'embranchant enfin aux grands escaliers blancs et s'ouvrant partout des communications larges et somptueuses.

Cette galerie qui se ploie aux flancs de l'édifice sociétaire et lui fait comme une longue ceinture ; qui relie toutes les parties du tout; qui établit les rapports du centre aux extrémités, c'est le canal par où circule la vie dans le grand corps phalanstérien, c'est l'artère magistrale qui, du cœur, porte le sang dans toutes les veines; c'est, en même temps, le symbole et l'expression architecturale du haut ralliement social et de l'harmonie passionnelle de la Phalange, dans cette grande construction unitaire dont chaque pièce a un sens spécial, dont chaque détail exprime une pensée particulière, répond à une convenance et se coordonne à l'ensemble ; — et dont l'ensemble reproduit, complète, visible et corporisée, la loi suprême de l'Association, la pensée intégrale d'harmonie.

Quand on aurait habité un Phalanstère, où une population de deux mille personnes peut se livrer à toutes ses relations civiles ou industrielles, aller à ses fonctions, voir son monde, circuler des ateliers aux appartements, des appartements aux salles de bal et de spectacle, vaquer à ses affaires et à ses plaisirs, à l'abri de toute intempérie, de toute injure de l'air, de toute variation atmosphérique ; quand on aurait vécu deux jours dans ce milieu royal, qui pourrait supporter les villes et les villages civilisés, avec leurs boues, leurs immondices ? Qui pourrait se résoudre à se rembarquer encore dans leurs rues sales, ardentes et méphitiques en été, ouvertes en hiver à la neige, au froid, à tous les vents ? Qui pourrait se résigner à reprendre le manteau, les socques, le parapluie, les doubles souliers, attirail odieux dont l'individu est obligé de s'embarrasser, de s'affubler, de s'écraser, parce que la population n'a pas su créer le logement qui la garantirait si bien en masse ? — Quelle économie de dépenses, d'ennuis et d'incommodités, de rhumes, de maladies de toute espèce, obtenue par une simple disposition d'architecture sociétaire ! Que de jeunes filles mortes trois jours après le bal où elles s'étaient montrées éclatantes de vie et de jeunesse, qui répon-

draient encore aux baisers de leurs mères, si seulement cette garantie de santé avait pu exister dans nos abominables villes !

Au point central du palais se dresse et domine la Tour d'ordre. C'est là que sont réunis l'observatoire, le carillon, le télégraphe, l'horloge, les pigeons de correspondance, la vigie de nuit; c'est là que flotte au vent le drapeau de la Phalange. — La Tour-d'Ordre est le centre de direction et de mouvement des opérations industrielles du canton; elle commande les manœuvres avec ses pavillons, ses signaux, ses lunettes et ses porte-voix, comme un général d'armée placé sur un haut mamelon.

Le temple et le théâtre s'élèvent, à droite et à gauche du palais, dans les deux rentrants formés par la saillie des ailerons, entre le corps du Phalanstère et les jardins dont les terrasses l'enveloppent, et du sein desquels il émerge (1).

Il est facile de voir que cette distribution se prête à toutes les convenances, se plie à toutes les exigences des relations sociétaires, et réalise merveilleusement les plus belles économies.

Chacun trouve à se loger suivant sa fortune et ses goûts dans les quartiers du Phalanstère. On s'abonne avec la Phalange pour le logement comme pour la nourriture, soit que l'on prenne un appartement garni, soit que l'on se mette dans ses meubles. Plus de ces embarras, de ces nombreux ennuis de ménage, attachés à l'insipide système domestique de la famille ! On peut, à la rigueur, n'avoir en propriété que ses habits et ses chaussures, et se fournir de linge et de tout le reste par abonnement. Il est certain même que cette coutume sin-

(1) Ces deux édifices, reliés au palais par des galeries couvertes, ont été supprimées, pour plus de simplicité, dans la petite gravure (*idée d'un phalanstère*), où l'on a supprimé aussi les bâtiments ruraux; mais ils sont à leur place dans le plan et dans la vue générale de l'*Album du Phalanstère*.

gulièrement économique et commode se généralisera beaucoup quand on verra la propreté raffinée des lingeries sociétaires. — Aujourd'hui on n'est pas si chatouilleux : on couche souvent dans des draps d'auberge et d'hôtels-garnis, dont la propreté est bien fort douteuse; et nos petites maîtresses parisiennes donnent leur linge à des blanchisseuses qui leur font subir, dans leurs cuviers, Dieu sait quels contacts!

L'Harmonien n'a pas à songer à tous ces minutieux arrangements de chaque jour, qui harcèlent le Civilisé et lui font une vie si matérielle, si prosaïque, si fastidieuse et si bourgeoise : — et c'est ainsi que Fourier, précisément parce qu'il a pris en considération les questions matérielles et domestiques, a pu affranchir l'homme du joug de plomb que les dispositions abrutissantes de la Civilisation lui imposent à chaque heure de son existence! c'est ainsi qu'il a trouvé le moyen de poétiser la vie! Essayez donc d'en faire autant avec des abstractions quintessenciées et des maximes morales? Pauvres sots philosophes! vous verrez que ces Béotiens crieront à l'*utopie*, eux qui, laissant l'homme courbé sur la terre, livré au despotisme absolu et tout-puissant, à l'inflexible tyrannie des nécessités premières, des besoins matériels de chaque jour, n'en ont pas moins la prétention de spiritualiser sa vie! Cette absurdité, qui a trois mille ans de longueur, est tellement épaisse, que l'avenir n'y voudra pas croire.

Le Séristère des cuisines (1), muni de ses grands fours, de ses ustensiles, de ses mécaniques abrégeant l'ouvrage, de ses fontaines à ramifications hydrophores, pavoisé de batteries étincelantes, se développe à la fois sur des cours intérieures de service, et du côté de la campagne. Ses magasins d'arrivages, de dépôt et de conserve, et les salles de l'office sont à proximité.

(1) *Séristère* est le nom générique des ateliers phalanstériens; on saura bientôt la raison de cette dénomination.

Les tables et les buffets, chargés dans ces salles basses, pris et élevés, aux heures des repas, par des machines, sont apportés tout servis dans les salles de banquets, qui règnent à l'étage supérieur et dont les planchers sont pourvus d'un équipage de trappes, destiné à donner aux grandes opérations du service unitaire la rapidité prestigieuse des changements à vue d'un opéra féerique. — Ces mécanismes ingénieux, que la Civilisation emploie çà et là pour faire quelques jouissances à ses oisifs, l'Harmonie trouve son économie à les prodiguer pour faire des jouissances sans nombre à tout son peuple.

La chaleur perdue du Sériſtère des cuisines est employée à chauffer les serres, les bains, etc. Quelques calorifères suffisent ensuite pour distribuer la chaleur dans toutes les parties de l'édifice, galeries, ateliers, salles et appartements. Cette chaleur unitairement ménagée est conduite dans ces différentes pièces par un système de tuyaux de communication, armés de robinets au moyen desquels on varie et gradue à volonté la température, en tout lieu du palais sociétaire. Un système de tuyaux intérieurs et concentriques à ceux des calorifères, porte en même temps de l'eau chaude dans les Sériſtères où elle est nécessaire et dans tous les appartements. Il existe un service analogue pour la distribution de l'eau froide. On conçoit facilement combien ces dispositions d'ensemble sont favorables à la propreté générale, combien elles font circuler de confort et contribuent à dépouiller le service domestique de ce qu'il a de sale, de répugnant, de hideux souvent, dans les doux ménages de la Civilisation morale et perfectibilisée.

La même pensée unitaire préside au dispositif de tous les services. Ainsi c'est par un mode analogue que des bassins supérieurs, placés dans les combles, recevant les eaux du ciel ou alimentés par des corps de pompe, fournissent des ramifications de boyaux divergents, d'où l'eau, projetée avec la force de compression due à sa hauteur, entretient pendant les chaleurs de l'été, dans les

atriums, les salles et les grands escaliers, des fontaines jaillissantes, des cascatelles aux bassins blancs et de hardis jets-d'eau dans les jardins et les cours. Les boyaux mobiles sont employés au service journalier de l'arrosage des abords du Phalanstère; ils servent aussi à laver les toitures et les façades, et surtout à ôter toute chance à l'incendie (1).

Grâce à ces dispositions, si bien prises d'ailleurs pour marier la salubrité à l'agrément, dix enfants sur les combles d'un Phalanstère, arrêteraient un incendie plus rapidement que ne le sauraient faire toutes les compagnies de pompiers du monde dans les maisons et sur les toits inabordables des constructions morcelées, boiteuses, inextricables de nos villes morcelées et civilisées.

L'éclairage général, intérieur et extérieur, est aussi réglé, dans la Phalange, sur la même idée unitaire. Personne n'ignore que la plupart des grandes cités et des établissements publics sont éclairés par ce procédé. — Les réfracteurs lenticulaires et les réflecteurs paraboliques seront d'un heureux emploi dans cet aménagement unitaire de la lumière, qui multipliera sa puissance en combinant convenablement les ressources de la catoptrique et de la dioptrique.

Une grande partie de ces choses sont déjà réalisées dans les palais et dans quelques somptueux hôtels de France et surtout d'Angleterre. Mais, en Civilisation, pareils avantages ne sont réservés qu'au très-petit nombre. Le pauvre meurt de faim, de froid et de misère à côté des royales maisons où les riches meurent, eux-mêmes, gorgés de luxe, de dégoûts et d'ennuis: car

(1) Il faut ajouter encore que pour parer à ces chances infiniment réduites d'incendie, les différens corps du Phalanstère pourront être séparés par des coupures, et reliés seulement, en ces points de section, par la rue galerie qui n'est interrompue nulle part. — Au reste toutes les dispositions que nous décrivons ici seront mille fois dépassés par les progrès de la mécanique et des inventions du génie humain.

la Civilisation met à la disposition du riche tous les raffinements du confort et du luxe... et elle les empoisonne, —ce qui est justice ! Dieu n'a pas voulu que quelques fainéants égoïstes pussent être réellement *heureux* au milieu des souffrances et des grincements de dents des masses qui travaillent pour eux. Le bonheur est une conquête qui ne peut être faite qu'au profit de l'espèce entière. Aussi est-ce pitié que de voir ces pauvres riches se mutiner contre le sort, comme des enfants quinteux, parce qu'ils ne trouvent pas le bonheur, quoique placés pourtant, disent-ils, au milieu de tout ce qui peut le donner.

Oh ! non, non, riches du monde ! vous n'êtes pas placés au milieu de ce qui peut donner le bonheur ; car vous vivez au milieu de vos frères qui souffrent ! Votre égoïsme fait un mauvais calcul quand il vous ferme les oreilles à la grande voix des douleurs humaines qui gronde autour de vos palais ; car tous les humains sont liés, il faut vous le crier sans cesse, par solidarité en malheur comme en bonheur. Croyez-vous donc que Dieu soit un père qui ait des préférences aristocratiques ? prenez-vous les autres pour des cadets ou des bâtards ? Tant que la misère pèsera sur eux, voyez-vous, vous aurez pour lot les tortures de l'ambition déçue, les chagrins de la famille, les désespoirs du cœur, l'implacable obsession de l'ennui, le vide de l'âme, le spleen. Tant que le corps du pauvre sera mordu par le besoin, le cœur du riche sera rongé par les vers qui le dévorent aujourd'hui. —Si l'on meurt de faim en bas, en haut on se suicide..... parfois on assassine !... Qui trouve à redire à la justice de cette loi ?

Revenons à notre architecture harmonienne qui universalise le confort et le bien être, qui loge l'Homme et non pas seulement quelques hommes comme l'architecture civilisée ; et résumons la description précédente en disant que, dans la construction sociétaire tout est prévu et pourvu, organisé et combiné, et que l'Homme y gouverne en maître l'eau, l'air, la chaleur et la lumière.

C'est au lecteur à faire surgir en relief dans son imagination, l'idée générale du Phalanstère, à se transporter dans ce séjour, à le voir, à évoquer de cette donnée féconde que j'indique rapidement, tout ce qu'elle renferme d'artistique et de confortable, à comprendre enfin comment toutes ses dispositions concourent à l'utile et à l'agréable, au bon et au beau, au luxe et à l'économie.

Artistes! ici il y a de l'architecture et de la poésie.

§ II.

Italiam! Italiam!
VIRGILE.

A vous donc, Artistes! à vous, peuple hardi et brillant, à vous, hommes d'imagination, de cœur et de poésie! Que faites-vous dans ce monde bourgeois d'aujourd'hui? est-ce que vous vous sentez à l'aise dans cette vaste boutique? Quels essors vous sont offerts dans les magasins de l'épicerie, les cuisines du ménage morcelé, la maison du bourgeois et de sa famille?

La lésine d'un marchand, les sots caprices d'un parvenu de comptoir, la stricte économie de quelque descendant appauvri de race antique, tout cela ne s'accommode pas à l'art, tout cela ne prête pas à conception! — Il n'y a plus de sources de richesses que dans la marchandise, et la marchandise n'aime pas l'art. La destruction des grandes fortunes féodales et cléricales, les commotions révolutionnaires et les subdivisions des propriétés ont donné à l'art le coup de mort. Il agonise aujourd'hui dans la lithographie... Que voulez-vous faire? Il n'y a plus de cathédrales, ni d'abbayes, ni de châteaux à construire, à orner de statues et de larges tableaux, à parer de sculptures et de fresques; plus de toiles à couvrir, plus de marbres à tailler. Le pan de bois, le plâtre, le carton-pierre et le papier peint ont tout envahi...

Voulez-vous que l'architecture renaisse ? — Faites renaître les conditions qui la nourrissaient autrefois, faites renaître des concentrations de volontés. — Et cette fois, ce ne sera plus une concentration opérée autour d'un seul point, politique ou religieux : ce sera la fusion harmonique et puissante de tous les éléments de la volonté humaine ; ce sera un ralliement universel, une association intégrale de toutes les facultés et de toutes les passions ; ce sera l'Humanité unie dans sa force, dans son essence, dans la totalité de ses éléments : et l'architecture qui sortira de cette composition complète et unitaire sera, elle aussi, complète et unitaire.

Ce ne sera plus la cathédrale ou l'hôtel-de-ville, le collége, le théâtre, le logement de ville ou de campagne, le château, la manufacture, la bourse, et que sais-je encore... Ce sera tout cela à la fois, tout cela réuni, combiné, glorieusement transformé et unitarisé, formant un tout avec les cent mille contrastes et les cent mille harmonies d'un monde ! Voilà l'architecture de l'Avenir. — Comparez les Phalanstères, les Villes et les Capitales dérivant du principe d'Association, comparez-les avec nos villages, nos villes, nos capitales dérivant du principe de Morcellement... comparez et prononcez !

« Mais cela est trop beau, » disent les niais ébahis, « cela est trop beau et ne peut arriver. Ils sont fous ces gens-là, ils ont lu des contes de fées... »

Eh d'abord ! puisque nous y voici, entendons-nous un peu. Je pourrais démontrer rigoureusement que les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés au sein de l'opulence de l'Ordre Sociétaire, quand cet Ordre aura depuis quelque temps pris possession de la terre, laisseront bien loin derrière eux en magnificence, en éclat, en couleur, en richesse, ces immenses cathédrales surchargées, du triple portail à la flèche, de dentelles et de broderies de pierre, ces cathédrales où chaque moellon était frappé à l'empreinte de l'art, où les vitraux, les arceaux, les colonnes et les murs, relevés à l'intérieur

et à l'extérieur par les couleurs les plus vives, vermillon, or et azur, le disputaient en splendeur au maître-autel et à l'étole du prêtre officiant. — Car cela était ainsi.

Voilà les monuments dont l'Europe s'est hérissée en trois siècles! Voilà ce qu'un seul principe d'union a su faire jaillir du désordre général, voilà ce que l'idée religieuse a eu puissance d'extraire du sein d'une Civilisation affamée. Si ces choses ont été produites dans le Chaos, pensez aux merveilles qui suivront la Création; pensez-y, et la logique ira plus loin que votre imagination; et vous ne trouverez pas assez de formes et de couleurs pour vous représenter l'avenir resplendissant et flamboyant du globe transfiguré.

Les palais des Phalanges, artistes! les castels, les kiosques, les belvédères, dont elles parsèment leurs riches campagnes, les grandes villes monumentales et la Capitale du globe harmonien, voilà, artistes, qui vaut bien un devant de boutique, une soupente, un escalier tordu, un palier de maison bourgeoise, une Renommée rouge sur l'enseigne d'un pâtissier... Il faudra des voûtes hardies jetées sur des murs de marbre, des coupoles, des tours et des flèches élancées; votre génie sera à l'aise dans ces grandes lignes dont vous aurez à combiner les mouvements et les allures! Il faudra aux palais des Phalanges, des portes où sept chevaux de front puissent entrer ou sortir à l'aise; il faudra des fenêtres grandes ouvertes par où le soleil verse à flots dans la maison de l'homme la vie et la couleur; il faudra des galeries, des balcons et des terrasses où la population du Phalanstère puisse s'épandre et lui faire d'éclatantes guirlandes de femmes et de joyeux enfants... Il faudra des tableaux à ses galeries et à ses salles, des décorations à ses grands ateliers, des fresques aux parois de ses théâtres, à ses voûtes des fresques et des sculptures; il faudra des statues dans ses atriums et ses grands escaliers, des statues sur ses entablements, des statues

dans ses verts bosquets, dans ses jardins ombreux, des gargouilles ouvrées aux angles des corniches, à ses machines à vapeur des têtes de bronze et des gueules de fer, des marbres à ses bassins, des autels à ses temples, et mille chefs-d'œuvre d'art pour les revêtir et les dignement parer.

Là, voyez-vous, il faudra harmoniser l'eau, le feu, la lumière, le marbre, le granit et les métaux : l'Art aura dans ses larges mains tous les éléments à marier ensemble ; ce sera une création!...

Puis, des orchestres à mille parties, des chœurs à mille voix : des hymnes et des poèmes chantés par des masses ; des manœuvres chorégraphiques exécutées par des populations... Car dans les Phalanstères ce n'est pas une troupe rapée qui monte sur des planches : l'éducation unitaire élève chaque homme à la dignité d'artiste, et si chaque homme n'est pas poète et compositeur, chaque homme du moins sait faire sa partie dans l'ensemble ; chaque homme est tout au moins une note dans le grand concert.

Et qui prendrait sur lui d'affirmer que Dieu a donné à chacun de ses enfants une tête qui pense, un cœur qui bat, des oreilles pour aimer l'harmonie, des doigts pour la faire, une poitrine pour chanter et des yeux pour les couleurs, sans permettre, sans vouloir, qu'il en soit un jour ainsi ? Dites, artistes, dites, poètes, ne sentez-vous pas ici la Destinée de l'homme ? Dites, toutes ces merveilles de l'harmonie sociale, n'y sentez-vous pas l'empreinte du beau et du vrai dont vous portez le type en vos âmes ? Dites-le donc, est-ce cela qui est le faux, et le vrai serait-il le devant de boutique, la soupente, l'escalier tordu, le palier de la maison bourgeoise et la Renommée sur l'enseigne du pâtissier ?... Et encore, sans nous traîner dans la prose du mercantilisme et dans toutes les ordures de la Civilisation, dites si cela ne va pas mieux à vos imaginations et à vos cœurs qu'une pyramide d'Égypte bâtie par un peuple nourri d'ognons,

le dos courbé sous le poids des pierres, un palais de Néron, et même cette Colonne napoléonienne, fondue avec le bronze sanglant qui tue dans les batailles ? Oui, oui, c'est la destinée de l'Humanité d'être heureuse et riche, et de parer sa planète, et de lui faire une robe resplendissante qui ne la rende pas honteuse à la danse céleste où elle occupe dans la ronde lumineuse une place d'honneur à côté du soleil ! Oui, quand l'Humanité marchera dans sa force et dans sa loi, on verra éclore bien d'autres merveilles sous l'influence de la puissance humaine combinée avec la puissance vivifiante du globe, et tout ce que j'ai dit ce n'est encore que mesquinerie et pauvreté... Oui, la Destinée de l'homme est bien là !

Mais il faut s'arrêter... j'oublie que ces paroles sont jetées à un monde de douleurs et de misères, où six mille ans de souffrances ont étiolé les âmes et tari dans les cœurs les sources des grandes espérances. Le mal s'est infiltré jusqu'à la moelle des os, il a rongé jusqu'au désir. Tous les rêves d'avenir se bornent aujourd'hui à la conquête des incompatibilités, de l'adjonction des capacités, et de je ne sais quelles autres réformes de ce calibre... Il faut s'arrêter...

CHAPITRE QUATRIÈME.

Convenances et Économies de l'Architectonique phalanstérienne.

Que d'erreurs chez ces savants qui veulent nous enseigner les routes du bien, et dont aucun n'a eu assez de génie pour reconnaître que ni le Bon, ni le Beau ne sont compatibles avec la Civilisation, et que loin de chercher à introduire le Bien dans cette société, vrai chaque de vices, il n'est d'option sage que celle de sortir de la Civilisation pour entrer dans les voies du bien social!

Ch. Fourier.

...? Leur as-tu dit encore que la plus haute expression artistique d'une chose correspond à son maximum d'utilité?

Victor Ladoux.

§ I.

Plus les proportions se rapprochent de leur terme central et générateur, plus elles sont grandes et puissantes.

St-Martin.

Oui il faut s'arrêter :

Car aujourd'hui que l'on prodigue le nom de poésie d'autant plus que l'on comprend moins la chose; aujourd'hui qu'on trempe ce nom dans toutes scènes domestiques, dans de ridicules péripéties bourgeoises, dans des intrigues d'alcôve civilisée, dans les ruisseaux des rues, dans toute puérilité et toute fange; aujourd'hui que la poésie sociale, la grande poésie humanitaire effarouche et fait fuir notre littérature chiffonnée, nos peintres de mœurs et de vie privée, nos poètes pleureurs, nos laquistes lamentables : aujourd'hui, il semble en vérité qu'on ne puisse faire de la poésie qu'avec des gonflements d'amour engorgé ou de la vapeur et des fluides

éthérés... ou bien encore, — pour les uns, avec le poignard classique qui tue dans les règles et proprement derrière la coulisse, emmanché d'un alexandrin de douze pieds, plus raide que sa lame de bois, — pour les autres, avec la dague-moyen-âge qui egorge, en plein théâtre, tout le long du drame échevelé.

Qu'il puisse y avoir de la poésie dans partie de ces choses, qu'il y en ait même en toute action palpitante de vie humaine et de Passion *en essor subversif* ou *en essor harmonique*, c'est ce que, moins que personne, je songe à contester : — mais autre chose est la poésie du présent et du passé, autre chose la poésie de l'avenir. L'une, individuelle, gémissante ou poussant de grands cris de douleurs, des clameurs de détresse ; l'autre, individuelle et humanitaire à la fois, puisant aux grandes harmonies de la nature, s'inspirant aux mouvements synergiques des populations et des races, à la voix des lois divines L'une obscure; l'autre éclatante et radieuse. L'une trempant ses pinceaux dans des larmes et du sang noir; l'autre harmoniant sur les grandes toiles encadrées d'or et de diamants les sept couleurs vives de l'arc-en-ciel, les sept joies de l'âme glorifiée. L'une enfin s'agitant dans le chaos ; l'autre planant sur la création.

Donc, si l'on ne veut pas aujourd'hui la poésie dans les choses sociales, — et en ce moment pourrait-on deviner qu'elle y doit être, puisque l'on prend pour choses sociales une politique décharnée, une charte, squelette sonore et sec dont les os sont le budget, la loi électorale, le cens d'éligibilité et la responsabilité des ministres? — Si l'on n'y veut pas la poésie, disons-nous, revenons à l'arithmétique. Faisons des additions et des soustractions, des *totaux* et des *restes*. Parlons aux chiffres. Comptons. Aussi bien, voyez-vous, les neuf caractères de l'algorithme arabe, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et leur zéro, sont une batterie plus que suffisante pour démolir la Civilisation et ruiner toutes ses défenses.

Et d'ailleurs qu'on ne s'y trompe pas ; qu'on ne prenne

pas pour valant quelque chose les grandes déclamations que font, par le temps qui court, au nom de la poésie, contre les mathématiques et les sciences exactes, tant de hannetons littéraires et de petits poètes essoufflés. — Il est bien vrai que l'école scientifique actuelle, matérialiste et fragmentaire, a voulu et veut encore, avec ses *données arbitraires* et la négation d'un plan d'ensemble pensé et préétabli, exiler Dieu de la création ; il est bien vrai qu'elle a desséché, fracturé, rapetissé la science. Mais que l'on se place, pour voir la science, à ce haut point de vue de Pythagore, de Képler et de Fourier, qu'on s'élève jusque-là, et l'on pourra dire si la science est hostile à la poésie! — Et même, je le veux encore, que l'on se tienne au point de vue de l'école newtonnienne; que nos littérateurs si ridicules quand ils entrent tout ambrés, tout parfumés, tout pommadés, dans le domaine de la science où ils ne voient goutte, lisent seulement l'*astronomie d'Herschell*, — s'ils peuvent comprendre, — et ils verront s'ils ont bonne grâce avec leurs airs et leurs dédains (1).

Prétendre parquer en deux camps hostiles la science et la poésie, c'est chose bien digne d'un siècle qui veut cantonner, en opposition aussi, dans le domaine social, l'ordre et la liberté. — L'ordre n'est qu'un mot absurde sans la liberté. Ce sont deux faits liés et solidaires. Or, dans la création, la poésie est aux mathématiques ce

(1) Ceci ne s'adresse pas à tous nos littérateurs : il est parmi eux plus d'un homme sensé. Je crois même juste de dire qu'aucune époque n'a présenté une plus riche collection de talens que la nôtre, on a prodigieusement perfectionné la forme : malheureusement les idées manquent souvent, et la phrase envahit tout. On veut faire à toute force du *senti*, du *profond*, et l'on sert en pâture au public mille petites théories plus vaines et plus puériles les unes que les autres. Le public, d'ailleurs, consomme tout ; il se montre fort débonnaire. Et puis *il n'y a pas de critique*, pas de saine critique, j'entends. Cette dernière assertion pourra paraître impertinente à ceux qui se sont constitués les juges du camp, et qui tiennent en main les trompes et les trompettes; elle me vaudra peut-être plus de ho-

que, dans le monde social, la liberté est à l'ordre. — Serait-ce qu'il n'y a pas de poésie dans les grandes harmonies de la nature? Sur quoi donc seraient fondées ces grandes harmonies, sinon sur les grandes lois physiques et mathématiques? — Sont-ce là, dès-lors, choses à séparer?

Et si, maintenant, la solution de la belle et grande question de l'architectonique humanitaire calculée sur les exigences de l'organisation de l'homme et de la vie sociale la plus heureuse et la plus parfaite, répondant à l'intégralité des besoins et des désirs de l'homme, déduite de ces besoins, de ces désirs, et mathématiquement ajustée aux grandes convenances primordiales de sa constitution physique et passionnelle; Si cette forme, qui réfléchit, majestueuse et complète, comme nous le verrons mieux plus tard, la grande loi de l'**Harmonie** Universelle, se trouve en même temps et par cela même douée de la plus haute expression de poésie architectonique qu'il soit possible de concevoir, est-ce là une raison pour la rejeter, cette forme?

Quoi donc? vous suspecteriez la réalisabilité (1) de cette grande pensée architecturale parce que, — ainsi que le diamant contient pur le rayon blanc de lumière solaire et les sept couleurs qui le composent, — ainsi elle contient dans son ensemble l'harmonie intégrale et

---

rions que les passages les plus scabreux de mon livre tous ensemble Pour le moment, c'est pure assertion : la preuve viendra plus tard, à sa place; et sa place ne peut se trouver que dans un écrit périodique. D'ailleurs, il ne s'agit dans cette note que de dénoncer un ridicule, une des minauderies de notre littérature, qui, tout en faisant niaisement du sentiment contre la science, n'en recherche pas moins, avec une avidité enfantine, l'emploi des expressions techniques, dans le but innocent de se styler, de se donner du galbe : ce qui serait fort bien faire, si cette pauvre science n'était pas plus rudement écorchée encore par ce genre d'hommages que par la dénigration directe. C'est une contrebande plus fâcheuse que la franche guerre.

(1) Ce mot-ci n'est guère harmonieux, mais il est utile.

toutes les harmonies qui la produisent! Vous la suspecteriez parce qu'elle se résout en un merveilleux microcosme dont toutes les parties, coordonnées entre elles, avec leurs styles variés dépendant des rapports des choses, leurs caractères propres, leurs types spéciaux, forment une manifestation archétypique du beau, de l'ordre, de l'unité universelle?

Serait-ce donc que ce sentiment du beau, des rapports vrais, des convenances générales, placé au cœur de l'homme comme un flambeau inextinguible, est une lumière fallacieuse et fausse? Ne serait-il qu'une déception? qu'une ironie implacable et cruelle? — Ecoutez donc les sublimes enseignements de la Création, les grandes voix de la Terre et des Cieux, qui apprennent à l'homme que cet archétype idéal gravé dans son âme est le *Verbe éternel*, incarné partout dans l'univers, et que la tâche de l'homme ici-bas est de l'incarner dans le monde sur lequel il a reçu puissance et domination.

Non! il n'est pas de plus énergique révélation de la déviation de l'homme, pas de témoignage plus hautement accusateur de la subversion de destinée dans laquelle il est plongé, que cette révolte de sa raison pervertie et faussée contre ses attractions natives, contre les harmonies éternelles vers lesquelles gravite sa noble nature! La plus éclatante attestation synthétique du mal social, c'est bien que l'homme soit enfoncé dans le mal jusque là qu'il regarde ce mal comme son élément! C'est cette fatale croyance qui a paralysé si long-temps l'intelligence humaine, qui a fait obstacle à toute hardie recherche d'une issue de Subversion en Harmonie : c'est elle encore qui, maintenant qu'un homme, par une incroyable puissance de génie, a trouvé cette issue, fait dire des paroles de cet homme, comme les Troyens des paroles de la prophétesse inspirée : « Rêve et mensonge, délire et folie! »

Ainsi, et pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, c'est donc délire et folie que de se proposer la solution de ce problème :

Trouver les conditions architecturales les plus convenables aux besoins de la vie individuelle et sociale, et constituer, d'après les exigences de ces conditions, le type de l'habitation d'une population de dix-huit cents personnes, — population qui correspond à l'unité d'exploitation du sol, et qui constitue la Commune rurale, c'est-à-dire l'Alvéole élémentaire de la grande ruche sociale.

Quoi donc, c'est folie et délire, cela ! et vous dites : cela est inouï, extravagant, *irréalisable* (c'est le grand mot) et vous parlez ainsi alors que vous avez sous les yeux, et à vous les crever encore ! des constructions *logeant dix-huit cents hommes*, et non pas fondées en terre ferme, sur roc, mais bien mobiles, mais filant sur l'océan dix nœuds à l'heure et transportant leurs habitants de Toulon au Cap, du Cap à Calcutta, de Calcutta au Brésil et au Canada ! des constructions à dix-huits cents habitants, qui narguent les vents des grandes mers et les ouragans des tropiques, de braves et dignes vaisseaux de ligne, ma foi, épais de préceinte, hauts de mâture, et carrés de voilure, et parlant haut des deux bords avec leurs triples batteries de vingt-quatre et de trente-six, et mordant dur, encore, avec leurs grapins d'abordage !

Était-il donc plus facile de loger dix-huit cents hommes au beau milieu de l'océan, à six cents lieues de toute côte, de construire des *forteresses flottantes*, que de loger dans une construction unitaire dix-huit cents bons paysans en pleine Champagne ou bien en terre-de Beauce ?

Mais voici un autre problème encore, et qui s'énonce en ces termes :

Trouver moyen de mettre à l'abri dans une ville un petit corps de troupes, et de lui donner même, pendant un temps plus ou moins long, une supériorité de forces sur une grande armée qui l'attaquerait avec un matériel immense, des bombes de douze pouces et des boulets de vingt-quatre.

Je pourrais bien vous dire, moi qui suis du métier, ce qu'il a fallu d'observations, d'efforts d'intelligence et de combinaisons pour arriver à résoudre ce problème comme il l'est aujourd'hui. Parapets, bastions, courtines, tenailles, demi-lunes et réduits de demi-lune; contre-gardes, fossés, chemins couverts, places d'armes et réduits de place d'armes, traverses, communications.... je vous fais grâce du reste et des détails; il a fallu agencer et combiner tout cela, ménager les angles et les incidences, les commandements et les défilements; combiner toutes les formes, calculer toutes les hauteurs, toutes les dimensions, les modifier de mille manières par mille considérations et pour mille relations; coordonner chacune d'elle à toutes les autres; et cela, non pas grossièrement, non pas d'une façon approchée, mais, savez-vous, à un centimètre près! Et il faut des combinaisons différentes pour toutes les positions différentes!

Dans ces fortifications, où les promeneurs bénévoles ne voient que des murs et des fossés, il n'y a pas un mouvement de terrain, pas une inclinaison, pas un pli qui ne soit calculé; et quand une place forte a fait sa toilette de guerre, quand elle s'est parée pour le siège, il n'y a pas une pierre qui ne soit en son lieu, pas une motte de terre qui ne soit à sa place!

La détermination d'un front-bastionné, type élémentaire de la fortification, constitue un problème tellement surchargé de conditions, qu'il y a de quoi effrayer d'y penser. Ce que l'invention en a dû coûter d'efforts d'intelligence et de tension d'esprit, vous pouvez en juger par ce que l'on exige de temps, de travaux, d'études et de science pour arriver à la comprendre.

Or, ce problème a été résolu. L'invention a été faite, réalisée, et maçonnée. On a dépensé et on dépense encore des milliards en Europe pour faire et entretenir ou pour broyer des milliers de fronts-bastionnés. Ce n'est pas impossible cela ! — Il est vrai que c'est une des parties constitutives du grand art de tuer les hommes, et qu'en cette direction du moins on ne se ferme l'espoir à aucune espèce de perfectionnement et de progrès. — Voyez plutôt le mortier-monstre... des bombes de mille, cordieu ! il y a de l'avenir dans cette découverte....

Hé bien ! si l'adoption de cette découverte, ou de toute autre invention philantropique et productive du même genre, nécessitait un changement dans le système de défense, vous verriez qu'on trouverait tout simple de poser le problème de la fortification des villes sur de nouvelles bases, de recommencer l'invention et d'en construire la solution. Pour cela on a de l'argent, des travailleurs, un corps nombreux d'ingénieurs qui apportent à ces choses science, intelligence et facultés; pour cela on remue le sol, on fonde sur pilotis, on laboure le roc; on percera, pardieu, en roc dur d'immenses fossés de vingt mètres de profondeur; pour cela rien ne coûte. — C'est bien.

Mais qu'un homme vienne dire que l'on devrait songer à loger les hommes sainement, commodément, agréablement, sociétairement.... — Folie et délire !

Que cet homme ajoute qu'il en a trouvé le moyen, qu'il le donne : — Le voici, voici les plans, examinez. Et si les plans paraissent bons, faites au moins un essai, un seul. C'est la porte d'un nouveau monde.... — Pst ! rêve et mensonge !

Oh ! il faudra pourtant bien que vous écoutiez, je vous le jure ! dût-on vous appliquer la gueule du porte-voix sur les oreilles. Si vous êtes logés, vous autres, tout le monde ne l'est pas. Il y en a qui ont trop froid en hiver, et trop chaud en été, savez-vous ? il y en a dont la botte de

paille à coucher se mouille trop quand il pleut, et dont le plancher devient boue! L'homme n'est pourtant pas fait pour vivre dans les tanières. Ce n'est pas un animal qui se terre, l'homme : et il faut qu'on le loge.

Or, s'il faut qu'on le loge, trouvez donc, pour le loger, mieux qu'un Phalanstère, trouvez mieux en satisfaction des convenances, en agrément, en magnificence et en économie?... en économie, entendez-vous?

Chose étrange ! il n'y a pas de problème absurde, mal posé ou malfaisant qu'on n'ait encore cherché à résoudre sur cette terre, et on s'insurge contre l'idée de déterminer les lois d'une architecture harmonique et convenante à l'organisme humain !

L'Académie s'ingénie chaque année à trouver des sujets de concours pour les élèves de l'école d'architecture, et elle n'a pas eu l'idée de proposer celui-là ! C'est pourtant une conception plus féconde, une idée plus haute de mille coudées, que toutes les idées architecturales qui aient été exécutées ou seulement émises jusqu'ici.

C'était là d'ailleurs la tâche sociale réservée à l'Art dans la carrière du progrès social. — Qu'un architecte, en effet, laissant le quart de rond, la cimaise et les ordres, se fût proposé de résoudre le problème architectural ainsi posé :

Étant donné l'homme, avec ses besoins, ses goûts et ses penchants natifs, déterminer les conditions du système de construction le mieux approprié à sa nature :

Cet architecte se trouvait, dès le premier pas, face à face avec l'option suivante :

A *Ou une maison isolée pour chaque famille;*

A *Ou un édifice unitaire pour la réunion de 12 familles composant la Commune.*

L'économie, l'aisance, la facilité des relations et des services, les agréments de toute nature, toutes les con-

venances matérielles, sociales et artistiques militaient pour le second système.

Dès-lors, optant pour l'architectonique sociétaire, l'artiste était sur la voie du calcul des Destinées; il découvrait de proche en proche, en cherchant les bases de son projet, toutes les conditions de la vie sociétaire, qui ne sont autre chose que les déductions naturelles et pratiques des besoins, des goûts et des penchants natifs de l'homme. Et c'est ainsi qu'en spéculant sur l'architectonique la mieux adaptée à la nature humaine, on eût nécessairement rencontré la forme sociale la mieux adaptée à cette même nature.

Toutes ces questions se tiennent. On ne peut résoudre les unes sans déterminer en même temps la solution des autres. Le problème architectonique n'est qu'un cas particulier du problème social général, qui doit être ainsi posé :

Étant donné l'Homme, avec ses besoins, ses goûts, ses penchants, déterminer les conditions du système social le mieux approprié à sa nature.

Décomposez le mot *système social*, et vous y trouverez système industriel, système commercial, système scientifique, système d'éducation, système hygiénique, système architectural, etc., c'est-à-dire toutes les branches de l'arbre social. — Or, la Vérité étant UNE, si vous avez découvert la Loi qui régit l'un de ces systèmes, vous avez la solution pour tous les autres.

Construisez un Phalanstère, pourvoyez-le de son matériel, amenez-y une population de trois ou quatre cents familles inégales, riches et pauvres, pères, mères et enfants; laissez-la se caser, agir; abandonnez-la à elle-même; surtout, préservez-la du contact de tout pédant philosophe et moraliste, et vous verrez l'Association se faire par instinct si votre population n'écoute que les indications de la nature. — Il est sensible que les travaux domestiques seraient d'abord organisés en grande échelle

et sociétairement; ensuite le système d'éducation, et tous les autres services, de proche en proche. La création du milieu architectural sociétaire commanderait la formation du milieu sociétaire intégral : il n'y aurait qu'à suivre docilement la voix du génie de l'humanité. — C'est, au reste, ce qui demeurera prouvé dans la partie de cet ouvrage, où, pour déterminer les conditions de la vie sociétaire, nous ne ferons rien autre chose que de placer une population au milieu du dispositif matériel d'une Phalange, nous bornant à constater le mode suivant lequel tendent à se comporter, dans un pareil milieu, les divers membres de cette population, à reconnaître les lois suivant lesquelles s'y grouperaient naturellement les individualités, s'y formeraient spontanément les aggrégations et les hiérarchies de tous les ordres.

Si l'on eût réalisé pareil projet par manière d'expérience, il est évident qu'on fût tombé sur une forme sociale non pas artificielle, factice, contrariant la nature comme le sont la Civilisation et toutes les rêveries des philosophes, toutes les républiques utopiques sorties de leurs cerveaux, construites *à leur façon*, — mais sur une forme sociale naturelle, normale, dérivant rigoureusement de l'organisation humaine, faite à *la façon de la Nature ou de Dieu*, ce qui vaut bien *la façon* de Platon, ou celle de M. Bérard, éditeur de la merveilleuse constitution de 1830, laquelle est établie pour l'éternité... exactement comme toutes les précédentes.

Les hommes n'ont pas encore pu se persuader qu'il faut plier devant la Nature, se soumettre à elle, lui demander ses lois; ils aiment mieux en faire eux-mêmes, des lois, quitte à ne leur donner d'autre sanction que des gendarmes et le bourreau.

Le lecteur doit bien comprendre, maintenant, que Fourier a manœuvré à l'inverse de tous les réformateurs de l'œuvre de Dieu, et que sa découverte est la récompense de la religieuse docilité qu'il a mise à suivre les indica-

tions de la Nature. Toutes les dispositions de la vie sociétaire sont exactement calquées, comme les dispositions architecturales que nous venons d'examiner, sur des convenances fixes et bien déterminées. Le calcul qui lui a livré la connaissance de l'architecture sociétaire est le même que celui qui lui a donné la clé de toutes les autres parties constitutives de la société harmonienne.

La vérification des calculs, la contre-preuve des opérations consiste à soumettre les résultats à la *pierre de touche composée*, à examiner s'ils réalisent l'alliance du Bon et du Beau, de l'artistique et du confortable, du merveilleux et de l'arithmétique; car cette alliance, ainsi que je viens de l'établir, est le caractère de toutes les œuvres de Dieu, le vrai contrôle de toute harmonie.

Que l'architecture phalanstérienne, type élémentaire de la grande architecture humanitaire, contienne les sources les plus vives auxquelles puissent s'alimenter l'art et la poésie architectoniques, c'est ce qu'aucun artiste et même aucun homme de quelque portée d'esprit, capable de saisir une donnée, ne songera à contester. — Mais nous marchons dans des chemins tellement encombrés d'obstacles, tellement semés de préjugés, tellement obstrués par les ronces de la routine; nous avons à parler à des gens si bien habitués à ne croire réalisable et possible que ce qui est étroit, mesquin, difforme et laid; si éloignés de comprendre que la plus haute expression poétique dont un mouvement quelconque soit susceptible correspond précisément à son MAXIMUM D'UTILITÉ, nous avons, en un mot, tant de défiances à vaincre, nous qui venons jeter une idée d'Harmonie en pleine Civilisation, que nous devons examiner spécialement l'architecture sociétaire sous le rapport de l'économie, et prévenir ainsi toutes objections sur sa réalisabilité. Ces objections, on ne manque pas de les tirer de la splendeur et de la magnificence des choses de l'Ordre combiné, comme si ces splendeurs n'étaient pas plus conformes aux Attractions de l'humanité

et par conséquent à ses Destinées, que les cloaques, les clapiers et les fanges de la Civilisation.

Examinons donc la question sous le rapport de la réalisation, et réduisons à leur juste valeur les prétendues impossibilités de l'application.

§ II.

Deux et deux font quatre.
Traité d'Arithmétique.

J'ai exposé l'idée générale du Phalanstère, du manoir de la Phalange industrielle, qui remplacera le village civilisé, comme le village a remplacé le kraal du sauvage. Ai-je dit que les premiers Phalanstères dont accoucherait notre pauvre Civilisation, seraient etincelants et somptueux comme les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés et baptisés au brillant soleil de l'Avenir? Non, je n'ai pas dit cela. Comparativement à ces resplendissants Phalanstères, la Civilisation, dans ses premiers essais, ne saurait produire que des avortons. Et pourtant auprès de nos habitations ces avortons-là seront des séjours enchantés.

De quelque peu de valeur que soient les materiaux des Phalanstères de début, l'unité de la construction, la symétrie des grandes masses, le contraste et la variété des parties, l'heureux agencement des détails avec l'ensemble, et par-dessus tout l'expression architecturale de la pensée sociale, les harmonies de ces constructions avec les eaux, les végétaux, les paysages animés par une heureuse et joyeuse population; tout cela fera, de ces Phalanstères de début, d'honorables, de ravissants séjours. Le luxe ensuite ira croissant selon les ressources, — et la progression sera rapide.

La Phalange d'essai, celle dont le succès prouvera sans réplique la grande vérité sociale qui ne peut pas être introduite dans certaines cervelles par la voie de la

science et du calcul, cette première Phalange sera certainement établie sur un sol libre. Ce sera un terrain d'une lieue carrée environ, acquis par une Compagnie d'actionnaires, et sur lequel on se proposera de porter une population pour l'exploiter; ce sera une *colonie* exécutant combinément des travaux d'agriculture, d'ateliers, d'éducation et de ménage.

Or, demandez-vous s'il serait plus économique et plus sage, pour loger une population qui devra s'élever à dix-huit cents ou deux mille personnes, de construire un grand édifice unitaire, ou de bâtir trois cent cinquante à quatre cents petites maisons isolées et civilisées, trois cent cinquante masures morales et philosophiques?

Ce n'est plus ici du fantastique, du chimérique, de la folie, comme disent nos esprits-forts; ceci est prosaïque et vulgaire : il ne faut ni beaucoup d'architecture, ni beaucoup d'arithmétique, pour comprendre que le développement des murs, des toitures, et des charpentes, serait quatre fois plus considérable dans le cas de la bourgade incohérente que dans le cas du Phalanstère.

Ajoutez encore les murs de clôture exigés, dans le régime morcelé, pour enfermer les maisons, les jardins et les cours; pensez que vous pourrez avoir sous une seule couverture courant régulièrement d'un bout à l'autre de l'édifice sociétaire, trois et même quatre étages; que vous épargnez quatre cents cuisines, quatre cents salles à manger, quatre cents greniers, quatre cents caves, quatre cents étables, quatre cents granges, pour concentrer le tout dans quelques vastes séristères. — Réduction analogue sur une foule de pièces et d'ateliers épars aujourd'hui dans la bourgade. — Indépendamment de l'économie de place et de construction, ajoutez celle de deux ou trois milliers de portes, de fenêtres, de baies, avec leurs châssis, leurs boiseries et leurs ferrements; pensez à l'entretien ruineux

que chacune de ces maisons nécessite par année, au peu de durée de ces constructions étriquées, aux ignobles remaniements qu'on leur fait incessamment subir. Multipliez la dépense de chaque maison par leur nombre, et vous serez à même de prononcer !

Quant à la rue-galerie, voyons ce qu'elle épargne. — Dans chaque maison, des escaliers tordus et boiteux qui mangent beaucoup de place et beaucoup de matériaux, des corridors, des couloirs, des paliers ; — ensuite, des précautions dispendieuses de toute nature, que, depuis la basse classe jusqu'à la haute, depuis le parapluie jusqu'à l'équipage, chacun des deux mille habitants de la bourgade est obligé de prendre contre le froid, la pluie, les intempéries ; puis les maladies qui coûtent, usent la santé, arrêtent le travail ; — puis enfin le bien être en place du mal-être. — Pesez toutes ces choses, et vous verrez que la rue-galerie, vitrée, rafraîchie ou chauffée, avec ses grands escaliers régulièrement disposés, ses atriums et ses porches fermés du rez-de-chaussée, où l'on descend de voiture à l'abri quand on vient du dehors ; vous verrez, dis-je que la rue-galerie avec tout son luxe d'espace, est une construction aussi économique qu'hygiénique et confortable.

Calculez en outre ce que, dans chaque ménage, l'on perd de travail et de temps pour le service de la cuisine, de la cave, du grenier ; pour l'apport de l'eau, que les valets ou les femmes vont péniblement puiser, plusieurs fois par jour, à la pompe ou à la fontaine ; pour l'entretien et le service de propreté ; pour toutes les opérations domestiques enfin, exécutées par de simples mécanismes dans la construction phalanstérienne !

Le service de la première distribution de l'eau dans les ménages des grandes villes, de Paris, par exemple, emploie à lui seul des milliers de bras et constitue toute une industrie fatale (1). Faites le compte de l'effet utile

(1) Les porteurs d'eau finissent presque toujours par être atteints

obtenu par le retour à la production active de toutes ces forces épargnées par des machines; ajoutez à ces bénéfices, qui deviennent prodigieux quand vous les appliquez sur de grandes échelles, les dispositions de garantie contre les incendies, dont les sinistres s'élèvent chaque année, en France, à des sommes énormes; enfin, pensez à la supériorité de puissance et d'effet de toute opération conduite avec ensemble, régularité, et bien dirigée, sur les opérations morcelées, anarchiques, exécutées aujourd'hui dans les conditions les plus défavorables sous tous les rapports. Et quand vous aurez examiné, considéré, calculé toutes ces choses, alors, décidez!

Décidez :

Si l'Architectonique unitaire, qui, seule, substitue l'ordre au désordre, l'aménagement à la déperdition, n'est pas, — arithmétiquement, prosaïquement et économiquement parlant, — mille fois préférable à l'Architectonique confuse, incohérente, morcelée des Barbares ou des Civilisés.

Tout ceci, je le répèterais mille fois, n'est ni du fantastique, ni de la folie; tout ceci est vulgaire, positif, palpable, et tellement clair, que le premier portier venu le saisira, qu'il n'y a même pas de philosophe ou d'économiste qui ne soit capable de le comprendre.

On aurait beau se dire dépourvu de tout sens poétique, de tout sentiment des corrélations et des rapports vrais; on aurait beau être absolument sourd, par organisation, à la voix de la Convenance des choses, il faudrait encore se rendre. C'est l'arithmétique qui parle, qui conclut. Il n'y a pas à ergoter contre elle.

Dira-t-on maintenant qu'il est *impossible* de disposer des bois et des pierres en édifice sociétaire? Les pierres et les bois se refuseraient-ils à se laisser façonner en Pha-

---

de phthisie. Monter toute la journée, toute l'année, toute la vie, à la force des bras, de la poitrine et des épaules, de l'eau dans des maisons de trois, quatre, cinq ou six étages, c'est un métier qui tue les plus robustes.

lanstère ? — Si les bois et les pierres ne refusent pas de se prêter à semblables constructions, ne vous montrez donc pas plus inintelligents que ces matériaux, en jetant brutalement, au travers des raisonnements et des calculs qu'on vous fait, cet inepte mot *d'impossibilité*.

Donc, il demeure bien et dûment démontré :

Que L'ARCHITECTONIQUE MORCELÉE *est ruineuse et malfaisante, tandis que* L'ARCHITECTONIQUE SOCIÉTAIRE *remplit toutes les conditions d'économie, de salubrité ; d'agrément, satisfait à toutes les convenances, et ouvre à l'Art, que l'autre tue, un avenir inespéré, inouï.*

Et ceci apprendra à ceux qui croient que *l'architecture est morte*, et à M. Hugo qui l'a écrit, que cette opinion-là n'est qu'une débilité d'esprit. M. Hugo, M. Hugo ! qui a dépensé trois ou quatre chapitres de phrases magnifiques et dignes d'une belle cause, pour établir que l'humanité a fait jadis de l'architecture dans le but *unique* et *simpliste* de faire de la poésie; et qui, partant de là, a posé cette solennelle puérilité, que la découverte de l'imprimerie avait tué l'architecture, parce que désormais l'humanité ferait de la poésie plus facilement en alignant des caractères de régule qu'en alignant des moellons de marbre et de granit...!!! M. Hugo le poète, qui, parce qu'il fait de la poésie avec une plume, s'est allé fourrer en tête que l'humanité ne pouvait plus faire de la poésie qu'avec des plumes ! M. Hugo, qui prétend parquer l'humanité dans les dimensions de sa sphère, à lui; qui donne pour champ à l'Humanité et pour limite à l'Avenir, l'étendue de sa spécialité ; M. Hugo, enfin, qui, voulant à toute force faire ici le philosophe au lieu de rester ce qu'il est, un grand poète, a pris à cœur de gâter son bel œuvre de la *Notre-Dame*, en y introduisant cette sublime niaiserie, résumée par ces mots : *Ceci*, — le livre, — *tuera cela*, — le monument !

En vérité, on n'a jamais donné dans des aberrations

plus bizarres et plus insensées. Il siérait que M. Hugo retranchât de son ouvrage cette malencontreuse ajoutée cousue à ses dernières éditions ; car son beau livre est destiné à vivre dans l'avenir, et des chapitres pareils ne feraient pas honneur à son intelligence. Il siérait aussi qu'il apprît et qu'il retînt que — pour grand poëte que l'on soit, — on n'a pas le droit d'entrer tout botté, comme Louis XIV au Parlement, dans le domaine de la Science sociale, et que quand on veut faire de la Science sociale, il faut d'abord aller à l'école l'étudier. — En temps et lieux on pourra enseigner à M. Hugo que la Science sociale contient d'autres doctrines que celles du *Constitutionnel*, où il en est encore à l'heure présente, avec son abolition de la peine de mort, sa réforme des prisons, et sa morale de résignation à l'usage des masses humaines, qu'à l'instar de M. de Lamennais le soi-disant *Croyant*, il condamne à jamais à la misère, de son autorité privée, comme il condamne l'humanité à ne plus faire que de petites maisons. — En fait d'institutions d'avenir, comme en fait d'architecture d'avenir, M. Hugo a encore beaucoup à apprendre ; et s'il ne veut pas apprendre, au moins ne devrait-il pas consacrer son grand style à édifier ou à reconforter des erreurs, des puérilités, des niaiseries, qu'on se voit, dès-lors, forcé de démolir (1).

Donc, Artistes, croyez plutôt au génie de l'humanité qu'à la voix des prophètes aveuglés. L'Architecture, qu'ils vous disent morte et enterrée, a encore à grandir de bien des coudées vraiment, pour atteindre sa taille ! — l'Avenir est ouvert, l'homme est tout-puissant. Les apôtres de l'étroit et de la faiblesse, du pauvre et du mes-

(1) Rendons justice à M. Hugo. Depuis l'époque où cette boutade a été écrite, il a beaucoup marché. Nous pourrions étaler aujourd'hui tout un ruisselant écrin de nobles paroles socialistes taillées par son génie ; mais l'erreur très-grave qui lui est ici reprochée, n'ayant point été retirée, nous devons maintenir notre critique primitive. — (1847).

quin, ne puisent pas leurs inspirations aux sources vives, et ce n'est pas eux qu'il faut écouter....

NOTA. (3e édition). — Pour se mettre en état d'enlever aux plus fanatiques dévots de la négation et de la routine tout prétexte auquel accrocher leurs objections saugrenues contre la double puissance économique et productive des dispositions unitaires du Phalanstère, il faut se rendre compte synthétiquement de cette puissance, en positif et en négatif.

En négatif: faites la somme des innombrables économies de constructions, de réparations, de garde, d'entretien, d'avaries, de maladies, de mésintelligences, de contestations, de formalités judiciaires ou autres, de procès, de querelles, de soins, de travaux et de temps, que réalise, en toutes branches et en bloc, la substitution de l'Unité harmonienne à la ruineuse divergence du Morcellement! Synthétisez ces bénéfices négatifs, en établissant sur une vingtaine d'années seulement le calcul comparatif des deux systèmes : — vous arriverez à des économies prodigieuses...

En positif: concevez que la combinaison unitaire dote la population si faible, si misérable aujourd'hui, de chaque commune associée, de toutes les puissances conquises par le génie industriel et scientifique de l'humanité. Les neuf dixièmes des opérations agricoles, domestiques, etc., exécutées à grand-peine à bras d'homme aujourd'hui, sont désormais l'affaire des animaux et des machines : le feu, l'air, la vapeur, l'électricité, tous les procédés découverts par la science, toutes les grandes forces naturelles soumises, *produisent* à l'envi au commandement de l'homme. Sans rien préjuger des immenses découvertes réservées à l'avenir, que ne donnerait déjà l'application synthétique de tous les procédés connus, au grand atelier de travail de la commune unitarisée? Faites l'inventaire des puissances industrielles que l'humanité possède, mais à l'emploi usuel desquelles le morcellement de l'atelier élémentaire opposait jusqu'ici d'insurmontables empêchements, et calculez l'effet de leur introduction pratique dans toutes les communes associées : — les hardiesses les plus audacieuses de votre imagination n'auraient jamais été où vous mènera le calcul.

Les moyens créateurs, les instruments, les forces, les inventions, les Puissances industrielles, comme des légions d'esclaves immobiles, attendent qu'il plaise à l'homme de leur ordonner de travailler pour lui; et l'homme, ce dieu qui a su créer ces légions d'esclaves dociles, n'a pas su utiliser socialement encore la millième partie des forces qu'ils recèlent dans leurs muscles métalliques. Que la *synthèse* des Puissances industrielles et scientifiques dont l'homme dispose déjà se fasse enfin par la création du Phalanstère, un océan de richesses remplira bientôt les plus profonds abîmes des misères séculaires!

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dispositif des Cultures.

Lorsque cette terre, qui paraissait déserte et toute désolée aux yeux des passans, aura commencé à être cultivée de nouveau ;
On dira : cette terre, qui était inculte, est devenue comme un jardin de délices.
Ezéchiel. xxxvi. 34. 35.

Après avoir visité la demeure de la Phalange, il nous faut prendre une idée de la distribution de ses cultures et de ses ateliers. Pour cela faire, j'emprunterai quelques passages à Fourier. — Mais, afin qu'ils soient bien compris, il convient que je donne d'abord, par anticipation, une légère idée de l'ORGANISATION DU TRAVAIL, dans la Phalange, — objet capital que nous développerons plus loin dans ses conditions essentielles.

Dans la Phalange, les travaux d'agriculture, de ménage, de science, d'éducation, de beaux-arts, etc., ne sont pas exécutés par des travailleurs isolés, éloignés les uns des autres et passant la journée, comme les nôtres, invariablement cloués à la même fonction. — Ils sont exécutés en séances courtes, variées, intriguées et joyeuses, par des escouades, des *groupes* de travailleurs, que la double affinité des penchants industriels et des caractères a librement formés, spontanément réunis.

Si la culture de la vigne, — ou tout autre, — comporte dans la Phalange le soin de vingt-quatre espèces, de vingt-quatre *plans* différents, cette culture sera gérée par vingt-quatre Groupes, d'âges et de sexes quelconques. — L'ensemble de ces vingt-quatre escouades composera la SÉRIE *des vignicoles* du canton. Ce bataillon industriel se range à son tour, comme partie intégrante,

dans la grande Série agricole qui, réunie aux autres Séries de classe, forme la PHALANGE INDUSTRIELLE. Donc:

Ainsi que, dans la constitution des armées modernes, la Phalange militaire ou la division se compose de brigades; la brigade, de régiments; le régiment, de bataillons; le bataillon, de compagnies; la compagnie, d'escouades;

De même, la PHALANGE se compose des grandes Séries de *classes*, qui se divisent en Séries d'*ordres*, et se subdivisent en Séries de *genres*, d'*espèces*, de *variétés*, de *minimités*.... comme le montrerait, complet, le tableau synoptique dont nous nous contentons d'ébaucher ici la formation.

PHALANGE en ensemble combiné des grandes SÉRIES DE CLASSES.	CLASSES.	ORDRES.	GENRES.
	A. Culture.....	1. Vergers....	Cerisiers. Pruniers. Poiriers. Pommiers .....
	B. Ménage.	2. Prairies.	
	C. Fabrique.	3. Champs.	
	D. Commerce.	4. Forêts	
	E. Éducation.	5. Potagers.	
	F. Sciences.	6. Parterres.	
	G. Beaux-arts.	7. Vignes.	
	H. Culte.		

Si l'espace le permettait nous indiquerions la composition de toutes les Séries A, B, C, D,.... 1, 2, 3.... comme nous faisons pour la Série agricole de *classe* cotée A, et pour la Série de *genre* numérotée 1. Le lecteur comblera facilement les lacunes et complètera le tableau en poursuivant, par la pensée, la division de tous les termes jusqu'à leurs derniers éléments. La Série des *Cerisiers*, par exemple, se subdiviserait évidemment en autant de *groupes* que l'on cultiverait d'*espèces*, ou mieux encore de *variétés* de cerises sur les terres de la Phalange. Toutes les autres branches aboutissent également à des Séries de *groupes*, comme les subdivisions de l'armée et du régiment arrivent définitivement à des

réunions ou Séries d'*escouades* formant les Compagnies, comme les bifurcations d'un grand arbre, parvenues aux rameaux et aux ramilles, s'épanouissent finalement en bouquets ou Séries de *feuilles*, organes de travail et de vie de l'être végétal.

L'industrie organisée en MÉTHODE NATURELLE, en système logique, comme le demande le pur bon sens, est loin, — on le voit, — de reproduire l'anarchie de l'industrialisme civilisé, la mêlée nommée libre concurrence, et l'extrême incohérence de tous les travaux exécutés par nos ménages morcelés. Dans le Régime sociétaire, la convergence industrielle est parfaite, LE TRAVAIL EST ORGANISÉ. La Phalange est une armée compacte, manœuvrant librement comme les corps les mieux disciplinés. Depuis les innombrables escouades adonnées aux fonctions minimes, aux variétés les plus ténues, on remonte par les Séries d'espèces, de genre, d'ordre et de classe, jusqu'à la RÉGENCE centrale, réunion des sommités des différentes hiérarchies, qui imprime à l'ensemble des Séries et des travaux le *mouvement harmonique convergent*.

Il est donc entendu que l'industrie sociétaire opère par *réunions nombreuses, intriguées, joyeuses, en séances suffisamment courtes et variées, et que ces réunions nommées* GROUPES, *se combinent et se hiérarchisent dans les* SÉRIES *des différents degrés.*

§ I.

L'amalgame judicieux des trois Ordres d'agriculture est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces Ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures.
CH. FOURIER.

VENONS maintenant à la distribution matérielle des cultures qui doivent, ainsi qu'on le pense bien, être mises en harmonie avec le principe de classement que nous

venons d'esquisser, et se prêter en tout point aux opérations des Groupes et des Séries.

Cette distribution s'exécutera suivant trois méthodes ou *Ordres agricoles*, déterminés par la nature même des choses, et dont nous allons emprunter la description à l'auteur du *Traité de l'Association;* il s'exprime ainsi sur ce sujet, tome 2, page 50 :

1° *L'ordre simple ou massif*, est celui qui exclut les entrelacements ; il règne en plein dans nos pays de grande culture, où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre. On voit dans la masse des terres à blé, beaucoup de points qui pourraient convenir à d'autres cultures, et surtout aux légumineuses ; de même que dans la masse des bois on trouve beaucoup de pentes douces qui pourraient convenir à une vigne, beaucoup de plaines intérieures qui pourraient convenir à une clairière cultivée, et améliorer la forêt où il faut ménager des espaces vides pour le jeu des rayons solaires, la circulation de l'air et la maturité du bois.

2° *L'ordre ambigu ou vague et mixte*, c'est celui des jardins confus qu'on nomme anglais, et qu'on devrait nommer chinois, puisque l'Angleterre a emprunté des Chinois cette méthode, fort agréable quand elle est employée à propos, mais non pas avec la mesquinerie civilisée, qui rassemble des montagnes et des lacs dans un carré de la dimension d'une cour.

L'Harmonie étant ennemie de l'uniformité, emploiera sur divers points d'un canton et notamment dans les pays coupés, comme le pays de Vaud, cette méthode chinoise, ou vague et ambiguë, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures et de fonctions : elle formera un contraste piquant avec les massifs (méthode 1), et les lignes engrenées (méthode 3).

3° *L'ordre composé et engrené* est l'opposé du système civilisé, selon lequel chacun tend à se clorre et s'entourerait volontiers de bastions et batteries de gros calibre. Chacun en Civilisation veut se retrancher et faire une citadelle de sa propriété. On a raison en Civilisation, parce que cette société n'est qu'un ramas de voleurs gros ou petits, dont les gros font pendre les petits ; mais en Harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, et où un enfant ne volerait pas même

une grappe de groseilles, on emploie autant qu'il se peut, dans les distributions de culture, l'ordre matériel composé ou méthode engrenée, selon laquelle chaque série s'efforce de jeter des rameaux sur tous les points, engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des Séries dont le centre d'opération se trouve éloigné du sien.

L'ordre massif est le seul qui ait quelque rapport avec les méthodes grossières des Civilisés ; ils réunissent toutes les fleurs d'un côté, tous les fruits de l'autre, ici toutes les prairies, là toutes les céréales : enfin ils forment partout des masses dépourvues de lien. Leur culture est en état d'incohérence universelle et d'excès méthodique.

D'autre part, chacun d'eux, sur son terrain, fait abus de la méthode engrenée ; car chacun voulant recueillir, sur le sol qu'il possède, les objets nécessaires à sa consommation, accumule vingt sortes de cultures sur tel terrain qui n'en devrait pas compter moitié. Un paysan cultivera pêle-mêle blé et vin, choux et raves, chanvre et pommes de terre, sur tel sol où le blé seul aurait convenu : puis le village entier mettra en blé exclusivement quelque terrain éloigné qu'on ne peut pas surveiller contre le vol, et qu'il aurait convenu de mélanger de diverses plantations. Une Phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion : l'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignobles très-précieux, qui encore peut compter fruits et légumes en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes sur un même terrain, de leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec les leurs, et de laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager, qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du Phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir ; et de même les vergers, quoique moins rapprochés du Phalanstère, ont à sa proximité quelques [illegible] de rallie-

ment, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers engagés dans le potager et le parterre.

Continuant les applications des principes fixes et invariables d'après lesquelles se règlent toutes les harmonies sociétaires, Fourier poursuit le calcul des résultats, entre dans les détails du milieu phalanstérien, et nous les décrit comme un voyageur racontant les mœurs des contrées qu'il a parcourues.

Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque. Mais ce sont des rencontres industrieuses fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles ; par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du Phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

Une cohorte de la Phalange voisine, et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ; un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de mauves et dahlias, qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;

Un groupe de la Série des légumistes venu pour cultiver les légumes de ce champ ;

Un groupe de la Série des mille fleurs venu pour la culture d'un autel de secte placé entre le champ de légume et le verger de cerisiers ;

Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus, partis du Phalanstère, amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart ; ensuite les groupes se dispersent après

avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants.

Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions; c'est juger des effets de l'état sociétaire par les effets de la Civilisation : les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Séries industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mère, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure. Les mariages étant très-faciles en Harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque-là, on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales.

Il est certain que plus d'un niais trouvera à gloser sur la facilité, l'aisance, avec lesquelles Fourier décrit les habitudes d'Harmonie; plus d'un croira motiver gravement ses facéties en disant que, quelle que soit la valeur des principes, on ne peut pas aller aussi sûrement des principes aux conséquences; que la pratique fait toujours mentir la théorie; que la liberté humaine est un élément qui ne s'arrangerait pas de données aussi précises et pour ainsi dire mécaniques.—Mais les hommes d'intelligence comprendront, eux, que la pratique ne ment qu'aux mauvaises théories, qu'elle redresse les théories fausses et confirme les théories vraies; que la précision des déductions n'est qu'une preuve de plus de la validité des principes; que Fourier, qui a réalisé dans sa tête et préconstruit, par puissance de génie, le monde harmonien dans lequel il vit depuis trente ans, est très-admissible à nous en raconter les habitudes et les mœurs: enfin, ils comprendront que c'est tout justement de la précision mécanique et de la parfaite régularité des choses que peut seulement résulter la parfaite liberté des

individus ! Pour mettre ce dernier principe dans tout son jour au moyen d'un seul exemple pris dans nos mœurs de Civilisation, n'est-il pas évident que si les heures des spectacles n'étaient pas précises et déterminées, si ces heures étaient variables et irrégulières, l'individu n'aurait pas, pour disposer ses affaires et son temps de manière à y assister, la facilité, la liberté qu'il trouve quand les heures sont fixes, régulières, connues? D'où il résulte bien nettement, en élargissant cet exemple, qu'à la plus grande précision des mouvements, à la plus exacte ponctualité des affaires, à la plus parfaite mécanisation des choses, correspondra la plus complète liberté des personnes.

Encore une citation :

En terminant cet aperçu du matériel, insistons sur le point principal, sur la nécessité de combiner les trois ordres.

On en fait dans l'état actuel un emploi si mal entendu, que chacun des trois devient une caricature. Jugeons-en par l'ordre mixte ou ambigu dont nous voyons une ombre dans les jardins anglais, tels que Petit-Trianon, Navarre, Schwetzingen, etc.

Ces jardins pittoresques sont, comme les bergers et les scènes de théâtres, des rêves de beau agricole, des gimblettes harmoniques, des miniatures d'une campagne sociétairement distribuée. Mais ce sont des corps sans âme, puisqu'on n'y voit pas les travailleurs en activité. Il vaut mieux encore n'en point trouver, que d'y apercevoir les tristes et sales paysans de la Civilisation.

De tels jardins auraient besoin d'être animés par la présence d'une vingtaine de groupes industriels, étalant un luxe champêtre. L'état sociétaire saura, jusque dans les fonctions les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarraux gris d'un groupe de laboureurs, les sarraux bleutés d'un groupe de faucheurs, seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme ; par des chariots vernissés, des attelages à parure peu coûteuse, le tout disposé de manière que les ornements soient à l'abri des souillures du travail.

Si nous voyons, dans un beau vallon distribué en mode am-

bigu, dit anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et de belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympique; et pourtant ce local ne serait encore qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un des trois ordres agricoles, que l'ambigu ou 2e, dit anglais. On n'y verrait pas le mode engrené, 3e, qui est bien autrement brillant, et qui donne à l'ensemble des végétaux d'un canton l'aspect d'une grande armée exécutant différentes évolutions, chacune représentée par quelque Série végétale.

Au lieu de ce charme unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons, confusément assemblés et enchevêtrés c'est un travestissement complet de l'ordre engrené, qui distribuerait dans le canton trois compartiments d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété de ténuité, minimité, selon les convenances de terrain, et liés par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptées aux divers sols.

Fourier continue : il met en scène les opérations de deux Séries sur les coteaux d'une Phalange, et il fait intervenir très-plaisamment un philosophe comme spectateur des manœuvres. Sans nous engager pour le moment dans les descriptions des travaux d'Harmonie, nous nous résumerons en ces mots sur le mode distributif et les trois Ordres agricoles des cultures sociétaires :

On emploiera dans les campagnes phalanstériennes les trois Ordres agricoles, combinés suivant la nature du sol et les convenances des expositions; — l'alliage de ces trois Ordres, leurs mélanges enchanteurs, leurs harmonieux contrastes, donneront à ces campagnes plantureuses un aspect si pittoresque, si vivant, si riche, qu'une vive imagination d'artiste peut à peine aujourd'hui s'en

faire une idée approximative. Et la magnificence des aspects accusera l'excellence intrinsèque des dispositions; car en toutes choses le Beau est la forme, la splendeur du Bon.

Plus loin, quand nous examinerons le roulement de la Phalange, nous traiterons de la haute importance et de l'*effet utile* et *productif* de l'introduction du luxe dans les ateliers et dans les cultures sociétaires. Les massifs et les corbeilles de fleurs, les végétaux de parure jetés dans les champs et les prairies en bouquets et en longues ceintures, feront aux travailleurs des campagnes plus belles que les jardins d'Armide. « On formera, » dit Fourier, « des Séries *d'apparat champêtre*, » cultivant les autels et bordures de fleurs et arbustes, » autour des pièces affectées à chaque espèce de végé- » taux. Ce luxe est une branche d'attraction et d'intrigue » très-précieuse. »

Il dit encore, et c'est par là que nous terminerons ce paragraphe :

Une Phalange régulière, telle qu'elles seront au bout de quarante ans, aura trois ou quatre châteaux placés sur les points fréquentés de son territoire; on y portera le déjeuner et le goûter, dans le cas où des cohortes du voisinage se seront réunies sur ce point pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant prendre un repas au Phalanstère, qui peut ne pas se trouver dans la direction de leur chemin de retour.

Chaque Série aura aussi son castel sur un point situé à portée de ses cultures : chaque groupe aura son belvédère ou petit pavillon d'entrepôt; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la Phalange d'essai; quelques hangars et abris modestes suffiront. Il faudra seulement s'attacher à bien disposer le Phalanstère, et les moyens de séduction comme les communications.

Après avoir donné l'idée générale du dispositif des cultures harmoniennes, disons un mot des ateliers.

§. II.

Il est très important de prévenir l'arbitraire en construction. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries.
Ch. Fourier.

Je ne puis m'engager ici dans le détail de la distribution des ateliers et *Séristères* (salles de travail de Séries). On conçoit, en effet, qu'il faudrait un volume pour en donner des descriptions suffisantes, car la disposition de chacun d'eux varie avec les exigences et les convenances particulières de l'industrie à laquelle il est destiné. Cette description ne serait donc autre chose qu'un véritable projet, un travail d'ingénieur, qui ne peut trouver place ici, et que nous publierons à part, avec plans, coupes, détails et devis estimatif, lorsque le moment sera venu (1). — Bien entendu encore que les formes, les dimensions, les arrangements de ces ateliers de toutes sortes ne seront soumis à régularisation et positivement déterminés que par tâtonnements successifs, et à la suite des modifications pratiques indiquées par le roulement des premiers Phalanstères. On ne peut raisonnablement, en effet, attendre du début la perfection ni en matériel ni en passionnel. — Les premiers Phalanstères ne seront que des *essais d'Harmonie*.

Donc nous nous contenterons d'énoncer ici d'une manière générale que les ateliers et Séristères des Phalanges seront sains, vastes, commodes, bien pourvus, dis-

(1) Ce travail est aujourd'hui exécuté dans ses éléments les plus importants, et le moment est venu d'en commencer la publication. C'est aussi ce que nous allons faire. La librairie phalanstérienne vient de mettre en vente la première page d'un grand *Album du Phalanstère*, représentant la vue à vol d'oiseau d'une campagne harmonienne, sur le second plan de laquelle se développe un phalanstère de grande échelle. La publication progressive des principales constructions, etc., suivra bientôt. (*Note de la 2e Édition. Septembre* 1847.)

tribués suivant les exigences des industries spéciales et les convenances particulières du Régime sériaire. — Ajoutons que, pour satisfaire à la première des conditions d'attrait industriel, ils offriront des aspects de propreté, d'élégance et même de luxe, chacun suivant son caractère et sa nature. — La Civilisation a élevé déjà quelques établissements capables de donner une idée du genre de beauté, du *luxe d'espèce*, dont sont susceptibles des ateliers de travail, des fabriques, des usines aux mécanismes ingénieux et variés. Les instruments luisants comme des armes de prix, les roues et leurs engrenages scintillants, les mouvements cadencés, l'agencement de tous les organes de la vie industrielle dans un ensemble bien tenu, bien ordonné, constituent les décorations naturelles des Séristères d'Harmonie.

Pour donner au moins un exemple du mode général de distribution des Séristères, je vais rapporter ici la disposition des salles de banquet, décrite par Fourier :

Le PHALANSTÈRE ou manoir de la Phalange doit contenir, outre les appartements individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera *Séristères* ou lieux de réunion et de développement des Séries passionnelles.

Ces salles ne ressemblent en rien à nos salles publiques, où les relations s'opèrent confusément. Une série n'admet point cette confusion : elle a toujours, de fondation, ses 3, ou 4, ou 5 divisions qui occupent vicinalement 3 localités, ou 4, ou 5 ; ce qui exige des distributions analogues aux fonctions des officiers et des sociétaires. Aussi chaque Séristère est-il, pour l'ordinaire, composé de trois salles principales ; une pour le centre, deux pour les ailes.

En outre, les trois salles du Séristère doivent avoir des cabinets adhérents pour les groupes et comités de Série : par exemple, dans le Séristère de banquet ou salle à manger, il faut d'abord six salles fort inégales ;

1 d'Aile ascendante pour la 1re classe, environ. .	450.
2 de Centre pour la 2e.	400.
2 d'Aile descendante pour la 3e.	900.

Ces six salles fort inégales devront avoir à proximité une foule de petits cabinets pour les divers groupes qui voudront s'isoler de la table de genre. Il arrive chaque jour que certaines réunions veulent manger séparément ; elles doivent trouver des salles à portée du Séristère où l'on sert le buffet principal qui alimente les tables d'un même genre.

En toutes relations, l'on est obligé de ménager à côté du Séristère ces cabinets adhérents qui favorisent les petites réunions. En conséquence, un Séristère ou lieu d'assemblée d'une Série est distribué en système composé, en salles de relations collectives et salles de relations cabalistiques, subdivisées par menus groupes. Ce régime est fort différent de celui de nos grandes assemblées, où l'on voit, comme chez les Rois, toute la compagnie réunie pêle-mêle, selon la sainte égalité philosophique, dont l'Harmonie ne peut s'accommoder en aucun cas.

Traité de l'Association, tome 2, page 34.

Dans la description de l'édifice sociétaire, je n'ai pas insisté sur la distribution des grands ateliers, des étables, des greniers, des magasins, de tous les bâtiments industriels ou ruraux, qui doivent être placés, autant que possible, vis-à-vis du Phalanstère, au-delà de la grande Cour-d'honneur où s'exécutent les manœuvres industrielles d'arrivée, de départ, de parade, etc.

On comprend que le soin des ateliers et magasins, exigeant un travail journalier, ces bâtiments spéciaux devront avoir, avec le Phalanstère, des communications faciles et abritées, — soit souterraines, soit sur colonnes, et suspendues comme les embranchements de la rue-galerie : — de cette manière, le service journalier est tout-à-fait assuré, même pendant le mauvais temps, lorsque le travail agricole est en fériation, et que toute la population, abritée dans son édifice, se livre exclusivement à des occupations d'intérieur.

§ III.

Nous ne dirons pas : Cela est impossible, parce que cela est trop beau ; nous dirons, au contraire : Cela est trop beau pour n'être pas possible.

BARTOT.

Je sais bien que la plupart des hommes d'aujourd'hui, habitués à voir nos insipides guérets, nos ennuyeuses et monotones campagnes peuplées de paysans en haillons, semées ça et là de laides et sales chaumières, nos ateliers dégoûtants et malsains, ne pourront pas s'empêcher de ne regarder, de prime-abord, que comme des rêves fantastiques les descriptions les plus affaiblies du matériel de l'industrie harmonienne. — Il faut ici, comme à propos de l'architecture phalanstérienne, les rappeler à l'esprit d'arithmétique et de calcul, les prier de réfléchir froidement et de voir si ces cultures unitairement distribuées suivant les exigences du sol et les indications de la science, ne seront pas bien autrement productives que les cultures morcelées des villages civilisés.

Cette vérité a été suffisamment démontrée, et nous sommes en droit de conclure que dans le Régime sociétaire le bon et l'utile s'allient en tous points à l'agréable, au beau. C'est là d'ailleurs un caractère que l'on doit s'attendre à trouver dans l'organisation sociale normale.

Aujourd'hui déjà il existe de grandes exploitations agricoles, dans lesquelles on peut voir en germe le système de distribution matérielle dont nous venons de donner une idée. Je citerai surtout la belle propriété que possède M le comte Bigot de Morogues à la source du Loiret, et dont il dirige lui-même l'exploitation avec autant de science agronomique que d'art et de bon goût. Je n'ai pas vu de jardin de luxe, même dans les châteaux royaux, dont l'aspect fût aussi pittoresque et charmant aux yeux, que cette campagne riche et productive,

qui peut être envisagée, sous le rapport matériel du moins, comme un échantillon obscur des campagnes harmoniennes. Le Léman, ce roi des beaux lacs, étale aussi sur ses nobles rives quelques propriétés d'un aspect quasi-phalanstérien.

Redisons d'ailleurs que touet cette question du dispositif agricole se réduit à savoir si le système des cultures hachées, morcelées, lacérées en trapèzes, en cornes, en parallélogrammes, en fignres de toutes formes et de toutes grandeurs, bizarrement heurtées, assemblées par mille caprices du hasard, clôturées, coupées de haies, semées de bornes et exploitées par une race de paysans pauvres, ignorants, routiniers, chicaniers, voleurs et malheureux; si ce système familial, absurde et prétendu moral, vaut mieux que celui de la culture unitaire et combinée? — Il n'y a pas à hésiter sur la réponse. Dès-lors l'emploi des trois Ordres et les effets qui résultent de leur alliage, sont la conclusion logique et nécessaire des principes de l'Économie sociétaire.

Ce n'est pas la faute de ce système éminemment productif, s'il est souverainement élégant et splendide, s'il revêt tout naturellement les aspects les plus pittoresques. Il n'en faudrait pas rejeter les avantages industriels et économiques, sous prétexte qu'on arrive par l'économie à des résultats trop brillants, trop somptueux. C'est là l'objection principale de ces pauvres Civilisés : « Cela ne peut pas être, *parce que* c'est trop beau! » Belle raison, vraiment, pour prouver la fausseté d'une découverte, que d'en accuser la magnificence! O Civilisés damnés, esprits faussés, intelligences bistournées! vous en êtes venus à croire que le Bon est nécessairement faux, que le Beau n'est certainement pas vrai! Mais c'est du contre-entendement tout pur, cela, mes chers frères! ce n'est pas être à côté de la ligne de la raison, c'est lui tourner très résolument le dos....

Le Morcellement, contraire à l'ordre naturel et au bon sens, ne produit que misère, duplicité d'action, égoïsme,

guerre et laideur : Par opposition, l'Association fait couler de source vive, richesse, unité d'action, harmonie, beauté, splendeur.

Les piteux effets du Morcellement anarchique et désordonné sont et doivent être, en tous points, la contre-partie des magnificences du régime combiné. Le Mal et le Laid font la contre-partie du Bon et du Beau. Le Laid s'accouple avec le Mal, comme le Beau se conjugue sur le Bon. Le Laid, il faut le répéter mille fois, c'est la forme du Mal ; — le Beau, la forme du Bon et la splendeur du Vrai.

Quand on dit du Système Sociétaire ; « Cela est trop beau, donc cela est impossible ; » on fait un raisonnement dont la fausseté provient de ce qu'on oublie que ces magnifiques résultats, *complètement contraires* à ceux de la société dans laquelle nous sommes habitués à vivre, sont dus à des procédés, à des moyens, à des causes *complètement contraires* aussi aux procédés de la société actuelle, aux causes génératrices de tous ses vices.

Et ce n'est pas à l'imagination, mais à la raison que nous avons soumis les titres positifs, les preuves de valeur des procédés nouveaux.

Si, par un beau soleil de printemps, l'on montrait à un Sauvage qui ne serait jamais sorti de ses forêts un panorama de la place Louis XV : — d'un côté l'Élysée-Bourbon, le Garde-Meuble, la rue de la Paix et la Madeleine ; de l'autre, la Seine emprisonnée dans ses grands quais, le pont Louis XVI et ses colosses de marbre, le palais de la Chambre, flanqué des riches hôtels du quai d'Orsay ; puis le jardin et le palais des Tuileries, les Champs-Élysées et ce majestueux Arc de Triomphe qui se dresse à l'horizon semblable aux colonnes d'Hercule posées à l'extrémité du monde, — certes, ce Sauvage ne voudrait pas croire que toutes ces merveilles sont quelque part une réalité.

Ce Sauvage serait dans son droit, parce qu'il ne peut

avoir aucune idée des ressources que la Civilisation possède pour exécuter de pareilles choses.

Mais le Civilisé du dix-neuvième siècle n'a pas le droit de tomber, relativement aux prodiges de l'Harmonie, dans l'erreur commise par le Sauvage relativement aux prodiges civilisés; car le Civilisé du dix-neuvième siècle peut comprendre avec grande facilité les moyens que l'Harmonie possède pour réaliser toutes ses magnificences.

D'ailleurs, nous aimons tous la richesse, l'élégance, le luxe, le grandiose; or, il serait en vérité bien étrange que Dieu nous eût donné pareils goûts à tous, et qu'il eût en même temps voulu nous condamner pour jamais aux misères, aux laideurs, aux souffrances de toute nature dont la Civilisation est si féconde. Cela serait inepte et absurde à lui, ou cruel à plaisir et vraiment satanique. Pareille croyance est une sottise grossière ou une abominable impiété. — Un père qui est riche, dit quelque part Fourier, a plus d'obligations envers ses enfants que celui qui est pauvre: il leur doit plus que celui-ci en éducation, en vêtements, soins, nourriture et plaisirs. Hé bien! Dieu, qui est notre père et qui est plus riche et plus puissant que tous les monarques ensemble, ne doit-il pas nous réserver la jouissance de tous les biens, et ne serait-il pas digne du mépris et de la haine de sa créature, s'il lui refusait satisfaction des désirs dont il a organiquement pétri son cœur? Peut-on croire qu'il nous eût rivé au cœur ces désirs indéfectibles avec préméditation de les employer contre nous et en nous comme instruments incessants de torture? S'il en était ainsi, il serait le Maudit, lui; et tout homme qui sait ce que vaut une conception, peut comprendre qu'aucune religion n'a formulé encore une conception du *Mauvais Esprit* résumant autant de méchanceté, de cruauté et d'odieuse perfidie, qu'en renferme une pareille conception de Dieu. — Et c'est pourtant ainsi, — chose étrange et monstrueuse! — que nombre d'honnêtes gens comprennent Dieu... Et ils se croient religieux!

Pour nous, qui ne voulons pas déshonorer notre intelligence en insultant à l'intelligence divine; nous qui voulons adorer et bénir Dieu, le Souverain Créateur du ciel et de la terre, de l'homme et de ses passions, le Dispensateur de la vie universelle, le Père de l'amour, du bonheur et de l'harmonie,

Nous ne conclurons pas en disant : CELA EST IMPOSSIBLE PARCE QUE CELA EST TROP BEAU :

Nous conclurons religieusement, au contraire :

CELA EST TROP BEAU POUR N'ÊTRE PAS LA VÉRITÉ ELLE-MÊME, LA DESTINÉE SOCIALE DE L'HOMME, LA VOLONTÉ DE DIEU SUR LA TERRE !

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 6.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

TOUS LES LIBRAIRES DES PROVINCES

Font venir de Paris les ouvrages, sur demande, et les livrent *aux prix* du Catalogue.

ON REÇOIT IMMÉDIATEMENT ET FRANCO

Par la poste, tout ouvrage demandé, en augmentant de 20 0/0 le prix coté au catalogue. (S'adresser *franco* à la **LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE**, rue de Beaune, 2, à Paris, et accompagner la demande d'un bon sur la poste ou à vue sur une maison de Paris.)

POUR LA VENTE EN DÉTAIL

S'adresser à la **LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE**, quai Voltaire, 29, en face le Pont-National.

OUVRAGES DE FOURIER

	fr.	c.
L'Harmonie universelle et le **Phalanstère** exposés par Fourier, recueil méthodique de morceaux choisis de l'auteur, 2 vol. format Charpentier.	6	»
Le Nouveau Monde industriel et sociétaire (3e édition), 1 vol. in-8	5	»
Théorie de l'Unité universelle (ouvrage capital de FOURIER), 2e édit, 4 vol. in-8.	18	»
Théorie des quatre Mouvements (premier ouvrage de FOURIER publié en 1808), 3e édition, 1 vol. in-8.	6	»
(Les trois ouvrages précédents, formant 6 volumes, sous le titre de *Œuvres complètes de Fourier*.— Ensemble)	28	»
Anarchie industrielle (de l') et scientifique, brochure in-12	»	75

	fr.	c.
Cités ouvrières, des modifications à introduire dans l'architecture des villes, brochure in-8.	»	30
Égarement de la raison démontré par le ridicule des sciences incertaines, brochure in-8.	2	»
Esprit irréligieux (sur l') des modernes et *dernières analogies*, brochure in-8	1	»
Fausse industrie (la), 1 vol. in-8	4	»
Livret d'annonce du nouveau monde industriel, broch. in-8	1	»
Mécanisme de l'Agiotage (Analyse du) et de la méthode mixte en étude de l'attraction, brochure in-8 de 120 pages.	2	»

V. CONSIDERANT

Le Socialisme devant le vieux monde ou le Vivant devant les Morts, 1 vol. in-8 compacte.	2	»
La Solution ou le Gouvernement direct du peuple	»	30
Dernière Guerre (la) et la Paix définitive en Europe	»	15
Description du Phalanstère et Considérations sociales sur l'Architectonique	1	»
Exposition abrégée du système phalanstérien, suivie d'Études sur quelques problèmes fondamentaux de la Destinée sociale.	»	50
Le même, sans les Études	»	25
Manifeste de l'École sociétaire fondée par Fourier et **Bases de la politique positive**, 2e édition, 1 vol. in-18.	1	»
Petit Cours d'économie politique à l'usage des ignorants et des savants, brochure in-18	»	40
Principes du Socialisme, manifeste de la démocratie au XIXe siècle, in-18	»	50
Sens vrai de la Rédemption (du), morceau détaché de la *Destinée sociale*.	1	»

JUST MUIRON

Procédés industriels (Aperçu sur les), urgence de l'Organisation sociétaire, contenant le plan et le projet de statuts d'un comptoir communal, 3e édition.	2	»

AMÉDÉE PAGET

Introduction à l'étude de la Science sociale, 1 vol. in-8.	3	»

Mme C. VIGOUREUX

Parole de Providence, suivie de *Morceaux choisis*, 2e édit., grand in-18	1	»

M. BRIANCOURT

L'organisation du travail et **l'Association**, 2e édition.	»	60
— Précis du même ouvrage.	»	25
Visite au Phalanstère	1	50

F. CANTAGREL.

	fr.	c.
Le Fou du Palais-Royal, dialogue sur la théorie phalanstérienne, 2e édit., 1 beau vol. format Charpentier	3	»
Les Enfants au Phalanstère (Extrait du précédent)	»	30
De l'Organisation des travaux publics et de la Réforme des ponts-et-chaussées, brochure grand in-8	1	»

J. COIGNET

Réforme du Crédit et du Commerce, Appel à tous les producteurs manufacturiers et agricoles, in-12	2	50
Socialisme appliqué au crédit, au commerce, à la production, à la consommation, brochure in-8	»	25

V. HENNEQUIN

Exposition de la Théorie de Fourier faite à Besançon, 3e édition, in-12	1	»
Le Livret, c'est le servage, brochure in-32	»	15
Sous presse :		
Programme démocratique, 1 vol. in-18	»	»

J.-B. KRANTZ

Le Présent et l'Avenir, Coup d'œil sur la Théorie de Fourier, grand in-18	»	50
Application de l'armée aux travaux d'utilité publique, brochure grand in-8	2	»
Création d'une armée des travaux publics, grand in-8	1	50

C. PELLARIN

Fourier, sa Vie et sa Théorie, 4e édition, 1 beau vol. format Charpentier	3	»
Théorie sociétaire (2e partie du précédent)	1	50

PERREYMOND.

Le Bilan de la France, ou la Misère et le Travail. — Grand in-8	1	50
Paris monarchique et Paris républicain, ou une page de l'Histoire de la Misère et du Travail. En 1846 et 48	2	»
De la Richesse et des Impôts, ou Usure et Travail. — In-18	»	60
Cracovie, ou les derniers débris de la nationalité polonaise. In-18	1	»

H. RENAUD.

Solidarité. — Vue synthétique sur la doctrine de Fourier. 3e édition	1	25
Antidote. — Réponse à une compilation	»	25

TOUSSENEL.

	fr.	c.
L'Esprit des bêtes.—Vénerie française et Zoologie passionnelle. — Beau vol. in-8.	6	»
Travail et Fainéantise. — Programme démocratique. — Brochure in-8.	»	25

Accord des principes (l').—Travail des Ecoles socialistes, par F. Guillon. 1 vol. grand in-18.	»	60
Appel au ralliement des Socialistes.— Lettre de M. Rey, de Grenoble, suivi de **les Deux Communismes**, par V. Considerant.	»	5
Association agricole (Histoire de l') et solution pratique. — Ouvrage couronné par l'académie de Nantes, par Eugène Bonnemère, propriétaire, auteur des *Paysans au XIX^e^ siècle*. — Broch. in-12.	1	50
Assurance (Organisation unitaire et nationale de l'), par Raoul Boudon.— Broch. in-18.	1	»
Barricades (devant ou derrière les). — Rôle, droits et devoirs des majorités et des minorités chez les peuples qui jouissent du suffrage universel, par Léopold Bresson, ingénieur des ponts-et-chaussées.	»	30
Boulangeries sociétaires. — Leur organisation et projet de statuts.	»	40
Capital (le) et le Travail, par F. Guillon.— Broch. in-8.	»	40
Catéchisme. Droit politique et social, ou la *politique* et le *socialisme* mis à la portée de tout le monde, par le citoyen J.-P. Durand fils. — Broch. in-8.	»	20
Conscription (plus de). — Organisation de la force publique basée sur la liberté, par Allyre Bureau. 3^e^ édit.	»	10
Crédit agricole, mobilier et immobilier. — Rapport fait au Congrès central d'agriculture, par MM. Cieszkowski et J. Duval. Broch. grand in-8	»	50
Démocratie (de l'organisation de la), par J. Le Rousseau.— 1 beau volume in-8 de 500 pages. (Capelle, éditeur).	7	50
Despotisme et Socialisme, par E. Pompery.—Broch. in-18.	»	10
Dogmes (les), **le clergé et l'Etat**; Etudes religieuses, par MM. E. Pelletan, A. Colin, H. Morvonnais et V. Hennequin. — Broch. grand in-8.	1	»
Droits réunis (Plus de), plus d'Exercice, plus d'Octroi, Révision des lois de douanes, Création de nouvelles ressources pour le budget, par Allyre Bureau. 2^e^ édition.	»	10
Enfants trouvés (Asile rural des). — Crèche, salle d'asile, école primaire, école professionnelle, ferme-modèle, association libre des élèves à leur majorité; par Auguste Savardan. — 1 vol. in-12.	2	»

	fr.	c.
Enfants trouvés (Defense des) et de leur asile rural, par le même.— In-18.	»	30
Fouriérisme. — Contre-critique, avec exposition de principes, par C. Mandet, avocat.— Brochure in-8.	»	75
Francœur et Giroflet. — Conversations sur le socialisme et sur bien d'autres choses, par P. B.— 1 vol. in-12.	1	25
Garantisme (Association en) contre la misère, par J.-J. Farge. — Broch. in-8.	1	»
Impôt progressif (Note sur l'), par Philippe Bertin, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ingénieur des ponts-et-chaussées.— Brochure in-8.	»	30
Jésus-Christ devant les conseils de guerre, par Victor Meunier. 3e édition — In-8.	»	25
Lettre à Lamartine par un abonné au *Conseiller du Peuple*, par F. Sabatier. — Brochure in-8.	»	50
Libre-échange (le) et **l'Organisation du Travail**, par Armand Guibal, gérant d'une filature de lin.—Broch. in-8.	»	50
Monopole des sels (du) par la féodalité financière, par R. Thomassy.—Brochure grand in-8.	1	»
Monseigneur l'évêque du Mans et le Phalanstère. — Correspondance avec l'évêché, suivie d'un chapitre intitulé : *Le Curé*, par Auguste Savardan.—Broch. in-8.	1	»
Notions élémentaires de la science sociale de Fourier, par Henri Gorsse (H. Dameth). 3e édit.— 1 vol. in-18.	1	»
Octrois (Réforme des) et des Contributions indirectes. — Question vinicole, question des bestiaux, par Raoul Boudon.— Broch. in-8.	»	75
Organisation du Travail d'après la théorie de Fourier, par P. Forest, 2e édit.— Broch. in-12.	»	75
Paysans au XIXe siècle (les). — Mémoire couronné par la Société académique de Nantes, par E. Bonnemère.—In-8.	1	»
Phrénologie (Notions de), par Julien Le Rousseau.—1 beau vol. in-8.	4	50
Question religieuse (la), par A. Gilliot.—Broch. in-18.	»	30
Réformes politiques et les Réformes sociales (les), par F. Guillon.— In-18.	»	10
Sel (le). — Impôt, Réduction, Régie, ou la Question du Sel sous toutes ses faces, par J.-J. Jullien.— Grand in-8.	4	»
Socialisme de l'Etat (le), par F. Guillon.—Broch. in-18.	»	10
Théorie des Fonctions (Coup d'œil sur la), par A. Tamisier, ancien élève de l'Ecole polytechnique, 2e édit. — Br. in-18.	»	30
Trois Discours prononcés à l'Hôtel-de-Ville (Congrès historique de 1836), par MM. Dain, Considerant et d'Izalguier. — Grand in-8.	2	»
Unité religieuse (de l'), par Alph. Gilliot. — 1 vol. in-12.	1	»

fr. c.

Berger de Kravan.— Entretiens démocratiques et socialistes sur les petits livres de Messieurs de l'Académie des Sciences morales et politiques, par Eugène Sue. — In-32. . . . . » 30

Chansons nouvelles (musique et gravures sur acier), par Festeau, le chansonnier du peuple. — Joli vol. in-32. . . 2 25

Colonisation de l'Algérie, par un officier de l'armée d'Afrique. — Broch. in-8. . . . . » 75

Conjuration des Jésuites.—Publication authentique du plan moral de l'ordre, par l'abbé Léone.— 1 vol. gr. in-8. . . . 5 »

Dernière incarnation (la). — Légendes évangéliques du XIXe siècle, par A. Constant. — Broch. in-18. . . . . » 60

Esquisse d'une science morale. — Physiologie du Sentiment, par A. Gilliot.— 2 vol. in-8. . . . . 10 »

Falsifications des substances alimentaires et moyens chimiques de les reconnaître, par J. Garnier et Ch. Harel. 1 fort vol. in-12. . . . . 4 50

Insurrection du Dhara (Etudes sur l'), contenant l'histoire de Bou-Maza, par Ch. Richard, capitaine du génie, chef des affaires arabes d'Orléansville.— Vol. in-8. . . . . 3 50

Madagascar (Colonisation de), par D. Laverdant. — Grand in-8 avec carte. . . . . 3 »

Mœurs arabes (Scènes de), par Ch. Richard, capitaine du génie, chef des affaires arabes d'Orléansville.—1 vol. in-18. » 75

Mission de l'Art (De la) et du rôle des artistes, par D. Laverdant.— In-8. . . . . 1 »

Part des Femmes (la), roman, par Antony Méray.— 1 vol. in-18. . . . . 2 »

Rabelais à la Basmette.—Extrait des chroniques du joyeux curé de Meudon, par A. Constant. — 1 vol. in-18. . . . » 60

Ruche à espacement (Notice sur la) et sa culture, par Charles Soria.—In-8. . . . . » 75

Seigneur (le) **de la Devinière.** — Second extrait des Chroniques du joyeux curé de Meudon, par A. Constant.— In-18. . . . . » 60

Trois malfaiteurs (les). — Légende orientale (Jésus-Christ et les deux larrons), par A. Constant. — Broch. in-18. . . » 30

Vie future (de la) au point de vue socialiste, par Alph. Esquiros. — 1 vol. in-8. . . . . 1 25

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Almanachs phalanstériens de 1845, 1846, 1847, 1848, 1849 et 1850. — Chaque exemplaire : 20 cent. ; la collection complète. . . . . 1 »

	fr.	c.
La Réforme industrielle ou le **Phalanstère** (1re série), années 1832 et 1833, contient un grand nombre d'articles de Fourier. — 2 vol. grand in-4. . . . . *(Il en reste un petit nombre d'exemplaires.)*	50	»
La Phalange (2e série), *Journal de la science sociale*, de 1836 à 1840. — 3 vol. grand in-4. (Contient des études développées sur toutes les questions du socialisme actuellement à l'ordre du jour).	40	»
La Phalange (3e série), de 1840 à 1843.—7 vol. grand in-8. (Suite des études sur toutes les questions du socialisme). .	25	»
La Phalange, *Revue nouvelle de la Science sociale*, de 1845 à 1849 (contenant un grand nombre de manuscrits de Fourier). — 10 vol. grand in-8.	60	»
Chaque année (2 volumes) prise séparément.	13	»

Maison natale de Fourier, lithographie à deux teintes. .	1	50
Un Phalanstère (Vue générale à vol d'oiseau d'), ou village organisé d'après la théorie de Fourier, avec les campagnes environnantes. Belle lithographie de 33 centimètres sur 39, dessinée par J. Arnoux, d'après les plans de Morize. — Epreuve noire.	5	»
— coloriée.	6	»

EFFIGIES DE FOURIER

D'APRÈS LES TYPES AUTHENTIQUES

I. Portraits d'après le tableau de Gigoux.

GRAVURE EN PIED, PAR CALAMATTA.

Epreuves d'artiste, sépia.	50	»
— sur chine.	40	»
— avant la lettre, sépia.	35	»
— — sur chine.	30	»
— — sur blanc.	24	»
— après la lettre, sépia et chine.	15	»
— — sur blanc.	12	»
Copie lithographique de la précédente, gravure par Couturier (de Châlon-sur-Saône), imprimé par Landa.	3 et 4	»

	fr.	c.
Très belle lithographie à mi-corps, d'après le même tableau, par Cendrod. — Séries : 1re.	5	
2e.	3	»
3e.	1	50

II. Bustes, par Otin.

Buste en plâtre, grandeur naturelle.	12	»
Réduction à demi-grandeur	4	»

III. Camées.

Broches en émail, montées en doublé d'or	15 et 10	»
Epingles et bagues	de 6 à 7	75

Paris — Imprimerie d'E. Duverger, rue de Verneuil, 6.

DESTINÉE SOCIALE.

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE LAHURE
RUE DE FLEURUS, N° 9

DESTINÉE

SOCIALE

PAR V. CONSIDERANT

[illegible] sont les résultats présents, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. — Ch. Fourier.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Ph. Lemmonais.

TOME DEUXIEME. — 1re EDITION.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTERIENNE

CHEZ M. BRAUNE, 2

AU PHALANSTERE, 2e, EN FACE DU PONT NATIONAL

1834

335.3
C755D

TABLE

DES

MATIERES CONTENUES DANS LE IIe VOLUME.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME. — POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

	Pages.
1. Critiques encourues	1
2. Nécessité du combat	3
3. Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier	8
4. Influence actuelle de la Science passionnelle	13
5. Du Préjugé ancien, que les Hommes sont condamnés au Mal sur la Terre	
6. Énorme inertie à vaincre	15
7. Réserves en faveur de la Science, qui n'est pas responsable	21
DU SENS VRAI DE LA DOCTRINE DE LA RÉDEMPTION	25
COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LE PREMIER VOLUME	94

145903

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE. — ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL. LOI SÉRIAIRE.

CHAPITRE PREMIER. Tendances générales au Groupe et à la Série 107
CHAPITRE DEUXIÈME. Première approximation. Division parcellaire du Travail 118
CHAPITRE TROISIÈME. Deuxième approximation. Alternance des Fonctions 127
CHAPITRE QUATRIÈME. Troisième approximation. Rivalités industrielles 136
CHAPITRE CINQUIÈME. Loi Sériaire, Formule générale des relations harmoniques 145
CHAPITRE SIXIÈME. Résumé des Conditions organiques de la Loi sériaire 163
APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE. Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle ... 171
TABLEAU analytique et synthétique du Système passionnel 182
TRANSITION 212

TROISIÈME PARTIE. — HARMONIE.

PROLOGUE. Corporisation de toutes les Fonctions dans la Phalange. — Ton unitaire 222

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,

OU DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU ET DE L'INDUSTRIE.

CHAPITRE PREMIER. Développement intégral des forces physiques : santé, vigueur et richesse du corps..... 233

CHAPITRE DEUXIÈME. Développement intégral des facultés intellectuelles : santé, vigueur et richesse de l'âme.... 242

CHAPITRE TROISIÈME. Développement intégral des puissances industrielles : richesse générale 256

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

CHAPITRE PREMIER. Équilibre approximatif. Phénomènes d'Harmonie obscure, manifestés en Civilisation..... 289

CHAPITRE DEUXIÈME. Équilibre de justice distributive, par le mode d'élection dans les Séries 303

CHAPITRE TROISIÈME. Équilibre de Concorde générale, par l'engrenage des Séries.... 331

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT.

(4e édition.)

Les éléments de la solution du problème de la Répartition étant produits dans la Note R (1er vol., p. 192), dans la Note RR (2e vol., p. 328), et dans le second chapitre du deuxième livre de la TROISIÈME PARTIE (2e vol., p. 303), il résulte des additions faites à cette Édition, que les deux premiers volumes de DESTINÉE SOCIALE forment une Exposition élémentaire complète de la Théorie phalanstérienne, et par conséquent un tout.

Le troisième volume est en quelque sorte un ouvrage d'un degré plus avancé, consacré à l'*application* de la Théorie aux faits capitaux de la vie sociale et d'abord au système de l'éducation. Il renfermera en outre l'application de la Théorie aux rapports extérieurs des Phalanges, aux relations scientifiques, commerciales, aux armées industrielles et aux Congrès de différents degrés.

Ce volume enfin discutera et exposera le procédé le plus sûr de Réalisation, c'est-à-dire d'organisation progressive d'une Phalange d'essai.

La 1re moitié du 3e volume, contenant la théorie de l'Éducation naturelle et attrayante, paraîtra très prochainement.

Paris, 5 février 1851.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME.

POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

Cet animal est très-méchant, quand on l'attaque il se défend.
LA HARPE.

Si la parole du poëte est quelquefois amère, à qui la faute?
VICTOR LEMOINE.

1.

Critiques encourues.

Lorsque je commençai le travail que le lecteur a sous les yeux, je croyais pouvoir donner en un seul volume l'exposition élémentaire de la belle Théorie sociale que j'avais à cœur de rendre claire et acceptable au public. J'ai été trompé dans mes prévisions, le sujet s'étant étendu malgré moi, sous ma plume. Il fallait, en effet, pour être clair dans des questions aussi neuves, aussi extraordinaires, très-variées dans leurs applications, quoique dérivant toujours d'un principe générateur, auquel le lecteur ne pouvait être initié dès le début, il fallait, dis-je, sacrifier la concision : il fallait éviter les formules générales, scientifiques, abstraites et condensées, ou du moins n'y arriver qu'après en avoir prouvé la légi-

timité par des déductions explicatives, qu'après en avoir préparé l'intelligence par des dissertations en mode concret. Il fallait, en outre, être complet dans le cadre embrassé.

La *Science sociale* se lie à tout, touche à toutes les branches de l'activité et des connaissances humaines. Une exposition de la Théorie Sociétaire, strictement réduite à la *technie de la Série*, qui en fait la base, sans préparations, sans alliages, sans excursions dans les questions industrielles, politiques, scientifiques, etc., qui composent le domaine de ses applications, et sur lesquelles elle verse de si vives lumières; une pareille exposition, à l'époque surtout où je conçus cet ouvrage, eût été un travail nul, sans valeur de propagation, sans grand effet utile. Dans sa simple et belle nudité, la Théorie sociétaire n'eût alors semblé qu'une conception étrange, ardue, bizarre, sans lien avec les choses réelles et actuelles, une combinaison inféconde et inapplicable.

J'ai donc dû *déguiser la Science*, et, sans porter atteinte à la rigueur et à l'enchaînement des démonstrations et de la méthode, abandonner les formes concises et quelque peu sèches du langage didactique, pour tâcher d'obtenir avant tout la clarté et l'attrait.

L'accueil fait au 1er volume de cet ouvrage, et les services qu'il a rendus à la cause sociétaire, m'ont prouvé que j'avais calculé assez juste; mais si ce volume a été l'objet d'un accueil favorable, je ne dois pas taire qu'il a soulevé des critiques trop nombreuses et venant souvent de personnes trop bienveillantes envers le sujet de mon travail et envers moi-même, pour n'être pas fondées en raison.

Ces critiques s'adressent *au ton* que l'on a trouvé souvent trop dur, trop belliqueux, trop hostile, et propre à faire attribuer à l'auteur une humeur colérique et sauvage tout opposée au caractère qui doit distinguer l'apôtre d'une doctrine de paix et d'harmonie. Les passages écrits de ce ton déparent un livre consacré à cette belle et divine Doctrine, et jurent avec son objet. On a dit encore que l'ouvrage contenait trop d'excursions dans le domaine des petits faits du jour, trop de hors-d'œuvre qui ne se lient pas d'une manière heureuse avec les grandes et larges vérités critiques et organiques au développement desquelles il est consacré, et qui font tache sur celles-ci.

Voilà ce que m'ont dit des critiques éclairés et bienveillants,

et ce qu'ont dit aussi des critiques hostiles. Un semblable *consensus* ne saurait être sans fondement, et je déclare partager entièrement l'opinion de mes critiques; j'ajoute que je pensais absolument comme eux sur la nature des passages incriminés, à l'époque même où je les écrivais.

Partageant sur le fond l'opinion d'une critique que je signale franchement, et l'acceptant pleine et entière dans son expression, je demanderai la permission de dire qu'en prenant ces formes dont je reconnais *l'infériorité absolue*, j'ai eu des motifs *relatifs*, plausibles à mes yeux, et qui, dans les circonstances surtout où j'écrivais, pouvaient être fondés en raison. Peut-être parviendrais-je à édifier sur ce point le lecteur et à désarmer son opinion, si je déduisais ces motifs auxquels j'ai obéi: mais d'abord, il ne serait pas encore opportun de le faire aujourd'hui, attendu qu'en exposant naïvement la pensée qui m'a guidé, je compromettrais le résultat de mon calcul, comme un général, qui, pour justifier sa marche devant la critique, livrerait son plan de campagne, avant de l'avoir entièrement exécuté et d'en avoir recueilli tous les fruits. Et puis, y a-t-il donc grande importance à cette justification personnelle auprès du lecteur, s'il veut (comme tout lecteur raisonnable y souscrira sans aucun doute) accepter les observations, les excuses et surtout les réserves relatives à la doctrine, que l'on trouvera dans cet intermède? Si la Doctrine est bonne, qu'importent les torts de celui qui l'expose....

2.

Nécessité du Combat.

Pour ce qui est des observations, je dirai en premier lieu et véritablement, que si l'on croyait les pages les plus âpres et les plus amères de Fourier et de ses disciples, dictées par des sentiments de haine, de colère contre des hommes, on ferait erreur. Ce sont toujours, chez nous, des idées qui sont en cause. C'est toujours sur des combinaisons sociales malfaisantes, sur les erreurs qui les engendrent ou les entretiennent, et non sur les soldats de ces erreurs (qui en sont les premières victimes), que tombent nos diatribes et nos coups.

Toutes les fois, pour mon compte, que j'ai engagé un combat de doctrine contre une personne, les coups s'adressaient si évidemment à *l'idée* représentée par la personne, que jamais, quel que pût être mon sentiment intime à cet égard, je n'ai porté une accusation directe de mauvaise foi contre l'adversaire....

Ce caractère de notre critique mérite qu'on le remarque et que l'on en tienne compte. Oyez les polémiques qui se font en dehors de nous; écoutez le langage des partis: c'est là que le langage est vraiment condamnable; car là, c'est le système de l'attaque portée contre le caractère, contre la bonne foi, contre l'intention de l'adversaire, intention trop souvent déclarée avec légèreté, perverse, égoïste, vicieuse ou criminelle par l'antagoniste. Voilà la polémique à l'ordre du jour. Cette polémique-là, on ne lui doit pas de quartier, car elle est évidemment absurde, immorale et anti-sociale: absurde, parce qu'elle ne prouve rien sinon la passion et la haine de ceux qui l'emploient; immorale et anti-sociale, parce qu'elle n'est propre qu'à accroître la passion et la haine, à attiser la querelle et la guerre, là où il conviendrait de faire œuvre de ralliement, de science et de raison.

Cette polémique n'est point la nôtre. Nous ne disons point systématiquement à nos adversaires qu'ils sont des misérables, et que nous monopolisons la loyauté. Les plus grands emportements de notre critique ne vont, après tout, qu'à dire à nos adversaires qu'ils ont l'esprit plein de préjugés et d'erreurs, qu'ils sont aveugles et propagateurs de l'aveuglement chez les autres. Et ce que l'on nous a le moins pardonné, ce n'est pas de l'avoir dit, mais de l'avoir prouvé.

Sans doute le calme doit être le caractère normal du langage de la Science et de la Vérité dans un état normal; mais il faut prendre garde que, loin de parler dans un milieu normal, nous agissons dans un milieu troublé, bruyant, anarchique, dans un milieu armé et hostile, et fort inhospitalier à la Vérité; ainsi que le prouve l'histoire de toutes les vérités abreuvées toutes, à leur origine, d'avanies et de persécutions.... Dans ce milieu-ci la Vérité doit combattre! Le combat lui est imposé pour cause de légitime défense. Sous peine d'être écrasée et foulée aux pieds, elle doit se produire, dans ce monde-ci, armée de pied en cap. C'est ce qu'enseigne le mythe de la naissance de Minerve sortant *tout armée* du

cerveau de Jupiter; mythe profond et caractéristique des époques subversives, pour lesquelles le génie symbolique a identifié ainsi la Vérité avec le Combat, en faisant de la Pensée de Jupiter, de la Fille de Dieu, de la Sagesse (dans la large acception antique de ce mot) une divinité armée et belliqueuse.

La fatalité, que nous signalons en la déplorant, est tellement impérieuse et si fortement inhérente aux premiers développements de toute Doctrine rénovatrice, que Jésus, qui était la douceur même et qui prêchait une religion d'amour et de charité, est allé souvent jusqu'à se montrer fort hostile. Tantôt il frappait à grands coups de cordes les marchands établis sous le portique du temple, et culbutait leurs étalages et leurs marchandises (1); tantôt il traitait de *sépulcres blanchis*, de *races de vipères*, etc., etc., les ennemis de sa Parole. Il maudissait et ordonnait à ses apôtres de maudire, en secouant contre elles la poussière de leurs sandales, les villes où l'on se montrait un peu lent à accepter sa Doctrine. Si Jésus lui-même et ses apôtres ont donné ces exemples, on doit pardonner quelque chose à des hommes qui, avec une foi égale à la Divinité, ou, ce qui est la même chose, à la Vérité de leur Doctrine, se contentent de frapper sur les idées de leurs adversaires, sans maudire ceux-ci, et dans l'unique but de les éclairer, d'éclairer le monde, de mettre à néant les erreurs invétérées qui perpétuent les misères et les ruines sur notre terre désolée.

Eh! quoi donc! Quand, avec les ailes que Dieu a données au Génie de l'Humanité, on plane sur ces régions inférieures

---

(1) Nous croyons, malgré la précision matérielle des textes évangéliques, qu'il serait injurieux à J.-C. de s'en tenir ici à la lettre de ses biographes. Il faut voir dans le récit de cette exécution une parabole dont le sens est que Jésus foudroya dans ses prédications les prêtres juifs, qui se livraient, de son temps, à la simonie, au trafic des choses saintes, comme l'ont fait trop long-temps et avec une trop universelle ardeur, après lui, les prêtres de la religion baptisée de son nom,— ainsi que l'atteste tout le cours de l'histoire ecclésiastique et canonique elle-même après les premiers siècles. Cette interprétation, au reste, pour relever l'acte d'hostilité dont nous parlons, en le transportant dans le domaine moral, n'en confirme pas moins notre argumentation. (*Note de la 1re édition.*)

3.

Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier.

Disons que tous les partis, toutes les doctrines, politiques ou philosophiques, à l'exception de la nôtre, reposant sur des conceptions plus ou moins étroites, n'acceptant pas en principe, ou même niant et repoussant violemment telles ou telles classes d'intérêts, tels ou tels développements, telles ou telles manifestations de la nature humaine, il en résulte que la condition logique de triomphe, pour l'une quelconque de ces doctrines, est toujours l'annihilation ou l'oppression des éléments qui ne ressortent pas de son principe. La lutte de ces doctrines dans le domaine intellectuel, représentant une lutte d'intérêts opposés, de manifestations qui se nient les unes les autres, entraîne logiquement une lutte ultérieure dans le domaine des faits, c'est-à-dire une guerre suivie d'une oppression. — Toutes les doctrines, tous les partis politiques ou religieux jusqu'à ce jour, ont eu ce caractère et engendré ces conséquences, ou tendu à les engendrer; tous, en effet, contenant des négations devaient se résoudre finalement dans une guerre contre les éléments niés par leurs principes trop étroits.

Notre doctrine, au contraire, ayant sérieusement pour principe l'Association intégrale par le complet développement de la nature, et étant capable de son principe (1), a

(1) Ayant *sérieusement* pour principe..., et *étant capable de son principe*, nous insistons sur ces conditions, afin que l'on ne confonde point une réalité avec des apparences. Le *Saint-Simonisme*, par exemple, avait pris pour principe ou plutôt pour drapeau le mot *association universelle*. Mais ce mot était si peu compris, si peu sérieux, et la doctrine si peu capable du principe contenu dans ce mot, que le Saint-Simonisme commençait, même doctrinalement et explicitement, par nier les intérêts les plus capitaux et les éléments humains les plus importants, la propriété, l'hérédité, la liberté, la famille, etc. Loin d'être une doctrine d'association universelle, le Saint-Simonisme, pour qui sait voir le fond des choses, a été, sans que la plupart de ses apôtres en eussent seulement la conscience, la plus grande

pour caractère d'offrir satisfaction à tout intérêt donné, à toute faculté, à toute passion essentielle de l'humanité. N'ayant, en fait et dans sa réalisation, rien de vraiment humain à rejeter, à condamner ou à opprimer, sa lutte intellectuelle contre les autres doctrines n'est pas du tout une lutte contre les intérêts spéciaux (matériels ou moraux) qui en font les bases. Cette lutte n'est dirigée que contre l'exclusivisme du principe de ces doctrines trop étroites, et contre l'impuissance, la malfaisance, le vague, l'absurdité ou la nullité de leurs moyens. Notre lutte est donc purement intellectuelle, et ne saurait jamais se résoudre logiquement en guerre dans le domaine des faits. Entre les sectes et les partis, il y a des intérêts opposés, des faits fondamentaux opposés, et qui, dans l'état social accepté par les uns et les autres, se repoussent réellement. Les négations réciproques et la guerre des intérêts et des idées les poussent à réaliser l'oppression et la guerre dans les faits. Nos adversaires sont, patemment ou latemment, mais nécessairement des ennemis les uns pour

---

manifestation révolutionnaire des temps modernes. Qu'est-il resté du Saint-Simonisme dans le monde? Il en est resté l'idée absurde de la suppression de toute hérédité, et, logiquement, de la propriété individuelle, et dans les masses un levain révolutionnaire qui couve, qui se développe sourdement, et qui ferait trembler les classes supérieures et nos gouvernants, s'ils n'ignoraient entièrement ce que c'est que le peuple, ce qui se passe en lui, et s'ils n'avaient reçu, à un degré éminent, le don de légèreté, d'imprévoyance et d'aveuglement. Oui, il se fait à l'heure qu'il est un travail terrible dans les têtes du peuple; et si vous voulez en savoir quelque chose, allez dans les ateliers où le peuple travaille aujourd'hui pour vos plaisirs et vos jouissances, heureux du monde! Là vous verrez des bras nerveux, des poitrines velues, et vous entendrez des voix fortes et fières chanter en chœur, au bruit des marteaux et des enclumes, et sur des airs mâles et belliqueux, des refrains dont vous comprendrez peut-être le sens, des refrains tels que celui-ci :

« Sème le champ, Prolétaire....
« C'est l'Oisif qui récoltera ! »

Si les libéraux, aujourd'hui au Pouvoir, comprenaient la menace qui gronde au fond de ces paroles, vous verriez qu'ils les feraient défendre par la police, et que sur cette grande mesure ils dormiraient tranquilles!!! O prévoyance, ô génie de nos hommes d'État!!! (1re édition ; écrit en 1837).

les autres. De nous à eux, au contraire, il n'y a aucune hostilité essentielle, puisque nous affirmons, dans une conception omnimode et supérieure, toutes leurs affirmations particulières, et que nous ne repoussons que les négations, qu'ils regardent, par grande erreur, par infériorité de point de vue, comme nécessaires à la satisfaction de leurs intérêts respectifs. Ils se combattent pour se détruire, pour anéantir réciproquement les éléments humains qu'ils représentent. Nous les combattons pour les éclairer, pour leur prouver qu'il existe un moyen de développer harmoniquement tous ces éléments divers, de les satisfaire simultanément et complètement. En un mot : *Chacun d'eux a intérêt à ce que tous les autres aient tort dans leurs doctrines;* TOUS, *au contraire, par rapport à nous, ont intérêt à avoir tort dans leurs doctrines exclusives, et à ce que nous ayons raison dans la nôtre, qui satisfait leurs intérêts essentiels.*

Cette thèse, que nous laissons ici dans son expression générale, peut être amenée au dernier degré d'évidence par un examen philosophique de la nature de chaque opinion, de chaque secte, de chaque doctrine, en descendant à l'intérêt ou à l'idée dont chacune d'elles est la représentation partielle. La démonstration générale de cette thèse de haute pacification, sort implicitement de l'essence même de la conception de Fourier : les démonstrations explicites en sont d'ailleurs abondamment répandues dans tous les ouvrages de l'Ecole sociétaire. Pour mon propre compte, j'ai tellement à cœur, malgré l'apparence de certaines formes, le désir de cette pacification supérieure, que j'ai beaucoup multiplié les démonstrations et les applications de cet argument pacificateur (1). Je n'ai jamais cessé de comprendre la *Vérité*, comme je la comprenais quand j'ai prononcé les paroles suivantes, qu'on me permettra de rappeler ici pour ma justification :

« La Vérité n'était pas dans ce lourd bagage de guerres et » de haines politiques et religieuses que l'esprit humain traîne » péniblement à sa suite depuis plusieurs mille ans. Elle n'est » pas dans tous ces misérables haillons philosophiques et » dogmatiques qu'on jette sur les épaules des peuples qui

(1) Dans la *Débâcle de la politique*, *Trois Discours*, la *Phalange*, etc.

» meurent à la peine. La Vérité ne s'embarrasse pas de toutes » ces nippes. Elles se présente toujours aux hommes nue, » parce qu'elle est chaste et belle comme la Vénus antique : » et quand elle s'est montrée aux hommes, vous le savez, » après les premiers éblouissements produits, par la gloire » qui émane d'elle, sur les yeux habitués aux longues obscu- » rités; après les premières clameurs des faux prêtres qui » avaient usurpé chez les peuples le service de ses autels, » vous le savez, les peuples l'encensent et l'adorent ! C'est le » bonheur qu'elle apporte au monde, — non la guerre et les » fanatismes intolérants des sectaires.... Elle n'est pas *into-* » *lérante*, parce qu'elle est lumière, et qu'elle sait que, l'in- » telligence étant lumière, l'homme viendra à elle par l'intel- » ligence; elle n'est pas intolérante, encore, parce qu'elle est » amour et bonheur, et qu'elle sait que, l'homme n'étant pas » né pour souffrir, il faudra bien que tantôt il se rende aux » séductions vives, aux irrésistibles attractions de sa puis- » sance ! » (*Trois Disc.*, p. 74.)

Et remarquez, je vous prie, lecteur, que ces paroles, qui ne sont point dans notre bouche l'expression d'une tolérance indifférente ou d'un éclectisme bénin, ne sont pas davantage les paroles d'une ostentation vaine. D'autres doctrines, des partis politiques, des sectes religieuses, peuvent bien tenir un pareil langage; mais ce langage est démenti par leurs tendances et par leurs actes. Dans notre doctrine seulement ce langage est conforme aux tendances réelles, aux manifestations effectives. En effet, à quoi visent, malgré leurs protestations de tolérance, les partisans des autres doctrines, les hommes des autres partis? Où vont leurs efforts et leurs actes? Ils vont droit au pouvoir, c'est-à-dire à la force.... Ils veulent le gouvernement, ils veulent faire la loi ! Ils veulent tous arriver à dominer la société, à lui imposer par la loi leurs idées, à faire triompher par la puissance législative et administrative l'élément qu'ils représentent. Ils veulent être maîtres des choses et régler, par l'autorité, les choses, comme il leur paraît convenir aux intérêts spéciaux dont ils sont préoccupés, que les choses soient réglées ! Ils ne voient pas d'autre moyen que la loi, c'est-à-dire l'obligation imposée par la force....

Nous, au contraire, que demandons-nous? Demandons-nous la puissance, l'autorité, la force? Demandons-nous le

pouvoir social pour agir sur la société à notre convenance? Demandons-nous l'empire, ou, si vous voulez, le ministère, comme tous les autres partis le demandent pour eux, pour leurs hommes? Non. Nous ne demandons point que la société entière soit remise en nos mains pour lui appliquer nos théories *par acte d'autorité*. Nous demandons une *expérience* sur un coin de terre. Nous demandons une épreuve du mécanisme sociétaire, réalisée sur quelques centaines d'hectares, par quelques capitaux conquis à nos convictions. Nous ne voulons pas gouverner la société par la puissance: nous voulons l'édifier par une expérience; lui prouver, par un fait qui ne compromette aucun intérêt existant, que notre combinaison sociale est capable de satisfaire tous les intérêts sociaux, tous les besoins, et cela sans imposer aucun joug!

Le *compelle intrare* est au fond de toutes ces doctrines qui se disputent le gouvernement, le droit de *faire la loi*, c'est-à-dire la force. La liberté et l'harmonie sont au fond de la nôtre, qui ne demande qu'une expérience, un essai réduit à un espace infiniment petit, pour éclairer les hommes sur leurs vrais intérêts; qui ne veut envahir la société que par le bienfait même de sa réalité prouvé à tous les yeux, sans rien imposer préalablement à personne.

Nous sommes donc les serviteurs, les vrais serviteurs de l'humanité; les représentants de tous ses intérêts et de toutes ses aspirations. Nous combattons, il est vrai; mais nous ne combattons que des erreurs fatales: nous ne combattons pas des intérêts, des éléments vivants et réels; nous ne combattons que les idées fausses, qui empêchent nos adversaires de comprendre comment notre doctrine sert beaucoup mieux que leurs propres théories, leurs propres intérêts. Nous sommes au fond les amis et les serviteurs de nos adversaires. Comment l'intolérance et la haine seraient-elles au fond de nos cœurs, à nous dont la main est tendue à tous, dont les armes ne frappent que les routines et les erreurs qui empêchent les hommes de s'entendre et les intérêts de toutes les classes d'entrer dans la combinaison bienfaisante qui les unira, qui fera régner la paix, qui ouvrira les sources abondantes de toutes les prospérités, réalisera tous les accords et tous les bonheurs?.... Ah! de grâce, comprenez, comprenez bien le sens de nos luttes, le but de nos combats? Sans doute, et nous l'avons souvent dit, et c'est une triste nécessité de

ces temps d'anarchie et de tempête ; sans doute dans cette mêlée terrible des opinions contradictoires, des erreurs anciennes et récentes; dans cette mêlée où tous frappent à tort et à travers à grands coups d'épée, de sabre et de massue, nous ne pouvons pas entrer nus et désarmés; nous ne pouvons parer avec des éventails les coups que l'on nous porte : mais nous ne combattons que pour que l'on nous entende, pour que l'on fasse une trêve, pour que l'on mette bas les armes, et que l'on raisonne, que l'on examine, que l'on juge, que l'on décide les questions par l'intelligence et par l'expérience..... Vous n'écoutez pas, vous écrasez qui n'est pas armé ! C'est vous qui nous forcez de frapper, puisque vous ne voulez faire compte que de qui frappe fort..... Et l'expérience est là, qui prouve que l'on ne nous a écoutés qu'en proportion de ce que nous avons frappé...

4.

Influence morale de la Science passionnelle.

Il ne faut donc pas nous rendre comptables de nécessités que nous avons subies à notre grand déplaisir. Ce qui est venu des conditions imposées par le milieu actuel, il ne faut pas l'attribuer à des dispositions qui ne sont pas dans nos cœurs et qui n'y sauraient tenir. De la haine pour nous, de la haine pour des hommes ! bon Dieu ; mais ce sentiment inférieur ne pourrait pas, fût-il même évoqué par la volonté, subsister chez ceux qui ont compris avec quelque profondeur la Science dont nous sommes les apôtres. Tout esprit quelque peu élevé devient, quand il est imbu de cette Science, imperméable à la haine ; et loin de porter ce sentiment dans la discussion des idées, dans le domaine intellectuel, il ne peut pas même l'éprouver dans le domaine des faits, des actes, des relations sociales et morales. Dans le premier de ces domaines, il peut être emporté sans doute par une énergique réaction contre les préjugés funestes, les erreurs pernicieuses qui entretiennent le mal sur la terre; dans le second, il pourra éprouver éloignement, pitié, dégoût ou mépris pour ces natures que les circonstances ont faussées et dégradées, dans lesquelles la lâcheté, la perfidie, la bassesse et le vice

se sont enracinés. Mais comme il voit et juge les causes des erreurs et des dégradations, il demeure au-dessus de la haine, sentiment étroit et aveugle qui ne saurait dans aucun cas lui imposer son joug humiliant.

Les doctrines morales les plus pures, les préceptes évangéliques eux-mêmes ont prohibé, en théorie, la haine de l'homme pour l'homme; mais en fait, ces doctrines et ces préceptes n'ont pas empêché que des caractères même fort élevés qui les professaient, ne fussent sujets de la haine. Hé bien! le fait que je signale ici, c'est que notre doctrine, qui ne se réduit pas à une collection de préceptes moraux, mais qui est l'expression de la véritable science de l'homme et de la société, a le propre d'expulser la haine du cœur de ceux qui comprennent cette science, s'ils sont dignes de la comprendre. De sorte que tel (je dis tel, je ne dis pas quiconque), de sorte que tel qui, nourri des préceptes moraux les plus purs, ne se fût jamais senti au-dessus de ce sentiment subversif, s'en trouve affranchi quand il s'est assimilé la science que nous enseignons!

Ainsi, quoique le but direct de cette doctrine ne soit pas de moraliser les individus vivant dans la société actuelle; quoique son but direct soit de promulguer les conditions d'une société nouvelle dans laquelle tous les hommes pratiqueront la vertu et s'aimeront entre eux, parce que l'amour et la vertu auront sur eux, dans ces nouvelles conditions sociales, un charme tout-puissant; l'effet actuel et indirect de cette doctrine est cependant plus énergiquement moralisateur et pacificateur que tous les efforts directement exercés par toutes les doctrines morales et religieuses antérieures. Il est entendu que je parle toujours de cette doctrine bien comprise, comprise telle qu'elle est, comprise dans son essence et sa pureté, et non comme la comprennent ceux qui croient y trouver la justification de leurs extravagances, de leurs désordres ou de leurs vices, sous prétexte que ce sont des essors passionnels.

Cette doctrine excite donc à l'horreur du Mal sous les trois formes *erreur*, *laideur* et *vice*, que le Mal revêt en se produisant dans le triple domaine intellectuel, matériel et moral. Mais en même temps, rapportant le Mal à ses causes premières, à la fausseté des combinaisons sociales, elle développe l'amour de l'Humanité, elle dispose à la tolérance,

et donne à ce sentiment toute l'extension qu'il puisse, sans déraison et au sein des conditions actuelles, atteindre dans le cœur humain.

Or, sans aucun doute, loin d'être contradictoires, ces deux sentiments sont fort compatibles. Une réaction violente contre le mal et contre les erreurs qui le propagent ou l'entretiennent, se concilie très-bien avec l'amour de l'Humanité; elle en est même une manifestation d'autant plus certaine qu'elle est plus puissante et plus sincère. Seulement il faut comprendre les choses, il faut se garder de laisser aller son jugement sur une fausse apparence, et ne pas voir, par exemple, dans les charges à fond de la Vérité contre des Erreurs fatales au monde, un signe de haine ou de mauvais vouloir envers ceux qui, de bonne foi, cultivent ces erreurs.

5.

Inertie.

Malgré les conquêtes magnifiques de la science et de l'industrie humaines ; malgré l'empire glorieux pris dans ces derniers siècles sur les puissances de la nature ; malgré la création et la possession des instruments d'action, et quoiqu'il ne s'agisse plus aujourd'hui que de nous organiser, de régulariser, de combiner notre travail sur la nature, pour enrichir le monde de tous les beaux fruits de l'industrie, de l'intelligence et de l'harmonie ; aujourd'hui, reconnaissons-le, l'idée du bonheur universel (tant les vieilles erreurs des peuples sont difficiles à déraciner !) est toujours regardée comme une chimère.

« Jamais on ne pourra faire vivre les hommes en bonne » harmonie, et les rendre heureux. Leurs passions s'y op» posent. Le mal que nous voyons a toujours été et sub» sistera toujours. » C'est une maxime consacrée. Ainsi, le préjugé, vaincu par les faits dans l'ordre des sciences matérielles, nous déborde encore par la tradition dans l'ordre moral et social. La littérature ancienne et moderne en est tout imprégnée. L'enfant le suce avec le lait, le respire avec l'air, et l'égoïsme, ainsi que je le montrerai plus loin; accueille et propage avec amour et reconnaissance une incré-

dulité à l'abri de laquelle il se sent à l'aise. De telle sorte qu'il n'est aucun préjugé plus répandu, aucun lieu commun plus universel que l'expression de cette désespérance sociale! Pauvres, riches, savants et ignorants, tous sur ce point sont d'accord.

Observez que plus une erreur est générale et ancienne, plus elle est perfide. On pense d'autant moins à la suspecter, et l'on fléchit sous le poids d'un témoignage universel. Il en est des hommes vivant dans l'atmosphère d'une vieille erreur, comme de gens plongés dans une atmosphère fétide. Ils vont, viennent, agissent dans un air vicié, sans avoir le sentiment de son infection, sans savoir rapporter à cette putridité, que leur odorat blasé ne reconnaît pas, l'origine des maladies qui les affligent; — et ils spéculent sur mille causes étrangères, avant de suspecter l'atmosphère qui les enveloppe. Or l'erreur dont nous parlons couvre la terre entière, dès l'origine des temps historiques.

Ainsi, quoique cette erreur antique approche de son terme, quoiqu'elle ne règne généralement plus déjà sur les esprits en tant que dogme religieux, mais seulement en tant qu'opinion, en tant que préjugé moral, universellement accrédité par la tradition et nourri par l'égoïsme; quoique le progrès des sciences et des élémentsde la grandeur humaine la mine incessamment et prépare sa chute, il n'en est pas moins vrai qu'elle domine encore et oppose de toutes parts au développement d'une théorie sociale qui promet le bonheur du monde une INCRÉDULITÉ, une INDIFFÉRENCE, une INERTIE déplorables, et des résistances aussi fortes que peu intelligentes et peu réfléchies.

Que faire donc, lorsque l'on est certain de la possibilité de réaliser un Ordre social qui universalisera la richesse, le bonheur et l'harmonie, qui fondera l'unité humaine et l'élèvera au plus haut degré de beauté, de puissance, de gloire et de splendeur? Que faire pour agiter un Océan immobile d'incrédulité et d'égoïsme? Que faire pour ébranler cette torpeur générale, pour mordre sur ces préjugés auxquels le temps a donné la ténacité du fer, la dureté de l'acier trempé? Que faire quand on sait qu'il faudrait que les hommes voulussent seulement douter, examiner et éprouver sur un coin de terre l'efficacité du moyen social qu'on leur propose? Que faire pour tirer les intelligences du fatal sommeil léthargique qui

prolonge les calamités, les fléaux et les douleurs sur la terre entière, quand on sait qu'il serait possible et facile aux hommes, *s'ils écoutaient un moment*, de changer en cris de joie, en chants de reconnaissance et d'amour les pleurs et les gémissements des peuples courbés, d'un pôle à l'autre, sous le joug de toutes les misères, déchirés par toutes les souffrances? Que faire?

Faut-il exposer sans passion, dans un langage calme et froid, la découverte que l'on croit capable de remédier à tous les maux qui affligent l'Humanité, capable de fonder le bonheur? Mais on ne vous écoutera pas, on rira de votre idée bizarre, de votre *rêve d'honnête d'homme*, le mot est consacré. On vous répondra souvent que la société n'est pas trop mal comme elle est. On vous répondra toujours qu'elle est tout ce qu'elle peut être, et que c'est une folie que de prétendre à la modifier; on refusera certainement de vous suivre sur votre terrain, et l on vous débitera une foule de lieux communs économiques, philosophiques, politiques et autres, usés comme le pavé des plus vieilles rues, une foule de lieux communs dont vous êtes saturé dès l'enfance et que l'on vous donnera pourtant comme des arguments que vous auriez ignorés, comme des objections très-capables de réfuter votre système.... que l'on ne connait pas.

Que ferez-vous donc, si vous croyez fermement que ce que l'on ne veut pas écouter contient pourtant le salut du monde et le bonheur des hommes? Vous tairez-vous, vous renfermerez-vous dans le silence et la résignation! Non, si vous vous souciez du bonheur des hommes; non, si vous vous sentez profondément dévoué à une cause aussi sainte; non, vous ne vous tairez pas, vous ne vous résignerez pas, non! Vous comprendrez, dans leurs causes, l'indifférence et la légèreté que vous aurez rencontrées; vous comprendrez la raison des erreurs qu'on vous aura objectées, et leur puissance sur lès esprits qu'elles aveuglent. Vous n'aurez aucune colère contre les indifférents, contre les gens trompés qui engendrent de bonne foi les erreurs, ou les entretiennent en répétant bravement les lieux communs les plus bêtes; mais vous vous mettrez en mesure d'attaquer rudement les erreurs, l'incrédulité, l'indifférence et la sottise....

Ils ne veulent pas venir sur votre terrain et vous écouter!... Vous irez sur le leur, alors: et là, votre critique ardente se

mettra en œuvre de le labourer, leur terrain, de le défoncer, de bouleverser leurs idées jusque dans leurs racines. Ils ne veulent pas vous suivre dans ce que vous avez à leur expliquer d'une société nouvelle, large, belle, féconde et bienfaisante !.... Vous vous mettrez à découvrir une à une les plaies hideuses de leur société, sur lesquelles ils se complaisent à fermer les yeux, vous leur ferez voir les chairs saignantes, rongées, pourries jusqu'aux os. Ils ne veulent pas venir respirer avec vous l'air pur des régions de l'avenir !.... Vous leur ferez sentir les exhalaisons infectes que répand leur société, dont ils s'obstinent à méconnaître la putréfaction. Et ce que vous attaquerez avec le plus d'énergie, ce seront les erreurs les plus accréditées, les illusions les plus répandues, les opinions trompeuses, les fausses idées, les fausses doctrines, les sciences mensongères, qui, par grand malheur, sont fort bien reçues dans les esprits et passent pour de lumineuses vérités. Vous serez prompt et raide à la riposte quand on aura parlé de votre doctrine sans se donner la peine de la connaître, avec un ton trop cavalier : (ce qui arrivera souvent, car on exige autant de respect pour les préjugés qui ont un vieux droit de cité, que l'on est injuste, impertinent et leste au vis-à-vis des vérités qui n'ont encore pour elles que les veilles des grands génies auxquels on doit leur découverte (1). Les préjugés d'ancienne souche sont nobles, les vérités neuves sont roturières.)

Quand vous aurez ainsi armé votre doctrine en guerre, quand elle sera entrée militairement dans le domaine des idées reçues, quand elle aura riposté ferme, frappé à droite

---

(1) Ce péché de légèreté et d'impertinence à l'égard de toutes les découvertes importantes est si universellement constaté et blâmé, que l'on ne comprend guère l'extrême facilité avec laquelle les hommes y retombent toujours. Il est remarquable que ceux-là précisément qui le signalent du ton le plus philosophique y sont le plus enclins. Bacon, que l'on nomme le père de la philosophie moderne, l'inventeur, de la raison et de l'expérience, Bacon écrivait à un de ses amis, en parlant du mouvement de la terre autour du soleil, et des travaux du grand Galilée : « *J'espère que vous avez fait justice des billeveses de cet Italien.* » Il est à parier qu'il y a, encore aujourd'hui, à l'Institut, de savants personnages qui tourneraient le génie de Fourier en ridicule.

et à gauche au travers des préjugés qui ne voulaient ni l'écouter, ni la laisser parler; quand elle aura entamé des idoles, brisé des faux-dieux, déchiré des voiles trompeurs, alors il arrivera que l'on prendra garde à elle, et que l'on en fera quelque compte; car elle sera allée là où va l'attention, et elle aura prouvé que, toute pacifique que soit sa nature, elle peut attaquer et se défendre, — ce qui est un grand point dans un monde où l'on méprise tout ce qui paraît débonnaire, où l'on dédaigne et bafoue sans pitié ce qui demande et mérite accueil, soutien, protection, encouragement.

Si, agissant comme je viens de dire, vous êtes parvenu à exciter l'attention sur une conception dont la réalisation doit calmer les souffrances des peuples, délivrer les malheureux des angoisses de la faim et de la misère, délivrer les *heureux* de leur égoïsme et marier enfin sur la terre le travail et le plaisir, la richesse et les bons sentiments, la vertu et le bonheur; si vous avez hâté de dix années, de cinq années, d'une année seulement le jour où l'humanité entrera dans les voies de sa prospérité, de sa dignité et de sa gloire; où ces myriades d'hommes, de femmes et d'enfants qui souffrent, pourront être rappelés à l'espérance et sécher leurs larmes; qu'importe, je vous le demande, que vous ayez un moment malmené les erreurs en crédit et les distributeurs de l'aveuglement? Qu'importe que l'on vous ait accusé un moment de nourrir dans votre cœur la violence, l'acrimonie, la colère? Il vous sera facile de prouver le contraire en désarmant au fur et à mesure qu'on écoutera l'Idée nouvelle et libératrice, au fur et à mesure qu'on lui ménagera le dédain, les coups, les attaques injustes. Et d'ailleurs, vous aurez travaillé à une noble et sainte tâche, vous aurez bien mérité de l'Humanité... Telle a du moins été la manière de voir de mon Maître, telle a été la mienne. Et, en vérité, on se tromperait si l'on attribuait à de mauvais sentiments la colère intellectuelle, l'âpreté de style, et les bondissements que a l'on reprochés à ses écrits et aux miens.

D'ailleurs je reconnais volontiers, pour mon propre compte, que je suis allé trop loin, que j'ai plusieurs fois été emporté au delà des bornes, que j'aurais pu souvent demeurer aussi fort en restant moins violent et plus digne; je reconnais surtout avec grande joie que la doctrine à laquelle j'ai voué ma vie a conquis maintenant dans le domaine de l'opinion pu-

où s'agitent les misères, les haines, les douleurs et les hontes de la réalité présente! sur cet abîme, profond de cinquante siècles, rempli d'immondices sociales jusqu'à son cratère; sur cet horrible chaos de boue, de sang et de larmes, des entrailles duquel sort incessamment un bruit sourd de masses vivantes qui se heurtent et se choquent, et s'écrasent en se maudissant! Quand on entend, au-dessous de soi, ce concert lugubre des gémissements, des sanglots, des angoisses, des cris de détresse de tous les êtres créés, ces voix lamentables des tortures permanentes, des tourments sans cesse renaissants; tous ces bruits, enfin, tous ces vagissements, toutes ces voix de malheur dont l'harmonie infernale compose la grande voix du vieil Abîme!..... Quand on s'est élevé au-dessus de cet obscur royaume du Mal, réalisé temporairement par Satan sur notre terre, et qu'aux vives clartés de la Science on a reconnu les régions infinies du Possible, les sphères resplendissantes des Destinées Heureuses; que l'on a respiré leur air si pur, chargé des arômes fortifiants de l'Amour et de l'Intelligence; que l'on a contemplé leurs sources surabondantes de vie, d'harmonie et de bonheur, leurs trésors infinis de toutes richesses, leurs cieux inondés de toutes les Lumières et de toutes les Gloires! — Et quand on sait que ce monde de la Destinée Vraie pourrait descendre sur notre terre dégolée, y verser à grands flots toutes les Joies vivantes, toutes les radieuses harmonies d'en-haut; quand on sait que ce beau Monde du Possible n'est repoussé de la réalité que par les erreurs, l'ignorance et la volonté faussée des hommes! En face de cette ignorance, de ces erreurs et de ceux qui, les propageant, repoussent l'Harmonie et perpétuent l'Enfer, on pourrait conserver toujours un calme parfait, un imperturbable sang-froid, un langage toujours retenu et bridé, ou des formes toujours onctueuses? On ne se laisserait jamais emporter à une parole amère, à une réaction violente contre le Génie du mal et de l'erreur qui usurpe encore le gouvernement du Monde, et range toutes les créatures sous le joug de la douleur?... Ah! non, cela ne se peut pas! Cela ne se peut pas! Cela n'est pas compatible avec cette chaleur de cœur et cette source de passion, de ténacité et de force, qu'il faut bien posséder en soi pour se vouer aujourd'hui au culte actif et dur (et non au culte contemplatif et doux) de la Vérité et de l'Humanité! Cela ne se peut pas, du moins, avec

d'avoir long-temps réagi sur soi-même, avant d'avoir calmé par des efforts soutenus les bondissements du cœur, et réglé sa jeunesse. Et cette tâche de compression ne se fait pas en un jour, quand on voit cette Vérité si belle, cette Vérité divine, cette Vérité qui apporte le bonheur à tous les êtres, violemment repoussée ou misérablement étouffée sous le fracas de la guerre et des querelles, ou bien couverte sous les vagues limoneuses et tumultueuses des erreurs et des mensonges infâmes.... Force est bien de hausser la voix pour haranguer la guerre et la tempête.

Il ne faut pas confondre notre action actuelle avec le but ultérieur. Notre but ultérieur c'est l'harmonie intégrale et universelle ; mais notre action actuelle n'est pas cette harmonie. Notre action actuelle est un combat engagé contre les forces opposées à la réalisation de ce but d'harmonie. C'est fort illogiquement que l'on nous accuse de contradiction, parce que nos professions de doctrine et de foi sont pacifiques et nos paroles souvent hostiles. Il y a là deux sphères fort différentes. Ce qui induit en erreur, c'est qu'on se laisse aller à confondre le caractère de notre doctrine avec celui des doctrines philosophiques et religieuses précédentes, qui toutes ont été des doctrines de moralisation individuelle, destinées à l'individu dans le milieu social même où il se trouvait, et quel que fût ce milieu. Notre doctrine n'est point de cet ordre. C'est une *Science* qui enseigne les lois d'une organisation sociale satisfaisant tous les intérêts, et développant légitimement toutes les facultés humaines. Mais cette Science ne saurait produire les fruits de l'Harmonie avant d'en avoir réalisé les conditions, c'est-à-dire avant d'avoir organisé le milieu social nouveau qu'elle fait connaître. D'ici là, nous avons à faire œuvre de guerre contre les erreurs qui s'opposent à l'intelligence et à la réalisation des conditions d'où sortira l'Harmonie : et cette œuvre de guerre, loin d'être en contradiction avec notre doctrine d'Harmonie, est, au contraire, *dans l'état actuel des choses*, exigée pour sa défense et pour son triomphe. Ainsi, au sein de l'anarchie intellectuelle qui règne, le combat nous est imposé, à nous apôtres de la Paix universelle, aussi bien qu'aux hommes des autres doctrines; seulement il y a une distinction tout à fait capitale à établir ici, et que je vais énoncer dans sa généralité.

eux en faveur de leurs bons sentiments, de leurs travaux persévérants, tenaces, de leur dévouement fort au bien de tous, blâmez-les, condamnez-les, prenez, comme on dit, leur tête... mais, au nom de Dieu, au nom de la raison, au nom de tous les malheureux qui souffrent, n'impliquez pas la doctrine dans votre exécution! La doctrine est indépendante des méfaits de ceux qui la proclament.

C'est une chose qu'il faut dire haut : Toute doctrine, toute opinion, toute science peut être mal défendue, mal propagée, mal servie. Toutes les causes ont de mauvais soldats, beaucoup plus de mauvais soldats que de bons. Mais les hommes de raison et de sens doivent distinguer entre une cause, sa vérité, son importance, sa valeur propre, et les erreurs de ses partisans. La *Théorie sociétaire* mérite sans doute, par l'importance de son objet et par sa valeur propre, que l'on fasse en sa faveur cette distinction toujours légitime, qu'on ne la rende pas solidaire des travers d'esprit ou de cœur, des sottises, des extravagances de ceux qui la présentent au monde.

Pour mon propre compte, je m'explique là-dessus nettement. Je désire sans doute, malgré mes passages massacrants, me concilier la bienveillance du lecteur, et c'est pour cela que j'ai eu à cœur de lui présenter les faits et les raisons que cet *Intermède* expose. Je ne l'en prie pas moins de faire bonne justice en me laissant, pour compte, tout ce qu'il rencontrera de vicieux dans mes écrits, et en reportant tout ce qu'il y trouvera de bon, de beau, de grand et de fécond au Génie de Fourier et à la Vérité éternelle par lui découverte.

D'autres critiques ont été faites à nos ouvrages; je veux parler de critiques purement littéraires, portant les unes sur le néologisme, les autres sur la correction du style. Les premières sont ridicules et ne méritent pas de réponse. Il n'est pas de Science qui n'ait ses mots et sa langue, et qui n'y soit obligée pour éviter d'interminables périphrases. Qu'on n'ait pas besoin de mots nouveaux lorsque l'on brasse des lieux communs politiques ou moraux, lorsque l'on écrit des contes pour amuser les oisifs, etc., à la bonne heure. Mais quand on

apporte des idées neuves, ce serait bien merveille que l'on trouvât tout faits, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les mots techniques nécessaires à l'expression de ces idées auxquelles la docte Assemblée est naturellement fort étrangère.

Les mots ne peuvent pas précéder les idées; et, quand des idées viennent au monde, elles veulent des noms et un baptême. Si l'on n'avait jamais créé des mots, il n'y aurait pas de langue. Au reste, le *Supplément au Nouveau Dictionnaire de l'Académie*, de Didot, contient les principaux termes techniques de la *Théorie sociétaire*, et le *Journal de la langue française*, dans un article de M. Bonvalot, professeur au collége Charlemagne, ne craint pas de s'exprimer ainsi en parlant des socialistes de notre époque, et nommément de nous : « Ces hommes-là, comme on l'a vu, ne s'occupent pas à ra-» tisser des syllabes; ils vont au fond des choses, et, DE LA, » surgit une langue nouvelle, un dictionnaire nouveau : c'est » un fait immense que j'expose. »

Quant aux critiques relatives à la correction du style, je ne saurais en décliner la justesse, et les accepte volontiers à condition qu'on ne leur donnera pas trop d'importance. Sans doute le *fond* ne perdrait rien à être enveloppé des formes les plus pures et les plus attrayantes. Mais si le style est tout dans les œuvres purement littéraires, si l'incorrection et la précipitation ne sont ni justifiables ni tolérables dans les objets d'art pur et simple, il n'en est point de même pour les objets de la Science, surtout de la Science sociale. Nous sommes des mineurs dont la tâche est d'extraire l'or du filon : nous ne sommes point des ciseleurs et des orfèvres. Que la critique littéraire se montre sévère, s'il y a lieu, pour un poème de M. de Lamartine, pour un roman de M. V. Hugo, pour un dithyrambe en prose de M. de Lamennais, à la bonne heure. Ce sont là des œuvres d'art, d'imagination, des productions littéraires qui n'offrent pas à la société des moyens d'organisation, des voies nouvelles. Elles doivent être jugées dans leur ordre et dans leur essence. Mais tout ce que l'on est en droit d'exiger de nous, qui allons au fond des choses, qui discutons les institutions, qui indiquons à la société des sources de prospérité, de vie et de puissance, et qui ne nous érigeons pas en littérateurs, c'est que nous soyons clairs et logiques, et nos solutions heureuses et fécondes.

Un puriste sévère, un écrivain qui s'est fait le croquemitaine de la *littérature facile*, M. Nisard enfin, a pris soin lui-même de nous absoudre dans une de ses philippiques contre cette littérature de pacotille qui abonde aujourd'hui sur le marché littéraire : « Si vous connaissez, a-t-il dit, quelque remède qui fasse cesser le hideux spectacle d'une société manquant à l'homme qui lui offre ses bras, son intelligence et son travail; qui élargisse le cercle où nous nous foulons les uns les autres, où il y a cent candidats pour une place, cent bouches pour un morceau de pain; improvisez, le temps presse; brûlez le papier, lâchez la bride à votre plume; si vous savez quelque plan en finances qui augmente le revenu public sans augmenter l'impôt, qui donne au pauvre le pain et le sel; improvisez. » On dirait que M. Nisard nous avait particulièrement en vue lorsqu'il signait ce *laissez-passer* d'exception, car il invoque précisément ce que seuls nous offrons : Un procédé social *défini* dans ses moyens, et capable des résultats demandés.

Nous solliciterons donc tous, avec l'appui de la raison et sous l'autorité de M. Nisard, l'indulgence pour les fautes de syntaxe et les incorrections de style qui se rencontrent dans les écrits de l'*École sociétaire*, — indulgence dont le présent ouvrage a besoin plus que tout autre; car ses différentes parties, interrompues et reprises à de longs intervalles, ont été composées dans des conditions peu favorables à une pureté et à un fini littéraire, que l'auteur est loin de dédaigner, mais dont il ne prétend pas avoir fait preuve.

DU SENS VRAI

DE LA

DOCTRINE DE LA REDEMPTION.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre Volonté soit faite sur la terre comme aux cieux.

JÉSUS-CHRIST.

I.

Que le lecteur se mette à notre point de vue. Nous croyons qu'une grande découverte a été faite, la plus grande des découvertes dont l'intelligence puisse prendre possession, la découverte de la Loi des Destinées, des Harmonies Universelles et du Bonheur réalisable dès cette terre...

Nous croyons que du moment où, sur un point du globe, on sera entré dans les voies ouvertes par le Génie qui a brisé les sceaux de cette Loi sublime; que du moment où un seul élément social harmonique aura été constitué, aussitôt l'harmonie et le bonheur se répandront comme un embrasement sur le monde.

Voilà notre croyance.

Elle est nette et tranchée ; c'est une certitude mathématique, c'est une vue lucide et calme de l'arrangement des choses, suivant l'ordre que leurs rapports naturels invoquent, que leurs convenances appellent. Nous avons sous les yeux la société de l'avenir, nous contemplons le splendide cortège de ses harmonies; et nous voyons comment une expérience (qui n'exige pas des moyens gigantesques) peut, dès demain, inaugurer sur le globe cet avenir de liberté, d'ordre, de vertu, de gloire et de magnificence.

Eh bien! quoique le désir de ce bonheur soit le désir suprême de l'homme et la vie de son âme; quoique l'invincible gravitation de l'être intérieur vers les sphères de ces harmonies prouve invinciblement que ce bonheur et ces harmonies sont la voie de notre vraie Destinée, que l'homme a été créé pour ces sphères heureuses; le passé, le passé douloureux et terrible, et les misères de la réalité présente ont si complètement étouffé l'espérance et paralysé la foi dans les cœurs, que, sur toute la terre aujourd'hui, le bonheur universel est considéré comme la chimère par excellence..... Chose étrange! on vous permettra plutôt de chercher la quadrature du cercle, que d'étudier ce grand problème du bonheur!... du bonheur que tout être désire, auquel toute âme aspire!

II.

A cette réclamation universelle de la même fin, à cette tendance nécessaire, absolue, de tous les Êtres vers le même but, LE BONHEUR, on refuse de reconnaître la preuve que ce but est dans la Destinée des Êtres et que les Êtres doivent l'atteindre! On aime mieux croire que ce but est un mirage vain, et que Dieu n'aurait ainsi frappé tout ce qui a vie du désir permanent et fatal d'un

but impossible, que pour se donner l'odieux, l'infernal plaisir de torturer tous les êtres vivants, en proportion même de la supériorité des facultés et des désirs dont il les aurait pourvus.....!

Et pourquoi l'esprit de l'homme s'est-il enfoncé aussi profondément dans cette erreur impie? Comment s'est obscurcie cette vérité lumineuse qui montre la *réalisabilité* du bonheur comme la conséquence naturelle du DÉSIR que le Dieu grand et bon a déposé dans nos cœurs, non pour nous égarer et nous tourmenter, mais pour nous mener à l'Harmonie, à ses joies surabondantes? Ah! ce n'est pas seulement parce que, chez les masses, cette belle et pieuse croyance au bonheur s'est affaissée sous l'énorme pression des douleurs accumulées dans les mauvais jours; c'est encore, c'est surtout parce que l'Intelligence et le Sentiment religieux, ces deux grandes Puissances de l'homme, ont été, dès les temps anciens, faussés dans leurs voies par ceux qui imprimaient le mouvement aux idées et aux peuples. La Raison, qui devait servir de phare dans les ténèbres où les peuples étaient plongés; la Foi qui, pareille à la colonne de feu d'Israël, devait conduire à la Terre-promise l'humanité engagée dans le désert; subissant l'une et l'autre le joug du Mal qui dominait les masses, se sont faites ses complices. L'une et l'autre ont conspiré contre la croyance à la Terre-promise, à la Destinée Heureuse; l'une et l'autre ont arrêté l'humanité au milieu du désert....

Par son poids, par sa durée, par son inertie, le Mal agissant passivement sur le sentiment des générations tendait à comprimer en elles l'espoir de la grande conquête. Les théories philosophiques et les dogmes ont travaillé activement à seconder cet effet funeste. C'est directement, c'est en face, que les dogmes ont attaqué l'espoir du Bonheur, pour le détruire dans ses racines. Ils ont, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, sanctionné la négation de l'Harmonie sur la Terre. Ils ont tant fait enfin, en combinant avec l'influence pas-

sive du Mal leur influence propre et active, qu'ils sont parvenus à inculquer à l'homme cette triste croyance que ce Mal (temporaire) est éternel, fatal et voulu ; que sa source est dans notre nature même, nature mauvaise, vicieuse et corrompue ; que les privations, les douleurs et les larmes composent notre lot ici-bas ; et qu'à jamais ici-bas la perfection de la sagesse et de la science humaine sera de comprimer les désirs que Dieu a mis en nous, d'enchaîner les aspirations de l'âme et de vivre en se résignant.....

III.

Cette erreur colossale sur l'Homme et la Destinée a porté tous ses fruits de mort. Elle a fondé et universalisé l'INCRÉDULITÉ et l'ÉGOÏSME.

En effet, si les doctrines religieuses et philosophiques (qui toutes jusqu'à notre âge, et malgré leurs formes diverses, se sont, au fond, constituées sur cette commune erreur), si ces doctrines n'ont pas eu de peine à enlever entièrement à l'individu l'espoir du *Bonheur de* l'ESPÈCE, comme elles étaient *absolument impuissantes à tuer dans son cœur le désir et l'amour de* SON PROPRE *bonheur*, elles ont eu pour résultat de jeter chaque homme dans la *recherche isolée et égoïste de* SON *bonheur* PERSONNEL.

Le bonheur de l'espèce, le bonheur de tous, le bonheur solidaire, l'Harmonie sociale.... chimères ! y croire c'était impiété ou folie. Mais en même temps l'individu restait Homme et VOULAIT JOUIR (en ce monde ou en l'autre, peu importe). — De là, que pouvait-il sortir ? — Eh ! grand Dieu ! ce qui en est sorti : l'égoïsme, et rien que l'égoïsme ; c'est-à-dire, un espoir tout *individuel*, une règle de conduite faisant consister la sagesse réelle, pratique, véritable, à chercher *pour soi*, et tout au plus pour les siens, SON bien dans ce monde ; à savoir se caser SOI ET LES SIENS dans ce monde ; ou, ce qui est

encore et toujours l'égoïsme, à préparer SON *salut*, c'est-à-dire, *son bonheur* INDIVIDUEL dans l'autre monde!

Quant au bonheur de l'*Humanité* ENTIÈRE dans ce monde, ou au salut de *Humanité* ENTIÈRE dans l'autre, c'était folie d'y songer suivant les théories philosophiques, c'était impiété d'y croire suivant les dogmes. Les philosophes et les prêtres se rencontraient dans une négation commune: ceux-là parlant au nom de la raison humaine, ceux-ci au nom de Dieu et de la foi.....

Oui! le lien suprême et harmonique de tous les Êtres du monde en Dieu, le Bonheur possible de l'espèce, la belle Destinée qui doit établir sur la terre l'abondance, l'amour, l'unité, la félicité universelle, investir l'homme de sa royauté sur la création, et le conduire par le bonheur terrestre aux bonheurs et aux gloires des développements futurs, des vies éternelles ultérieures : tout était faux et condamné! Ces saints désirs de l'âme qui veut le bonheur pour toutes les âmes, cette religieuse espérance du Règne de Dieu sur la terre, ces lumineuses émanations de l'éternelle Lumière du monde, ces aspirations divines..... c'étaient des piéges de Satan! Car la croyance *au règne de Dieu sur la Terre* était une hérésie..... l'expression de cette croyance un blasphème..... et la recherche des moyens d'établir le règne de Dieu ici-bas, une orgueilleuse révolte de Titan contre Dieu!

Voyez-vous la conséquence à laquelle conduisait invinciblement le dogme? — Travailler à établir dans la société les lois de Dieu, c'était se révolter contre Dieu! car le Règne de Dieu dans la société ferait le bonheur des hommes sur la Terre, et Dieu, affirmait le dogme, n'entend pas que le bonheur règne sur une Terre qu'il a dévouée aux larmes et aux douleurs. —Se peut-il rien de plus monstrueusement contradictoire, rien d'aussi absurde?

Tel est pourtant le dogme qui, depuis les temps les plus reculés, subjuguant l'intelligence et obscurcissant le Verbe naturel de la Destinée, cette lumière qui éclaire

tout nomme venant au monde, a empêché le Génie humain de découvrir cette belle Destinée, en lui interdisant d'en rechercher les voies ; bien plus ! en lui ordonnant de croire que l'idée d'une Destinée heureuse était une chimère (1).

IV.

Ce dogme abominable du Mal perpétuellement imposé à la Terre par la volonté de Dieu, de la souffrance érigée en loi de Dieu pour la terre, en moyen impératif de la purification et du salut ; ce dogme était en contradiction flagrante avec l'esprit du Christ et de sa doctrine. Le Christ voulait que les hommes formassent une société de frères, qu'ils s'unissent entre eux et en Dieu par l'amour. L'idéal social, dont la réalisation était le but de ses prédications, de son saint dévouement et de sa mort, *serait une* SOCIÉTÉ HEUREUSE ; car il est impossible de comprendre la Paix universelle, la Justice universelle et l'Amour universel sans le Bonheur universel. Il est évident que dans un monde où la vertu est générale, où tous les hommes s'aiment, s'entendent, et travaillent à l'envi au bonheur les uns des autres, dans le monde que voulait Jésus, il n'y a plus de place pour le mal social ! La pensée la plus élevée du Christ, comme toute transcendante pensée d'humanité, était donc directement contradictoire à ce dogme du mal. Ce dogme eût péri déjà

(1) Un lecteur judicieux ne manquera pas de faire ici une remarque importante : c'est que, s'il est impie et absurde de nier *à priori* la possibilité du bonheur universel sur la terre, en soutenant que Dieu veut absolument que le mal s'y perpétue, il est encore fort déraisonnable de faire contre cette possibilité l'objection *à posteriori* que l'on reproduit chaque jour. On dit : s'il y avait une destinée possible de bonheur pour l'homme, il y a longtemps qu'on l'aurait trouvée.—Eh ! comment l'aurait-on trouvée, puisque, jusqu'à notre âge, on ne l'a jamais cherchée, et qu'on n'a même jamais cru qu'elle fût possible ?

si le désir du Christ se fût déjà incarné dans la société humaine. Il succombera sans retour le jour où ce grand désir pour lequel le Fils de l'Homme est mort il y a dix-huit cents ans, sera réalisé par le MOYEN dont la révélation a été réservée à Fourier, et pour lequel, lui aussi, il a souffert et il est mort, *passus et mortuus est*.

Si la douleur, si les souffrances, si toutes les misères nous sont imposées par la volonté de Dieu; s'il lui plaît que nous subissions le joug du mal; si nous ne pouvons mériter auprès de lui, rentrer en grâce et gagner notre salut éternel que par ces douleurs, par ces souffrances, et par notre résignation à les supporter; si Dieu considère comme une révolte contre sa volonté le bonheur goûté sur la terre, la charité alors est une ridicule inconséquence..... Porter secours à votre frère qui souffre, c'est tendre un piège à sa faiblesse, c'est lui enlever des mérites, des occasions, des moyens de salut. Si vous diminuez le mal sur la Terre, si vous y faites régner l'abondance, le bien-être, si vous y remplacez les privations et les sacrifices par les satisfactions... vous êtes le plus perfide des tentateurs, vous êtes la plus grande plaie de l'humanité; car vous avez séduit les hommes et vous leur avez enlevé les moyens de leur salut. Ce bien-être que vous avez répandu sur vos frères, ces joies, ces satisfactions que votre charité ardente a versées sur eux, ce bonheur goûté sur la terre aura irrité Dieu et escompté pour l'éternité le bonheur de vos frères. Vous serez d'autant plus malfaisant que vous ferez plus de bien ici-bas. Plus près la charité approchera de son but, plus elle se fera ingénieuse et puissante à rendre heureux les humains, plus elle aura préparé de victimes à l'enfer (et l'enfer de ce dogme terrible est éternel!). Voilà les conséquences où le dogme mène! Quiconque accepte le principe doit subir ces conséquences détestables. Et c'est pourtant là ce que l'ignorance, la domination et l'orgueil ont fait de la doctrine du Christ!...

Si la Charité, qui est une expansion du cœur et que

prescrivait le Christ, s'est développée malgré le dogme qui s'est constitué par une erreur de l'esprit, ce dogme n'en a pas moins eu puissance de la renfermer dans le cercle le plus étroit, de la limiter à une action misérable, essentiellement individuelle et fragmentaire. En effet, il a réduit la Charité à avoir pour expression l'aumône, la dégradante aumône ! L'aumône qui caractérise la barbarie d'une société dans laquelle les malheureux et les faibles sont abandonnés aux hasards et aux humiliations de cette charité individuelle, avilissante et corruptrice ! Cette charité-là, tout excellente qu'elle soit comme sentiment et dans son principe, a bien plus nui à la société qu'elle ne lui a été utile. En jetant sur l'incendie des gouttes d'eau elle n'a finalement servi qu'à l'accroître. L'aumône et la charité publique (qui, elle aussi, a toujours été réduite à l'action individuelle, parce qu'elle n'a jamais eu pour objet que le soulagement transitoire de l'individu souffrant), l'aumône et la charité publique, ont nourri, loin de les réduire, la corruption et la misère.

La charité, qu'un dogme vrai, qu'une philosophie vraie eussent développée, et que les dogmes et les philosophies du passé ont étouffée, c'est la charité supérieure, intelligente et large, la charité *sociale*, qui n'exclut pas l'exercice éclairé de la charité *individuelle* tant que celle-ci est nécessaire; mais qui montre au cœur et au génie de l'homme, pour but à atteindre, l'amélioration générale de la société, la destruction de la misère, du vice, de la souffrance, dans leurs racines mêmes : l'annihilation du mal enfin dans ses causes ! Voilà la charité qui sortait brûlante des enseignements du Christ, et qui, excitant et sollicitant le génie de l'Humanité à la recherche du bonheur social, en eût dès long-temps ouvert les voies, si la foi au bien, la confiance en Dieu et l'espérance eussent prévalu contre ce dogme du désespoir et du mal — qui damnait le monde et le livrait à Satan.

Lorsque la poésie lugubre, qui avait enveloppé ce dogme des plus effrayans mystères, régnait sur les peu-

ples, elle pouvait du moins servir à sanctionner des prescriptions de vertus et de sacrifices. Aujourd'hui ce règne est détruit. L'enfer et ses terreurs tiennent peu de place dans les préoccupations réelles des plus fougueux défenseurs du dogme eux-mêmes ; et l'individu, précipité dans le tourbillon d'un égoïsme effréné, se dévoue tout entier, convenez-en, à son intérêt, à sa fortune, au travail de son bien-être, sans trop se soucier de ce que ce bien-être pourra lui faire perdre dans l'éternité... L'individu s'est donc complètement affranchi du dogme, quant à ce qui concerne son individualité. Mais quant à ce qui regarde la société, il s'y attache fortement au contraire, et se range dévotement ou philosophiquement au principe du dogme qui caresse et légitime son égoïsme.

— Qu'est-ce que l'**ÉGOISTE**, en effet ? — *C'est l'homme qui fait au dogme du malheur aussi bon marché du bonheur de ses frères, du bonheur de la société, qu'il met de fureur à lui disputer son bien propre, son bonheur isolé, son intérêt personnel....*

V.

Oui, ce sont les hommes le plus âprement dévoués à l'édification de leur fortune individuelle, les hommes qui n'ont qu'une seule pensée, qu'un seul but : celui de s'abriter contre le mal général, eux et leur famille, et d'accumuler dans le nid qu'ils ont construit à leur égoïsme toutes les commodités, toutes les jouissances de la vie... ce sont ceux-là précisément qui se montrent les apôtres furieux de la nécessité du mal social sur la terre ! — Ils vous disent avec un aplomb incroyable, les uns, qu'il est impossible, les autres, qu'il est impie de vouloir réaliser pour tous les hommes, quoi ? —ce qu'ils travaillent si ardemment à réaliser pour eux-mêmes ! Et ces égoïstes vils répondront à vos principes d'universalisation du bonheur, en arguant contre vous de la

blique une place assez bonne, qu'elle est assez forte dans la position qu'elle occupe, pour que ses promoteurs la revêtent dorénavant de formes moins dures et moins anguleuses. M'exécutant moi-même franchement et de bonne grâce, j'espère que les lecteurs qui ont été plus ou moins choqués du ton de certains passages du volume qui précède celui-ci seront disposés à pardonner les fautes du même genre qu'ils pourront rencontrer dans ce qui leur reste à lire. Ce second volume que je présente aujourd'hui au public, et la première moitié du troisième, quoique ayant suivi à un intervalle de plusieurs années la publication du premier volume, ont été composés en même temps. Des occupations difficiles, des démarches nombreuses, toutes relatives à la propagation de la Théorie sociétaire, la publication de *la Phalange*, la composition de plusieurs écrits auxquels les circonstances m'ont entraîné, un état de santé chancelant et pénible qui a paralysé une partie de mes forces pendant plusieurs années, n'ont empêché longtemps de mettre la dernière main à cet ouvrage, pour l'achèvement duquel il m'eût fallu un mois de bonne disposition et de calme. On ne sera donc pas étonné de retrouver, dans une composition qui date en grande partie de l'époque où le premier volume a été publié, quelques écarts de ton analogues à ceux qui m'ont valu des reproches dont je reconnais la justesse, et une turbulence de style qui doit désormais se calmer dans nos écrits.

En somme, le lecteur se mettra à notre point de vue. Il reconnaîtra que, chez des hommes profondément pénétrés d'une foi dont l'objet est capital, la vivacité de la parole n'est qu'une manifestation de la foi. Il pardonnera à ces hommes leurs réactions contre l'esprit d'un siècle qui a laissé passer un Génie tel que FOURIER, sans avoir eu pour ce Génie bienfaisant, quarante ans consacré, dans un temps d'égoïsme général, au service de l'humanité, d'autres récompenses qu'un délaissement cruel, d'insultants sarcasmes, ou de viles calomnies. Il comprendra d'ailleurs que l'on doit indulgence à des travaux persévérants qui n'ont d'autre objet que le bien de tous, d'autre mobile que l'amour des hommes. Il comprendra enfin qu'avant d'avoir acquis du calme et de l'expérience, avant d'avoir appris à régler ses forces et à mesurer ses réactions, il y a un temps de jeunesse et de fougue dont il est raisonnable de tenir compte dans les premières productions d'un homme et d'une École.

6.

Réserve en faveur de la Science, qui n'est pas responsable.

Quant au petit nombre de caractères raides et par trop sévères qui resteraient rebelles à nos légitimes excuses, et que notre acte d'attrition ne disposerait pas à l'indulgence, nous leur dirons de conserver tout ce qu'il leur en plairait de colère contre nos formes ; mais nous les avertirons que, après tout, il y a, dans les nécessités qui nous ont amené à cette discussion de *forme*, beaucoup de puérilité et fort peu de raison ; car, enfin, ce qui est ici en litige, ce qui importe, ce qui est grave, ce qui doit être jugé, ce à côté de quoi tout le reste tombe et s'efface, c'est le *fond* et non la *forme*, c'est la question sociale, non le style.

Qu'importe, par exemple, à la vérité et à l'acceptation de la découverte du *Calcul différentiel* l'âpreté des discussions qui s'établirent à ce sujet entre Newton et Leibnitz ? Et si Newton eût promulgué dans un langage acerbe le théorème de *l'Attraction proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances*, serait-on reçu à refuser cette loi comme régissant les relations de la lune, de la terre et des planètes entre elles et avec le soleil, par la raison que l'on aurait des reproches à faire au style dudit Newton ? Eh ! qu'est-ce, bon Dieu, que le *Calcul différentiel* et *l'Attraction sidérale*, à côté du problème du Bonheur, de la Destinée humaine et des Destinées universelles ? Ces deux belles découvertes partielles peuvent-elles entrer en ligne avec la solution de ce dernier problème ? En lisant le *Traité de l'Association* de FOURIER, ou la présente *Exposition élémentaire* de sa découverte, ou tout autre écrit un peu rude de l'École, ce n'est donc pas le tôn et le caractère du Maître ou de son disciple qu'il importe de bien ou de mal juger. Ce ne sont pas des hommes qui sont en cause, mais une doctrine capitale.

Si ces hommes ont mérité des reproches tellement graves que vous ne puissiez leur pardonner eu égard aux positions, aux choses, aux nécessités de la légitime défense d'une grande et sainte cause ; si vous ne vous sentez pas indulgence pour

des astres qui les habitent, et plongé sur eux un regard assez puissant pour promettre des connaissances bien autrement complètes, des communications même..... Et ce qu'il a fait en trois siècles de civilisation sur un petit coin du globe n'est rien, évidemment rien à côté de ce qu'il est appelé à faire ; car chaque jour accroît avec une si prodigieuse fécondité les instruments de sa puissance, car il se soumet si merveilleusement les éléments, les choses, les distances et le temps, qu'il ne lui est plus permis de borner ses prétentions, de limiter ses espérances....

Et c'est à ces signes que vous reconnaissez la créature déchue? la créature en butte à la malédiction d'un Dieu cruel? la créature condamnée aux humiliations et aux douleurs, exilée dans le triste et obscur séjour des expiations et des larmes?... A ces signes, moi, je reconnais un Roi et un Royaume, et je salue la volonté véritable de Dieu, qui a préposé l'Homme au gouvernement du globe, et qui excite le jeune Roi à se saisir du sceptre et à ceindre son front du diadème.

Prenez-y garde! vous qui condamnez Dieu à vouloir l'humiliation et la misère de l'homme ici-bas, car voici que l'homme aurait bientôt vaincu Dieu! Votre dogme, injurieux à Dieu, a pu prévaloir quand l'homme, dans son enfance et sa faiblesse, tremblait devant Dieu qu'il croyait un maître barbare, un despote brutal dont il redoutait la colère; mais il n'est plus fait pour l'homme grandi en force et en intelligence; car l'homme dans sa force et dans son intelligence connaîtra Dieu son père, l'aimera de tout son amour et saura qu'il n'a rien à redouter de lui, mais tout à espérer, tout à demander et tout à attendre...

VII.

Sans rechercher les causes génératrices, faciles à déterminer, de ce dogme qui condamnait la Terre et

l'excluait de l'harmonie universelle. il est certain qu'il se trouve à la racine de toutes les conceptions philosophiques et religieuses qui se sont épanouies sur la terre, et particulièrement dans l'ancien monde oriental. La chute de l'homme, la colère de Dieu et la malédiction de la terre, plus ou moins grossièrement entendues, sont à la base de toutes les traditions sur l'origine du mal. Moïse, néanmoins, modifia profondément l'ancienne donnée orientale, dans la promulgation qu'il fit aux Hébreux.

Jésus, qui voulait remplacer la loi de Moïse par une loi nouvelle, agit toujours à l'égard de la première par voie de substitution plutôt que par voie de renversement. D'ailleurs la croyance donnée aux Hébreux par Moïse se prêtait à un développement que n'aurait pas souffert le dogme oriental lui-même. En effet, Jésus ayant pour objet l'invocation de l'Harmonie, de l'union des hommes entre eux et en Dieu, la réalisation de ce but magnifique, qui doit donner le bonheur à la terre, porte bien une négation absolue contre le dogme oriental de la fatalité **PERMANENTE** du mal ici-bas ; mais elle n'est que le terme prévu, promis et toujours attendu par le peuple juif, de la malédiction **TEMPORAIRE** dont le Dieu de la Genèse avait frappé la terre après la transgression d'Adam.

Les prédications du Christ, ses commandements de charité et d'amour constituaient la révélation du BUT que l'humanité devait se proposer ; mais ils n'étaient pas, à eux seuls, capables de produire immédiatement le règne de la charité, de l'amour, de l'harmonie sur la terre, *et ils ne l'ont pas produit en effet.* Jésus ne l'ignorait pas. Il n'a point parlé comme s'il eût été dans l'illusion à cet égard. Il savait bien que son règne n'était pas encore de ce monde, que son temps n'était pas encore venu (1).

(1) NUNC *autem regnum meum non est hinc.* Mon royaume n'est pas encore ici. (JEAN, XVIII, 36.)

Son œuvre consistait à signaler le but et à préparer le temps qui devait venir, ce temps caractérisé par la réciprocité de l'amour, cette époque d'union et de bonheur social. Il s'en rapportait au développement ultérieur de sa parole, à la puissance logique de son principe, à l'impulsion de sa pensée vers son but, pour que le dogme de l'espérance et de l'amour se substituât entièrement à l'ancien dogme de la malédiction. Aussi ne s'occupa-t-il ni de cosmogonie, ni de théologie proprement dite, mais exclusivement de morale religieuse. « Aimez-vous les uns » les autres, aimez-vous comme des frères; pratiquez » la vérité, la justice et l'amour : c'est ainsi que vous » entrerez dans les voies de votre Père qui est au ciel, » et que vous mériterez sa bénédiction. » Tel est le résumé de tout ce qu'il y a de capital dans les prédications du Christ.

VIII.

Mais les hommes qui vinrent après Jésus et dont les efforts constituèrent le Christianisme tel qu'il s'est développé historiquement, oublièrent peu à peu la parole et la pensée du Maître. Ils ne comprirent point qu'à la morale nouvelle devait correspondre un développement de dogme et de théologie nouveau; que, si la loi ancienne, la loi de rigueur, la loi cruelle et sanglante, avait été transformée par Jésus en loi de charité, de mansuétude et d'amour, la transformation dans la loi commandait une transformation semblable dans le dogme, et qu'au dogme de rigueur et de terreur, au dogme de la malédiction, au dogme du Dieu courroucé et armé contre l'homme, devait se substituer le dogme de l'espérance et de l'amour, le dogme de la bénédiction, de l'harmonie et du bonheur des Êtres; le dogme du Dieu tout-puissant et bon, qui veut réaliser par le charme et l'attrait son concert avec les créatures. S'il y avait une trop grande distance de

cette conception à la conception ancienne, au moins fallait-il annoncer, pour se conformer à la pensée de Jésus, que les temps de la malédiction primitive étaient près de s'accomplir, et que la terre rentrerait en grâce par l'accomplissement de la loi.

Que la nécessité logique de cette transformation du dogme n'ait point été comprise par tous, c'est ce qui n'a pas lieu d'étonner : il y avait à ce qu'elle le fût des difficultés historiques, sociales et religieuses certainement très-grandes, et dont on peut sans peine déterminer les causes lorsque l'on a étudié avec intelligence les époques de formation du Christianisme. L'espace nous manquant, nous renonçons, quoique à regret, à les développer ici, et nous nous contenterons d'indiquer, parmi les causes qui ont concouru à la production du grand et fatal illogisme que nous voulons signaler, une raison politique dont l'influence est facile à saisir. Cette raison se trouve dans la position de la doctrine nouvelle par rapport au pouvoir de la société dans laquelle le Christianisme avait à se développer. Le Christianisme, en effet, s'étant constitué en Église, fut naturellement entraîné dans les premiers temps, pour éviter autant que possible une lutte trop inégale avec le pouvoir existant, à séparer du domaine de celui-ci le domaine de la doctrine. Or, le domaine de ce pouvoir étant ce monde-ci, le monde actuel et la société civile, il ne restait plus à la doctrine nouvelle que le domaine spirituel et l'autre monde. Ainsi, pour gagner en liberté de développement, la doctrine nouvelle consentit à réduire son espace, à borner son terrain. Pour rassurer César contre des craintes logiques, on fonda un grand illogisme, on posa en principe que l'on n'empièterait pas sur son pouvoir, que la doctrine divine n'usurperait pas sur son domaine. Chose absurde en soi ! car si la doctrine nouvelle était la vérité absolue, elle devait tout embrasser ; si la doctrine nouvelle était la loi de Dieu, il était puéril de dire à la loi de Dieu, au gré de telle ou telle convenance de politique

humaine et transitoire : « Loi de Dieu, voici ton domaine; loi de Dieu, voici la limite; loi de Dieu, tu t'étendras jusqu'à cette limite, tu ne la franchiras jamais! » Dieu lui-même n'aurait pas pu établir cette limite, car Dieu étant défini « le Souverain Maître de toutes choses » cesserait d'être Dieu du moment que quelque chose cesserait d'être soumis à sa loi, qui est une et absolue par essence.

La raison politique que nous venons d'indiquer, jointe aux autres causes dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer ici, mais dont l'influence fut plus profonde encore, déterminèrent donc la séparation *doctrinale* du temporel et du spirituel. Dès lors, et comme conséquence nécessaire, le monde, qui restait en dehors de la loi de Dieu, en dehors de l'Église de Dieu, dut être considéré, et le fut en effet, comme le domaine de Satan. Satan resta une réalité dans le dogme; il devint même une réalité plus capitale qu'il ne l'avait été dans la cosmogonie antérieure; car le royaume de la Terre lui fut concédé à perpétuité et en possession légitime par le Christianisme. Remarquons bien que cela n'avait point été dans la doctrine de Moïse. Cette doctrine établissait *l'unité de la loi sociale et de la loi religieuse*, et ne séparait point le domaine temporel du domaine spirituel pour livrer le premier au principe du Mal.

Ainsi les disciples du Christ, loin de faire subir au dogme ancien une transformation parallèle à la loi morale nouvelle, conséquente à la fois à la tradition et aux enseignements de Jésus, et d'annoncer au peuple l'approche du retour en grâce, retombèrent au contraire sous la domination du dogme des religions étrangères. Au lieu de se poser avec Jésus en avant de Moïse, ils reculèrent derrière Moïse.

IX.

Moïse, en effet, avait donné au monde le premier degré d'initiation. Les religions antiques enseignaient aux peuples l'existence absolue de deux principes : le principe du Bien et le principe du Mal, dont l'action sur le monde devait être permanente. Moïse subordonna le dernier principe, il enseigna qu'il n'avait qu'une existence relative et temporaire, car il enseigna que le Bien avait régné sur la terre à une époque primitive, paradisiaque, heureuse ; que les harmonies primitives y avaient été troublées, mais qu'elles y renaîtraient un jour. Ainsi, en faisant à son peuple l'histoire de la naissance du Mal sur la Terre, Moïse en avait annoncé la fin. Il avait prédit la rentrée en grâce, le terme de la malédiction et de la colère célestes, la Rédemption. La Terre n'a jamais été considérée par le peuple juif comme devant être exclue du bénéfice de cette Rédemption ; seulement l'égoïsme et la grossièreté de ce peuple lui avaient persuadé que la Rédemption promise ne devait être autre chose que son triomphe et sa domination sur toutes les nations du monde.

Si les dogmatistes, les métaphysiciens, les théologiens qui vinrent après Jésus-Christ avaient suivi, dans sa pureté et dans sa direction, la pensée de leur Maître, ils auraient continué la transformation de l'ancien dogme commencée par Moïse. En adoucissant les formes du dogme mosaïque, en y mêlant plus de bonté, d'espérance et d'amour, en annonçant l'apaisement de la colère céleste au fur et à mesure que les peuples de la Terre réaliseraient les prescriptions de la loi nouvelle, ils auraient fait comprendre, d'après la parole de Jésus, que la Rédemption promise ne devait point s'entendre de la domination matérielle du peuple juif sur les nations, mais de l'établissement de la paix dans le monde et de la fusion des nations dans la grande unité de la famille

humaine. Il n'y avait aucune rupture à faire avec la Genèse. Moïse avait ouvert les portes de l'avenir par la promesse de la Rédemption. Pour se conformer à la tradition et aux révélations successives de Moïse et de Jésus, il fallait entrer dans cette voie magnifique, au lieu de subtiliser sur la doctrine de la Rédemption et de la fausser misérablement. J'appelle ici l'attention du lecteur.

X.

Le but de la doctrine de Jésus, c'était que les hommes vécussent unis entre eux et avec Dieu par l'amour. L'époque ultérieure où ce but serait réalisé était *le temps* invoqué par Jésus, et la société de ce temps, *son royaume*. Il est évident que la Rédemption de l'homme, la rentrée en grâce, le retour du Bien, de l'Harmonie sur la terre, la cessation de la malédiction de Dieu, ne pouvaient et ne devaient s'entendre que du temps où la loi de Jésus, l'union des hommes entre eux et avec Dieu, *serait réalisée* dans l'humanité. En disant aux hommes que la loi de Dieu était qu'ils s'aimassent entre eux comme des frères, Jésus n'entendait certes pas que les hommes seraient rachetés du mal, que la RÉDEMPTION SERAIT OPÉRÉE par cela seul qu'il aurait parlé ainsi aux hommes et qu'il aurait scellé sa parole de sa vie. Cela eût été absurde. Jésus entendait que la Rédemption serait opérée, que l'Homme serait réconcilié avec Dieu, quand l'Homme (l'Humanité, et non pas tel ou tel individu) pratiquerait la loi de Dieu, que lui, Jésus, était venu annoncer. Il n'ignorait pas, je le répète, que la réalisation ne suivrait point immédiatement sa parole. Certes, il savait qu'il faudrait du temps avant que son royaume fût de ce monde, avant que les hommes eussent universalisé entre eux l'amour, avant qu'ils eussent, par des moyens quelconques, organisé l'unité de la famille humaine et par suite la paix, l'harmonie et le bonheur. Jésus

annonçait au monde la loi de Dieu ; évidemment, la Rédemption du monde ne pouvait résulter que de l'accomplissement de la loi par le monde ; elle ne pouvait en aucune façon résulter de la seule proclamation de la loi ; elle ne pouvait être qu'une conséquence ultérieure de la venue de Jésus-Christ, un effet de sa doctrine. —Et cela fut compris par nombre des Pères des premiers Siècles.

XI.

Vinrent les docteurs nourris des philosophies de l'Orient. Ceux-ci ne comprenant ni les paroles de Jésus, ni le sens de sa mission, au lieu d'enseigner que la Rédemption du monde serait la conséquence de l'accomplissement de la loi nouvelle, la conséquence du règne de la justice et de l'amour, enseignèrent que l'acte de la venue de Jésus et son sacrifice avaient commencé, terminé et accompli la Rédemption. Jésus avait sanctionné de sa vie le grand désir de charité, de justice et d'amour, dont la réalisation universelle devait ultérieurement opérer la Rédemption du monde. Les disciples, au lieu de s'attacher à la parole, à l'esprit, au but, A LA LOI, absorbant tout dans la personnalité, et ne comprenant pas que la Rédemption, d'après la parole et la pensée de Jésus, *résulterait* DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI PAR LES HOMMES, voulurent qu'elle résultât *de l'accomplissement du sacrifice par Jésus.*

Certes, il est facile de comprendre comment et par quelles causes ces erreurs s'introduisirent chez les disciples de Jésus lorsqu'ils n'eurent plus leur Maître pour les conduire ; mais il n'en est pas moins vrai que ces erreurs capitales se produisirent dès l'origine, que la doctrine du Christ fut peu à peu altérée par elles, et que la mysticité et la subtilité finirent par remplacer la raison élevée et simple, le divin bon sens, qui caractérisaient la parole du Fondateur.

Qu'y avait-il de plus sensé et de plus beau que la doctrine de la Rédemption, telle qu'elle résultait des enseignements de Jésus? Les harmonies primitives avaient été troublées à une époque de chute; dès cette époque le Mal physique et le mal moral s'étaient répandus sur la terre, et la douleur avait subjugué l'Homme. Mais une grande promesse avait été faite à l'Homme et à la Terre : les harmonies perdues devaient renaître un jour; l'Homme et la Terre seraient délivrés du mal. Or, Jésus venait faire connaître aux hommes la *condition* de la Rédemption en leur enseignant que l'anéantissement du mal et l'établissement du bien étaient liés *à la pratique générale* de ce grand commandement qui est toute la loi : Aimez-vous les uns les autres.

Certes, cela était aussi sensé, aussi vrai que sublime; et il faut dire que c'était une parole divine, celle qui enseignait aux hommes plongés dans la barbarie ou dans les voies de l'égoïsme, que la Rédemption du monde et le bonheur de l'humanité dépendaient SOUVERAINEMENT de l'union des hommes, de leur amour les uns pour les autres. Il n'y a pas ici d'obscurité, il n'y a pas de mystère dans cette doctrine de la Rédemption : « Vous serez rachetés du Mal et la bénédiction de Dieu descendra sur » la terre *quand vous aurez établi sur la terre le royaume* » *de Dieu et sa justice*. Vous vous haïssez, vous vous » dépouillez par la ruse et par la violence, vous vous » combattez les uns les autres, individus, peuples, na- » tions; vous cherchez par l'oppression et l'injustice la » possession des biens et des jouissances. Et moi, je viens » vous annoncer qu'en faisant ainsi vous perpétuez le » mal sur la terre, car la terre ne sera affranchie du mal, » et ne rentrera en grâce auprès de Dieu que quand vous » ferez régner sur elle la loi de Dieu en vous aimant les » uns les autres! » Quel avertissement sublime! Quelle révélation lumineuse aux hordes barbares et aux peuples égoïstes et corrompus, qui couvraient le monde!

C'était dire à l'activité humaine engagée jusque-là

dans la voie de la guerre, de l'oppression, qu'il était temps d'entrer dans une route toute nouvelle en se tournant du côté de la charité et de la justice ; c'était apprendre à l'Humanité que son salut, que le bonheur des individus et des peuples et la bénédiction de Dieu ne seraient jamais obtenus par la violence, mais par l'amour, par l'union des membres de la famille humaine !

Jésus, en annonçant la loi de Dieu, la condition de la Rédemption et du bonheur, présentait donc à l'intelligence humaine, jusque-là engagée dans la guerre, un but nouveau. Ce but était et est encore le vrai but. Sa mission consistait en cela. Il donnait l'impulsion à la pensée et au cœur de l'homme. Il introduisait l'homme dans la voie de la Rédemption, et il disait au Génie de l'Humanité, en parlant de ce royaume à la conquête duquel il l'excitait par le développement des hautes puissances religieuses : *Cherchez et vous trouverez, frappez à la porte, et on vous ouvrira.*

Gloire à vous donc, ô Christ ! non-seulement parce que vous êtes le type le plus élevé, la plus pure manifestation, la plus complète incarnation de l'amour ; mais encore parce que vous avez montré la voie, indiqué le but, parce que vous avez voulu faire connaître aux nations les conditions saintes et unitaires de la Rédemption du monde, à une époque où le seul peuple qui l'espérât l'interprétait dans le sens brutal de l'asservissement des autres peuples à sa puissance !

XII.

Ainsi, en apportant une loi nouvelle au monde, en versant sur ce monde de conquérans corrompus et d'esclaves souffrants et avilis la lumière pure de l'amour, le sentiment de l'unité de la famille humaine et de la future réalisation de la justice et de l'union, Jésus, loin de rompre la tradition religieuse, procédait au développement

parole du Christ, de ce Christ qui a été tout amour, tout dévouement pour l'Humanité qu'ils crucifient!

Ainsi ce dogme fatal, ancien, engendré par le Mal, qui s'est introduit dans toutes les doctrines philosophiques et religieuses, qui a altéré et corrompu les plus pures d'entre elles, et qui, depuis plusieurs milliers d'années, a courbé universellement sous son joug l'intelligence humaine; ce dogme qui nie la réalisabilité de la paix, de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie, de la volonté du Christ, du bonheur des hommes sur la terre; qui nous dévoue à jamais à la misère, au crime, au versement du sang, aux larmes et aux douleurs: ainsi ce dogme qui, sur le front de Satan le génie du Mal, posait la couronne légitime du monde, a toujours eu pour effet de livrer l'individu en pâture à l'Égoïsme, en ne lui laissant d'autre but que son bonheur *personnel* en cette vie ou en l'autre.

L'opinion dérivée de ce dogme est aujourd'hui la Théorie commune à tous les égoïsmes, égoïsme des individus, égoïsme des sectes, des partis, des classes. C'est leur principe de ralliement. Elle constitue, si l'on peut rapprocher ces deux mots, la **RELIGION DE L'ÉGOISME.**

Voilà quelle est l'influence finale de ce dogme, que beaucoup d'hommes honorables, mais peu clairvoyans, prennent maintenant encore, soit en prose, soit en vers, pour thème de leurs élucubrations religieuses, philosophiques, et mélancoliques. Quelle démence! Ah, Messieurs les prosateurs, Messieurs les poëtes, qui exploitez si malencontreusement encore les lieux communs de cette vieille et triste donnée, permettez qu'on vous soumette la pensée qu'en agissant ainsi vous agissez sans votre intelligence. Votre intelligence, en effet, et l'expérience positive des temps passés et présents vous montreraient facilement qu'en enracinant dans les esprits la théorie de la Nécessité du mal social, qu'en propageant, par vos vers, par votre prose, la croyance à l'impossibilité du bonheur général sur la terre, vous n'aboutirez qu'à ren

forcer l'égoïsme. Car, encore une fois, quand vous aurez convaincu l'individu que le bonheur général ne peut pas être réalisé, quel autre but lui restera-t-il que celui de son bonheur exceptionnel? Si le mal général est une nécessité permanente, ne devient-il pas sagesse de s'abriter aussi bien que possible, soi et les siens, contre ce mal général? Et ne devient-il pas folie de se préoccuper du Bien universel, du Bien social, de consacrer sa vie à le poursuivre, si ce Bien n'est qu'une chimère?

Eh! malheureux! proclamez, proclamez donc de toutes les forces de votre éloquence et de votre âme, proclamez que le bonheur est possible sur la terre comme dans le ciel! Que, comme le ciel dans lequel elle nage, la terre appartient à Dieu son créateur! Qu'après les premiers jours de faiblesse, d'ignorance et de misère, viendront les beaux jours de la puissance, de la gloire et de l'Harmonie! Dites-nous, dites-nous donc que le bonheur de nos frères est possible, si vous voulez que nous nous consacrions à préparer le bonheur de nos frères!

Hommes de religion, philosophes, poëtes! voilà trop long-temps, que vous nourrissez, que vous justifiez, que vous consacrez l'égoïsme, la seule sagesse dans le système d'idées que vous avez propagé. Développez enfin le dévouement et l'amour de l'Humanité en offrant au dévouement un grand but, en proclamant que l'amour de l'Humanité n'est pas un sentiment improductif et stérile! Comprenez et faites comprendre à vos frères qu'il y a devant l'Humanité un beau, un splendide avenir; qu'il est glorieux, qu'il est grand et religieux aux générations actuelles d'y travailler, ne fût-ce que pour les générations qui viendront après elles. Ne voyez-vous pas, hommes de religion, philosophes et poëtes! que, si vous répandiez parmi les hommes cette foi à la destinée humaine, et cette sainte espérance du bonheur de l'Humanité, cette foi et cette espérance éveilleraient une ardente charité dans les cœurs? que l'égoïsme n'aurait plus ni prétexte, ni refuge? qu'il ne pourrait plus comme

aujourd'hui s'envelopper du manteau de la raison et de la sagesse, et que, apparaissant dans toute sa hideuse nudité, il ferait peur à tout le monde? Mais si vous ne voulez pas que les hommes croient à l'efficacité de leurs efforts, si vous voulez leur arracher non-seulement l'espoir pour leur âge, mais encore le dévouement à l'avenir, alors, cessez vos déclamations ridicules contre l'égoïsme : car, encore une fois, la conséquence humaine des principes de votre prose et de vos vers, c'est que l'égoïsme seul est sagesse, et le dévouement duperie, puérilité, absurdité, sottise....

Dès avant l'origine de nos temps historiques, ce vieux dogme oriental de la dévolution de l'homme et de la terre au Mal, s'est répandu dans les nations, a corrompu toutes les philosophies, empesté toutes les religions, déterminé sur tous les points du globe l'avortement du génie social, et maintenu plus de deux mille ans de trop l'Humanité hors des voies où Dieu l'appelle. En le combattant, j'ai constaté que l'intelligence humaine est maintenant encore universellement esclave des conséquences de ce dogme; car l'impossibilité du bonheur social sur la terre est une idée qui, bien qu'approchant de sa fin, est aussi puissante aujourd'hui dans le monde où elle règne à l'état d'opinion, que quand elle y régnait comme article de foi, — et cela parce qu'elle s'allie avec l'Égoïsme général, le justifie et le nourrit.

VI.

Ainsi, grâce à la longue influence du mal sur la terre, grâce à des principes faux, à des dogmes malfaisans, promulgués dès le berceau du monde par les Théocraties dont ils servaient la domination, acceptés par l'ignorance des peuples, roulés d'âge en âge dans le grand fleuve de la tradition, et mêlés à toutes les conceptions philosophiques ou religieuses, l'intelligence refuse encore

de croire à la Destinée. C'est en vain que le Génie de l'Humanité, gravitant par les vertus intérieures de sa nature vers la sphère dont les harmonies l'attirent, a élevé, dans les trois derniers siècles, à la gloire et à la puissance humaines de superbes trophées: c'est en vain que nous avons, par la science, conquis la terre et envahi les cieux!

Eh quoi! l'homme, ce ver de terre, cette créature dont vous vous êtes plu à proclamer la faiblesse, l'humiliation, la misère; cette créature jetée sur une terre maudite pour y vivre esclave des éléments, jouet de leurs mouvements désordonnés, et s'y anéantir dans le sentiment de sa propre petitesse; cette créature impuissante, la voici qui dompte ces éléments terribles, qui règle leurs actions, subjugue leurs forces et les soumet, dociles, à ses besoins et à ses plaisirs!..... Les ronces et les épines devaient déchirer et ensanglanter à jamais ses pieds dans les vallons de la terre maudite! et voici que la créature condamnée aux ronces et aux épines arrache les épines et les ronces, ou que, les transformant par la greffe, elle ordonne à leur écorce de s'adoucir, à leurs branches de porter des fruits savoureux!..... Partout où l'homme fait acte d'intelligente volonté sur sa terre d'exil, cette terre d'exil se couvre de fleurs et d'épis, se sillonne de canaux et de routes rapides, se hérisse de cités populeuses, de palais somptueux... Et si nous ouvrons les flancs de cette terre de malédiction, nous les trouvons remplis de trésors... Cette terre d'exil est, à tout prendre, un domaine qui en vaut un autre.

L'homme a puissance de régner sur la terre, de régner sur les eaux, sur les arômes et les airs. Le sol souterrain lui paie tribut. Il assujettit tous les éléments à son service. Quand sa voix se fait entendre au sein de la création, la création écoute et obéit. Tout est soumis à l'homme sur son globe. Il a d'ailleurs exploré les champs du ciel; déjà il en a dressé la carte, reconnu les lois, calculé les mouvements; il a mesuré les dimensions

france et des tribulations, qui eût fait considérer la perpétuelle durée du mal ici-bas comme une chose voulue par Dieu et désirable par ses Saints! Jésus eût convié les hommes à réaliser la loi de Dieu, et il eût proscrit le bonheur universel qui doit résulter de cette réalisation! Loin d'être une vue sublime, une haute révélation, une pareille doctrine n'eût pas même eu le sens commun. — C'est ainsi que quand on ne distingue pas l'*absolu* et le *relatif* dans les enseignements et dans la conception de Jésus, on travestit sa pensée et on lui prête une doctrine déraisonnable et inconséquente jusqu'au ridicule.

XIII.

La doctrine de Jésus, ayant pour but capital l'établissement de la paix et du bien parmi les hommes, en promulguant les idées de justice, de charité, de dévouement à l'humanité, qui pouvaient seules conduire l'esprit humain à la réalisation ultérieure de cette grande pensée, fondait donc une *foi religieuse* qui, loin d'être contradictoire au génie de l'Humanité, à ses attraits, à ses tendances natives, vibrait en parfait accord avec elles. Loin de prétendre abaisser l'homme, humilier sa Raison, en exiger le sacrifice, et briser ainsi l'unité humaine dans ses deux manifestations supérieures, le sentiment et l'intelligence, la foi de Jésus élevait l'homme, purifiait son cœur, exaltait son intelligence, provoquait le développement de l'Humanité dans toutes ses puissances, et se mariait à la plus haute Raison dont elle était le Verbe vivant. Oui, la Raison et la Foi s'accordaient pleinement dans la doctrine du Christ, dans sa religion. Rien n'était plus *raisonnable* que ses enseignements; rien n'exigeait moins le sacrifice de la Raison devant la Foi. En a-t-il été de même des différentes doctrines religieuses que l'on a, après lui, constituées en son nom, et qui ont

formé et forment encore les branches divisées du Christianisme ?

Nous venons de montrer ce qu'était, dans sa pureté, dans sa simplicité et dans sa grandeur, la pensée du Christ et sa doctrine. C'était la voie de la Rédemption du monde, la voie du salut de l'Humanité. Cette pensée se trouva trop large pour les temps, trop forte pour les intelligences qui en reçurent l'expression ; car, hélas ! peu après que le Christ eut payé de sa vie son amour pour l'Humanité, le bon sens de la doctrine commençait à être obscurci par l'ignorance et la subtilité ; et le haut point de vue de la *Rédemption de l'Humanité universelle par l'incarnation universelle de l'Amour dans l'Humanité*, abandonné pour je ne sais quelle doctrine étroite et mystique d'une *Rédemption purement individuelle par les souffrances de Jésus-Christ*. Ah ! Jésus-Christ n'avait point dit qu'il venait racheter l'individu *par ses souffrances*, il avait dit qu'il venait racheter le monde *par sa doctrine*. Il n'avait jamais dit que la clause de la Rédemption était que la Terre se chargeât d'un crime de plus en le faisant mourir ; il avait dit que cette clause était dans l'exécution, par tous les membres de l'Humanité, du grand commandement : « Aimez-vous les uns les autres, » à la sanction duquel il fit l'holocauste de sa vie.

Nous ne pouvons, ainsi que nous l'avons déjà dit, entrer ici dans le développement, d'un haut intérêt pourtant, des causes de l'altération qui dénatura le véritable Christianisme, de si bonne heure que, pour retrouver pure dans les Évangiles la doctrine de Jésus, il faut tenir grand compte déjà de l'état d'esprit de ses biographes et de l'infériorité de leur vue par rapport à celle de leur Maître. Le trait caractéristique de l'infériorité des continuateurs se trouve généralement dans la substitution de la *mysticité* au *bon sens* (1), des hallucinations et des subtilités

(1) Une tentative moderne de formulation religieuse nous a présenté un caractère absolument analogue.

des disciples, à la raison élevée, calme et simple de la doctrine primitive.

Il fut bientôt déclaré que la *Promesse* était accomplie, que la Rédemption avait eu lieu par le sacrifice de Jésus, et, puisque le désordre et le mal continuaient toujours à désoler la Terre, il fallait bien alors prendre cette Rédemption dans le sens étroit et mystique d'un salut *purement individuel et spirituel*, concernant l'autre monde, à l'exclusion de celui-ci, dont l'empire fut dévolu à Satan. La matière et l'esprit furent constitués en dualité hostile, les dogmes orientaux furent repris et formulés dans toute leur rigueur; et la doctrine des deux principes, la mythologie persanne et les théories platoniciennes qui en dérivaient, infectèrent la doctrine du Christ et en troublèrent les eaux pures et limpides. Le mépris du monde devint le fondement de la loi religieuse. La souffrance fut érigée en vertu, proclamée en elle-même agréable à Dieu, et la nature humaine condamnée dans le plus grand nombre des Attraits qui lui ont été donnés par Dieu pour l'accomplissement de sa Destinée terrestre.

C'est ainsi que le lien du temporel et du spirituel fut rompu, que l'unité sociale et religieuse, établie dans la loi de Moïse et résultant de la pensée de Jésus, fut détruite; c'est ainsi que la chaîne de la tradition fut brisée, que la doctrine se constitua en hostilité avec le développement de l'Humanité, et que, se laissant envahir par les dogmes étrangers et reculant au delà de Moïse, elle fonda la GRANDE HÉRÉSIE et le GRAND ILLOGISME qui ont malheureusement prévalu dans toutes les Écoles chrétiennes. Toutes les Églises, en effet, après quelques siècles avaient définitivement rompu avec la tradition primitive ou mosaïque, subi le joug des dogmes étrangers, et porté la contradiction dans leur sein; car toutes en arrivèrent à condamner, au nom de Dieu, l'idée du bonheur sur la Terre, en même temps que la pensée propre de Jésus, se développant en elles, conviait l'Humanité à réaliser

les conditions de son bonheur et de son salut sur la Terre (aussi bien que dans les vies ultérieures), en y réalisant et y universalisant les conditions de la justice et de l'amour. Chose étrange ! les prêtres chrétiens enseignaient et enseignent encore : 1° qu'il faut aimer la souffrance en elle-même (1), et se garder de chercher le bonheur sur la Terre ; 2° que le Christianisme est la seule religion qui puisse établir et assurer la paix, la prospérité et le bonheur des peuples....

XIV.

Ainsi, deux forces contraires, deux pensées divergentes, deux tendances incompatibles furent déposées dans le Christianisme historique : l'*Œuvre propre* du Christ, qui continuait la tradition biblique et poussait l'Humanité en pleine voie de développement et de Rédemption ; et l'*Œuvre hérétique* des théologiens chrétiens, qui brisait la tradition, condamnait la nature humaine, réprouvait l'ASSOCIATION de l'Humanité avec le Monde, et lui défendait de marcher à la conquête de sa Royauté terrestre.

L'histoire des progrès accomplis dans la grande industrie, dans les arts, dans les sciences, dans le développement de la puissance humaine, notamment pendant les trois derniers siècles, est l'histoire de la lutte du Génie de l'Humanité (2) d'accord avec le principe de Jésus, contre les entraves imposées par ce dogme, — que l'on est obligé d'appeler le dogme *chrétien*, puisqu'il a été le fondement dogmatique du *Christianisme historique*, quoi-

(1) *D.* Pourquoi J.-C. est-il venu au monde dans une étable? *R.* Pour nous apprendre à aimer la pauvreté, l'humilité et les souffrances. — Voilà ce que demande et ce que répond encore le Catéchisme ; et ceci n'est point dit dans un sens relatif, mais dans un sens absolu.

(2) J'ai eu occasion de traiter avec quelque étendue cette question dans la brochure intitulée : *Trois Discours à l'Hôtel-de-Ville.*

qu'il soit la négation même du *Christianisme pur*, de la doctrine de Jésus, doctrine essentiellement favorable au développement de l'Humanité.

Le Christianisme historique s'étant laissé envahir par un principe étranger, hérétique, directement opposé au Génie de l'Humanité, aux Tendances qui la portent à prendre possession du Gouvernement du Monde, et ne pouvant cependant renier Moïse et Jésus, ne s'imposait pas seulement une contradiction doctrinale perpétuelle; il engendrait en outre une contradiction pratique monstrueuse qui devait singulièrement contribuer à détruire l'autorité de l'Église. Car comment les peuples pouvaient-ils rester indéfiniment respectueux spectateurs de la contradiction des actes de l'Église, de ses envahissements temporels, de son luxe, de ses richesses, de son avidité *pratique*, avec ses paroles, ses anathèmes *théoriques* contre les biens du Monde? L'Église ayant accepté un principe contraire à la nature humaine ne pouvait éviter, en tant que servie elle-même par des hommes, de se constituer, par ses actes, en protestantisme permanent contre son principe. En bonne logique, l'Évêque, pour être légitimement le *Chef spirituel* de son diocèse, aurait dû en être l'homme le plus pauvre, et le Pape n'était qu'un Scandale, s'il se trouvait dans la chrétienté un homme plus dénué et plus humble que lui. Or, il y a toujours eu dans l'Église flagrant désaccord entre les actes et le principe (1), jusque là que les Pontifes suprêmes de la

(1) Quelques mois après ma première communion, l'évêque de notre diocèse fit une tournée pour administrer à ses ouailles le sacrement de confirmation. Il arriva chez nous avec un train, des laquais, un équipage. C'était un spectacle inconnu dans notre petite ville. Le lendemain il officia et nous fit un sermon superbe sur le mépris des biens de ce monde, sur la nécessité d'aimer, pour gagner le ciel, la pauvreté, l'humilité et les souffrances. Malgré ma ferveur, la contradiction du sermon avec le train du prélat me scandalisa, me choqua vivement, et me fit faire des réflexions qui n'étaient pas dans l'ordre des meilleures dispositions à recevoir l'onc-

religion qui condamnait les biens vils de ce monde, s'en montraient avides au point de donner, à comptoir ouvert, les biens de l'autre en échange. Cette contradiction était un scandale permanent, qui devait amener l'affaiblissement moral de l'Église et préparer sa ruine (1).

XV.

L'hérésie religieuse que nous signalons produisit donc deux grandes contradictions dans l'Église et dans la Doctrine :

1° Contradiction fondamentale des principes entre eux :

2° Contradiction scandaleuse des actes et des paroles ;

Et, ce qui est capital, elle mit la doctrine en guerre

---

tion sainte. Quinze jours après, grâce à mon évêque, ma foi très-ardente avait été brisée sous les coups répétés des questions que ma logique, si violemment éveillée, se posait sans cesse. Ces réflexions de l'enfant de dix ans et demi sont celles que les masses ont faites, et elles ont bien plus miné l'autorité de l'Église dans l'esprit des peuples, que les discussions théoriques des philosophes, dont l'Église s'est plainte avec tant d'amertume. (*N. de la 1re Éd.*)

(1) On croit généralement aujourd'hui que Rome ne trafique plus sur les *indulgences*, ou que cette partie est du moins entièrement ruinée en France; c'est une grande erreur. Dernièrement une personne, assez haut placée, s'entretenant familièrement de ce sujet au Vatican avec un Cardinal de la cour de Rome, lui dit : — « Tout au moins, monseigneur, si vous livrez encore des *indulgences*, ce commerce par le temps qui court ne doit plus être d'un grand rapport, surtout en France. » — « Détrompez-vous, » répondit en souriant le Cardinal, « votre France nous donne encore plus d'un million par an pour *indulgences*, et vous ne sauriez croire, ajouta le Cardinal, « à quelle quantité de révélations de famille et de crimes inconnus cette somme correspond. » — Je certifie cette réponse, qui, heureusement, donne à penser que, si Rome bénéficie encore sur les indulgences, c'est au moins en exigeant la confession et le repentir des crimes qu'elle absout, et non plus, ce qui était le comble de l'immoralité, en accordant l'impunité spirituelle pour *les péchés et les crimes* à commettre. Il y a donc eu progrès. (*N. de la 1re Éd.*)

avec la nature humaine, avec les tendances de l'Humanité et son génie; de telle sorte que la religion, historiquement constituée sur cette hérésie, disputa à l'homme la route du progrès, tandis que sa tâche était de la lui ouvrir.....

Notre but n'est pas de récriminer ici contre ce qui a été fait. Il faut tenir compte des temps et des circonstances, et on ne saurait nier qu'il n'y ait eu de grands cœurs parmi ceux qui ont mis le plus de zèle à engager l'intelligence dans ces erreurs. Mais ces erreurs n'en ont pas moins entraîné des résultats déplorables. Si le Christianisme avait été un développement pur, logique, large et compréhensif de la doctrine de Jésus, l'esprit humain descendant le cours majestueux d'une tradition imposante, dont la source remontait à l'origine du monde, pouvait, sous la puissance combinée de la Raison et de la Foi, avancer à pleines voiles vers la Rédemption promise, vers sa Destinée de gloire et d'harmonie. En acceptant dans son sein une contradiction de principe et un dogme opposé au Génie de l'Homme et à son développement, la doctrine, hélas! paralysait le Génie humain au lieu de le stimuler, l'égarait au lieu de le guider, et introduisait dans son propre sein un germe fatal de dissolution.

Aussi est-il facile de voir comment ce principe funeste, dont l'Église ne sut jamais apercevoir le danger pour elle-même, prépara les succès négatifs du protestantisme et de la philosophie. — Dans la contradiction des actes et des paroles, Luther trouva un fort beau joint où introduire le levier du protestantisme, qui fit crouler de si larges pans de l'édifice. Le protestantisme, malheureusement, ne fut qu'une œuvre de révolte, une œuvre sans vue d'avenir, et, en somme, fort peu compréhensive. Par réaction contre les pompes mondaines et le luxe scandaleusement illogique de Rome, le protestantisme établit un culte nu, froid, décoloré; il fonda un fanatisme abstrait, et se complut dans la raideur et

l'étroitesse d'un puritanisme qui renforça, de tout son orgueil et de toute sa haine contre Rome, les teintes tristes, sombres, lugubres, du dogme de la malédiction du Monde. Le protestantisme a sans doute aidé la raison à s'affranchir de l'autorité ancienne par une révolte devenue malheureusement nécessaire; mais considéré en lui-même et *dogmatiquement*, il est très-certain qu'il n'a n'a été qu'une *œuvre de dissolution à tendance fortement rétrograde.*

A son tour, la philosophie a été, elle aussi, une *œuvre de dissolution*, mais *à tendance ultrograde ou progressive.* La philosophie, en effet, sans voir clairement l'avenir, sans affirmer religieusement à l'homme qu'il est fait pour une Destinée déterminée, pour une Harmonie préétablie, sans lui apporter un dogme nouveau, sans lui donner la foi pleine et forte que Dieu l'appelle à prendre en main le gouvernement du monde pour y universaliser la Paix, l'Ordre, le Travail attrayant et le Bonheur; la philosophie a levé la condamnation que le Christianisme avait jetée sur le Monde, elle s'est enorgueillie des conquêtes de l'Homme, elle l'a poussé dans les voies de la science et des arts, elle a applaudi aux développements de sa puissance, excité ses forces, émancipé sa raison, glorifié et embrasé son génie.

Il est manifeste que le mouvement de l'esprit philosophique moderne, considéré de haut, apparaît dans sa réalité comme une réaction du Génie de l'Humanité, non pas contre le Christianisme de Jésus, mais contre les doctrines hérétiques et anti-humaines de ses successeurs. Et en vérité, que peut reprocher l'Église à l'esprit moderne? d'avoir fait un retour de dix-huit cents années pour retrouver, pure, la doctrine de Jésus, ou, si mieux vous aimez, d'avoir conservé du Christianisme tout ce que Jésus y avait mis, en rejetant l'alliage des dogmes funestes ou absurdes qui, depuis dix-huit cents ans, altéraient la doctrine impérissable du Maître? Qui, en effet, dans notre siècle, a prêché contre le vrai Christia-

nisme, contre les principes du Christ, contre cette doctrine de paix, d'amour et d'union de la famille humaine, qu'il a apportée sur la terre, qu'il disait être toute la loi et les prophètes, et pour laquelle il est mort sur la croix? Personne. — La philosophie, la première, a adopté, a proclamé, a propagé ces principes et cette doctrine. Je me tiens pour fort assuré que Jésus-Christ reconnaîtrait comme orthodoxe telle œuvre de la philosophie du XVIII^e^ ou du XIX^e^ siècle, beaucoup plutôt que telle œuvre de la théologie catholique la plus pure. Aussi est-il très-vrai de dire, en parlant du Christianisme véritable, du Christianisme essentiel, qu'il est aujourd'hui répandu chez tous les peuples civilisés, et qu'il possédera certainement l'univers entier; car l'excellence de la doctrine de la paix, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, est acceptée en principe par tous les peuples civilisés, et sera reconnue un jour par toutes les nations plongées encore dans les ténèbres de la Sauvagerie et de la Barbarie.

XVI.

Mais ce qui n'existe pas aujourd'hui, ce qui n'a jamais existé, ce qui doit être l'objet des efforts de tous les hommes religieux, c'est l'application de l'idée, la réalisation du but, l'établissement du Christianisme pratique. — EN THÉORIE, en profession de foi morale, sans doute notre société est chrétienne, puisqu'elle reconnaît et confesse l'excellence de la doctrine de Jésus. EN PRATIQUE, elle ne l'est nullement. L'idée du Christ règne dans le domaine des idées; elle a pénétré les esprits, et la philosophie a beaucoup contribué à cette conquête; mais l'idée du Christ ne gouverne aucunement les relations sociales. Elle n'est pas le moins du monde incarnée dans les faits. Notre société l'honore, elle ne lui obéit pas. — Que cela soit, rien n'est moins étonnant; puisque, jusqu'à nous, les chrétiens catholiques et les chrétiens

philosophes eux-mêmes n'ont su tendre au Christianisme pratique que par de *simples exhortations morales adressées à l'individu*, exhortations dont l'impuissance est prouvée par l'expérience des siècles, et qui, inondassent-elles le globe pendant des milliers d'années encore, n'auraient pas plus d'effet pratique qu'elles n'en ont eu jusqu'ici, *tant que la forme sociale continuera à mettre en guerre les intérêts et les passions des hommes.*

C'est une déraison, c'est une très-réelle folie que d'en rester toujours inintelligemment et routinièrement à cette stérile moralisation de l'individu, de s'adresser toujours et exclusivement à l'individu, comme si les circonstances sociales qui pervertissent l'individu, qui impriment de fausses marches à ses passions, et d'où vient tout le mal, n'étaient absolument rien! Est-il une plus étrange chimère, une plus déraisonnable utopie que d'attendre le Bien de l'universalisation de la vertu individuelle dans des circonstances sociales dont la nature est d'étouffer la vertu et de faire pulluler le vice; où le vice a toujours été la règle et la vertu l'exception; où les hommes vertueux ne peuvent pas même parvenir à vivre ensemble et à s'entendre? Mais, grand Dieu! voilà bien assez long-temps que l'expérience dure, et ils sont tous assez ridicules, ces moralisateurs éternels qui depuis tant de siècles versent abondamment leurs eaux morales dans des vases percés, sans avoir pu comprendre encore qu'autant que les vases resteront en cet état, ils ne parviendront jamais à les remplir?

Si encore cette manœuvre n'était que ridicule, on pourrait s'en consoler; mais ce travail de Danaïdes a si bien prévalu, qu'il a ôté jusqu'à la pensée du travail utile. Toutes les forces étant employées à moraliser et remoraliser vainement les individus, dans l'espérance de les amener au bien, on n'a pas songé à attaquer le mal à sa source, c'est-à-dire, dans la constitution sociale qui l'engendre, qui *tourne au mal* les passions et les facultés natives qu'un autre ordre de choses *tournerait au bien*.

Ainsi la foi à l'efficacité des vaines paroles d'un moralisme impuissant a trompé l'intelligence et l'a empêchée de vaquer à son œuvre.

Pour réaliser la pensée d'amour et d'union, il fallait construire des institutions sociales; on n'a construit que des sermons.

Si nous recherchons la cause de cette fallacieuse direction de l'intelligence, nous la trouverons encore dans l'influence fatale de ce dogme du MÉPRIS de la Terre et des choses de ce Monde. Comment, en effet, sous l'action de ce dogme, dont toute l'énergie était employée à détacher l'Homme de la Terre, eût-on pu reconnaître que l'arrangement et l'organisation des choses de la Terre était la question capitale du règne de l'harmonie sur la Terre, la condition souveraine de l'établissement du bien, de l'accomplissement de la loi de Jésus? Jésus avait indiqué le but, l'union religieuse de la famille humaine. La tâche de l'intelligence humaine était de découvrir les institutions sociales capables de réaliser cette union; et voici que le dogme, enseignant qu'il faut abandonner et mépriser tout ce qui concerne la Terre, renferme, dans le cercle étroit d'une vaine moralisation individuelle, cette grande pensée du Christ, qui ne peut devenir féconde qu'à la condition de conduire l'intelligence à la découverte d'une bonne organisation des choses de ce monde!...

XVII.

Nous avons montré comment la doctrine de Jésus, qui devait pousser l'Intelligence à poser et à résoudre le problème de la Destinée sociale, a été frappée de stérilité par l'adjonction des dogmes étrangers dont l'influence, donnant le change à l'esprit, lui enleva le champ des spéculations sociales pour l'abîmer dans d'oiseuses, d'égoïstes et de stériles contemplations mystiques, ou pour

le jeter dans le système d'une moralisation individuelle impuissante. Nous avons montré comment ces dogmes s'étant, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, opposés à la marche de l'Humanité vers la conquête de sa Destinée terrestre, l'esprit humain, sollicité par l'instinct de son développement, avait dû peu à peu se dégager des entraves de ses dogmes en se dégageant de l'autorité de l'Église qui les imposait. L'Église ne voulant point lever la condamnation qu'elle avait portée sur le monde, il était inévitable que le monde finît par divorcer avec l'Église.

Ce divorce, accompli dans les idées de la société moderne, a été enregistré par la philosophie. Tout homme de bonne foi et libre de préjugés reconnaîtra que cette séparation doit être exclusivement attribuée à l'obstination avec laquelle l'Église a maintenu l'entrave, les dogmes introduits dans le Christianisme postérieurement à Jésus. Et en effet, l'esprit moderne, en se dégageant de l'Église, a retenu les principes promulgués par Jésus et les a propagés avec ardeur; — quoiqu'il n'ait pas su, jusqu'à nos jours, réaliser la transformation sociale qui aurait eu la puissance de leur donner la vie, de les incarner dans l'Humanité.

Ne craignons pas de le dire, ce divorce de l'Église et du Monde, cette révolte contre l'autorité dont le vaste réseau et l'imposante unité couvraient l'Europe, ont été en eux-mêmes un grand malheur; car si une autorité pareille avait su comprendre que sa tâche n'était pas seulement de tirer quelques âmes des griffes du démon, mais de conduire l'Humanité entière à ses Destinées glorieuses, si elle avait su conserver sa domination sur l'esprit des peuples en marchant toujours à leur tête, de grands maux, des luttes déplorables et de longs retards nous eussent été épargnés. Notre âge n'eût point subi les tortures du Scepticisme, les cruelles douleurs du combat de la Foi et de la Raison, de l'Autorité et de l'Intelligence; le Génie des Révolutions n'eût point ébranlé les

de la *Promesse*. Il ouvrait la voie de l'accomplissement. Il ne voulait point briser l'unité antique de la loi religieuse et de la loi sociale; il voulait, au contraire, préparer la transformation sociale par le développement de la tradition et par la transformation de la loi religieuse.

Cela est incontestable, et résulte clairement de sa parole et du caractère même de sa doctrine, pour qui sait apprécier ce caractère dans son essence, et distinguer, dans les prédications du Christ, ce qui était enseignement d'application présente, consolation transitoire apportée aux souffrances transitoires, et ce qui était enseignement absolu et vue d'avenir.

Mais appuyons un moment sur cette réflexion que nous recommandons à toute l'attention du lecteur : — Avant que la doctrine d'union, d'amour et de paix, promulguée par Jésus, eût reçu ses développements ultérieurs, trouvé sa forme, ses voies et ses moyens de réalisation; avant qu'elle fût passée de l'existence *potentielle* et *spirituelle* à l'existence *actuelle* et *sociale*; avant qu'elle fût universellement pratiquée, qu'elle fût enfin incarnée dans l'Humanité (ce qui n'est pas encore accompli aujourd'hui, 1800 ans après la promulgation): pendant tout ce laps de temps compris entre la promulgation et l'accomplissement, la Terre ne pouvait cesser d'être la vallée désolée des larmes et des douleurs : cela est certain. — En livrant sa pensée à ses disciples, en les investissant de la sainte mais dure mission d'en opérer le développement, en les envoyant prêcher cette pensée par ce Monde sanglant qu'elle devait purifier et métamorphoser un jour, Jésus devait les prémunir contre les grands obstacles qu'ils rencontreraient par les chemins du Monde. Il devait fortifier les pieds contre les pierres, les ronces et les épines; il devait fortifier les âmes contre les afflictions, enseigner à supporter des maux inévitables avec courage, avec résignation, avec cette calme et sainte puissance qui pousse au cœur de quiconque se dévoue

sérieusement au bonheur de ses frères et marche dans les voies de Dieu. Il devait enfin exalter les mérites des hommes qui subiraient pieusement les tribulations rencontrées dans la voie de la loi et de la doctrine, proclamer saintes ces souffrances, proclamer *Heureux et Élus de Dieu*, ceux qui aimeraient mieux souffrir par dévouement à l'Humanité que de s'abriter dans les basses jouissances d'un lâche et dégradant égoïsme. *Heureux qui aura souffert en portant ma loi.* Et en vérité ne sont-ils pas les Heureux et les Élus du Seigneur, ceux qui, avec une profonde résignation, naturelle ou conquise par la volonté, à toutes les tribulations qui leur viennent, se vouent entièrement au culte de l'Humanité et au développement de la loi de Dieu? Les Élus du Seigneur et les Heureux seraient-ils, par hasard, ces êtres à face humaine qui, comme de grossiers animaux, n'ont pour objet de leur affection, pour unique but de leurs actes, que leur propre personne et leur seule matière?

Jésus devait donc prévoir et prédire les afflictions, sanctifier la résignation, sanctifier les douleurs de ceux qui marcheraient dans sa loi. Mais cette sanctification des souffrances nécessaire à l'accomplissement de la loi, aux grands et durs et longs préliminaires de sa réalisation sur notre Terre, pouvait-elle signifier, ainsi qu'on a eu l'insigne déraison de le croire, que Jésus ordonnait d'aimer la souffrance pour elle-même et comme étant en elle-même agréable à Dieu? Cette sanctification de la souffrance n'était-elle pas *relative?* Ce qui sanctifiait la souffrance n'était-ce pas son objet, l'établissement de la loi de Dieu sur la Terre et du bonheur de l'Humanité; et n'est-il pas absurde au premier chef d'avoir pris le relatif pour l'absolu, la transition pour le terme, d'avoir substitué l'accessoire au principal, d'avoir fait, enfin, de la doctrine de Jésus qui se proposait comme but définitif l'établissement général du bien, de la justice, de l'union, de l'harmonie sur la Terre, une doctrine qui se serait proposé d'universaliser sur cette Terre l'amour de la souf-

grâces. Vous avez tonné contre les idolâtres qui offraient à leurs dieux, croyant mériter leur faveur, le sang de quelques victimes humaines..... et, malheureux que vous êtes! vous aviez conservé, perfectionné et raffiné ce principe détestable, en proclamant que l'holocauste de toutes les douleurs humaines était l'offrande la plus agréable à notre Père céleste, plein de bonté et de miséricorde!

Dans quel but donc le catholicisme et le protestantisme continuent-ils encore à plaider un dogme suranné? Pourquoi s'acharnent-ils, si infructueusement et si maladroitement, à associer encore aux vérités du Christianisme, acceptées par l'esprit moderne et propagées par la philosophie elle-même, une cause perdue, perdue sans retour, des principes hostiles au développement de la société, dont la société ne veut plus, dont elle ne tiendra certainement aucun compte? Au milieu de ce mouvement qui emporte toutes les forces vers l'industrie et le travail (dont l'essence est de produire, d'enrichir, de pacifier, et qui n'attendent plus qu'une *organisation convenable* pour mettre l'Humanité en possession de tous les beaux fruits matériels, moraux et religieux, dont elle est appelée à jouir); dans des temples où le clergé lui-même se plaît à entasser toutes les coquetteries de l'art, toutes les séductions du luxe, et émaillant de ces chaires sculptées, peintes, enjolivées et dorées à merci, nous entendons des voix qui grondent, au nom de Dieu, contre les biens de ce monde! qui tonnent contre les jouissances de l'industrie et de l'aisance, contre les pompes des arts et du luxe, et qui anathématisent, en phrases élégamment cadencées, ce Monde que l'on s'obstine, comme aux plus sombres jours du moyen âge, à appeler l'Empire de Satan!...

Quoi donc? mon expression n'est pas assez forte si je dis que vous subissez le joug du Monde; pour être vrai, je dois dire que vous adorez le Monde, que vous lui dressez des autels dans vos temples, que vos temples mêmes sont ses temples à lui : et ces temples que vous lui avez éle-

vés, où vous entretenez avec soin son culte et sa magnificence, retentissent de vaines imprécations que lui prodigue avec une fougue puérile votre faconde vaine! Que signifient de pareils sermons dans de pareils temples (1)? et pourquoi vous plaisez-vous à vous déconsidérer ainsi vous-mêmes et à compromettre, par des inconséquences solennellement ridicules, les enseignements que le Christ a laissés aux hommes, et la doctrine dont vous devriez être les plus purs et les plus intelligents organes? Dans leurs temples nus et dépouillés, les orateurs protestants, au moins, conservent une logique apparente, puisque le temple protestant ne proteste pas, comme le temple catholique, contre la parole dont ses voûtes retentissent. — Remarquez bien que nous ne vous demandons pas de satisfaire la logique en transformant vos temples et en vous mettant à l'unisson du protestantisme, mais bien en transformant votre parole.

Nous n'ignorons pas qu'à envisager le *mépris des biens de ce monde* du côté de la rétho**r**ique, c'est un fort beau texte de sermon, et que l'on peut sur cette réprobation construire très-facilement des périodes de la plus belle allure. C'est là certainement une des raisons principales pour lesquelles nos prédicateurs se plaisent tant à ce texte. Il y a de si formidables antithèses, de si beaux effets dramatiques, dans cette matière! Mais outre que ces effets sont bien rebattus, qu'ils sentent fort l'amplification de collège et appartiennent de droit à la littéra-

(1) Allez écouter un sermon contre le monde et le luxe, dans l'église de *Notre-Dame de Lorette*, et essayez d'accorder les idées que le catholicisme vous y donne par les yeux avec celles qu'il vous y donne par les oreilles! Pourquoi le clergé qui vient de décorer cette église comme une salle de bal, et qui même y monte de fort jolis concerts tout en y sermonnant comme nous disons, ne prend-il pas le costume fashionable et ne court-il pas les bals pour y prêch**e**r le mépris du monde aux dames pendant la valse et la contredanse? Je verrais là une *costume* nouvelle, mais non pas une *logique* différente. (*Note de la 1re édition.*)

ture facile, à l'éloquence de pacotille, des convenances de rhétorique ne devraient en aucun cas, surtout dans la chaire religieuse, faire manquer aux convenances de la raison et du bon sens. Or, il n'y a pas de raison à prêcher, sans relâche, à une société, des commandements qu'on la sait fort décidée à ne mettre pas en pratique, et auxquels on est bien décidé soi-même à ne pas obéir; et il n'y a pas de bon sens à associer la religion que l'on est chargé de défendre, à une idée fausse et funeste que l'on sait parfaitement perdue et perdue sans retour.

De bonne foi, nos prédicateurs et nos écrivains puritains, catholiques ou protestants, croient-ils qu'ils peuvent être pris au sérieux? qu'à leur voix la société va abandonner l'Industrie pour s'absorber dans de fainéantes contemplations, et cesser de travailler pour s'administrer la discipline? De bonne foi même, ces messieurs désirent-ils qu'on les prenne au sérieux, qu'on obéisse à leurs théories? souhaiteraient-ils que leur éloquence amenât chacun à se détacher du monde, à abandonner le travail, la production, les arts et tout ce qui est nécessaire à la vie, à la force, à la richesse et au progrès de la société? Quelle société serait possible, si, conséquemment au dogme absurde du mépris du monde et de ses biens, l'homme cessait toute association de son activité et de son intelligence avec cette Terre à laquelle Dieu a donné la bienfaisante fécondité qui nous fait vivre?

Chose étrange! les prescriptions et les dogmes de ces messieurs, exécutés à la lettre, dissoudraient, ruineraient la société! Si nous étions tous parfaits à leur manière, notre génération s'éteindrait dans les jeûnes, dans les macérations et dans la misère; et, non contente de son douloureux et lent et pieux suicide, elle se garderait de procréer une génération qui la remplaçât, car la continence absolue, au dire des mêmes doctrines, est plus agréable à Dieu que les unions même légitimées par le sacrement!

Ministres de Dieu, les lois de Dieu sur l'homme sont écrites dans la nature de l'homme, dans les attraits normaux de son âme et dans les organes de son corps. Si Dieu voulait que nous accomplissions des lois opposées aux lois de notre Être dont il est l'auteur, en vue desquelles il nous a créé des organes et des attraits naturels; S'IL NOUS FAISAIT VOULOIR ET NOUS DONNAIT DES ORGANES POUR ACCOMPLIR, ET SI, EN MÊME TEMPS, IL NE VOULAIT PAS L'ACCOMPLISSEMENT DE CE QU'IL NOUS FAIT VOULOIR ET NOUS EN PUNISSAIT, il serait le plus inepte des Êtres ou le plus odieux des tyrans... Avisez donc, si vous voulez que vos frères respectent vos enseignements, si vous voulez reprendre sur eux une légitime influence, à ne pas faire tomber Dieu dans des contradictions méprisables; car à ces contradictions nous ne vous reconnaîtrons pas pour les vrais interprètes de la Raison divine. Si vous restez inférieurs même à la Raison du siècle, vous qui devriez l'éclairer et la guider, la Raison du siècle passera à côté de vous avec le sourire d'un juste dédain; et votre puissance, qui pourrait encore ressusciter, glorieuse et grande, à la condition d'être intelligente et propice au Monde, achèvera de périr... Ne voyez-vous pas qu'en prêchant le suicide à la Fille de Dieu sur la Terre, à l'Humanité qui a grandi et qui sent sa vie et ses forces, vous vous suicidez vous-mêmes?

Il faut le dire à l'autorité religieuse comme à l'autorité politique : Vous ne pouvez ni dompter ni réduire le monde, vous pouvez seulement le gouverner. Mais vous ne le gouvernerez qu'à la condition de reconnaître et de comprendre sa vie réelle, la vie réelle et actuelle de la société, et d'agir conformément aux convenances de son développement matériel et spirituel. Que si, par aveuglement ou par obstination, vous vous renfermez dans les formes usées, impuissantes et fausses d'un passé, passé sans retour, vos temples seront comme des tombeaux vides au milieu d'une cité active et populeuse, et de nouveaux temples, qui seront les *temples des vivants*, s'élève-

ront à côté des tombeaux des morts : — car le sentiment religieux, ce haut et impérieux besoin de la belle nature humaine, ne peut périr dans les sociétés ; et les sociétés, en religion comme en politique, finissent *par se faire satisfaction* quand on refuse *de leur donner satisfaction*.

Ne vaudrait-il pas mieux pourtant qu'une transformation nécessaire, inévitable, forcée par le développement de la vie sociale et BONNE, se développât par l'autorité ancienne, que contrairement à cette autorité, ou à côté d'elle et sans son concours ? Et comment cela pourrait-il être, si vous vous obstinez à poursuivre vous-mêmes l'amoindrissement de votre influence en continuant à tenir aux hommes de notre temps un langage qui n'est plus de notre temps, un langage qui n'a aucun rapport avec la réalité des choses, avec la vie de la société, ou qui ne s'y rapporte que pour la foudroyer par des anathèmes, grotesques à force d'être solennellement impuissants ? La société d'aujourd'hui n'est pas un monastère du XII^e^ siècle : Paris n'est pas un cloître et ne se dispose guère à le devenir ; et cependant vous nous parlez comme si cela était ou pouvait être ! Aussi, pendant que vous demeurez dans ce monde qui n'existe pas, dans ce monde conventionnel, le monde réel marche, vit, agit, bien ou mal, *mais sans vous*, sans votre concours, sans votre influence, sans seulement écouter vos sermons ; ou, si par hasard, par caprice, par mode ou par passe-temps, il en écoute un, il dit : « Ce prédicateur a un bel » organe, ce prédicateur n'improvise pas bien, ce prédi- » cateur a beaucoup de talent..... ; » et sur des éloges ou des critiques de ce genre, il retourne à la vie réelle et à ses affaires..... Ce n'est certes pas là l'effet que je voudrais de la parole du prêtre. Mieux vaudrait l'absence de culte que ce simulacre sans vie et sans influence.

XIX.

Mais, dites-vous, le mal vient de ce que le Siècle est sans religion.

Holà! ces paroles par lesquelles vous portez accusation contre le Siècle sont précisément votre condamnation; car elles soulèvent un POURQUOI formidable qui retombe sur vous de tout son poids et vous écrase... POURQUOI *le Siècle est-il sans religion?* —Direz-vous que l'homme ne naît plus avec le besoin religieux, avec la capacité du sentiment religieux, avec la faculté religieuse? Non; car l'enfant qui vient au monde aujourd'hui n'est pas différent de celui qui venait au monde il y a cinq cents ans, il y a mille ans, il y a vingt siècles. Non encore; car le besoin d'une satisfaction religieuse est tel, qu'aujourd'hui même il conduit dans vos temples des hommes qui n'ont pas foi en vous, mais qui, à défaut de la réalité dont le besoin les tourmente, vont y chercher des ombres en peinture...

POURQUOI *donc le Siècle* est-il sans religion? — PARCE QUE VOUS, *dont la fonction était de maintenir, de cultiver, de développer la Religion dans la société, vous avez manqué à vos fonctions et fait défaut à votre tâche!*

Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez en disant : *le Siècle est sans religion!*

Le Feu Sacré est éteint! — Et voici que le Collége des Vestales, à la garde duquel il était confié, et qui l'a éteint ou laissé éteindre entre ses mains, paraît devant le Peuple Romain... Vous croyez que le Collége des Vestales se présente de l'air morne et contrit des accusés, des coupables et des suppliants? Non point, en vérité. C'est la tête haute et d'un ton accusateur, qu'il s'adresse à la foule et prétend la condamner en la frappant de cette parole : *le Feu sacré est éteint!*

Église catholique! oui, la société est sans religion.....

Et c'est pourquoi la société vous demande compte ; car c'est vous qui vous étiez chargée d'alimenter le sentiment religieux dans son sein ! Qu'avez-vous fait du Feu sacré confié à votre garde ? et pourquoi aujourd'hui le Feu est-il éteint ? La société vous avait-elle rien refusé de ce qui était nécessaire à l'accomplissement de votre ministère, elle qui s'était livrée sans réserve à votre toute-puissance !

Vous rejetez la faute sur l'esprit de révolte, sur l'incrédulité et la perversité des temps modernes..... Eh ! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par le fait même qui vous accuse et qui vous condamne ? Car d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité et de perversité dont vous parlez ? N'est-il pas le fils de vos œuvres ? Vous avez possédé la société tout entière, vous l'avez tenue tout entière entre vos fortes mains pendant des siècles. Vous preniez les générations dès le jour de la naissance ; vous marquiez *de votre signe* les enfants des hommes avant qu'ils eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez autorité sur eux jusqu'au tombeau..... Que dis-je ? Votre autorité s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la tombe elle-même et réglait les comptes de l'Éternité ! Aucun acte de la vie, aucun homme ne vous échappait, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Vous façonniez à votre convenance l'esprit des enfants du Pâtre et l'esprit des enfants du Roi. Le réseau de votre domination enlaçait les palais et les chaumières et couvrait la terre ! Église catholique ! vous seule avez eu la plus formidable puissance qui fut jamais ; car vous seule avez réalisé, pour votre principe, un *système d'enseignement un et universel ;* et aujourd'hui encore, quand l'Université, qui d'ailleurs accepte votre enseignement, donne à quelques centaines de mille créatures humaines, en France, son instruction spéciale, vous donnez la vôtre, dans vos chaires, à trente-deux millions d'enfants !

Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élevé, gouverné la société tout entière pendant des siècles, que

vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion et récriminer de ce que le monde vous échappe? Eh! si la Société vous échappe, malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heureuse et maternelle, était devenue singulièrement lourde, oppressive, hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le développement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, toute autorité, ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANTS, pourquoi et comment l'Humanité se serait-elle dressée contre vous? Si vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et comment auriez-vous perdu votre influence? Car vous étiez omnipotente, et l'esprit de révolte, d'insubordination et d'orgueil individuel, dont les générations modernes sont maintenant pénétrées jusqu'aux os, n'était pas né.

Église, Église! pourquoi vos fils se sont-ils tournés contre vous? Les philosophes et leurs pères ont été vos fils et vos élèves.

Église! vous n'avez pas voulu marcher avec l'Humanité qui a marché; vous n'avez pas voulu enlever vous-même, en modifiant vos dogmes barbares, ou en les laissant tomber dans l'oubli et passant outre avec l'intelligence moderne, vous n'avez pas voulu enlever les obstacles que vos dogmes faisaient sur notre chemin; vous n'avez pas voulu tenir aux Peuples grandis en force, en raison, en intelligence, à l'Europe policée, industrieuse et savante, un autre langage que celui avec lequel vous soumettiez, dans les premiers siècles, les grossières légions des Goths, des Huns et des Vandales; vous ne voulez dire ni plus, ni moins, ni autrement aux Français d'aujourd'hui, que vous ne disiez aux Franks de Clovis ou de Mérovée...

A cela vous répondez que c'est ce qui fait votre gloire, car la vérité est identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux, et ne saurait varier au gré

des circonstances. — Le principe est juste, mais ne démontre point la justesse de l'application que vous en faites. La vérité ne change pas : les vérités mathématiques découvertes par Pythagore, Platon, Euclide et Archimède, sont certainement tout aussi vraies aujourd'hui qu'au temps où ces géomètres les découvrirent. Il en est manifestement de même de la loi morale proclamée par Jésus. Mais si l'invariabilité est un des caractères de la vérité, cela ne prouve nullement qu'une erreur devient une vérité par l'obstination qu'une corporation peut mettre à la soutenir invariablement.

XX.

L'homme étant fait pour connaître et aimer la vérité, il arrive que lorsqu'une vérité lui est révélée et qu'il l'a comprise et acceptée, il la conserve sans modification et sans altération dans le trésor de sa connaissance. L'évidence de cette vérité conquise ne diminue pas pour lui au fur et à mesure que son intelligence se développe. Au contraire, cette évidence n'en est que plus profondément et plus généralement sentie dans l'Humanité. Ainsi, *quand une chose est vraie*, l'Humanité *ne peut cesser de la comprendre vraie en s'éclairant davantage*. Voilà pourquoi les vérités géométriques dont nous parlons et la vérité morale du principe de Jésus-Christ, brillent aujourd'hui, dans la liberté de la conscience humaine, d'un jour aussi pur, plus pur même ou au moins plus complet qu'à l'époque où cette conscience en a pris possession pour la première fois.

Quant au dogme de la sainteté du mépris des choses de la terre et du renoncement au monde, vous avez bien pu y croire à une certaine époque et le faire accepter comme un acte de foi, par la prodigieuse et légitime influence de votre supériorité sur des populations incultes et ignorantes, et parce que des nuages épais obscur-

saient totalement encore à cette époque la Destinée humaine. Mais votre obstination à demeurer aujourd'hui dans une erreur que l'esprit humain abandonne, et que vous croyez devoir à vos prétentions d'infaillibilité de prêcher comme vous la prêchiez il y a dix et quinze siècles, prouve certainement la fixité de ces prétentions, mais non pas la fixité du dogme dans la conscience libre de l'homme. Or, c'est cette fixité de l'assentiment de la conscience libre à l'idée qui serait une manifestation de vérité en sa faveur.

Voyez la différence du *vrai* et du *faux*. Au principe de Jésus vous avez mêlé des dogmes étrangers et hérétiques. Pour un temps vous avez fait accepter le tout ensemble aux hommes. Mais au fur et à mesure que l'intelligence humaine, cette noble fille de Dieu, a grandi et s'est débarrassée de ses langes, elle a compris avec plus d'évidence, elle s'est assimilé avec plus de force le principe de Jésus, parce que ce principe, en tant que vérité, était adéquat de cette intelligence dont la vérité est l'aliment essentiel et en quelque sorte la substance intégrante. Et cependant que le principe de Jésus s'élevait, brillant d'un éclat de plus en plus vif, les dogmes faux auxquels il avait été associé et qui bénéficiaient du reflet de sa pure lumière, ces dogmes allaient pâlissant, se ternissant, s'obscurcissant. Et voici que le principe de la paix et de l'amour, qui s'est victorieusement dégagé, dans la conscience humaine, des idées tumultueuses, guerrières, mystiques et barbares du moyen âge, rejette aujourd'hui cet alliage impur des religions antérieures, ce cortège hétérogène des métaphysiques platoniciennes, des cosmogonies et des théogonies égyptiennes et orientales dont étaient imbus les sophistes et les docteurs qui, lors de leur conversion au Christianisme, les introduisirent à flots écumeux dans la doctrine de Jésus.

L'Esprit moderne, en conservant la conception de Jésus, l'excellence du principe de la paix, de l'amour, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu; en repous-

sant les dogmes échafaudés sur les données hérétiques dont nous venons de parler, et notamment le dogme de l'éternelle et fatale malédiction de la Terre, de la colère et de la vengeance du Créateur contre ses créatures, de l'expiation des fautes non commises; en marchant visiblement vers la conception d'un Dieu puissant et bon, qui veut le bonheur de l'Humanité, qui lui permet les plus grandes et les plus belles espérances, qui l'appelle à réaliser sur la Terre, au sein des jouissances légitimes dévolues à son rang, le travail glorieux qui est sa tâche dans l'Œuvre éternelle de l'Harmonie des choses, à prendre dans ce travail et par ce travail un développement qui la conduise à des Destinées ultramondaines plus glorieuses encore..... l'Esprit moderne, en avançant vers cette FOI NOUVELLE, brillante des plus pures et des plus vives clartés de l'espérance et de l'amour, a procédé à la séparation du bon grain de la doctrine de Jésus d'avec l'ivraie des doctrines étrangères. Il a expulsé les *erreurs des nations* introduites dans la doctrine lorsque la puissante main du Christ n'était plus là pour faire obstacle à leur invasion, et qui la dénaturèrent absolument après les premiers siècles.

En obéissant aux tendances que nous signalons, l'intelligence humaine, loin de répudier Jésus, revient donc évidemment à sa pensée même, au Christianisme pur et primitif. Et elle y revient, non pas pour rejeter cette grande pensée dans des régions abstraites, mystiques et stériles, comme firent autrefois les philosophes grecs convertis au Christianisme; non pour la chasser de la réalité actuelle et vivante, non pour la renvoyer du Monde où nous sommes, en la confinant dans celui où nous ne sommes pas encore; pas pour ne lui demander qu'une simpliste et vicieuse *moralisation individuelle*, impuissante au sein des conditions sociales dépravatrices où l'homme est placé; mais pour organiser des conditions sociales conformes à cette pensée d'union et d'harmonie, capables de la réaliser sur la Terre, de l'incarner dans l'Humanité.

Notre terre, comme tous les globes qui peuplent le ciel, est un Enfant du ciel, et âgée dans ses feux et dans sa lumière. Elle est appelée, avec son Humanité, à prendre part au concert paradisiaque de l'Éternelle Harmonie des mondes. Voilà la Foi qui va remplacer le dogme faux, décevant et funeste, de la terre exilée du ciel et maudite de Dieu. Cette Foi nouvelle, c'est la chaîne d'or qui bientôt rattachera la terre au ciel, l'Humanité à l'Univers et à Dieu. Nous avons assez prouvé d'ailleurs qu'elle est la conséquence logique de la pensée du Christ, qu'elle est au principe fondamental de sa doctrine ce qu'un jeune arbre, riche du plus beau feuillage, couvert de fleurs parfumées auxquelles succéderont des fruits savoureux, est à la semence d'où il est sorti.

Ainsi, nous devons reconnaître avec joie et proclamer avec orgueil que la Vérité, qui est absolue et qui ne varie ni avec les temps ni avec les lieux, loin d'être exposée à périr dans la conscience de l'Humanité au fur et à mesure que celle-ci se fortifie, se développe et s'éclaire, s'y établit, au contraire, toujours plus puissante et plus lumineuse; tandis que les erreurs qui l'accompagnent dans cette même conscience, sont expulsées tôt ou tard. — L'intelligence humaine est comme un van et comme un crible. Le van et le crible peuvent recevoir des pierres et de la poussière avec le bon grain; mais le crible séparera les pierres, le van chassera la poussière, et le bon grain finalement restera sans perte et sans mélange. — Ces opérations sont souvent bien longues. Le travail de l'Humanité, dans les troubles et l'anarchie des époques subversives, n'est pas progressivement continu; il est souvent interrompu pour être repris à de longs intervalles; mais enfin se fait-il à travers les préjugés, les difficultés, les obstacles de tout genre; et les soldats de la Vérité ne doivent jamais cesser d'avoir bon courage, car s'ils peuvent succomber à la peine, si le plus souvent ils succombent, leur cause triomphera, et c'est là, en définitive, ce qui doit être à leurs yeux l'important.

nations et dévasté la Terre..... — Sans doute nous arriverons, malgré cette guerre intestine des idées et ces scissions armées des intelligences humaines. Combien cependant n'eût-il pas été plus heureux et plus beau que l'Humanité, avertie par la *Parole* qui a retenti il y a dix-huit siècles, et mise, par le *Pouvoir* qui s'était fondé sur cette Parole, en possession de la connaissance du but qu'elle devait atteindre, eût marché *directement, rangs serrés,* et *ralliée sous le drapeau d'une seule et puissante* AUTORITÉ, à la conquête de sa DESTINÉE TERRESTRE (1), qui est sa légitime et harmonique domination sur le Monde ! Mais le *Passé* est passé, et l'AVENIR seul nous appartient. Songeons donc à l'Avenir.

XVIII.

Aujourd'hui le résultat de la guerre engagée entre le dogme et la nature humaine ne saurait être douteux. Par le fait, et dans la vie pratique et réelle, la société a marché par-dessus le dogme. L'Industrie, les sciences, les arts, le travail en un mot, se développent avec énergie, et l'individu qui, à l'imitation des Pères du désert et des Moines du moyen âge, passerait sa vie à s'in-

(1) La *Genèse* de Moïse est toute pleine de cette idée, que la Destinée terrestre de l'homme est le gouvernement de la Terre. Elle est exprimée de la manière la plus formelle et la plus éclatante dans le chapitre premier, où, après avoir meublé la Terre de ses créations animales et végétales, Dieu fait l'homme à son image, et lui donne autorité sur tous les règnes créés. L'homme *fait à l'image de Dieu* qui règne dans les cieux et gouverne l'Harmonie des Mondes, ne peut remplir sa Destinée qu'en régnant sur la Terre et gouvernant l'Harmonie des choses de cette Terre dont la gestion lui est subdéléguée. Loin donc que la volonté de Dieu soit que l'homme néglige la Terre et abandonne le soin des choses confiées à sa garde, la volonté de Dieu est que l'homme, déployant son activité intelligente, établisse et maintienne dans le domaine de son empire les lois d'Ordre et d'Harmonie que Dieu établit et maintient dans le domaine des cieux.

fliger des macérations, des privations, des douleurs, dans le simple et unique but d'être agréable à Dieu et de gagner de bonnes notes pour l'autre monde; celui qui rechercherait ainsi la souffrance, pour le seul mérite de la souffrance, en vue de son salut individuel, paraîtrait constituer, dans notre société du XIXe siècle, une anomalie bizarre. Sans doute, il est encore des personnes qui croient faire œuvre méritoire en s'imposant, à certaines époques, certaines privations; mais ces faibles concessions, ces vains hommages au dogme détrôné ne servent qu'à mieux manifester son actuelle débilité. Et, en effet, à part quelques instants d'exception, ces mêmes personnes s'environnent de tout le comfort qui plaît à leur caractère, et dont leur position leur permet la jouissance. Je vous vois bien jeûner à vigile et à quatre-temps, mais je ne vous vois pas abandonner *vos intérêts*, délaisser vos droits de *propriété des choses de la terre*, et repousser les *avantages de la fortune*, c'est-à-dire les *pompes de Satan*. Malgré vos jeûnes et vos austérités, je vous vois âpres à vos droits aux choses du monde, tout autant et souvent bien plus que ceux qui ne jeûnent pas, qui ne portent pas de cilice!

Si le mépris RÉEL et EFFECTIF des biens de ce monde, si l'amour et la recherche sincère de la pauvreté, de l'humilité et des souffrances, constituent un commandement essentiel du Christianisme, une condition *sine quâ non* de salut, il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui dans la société un seul homme en état de raison, catholique ou protestant, qui soit chrétien et qui agisse de façon à éviter l'enfer. Et en vérité, autant on est disposé à la vénération pour l'homme qui s'impose des privations DANS LE NOBLE BUT *de secourir ses frères*, d'être agréable à Dieu par la combinaison sublime de la charité et du sacrifice, autant on aurait de pitié pour un pauvre égaré qui se créerait de *stériles souffrances* dans l'idée (égoïste et injurieuse à Dieu si elle n'était une folie) que cette douleur inutile plaît au Créateur et attire ses bonnes

XXI.

Arrivons, en nous résumant, au fait que nous voulons signaler pour finir.

L'intelligence humaine, avons-nous établi, après avoir accepté des dogmes faux, absurdes, funestes, sur Dieu, le Monde, l'Homme et la Destinée, s'est révoltée contre ces dogmes et contre l'autorité qui les avait imposés et qui les maintenait. Tant qu'elle eut un combat sérieux à soutenir, le combat suffit à son activité. Mais après la victoire, comme Ève après sa première révolte et sa première conquête, l'âme humaine se vit nue! elle se trouva sans dogme, sans religion, sans idée supérieure et directrice, sans foi. Alors le besoin du plus noble, du plus sublime de ses aliments s'est de nouveau révélé en elle. Dévastée, dévorée par un scepticisme aride, Ève a poussé des gémissements lamentables, elle a compis qu'une croyance religieuse était aussi nécessaire à l'homme social que le pain au corps de l'homme individuel.

La manifestation de ce besoin a réjoui les soldats arriérés des vieux dogmes, car ils n'en ont pas compris le sens : ils ont cru qu'elle indiquait un retour à l'esprit du passé. Quelques caractères faibles ou légers, des hommes fatigués, des littérateurs inconséquents, romanciers, feuilletonnistes, avides de parler religion et philosophie pour orner leur futilité, des jeunes gens irréfléchis, frappés des beautés de l'art chrétien dont notre siècle a retrouvé l'intelligence, visitant le passé avec leur imagination, amoureux des belles madones et des naïves légendes, ont cru aussi que la société allait débonnairement reprendre la foi du moyen âge. — Ce sont là des jugements insensés ou plutôt puérils; car il est bien facile de reconnaître que, loin de la ramener au passé, le travail qui s'opère dans la société l'en éloigne davantage. En effet, l'esprit humain qui avait secoué les dogmes anciens

et qui s'était arrêté dans de simples négations, reconnaissant aujourd'hui la nécessité d'une croyance et cherchant une affirmation qui ne sera certainement pas celle des moines du XII^e^ siècle, continue évidemment son cours vers l'idée de l'avenir, bien loin de retourner aux dogmatiques du passé. L'homme ayant préludé à la prise de possession de la Terre par un développement décisif de sa force, de son intelligence, de son industrie, ne peut plus reprendre la croyance insensée et ignorante qui avilissait la Terre. Il doute encore, mais il lui faudra bientôt la croyance intelligente et lumineuse qui fera de la Terre l'une des oasis du Ciel.

L'idée claire et brillante de la Destinée de l'homme, telle que nous la faisons connaître, n'a donc pas encore illuminé et ne possède pas tous les esprits; mais l'avenir lui appartient incontestablement. Déjà, en effet, à part quelques obstinations étroites, les esprits sérieux se tournent du côté de la question sociale, et pressentent le règne de la liberté, de l'harmonie, du bonheur sur la Terre. Qu'il y ait encore dans les intelligences beaucoup de timidité, de nombreux préjugés, du trouble et de la contradiction, nous ne le nions pas. Il n'en est pas moins évident que l'on marche du côté de la lumière : et la grande preuve que nous avons à en donner, c'est que jusque dans le sein des églises protestantes et de l'église catholique elle-même, on commence à reconnaître que la doctrine du Christ a été faussée dans ses applications; que, loin d'avoir exclusivement pour objet le *salut exceptionnel de l'individu* dans l'autre monde, son objet principal est le *salut social de l'Humanité* dans cette vie aussi bien que dans les autres vies; on reconnaît enfin qu'on ne peut restituer au Christianisme sa légitime grandeur et sa puissance qu'à la condition d'accepter cette interprétation qui montre dans l'Evangile la SOURCE PRIMITIVE DE TOUTE VUE FÉCONDE SUR L'AMÉLIORATION DE LA SOCIÉTÉ.

Que de pareilles tendances intellectuelles se manifestent dans la société laïque, qui, sans vouloir se départir des conquêtes de la philosophie, veut conquérir une idée religieuse d'accord avec la raison et avec ses pressentiments, vagues encore, sur l'avenir de l'Humanité, rien n'est plus naturel. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce mouvement intellectuel agite aujourd'hui les rangs du clergé où l'esprit nouveau pénètre. Et en vérité, n'était-il pas impossible qu'un corps aussi nombreux, renfermant tant de membres pleins de lumières, de hautes vertus et de bons désirs, restât absolument en arrière et ne suivît pas la marche de la société ambiante? Aussi cette idée germe et se développe dans son sein, que, pour remettre l'Évangile à la place où il doit être dans l'esprit des peuples, il faut le leur présenter non comme répudiant et damnant le monde, mais comme annonçant et promettant au monde le règne des lois de Dieu et les fruits de justice, de liberté, de paix et de bonheur dont seules ces lois peuvent le couvrir.

Beaucoup de prêtres catholiques et protestants, surtout en France et en Allemagne (et déjà même en Angleterre et aux États-Unis), comprennent donc que le caractère essentiel de toute *religion*, et à plus forte raison celui de la religion de Jésus, doit être de *rallier* ou de *relier* les hommes; que, loin par conséquent de se reléguer en dehors du monde et de la société, la religion doit féconder le monde et attendre son propre développement du développement de la sociabilité humaine avec laquelle elle se confond, et dont elle n'est et ne peut être que le fait synthétique et suprême (1).

Malheureusement les dépositaires de l'autorité sont précisément, dans le corps ecclésiastique, les hommes qui comprennent le moins la portée des tendances de l'esprit

(1) J'écrivais ces lignes en 1835. L'heureux mouvement de transformation qu'elles signalent a fait de nouveaux et grands progrès depuis cette époque. (*Éd. de* 1848.)

moderne ; leurs répugnances à l'endroit des transformations sociales que les temps commandent et que le Génie de l'Humanité va bientôt accomplir, sont si fortes que, sans aucun doute, l'*Eglise* (officielle) laissera au *Monde* l'initiative de ce mouvement d'organisation pacifique qui réalisera la pensée de Jésus, et dont l'accomplissement était sa propre tâche à elle-même!

XXII.

Au reste, il ne faut pas accuser trop fort. L'Eglise a été intelligente, elle a cessé de marcher à la tête des peuples, elle s'est réfugiée et renfermée dans le passé, elle a laissé l'esprit nouveau se former en dehors d'elle sans y prendre part; elle a voulu le *statu quo* et prononcé un anathème général contre toute transformation ; cela est vrai. Mais cet esprit nouveau à son tour a été longtemps révolutionnaire et révolutionnaire ; la philosophie n'a longtemps fait que des monceaux de ruines, et les nations sont encore tout imprégnées des dissolvants terribles avec lesquels elle a miné et renversé les trônes et les autels.

Ainsi, malgré des tendances et des désirs incontestablement progressifs, la philosophie, faute d'avoir conçu clairement et distinctement la Destinée de l'homme et d'en avoir reconnu les voies pacifiques et régulières, n'a su inaugurer que le génie révolutionnaire. Et elle a si bien soudé l'idée de *révolution* à l'idée d'*innovation*, qu'elle a persuadé aux Pouvoirs et aux Peuples que le principe révolutionnaire et le principe du progrès social ne sont qu'une seule et même chose, de telle sorte que les Peuples se sont passionnés pour les révolutions, et que les Pouvoirs effarouchés sont disposés à se cabrer contre tout ce qui se présente avec un caractère d'innovation et de progrès...

Quoique ce malheureux esprit de révolution ait, dans ces derniers temps, perdu beaucoup de sa puissance au

Et quand encore l'Église se fût montrée lente à une acceptation formelle, votre parole, recueillie dans le monde, y eût porté de bons fruits. Mais, pour cela, il eût fallu comprendre...

— Si nous insistons sur ce fait spécial, c'est parce qu'il est l'immolation et le type le plus éclatant de cette association, aussi fausse, aussi inconséquente que funeste, du principe du progrès social et du principe révolutionnaire; c'est ensuite, parce qu'il a reçu une importance malheureuse dans la production des tendances intellectuelles modernes que ce fragment a pour but de signaler. Cette révolte bruyante, en effet, cette union étrange de l'Évangile et des doctrines les plus violentes et les plus subversives; ce dithyrambe apocalyptique où les lieux communs les plus pauvres et les plus usés de la presse révolutionnaire se sont trouvés rajeunis par un style qui tantôt s'élevait aux formes de la poésie la plus pure, tantôt descendait aux plus vulgaires déclamations du mélodrame; cette œuvre de bruit et de paroles, de philosophie et de mysticisme, d'amour et de haine, a retardé et compromis le mouvement heureux qui s'opérait dans le sein de l'Église, et préparait le rapprochement des deux grandes manifestations, encore hostiles aujourd'hui, de l'intelligence humaine, la Raison et la Foi. Nombre de ces membres du clergé, dont la pensée se préoccupait avec amour du *Salut social* de l'Humanité; qui commençaient à comprendre que la richesse, la liberté, le bonheur des peuples, le progrès réel, enfin, avec toutes ses puissances et toutes ses gloires terrestres, loin d'être condamnés par la Parole du Christ, en formaient, au contraire, le vrai développement; nombre de ces hommes, que l'esprit de l'Avenir touchait et échauffait, et dont l'influence aurait pu nouer régulièrement l'Avenir au Passé, se sont repliés avec effroi sur le Passé, à l'aspect de cette manifestation furibonde et sanglante. Il leur a semblé que si le Lévite, converti au progrès, était entraîné lui-même à sacrifier

au Dieu violent des révolutions et à lui consacrer l'Évangile, il fallait bien que ce mot de progrès ne fût qu'une tentation funeste, et qu'il ne recélât que la révolte, le vertige et la destruction.

C'est ainsi que celui qui aurait pu être le négociateur de paix, le médiateur entre le Passé et l'Avenir, et préparer l'alliance dans laquelle sont appelées à se réunir, en se complétant, sous l'invocation de Dieu et de l'Humanité, les doctrines encore hostiles du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie, n'a été pour l'Église qu'un sujet de scandale et d'effroi, qu'un sujet de réaction rétrograde pour les Pouvoirs constitués, de trouble pour la société, et de pitié pour la Philosophie elle-même, — car les représentants avancés de la philosophie (qui répudient aujourd'hui l'esprit de dissolution et comprennent que le temps est venu de réorganiser et d'édifier) avaient accueilli avec joie les premières manifestations du prêtre chrétien en faveur du progrès social et de l'avenir, mais ils l'ont repoussé avec dédain quand ils l'ont vu essayer, dans son égarement, de rallumer avec l'Évangile le feu qui s'éteint sous les débris du passé.

XXIII.

Au reste, pour n'avoir pas été comprise avec grandeur, pour avoir, au contraire, été méconnue et compromise, la préparation de cette haute alliance des deux manifestations supérieures de l'âme humaine n'en constitue pas moins, à l'époque actuelle du développement intellectuel, la tâche capitale des esprits qui se livrent aux spéculations générales de la philosophie et de la religion.

Cette alliance, nous le disons sans crainte de nous tromper, ne se réalisera pleine et entière que POSTÉRIEUREMENT à la grande transformation qui inaugurera l'accord de l'ordre et de la liberté sur la terre, qui réalisera l'Harmonie dans l'ensemble des faits de la vie hu-

fur et à mesure que les idées d'organisation, les principes de la véritable Science sociale ont gagné du terrain, il est encore assez fort néanmoins pour entretenir des haines aveugles et déplorables dans le champ de la politique subversive. De plus, et c'est ce qu'il importe surtout de signaler à l'opinion, pour la mettre en garde, aujourd'hui que la Science sociale commence à se répandre dans le monde, il cherche à s'emparer à son profit de la force que recèlent les flancs de cette science, à en dénaturer le caractère essentiellement pacifique, à s'appuyer enfin sur des principes qui concluent à l'harmonie sociale, pour conclure à la discorde et à la guerre. — Et malheureusement il faut dire que la conduite du gouvernement et des classes officielles rend de jour en jour vigueur à ce principe de révolution en le faisant devenir quasi-nécessaire.

Nous voyons donc des écrivains, d'une part aveuglés par les préjugés révolutionnaires et les haines politiques que nous ont légués nos pères, mais que nous devrions avoir en ce temps-ci la sagesse de répudier; d'autre part, forcés de reconnaître la puissance du grand principe d'**ASSOCIATION** formulé par Fourier, chercher (ce qui est contradictoire à ce principe même) à en faire un ferment révolutionnaire. Ils prétendent activer la lutte des classes et des intérêts qui se combattent, au nom même de l'idée qui apporte enfin le moyen de les rallier et de les unir!

Mais cette logique doit-elle étonner dans un siècle où l'Évangile, dont on ne contestera pas sans doute que la pensée fondamentale est l'exaltation du principe de la paix, de la charité, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, où l'Évangile de Jésus, disons-nous, est exploité chaque jour comme un arsenal de révolution; où un prêtre même, puissant par la parole, mais d'une intelligence vacillante, égarée et fiévreuse, a jeté dans le monde étonné le nom de celui qui a été la plus parfaite expression, la plus pure émanation de l'amour, comme un signal terrible de renversement, de vengeance et d'extermination?

Ah! certes, ces inconcevables, ces monstrueuses al-

liances des principes sacrés de l'union et du bonheur des hommes avec les doctrines sanglantes du génie des révolutions, cette transformation insensée de l'Ange du progrès social en Démon des ruines, ne sont faites ni pour éclairer les hommes, ni pour calmer des passions désordonnées, ni pour convertir les Pouvoirs sociaux à la cause du progrès et du bonheur de l'Humanité, qui est pourtant leur cause aussi, à moins qu'ils ne veuillent pas se compter dans l'Humanité! Et vous, qui au sortir des austérités du cloître vous êtes laissé subitement enivrer par une liqueur à laquelle il n'est déjà plus donné dans ce temps-ci de troubler le cerveau des hommes mûrs, quelle n'eût pas été votre gloire si vous fussiez monté à la hauteur de la belle mission qui vous était offerte, si vous eussiez su sacrifier le bruit, très-grand, mais vain et passager, d'une révolte stérile, au développement et à la fécondation de l'esprit qui germait dans les rangs de l'Église! si, au lieu de vouloir atteler Jésus au char des révolutions, vous eussiez démontré à cette Église sur laquelle vous aviez alors tant de puissance, que l'Évangile de Jésus appelait l'Humanité aux voies pacifiques des grandes améliorations sociales et promettait à l'avenir la justice, la liberté et le bonheur! Prêtre du Christ et Apôtre de l'humanité, il fallait combattre et vaincre cette erreur qui vous a vaincu, cette idée ignorante et barbare qui arme d'un glaive et d'une torche ardente le Génie du Progrès; il fallait présenter ce Génie bienfaisant, aux Peuples, à l'Église, aux Rois, tenant à la main la branche d'olivier et le rameau de vigne, invoquant l'accomplissement de la loi du Christ et répétant ses anathèmes contre la violence, la destruction et la guerre! Vous étiez en position de faire entendre et formellement accepter à l'Église que les voies rétrogrades sont des voies fausses comme les voies révolutionnaires; que le bénéfice de la *Promesse* n'est pas borné à l'autre vie; que cette Terre appartient à Dieu, est apte à recevoir ses lois, et que, comme le Ciel, elle relève de sa Bonté et de sa Providence!

manitaire. C'est seulement de l'*Harmonie vivante* que l'alliance de la Raison et de la Foi émergera, radieuse et intelligible à tous les esprits et à tous les cœurs (1). Néanmoins, tout effort de rapprochement entre ces deux puissances, tout travail ayant pour but de faire reconnaître que le principe du développement social, loin d'être opposé à la pensée vraiment fondamentale du Christianisme, en est, au contraire, la conséquence voulue; que le caractère du progrès réel, loin d'être révolutionnaire, est essentiellement organisateur et pacificateur; que c'est par la *science*, par l'*expérience* et par l'ATTRAIT, et non par le tumulte et la violence, que la société doit entrer dans la carrière splendide de ses Destinées heureuses : tout travail conçu dans ces vues de raison, de sagesse et de ralliement intellectuel, doit déblayer la route qui mène à la réalisation de l'Harmonie sociale, route trop embarrassée encore et par les préjugés anciens et par les préjugés nouveaux.

Tel a été notre but en écrivant ces lignes sur la Doctrine religieuse de la Rédemption et sur le caractère éminemment favorable au développement de la Destinée humaine, qui distingue la pensée fondamentale de la Révélation de Jésus. Ce n'est qu'en restituant à cette pensée son sens pur et primitif, en se rendant compte de son influence effective sur l'esprit moderne, en y rattachant l'idée de progrès, de liberté et de développement, sur laquelle s'est élevée la philosophie de notre temps, que l'on apercevra la chaîne qui lie le Présent au Passé, l'Avenir à l'ancienne Promesse.

J'ai cru utile de mettre en tête de l'exposition du *Mé-*

(1) L'HARMONIE et LE BONHEUR ÉTANT LA FIN DES ÊTRES, la conception de l'Harmonie peut seule donner la solution des problèmes philosophiques et religieux, qui, jusque-là, n'ont été que des énigmes absolument indéchiffrables. La participation à cette Harmonie réalisée pourra seule incarner universellement le sentiment de ces solutions.

canisme de l'Harmonie sociale, dont la connaissance initie, par une induction facile, à la Foi de l'avenir, cette appréciation générale des conceptions religieuses et philosophiques du passé et du présent, qui sont les prolégomènes de ce livre de la Destinée humaine dont les sceaux ont été brisés par le génie de Fourier. Si l'on veut, de part et d'autre, abandonner des erreurs que l'on ne peut plus songer sérieusement à défendre, on reconnaîtra que la Religion chrétienne fondée sur une tradition et sur une promesse, et que la Philosophie fondée sur une perception, encore obscure et plus instinctive que scientifique, du développement de l'Humanité, se réunissent et s'accordent dans le commandement de la justice et dans un grand DÉSIR, celui de l'union et du bonheur de l'Humanité. Or, la Conception de Fourier apporte le moyen d'assurer, par l'ATTRAIT même, l'exécution du commandement, et de réaliser enfin le grand désir. Si donc on nous demandait comment cette Conception se lie au passé de l'Humanité, nous répondrions qu'elle s'y lie comme l'Accomplissement d'un fait capital se lie au Désir qui l'a invoqué, à la Promesse qui en a été transmise.

XXIV.

Les hommes de bonne foi verront bien maintenant que, loin de condamner injustement tout dans le passé, nous avons à cœur, au contraire, de montrer comment la Conception qui le couronne et qui l'éclaire en ouvrant l'Ère radieuse des époques harmoniques, permet de rendre justice aux bons efforts, et prouve que les vérités mêlées d'erreurs et cultivées dans des camps ennemis, grandissant et s'épanouissant au soleil de l'Harmonie, s'associeront entre elles et marieront dans un berceau splendide leurs rameaux, leurs fleurs et leurs fruits parfumés. Le Catholicisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe de l'Ordre ou de l'Unité qu'il a

courageusement défendu sur la terre. Le Protestantisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe du libre Examen et la Philosophie pour celui de la Liberté et du développement de l'Humanité, qui ont été les mobiles de leurs combats. Et tous trois, un jour qui n'est pas éloigné, salueront, dans la LOI DES HARMONIES, découverte par Fourier, la réalisation du but indiqué par Jésus, la solution de la question posée au Génie humain par cet Évangile où il est écrit : *Cherchez d'abord le* ROYAUME DE DIEU ET SA JUSTICE, *et tous les biens vous viendront ensuite par surcroît : cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et elle vous sera ouverte.*

Au reste, comme nous l'avons dit, cette Foi pleine, intégrale, intelligente et complète, qui donnera satisfaction à tous les besoins de l'âme humaine, dont les diverses doctrines philosophiques et religieuses n'ont été jusqu'ici que des expressions fragmentaires et plus ou moins exclusives; cette Foi qui sera la grande voix de reconnaissance et d'amour de l'Humanité constituée dans son Unité, la haute et vivante synthèse de son Harmonie sociale, s'introduira d'elle-même après l'installation de cette glorieuse Harmonie sur la Terre. Jusque-là toute la question dogmatique doit être strictement renfermée dans le domaine de l'esprit et de la science : car, pratiquement, les discussions qui s'y rapportent n'ont aujourd'hui d'importance que pour préparer les intelligences élevées à la connaissance et à l'acceptation de la nouvelle Économie Sociale qu'il faut avant tout organiser. Fourier et les disciples orthodoxes et intelligents n'ont jamais songé et ne songeront jamais à prêcher à la société actuelle rien qui ressemble à une religion, à y fonder rien qui ressemble à une secte. Le but de leurs travaux de propagation est d'obtenir une décisive expérience de L'UNITÉ SÉRIAIRE appliqué à une ORGANISATION PUREMENT INDUSTRIELLE, et qui restera entièrement soumise à la LOI CIVILE, à la LOI MORALE, à la LOI POLITIQUE et à la LOI RELIGIEUSE du pays au

sein duquel elle sera exécutée : que ce pays soit la France, la Russie, l'Angleterre ou la Turquie ; que la religion y soit le catholicisme romain, le christianisme grec, le protestantisme ou le mahométisme. La réforme des conditions de l'INDUSTRIE et du TRAVAIL, nous le répétons, voilà notre but, notre seul but actuel. Que l'Humanité, après cette réforme, qui sera la solide base de ses immenses progrès futurs, de ses glorieux développements ultérieurs, modifie et transforme les lois civiles, les lois politiques, les lois religieuses qui conviennent à son état actuel, ou qui en sont des expressions et des nécessités plus ou moins heureuses, que les mœurs de l'Avenir n'aient, dans tous les ordres de relations, que des rapports de ressemblance fort éloignés avec les mœurs du Passé ou du Présent, nous ne le mettons pas en doute, et nous croyons même qu'il faudrait être fou pour le contester un seul instant. Mais ces transformations ultérieures des mœurs, des lois, des croyances publiques, qui peuvent être prévues et prédites, sont l'affaire de l'intelligence et de la volonté ultérieures de l'Humanité. Aujourd'hui elles appartiennent au domaine de la spéculation et n'en doivent pas sortir.

Nous espérons que ces explications suffiront pour qu'aucun homme de bonne foi ne se méprenne sur le caractère de la doctrine que nous propageons et sur la nature de sa critique. La doctrine accepte la société telle qu'elle est, avec ses mœurs, ses croyances, ses préjugés mêmes ; elle veut seulement conquérir le crédit dont elle a besoin pour déterminer l'application expérimentale de son principe organisateur à l'*ordonnance des travaux d'une Commune agricole et industrielle, établie dans des conditions données.* Et quand elle critique la société et la loi actuelles, ce n'est pas pour provoquer au renversement brutal de l'une et de l'autre ; car elle professe, et il ressort de ses principes mêmes que le caractère du PROGRÈS RÉEL est de procéder par la voie des *transformations attrayantes*, et non par celle des *renversements*.

Elle est comme l'homme sage qui signale les vices de la loi mauvaise, qui peut même la critiquer âprement, mais qui se soumet à cette loi tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre, tant qu'elle est LA RÈGLE de la société dans laquelle il vit.

XXV.

Il ne manque pas de gens dans le monde qui n'ayant pas compris la Conception de Fourier, et restant éblouis devant la thèse si neuve de l'ATTRACTION PASSIONNELLE aux développements de laquelle ce grand homme a dû surtout s'attacher dans ses livres, ont cru qu'il s'était laissé emporter hors des voies du vrai, en abandonnant trop exclusivement sa pensée au principe de la *Liberté*. C'est une erreur immense. Le principe qui domine la Conception de Fourier, ce n'est pas le principe de la *Liberté*, c'est le principe de l'ORDRE. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Comment Fourier légitime-t-il, *à priori*, le principe de la Liberté de l'âme humaine ? C'est en s'appuyant sur l'idée la plus élevée de l'Ordre, qui exige que Dieu n'ait pas mis au cœur de la créature intelligente, chargée de le représenter sur la Terre, des passions intimement et essentiellement mauvaises. Et comment légitime-t-il, *à posteriori*, le principe de cette Liberté ? C'est en présentant un Mécanisme social dans lequel toute l'énergie des passions tourne spontanément au Bien et engendre un Ordre admirable. Est-ce attenter au principe de l'Ordre, que de prouver que l'Ordre le plus parfait, que l'Unité, que l'Harmonie enfin a pour moyen la Liberté elle-même *développée dans ses conditions normales*, — tandis que la compression qui excite les résistances et les réactions, n'est, après tout, que l'attestation du désordre ?

Qu'il soit donc bien entendu que cette Théorie qui, suivant les propres expressions de Fourier, doit porter

le nom de THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE, est, avant tout, et bien qu'annonçant à l'Humanité le développement plein et entier de sa LIBERTÉ, une doctrine d'ORDRE; qu'aux yeux de Fourier et de ceux qui savent le comprendre, c'est la considération même de l'ORDRE ou de l'UNITÉ qui fait la légitimité transcendante de la LIBERTÉ; et qu'en tout état régulier de société, à leurs yeux, les BESOINS DE LA LIBERTÉ, toujours légitimes dans leur source, doivent rester néanmoins subordonnés pratiquement aux NÉCESSITÉS DE L'ORDRE.

Ce qui fait la beauté suprême de la Conception de Fourier, ce qui lui donne le caractère absolu de la Science, c'est que précisément, en organisant les relations et les choses d'après le principe de l'ORDRE NATUREL, elle obtient dans la société l'*Ordre effectif le plus parfait* PAR LA LIBERTÉ LA PLUS ENTIÈRE.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR

LE PREMIER VOLUME.

> N'est-il pas étonnant qu'on n'ait jamais songé qu'à l'ordre politique, tandis qu'on avait à créer presque entièrement l'ORDRE INDUSTRIEL, incomparablement plus essentiel au bonheur de l'humanité ?
>
> ALPHONSE TAMISIER.

AVANT de nous engager sur le terrain du second volume, d'aborder la constitution du Monde Sociétaire et de développer les merveilleuses harmonies des passions humaines dans leur jeu équilibré et leur essor vrai, il convient de jeter un regard en arrière, et de récapituler les vérités qui ont été déposées et démontrées dans le volume précédent. Nous devons, pour en bien comprendre les conséquences, avoir présentes à l'esprit nos prémisses : donc, procédons rapidement à l'inventaire.

PRÉLUDE. Après la déclaration du but de l'ouvrage, j'ai tracé, sous forme d'hypothèse, l'*Esquisse d'une société convenablement et rationnellement organisée*. — A ce début, les hommes qui ne se doutent même pas de ce que c'est que le *positif* des choses, qui nagent dans le vague ou plutôt qui s'y noient, n'auront pas manqué de dire : « voici déjà le bout de l'utopie qui passe ! »

Ce jugement n'a rien qui doive étonner de leur part, vu leur profonde ignorance. Ils ne savent pas que dans les sciences exactes le procédé général de solution consiste à *supposer d'abord le problème résolu*. C'est ainsi que l'on pose la question, qu'on s'établit face à face avec elle, qu'on en détermine les conditions, et que l'on se

met en mesure de dégager les inconnues du problème. C'est par cette méthode que Kepler a déterminé les trois grandes lois sur lesquelles est assise l'astronomie moderne; c'est également par une hypothèse que Newton a débuté dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, où il a fondé la mécanique céleste. On en peut dire autant de Copernic pour l'explication des mouvements apparents, de Colomb pour la découverte du nouveau continent, et en général de tous les génies qui ont ouvert une carrière quelconque à l'esprit humain.

Cette méthode, qui m'a fourni la définition nette du BUT de la Science sociale, nous a donné, indépendamment de plusieurs autres conséquences, les théorèmes suivants, savoir :

I. Que la tâche de l'Homme sur cette terre est la gérance de la surface du globe livré en propriété à l'espèce, et que cette tâche doit être accomplie par le développement de toutes les facultés individuelles, ordonnées entre elles, et convergentes au foyer général d'activité de l'espèce;

II. Que l'Homme, par conséquent, ne peut entrer dans la voie de sa Destinée vraie qu'à la condition d'organiser une société *capable de régulariser le travail humanitaire* suivant les lois fixes et déterminées qui résultent de l'organisme même de la nature humaine;

III. Que toute forme sociale dont la constitution repose sur un principe générateur du désordre, de l'anarchie, de la guerre, étant *radicalement fausse*, il ne s'agit point de perfectionner pareille forme sociale, mais de la remplacer par un autre, dont le mécanisme doit être déduit de la nature passionnelle de l'Homme, et appliqué aux grandes convenances humanitaires;

IV. Que la transformation sociale, *quelle qu'elle soit*, doit reposer en premier lieu sur une organisation harmonique de la *Commune*, élément alvéolaire de la société et premier atelier du travail humanitaire;

v. Cette hypothèse, enfin, nous a fourni un *point d'appui fixe* pour établir régulièrement la critique de la société dans laquelle vivent aujourd'hui les nations les plus avancées dans l'échelle du mouvement, et pour apprécier la valeur des périodes sociales qui l'ont précédée dans cette échelle. — Nous avons procédé ensuite à cette haute critique, qui s'est divisée naturellement en deux sections distinctes.

CRITIQUE. *Première section.* Dans la première section, prenant corps à corps la société telle qu'elle est en fait, les conditions sociales au sein desquelles agissent les peuples européens, nous avons rendu saillante et palpable l'effrayante *quantité d'action humaine* que ces fausses conditions divertissent de son véritable et utile emploi, — qui est la création des richesses générales et des moyens du bien-être matériel et intellectuel, — soi pour l'employer à *détruire*, soit pour la *paralyser* et l'occuper à des opérations radicalement *improductives*. — Nous avons montré en outre quelle quantité non moins effrayante de force est dilapidée par le fait de la non-organisation des opérations productives.

Nous avons fait voir que cette dilapidation des forces, dérivant en principe du *Morcellement* de l'action humanitaire, se traduisait sous nos yeux, dans nos relations industrielles, commerciales, etc., par les grands désordres de la *divergence anarchique* nommée aujourd'hui *libre concurrence*, si niaisement prônée par les ânes savants qui, sous les bannières de la politique et de l'économisme, endoctrinent encore les gouvernements et les peuples.

Cette critique a rendu sensible à tout homme de bon sens que, relativement aux moyens d'action industrielle, aux procédés techniques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue dans les sciences et dans les arts, la déperdition du bien-être est poussée à son *maximum* d'énergie, par suite du système vicieux qui régit la production, la distribution et la consommation.

CRITIQUE. *Deuxième section.* Elle a été consacrée à l'examen des différentes formes sociales. Nous avons établi d'abord la formule transcendante du Mouvement dans sa généralité universelle; nous avons fait ensuite l'application sociale de cette formule au développement de l'Humanité postée sur un globe de l'ordre du nôtre (1).

Nous avons passé en revue les périodes successives parcourues par l'humanité sur notre globe; nous avons décrit les principaux anneaux de la chaîne que forment ces périodes successives, et nous avons montré comment cette chaîne se prolonge dans l'avenir, en passant du mode *subversif* au mode *harmonique*. — Nous avons donné ainsi la norme du progrès et constaté que le but final ou téléologique des périodes parcourues par l'Humanité, en des lieux différents et à plusieurs reprises, était la conquête des ressources au moyen desquelles l'Humanité peut s'élever à la constitution de la forme so-

---

(1) Il va sans dire que cette formule générale se modifie dans toutes les applications particulières. — On pourrait démontrer qu'elle contient en elle-même la loi de ses modifications, c'est-à-dire toutes les Fonctions qui font varier ses applications diverses, et c'est là le caractère suprême de sa généralité.

On peut comprendre ce que j'énonce ici, en réfléchissant que cette loi déterminant, par exemple, la *hiérarchie des globes dans un tourbillon*, et gouvernant aussi le système de la création sur chacun de ces globes suivant son *titre* et son *rang* dans cette hiérarchie, il en résulte que la formule générale appliquée au mouvement social de l'humanité sur un globe, contenant nécessairement une fonction du titre de ce globe et de la richesse de la création dont il a été pourvu, sera modifiée suivant cet ordre hiérarchique, suivant ce titre spécial. — Ainsi les résultats de l'application de la loi générale des Destinées au mouvement social sur les différents globes, pour être *analogues* entre eux, ne sont cependant pas *identiques* : et la connaissance de la loi fournit les moyens de déterminer les différences et les rapports. — C'est pour avoir ignoré cette loi générale, disons-le en passant, que nous n'avons eu, jusqu'à Fourier, que des Cosmogonies empiriques, fausses et imaginaires, ou misérablement fragmentaires. Je ne prétends point que la Cosmogonie de Fourier soit complète, achevée et parfaite; mais je soutiens sa donnée générale.

ciale *combinée*, *sociétaire* ou *harmonique*, c'est-à-dire de la forme dans laquelle le principe d'Association remplacant celui de Morcellement, la convergence et l'accord des forces humaines se trouvent substitués à leur divergence et à leur lutte.

J'ai terminé cette première partie en insistant sur l'époque critique où se trouve une Civilisation lorsqu'elle a atteint le point de maturité atteint par les peuples européens. J'ai fait voir, et par le témoignage des faits historiques, et plus scientifiquement encore, par l'appréciation des choses; que notre société, si elle ne passe pas à un échelon supérieur, est menacée de décadence et de chute en période inférieure; ce qui condamnerait l'Humanité à recommencer, sur de nouveaux frais, de douloureux essais de développement (1).

(1) Si la Civilisation européenne entrait un jour en pleine décadence, à la suite de convulsions politiques et sociales, la Barbarie qui en résulterait ne serait certainement pas aussi grossière que celle qui a succédé aux Civilisations de l'Asie occidentale, de l'Égypte et de l'Empire romain. Cette différence serait due à la constitution fixe des sciences, opérée par notre Civilisation, et à l'IMPRIMERIE, qui en a trop universalisé les documents, pour qu'ils puissent être entièrement anéantis dans la catastrophe de chute. Ainsi, ce serait à une pure invention matérielle, l'imprimerie, que l'Humanité devrait sa meilleure planche de salut. — Quant aux sublimes conceptions morales, philosophiques et spiritualistes dont nos barbouilleurs littéraires et politiques font tant de fracas, Dieu sait ce qu'elles deviendraient dans ce cataclysme. Il est probable que les débris de ces misères serviraient à engendrer de nouvelles disputes, à raviver des fanatismes éteints, et fourniraient aux hommes de nouveaux prétextes pour ensanglanter leur terre.

Toutefois, malgré l'imprimerie et la constitution des sciences, il se pourrait bien faire que la chute en période inférieure entraînât les résultats les plus terribles, à cause de la dégradation matérielle et climatérique de la planète, dégradation bien plus avancée aujourd'hui qu'aux époques des révolutions sociales précédentes. Aussi, je ne crains pas d'exprimer ici comme mon opinion, que si la civilisation, s'étendant sur l'Amérique, avait alors exercé sur ce continent les déboisements et les grands ravages qu'elle a faits sur l'ancien, la vie de la planète pourrait être gravement compromise par quelques centaines d'années de perturbation. — Mais la découverte du Régime sociétaire ôte toute chance à ces événements.

Après avoir terminé la partie négative ou critique, nous sommes entrés dans la partie positive ou organique.

ORGANISATION. *Premier livre.* Ce livre pose et discute l'ensemble des principes primordiaux sur lesquels doit être basée une saine Economie Sociale. Ce n'est pas arbitrairement que je me suis pris à établir d'abord les principes relatifs à la constitution industrielle et matérielle du régime sociétaire. La vie sociale, comme la vie humaine, est *composée*, et il est fort ridicule, dans l'ordre pratique, de s'occuper de l'âme, des jouissances du cœur et de l'esprit, avant d'avoir songé à pourvoir aux premières nécessités de la vie. *Ventre affamé n'a point d'oreilles.* Le spiritualisme politique qui professe le dédain de la matière ne fait preuve que d'une fondamentale inintelligence des choses.

Le fatras des doctrines philosophiques, les vanités politiques et les aberrations morales, tant anciennes que modernes, dans lesquelles l'esprit public est aujourd'hui submergé, nous ont imposé l'obligation de nous étendre longuement sur la position du problème social et sur la haute importance de la question des intérêts matériels. J'ai dû démontrer rigoureusement que tout développement des sentiments sociaux est subordonné à cette question, et que tant qu'on affecterait de la dédaigner pour se borner à la phraséologie constitutionnelle ou républicaine, à des déclarations des droits de l'homme et du citoyen, à des traités de morale et autres belles choses, on continuerait toujours à patauger dans ces disputes de Bas-Empire, qui feront de notre époque impuissante, verbeuse, libérale, mercantile et philantrope, une des époques les plus honteuses des mauvais temps de l'humanité.

Cette question est la pierre angulaire de la Science Sociale. Les deux premiers livres de la partie organique ont été consacrés à la poser et à lui donner ses développements élémentaires.

De quelque côté que soit attaquée la question sociale, nous avons reconnu que l'organisation du travail en est

le fondement véritable. Cet énoncé n'est d'ailleurs autre chose que la traduction prosaïque de l'expression générale de la Destinée terrestre de l'homme; car, pour que l'homme accomplisse sa gérance et se pose ordonnateur, dominateur et roi sur son globe, il faut qu'il organise toutes ses puissances, qu'il dirige leur action unitaire et combinée sur son œuvre, en un mot, qu'il organise la grande industrie humanitaire.

Et si l'on voulait faire ici une mauvaise dissertation de scepticisme et d'athéisme dans le but de nier qu'il y ait une *Destinée préétablie* pour l'homme, je me contenterais de répondre: *Que si l'homme n'a pas reçu mission de gouverner le globe, s'il n'a pas été préposé à cette tâche par* PRÉVOYANCE DIVINE, *il faut qu'il prenne, lui, cette tâche par* PRÉVOYANCE HUMAINE. — Qu'a-t-il à faire de mieux sur la terre que d'y établir l'ordre, la paix et le bonheur? et comment ces résultats seraient-ils atteints autrement que par la coordination des facultés et des forces humaines dans un grand système d'activité capable de créer d'abondantes richesses, et l'accord universel?

Les abeilles présentent dans leurs ruches des modèles d'ordre, de travail combiné et d'harmonie. Or, dès les premiers jours de juillet, quand les fleurs deviennent rares dans la campagne, on voit les ruches qui ont négligé de faire des provisions suffisantes, se livrer d'effrayants combats; et quand toutes leurs provisions sont dissipées, elles font invasion chez les voisines. A cette époque encore, les guêpes et les frelons, qui vivent sans prévoyance, au jour le jour, et qui jusque-là avaient trouvé pâture dans les champs en respectant les ruches, commencent à les attaquer et à exercer le brigandage. C'est ici de l'histoire naturelle aussi vraie pour les hommes que pour les abeilles. Pour que les abeilles vivent en paix et en bonne harmonie, il faut qu'elles fassent du miel, et non pas qu'elles passent le printemps à écouter des sermons et des radotages dans lesquels on leur dirait de mépriser les in-

térêts matériels, les fleurs et les richesses, et de se résigner aux sacrifices. Les plus belles prédications de morale et de charité, dans leurs ruches comme dans nos sociétés, se termineraient par la discorde et la guerre. — Donc le problème social qu'il faut résoudre doit s'énoncer ainsi dans toute sa généralité :

Organiser le système de l'activité humaine sur le globe, de telle sorte que son effet utile soit le plus grand possible; c'est-à-dire de telle sorte qu'il y ait unité d'action, convergence de toutes les forces, et que le mode de travail soit en consonnance avec les penchants natifs de l'homme, qu'il les développe, les utilise, les satisfasse, et par conséquent les légitime : — de telle sorte encore que les produits de la synergie des efforts humains soient répartis à tous les individus proportionnellement au concours de leur action individuelle dans l'action générale.

A ces conditions, vous aurez des hommes naturellement disposés à s'unir les uns les autres par toutes les affections que Dieu a déposées dans leurs cœurs, au lieu de bêtes féroces toujours prêtes à se dévorer, parce que la pâture est insuffisante.

Et alors, s'il y a des passions *radicalement mauvaises* dans l'homme, si Dieu *a mal fait* l'homme, alors, moralistes et prêtres du dogme ancien, vous serez en droit de corriger l'ouvrage de Dieu, et vous aurez certainement alors moins de peine qu'aujourd'hui pour obtenir d'infiniment meilleurs résultats. — Nous composons avec vous de bonne grâce.

Après avoir établi, au premier volume, les principes rigoureux et positifs que nous venons de rappeler brièvement, nous avons reconnu que la grande question de l'organisation du travail social se résolvait en premier lieu dans celle de l'organisation de l'atelier primaire, de l'alvéole, de la Commune.

Nous avons constaté que, des deux procédés contraires sur lesquels peut reposer le système d'action humaine dans la Commune, l'un, celui de Morcellement, ne pro-

duit que déperdition des forces, frottements, misère, lutte des intérêts, choc des passions, désordre général; — tandis que l'autre, celui d'Association, a puissance de réunir les forces en faisceau convergent, de les utiliser toutes, de les multiplier les unes par les autres, de créer l'ordre et les richesses, et d'ouvrir à l'humanité les belles routes de l'avenir.

ORGANISATION. *Deuxième livre.* Optant pour le principe d'Association, nous avons décrit *le dispositif matériel des Phalanges.* Toutes les dispositions industrielles, architectoniques et agricoles exposées dans ce livre n'ont été rien autre chose que la *corporisation* du principe d'Association, l'expression des convenances prises dans la nature des choses, et des grandes convenances primordiales données par l'essence même de l'organisme humain.

Et maintenant nous voici arrivés en un lieu d'où nous apercevons les terres harmoniennes. Les villages civilisés, aux chaumières misérables, aux masures délabrées, ont disparu avec tous les aspects révoltants et toutes les hideurs auxquels le Morcellement s'accouplait. Les campagnes sont riches et plantureuses; les Phalanstères qui surgissent dans les plaines et les vallées, aux penchants des montagnes, aux confluents des rivières, font d'élégantes et nobles demeures à des populations aisées, instruites, laborieuses et vivant en joie. Ce sont là des hommes, et non plus des brutes à figure humaine : et cela, — d'abord et avant tout, — parce que la misère a été chassée du monde, parce qu'il ne lui est plus permis de dégrader, d'abrutir et d'avilir la créature faite à l'image de Dieu.

Or ici, moi qui ai pris pour tâche de conduire des Civilisés dans ce monde inconnu, plus vrai que le monde réel, je serais bien porté à *décrire* et à dire : *voyez.* — Mais chacun ne verrait pas, et beaucoup se prendraient à repousser les tableaux avec dérision, en écrivant au dos : *utopie! rêves! fantasmagories! pure illusion!*... car ces

tableaux auraient beau être la conséquence logique de principes rigoureusement démontrés, la transition serait trop brusque, et trop grand l'espace entre les conséquences et les principes. Donc allons encore pas à pas, raisonnons, prouvons, démontrons toujours; plus tard, nous regarderons et nous verrons. Ainsi, au lieu de présenter au lecteur un panorama harmonien, nous allons d'abord construire logiquement et naturellement les pièces de l'organisation industrielle et sociale d'une Phalange.

Déjà nous en connaissons les dispositions matérielles. Supposons un moment qu'elles sont réalisées quelque part, que le milieu est créé; qu'un Phalanstère est habité par une population de trois à quatre cents familles inégales; que les capitaux engagés dans l'Association, les terres, toutes les richesses enfin ont été représentés par des actions dont sont nantis les sociétaires, chacun dans la proportion des avances par lui faites; et examinons comment, dans ce milieu ainsi préparé, nos dix-huit cents ou deux mille sociétaires, d'âges, de sexes, de fortunes et de caractères différents, se disposeraient à exploiter leur domaine unitaire.

Si vous voulez être bien chaussé, vous faites prendre mesure à votre pied; si vous voulez être habillé convenablement, vous faites prendre mesure à votre corps; si vous voulez bien dormir, vous faites faire votre lit à votre convenance. Donc si vous voulez que notre population phalanstérienne travaille bien et gaiement, il ne faut pas lui imposer une méthode de travail contrariant et froissant ses penchants et ses goûts; il faut au contraire en adopter une qui se plie et s'adapte en tous points à leurs exigences. Ainsi, *la* LOI *d'organisation des travaux dans la Phalange* DOIT ÊTRE CONFORME AUX ATTRACTIONS NATURELLES DES TRAVAILLEURS.

Or, pour découvrir et reconnaître cette LOI *de travail*, conforme aux penchants natifs de l'homme, nous n'avons rien autre chose à faire que de suivre les impulsions

spontanées des travailleurs, d'écouter docilement la voix des Attractions, d'épier les indications de la nature, de la prendre sur le fait. — Cette manière de procéder est à la portée des enfants.

Le but spécial du livre suivant sera donc la détermination de la *Loi naturelle d'organisation des travaux*, et notre procédé de détermination ne sera autre chose que l'introduction, dans le calcul, de tous les éléments fournis par l'étude des impulsions natives. Nous allons voir les contours généraux de la formule se dessiner dès le premier chapitre; puis nous arriverons à un dessin plus pur par des approximations successives, dont chacune correspondra spécialement à une des conditions fondamentales, impérieusement exigées par la nature, pour que le travail exerce sur l'homme un charme invincible, pour que le plaisir seul l'entraîne libre à l'industrie. En un mot, nous allons examiner les conditions de l'ATTRACTION INDUSTRIELLE, et en trouver la formule générale.

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

Dire que le travail n'est pas la destinée de l'homme, c'est nier l'évidence.
Dire que le travail est la destinée de l'homme et qu'il ne puisse devenir pour lui une source de bonheur, c'est calomnier Dieu.
C'est donc qu'il y a deux lois pour le travail :
La loi de contrainte qui vient de l'ignorance humaine ;
La loi de charme et d'attrait qui est la révélation divine ;
Partant, deux résultats :
Misère ou richesse, — Oppression ou liberté.

CHARLES VIGOUROUX.

ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL. LOI SÉRIAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Tendances générales au Groupe et à la Série.

Il faut écouter la nature; il faut prendre la nature pour guide; la nature est plus sage que notre sagesse. TOUS LES PHILOSOPHES.

Que signifie ce respect qu'affectent les philosophes pour la nature? S'ils croient que la nature doive être consultée dans l'étude de l'Homme et des destins sociaux, comment prouveront-ils que l'Attraction ne fasse pas partie de la nature humaine, et qu'on puisse étudier l'homme sans étudier l'Attraction passionnelle, dont ils n'ont dit mot dans leurs cent mille systèmes? CH. FOURIER.

§ I.

Approche et viens grossir notre joyeuse troupe.
A. DE MUSSET.

Il est bien entendu que nous allons faire l'étude théorique de la formation du milieu sociétaire, et rechercher les bases naturelles de l'organisation des travaux et des fonctions. — Il ne faudrait pas confondre cette question, toute générale, avec celle de l'installation de la première Phalange, et du mode de réalisation par essai, question toute particulière, que nous traiterons en son lieu.

Nous voici donc face à face avec le problème fondamental, « *La détermination du meilleur mode d'emploi de l'activité humaine,* autrement dit, *de l'organisation du travail.* »

Or, puisque la Phalange est l'atelier social élémentaire, ce problème général se précise de prime abord sous l'énoncé suivant :

Étant donnée une population de quatre cents familles, associées, pour former une Phalange, sur un canton possédé actionnairement par elles, et préparé comme il a été dit précédemment, déterminer une organisation industrielle adaptée aux goûts, aux penchants des travailleurs, apte au développement libre de toutes leurs facultés individuelles, capable, en un mot, de répandre l'attrait et le charme sur leurs travaux.

Cette manière de poser la question nous donne sans transition une réponse singulièrement importante, une réponse qui condamne tranchément, dès le premier pas, tout le régime industriel des Civilisés; car vous ne pensez pas,

Que les travailleurs de la Phalange, parfaitement libres d'organiser leurs opérations comme il leur aurait plu, se seraient avisés de les *morceler* pour s'isoler les uns des autres, celui-ci seul dans un champ, celui-là seul dans un atelier, disséminés comme on voit la plupart des travailleurs civilisés... non, certes, vous ne pensez pas cela.

Ce seul fait de la *liberté* des individus placés au sein d'un milieu sociétairement préparé, vous révèle donc que le Groupe, ou *réunion volontaire d'un certain nombre de travailleurs*, se substituerait naturellement à la *solitude*, dans toutes les fonctions qui pourraient s'y prêter, c'est-à-dire, dans toutes les fonctions d'industrie active en agriculture, fabrique, ménage, éducation, science, beaux arts, etc.

La nature pousse l'homme aux nombreuses réunions,

où elle lui a ménagé l'emploi de son activité, le jeu de ses facultés, le développement de ses vives et nobles affections ;

La Civilisation, elle, trace autour de l'homme un cercle étroit d'intérêts égoïstes, dépourvus de liens avec les intérêts extérieurs ; elle l'enferme au centre de ce cercle, et quand il y est bien enfermé, dûment attaché la chaîne au cou à son métier, à sa fonction, à son travail solitaire, la morale intervient pour prêcher à ce pauvre esclave isolé... quoi ? l'amour du travail... oui, elle lui corne aux oreilles qu'il DOIT adorer ce travail abrutissant, odieux, insupportable ! — quelle qualification donner à une pareille aberration ?

Ainsi, vous le voyez, ce principe de Morcellement, dont nous avons si bien reconnu l'extrême malfaisance quand nous dissertions sur le matériel de l'économie sociale, continue à jouer son rôle subversif dans le mode d'emploi de l'activité humaine en régime civilisé. Nous le retrouvons dans les relations d'industrie active, livrant l'homme, sans grâce ni merci, aux ennuis mortels de l'isolement, à l'ahurissante atonie de la solité, comme nous l'avons vu précédemment livrant l'homme, ce roi de la terre, à la dent de la misère. Nous le retrouvons ici, ce principe fondamental des sociétés subversives, faisant obstacle aux mouvements des penchants et des facultés, étendant la nature sur un lit de Procuste et hongrant l'homme, comme nous l'avons vu faire obstacle à la création des richesses, à l'enfantement des éléments matériels du bien-être, et desséchant toutes les sources de la production.

Et vous voyez le principe d'Association, et les grandes et fécondes dispositions qui en dérivent, se prêter merveilleusement, au contraire, au développement des affinités, au jeu des affections et des facultés, à l'essor des passions corporatives et sociales, qui ne peuvent éclore qu'au sein des grandes réunions humaines, dont les premiers éléments sont les GROUPES.

Mais, avant d'aller aux conséquences, nous devons légitimer d'abord, par de bonnes preuves, ce que nous avons dit sur la tendance de la nature au Groupe, — mot tout-à-fait technique en science passionnelle, et qu'il faut dès maintenant accepter comme tel. — Nous devons étudier encore les phénomènes qui se manifestent dans la formation des Groupes et dans leurs contacts. Ces démonstrations et ces études sont si faciles, qu'elles consistent uniquement à savoir observer et bien voir ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Nous voulons reconnaître les lois des impulsions naturelles? examinons les effets de ces impulsions dans les milieux où elles ne sont pas enchaînées et contraintes.

§ II.

Les éléments *tendent à s'unir*. Cette disposition augmente ou diminue dans le rapport plus ou moins prochain de leur nature ou de leurs qualités respectives. Ch. Bonnet.

Au bal, — je ne vous parle pas du bal froid, glacé, guindé, du bal tel que la Civilisation le fait souvent, — et c'est une de ses hontes, — où le jeune homme, quand il reconduit sa danseuse, a échangé avec elle deux paroles, l'engagement et le remerciement; où trois femmes côte à côte assises n'ont pas eu l'une pour l'autre, pendant la soirée, un mot, un signe de tête, un sourire... bal triste, raide, compassé, où l'ennui saisit toutes les âmes et déborde sur toutes les figures à travers leur masque d'impassibilité; bal que je hais plus qu'un enterrement.... je ne parle pas de cela, mais d'un bal joyeux, animé et vivant, où l'on n'est pas gêné par l'étiquette, où l'on connaît son monde, où chacun se sent à l'aise. Dans une pareille soirée, vous voyez la population du bal se distribuer naturellement et bien vite en Groupes différents. — Les uns, dans la salle du jeu, se pressent autour des tapis verts de la bouillotte et de

l'écarté, tout à côté des tables plus calmes, où les dames *d'un certain âge* et les grands-parents font leurs parties de whist et de boston. Les autres, attirés dans les salons où l'orchestre résonne, où les femmes brillent sous les diamants et les fleurs, se mêlent aux figures croisées des contredanses, ou se font emporter aux mouvements précipités des walses et des galops. Ici c'est un petit noyau qui passe en revue le bal et épilogue ; là on cause littérature ; plus loin on s'échauffe sur la politique.

Sert-on un souper ? — la masse encore se divise, et chacun, pour prendre place, recherche le voisinage de ceux qu'il aime, de ceux avec qui il désire nouer relation. Et ainsi, et toujours, dans un milieu libre, les Groupes se forment naturellement par affinités de convenances réciproques, par *affinités électives*.

Examinez-vous une réunion d'une autre nature, une assemblée politique, une Chambre de députés ? Vous allez, sous un tout autre *ton*, retrouver les mêmes effets, reconnaître les mêmes tendances.

C'est d'abord une division en trois corps très-distincts, le CENTRE et les deux ailes, — *la droite* et *la gauche*. Puis, dans chacune de ces trois grandes divisions, qui répondent aux trois principales couleurs politiques, vous voyez se dessiner des subdivisions correspondant aux nuances d'opinion ; — et chaque député va se ranger dans la subdivision qui exprime sa nuance. Et, dans cette subdivision encore, il prend place à côté des hommes dont il préfère individuellement le caractère, à côté de ses *amis politiques*, expression composée qui indique très-bien la double force de l'affinité génératrice du Groupe.

Ainsi, les affections particulières ou *affinités de caractère*, et les sympathies d'opinion ou *affinités d'industrie*, — qu'on me permette ici l'application de cette expression tout-à-fait générale, — déterminent naturellement la formation des Groupes, leur classement, leur

hiérarchie. Ces Groupes, distribués en échelle hiérarchique, ascendante et descendante, ailes et centre, forment une Série beaucoup plus régulière déjà dans la Chambre que dans la réunion de plaisir, parce que la Chambre est une assemblée périodique, où les sympathies et les antipathies d'opinion et de caractère ont le temps de se développer, sont mieux connues, mieux appréciées.

Dans les collèges, dans les grands pensionnats, vous voyez se révéler les mêmes tendances, et toujours les impulsions naturelles conduire, — plus ou moins confusément, suivant l'état du milieu, — les jeunes gens et les enfants, comme les hommes faits, à la constitution des Groupes et à l'affiliation des Groupes en Séries, soit en affaires d'opinion, d'études et de travaux, soit en affaires de plaisir.

C'est surtout aux heures de récréation que la tendance se manifeste franchement, parce que, aux heures de récréation, les Attractions individuelles ne sont pas comprimées par les divisions forcées et le despotisme des règlements.

Reportez-vous à vos temps de collège, et vous vous souviendrez qu'à peine hors des salles de classe ou d'étude, à peine échappée, livrée à elle-même, à l'air, au soleil, dans la grande cour de récréation, la population collégienne se formait à l'instant en catégories diverses. — La première division, celle qui est si peu arbitraire, que la nature la donne partout, et dans le sein de laquelle les autres se créent, c'est celle qui correspond à l'*échelle des âges*. Chaque élève, en effet, dans tout établissement nombreux, appartient toujours, aussi authentiquement qu'un soldat à sa compagnie, à la classe des *grands*, ou à celle des *petits*, ou à la division intermédiaire. Et ces divisions premières acceptent encore des subdivisions régulières, qui ont leurs noms spéciaux dans l'argot de chaque collège.

En dedans ou en dehors de ces classements corréla-

tifs à l'âge, les *amis*, les *pays*, clottrés tout à l'heure dans leurs salles respectives, se réunissent en divisions et sous-divisions formant des *bandes*, des *cliques* particulières; ce sont les expressions consacrées. — Ces catégories déterminées par les âges, les caractères et les positions, n'empêchent d'ailleurs pas la masse de se distribuer pour les jeux en nouveaux Groupes, en nouvelles Séries :

Ici c'est la place réservée aux billes; elle est nette et propre; les carrés sont tracés, les trous creusés et les parties s'organisent. — Là on joue au bouchon; — plus loin à la balle. — Voilà les deux camps des barres;... et chaque élève entre dans une partie, s'enrôle dans un camp, se réunissant aux camarades qu'il aime, évitant ceux qu'il n'aime pas, et choisissant les jeux qui vont à ses goûts, qui font briller sa force et ses talents.

Ainsi vont les choses dans toutes les réunions nombreuses qui ne sont pas gênées par des règlements disciplinaires, monastiques ou autres, partout où l'Attrait peut se développer librement; — et cela, quels que soient les âges, les caractères, les sexes, les positions et les rangs.

La division en Séries, en Groupes et en Sous-Groupes, voilà donc ce que la nature inspire à l'homme; voilà le procédé de division et de classement qu'elle indique et auquel elle pousse indistinctement tous les individus de l'espèce. — Si ce vœu de la nature est plus irrécusablement mis en évidence aujourd'hui dans les jeux des enfants, dans les exercices des écoliers, à leurs moments de liberté, qu'il ne l'est dans les relations des pères, c'est que les enfants sont plus près de la nature, et que le régime civilisé ne leur a pas encore créé ces intérêts étroits et ces habitudes d'isolement que le travail morcelé impose à la plupart de ses fonctionnaires.

De tous ces faits connus et de mille autres du même genre, vous êtes en droit de déduire sans contestation possible :

V. Que toute condition de travail qui débute par placer l'homme dans une position antipathique à sa nature et forcée, devant avoir pour inévitable effet de créer la *répugnance pour le travail*, le mode d'emploi de l'activité humaine dans le Morcellement qui isole le travailleur, est faux *à priori*, et condamné par la pratique;

A. Que si l'on veut offrir à l'homme des conditions de travail susceptibles de l'*attirer*, de le *charmer*, il faut d'abord écarter la nécessité de l'isolement, *et spéculer sur la faculté de réunion, sur la libre formation des Groupes et des* Séries.

Ainsi, en principe général, chacun dans la Phalange s'affilie aux Groupes *dont le personnel et dont les travaux lui plaisent*.

Cette liberté pleine, en mode d'emploi de l'activité individuelle, entraîne l'éclosion et le développement des vocations, immense question, question à peine soupçonnée jusqu'ici, et que, pour le moment, nous nous bornons à indiquer.

Ne sent-on pas, en effet, qu'au sein d'une organisation pareille à celle que nous commençons à ébaucher, homme, femme, enfant, nul individu au monde, ne peut se trouver forcé d'embrasser un état, un métier, contraires à son vouloir? La naissance, la position, les circonstances n'imposent plus rien. L'homme est affranchi du joug des choses. — Vous avez le choix : toutes les Séries, tous les Groupes vous sont ouverts.

Vous pouvez entrer partout comme postulant, être admis partout en faisant vos preuves. Rien ne vous contraint à vous enrôler dans des fonctions qui sont hors de vos convenances. — Et ainsi, dès l'enfance, chacun s'applique aux travaux vers lesquels il se sent attiré par ses aptitudes naturelles. — C'est la vocation qui conduit à la fonction.

Or, vous ne pensez pas que les services en marchent

plus mal, pour être exclusivement confiés aux caractères qui ont respectivement pour eux goût et vocation. — Et comme la nature n'a pas fait les hommes égaux en goûts, en facultés, en opinions et en vocations, on peut être assuré de trouver, dans un assortiment de dix-huit cents caractères, de quoi remplir les cadres de toutes les Séries dont le roulement sera nécessaire ou utile à la Phalange. Nous reprendrons cette question plus tard.

Ainsi, sauf exceptions et convenances particulières, les travaux de toute nature sont exécutés dans la Phalange par des Groupes nombreux, composés de sectaires ou membres volontairement réunis par un penchant affectueux, et par un goût commun pour la fonction du Groupe. — Ce travail d'option devient dès-lors aussi riant qu'il est triste et fastidieux dans la *solitude* du Morcellement : car la gaîté, l'entraînement et la joie se produisent inévitablement dans les réunions nombreuses et bien assorties en convenances réciproques.

§ III.

Il me semble que la sagesse éternelle ne pouvait prescrire que ce qui est conforme à la nature de l'homme, et qu'elle devait adapter ses lois à l'être qu'elle a créé. SOUBEIRAN.

Maintenant que nous avons reconnu, dans l'homme les tendances au Groupe et à la Série, comme des faits passionnels généraux, il nous est facile de comprendre que l'intelligence suprême devait pétrir notre nature de ces deux tendances.

L'homme, en effet, étant appelé à gérer son domaine terrestre, à agir sur son globe, à travailler, il fallait qu'il fût *prédisposé* à un certain mode d'action, à une certaine loi de travail, — sinon Dieu serait absurde.

Or, tout dans la création est classé en *ordre sériaire*. Les trois règnes, animal, végétal et minéral, se divisent

et se subdivisent en classes, ordres, genres, espèces, variétés, ténuités, etc., si bien que l'on est forcé, pour les étudier, de les cataloguer et de les ranger en Groupes et Séries de Groupes, comme ils le sont dans la nature. — Cette classification porte même le nom de *Méthode naturelle*.

Les sciences, qui, dans l'origine et aux temps obscurs, formaient un assemblage confus de quelques vérités mêlées à beaucoup d'erreurs, se sont divisées et subdivisées à mesure qu'elles se sont constituées, et que l'esprit humain en a étendu le domaine. Telle branche de phénomènes dont l'existence était à peine soupçonnée il y a quelques siècles, comme l'électricité, fournit à elle seule aujourd'hui de nombreux rameaux dont chacun réclame des études spéciales et des hommes spéciaux. Plus on avance dans le champ des découvertes, plus on se convainc que, tout étant lié dans le système de la nature, l'ensemble des connaissances doit se classer en ordre généalogique ou sériaire. Les arts, d'ailleurs, exigent aussi des divisions et des classements analogues. Il n'y a rien de ceci qui ne soit connu et banal.

Ainsi, tout, dans la création, dans le domaine de l'activité de l'homme et de l'intelligence, est assujéti à cette loi sériaire, — loi suprême, sans laquelle l'ordre, l'harmonie et l'unité de l'univers ne seraient que des mots.

Donc, si tous les objets sur lesquels l'homme est appelé à exercer son activité physique ou son énergie intellectuelle, sont ordonnés et classés en Séries dans le sein des choses, il faut bien que lui, l'homme aussi, accepte cette forme *sériaire* pour l'ordonnance et le classement de ses travaux, sous peine de se constituer en révolte contre l'Ordre naturel, de se placer hors des cadres de l'Unité universelle, d'opérer en système désordonné sur la création, et de manquer ainsi la voie et l'acte de sa Destinée.

Et si tout ceci est vrai, il fallait bien que l'organisme

passionnel de l'homme fût prédisposé pour cette forme *sériaire*, et que l'homme fût porté par nature à distribuer son activité parallèlement à la distribution naturelle des objets sur lesquels cette activité était appelée à s'étendre.

C'est chose qui paraîtrait superflue, sans doute, à tout homme doué d'une certaine portée d'esprit, que d'insister sur la valeur de ce qui vient d'être développé ici. Tout un système social est là pourtant, et pas un système de création humaine encore, mais le système pensé par Dieu, voulu par Dieu, et typé par lui sur la face de tous les mondes.

Somme toute, ce chapitre nous a montré, en vue d'ensemble, que la condition générale d'Attraction industrielle, c'est *l'exercice des travaux en Groupes et Séries de Groupes*, méthode naturelle qui nous a été directement révélée par le jeu des *affinités électives*.

Étudions de plus près maintenant les conditions spéciales de l'Attrait, pour arriver à la détermination précise de cette formule.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE APPROXIMATION

Division parcellaire du Travail.

La confiance, l'amitié, le charme, seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.

Ch. Fourier.

§ I.

Comme il vous plaira.

Qui voudrait dès maintenant commencer à se représenter une Phalange en mouvement, devrait concevoir que chaque genre de travail a fourni un cadre de Série, et que tous ces cadres sont remplis, c'est-à-dire que, dans chaque Série de genre, des Groupes distincts de travailleurs se sont emparés du soin des espèces, des variétés, etc., de telle sorte que les détails de toutes les industries, de toutes les fonctions, sont ainsi partagés entre des Séries et des Groupes.

Et maintenant, que voulez-vous faire ? que savez-vous faire ? qu'aimez-vous ? à quoi êtes-vous propre ? — Vous voulez des places ? en voici, choisissez. Le choix est beau, j'imagine : arts, sciences, instruction, administration, fabriques, cultures... toute fonction que vous pourrez dire, toute branche d'activité humaine sont là, vous offrant carrière.

C'est d'abord de la culture que vous voulez faire ? — libre à vous. Oh ! vous n'aurez pas comme aujourd'hui une ferme à gouverner, des valets à surveiller, un train sur les bras. Vous n'aimez pas les travaux des champs et des prairies, rien ne vous plaît au soin des harnais et

des bestiaux ? hé bien, laissez champs et prairies, harnais et bestiaux ; ne songez ni aux blés ni aux fourrages, ni aux étables ni aux écuries : laissez cela, et soyez tranquille : on y veillera. — Les vergers vous attirent ; vous vous plairiez au soin des arbres fruitiers. — Bien, entrez à la Série des vergers. — Oui ; mais cerisiers et pruniers n'ont pas l'art de vous plaire, pommiers encore moins : ce sont les pêchers que vous aimez. — Entrez donc à la Série qui cultive les pêchers. — Vous avez, dans le genre pêcher, une espèce de prédilection, une espèce qui vous séduit. — Alors enrôlez-vous au Groupe qui a pour attribut le soin de cette espèce.

Et croyez-vous qu'on vous a ménagé une assez grande latitude ? croyez-vous que ceci soit assez faire pour votre liberté, pour servir vos goûts, voire vos caprices ? — Oh non, car il peut vous paraître, à vous, fastidieux de sarcler, de planter, émonder, de veiller à la conservation des fruits... Ce que vous aimez, vous, c'est la greffe, et vous avez un haut talent à cette opération. Cela vous rend fier. Entrez donc au Groupe de votre pêche favorite, et, dans ce Groupe, au Sous-Groupe de la Greffe, et allez encore exercer votre talent de greffeur dans vingt autres Groupes, dont l'objet et le personnel auront exercé séduction sur vous.

Cette parfaite liberté en choix de fonctions, expliquée sur un exemple agricole, s'étend à tout le reste. Et vous voyez bien que, pour servir les goûts individuels et satisfaire aux intentions de la nature qui a donné ces goûts, il faut, non-seulement diviser les travaux et les industries en Séries et en Groupes, mais faire encore au sein du Groupe une *distribution parcellaire* du travail, afin que chaque sujet puisse se porter aux actions pour lesquelles il a de l'aptitude.

Ces dispositions-ci sont-elles autre chose que l'expression même des faits qui tendent à se produire naturellement en milieu libre ? Est-ce ici de l'esprit de système ? — L'*esprit de système* et l'*idée fixe* !... — Il y

a par le monde cinq cents pédants ignares qui tranchent tout au travers de la découverte de Fourier avec ces mots-là ! Voyons pourtant :

§ II.

Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la *division du travail*.

ADAM SMITH.

En chasse, et chasse heureuse !

A. DE MUSSET.

PAR les beaux jours d'octobre, à trois heures du matin, — octobre, c'était temps de vacances, — souvent nous nous mettions en route, sac de chasse au dos et fusil sur l'épaule, huit ou dix camarades de collège ensemble. Nous avions treize, quatorze, quinze ans, je ne sais. — Nous cheminions gaiement sous un ciel étoilé, le long des premières pentes de notre Jura, par des chemins pierreux, à nous connus. Il fallait bien qu'aux premiers rayons du soleil levant, nos miroirs fussent plantés, brillants, dans les hautes plaines d'Ivory ou de Malaton, — lieux éprouvés pour la *passe* des alouettes auxquelles nous avions à cœur de faire bonne guerre. — On entrait en chasse.

Quand le beau soleil s'était haussé sur l'horizon et qu'il pouvait marquer neuf heures ou dix, nous ne tardions pas, d'ordinaire, à voir déboucher à l'horizon du plateau des robes flottant au vent, de blancs chapeaux de paille et des ombrelles qui s'enlevaient sur le bleu du ciel ou sur les teintes sombres et chaudes des montagnes du fond. C'étaient nos sœurs et leurs amies, arrivant au rendez-vous de chasse. On faisait encore, par gentillesse, durer la chasse un instant pour elles. — Elles tournaient les miroirs, et prenaient à la chasse intérêt et plaisir.

Mais il fallait bientôt se mettre en devoir de préparer un repas ; en général, les estomacs étaient prédisposés.

Or, vous auriez vu par terre, pêle-mêle et assez confusément étalés, les fruits de la chasse d'abord, de glorieuses alouettes dont on était fier ; chacun savait son nombre ; puis les carnassières, les fusils, des écharpes et des chapeaux de paille, les munitions, les provisions apportées de la ville, du pain, du vin et quelque bon gigot... parce que, voyez-vous, il y a des jours où les alouettes ne passent guère... on ne sait pas d'avance.

Donc il fallait préparer le déjeuner. Nous étions quinze, vingt souvent, et chacun s'y mettait.

— « Nous autres, nous nous chargeons d'organiser le feu. » — Bien. Et parmi ceux qui avaient ainsi parlé, les uns couraient faire du bois ; les autres prenaient emplacement, bâtissaient un foyer à joues et chenets de pierre, et disposaient devant ce foyer, sur le vent, deux branches fourchues, plantées en terre, pour supporter les baguettes de fusil qui devaient servir de broches à rôtir les alouettes.

— « Il faut du beurre, il faut des assiettes, il faut des pommes de terre, une poêle à frire... Vous avez oublié d'apporter du sel, Messieurs ; qui ira au village chercher tout cela ? » C'étaient nos belles cuisinières qui parlaient ainsi.

Un détachement partait pour le village ; et quand ils revenaient à travers champs, ceux du détachement, harnachés avec leurs casseroles et leurs poêlons, leurs provisions et leurs ustensiles, on les eût pris, je le jure, pour de francs fourrageurs, des Cosaques en maraude.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Vous auriez vu tout le monde à l'œuvre. Ici, c'étaient les alouettes que trois jeunes filles plumaient ; plus loin, nous en aidions d'autres à peler et couper en morceaux les pommes de terre. Celui-ci surveillait le rôti et l'arrosait ; celle-là tenait la poêle ; d'autres apprêtaient le service, allaient à l'eau, lavaient les tasses. Et vous pou-

vez croire que tout cela s'exécutait vite et nettement, dans cet atelier établi en plein air sur un champ, et pas avec ennui, dégoût et sans zèle, car chacun était joyeux, alerte, y mettait vivement du sien. Il y avait là de la franche et bonne gaieté, et moi qui parle, je n'ai pas encore trouvé sous le ciel de Paris soirée si brillante et bal si flamboyant qui valût, à tout prendre, ces bonnes parties d'il y a dix ans (1re édition, hélas!) sur les plateaux de nos montagnes. — Je ne suis pourtant pas de nature très-champêtre.

Quand la partie se répétait plusieurs fois dans les mêmes circonstances, les mêmes individus reprenaient volontiers les mêmes rôles, se reportaient aux mêmes *parcelles* du travail commun; les talents particuliers étaient reconnus, constatés : il en résultait pour chacun des droits acquis, et l'œuvre totale marchait avec rapidité, gaieté et ensemble. L'Accord était formé.

La moralité de ce récit, — dont vous avez sans doute des analogues en votre souvenir, — c'est qu'il y avait là,

Une fonction à remplir, — un dîner à préparer;

Et pour cette fonction, un Groupe de travailleurs volontaires et très-libres.

Or, ce groupe, composé de volontaires très-libres, *se partageait de lui-même en* Sous-Groupes *adonnés aux différentes* sous-fonctions *du travail commun*, d'où résultait un Accord total. — Et vous ne pensez pas, j'imagine, que c'était par *esprit de système* et par envie de donner raison à l'auteur du Traité de l'Association, que nous, de la classe, nous agissons ainsi.

Je demande certainement bien pardon au lecteur de prendre presque tous mes exemples dans des jeux d'enfants et des souvenirs de collège. Mais ce n'est pas ma faute, à moi, si l'industrie civilisée, enchâssée de force dans le cadre étroit du Morcellement, est si absurde, si anti-naturelle d'un bout à l'autre de son organisation, qu'elle ne présente aucun exemple de Groupes sponta-

nément formés. — Chassée du champ, de l'atelier, du bureau des pères, la nature est obligée de se réfugier dans les jeux des enfants, et c'est là qu'il est dès lors bien force de l'étudier. C'est une fière critique de notre organisation industrielle, qu'il faille avoir recours à des jeux *puérils*, pour avoir des exemples d'industrie attrayante et constater les exigences de la nature libre. Toutefois, rien n'est moins puéril que les conséquences de nos observations; car je ne crois pas que l'on puisse agiter, dans l'ordre des spéculations sociales, une question plus haute que celle de la mise en harmonie des institutions avec les convenances de la nature et des passions. L'important est d'observer vrai, de raisonner juste et d'être compris. Si je voulais, je serais aussi pédant et inintelligible que le premier métaphysicien venu (1).

Donc nous acceptons comme procédé général de classement et d'organisation pour les travaux sociétaires, et comme procédé voulu par la logique et la nature, la SUBDIVISION SÉRIAIRE se résolvant en Groupes, et le *travail parcellaire* dans les Groupes.

Or, vous pouvez reconnaître qu'ici encore, comme en toutes choses, la nature de l'homme est toujours en har-

(1) Un très-bel exemple de la division du Groupe en Sous-Groupes, est fourni par la manœuvre d'une compagnie de pontonniers sur un fleuve. L'établissement d'un pont de bateaux se complique de beaucoup de détails : le service des bateaux, des cordages, des ancres, des poutrelles, des madriers, etc., etc. Or, la compagnie se divise en escouades adonnées à un détail, et toutes ces escouades faisant aller simultanément leur affaire particulière, l'œuvre totale marche avec un accord et une rapidité magiques. Et quand deux ponts sont jetés concurremment, et qu'il y a des spectateurs auxquels on ait à cœur de montrer son savoir-faire, l'activité à la manœuvre et l'ensemble de l'exécution dépassent tout ce qu'on peut dire. Ceux qui ont vu ou pratiqué l'opération dont je parle, comprendront bien la division parcellaire dans le groupe, et l'importance de cette division des fonctions dans l'œuvre totale.— Malheureusement je ne pouvais donner cet exemple comme effet de *spontanéité*.

monie parfaite, en pleine coïncidence avec les convenances de raison. Vous avez écouté la nature, vous avez voulu suivre jusqu'au bout ses impulsions les plus délicates, ses indications les plus nuancées, ses derniers caprices : elle vous a mené par la main, et vous a montré pour loi d'organisation cette loi sériaire et ses ramifications parcellaires ;

C'est-à dire que l'étude des impulsions naturelles, et la franche acceptation des vocations et des goûts parcellaires, vous ont fourni un procédé intégral d'application à tous les travaux, *de ce fameux principe de la* DIVISION DU TRAVAIL, si prodigieusement productif, principe que l'industrie civilisée ne peut appliquer, elle, qu'à une seule branche de travaux, les travaux de fabrique, et encore pour le grand malheur de l'ouvrier.

En résumant ce chapitre, on comprendra que la *division parcellaire* dans le Groupe est la véritable garantie de l'INDÉPENDANCE INDIVIDUELLE du travailleur, et du LIBRE DÉVELOPPEMENT DES VOCATIONS, puisqu'elle permet à chacun de vaquer seulement, je ne dirai pas aux fonctions, mais aux détails de fonction, pour lesquels il se sent goût, aptitude et volonté.

Le Groupe qui s'est emparé d'un travail et dans le sein duquel chaque Sous-Groupe fait marcher un détail de l'œuvre, est un corps composé de parties qui concourent librement à l'action commune, rivalisent de zèle, d'ardeur, et s'entraînent passionnément dans un Accord puissant d'ensemble. Chacun, alerte à la tâche qu'il aime, se repose sur les voisins de tous les autres soins ; l'individu s'appuie sur la masse ; tous se soutiennent, se concentrent, serrent les rangs dans le Groupe, s'excitent à l'action. Les affections se nouent, le cœur s'échauffe, l'identité du but commun rallie, le sentiment de l'union électrise la masse, l'Accord d'ensemble retentit dans toutes les poitrines, et l'enthousiasme, à qui tout obstacle cède, éclate dans la manœuvre.

Que ce soit œuvre de paix ou œuvre de guerre, toutes les fois que les différentes parties d'un corps agissent de concert dans une manœuvre, et exécutent, chacune avec zèle et passion, leur rôle particulier dans l'ensemble; toutes les fois que les actions parcellaires se résolvent simultanément dans une action unitaire, totale, et rayonnent sur un même centre, la convergence générale produit l'Accord, l'enthousiasme se met dans la masse et l'emporte. — C'est de règle, c'est forcé, c'est irrésistible et de nature. L'homme est ainsi fait d'un pôle à l'autre. L'individu le plus froid ne peut se soustraire à l'influence des grands Accords produits au sein d'une masse composée de parties harmoniques. Or, la première manifestation de cet entraînement enthousiaste se développe dans le Groupe, quand tous les Sous-Groupes sont à la manœuvre et agissent de concert.

Que si vous supprimez le contact et détruisez le jeu des différentes pièces; s'il n'y a plus dans l'exécution cette promptitude produite par l'intégrale de toutes les actions partielles et simultanées; si vous placez le travailleur dans les conditions de l'industrie civilisée; s'il est isolé, *surchargé de tous les détails de l'œuvre*, obligé d'exécuter successivement, lentement, sans émules co-intéressés, sans aide et sans soutien... tout disparaît. L'ennui et le dégoût remplacent l'entraînement et la joie : travail redevient peine, ennui, douleur.....

En dernière analyse, le résultat de ce chapitre a été l'introduction dans le Groupe, du TRAVAIL PARCELLAIRE, reconnu comme exigence de liberté individuelle, vœu de la nature, et première condition spéciale d'Attraction industrielle. Nous avons établi que le principe de la division parcellaire, dirigeant des efforts simultanés, harmoniquement concentrés sur un but commun, est le mode de Génération des grands ACCORDS D'IDENTITÉ qui meuvent et passionnent les masses, les frappent d'enthousiasme pour un œuvre, et créent les fougues arden-

tes auxquelles nul obstacle ne résiste. — Ces Accords croissent d'intensité avec les masses passionnelles sur lesquelles ils agissent; et quand ils atteignent un certain degré de force, ils deviennent surhumains, puissants comme la *Foi*, et *transportent les montagnes*.

Dans cette période de ma tâche, où je construis le mécanisme sériaire pièce à pièce, je désire beaucoup que mon argumentation soit l'objet d'une surveillance sévère de votre part, lecteur; car si nous ne voulons rien avancer d'arbitraire et d'imaginé, rien qui ne soit fondé en fait et en raison, et bien décidément avoué par la nature, nous ne voulons pas non plus vous laisser le droit de faire plus tard volte-face à un ensemble dont vous aurez admis tous les détails. Voyez, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens dès maintenant que si vous acceptez les sommes partielles, vous ne serez pas reçu à refuser le total. — Ceci étant de bonne justice, continuons.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEUXIÈME APPROXIMATION.

Alternance des Fonctions.

Dieu a bien fait ce qu'il a fait.

LE SENS COMMUN.

Si les séances des séries devaient se prolonger douze à quinze heures, comme celles des travailleurs civilisés, qui, du matin au soir s'abrutissent à une fonction insipide, sans aucune diversion, Dieu nous aurait donné le goût de la monotonie, l'horreur de la variété.

CH. FOURIER.

Le bonheur des élus consiste en ce que Dieu étant infini, ils trouvent, à le contempler, des joies *toujours nouvelles*.

ST. AUGUSTIN.

§ I.

Eh! moralistes, si vous voulez que l'homme aime le travail, sachez donc rendre le travail aimable!

CH. FOURIER.

Si vous voulez que l'homme aime le travail, que pour lui, l'industrie soit attrait, plaisir et charme, faites simplement que chacun ait à faire les choses qu'il aime le mieux et avec ceux qu'il aime le mieux : que votre méthode de distribution des travaux ne soit autre chose que la résultante, la synthèse des impulsions naturelles elles-mêmes.

Est-ce donc un grand plaisir en soi que de danser, galoper, faire des chassés et des glissades? Non : c'est un exercice par lui-même insipide et fatigant. Vous ne voyez pas de jeune fille, — si folle qu'elle soit du bal, — qui se prenne à danser toute seule, en sa chambre. — Hé bien! qu'un orchestre se fasse entendre, qu'il y ait de beaux salons, de jeunes cavaliers, d'élégantes danseuses, et vous en allez voir plus d'une et plus d'un.

des quadrilles, danser jusqu'au bout, jusqu'à en être rendus, sur les dents. Isolés, ils n'auraient pas dansé du tout. Pourtant la danse est toujours la même chose, mais les accessoires sont changés ; c'est le bal ! le Groupe est formé, les liens s'établissent, la vie s'éveille, l'animation grandit, et les liens s'établissent, la vie s'éveille, l'animation grandit, et le plaisir comme le feu jaillit du mouvement et du contact.

La Civilisation a si bien pris ses mesures pour écarter du travail toute cause génératrice du plaisir, que, dans nos langues, *peine* et *travail* sont devenus parfaitement synonymes. Cette synonymie, vraie en sens relatif, en milieu barbare ou civilisé, ne doit point être acceptée en sens absolu. D'abord, pour préciser le sens réel du mot travail, disons que ce mot représente, en bonne logique, *la mise en activité de toute force physique ou intellectuelle de l'homme, en vue d'un résultat donné.* Que le résultat soit productif ou non, utile ou nuisible, peu importe pour la définition : l'acte n'en constitue pas moins un travail. Les Danaïdes *travaillaient*. Les Civilisés *travaillent* souvent comme les Danaïdes, et pour un résultat plus pitoyable encore ; car il vaudrait mieux verser de l'eau dans des tonneaux sans fonds, que d'occuper huit cent mille hommes et deux cent mille chevaux à ravager les pays, brûler les moissons, démolir les villages, incendier les villes, et s'égorger les uns les autres. — En mécanique, pour mesurer le *travail* d'un cours d'eau, d'une machine, on détermine ce que machine et cours d'eau *fournissent de force*, sans s'inquiéter à quelle fin ces forces sont employées.

Mais, de même que les bonnes machines sont celles qui tirent les plus grands effets utiles de leurs forces motrices, de même les bonnes sociétés sont celles qui dirigent tout travail vers la plus grande création des éléments du bien physique, moral et intellectuel de l'humanité, vers le *maximum* de production. Et comme la production n'est faite que pour subvenir aux besoins des

hommes et leur créer des *jouissances*, il ne faut pas que ces jouissances soient achetées par des *peines et des douleurs;* c'est-à-dire que le travail doit être rendu *attrayant*. — Ainsi, le caractère d'un bon ordre social, c'est l'organisation générale du travail PRODUCTIF ATTRAYANT.

Or, que travail, — emploi d'activité physique ou intellectuelle, — puisse devenir pour l'homme synonyme de plaisir, c'est ce dont chacun de nous a eu mille preuves accidentelles dans sa vie.

Et ici je ne parlerai point des joies de l'artiste dans la conception, la gestation et l'enfantement de son œuvre. Je ne parlerai point des amours du savant, qui suit et poursuit sa découverte à travers de longues nuits solitaires, en oubli du boire et du manger... Ce sont là, certes, des acharnements et des passions. Mais on arguerait de natures exceptionnelles, de travaux exeptionnels, et, pour le moment surtout, on aurait raison.

Aussi je veux prendre des paysans; et aussi je veux dire en passant que si, le plus souvent, nous mettons en scène des opérations soit de ménage, soit d'agriculture, c'est que — indépendamment de leur généralité et de leur immense importance — on a, de ces travaux surtout, l'idée qu'ils sont, essentiellement et par nature, pénibles et répugnants. Or une fois démontré l'*attrait industriel* en fonctions de culture, ménage, fabrique... on admettra de reste l'extension du charme aux travaux des sciences et des beaux-arts. Ce sera un *à fortiori*. Si, par contre, nos exemples étaient choisis dans ces derniers travaux, on refuserait de conclure de ces fonctions aux autres. Parlons culture et fonctions domestiques.

Certes, pour le paysan qui mène sa charrue, tout le jour durant, pieds nus dans la terre froide, seul dans son champ, battant sa paire de bœufs maigres et harassés; certes, pour ce paysan, la journée est rude et triste, et le travail répugnant. — Rude est aussi la journée, et

répugnant le travail pour ce pauvre homme isolé au milieu de la vigne de son maître, face à face avec la terre qu'il bêche du matin, lui aussi, jusqu'au soir.

Oui ; mais viennent les temps de la fauche, de la moisson, des vendanges, et voici que les journées sont des fêtes.

Voyez, dans la plaine, cette ligne de jeunes hommes aux bras nerveux, qui marchent de front, abattant circulairement sous leurs faux des andains d'herbes vertes et tondant la prairie. Derrière eux, les faneuses armées de fourches et de rateaux blancs, tournant et retournant les foins, soulèvent les andains, forment les veillottes. Tout cela est vivant, gai, animé. On rit, on chante, et plus on est nombreux, plus l'ouvrage marche vite et gaiement. Quand viennent les voitures pour charger, tous les travailleurs se concentrent autour d'elles à l'envi, pères et fils, garçons et jeunes filles, et c'est merveille combien sont promptement exécutés ces joyeux chargements. — Qui a connu les mœurs des campagnes, a observé ceci comme je le décris, moi qui ai pris plus d'une fois la faux des faucheurs, la fourche et le rateau des faneuses. — Et les vendanges!.....

Au temps des vendanges, en Comté, les populations des montagnes descendent par troupes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants. L'émigration se développe sur toute la ligne du Jura et se mêle dans chaque canton, pour la cueillette, avec les indigènes. — Les Groupes se distribuent dans les vignes. On se met en alignement à deux pas les uns des autres. Il y en a un qui mène la bande. Chacun a son panier, récolte, cueille en avançant et verse dans la bouille — la hotte du porteur. — Quand les coteaux sont ainsi envahis par des légions de vendangeurs et de vendangeuses et qu'il fait un beau soleil de septembre, tout est vivant alors et mouvant sur les coteaux, et là encore on entend rire et rudement chanter. — Les gens de la ville y viennent par plaisir, dames et messieurs, et souvent

se mettent à l'œuvre, Les enfants sont fous, et s'ils ont une serpette et un petit panier, ils travaillent bravement des heures entières. Et, je vous le dis, ce sont des temps de fêtes.

Car les vendanges, comme la moisson et la fauche, sont des temps de TRAVAIL EN NOMBREUSES ET JOYEUSES RÉUNIONS.

Dira-t-on que c'est la nature du travail, la satisfaction de récolter, de recueillir..... Et ceux qui récoltent, recueillent, fanent, vendangent et moissonnent pour autrui? — J'ai vu des paysans commandés de corvée par la commune pour réparer des chemins arriver très-mécontents et jurant fort, — car on sait que ces sortes de travaux, qui n'intéressent que toute la commune, paraissent très-ingrats au peuple souverain de nos villages?—Hé bien ! j'ai vu le mécontentement disparaître, la mauvaise humeur se fondre, et la grosse gaieté campagnarde naître comme par enchantement au contact du Groupe.

Et puis voici un raisonnement pour en finir :

Brisez les Groupes, séparez-moi faucheurs et faneuses, vendangeurs et vendangeuses ; semez tout ce personnel-là à de grandes distances, isolez chacun, faites que chacun tout seul ait tout à faire, et vous verrez bien alors si l'on rit encore, si l'on chante encore, si la journée va sembler légère, si le travail ne devient pas subitement morne, terne, et par ainsi RÉPUGNANT.

§ II.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
Boileau.

Le travail est la Destinée de l'homme, et Dieu ne peut pas avoir lié une malédiction à la Destinée de l'homme qu'il a créé. C'est donc qu'il y a deux lois de travail : le travail morne, terne, égoïste, isolé, forcé ; et le travail

joyeux et libre, concentrant au même foyer de nombreux efforts sympathiques, plein de vie et de passion.

Or, à laquelle de ces deux lois de travail Dieu pousse-t-il l'homme par toutes les puissances de son organisme, par tous les Attraits de sa nature, à la première ou à la seconde?...

Si votre société fausse vous enlace si bien dans ses entraves qu'elle vous empêche d'obéir à ces puissances de votre être, qui vous attirent vers la loi de plaisir et de charme, cessez donc de dire que Dieu, en destinant l'homme au travail, lui a fait une Destinée de larmes et de misères; puisque vous n'obéissez pas aux volontés de Dieu, révélés par les Attraits qu'il a mis en vous. Les Attractions vous indiquent incessamment les volontés de Dieu, elles vous apprennent clairement sa Loi. Pourquoi regimbez-vous contre l'aiguillon?

L'homme a été tellement prédisposé au travail, qu'on le voit languir, traîner sa vie, rongé, dévoré d'ennui, quand il est inoccupé. Oh! un homme entièrement et parfaitement désœuvré!.. Qu'y a-t-il au monde de plus triste, de plus fatigant, de plus lourd et insupportable à soi et aux autres, qu'un homme bien portant et désœuvré?

L'homme aspire au travail. — Les enfants, les femmes, les riches, les rois eux-mêmes se créent à plaisir des études, des travaux, des occupations. Louis XVI était un habile serrurier; Louis XV cuisinait à Trianon des journées entières, et ce n'est pas ce qu'il y a fait de plus mal. Chaque jour vous voyez des hommes fort indépendants par leur fortune, prendre plaisir à tourner, menuiser, soigner un jardin, tailler, greffer, sarcler; des femmes passionnées pour des fleurs, les cultiver assidûment elles-mêmes. — Mille faits accidentels prouvent, je le répète, que s'occuper est un besoin pour l'homme, et que travail peut devenir plaisir, — travail des mains aussi bien que travail d'imagination ou d'esprit.

— « Oui, oui, des faits accidentels, mais purement accidentels; car...»

— « Eh ! sur Dieu ! est-ce nous qui soutenons que l'industrie civilisée est bien organisée, et ne la condamnons-nous pas, nous autres, précisément pour ce qu'elle ne présente qu'*exceptionnellement* des exemples de travail attrayant ! »

— « Bien, c'est fort bien. Vous prouvez sans doute que dans certaines circonstances le travail peut éveiller le plaisir et s'exécuter en joie. Mais tout cela est bon pour un jour, pour une heure. Imposez donc à vos amateurs un travail continu, impérieux, un travail de tout le jour pendant toutes les journées du mois, et de tous les mois de l'année pendant toutes les années de la vie ; une fonction... »

— « Ah !!!.. Vous reconnaissez donc qu'un travail long, impérieux, continu ; un travail comme vous dites, de toutes les heures de la vie, durant toute la vie, vous reconnaissez qu'un pareil travail est une chaîne au cou, un boulet au pied, un plomb sur la poitrine, un supplice !!! Vous reconnaissez que le plaisir ne peut durer qu'un temps sur une occupation... Hé bien ! tout simplement, tout bonnement alors... allons ! concluez, c'est vous qui le dites... tout simplement : il ne faut pas clouer, qui pour la vie à son bureau, qui pour la vie sur son champ, qui pour la vie sur son établi, qui pour la vie à son comptoir, — l'homme à la chose.... comme aujourd'hui...

Etrangeté ! un beau drame, — je demande pardon de ceci à M. Hugo, — un beau drame qui dure quatre heures fatigue les spectateurs ; — s'il durait six heures, ils seraient écrasés ; si on fermait les portes du théâtre, et qu'on voulût leur *imposer* CE PLAISIR pendant huit heures, dix heures... oh ! ce serait une fureur, un combat, une tempête dans la salle (1)... Et quand il est ainsi reconnu qu'un plaisir qui dure trop long-temps devient

(1) Voyez dans le 2e volume de la *Réforme industrielle*, la discussion de Fourier sur l'opéra de quarante-huit heures.

insupportable, odieux, on ne veut pas comprendre qu
ce joug de plomb de la continuité sous lequel on courb
la tête du travailleur, doit rendre nécessairement son
travail RÉPUGNANT, et qu'il faut le briser, ce joug, pour
que l'homme se relève! Ah! c'est trop fort! — Ce n'est
pas le travail en lui-même qui est répugnant, c'est cette
continuité mortelle à laquelle votre absurde régime de
travail a marié le travail; c'est ce mariage de la mobilité
et de la vie à l'immobilité, à la mort; — donc permettez
le divorce.

Si vous alliez aux Barrières, par un soir de dimanche,
vous verriez beaucoup danser dans les guinguettes. Exa-
minez, et choisissez le plus acharné danseur. Puis, s'il
est fort de la halle ou du port, gagnant trois francs par
jour à porter sur son dos des sacs de trois cents livres,
proposez-lui trois francs de sa journée pour venir dan-
ser chez vous, seul dans votre chambre, douze heures de
jour, six avant midi, six après. Je fais le pari qu'il pré-
férera son train du port ou de la halle! En tout cas, s'il
accepte un jour, il ne recommencera pas le lendemain.

Si les séances solitaires, longues, continues, sont in-
sipides et mortelles en industrie et en toutes choses,
écoutez la voix de la Nature, et concluez avec elle que
le travail utile ne peut devenir plaisir qu'à la condition
d'être exécuté 1° en réunions nombreuses, 2° en séances
courtes et variées.

C'est ainsi que marchent les choses dans les Phalanges.
Quand les Groupes ont terminé leurs séances, longues
de deux heures au plus, en cas ordinaire, leurs membres
se divisent, se séparent et vont dans d'autres Groupes
auxquels ils sont affiliés, fournir avec des visages nou-
veaux une nouvelle carrière de courte durée aussi comme
la précédente. Ainsi se succèdent les travaux en con-
traste, et se servant les uns les autres de délassement
mutuels. — Rien de plus agréable, après une séance de
science, après avoir écouté un professeur une heure et
demie durant, ou professé soi-même, que d'aller se ré-

ler à ses amis des vergers, aux travailleuses des jardins, émonder, sarcler, tailler, arroser ou greffer avec eux et avec elles...

Il n'y a donc plus, en Harmonie, le jardinier qui tout le jour jardine, forcé de connaître et d'exécuter les mille détails de son métier; ni l'agriculteur qui, toujours aussi, remue la terre des champs; ni le menuisier ayant du matin au soir son rabot attaché dans la main, comme le cordonnier son alène, comme le marchand son aune, et l'employé d'une administration sa plume et son grattoir.

Non, toutes les industries, tous les travaux ont fourni des divisions et des subdivisions, des SÉRIES et des Groupes, et chacun suivant ses goûts, ses vocations, ses désirs, ses talents et ses facultés, s'est enrôlé dans les Groupes et les SÉRIES qui excitent son Attrait, qui exercent séduction sur lui, et dont le roulement et l'engrenage offrent mille thèmes variés à l'emploi de son activité, mille modulations diverses à l'essor de ses affections et de ses passions.

Comparez donc ce sort de l'Harmonien avec celui des légions ouvrières, que la Misère et la Civilisation, deux bonnes sœurs! enferment pour la vie dans nos bagnes industriels, ou jettent sur le pavé des villes et sur les grandes routes, sans pouvoir même leur donner ce travail civilisé, que la faim les réduit à mendier par le monde.

Le travail sociétaire opère donc en Groupes, et les Groupes exercent en SÉANCES COURTES ET VARIÉES. — Ainsi nous avons mis en lumière, dans ce chapitre, la seconde des conditions d'Attrait industriel, introduite dans notre formule, la FACULTÉ D'ALTERNER travaux, occupations, plaisirs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TROISIÈME APPROXIMATION.

Rivalités industrielles.

Pourquoi Dieu a-t-il rendu les hommes si enclins à l'intrigue, et plus encore les femmes?.... pourquoi ces rivalités?.... pourquoi ne pas rendre les hommes tous frères et unis d'opinions? Pourquoi? c'est qu'il faut dans l'homme des ressorts convenables à l'état sociétaire auquel Dieu nous destine. S'il nous avait créé pour l'état familial et morcelé, il nous aurait donné des passions molles et apathiques, telles que les désire la philosophie. CH. FOURIER.

§ I.

Un cheval attelé à un des cabriolets qui assistaient à la course, s'élance tout-à-coup sur les pas des autres et franchit la barrière avec son cabriolet, aux applaudissements de la foule effrayée et ravie. C'était un vieux cheval de race. Cette généreuse bête, etc... UN JOURNAL.

Nous allons continuer à déterminer les conditions organiques du système de l'Attraction industrielle; mais, comme nous ne nous appuyons que sur les faits pour construire les différentes pièces du mécanisme sériaire, je prie le lecteur de me permettre toujours l'usage des exemples, voire des chiffres. Les exemples précisent, marquent, détachent une idée; et quand l'esprit a saisi l'idée sur l'exemple, il la généralise facilement. Cette faculté de généraliser appartient à l'esprit de l'homme dès la basse enfance, et chacun pouvant faire cette opération, il en résulte que préciser une idée sur un exemple ou la généraliser par une formule abstraite, ne sont que deux manières différentes de la présenter. — Il en est pourtant, de par le monde, qui se croient larges, profonds, et se prennent d'une grande

vénération pour eux-mêmes, quand il leur est arrivé de traduire dans l'expression générale telle idée qui a été présentée par autrui sous forme particulière ! — Revenons à l'examen du jeu des passions dans les Séries.

Chaque branche d'industrie et de travail, avons-nous dit, a fourni autant de Groupes qu'elle peut donner de nuances de produits, si bien qu'en culture, je suppose, vous verriez des Séries de sept, neuf, vingt-quatre, trente-deux Groupes, — plus ou moins, — adonnés, par exemple, aux soins de sept variétés de graminées, de neuf variétés de groseilles, vingt-quatre variétés de pêches, trente-deux variétés de poires, etc., et de même pour les travaux de ménage, de science, de beaux-arts, etc.

Or, quel effet va résulter de l'existence simultanée, du contact, de deux Groupes voisins dans l'échelle de la Série? Pensez-vous qu'il y aura grand accord entre ces Groupes, donnant des produits peu dissemblables, donnant quelquefois même des produits identiques, mais obtenus par des méthodes, des procédés différents? Chaque Groupe a son drapeau dont il est jaloux; les drapeaux voisins sont rivaux. — Voilà le fait de nature.

Un énergique discord éclatera donc entre les Groupes contigus dans l'échelle : il s'élèvera d'ardentes rivalités, de vives concurrences. La critique leur viendra plus naturellement aux lèvres que la louange.

Quel sera l'effet industriel de ces *Discords*, de ces joutes cabalistiques, inévitablement développés par l'ordonnance graduée de l'Échelle sériaire? — Entre mille faits qui peuvent répondre à la question, en voici un que j'entendais conter à l'un de nos consuls dans les échelles du Levant. — Je ne sais plus en quelle station des îles Ioniennes il en avait été témoin.

Deux frégates françaises étaient à l'ancre dans le port, égales à peu près pour la force, l'équipage et la mâture; l'une, c'étaient des Provençaux qui la montaient; l'autre était servie par des matelots de la Saintonge.

Elles ne pouvaient pas rester là longtemps, les deux rivales, sans se jeter un défi ; et de fait, un matin que les deux états-majors déjeunaient ensemble, après des narrations biographiques et panégyriques sur chacune d'elles, on discuta de leur mérite respectif. Un pari s'ensuivit. Tous les officiers y entrèrent, chacun soutenant son bord. On fit cent louis de part et d'autre. Le lendemain, au soleil levant, les frégates étaient prêtes, et la lutte s'engagea sur les manœuvres convenues. Je ne vous dirai pas quelles furent ces manœuvres, mais je vous dirai que les équipages spectateurs, — la galerie, — affirmèrent hautement qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi belles, d'aussi prestes, d'aussi vives et hardies manœuvres. — Or, la galerie, c'étaient des navires russes et anglais...

C'est qu'il y avait là *esprit de corps* et RIVALITÉ bien nette et bien tranchée; c'est que, sur chaque bord, officiers, matelots et mousses étaient en arrêt, l'oreille au vent, les muscles tendus, les yeux sur le commandant; c'est que, pour tous, il y allait de l'honneur de la frégate ; c'est qu'il n'y avait qu'une pensée, qu'une volonté, qu'une âme, et que tous étaient mordus par la même passion ! — Les deux équipages eurent les honneurs de la journée : le côté gagnant répandit sur eux une rosée assez abondante de pièces de cent sous, et vainqueurs et vaincus se portèrent cordialement des santés réciproques.

Chacun a pu observer des essors analogues de Rivalité. Je cite un autre exemple qui m'a servi, dans le temps, de démonstration expérimentale pour ce que je vais établir théoriquement ici.

C'était à Metz. — Mais d'abord il faut savoir que les régiments du génie sont exercés chaque année, pendant la belle saison, à tous les travaux relatifs à l'attaque et à la défense des places. — Nous en étions à la confection des matériaux de siége.

Une semaine, j'avais des fascines à faire préparer à

ma Compagnie. Pendant les trois premiers jours, je laissai le travail aller, comme d'habitude, tout le monde formant un seul atelier et portant au tas commun. — La besogne se faisait, comme d'habitude, lentement, sans zèle, parce qu'il fallait la faire, — besogne forcée, sans intérêt; seulement la gaîté du Groupe, même sous la griffe, peu méchante il est vrai au bout de mes doigts, de la discipline militaire.

Le quatrième jour, je divisai la masse. Je fis disposer dix ateliers en deux camps, cinq de front sur deux lignes et face à face. J'ordonnai que chaque atelier empilerait derrière lui ses fascines à mesure de confection, avertissant qu'à la fin de la séance — après comparaison des dix tas — on empilerait ensemble encore les fascines des cinq ateliers réunis de chaque camp, et que l'on verrait..... Je me bornai à établir la *disposition*, m'interdisant toute excitation par la parole.

Hé bien! à peine les hommes furent-ils à l'œuvre, que vous eussiez apprécié l'influence de la disposition. — De chaque côté d'abord Rivalité très-prononcée, entre eux, des Groupes qui se touchaient; grande Rivalité face à face de chaque atelier avec son vis-à-vis de l'autre camp; Rivalité en masse, enfin, des cinq ateliers d'un camp contre les cinq ateliers de l'autre. — Dans chaque atelier on s'excitait vivement, on se critiquait on se portait des défis d'un Groupe à l'autre, et les Rivalités intérieures des cinq ateliers d'un parti n'empêchaient pourtant pas qu'ils ne se stimulassent entre eux contre l'autre. — On en fit, des fascines, ce jour-là.

Cela se passait sur les glacis nus, au grand soleil de juillet, un vrai soleil africain, tombant d'aplomb sur les têtes. — Le reste de la Compagnie fabriquait des harts — à l'ombre. — Nul des fascines ne demanda à passer aux harts. — La fougue dura deux heures; — la Rivalité les soutenait encore pendant la troisième; mais le travail baissait sensiblement. Ils étaient ruisselants.

Le lendemain, même résultat. — Pendant ces deux

jours de Rivalité, on fit deux fois plus que pendant les trois jours de calme. Les monceaux de fascines étaient là en témoignage. Mes camarades du régiment constatèrent le fait.

Je pourrais remplir un volume des observations que j'ai eu occasion de faire, au travail, avec nos Compagnies. La seule analyse détaillée des effets produits pendant la semaine dont je viens de dire un mot serait déjà fort longue et hautement confirmative des calculs de la théorie des Séries (1).

J'ai cité des exemples de Rivalité en *essors harmoniques*. Tout combat de terre ou de mer présente des exemples de la même passion en *essors subversifs*, appliqués à la destruction; mais pour subversifs qu'ils soient, ils n'en prouvent pas moins la vigueur et l'énergie du ressort.

§ II.

..... C'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La nature les sert, ...

Pythagore.

La passion génératrice des Rivalités, et, avec elle, l'Ambition, que la Civilisation a aussi la propriété de faire éclore neuf fois sur dix en subversif, ont eu la plus grande part à la colère des moralistes, ennemis-nés de toutes les passions, mais amis de la société, qui en entrave, qui en fausse le jeu, et n'en tire que des monstruosités et des horreurs, au lieu des brillantes modulations auxquelles elles sont destinées.

---

(1) Voir à la fin de ce *livre* le *Complément de l'Appendice* consacré à *l'étude de quelques phénomènes de travail attrayant*. Le lecteur doit, avant d'aller plus avant, prendre connaissance des faits contenus dans cette *Etude*.

Or pour faire application au stimulant passionnel que nous étudions, je vous le demande, et je le demanderais à un enfant, Dieu l'aurait-il créé, ce stimulant, en aurait-il garni et doublé toutes les âmes humaines s'il ne lui avait ménagé un emploi proportionnel à sa puissance? Et cette puissance si générale, si reconnue, cette vigueur de Rivalité à laquelle vous trouvez aptes l'enfant, l'homme, la femme, le vieillard lui-même, cette force qui surgit de notre organisme en tout contact social, est-ce un moteur que Dieu aurait créé pour n'en rien faire? — Que dis-je! il ne l'aurait créé que pour le mal! — Cela est insensé à dire, et si vous reconnaissez que cette force de Rivalité, quand elle vient à parler haut dans l'action et la manœuvre, suscite chez les travailleurs la fougue réfléchie, l'acharnement du joueur, l'ardeur du combattant, que ne songez-vous alors à lui ménager des emplois utiles, harmoniques, humanitaires? Puisque l'homme est destiné au travail et que vous trouvez en lui de puissantes causes d'excitation, comment ne comprenez-vous pas que ces causes d'excitation lui ont été données pour le *but final* du travail? Si Dieu destinait l'homme à *agir sur son globe* et à régir la création, ne fallait-il pas qu'il mît en l'homme les ressorts, les forces déterminantes et les moyens de l'action? Dès lors qui peut méconnaître l'emploi final et providentiel de la Rivalité?

Cette passion si générale et si vive est appelée à jouer un grand rôle dans le mécanisme des Séries. C'est à elle que l'on devra le perfectionnement incessant et le raffinement indéfini de toutes les branches de l'industrie, de l'art et de la science, les classifications distinctes, nettes, tranchées en toutes choses, la persévérance acharnée des Groupes à leurs opérations, l'activité des critiques, la surexcitation industrielle des travailleurs et bien d'autres précieux effets d'harmonie que nous développerons plus tard.

Aussi la nature a-t-elle voulu que cette passion se

développât d'elle-même et vivement dans les Séries. — Jugez-en.

Dans une Série d'emploi quelconque, mais régulièrement formée, deux Groupes contigus dans l'échelle donnent des produits fort rapprochés, peu dissemblables, quelquefois même identiques. Comment voudriez-vous que ces Groupes fussent en Accord, qu'une chaude jalousie industrielle ne se mît pas entre eux? La Rivalité est forcée.

On est entre deux feux dans chaque Groupe; on a l'ennemi de droite, on a l'ennemi de gauche. Ce sont deux parties jouées simultanément, et ce jeu en mode composé se reproduit tout le long de l'échelle. Il faut se tenir ferme.

Ainsi dans la Série, ou *Échelle naturelle de classement des travaux*, chaque terme *discorde* avec ses deux voisins, comme dans la Gamme ou *Échelle naturelle des sons musicaux*, chaque son discorde avec ses deux contigus, comme aussi deux nuances consécutives, prises dans le prisme ou *Échelle naturelle des couleurs*, discordent entre elles. — Observez que je dis *nuances*.

Une Série est donc une gamme, et, comme la gamme musicale, elle doit avoir la faculté de former des Accords, des Discords et toutes les Modulations variées que comporte l'harmonie.

La Série étant la base de l'harmonie sociale, comme la Gamme est la base de l'harmonie des sons, comme le spectre solaire est la base de l'harmonie des couleurs, il est tout-à-fait nécessaire que nous fassions une dissection spéciale de ce mécanisme. — Le lecteur qui me saurait quelque gré pour ce que je m'efforce d'élaguer les *ronces* qu'on rencontre en toute science et dans tous les traités du monde, je le prierai de s'en reconnaître en donnant une attention soutenue aux chapitres qui terminent le 3e Livre. C'est le seul point qui exige un

peu d'étude, et d'ailleurs la question est fondamentale : qui comprend bien la SÉRIE sait tout.

« Qui comprend bien la Série sait tout! » Voilà donc à quoi se réduit la grande découverte de Fourier? LA SÉRIE! Mais cela est bien simple, bien facile, bien naturel..... »

Oh! oui, en vérité, cela est naturel, bien naturel..... Aimeriez-vous mieux que cela ne le fût pas? Et croyez-vous bien regrettable que la vérité sociale et *universelle* ne soit pas alambiquée, obscure et inintelligible comme la métaphysique de ces messieurs? — Du reste, sur cette question, écoutez deux mots de Fourier :

« Je dois prévenir une objection qu'on ne manquera pas de m'adresser au sujet du nouvel ordre domestique que je nomme Série de Groupes. On dira que l'invention d'un tel ordre était un calcul d'enfant et que ses dispositions semblent des amusettes. Peu importe, pourvu qu'elles atteignent le but, qui est de produire *Attraction industrielle* et de nous entraîner par l'appât du plaisir au travail agricole, qui est aujourd'hui un supplice pour l'homme bien né. Ses fonctions, telles que labourage, nous inspirent avec raison un dégoût voisin de l'horreur, et l'homme d'éducation est réduit au suicide quand il n'a que la charrue pour ressource. Ce dégoût sera complètement surmonté par la violente Attraction industrielle que produisent les Séries dont je vais parler.

» Si les dispositions de cet ordre ne reposent que sur des calculs d'enfants, c'est un bienfait signalé de la Providence, qui a voulu que la science la plus importante à notre bonheur fût la plus facile à acquérir. Dès lors en reprochant à la théorie des Séries son extrême simplicité, on commettra deux inconséquences, qui seront de critiquer la Providence sur les facilités qu'elle a attachées au calcul de nos destinées, et critiquer les Civilisés sur l'étourderie qui leur a fait manquer le plus simple et le plus utile des calculs. Si c'est une étude d'enfants, nos savants sont donc au-dessous des enfants pour n'avoir pas inventé ce qui exigeait de si faibles lumières, et tel est le défaut communs aux Civilisés, qui, tout boursouflés de prétentions scientifiques, s'élancent dix fois au delà de leur but et deviennent par excès de science in-

capables de saisir les procédés simples et faciles de la nature.

» On n'en vit jamais de preuve plus frappante que celle de l'étrier, invention si simple que tout enfant la pouvait faire; cependant il a fallu 5,000 ans avant que l'étrier ne fût inventé. Les cavaliers dans l'antiquité fatiguaient prodigieusement; ils étaient sujets à de graves maladies faute d'un étrier, et le long des routes on plaçait des bornes pour aider à monter à cheval. A ce récit, chacun s'ébahit sur l'étourderie des anciens, étourderie qui a pourtant duré cinquante siècles, quoique le moindre enfant eût pu la prévenir. On verra bientôt que le genre humain a commis, au sujet des Séries, la même étourderie, et qu'il aurait suffi du moindre savant pour découvrir ce petit calcul. Puisque enfin le voilà saisi, toute critique sur sa simplicité sera, je le répète, un ridicule que les plaisants jetteront sur eux-mêmes et sur vingt-cinq siècles savants qui l'ont manqué. »

(*Théorie des quatre mouvements.*)

Ajoutons que s'il était simple d'arriver à l'idée de la Série, soit par déductions rationnelles, soit par concession à la nature et à l'instinct, il n'en a pas moins fallu une fière force de génie créateur pour calculer les combinaisons et les rapports des Séries et de leurs termes, et en déterminer *à priori* les Lois. — L'idée fondamentale de toute science est toujours une vérité claire et limpide. Quoi de plus clair que l'idée de l'*attraction* sur laquelle l'astronomie pivote aujourd'hui tout entière?

L'objet de ce *livre* n'étant pas de creuser la science et de s'enfoncer dans ses ramifications, mais bien d'exposer la découverte de Fourier, de la faire comprendre et accepter, nous nous contenterons de donner sur les rapports et les lois des Séries seulement quelques généralités nécessaires à l'intelligence du mécanisme sociétaire. C'est de quoi nous allons nous occuper au chapitre suivant. Constatons seulement en achevant celui-ci que nous avons introduit le *développement des Rivalités* dans notre organisation industrielle, — ce qui constitue la troisième condition spéciale du système attrayant.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOI SÉRIAIRE,

Formule générale des relations harmoniques.

Une loi gouverne le monde des intelligences, et cette loi existe dès le commencement des choses, comme celle qui gouverne le monde physique.

BALLANCHE.

De toutes les impiétés, la pire est cet impertinent préjugé qui suspecte Dieu d'avoir créé les hommes, les passions et les matériaux de l'industrie, sans avoir arrêté aucun plan sur leur organisation.

CH. FOURIER.

§ I.

Exempli causâ.
Philosophia Leibnitiana.

Avant d'aborder l'examen du mécanisme de la Série et le jeu de ses rouages, précisons les idées par un exemple, et rendons-nous bien compte de l'application du procédé sériaire à un mode quelconque de travail. Si nos lectrices le veulent, nous entrerons dans leur domaine, nous parlerons cuisine et confiserie. — Cuisine et confiserie!! dans un livre qui a la prétention de faire de la Science sociale!!!... — Oui, cuisine et confiserie; oui, monsieur l'Économiste politique, qui mangez fort bien les produits de l'une et de l'autre et écrivez fort mal sur les *suifs*, les *savons*, les *charbons*, les *cotons*, les *sucres*, les *huiles*, les *lins*, etc.; oui, cuisine et confiserie, confiserie et cuisine.

Et d'abord disons que tous les travaux qui sont aujourd'hui du ressort de la *cuisine* ont fourni de grandes séries dans lesquelles on entre, croyez-le, sans nulle crainte. Les Harmoniens ne sont pas gens à avilir ou dé-

considérer la première et la plus vaste des fabriques, celle qui les nourrit et leur fournit chaque jour des jouissances fort réelles, qu'on ne se donne pas, comme certains Civilisés, les airs de mépriser. — La cuisine, d'ailleurs, qui aura avec l'hygiène des alliances hautement importantes et scientifiques, n'est après tout que la plus utile et la plus gracieuse partie de la chimie. — Oui, certes, et dans les grands ateliers d'une riche Phalange, alouettes, cailles et perdrix, bécasses et bécassines, disposées sur triple étage de longues broches d'argent nettes et polies, tournant devant un foyer à larges joues de métal brillant, et, sur les réchaux de porcelaine, les poulardes et les canards dorés dans leurs bassines, et, sur les grils luisants, les beefsteacks étalés..... tout cela vaudra bien à voir, j'imagine, une corne bourrée d'hydrochlorate d'ammoniaque et de chaux, ou quelque appareil de Voulf, distillant de l'hydrogène sulfuré. — Il y a tel cuisinier d'Harmonie, voyez-vous, qui aurait certainement le pas sur M. Thénard, professeur en Sorbonne, baron et pair de France, — si preste qu'il soit à verdir la teinture de tournesol et à montrer dans les deux éprouvettes *ici la vie et là la mort!* Mais venons à notre Série.

Notre canton fournit d'excellents fruits rouges. Son terroir se prête merveilleusement à ces productions, auxquelles il donne des parfums exquis. Aussi vous verriez plus d'un grand verger de cerisiers ombrager ses collines, et au printemps bien des jeunes filles, bien des enfants répandus dans les planches de fraisiers, parmi les bouquets et les lignes de groseilliers et dans les grands champs de framboisiers, dont la Phalange a mélangé ses cultures et garni les clairières et les jours de ses forêts.

Si bien, mesdames, que, grâce à vos talents et à la nature du sol, nous voyons sortir chaque année de nos ateliers quelques centaines de mille tasses de confitures qui ont mis notre Phalange en renom dans la France,

voire même à l'extérieur. — C'est une branche d'industrie, de richesse et de renom qu'elle se garde de mépriser.

La Série, dont le personnel monte à deux cent quarante membres engagés, est presque entièrement composée de dames et de jeunes filles, puis des enfants et vingt-cinq cavaliers au plus; —encore ne faudrait-il pas jurer qu'ils sont tous là par pur amour pour les confitures.

Quoi qu'il en soit, la Série est formée, ailerons, ailes et centre, — cerises en centre, framboises et groseilles en ailes, et fraises en ailerons, si vous voulez. — Les compétentes auront su se classer.

Somme toute, voici une branche d'industrie, une *fabrique* reposant sur vingt-quatre Groupes formant échelle bien nuancée. Les intrigues se nouent sur les recettes, les méthodes; on cabale sur la supériorité des produits, sur le zèle des Groupes et leur savoir-faire; on critique, on raille, on exagère. — On peut s'en rapporter à ces dames pour tout cela. Il faut dire aussi qu'on se rend justice et que l'on complimente fort le talent. — D'ailleurs la hiérarchie est organisée dans la Série, et quand l'action s'engage, chefs et soldats sont à leur poste.

On comprend bien, j'imagine, que la Série se forme de la même manière quel que soit l'objet du travail, qu'il s'agisse d'agriculture, de ménage, d'instruction, d'art, de science, et quel que soit aussi son personnel, sa force, le nombre de ses Groupes. — Nous allons examiner dans les paragraphes suivants comment se distribuent, au sein d'une Série, les Accords et les Discords qui ne peuvent manquer de s'y manifester. Je prie le lecteur de donner toute son attention à l'examen de ce mécanisme. — C'est la question fondamentale.

§ II.

Nunc ad rem accedamus cum Deo.
J. KEPPLERUS.

L'harmonie du monde et celle de la musique ne diffèrent pas.
PYTHAGORAS.

Quand la Série est régulièrement graduée par nuances délicates depuis le premier terme jusqu'au dernier, les produits contigus ne diffèrent pas plus entre eux que les sons successifs dans un clavier d'orgue ou de piano. Par ainsi, ses vingt-quatre Groupes — supposons-la de ce nombre — forment deux *octaves* successives, et nous pouvons, pour nous entendre, leur donner les noms portés par les notes auxquelles ils correspondent. — Voici donc notre Série de vingt-quatre Groupes.

Si, UT, ut$^{\sharp}$, *re*, re$^{\sharp}$, MI, *fa*, fa$^{\sharp}$, SOL, sol$^{\sharp}$, *la*, la$^{\sharp}$, *si*, UT, ut$^{\sharp}$, *re*, re$^{\sharp}$, MI, *fa*, fa$^{\sharp}$, SOL, sol$^{\sharp}$, *la*, la$^{\sharp}$.

Considérons le Groupe MI de la première octave. Ce Groupe MI est nécessairement en violente discordance avec ses voisins re$^{\sharp}$ et *fa;* car les produits différant fort peu, la concurrence est très-active. De même UT de cette première octave discorde vivement avec ut$^{\sharp}$. Quant à *re* — suivez bien, je vous prie, — il donne des produits trop semblables encore à ceux des Groupes MI et UT pour s'entendre bien avec eux. Mais MI et UT sont assez éloignés dans l'échelle pour n'avoir pas à se jalouser; bien au contraire, vous les voyez se liguer mutuellement contre l'ennemi commun, contre les Groupes ut$^{\sharp}$, *re* et re$^{\sharp}$. UT et MI se plaisent à se donner des louanges, à s'exalter mutuellement, à se reconnaître l'un l'autre comme partisans du bon goût, des bonnes doctrines. Il existe entre ces Groupes MI et UT un accord de *contraste;* ils forment pacte offensif et défensif, soutenant, envers et contre tous, leurs travaux et leurs produits

réciproques, se prêtant secours, s'entr'aidant à l'œuvre, et n'épargnant, à l'occasion, ni plaisanteries ni critiques aux voisins.

MI et SOL, eux, sont en parfaite position pour s'entendre, car tous deux ont pour rivaux les Groupes *fa* et *la*[4]. — UT, MI, SOL forment donc alliance fédérative et *Accord parfait*. — A l'octave supérieure, UT, MI, SOL, qui occupent des rangs analogues dans la Série, ne peuvent se dispenser d'entrer dans l'alliance. — Mais vous pensez que les Groupes contre lesquels cette alliance-ci est dirigée ne manqueront pas de former aussi soutenance entre eux, et vous verrez une autre ligue de *re, fa, la*, par exemple, dans les deux octaves : *re, fa, la, re, fa, la*.

Ces nouveaux Groupes formant alliance entre eux, le *ton* de cette alliance sera différent, sans contredit, du ton de la précédente.

Tout ceci se produisant par effet de passion, en milieu parfaitement libre, n'a rien de raide ni de forcé. Il est certain seulement qu'un Groupe discorde naturellement avec ses contigus; qu'il peut difficilement s'accorder avec le sous-contigu, et qu'un *intervalle* de trois à quatre nuances ou demi-tons convient généralement pour former Accord. Ainsi de UT à MI nous avons eu un Accord à quatre intervalles, quatre nuances, quatre demi-tons; de MI à SOL l'intervalle était plus court d'une nuance, et l'Accord total, composé de cette manière, correspond à celui qui est produit en musique par une tierce majeure et une quinte juste, c'est-à-dire à l'Accord parfait majeur.

Voilà la loi générale de la consonnance naturelle, et qui vous donne les alliances correspondantes aux Accords parfaits en majeur, et en mineur, dans les différents tons. — En resserrant ces intervalles, on tombe dans des dissonances d'autant plus fortes que les intervalles diminuent davantage. Pourtant, de même que ces dissonances sont continuellement employées en musi-

que, de même les Rivalités s'établissant dans une Série à des titres divers : on voit souvent se former momentanément des Accords différents de l'Accord parfait ; et les modulations du jeu variable des Rivalités combinent les dissonances industrielles comme se combinent en musique les sons et les Accords dissonants.

Ceci suffit pour démontrer que les Accords et les Discords d'une Série bien régulièrement graduée, sont en parfaite analogie avec les Accords et les Discords de l'Échelle musicale.

Les sectaires d'un même Groupe sont en Accord d'*identité simple* avec eux-mêmes, comme le son UT est en Accord d'identité avec lui-même ;

Ils sont en Accord d'*identité composée* avec ceux de Groupe à distance d'octave, comme les sons UT et UT (octave supérieure) ;

Ils forment Accord de *contraste* avec les Groupes de tierce et de quinte, comme les sons UT, MI, SOL ;

Ils sont en dissonance plus ou moins forte avec les Groupes contigus et sous-contigus, comme le son RE avec les sons *re*, re^{4}, *fa*.

N'oublions pas toutefois que tous ces Groupes, appartenant à la même Série, se rallient autour du même drapeau, comme des compagnies, qui, pour rivaliser entre elles, n'en soutiennent pas moins âprement l'honneur de régiment. Ces Groupes rivaux sont loin d'être ennemis ; et, bien que les Accords de soutenance réciproque soient plus régulièrement établis sur les Groupes à distance de tierce, de quinte et d'octave UT, MI, SOL, UT, *re*, *fa*, *la*, *re*, etc., les autres n'en sont pas moins susceptibles de se rendre des services mutuels, de s'entr'aider, de se porter secours quand l'intérêt de l'aile ou de la Série l'exige : c'est-à-dire que, dans les différentes Modulations exécutées par la Série, tous les Accords possibles peuvent et doivent être amenés. Puis, suivant les temps, les choses et les hasards des combats industriels, les supériorités se déplacent, les succès se partagent, et

suivant que la victoire se déclare pour une alliance fédérative, suivant qu'un parti l'emporte, qu'un Accord domine, la Modulation ce jour-là s'exécute dans le *ton* de cette alliance, dans le *mode* auquel appartient cet Accord. — Ainsi, non-seulement l'*Echelle sériaire passionnelle* présente les Accords et les Discords de l'*Echelle sériaire musicale;* mais encore, — et c'est d'ailleurs d'une nécessité logique, — les lois harmoniques qui régissent la composition des sons musicaux sont identiques avec celles qui régissent les harmonies du clavier passionnel.

Il est sensible que la Série sera d'autant plus riche en Accords et en Discords qu'elle sera plus forte en nombre, mieux et plus régulièrement graduée; de même que la harpe à quarante-deux cordes des modernes est bien autrement riche en harmonie que le tétracorde, ou lyre à quatre cordes, des anciens.

En tout ceci il n'y a rien d'arbitraire, rien de fictif, rien d'imaginaire. Organisez des Séries, et vous verrez éclater bientôt, naturellement, d'elles-mêmes, ces consonnances et ces dissonances : les Accords et les Discords naîtront spontanément sous vos yeux; les ligues fédératives de soutenance réciproque et de Rivalités combinées se développeront; elles vous emporteront vous-mêmes dans leurs mouvements; vous fonctionnerez dans les Modulations variées où elles auront puissance de vous entraîner en suscitant vos facultés sympathiques, en faisant vibrer chez vous toutes les cordes à l'unisson.

Une Série, c'est donc un instrument d'harmonie social, un clavier qui a son timbre, ses sons et ses Accords;

Et la Phalange formée par la combinaison de toutes les Séries, modulant sous la direction de la Régence, pouvoir de direction, librement choisi et passionnément accepté par elles, — la Phalange en action mesurée et cadencée, c'est un grand et magnifique orchestre à dix-huit cents exécutants, c'est un immense concert où vous

entendez par centaines les voix graves, sonores et vibrantes des hommes, mariées aux voix suaves ou métalliques des femmes, aux voix argentines et suraiguës des jeunes filles et des enfants.....

Et si chaque Phalange est un immense et magnifique orchestre, que sera la province, que sera la nation ?... que sera le Globe, quand il étalera sur ses grands continents, ses villes, ses capitales et ses trois millions de Phalanges, dont chacune aura sa voix dans le concert d'amour et de joie que la terre alors élèvera vers les cieux !...

Oh ! ce sera un glorieux, un noble et religieux concert alors, digne de l'homme qui le chantera et de Dieu qui l'écoutera ! — Alors aussi tout homme saura comprendre ce que le génie de Pythagore avait pressenti, ce que d'anciens sages ont répété, ce que Képler croyait, et ce que Fourier a carrément établi et glorieusement démontré, à savoir :

LA NATURE EST UNE DANS SES LOIS ET ANALOGIQUE DANS SES ŒUVRES ; LA CRÉATION ENTIÈRE EST UN IMMENSE CONCERT, DONT TOUTES LES PARTIES ONT ÉTÉ FAITES AVEC NOMBRE, POIDS ET MESURE, OU TOUTES LES HARMONIES SE RÉSOLVENT EN UNE SEULE HARMONIE

§ III.

Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles, ni d'en pressentir le système.

CH. FOURIER.

Le mécanisme sériaire constituant à lui seul toute la base de l'édifice sociétaire, il convient de ne pas abandonner ce chapitre sans en avoir bien établi les données

générales. Pour cela faire, je vais transcrire un passage de la *Théorie des quatre Mouvements*, dans laquelle, dès l'année 1808, ce calcul fondamental était déjà produit : ce qui servit alors à égayer beaucoup je ne sais plus quel journaliste. — Ecoutons Fourier :

Une Série se compose de personnes inégales en tout sens, âges, fortunes, caractères, lumières, etc., formant contraste et gradation d'inégalités. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit le bénéfice, et offre d'harmonie sociale.

On la divise en divers Groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des poiriers; on subdivisera ces six cents personnes en Groupes, qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers. Ainsi on verra un Groupe des sectaires du beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les Groupes de ses poiriers favoris (on peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de Groupes qui se distingueront par leurs bannières et ornements, et se formeront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

Série de la culture des Poiriers,

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

DIVISION.	PROGRESSION numérique.	GENRES DE CULTURES.
1. *Avant-poste*.....	2 Groupes.	*Coings et sortes bâtardes dures.*
2. Aileron ascendant...	4 *Groupes.*	Poires dures, à cuire.
3. Aile ascendante.....	6 *Groupes.*	Poires cassantes.
4. Centre de Série.....	8 *Groupes.*	Poires fondantes.
5. Aile descendante....	6 *Groupes.*	Poires compactes.
6. Aileron descendant..	4 *Groupes.*	Poires farineuses.
7. *Arrière-poste*.....	2 Groupes.	*Nèfles et sortes bâtardes molles.*

Il n'importe que la Série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie, la disposition est toujours la même.

La Série prendra à *peu près* cette distribution, soit pour le nombre des Groupes, soit pour la répartition des travaux; plus elle approchera de cette régularité en gradation et en dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chance le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile descendante s'allieront contre le centre de Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions aux dépens de celles du centre; les deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour lutter contre les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des Groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

Les mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers Groupes d'une division. Si une aile est composée de six Groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité industrielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le Groupe 2, qui est central, et les Groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligués contre lui, puis alliance des Groupes n° 2, hommes et femmes, contre les prétentions du Groupe 1 et 3, hommes et femmes; enfin, il y aura ralliement de toute l'aile contre les prétentions des Groupes de l'aileron et du centre; de sorte que la Série, pour la seule culture de ses poiriers, aura plus d'intrigues fédérales et rivales qu'il n'y en a dans les cabinets politiques de l'Europe.

Viennent ensuite les intrigues de Série à Série et de canton à canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que la Série des poiriers sera fortement rivale de la Série des pommiers; mais elle s'alliera avec la Série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

Plus on sait exciter le feu des passions, des luttes et des ligues entre les Groupes et les Séries d'un canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail, et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche d

travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme ? on place son Groupe sur deux Séries, à qui il sert de lien. Ce Groupe de coing est avant-poste de la Série des poiriers, et arrière-poste de la Série des pommiers. C'est un Groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'ordre sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries, et sait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche, autant qu'on le peut, de cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les contre-balancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série.

De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'ordre sociétaire : c'est que moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne ; en effet, la Série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur aux produits, et qui, par conséquent, aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'à la passion. Mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de ligues, peu d'amour-propre et d'exaltation, elle travaillera par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices sont très-inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès-lors elle aura d'autant moins gagné, qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain.

J'ai dit que, pour bien intriguer les Séries et élever à la plus haute perfection les produits de chacun de leurs Groupes, il faut les coordonner, autant que possible, à la progression ascendante et descendante. J'en vais donner un second tableau, pour mieux graver cette disposition dans l'esprit :

SÉRIE DE PARADE.

Dans un canton sociétaire, tous les membres de la Phalange

industrielle qui exploite le canton se divisent en seize Tribus de différents âges. Chaque Tribu est formé de deux quadrilles, un d'hommes et un de femmes, en tout trente-deux quadrilles, dont seize masculins et seize féminins, ayant chacun leurs bannières, distinctions, officiers et costumes distincts, soit en hiver, soit en été.

Ainsi, la Série dont nous allons reproduire ici le tableau est celle qui correspond à l'échelle des âges. Nous avons eu déjà occasion de remarquer la propension naturelle des enfants à l'organiser dans les pensionnats et les collèges. Notre société et nos réunions donnent souvent aussi des indications suffisamment révélatrices de cette tendance, qui, dans un milieu libre, sociétaire et conforme à la nature humaine, se régulariserait et se trancherait comme on va voir. Cette classification, bien entendu, n'a rien de forcé, et il faut comprendre que l'âge ne commandera pas, impérieusement et à jour fixe, le passage d'une tribu dans une autre, surtout dans l'aile descendante. Seulement, ces corporations diverses jouissant chacune d'avantages appropriés *aux plaisirs, à l'esprit et aux mœurs* des différents âges, les individus se placeront où ils seront entraînés par les mœurs, l'esprit et les plaisirs de leur âge et de leur nature... Que les dames, qui ne se soucient guère de dire leur date, se rassurent donc, et que l'on se souvienne bien qu'en Harmonie tout se mène par liberté et par Attraction. On n'impose jamais rien à qui que ce soit.

La classification au-dessus de vingt ans étant tout-à-fait libre, les âges n'ont pas été indiqués pour ces tribus.

Et, maintenant, que les plaisants, les farceurs et toutes les catégories de Civilisés malins s'apprêtent ; car, en établissant une classification régulière et naturelle, que nul autre n'avait pu et su établir avant lui, Fourier a donné aux divisions qui la composent des dominations particulières : il a formé une nomenclature,— ainsi que fit en son temps Lavoisier pour le règne minéral, quand il créa l'ordre en chimie ; ainsi qu'avaient fait pour le

règne végétal Linnée et de Jussieu, et tout récemment encore Cuvier pour la zoologie de l'ancien monde, — ce qui est sans contredit extrêmement drôle ! ajoutez-y que Fourier, au lieu de puiser ses désignations dans le latin ou le grec, les a prises, quand il s'agissait des enfants, dans la langue des mères et des nourrices, et pour le reste dans le langage ordinaire ; ce qui, dès-lors, devient *ultrà-pyramidal* et dépasse le plus haut *cocasse*...

PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHŒURS.

ORDRES.		GENRES.	AGES.
Compléments ascendants.		*Nourrissons*.	0 à 4 an.
		Poupons.	4 à 2
		Latins.	2 à 3

TRIBUS ET CHŒURS.

Transition ascendante.	1 *tribu.*	1 *Bambins et Bambines*.	3 à 4 1/2
Aileron ascendant.	2 tribus.	2 Chérubins et Chérubines . . .	4 1/2 à 6 1/2
		3 Séraphins et Séraphines . . .	6 1/2 à 9
Aile ascendante.	3 tribus.	4 Lycéens et Lycéennes	9 à 12
		5 Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2
		6 Jouvenceaux et Jouvencelles.	15 1/2 à 20
Centre.	4 tribus.	7 Adolescents et Adolescentes,	
		8 Formés et Formées,	
		⋈ Réunion.	
		9 Athlètes et Athlètes,	
		10 Virils et Viriles,	
Aile descendante.	3 tribus.	11 Raffinés et Raffinées.	
		12 Tempérés et Tempérées.	
		13 Prudents et Prudentes,	
Aileron descendant.	2 tribus.	14 Révérends et Révérendes,	
		15 Vénérables et Vénérables,	
Transition descendante.	1 *tribu.*	16 *Patriarches et Patriarchesses.*	

Compléments descendants.	*Malades.*
	Infirmes.
	Absents.

Voilà l'ordre de parade : Enfants, jeunes garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards; les deux hiérarchies naturelles des âges et des sexes; seize Tribus et trente-deux Chœurs, avec leurs costumes variés, leurs drapeaux, leurs enseignes, leurs gonfanons, conjugués sur l'oriflamme à trente-deux écussons de la Phalange, et pivotant sur la Régence, comme sur le soleil toutes les planètes d'un tourbillon ! Comparez l'aspect de la population d'une Phalange en ordre de parade avec celui de nos foules de peuple ennuyé et endimanché, dans nos campagnes et dans nos villes.....

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs, c'est l'Unité humanitaire complète, puissante, immortelle : c'est l'homme, cela, et non pas l'homme isolé et civilisé, créature faible, ignorante, pauvre et souffreteuse, qui entreprend et ne finit pas, qui vit et meurt. La Phalange vit et ne meurt pas. Quand les vieilles générations s'en vont, les jeunes viennent. Les cadres sont toujours complets. Sans cesse l'humanité monte et descend cette échelle qui unit le ciel à la terre, échelle divine dont Jacob avait vu l'image. Et que représentent en effet les anges qui montent et descendent incessamment l'échelle mystique de la vision du patriarche, sinon l'incessante et réciproque migration des âmes d'un monde dans l'autre après l'établissement de l'Harmonie ?

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs en parade, c'est l'humanité déployant sa vie qui ne passe pas, sa force qui ne meurt pas, et manifestant ainsi sa Royauté sur la terre....

Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs au temple, en festivité religieuse, et chante à Dieu l'hymne à trente-deux voix, c'est l'humanité, Reine de la terre, faisant hommage de sa couronne à Dieu son Suzerain, et s'unissant à lui par un concert de joie, d'intelligence et d'amour. — Oh ! ce n'est plus l'homme isolé, qui tremble devant Dieu, se macère, et prie sur la pierre, pour soustraire son âme à la griffe du Diable. La religion

n'a plus de rigueurs, de terreurs et de sombres mystères; elle a dépouillé son vêtement de deuil. Elle est parée maintenant; elle porte des fleurs, comme la terre au printemps; elle est riante et pure comme le grand ciel, au matin d'un beau jour d'été! L'homme jouit! Il n'est plus atteint de cette triste folie, qui lui avait persuadé de présenter à Dieu, pour agréable offrande, un concert formé de gémissements et de soupirs, un calice rempli de larmes et de douleurs.... Assez longtemps l'homme a commis le sacrifice, sacrifice des corps et sacrifice des âmes! Dieu ne se plaît plus aux pleurs et aux grincements de dents. Il ne damne plus. L'enfer est aboli, le démon a reçu sa grâce.

Vienne donc une Phalange, étalant ses trente-deux Chœurs en parade, enfants, garçons et jeunes filles, hommes et femmes, vieillards, vêtus de couleurs harmoniées, semant de fleurs le parvis du temple, et chantant ensemble à Dieu l'hymne saint à trente-deux voix! Oh! vienne une Phalange avec ses seize tribus et ses trente-deux Chœurs, car l'heure de la délivrance alors aura sonné sur la terre!

Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de la poésie qui jaillit comme de source vive du développement de l'activité humaine en régime sériaire; nous avons une étude à faire.

Des seize tribus de parade, douze seulement, — de 2 à 13, — prennent part aux évolutions, aux grandes manœuvres, et forment les cadres de l'*Harmonie active*. La tribu 1 est trop jeune pour figurer dans ces mouvements; les tribus 14, 15, sont *conseillères* et non *manœuvrières*; la tribu 16 est cadre de retraite.

La Série que nous venons d'examiner peut nous rendre manifeste un système d'Accords que nous n'avions pas envisagé dans les exemples précédents : il est facile de voir qu'elle se conjugue sur elle-même, en retour, de la manière suivante :

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
16.	15.	14.	13.	12.	11.	10.	9.

Les tribus correspondantes, dans la ligne supérieure et la ligne inférieure, sont entre elles en accord d'*identité* par degrés progressifs. L'affinité des âges extrêmes, des enfants et des vieillards est chose bien connue; aussi l'accord d'identité est *plein* entre les tribus 1 et 16, bambins et patriarches. Cet accord se prolonge, mais en diminuant progressivement d'identité, jusqu'aux termes milieu, tribus 8 et 9, où il est le plus faible.

La distribution de ce genre d'Accords dans une Série, est exactement analogue à la distribution de l'Attraction dans un aimant ou dans une pile. On sait, en effet, que dans ces appareils, les deux pôles sont en vive affinité l'un pour l'autre, et que l'intensité de l'Attraction réciproque des éléments situés à égale distance des extrémités, diminue progressivement jusqu'au point milieu, qui est le point *indifférent* du système.

§ IV.

Je désigne sous le nom de modulo d'Harmonie, la quatre méthodes employées dans la distributio des Séries. Ch. Fourier.

Il résulte de ce que nous avons vu, que les Séries, — et spécialement les Séries régulièrement ordonnées e gammes septennaires ou douzainaires, et auxquelle Fourier a donné le nom de *Séries mesurées*, — qu les Séries, dis-je, se prêtent à produire trois sorte d'accords :

1° « Le *contrasté* progressif majeur et mineur, q est en rapport avec les tierces, quartes, quintes et sixte musicales;

2° « Le *conjugué* progressif ou identique, que no venons de faire connaître;

3° « L'*alternant* progressif, selon lequel les sympathies alternent du contrasté au conjugué, du mode majeur au mode mineur, etc. »

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'étude du mécanisme des Séries. En voilà assez pour concevoir les dispositions du Régime sociétaire et pour comprendre aussi que l'étude des Séries peut fournir des combinaisons et des calculs fort longs et très-compliqués.

Terminons en disant que la distribution des Séries se fait suivant quatre méthodes ou *moduls* différents :

1er Modul, *simple*.
2e Modul, *mixte*.
3e Modul, *mesuré*.
4e Modul, *puissanciel*.

Ces quatres moduls, analogues dans l'harmonie du langage, le 1er à la prose, le 2e à la prose poétique, le 3e aux vers libres, le 4e aux vers suivis et coupés en stances, servent à former les cadres de toutes les Séries.

« La méthode *simple* est celle des Civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espèces, etc., négligeant de distinguer la transition. » — Voyez pour exemple de cette méthode la Série des banqueroutes, tome 1, page 157.

« La méthode *mixte* est déjà plus féconde en Accords que la simple; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante ; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare, aux deux extrêmes, en double sorte. » — Voyez pour exemple le tableau nominal des crimes du commerce, tome 1, p. 154.

« On obtient des Accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le 3e modul, ordre *mesuré* ou distribution par octaves et pivots. »

Fourier n'a donné aucun détail sur le modul puissanciel. Il opère sur des combinaisons de Séries, mesurées ou non mesurées.

L'étude des moduls est la véritable base de la Technie des Séries. Le lecteur curieux de cette étude pourra voir l'article abréviatif que Fourier a donné sur cette haute question, au second volume du *Traité de l'Association*, — livre 3, sect. 5e ; et consulter dans la collection de la nouvelle *Phalange* les nombreuses *Publications des manuscrits de Fourier* sur ce sujet. — Ceux qui ne croient à la science qu'à l'aspect des calculs, verront qu'il y a, par là, matière à en faire.

CHAPITRE SIXIÈME.

Résumé des Conditions organiques de la LOI SÉRIAIRE.

La loi nouvelle vous sera révélée.
. . . . . .
Elle est comme l'olive qui donne nourriture et lumière, et, comme l'olive, elle porte la paix au monde.
CHARLES VILLERS.

§ I.

CONDITIONS D'ATTRACTION.

Le monde ou Univers ne communiquant avec Dieu que par entremise de l'Attraction, toute créature, depuis les astres jusqu'aux insectes, n'arrivant à l'Harmonie qu'en suivant les impulsions de l'Attraction, il y aurait duplicité de système si l'homme devait suivre d'autre voie que l'Attraction pour arriver aux fins de Dieu, à l'Harmonie et à l'Unité.
CH. FOURIER.

Si nous voulons maintenant nous rendre compte en peu de mots de ce que nous avons établi, nous reconnaîtrons que nous avons construit de toutes pièces un mécanisme qui jouit, en première ligne, de la propriété de provoquer l'entraînement, l'acharnement et le charme sur l'objet auquel il est appliqué. Ce mécanisme, nous l'avons constitué en introduisant simplement, bonnement, une à une, les *conditions d'attrait* que la nature humaine a étalées de tout temps et étale sans cesse, aux yeux du savant et de l'ignorant, sur toute la surface de la terre: de telle sorte que notre science n'est pas de la science anglaise, française, russe ou iroquoise; car nous avons spéculé, non sur des Anglais, des Français, des Russes ou des Iroquois, mais sur des HOMMES. —

Puis, nous avons tout déduit de ce seul principe, qu'au lieu de vouloir rebrousser brutalement les impulsions natives de l'homme, il faut les accueillir, les laisser parler, et voir si ce ne serait pas chose facile et heureuse que de leur accorder ce qu'elles demandent. Ce sont les impulsions naturelles qui nous ont tout révélé. Nous n'avons rien *imaginé;* nous avons seulement écouté la nature avec docilité et intelligence, et vous pouvez engager votre parole d'homme intelligent, qu'il n'y a pas de meilleure philosophie que cela.

Or, la nature nous a appris que l'homme, — individuellement (1) et collectivement, — est susceptible d'être mu par deux ressorts principaux :

La fougue enthousiaste, dérivant de l'Accord,
L'acharnement rivalisé, dérivant du Discord.

La nature nous a appris encore que ces deux fougues, l'une aveugle, emportée, enlevant d'assaut l'obstacle, l'autre réfléchie, calculatrice et tenace, ne peuvent se maintenir indéfiniment sur le même objet ; qu'il est hors des conditions de l'*attrait passionnel* comme hors des conditions de l'*attrait musical* qu'un Accord ou un Discord se soutiennent au-delà d'une certaine durée ; qu'un *point d'orgue* même doit avoir une fin ; que la continuité d'un même fait, constitue pour l'âme un supplice, comme celle d'un même son pour l'oreille. Nous avons donc compris la nécessité des *Alternances*, et reconnu qu'il faut, pour l'attrait, non-seulement l'*Accord* et le *Discord*, mais encore la *Modulation*, ce mot prenant ici son acception la plus générale et signifiant la *succession* combinée des sons, des Accords et des Discords.

Si vous parvenez à développer dans une masse un Accord d'ensemble sur une action, l'action sera exécu-

(1) Le concours de plusieurs sentiments passionnés agissant synergiquement, produit l'enthousiasme même chez l'individu *isolé*. Quant à la rivalité d'individu à individu, rien n'est plus connu.

tée par enthousiasme et passionnément ; — la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Si vous parvenez à exciter une masse à l'action par l'aiguillon acéré des Rivalités et des luttes, l'action sera exécutée avec acharnement et passion ; — la masse sera *mise en Attraction* sur cette action.

Dans tous les cas où ces deux genres de ressorts interviendront séparément (1) ou simultanément, l'ATTRAIT sera le mobile de l'activité déployée, *et la force de l'attrait sera proportionnelle à l'intensité de la résultante des ressorts.*

Si maintenant vous voulez obtenir l'attrait en système général et soutenu sur un ensemble d'actes, vous devez forcément spéculer sur les changements, les relais, les variations, les contrastes, en un mot sur les *Alternances* des notes, des Accords, des Discords, des modes et des tons.

ACCORD, ALTERNAT, DISCORD,

tels sont donc les trois grands moyens du mécanisme actif de l'Attraction.

---

(1) La plupart du temps, les deux genres de ressorts interviennent combinément. Citerez-vous comme spécial exemple d'*Accord* la magnifique et enthousiaste exécution des terrassements du Champ-de-Mars par la population parisienne, pour la fête républicaine de la fédération ? — mais certainement l'émulation jouait entre les différentes brigades de travailleurs. Citerez-vous les barricades, une lutte, un combat quelconque comme spécial exemple de *Discord* ? — mais, en pareil acte, il y a Accord dans chaque camp contre l'autre, excepté en cas de *contrainte*, — cas que nous n'examinons même pas, car nous ne voulons étudier que la nature libre, ou simplement la nature (*nature libre* forme pléonasme). — Ainsi on ne trouve guère d'exemples d'Accord ou de Discord pur et simple dans des Groupes et des masses. Quant aux développements des deux ressorts chez des individus isolés, ce ne sont que des notes, des sons séparés ; ce ne sont ni des Accords ni des Discords, mais seulement des *germes* d'Accords et de Discords, des éléments d'harmonie ou de cacophonie sociale ; d'harmonie s'ils sont bien combinés entre eux, de cacophonie s'ils le sont mal.

Ces trois éléments correspondent à trois passions primitives ou forces vives de l'âme, que Fourier a désignées sous l'appellation commune des passions MÉCANISANTES ou DISTRIBUTIVES. Cette appellation exprime parfaitement leurs fonctions et leur nature. Il les a tout aussi heureusement nommées chacune en particulier :

Composite, besoin des Accords, des sentiments et actions passionnés, synergiques et *composés*, donnant naissance à la fougue aveugle, enthousiaste, poétique ;

Cabaliste, besoin des Discords, des excitations intriguées, des actions rivalisées, des luttes cabalistiques, donnant naissance à la fougue réfléchie, intelligente, vigilante et calculatrice ;

Papillonne, nom romantique de la plus romantique des passions, du besoin d'alternance et de variété destiné à entretenir le mouvement, la vie, et le charme, à semer les plaisirs, variés comme le printemps sème les fleurs, et à *mesurer* l'harmonie dans l'univers (1).

Or c'est bien, si je ne me trompe, de l'observation des circonstances générales qui mettent en jeu ces trois ressorts, que nous avons déduit la formule du Mécanisme attractionnel ; en effet :

---

(1) Je n'ai *nommé* ici les trois passions distributives que pour mémoire. Je serais bien allé jusqu'à la fin sans ces trois mots, et l'on peut considérer les quatre *alinéas* ci-dessus comme une note détachée. Ceci soit dit pour ôter à la malveillance le prétexte des accusations dont la phraséologie phalanstérienne a été déjà l'objet. On rencontre les mots les plus bizarres dans toutes les sciences, où on les prodigue, dieu sait ! et l'on ne veut pas en passer quinze à la Science Sociale, des mots encore qui ont leurs analogies françaises, et qui se comprennent à première vue. D'ailleurs ils sont expliqués et définis. Je veux en outre faire remarquer que tous les jours on apprend des langues étrangères, on lit péniblement des livres dont chaque page n'est comprise qu'à grands coups de dictionnaire ; et l'on ose présenter, comme fin de non-recevoir, contre les ouvrages de Fourier, quinze ou vingt mots créés très-philologiquement par lui pour exprimer des idées nouvelles !! — Est-ce que Christophe Colomb et Vasco de Gama n'ont pas baptisé les terres qu'ils ont découvertes ?.

1re. *Condition d'attraction.* — La convergence des rayons au même foyer, le jeu simultané de toutes les parties d'une masse dirigées sur un même but, la division parcellaire sommée dans une action totale : telles sont bien les conditions de l'Accord, de l'Accord des volontés, de l'Accord passionné d'où sort l'enthousiasme et la fougue aveugle. — Ce fait passionnel, — principe et conséquence, — nous l'avons élémentairement formulé dans la *composition du Groupe*, dans la réunion systématique de ses éléments.

2e *Condition d'Attraction.* — La concurrence entre deux forces rivales, et qui ne peuvent être rivales qu'à la condition de s'appliquer à des objets semblables ou fort peu différenciés, telle est bien la condition du Discord, du Discord des volontés, du Discord passionné qui engendre l'acharnement de la lutte, l'esprit de parti, la fougue réfléchie.— Ce fait passionnel,— principe et conséquence, — nous l'avons élémentairement formulé dans la distribution des Groupes en *Gammes* ou *Échelles nuancées* que nous avons appelées *Séries*.

3e *Condition d'Attraction.*— Et pour que l'Accord ou le Discord ne devienne pas fatigant, monotone, ne tombe pas à plat ou ne dégénère pas l'un en folle effervescence, l'autre en aigreur et en haine, écoutons encore la nature, qui invoque les *Alternances;* laissons l'individu, auquel la distribution et la division parcellaire de l'action permettent de s'enrôler dans une foule de détails d'actions différentes, laissons, dis-je, l'individu libre de se combiner de mille manières avec les autres individualités qui composent la masse; permettons les migrations des Groupes, les engrenages des Séries : ainsi :

La Série *exaltée, rivalisée, engrenée.*

Exaltée par la Composite et ses Accords,
Rivalisée par la Cabaliste et ses Discords,
Engrenée par la Papillonne et ses Alternances;

telle est la formule du Mécanisme d'Attraction.

Or, ce mécanisme qui développe si puissamment les Accords et les Discords, les activités passionnées, appliquez-le à tout objet bon en soi, productif, utile, fécond, heureux à l'humanité, à tout ce que comporte la haute gestion du Globe, au développement des puissances humanitaires, en un mot, à l'INDUSTRIE dans la plus large et la plus belle acception de ce mot qui désigne l'exercice harmonique de l'activité humaine, et vous aurez la loi D'INDUSTRIE-ATTRAYANTE; vous aurez appliqué la force passionnelle de l'homme, et *par suite* toutes ses puissances physiques et animiques, au bien, à l'ordre, au bonheur général, à l'œuvre universel, au développement régulier et complet de l'humanité.

§ II.

CONDITIONS D'HARMONIE.

La musique est un concert de plusieurs discordants. PYTHAGORE.

Je viens de démontrer que l'application du mécanisme sériaire à l'Industrie rend l'Industrie attrayante.—Montrons maintenant que cette application à l'Industrie, à la gestion du Globe, à la grande et haute tâche de l'homme, est la condition suprême du *jeu harmonique* de la Série.

Rappelons d'abord que, quoique nous ayons bien distingué, dans l'analyse, l'Accord et le Discord, ces deux genres d'essors passionnels n'en sont pas moins susceptibles de se combiner entre eux dans l'action, de se multiplier les uns par les autres, de s'élever à des puissances successives. Dans presque tous les exemples que nous avons cités, et dans beaucoup d'autres que l'on peut observer au sein de la vie sociale,—quand on sait un peu observer, — on peut voir des éléments rivaliser entre eux et se corporiser dans des masses de premier ordre; puis ces masses rivaliser entre elles et se corpo-

riser dans des masses plus fortes, du second ordre; et les Discords se composer et s'élever ainsi successivement d'agglomérations plus petites à agglomérations plus grandes, pour venir enfin s'absorber dans un *dernier* Accord, ou dans un *dernier* Discord. Or, voici ce que j'ai à dire : c'est que

L'action passionnelle n'est harmonique qu'autant que tous les Accords et Discords partiels et inférieurs se résolvent en dernier lieu dans un Accord total supérieur.

Ainsi les Accords et les Discords des compagnies, bataillons, régiments et brigades d'une armée, forment bien un tout harmonique, *sous le rapport de la manœuvre*, car ils se résolvent en un Accord total. — Mais lorsque deux armées ennemies sont en présence, les deux grands Accords formés, dans chacune d'elles, par le jeu combiné de ses compagnies, de ses régiments, de ses brigades, ne se composent plus dans un Accord total supérieur. Ces deux Accords se résolvent dans une grande dissonance : l'action est subversive.

Deux orchestres, dont chacun joue un morceau différent, mais parfaitement harmonique dans ses consonnances et ses dissonances particulières, produiront une effroyable cacophonie s'ils viennent à jouer simultanément, *l'un contre l'autre*.

Le principe est vrai à toutes les *puissances*, qu'il s'agisse d'unités, de dizaines ou de millions; de sons individuels, élémentaires, ou de sons collectifs, composés, groupés en partitions; d'un duo ou d'un orchestre. La règle définitive d'harmonie est toujours *que les dissonances doivent se sauver sur une consonnance supérieure*, que toutes les actions doivent aboutir et se résoudre en dernier lieu sur un Accord.

L'Accord des Sous-Groupes dans l'unité du Groupe, des Groupes dans l'unité de la Série, l'accord des Séries

dans l'unité de la Phalange, des Phalanges dans l'unité de la nation, des nations dans l'unité du Globe, telles sont les exigences succcessives de la règle d'Harmonie.

Du reste, ces ralliements successifs et puissanciels sont si bien dans les desseins de la nature, qu'elle nous y prédispose et nous entraîne par la magnifique gamme des développements croissants de l'UNITÉISME, la passion grandiose et pivotale, le divin besoin de l'unité, de l'ordre universel, de l'accord supérieur et final, de l'union des parties dans le tout, de la conjonction hiérarchique de l'être intégrant avec l'infini.

En effet, le ralliement des Groupes dans la Série est passionnellement représenté et provoqué par l'*esprit de corps;* le ralliement des Séries dans la Phalange, par le *civisme* (1); des Phalanges dans la nation, par le *patriotisme;* des nations dans l'harmonie du Globe, par l'*Unitéisme collectif*.

J'indique seulement cette thèse des développements puissanciels de l'Unitéisme; elle demanderait à être traitée en détail et régulièrement dans ce qui touche à son jeu social, à la destinée terrestre. Puis, il faudrait la poursuivre dans ses applications à l'ordre général, à la vie universelle, au monde et à Dieu, aux Destinées ultérieures, à l'Unité intégrale. Je réserve ces questions pour un autre ouvrage, et je dirai seulement là-dessus pour le moment que la religion de l'avenir est contenue tout entière dans ces développements. Ailleurs aussi je dirai

(1) *Civisme* est pris dans son acception originelle et étymologique, esprit de cité (*civitas*). Ce mot, au reste, et le suivant, *patriotisme*, conviennent fort mal ici. Je ne les donne que pour faire deviner l'idée qu'ils ne peuvent pas rendre, puisque l'idée appartient entièrement au monde harmonique, et que ces mots appartiennent au dictionnaire des sociétés subversives. — Patience, l'Harmonie fera sa langue. — Quoi qu'il en soit, ici, prenez dans ces mots ce qu'ils ont de beau et d'humanitaire, et laissez tout ce qu'ils peuvent avoir aujourd'hui d'hostile, de haineux ou de niais, et vous vous rapprocherez du sens harmonique.

comment ces Accords supérieurs ravissent l'âme humaine; dans quels délirants tourbillons d'actions passionnées et synergiques ils emportent les masses harmoniennes, dans quel océan de vie, de joies enivrantes et de bonheur actif et saisissant, l'homme alors est plongé sur sa terre ! — Certes, dès long-temps, à tous ces mystérieux désirs de joie, qui s'agitent dans son cœur; à cette soif des eaux vives et inconnues, qu'il porte dans sa poitrine ardente; à cette pression sans nom, exercée sur son âme par la vie du monde subversif, l'homme a bien senti qu'il n'était pas dans sa Destinée, qu'il habitait la vallée des larmes ! Heureux si, plus fort, il n'eût pas plié sous le poids des mauvais jours, s'il ne se fût pas couché sur la tâche avec une résignation désespérée, fatale et coupable; s'il eût compris que Dieu, — LE PERE, — n'avait pas méchamment ajourné le bien à d'autres vies, et qu'il devait, lui, l'Homme, par sa volonté d'Homme et sa puissance, changer sa vallée de larmes en vallée paradisiaque !

L'homme est si bien prédisposé et prédestiné aux grands Accords, à leurs vibrations entraînantes, qu'on a vu en 1830 un Accord de ce genre, — encore qu'il fût passablement entaché de subversif, — rendre folle de joie et de probité une population misérable, habituellement affamée, et qu'il faut, en temps ordinaire, dix mille argousins et je ne sais combien de gendarmes, de geôliers, de juges et de prisons, pour maintenir quelque peu dans *les limites;* puis la fusion fraternelle momentanément réalisée entre les hautes et basses classes libérales; puis la communication électrique du mouvement à la France; et tous les peuples d'Europe se mettant à vibrer à l'unisson; et je ne sais combien de révolutions et de trônes renversés ! — Qu'il y ait ou non du subversif en ces mouvements révolutionnaires, il est certain que l'homme ne jouit de la plénitude de sa vie que dans cette haute sphère passionnelle; c'est là qu'il se sent à l'aise ! Aussi vous disons-nous que la plus heureuse vie

du plus heureux richard civilisé n'est qu'une monotonie misérable et une plate existence, à côté de celle du moins passionné, du plus froid, du plus pauvrement organisé des Harmoniens. — Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit ici.

J'expliquais que le jeu des Séries, qui est *attrayant*, doit encore être *harmonique;* je montrais que la condition d'harmonie se trouve dans la résolution de tous les Accords et les Discords inférieurs en un Accord total, unitaire et supérieur ; — et maintenant j'arrive à ma conclusion, savoir :

Que l'application du mécanisme sériaire à la haute gestion du Globe est le seul moyen d'obtenir l'Accord unitaire; car l'Accord unitaire de l'humanité entière ne peut être obtenu d'une façon stable et durable *que sur un but utile à l'humanité entière.*

Ce que je dis pour l'humanité est vrai à tous les degrés de l'échelle hiérarchique de l'Association humaine; ainsi,

Il n'y a Accord unitaire soutenu dans la Phalange, qu'à cause de l'Association de toutes les Séries dans la gestion de la Phalange : le ralliement total ne s'y peut concentrer que sur une œuvre *utile à toute la Phalange.* — On déduirait de même pour les Phalanges dans la nation, pour les nations dans le Continent.....

Donc voici :

La Série est un merveilleux instrument qui produit l'ATTRAIT sur l'objet auquel il est appliqué, et qui produit l'ATTRAIT ET L'HARMONIE SOCIALE quand il est appliqué à l'intégralité des objets bons et utiles à l'humanité, c'est-à-dire à l'*Industrie :* — ce dernier mot, je le répète pour la dixième fois, devant être entendu dans une acception aussi large que l'activité de l'âme humaine.

Dans la Civilisation, tous les intérêts sont généralement en désordre et en confusion, toutes les positions faussées, toutes les passions hostiles. Tout se nuit, se choque, se brise. Ce sont des milliards de bruits individuels discordants entre eux et composant un odieux charivari.

Que s'il y a dans le désordre quelques exceptions, quelque chose de régularisé, de corporisé, une masse organisée, c'est le plus souvent pour arriver à des conflits d'ordre supérieur, pour passer du duel à la bataille rangée. Presque tous les services organisés un peu largement en Civilisation, la guerre, la marine, la justice, ont un but offensif, défensif ou répressif; leur raison d'être est un genre quelconque de conflit extérieur ou intérieur.....

Et cependant tous les caractères humains sont des instruments animés et intelligents qui ne demandent pas mieux que de jouer au ton, de se grouper en Accords et Discords combinés, de moduler de concert. Un son qui résonne, on le sait bien, fait résonner simultanément ses *harmoniques*. Il en est manifestement de même pour les caractères; ils appellent vivement leurs harmoniques. Brisez donc les entraves, permettez ces heureuses et libres alliances, et réalisez enfin les conditions de la Liberté et de l'Harmonie, si vous voulez l'une et l'autre! Veut-on toujours tourner et retourner dans la sphère de l'inintelligence et des inepties, et ne pas comprendre qu'avec des sons comme avec des passions, on peut voir les consonnances ou les dissonances se résoudre en harmonie ou en cacophonie, suivant que l'on ouvrira aux sons individuels de bonnes ou de mauvaises combinaisons?.. — Ah! je dis qu'il faut avoir le cerveau singulièrement concrétionné par les sottises philosophiques et morales, anciennes et modernes, pour ne pas se sentir saisi par cette vérité si simple et si naturelle!

Au reste, je viens d'entrer dans des considérations que j'aurais pu laisser pour leur véritable place, à la *troisième partie* de cet ouvrage. Le principal objet de ce livre était de rechercher la Loi d'organisation naturelle du travail, d'en étudier le mécanisme et de démontrer la propriété qu'elle possède d'*imprimer Attraction*. L'étude des *conséquences harmoniques* de la Loi viendra plus loin.

APPENDICE

A LA DEUXIEME PARTIE.

Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle.

C'est une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir détruire les passions; c'est contrôler la nature; c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disait à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudrait et ne voudrait pas; il se contredirait lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé; rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur. J.-J. ROUSSEAU.

Connais-toi toi-même.
L'ORACLE ANTIQUE.

§ I.

Il n'y a pas d'effet sans cause.

Si j'ai été intelligible dès le commencement de cet ouvrage et si j'ai parlé à partie intelligente, on aura compris que le problème social se composait,

1° De la détermination d'un MILIEU social favorable à l'harmonie;

2° De la détermination d'un ORGANISME passionnel destiné à fonctionner dans ce milieu.

L'examen de la première de ces deux questions, dans le premier volume, nous a donné pour solution la Commune-sociétaire, la Phalange.

Dans le second volume, nous avons pris corps-à-corps la question de l'organisme passionnel, de la Loi naturelle d'industrie, et nous avons reconnu que la propriété d'in-

primer Attraction devait en être le premier et plus saillant caractère, le caractère *indispensable*. Aussi est-ce précisément par la considération de certaines conditions d'attrait que nous avons déterminé l'organisme cherché.

L'organisme, c'est la Série ; le milieu, c'est la Commune-sociétaire.

Il est facile de voir que l'influence du milieu se combine avec la puissance du mécanisme dans le sens de l'Attraction, car nous avons reconnu que la création des grandes richesses repose en premier lieu sur l'Association, sur la combinaison du milieu sociétaire ; or, cette création des grandes richesses est une des trois grandes conditions d'attrait, un des trois foyers d'Attraction déterminés par la science passionnelle. En effet :

La première condition générale d'Attrait, c'est le LUXE : le *luxe interne* ou santé et vigueur de l'individu ; et le *luxe externe* ou salubrité, élégance du milieu dans lequel l'individu est appelé à agir, et participation de l'individu à la richesse générale. L'aisance générale, la richesse générale, la santé générale, telles sont évidemment les premières conditions, les conditions de base. On ne peut songer à faire descendre le plaisir, le charme, sur une population misérable, affamée, souffreteuse. C'est clair comme le jour. — Or, le Luxe, première condition d'Attraction, ne peut être réalisé que par l'Association, que dans une société à base de Phalange.—Nous l'avons surabondamment prouvé.

La seconde condition d'Attrait, c'est la libre formation des GROUPES, les réunions libres et sympathiques où se forment et se développent les affections, les sentiments du cœur, les passions corporatives, les liens d'amitié, d'amour, d'ambition, de famille.

La troisième condition d'Attrait, c'est l'affiliation des Groupes en SÉRIES, la régularisation et l'ordonnance naturelle des choses, la production des Accords, des Discords, et les mouvements des Modulations.

La première condition, — *Luxe*, — correspond plus

particulièrement aux exigences de la VIE SENSITIVE;

La seconde condition, — *Groupe*, — aux exigences de la VIE AFFECTIVE;

La troisième condition, — *Série*, — aux exigences des combinaisons des Groupes sociaux, de la VIE SOCIALE.

Si les Sens sont lésés dans le travail et par le travail, et si le travail n'est pas assez rétribué pour suffire aux exigences des besoins et des plaisirs sensitifs, ce sera une première cause de répugnance;

Si les affections de l'âme sont étouffées dans le travail, si le travailleur est forcément maintenu par l'ordonnance même de son travail, hors de contact avec les êtres sympathiques et les sentiments dont son cœur est avide, ce sera une seconde cause de répugnance;

Si le travailleur est laissé dans un calme plat, s'il n'est pas stimulé par le jeu actif des Accords et des Discords, s'il est plongé dans la monotonie, cloué à une œuvre morne et toujours identique, ce sera une troisième et mortelle cause de répugnance;

Mais si l'action est pour lui une source de *jouissances sensitives*, de *jouissances affectives* et d'*excitations passionnées*, elle exercera un charme puissant, un charme proportionné au nombre des ressorts combinés, multiplié par leurs énergies. — Ainsi :

LUXE, GROUPES, SÉRIES,

telles sont les trois grandes conditions de charme, les trois *foyers* généraux d'Attraction.

Si vous affaiblissez l'un ou l'autre de ces foyers, si vous diminuez leur alimentation ou leur intensité comburante, la *puissance attractive* diminue. Si vous affaiblissez encore, si vous éteignez la flamme, vous arrivez aux *répugnances*, dont vous verrez augmenter graduellement les énergies au fur et à mesure qu'aux conditions ci-dessus se substitueront de plus en plus les conditions opposées, les conditions civilisées et subversives, la *misère*, l'*isole-*

ment, la *monotonie*. — Ces dernières conditions sont tout-à-fait négatives. Elles sont l'absence même des conditions essentielles de la vie et du bonheur, comme le froid est l'absence de la chaleur, les ténèbres l'absence de la lumière... Les répugnances dérivent des conditions négatives offertes par le Morcellement, comme l'attrait dérive des conditions opposées, des conditions positives de l'Ordre sériaire.—Le travail étant attrayant dans les conditions de la Phalange, il ne saurait se faire qu'il ne fût pas répugnant dans les conditions opposées; et l'étant répugnant dans les conditions des sociétés actuelles, barbares ou civilisées, il ne peut pas se faire qu'il ne devienne attrayant dans les conditions phalanstériennes. — C'est la preuve et la contre-preuve. — C'est forcé; c'est irréductible. Mettez ce raisonnement entre le marteau et l'enclume, tirez-le à la filière, passez-le au laminoir, frappez dessus, essayez de le broyer, et vous verrez que tous vos efforts resteront inutiles. Vous ne l'entamerez pas d'une ligne. — Comprenez donc alors la vertu de ce fameux argument, *que le travail ne sera jamais attrayant*, PARCE QUE *il a toujours été répugnant*. Depuis dix ans, pourtant, moi j'entends le Civilisé répondre aux transcendantes déductions de Fourier avec ce lourd et stupide *parce que*, jeté dans le plateau de la balance comme l'épée du Barbare! — Allez donc aux causes, cerveaux étroits, idiotement butés contre les effets, comme si les effets n'avaient pas de causes... Eh! certainement, le travail organisé à la barbare, à la civilisée, a été, est, et sera dans tous les temps répugnant. Qui le nie? qui nie cela? parlez, est-ce nous? — Nous? mais c'est nous qui le proclamons, ce fait. Nous le crions pardessus les toits. C'est sur cela même que nous faisons pivoter notre critique de l'état barbare et civilisé.... et on nous apporte cela comme une objection! L'effet civilisé, produit par la disposition civilisée, on nous le vient bravement jeter comme conséquence d'une disposition ANTI-civilisée! En vérité, on n'est pas plus béo-

tien que cela. — Par Sainte Logique ! toute la question est de savoir si les conditions phalanstériennes sont les mêmes que les conditions civilisées... Eh bien ! elles sont en tout point opposées.

Enfin, c'est une chose légitime que de tenir compte du soleil, il s'agit d'une question de jour ou de nuit, ce me semble; et vous ne recevriez pas le raisonnement d'un homme qui vous dirait : « il ne fera pas jour quand le soleil sera levé, *parce que* il fait nuit quand il est couché. » — Que nous dit-on autre chose, pourtant ? « Le travail sériaire, — exécuté dans les conditions d'attrait, — ne sera pas attrayant, *parce que* le travail civilisé, — exécuté dans les conditions contraires à l'attrait, — est très-répugnant ? » — Je vous donne pourtant ma parole d'honneur que beaucoup de vos penseurs, de vos célébrités, dont les noms courent l'Europe, que vous êtes habitués à regarder comme de rudes têtes, auprès desquels, mon bon lecteur, vous allez peut-être jusqu'à vous croire un imbécile, que ces penseurs célèbres, dis-je, pensent et raisonnent ainsi, — ni plus, — ni moins. — Ah ! Jocrisse, ingénieux Jocrisse, qui te jettes à l'eau pour t'abriter de la pluie, comme tu es débordé !... Que je sais de penseurs, de graves auteurs, d'académiciens et d'*hommes du progrès*, qui sont de force à te rendre dix points en vingt-quatre !...

Les causes d'attrait sont les satisfactions des convenances passionnelles, indéfectibles et de nature;

Les causes de répugnance sont les lésions des mêmes convenances passionnelles, indéfectibles et de nature :

Or, il y a trois ordres de convenances passionnelles, constituant trois foyers généraux d'Attraction;

1° Les convenances des cinq *sens*, Goût, Vue, Ouïe, Odorat, Toucher, déterminent cinq espèces de besoins et de plaisirs que nous appelons *passions sensitives*. Cet ordre de passions est spécialement relatif à la vie intérieure et animale de l'être. Il met l'homme en attraction directe sur le LUXE.

2° Les convenances de l'âme, ou besoins et plaisirs des quatre affections, *Amitié*, *Amour*, *Ambition* (lien corporatif), et *Famille*, que nous appelons PASSIONS AFFECTIVES. Cet ordre de passions est relatif à la vie extérieure de l'être et préside à la combinaison des individus, à la formation des liens, des réunions sympathiques, des GROUPES.

3° Enfin, les convenances de l'intelligence rectrice et de la vie sociale, les passions relatives au classement, à la régularisation et à l'ordonnance des choses, à l'affiliation hiérarchique des Groupes élémentaires, à la combinaison des sympathies et des antipathies, au jeu des Accords et des Discords alternés. Ce sont les PASSIONS DISTRIBUTIVES. Elles président à la formation des SÉRIES, et sont les hauts ressorts d'ordre social et d'Harmonie.

Ces trois ordres de passions correspondent aux trois faces de la nature humaine,

Les sens qui appètent, — sphère *matérielle*;
Le cœur qui aime, — sphère *animique*;
La tête qui combine et mesure, — sphère *intellectuelle*.

Le besoin de l'harmonie de ces trois sphères avec elles-mêmes, avec le monde extérieur et avec Dieu, constitue l'UNITÉISME, passion suprême, qui n'appartient dans l'univers qu'aux Êtres appelés à partager l'œuvre de Dieu, à RÉGIR. — L'Unitéisme est signe de royauté parmi les races. L'homme seul sur la terre en porte au front la divine empreinte.

Il y a donc douze passions radicales :

Cinq *Sensitives*, tendant au LUXE;
Quatre *Affectives*, tendant aux GROUPES;
Trois *Distributives*, tendant aux SÉRIES;

Et ces douze passions sont appelées toutes à se résoudre dans l'UNITÉISME, comme les sept rayons colorés du

spectre solaire se résolvent unitairement dans le rayon blanc.

Voilà l'analyse de la nature passionnelle de l'homme; voilà la véritable base de la Science sociale.

§ II.

On ne doit pas confondre la passion avec ses effets, la cause avec l'effet. Ch. Fourier.

— Mais, me dira-t-on, êtes-vous en droit de dire que ces douze passions sont *les passions radicales*, qu'il n'y en a pas d'autres? que ce sont là les mobiles primordiaux de toutes les actions humaines?

— Je m'en remets à vous du soin de répondre. La nature des hommes dans le passé, dans le présent, autour de vous, dans vous, présente-t-elle une autre face que les trois faces matérielle, animique et intellectuelle? connaissez-vous une autre sphère que ces trois sphères, voyons, réfléchissez?... — non, n'est-ce pas?

Dès-lors,

1° Dans la sphère matérielle ou sensitive connaissez-vous un sens de plus que les cinq sens, Vue, Odorat, Ouïe, Goût et Toucher?

2° Connaissez-vous, dans la sphère, animique une passion de plus que les quatre passions : Amitié — affection *unisexuelle*, dominant surtout dans l'enfance de la vie; Amour — affection *bisexuelle*, dominant dans la jeunesse; Ambition — affection *corporative*, dominant dans la maturité; Famillisme — affection *générative* (relient les générations successives), dominant dans la vieillesse? — Connaissez-vous dans les régions affectives de l'âme une affection qui ne soit effet ou combinaison d'une ou plusieurs de ces quatre affections qui se partagent la domination de la vie de l'homme?

3° Enfin, dans les exigences de la sphère intellectuelle qui doit présider à la distribution des choses, à la combi-

naisons des sons passionnels, connaissez-vous d'autres éléments que la consonnance, la dissonance et la modulation, l'Accord, le Discord et l'Alternat, et trouvez-vous dans la sphère des passions distributives d'autres passions que la Cabaliste génératrice des Discords, la Composite génératrice des Accords et la Papillonne génératrice des Alternats (1) ?

Et toutes ces passions de genre, qui ne peuvent être satisfaites simultanément que par l'harmonie générale, ne sont-elles pas dominées par le besoin de cette harmonie supérieure, par l'Unitéisme, qui est leur foyer commun ?

— Bien, très bien. Mais comment appellerez-vous la haine, la vengeance, la colère, la crainte, etc..... si ce ne sont pas des passions ?

Tous ces mouvements, et bien d'autres que des philosophes ignorants ont appelés des passions et donnés comme des forces constitutives de la nature humaine, ne sont que des effets des *essors faux*, des *récurrences* des passions primitives. Vous *haïssez*, vous vous *vengez*, vous entrez en *colère*, quand vous êtes contrarié, choqué, blessé dans les désirs de vos sens, dans vos affections d'Amitié, d'Amour, d'Ambition, de Famille, dans le développement de l'une quelconque de vos passions radicales. De même vous *craignez* pour vous, pour vos jouissances, pour vos affections menacées. La peur souvent est un effet d'*absence* de passion : les êtres les plus faibles deviennent courageux quand la passion est fortement excitée chez eux. Voyez dans toute la nature, par exemple, le développement du courage des femelles, à l'époque de leur fonction, de leur passion de maternité.

(1) J'ai trouvé, depuis la composition de ce livre, par la détermination de la *loi ontologique* du système passionnel des êtres, la démonstration *à priori* de ce qui n'est ici démontré qu'*à posteriori*, Mais cet *à posteriori* est plus que suffisant dans un ouvrage élémentaire.

Pour peu qu'on y prenne garde, on verra facilement que tous les mouvements subversifs, qu'on a rangés jusqu'ici parmi les passions, ne sont que des essors plus ou moins faussés des douze passions de gamme, ce qui renverse toutes les imputations de *perversité native*, faites à la nature humaine. Du reste, notre objet n'est pas de traiter ici les questions dans lesquelles nous entraînerait cette dernière considération ; je me réserve de le faire dans un ouvrage postérieur. Nous avons à envisager ici les passions sous le rapport de l'attrait industriel : résumons notre analyse et notre synthèse.

Il y a trois ordres de passions correspondant aux trois sphères de la nature humaine, ou, ce qui est général et absolu, aux trois faces de l'univers, aux trois principes qui le composent :

La **MATIÈRE**, principe passif et mu ;

L'**ESPRIT**, principe actif et moteur ;

La **MATHÉMATIQUE**, principe neutre, arbitral et régulateur.

Chacun de ces trois ordres fournit ses passions particulières, qui se résolvent en trois foyers principaux d'Attraction, et, à un point plus élevé, s'unissent dans un foyer supérieur commun, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau suivant, que j'engage le lecteur à méditer un peu.

Si nous voulions compléter l'analyse de la nature humaine, il faudrait, à ce tableau des puissances passionnelles ou motrices des trois sphères, ajouter celui des facultés que ces puissances mettent en mouvement. L'homme en effet est doué de facultés *physiques*, — les forces musculaires, — de facultés *sentimentales*, et de facultés *intellectuelles*. Ces facultés sont les *moyens* de l'activité humaine, qui se se développe sous trois faces, la *Science*, l'*Art* et l'*Industrie*, — dans le sens matériel et restreint du dernier mot. — Mais ce qu'il importe bien de remarquer, c'est que les facultés que je viens de signaler sont seulement nos *moyens* d'action, mais nullement les *causes* de nos actions. Les forces musculaires, les facultés artistiques, les facultés intellectuelles, dorment tant que la passion ne les éveille pas. La passion est le mobile antérieur, la cause du mouvement. Les facultés sont aux ordres de la passion et exécutent ses commandements. Ces facultés servent les essors subversifs aussi bien que les essors harmoniques de la passion. En face de la passion elles sont un élément tout-à-fait passif, inféodé à la passion, élément actif qui les suscite. Les trois ordres de facultés sont les agents de la passion, ses manœuvres, ses soldats, ses employés, ses éclaireurs. Il est tout-à-fait faux d'ailleurs d'établir une coïncidence absolue entre ces facultés et leurs passions respectives dans les trois sphères, car les trois ordres de passions Sensitives, Affectives et Distributives, mettent indistinctement en action les facultés physiques, animiques ou intellectuelles. Un désir des sens provoque le jeu des facultés de l'esprit, comme un besoin des Distributives ou des Affectives provoque un développement des forces musculaires (1).

(1) Si c'était ici le lieu, nous montrerions, en poussant un peu ces considérations, combien était ignorante des premiers éléments de la science de l'homme, une doctrine qui naguère faisait pivoter toute la théorie sociale sur une division tirée des facultés, et qui croyait avoir produit une formule d'organisation sociale, en donnant

Le caractère essentiellement actif de la passion va si loin, que l'on a presque le droit de dire que la passion *crée* les facultés. Un caractère élevé en titre passionnel ne peut pas être pauvre de facultés. C'est ce que l'on a exprimé à peu près en disant que le vouloir fait le pouvoir. — Qui n'a reconnu par soi-même combien plus on vaut dans l'excitation passionnée que dans l'état de calme et d'atonie; combien l'on acquiert, par la passion, de puissance intellectuelle, d'inspiration artistique, d'habileté, d'adresse et de force musculaire; combien tout ce qui se fait avec goût, avec amour, est supérieur à ce qui se fait avec indifférence ou répugnance!

Si nous voulions maintenant dresser pour les facultés un tableau analogue à celui que nous avons fait pour les passions, nous le disposerions ainsi :

---

une pure classification des natures, suivant les prédominances de leurs facultés *industrielles, artistiques* ou *scientifiques*, ce qui ne constitue pas plus la science sociale, que la science chimique n'est constituée quand on a dit que cette science s'occupe des corps métalloïdes, métalliques, et gazeux. — Il est vrai que derrière cette classification dans laquelle on encadrait l'humanité ordinaire, on avait imaginé une nature pontificale qui sortait fort à propos de la coulisse, comme le Dieu de la scène antique, et au moyen de laquelle on avait réponse à tout, car elle était omnipotente. Toute la spirtualité, toute la spontanéité, toute la volonté humanitaires étaient en elle. Telle était la création bizarre par laquelle on remplaçait la force passionnelle que chacun de nous porte en soi, et qui est prédisposée pour l'Harmonie, à la condition de jouer dans son milieu propre, — milieu dont la recherche constituait le problème de la Science sociale. — Du reste, il était digne de la Civilisation d'accoucher à la fois, dans sa plus haute période de gloire, ces absurdités égalitaires de nos radicaux, et du pontificat omnipotent des Saint-Simoniens. — Ce qu'il y a de mieux encore, c'est qu'il existe aujourd'hui bien des esprits qui trouvent le moyen d'appartenir simultanément aux deux partis, — *ô tempora, ô mores!* (1re *Édit.*)

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE

DU

SYSTÈME DES FACULTÉS (1).

Travailler, agir, c'est employer ses facultés, c'est faire usage de ses forces musculaires, de sa puissance intellectuelle, de ses aptitudes artistiques. Que l'emploi soit bon ou mauvais, l'action utile, inutile ou nuisible, c'est toujours une action, une dépense de force.

La condition d'ordre harmonique, c'est que l'action soit utile, bonne dans ses résultats, autrement dit, que les facultés soient appliquées à l'industrie générale. C'est encore, que l'action en elle-même soit un plaisir.

Or l'action, l'exercice des facultés, ne peut être provoqué que de deux manières, par l'*Attrait* ou par la *Contrainte ;*

Mais l'Attrait, c'est le résultat des excitations directes et libres des passions Sensitives, Affectives et Distributives ;

---

(1) Il est facile de saisir que dans le passage où nous sommes, j'ai spécialisé le mot faculté. Il faut s'entendre et ne pas chicaner sur les mots ; je sais bien que si l'on veut, avec le sens général du mot, on pourra dire que les passions sont des facultés Toute argumentation qui porterait là-dessus serait une fadaise. — On ne confondra pas non plus les *facultes* de ce tableau avec les facultés idéologiques (sensation, perception, etc...; jugement) dont le cadre se déduit aussi d'ailleurs du système passionnel.

La Contrainte, c'est le fouet du contre-maître, la faim, le besoin, les obligations morales, les tristes nécessités de prévoyance, les soucis aigus de la vie, qui tourmentent et crucifient l'âme et l'intelligence.

L'action provoquée par l'excitation de la passion est essentiellement libre et attrayante ;

L'action qui n'a pour mobile que la contrainte, est évidemment répugnante. — Cela est clair à crever les yeux. Jugez maintenant les choses avec ces données de la science passionnelle ; voyez :

§ III.

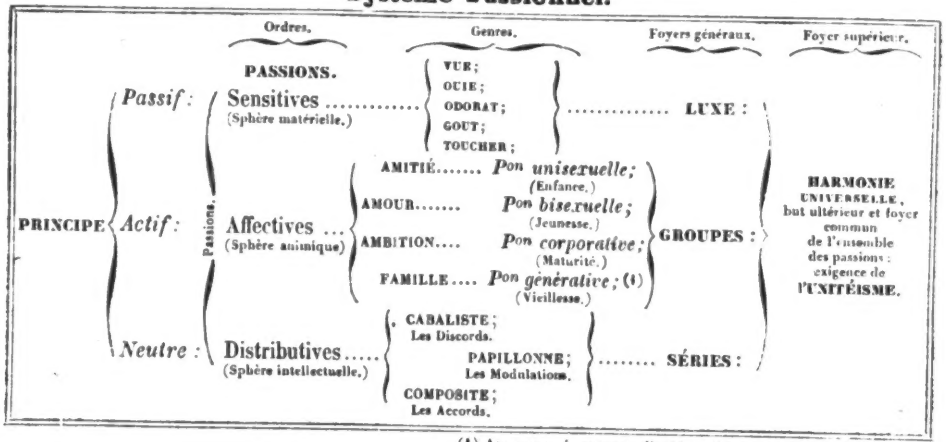
Pourquoi?.....

Les exigences des douze passions et de l'Unitéisme déterminant les conditions d'attrait, est-il recevable de dire en système absolu que l'homme AIME le repos et HAIT le travail ? — Non, non et non, cela n'est pas vrai. L'homme est né pour l'action. Il apporte des aptitudes qui l'y prédisposent, des forces qui l'y poussent. Quand il n'agit ni ne s'occupe, l'ennui le saisit et le dévore.

Mais il est vrai qu'en face d'un travail dont les conditions sont à contre-sens des exigences passionnelles, l'homme préférera le repos? L'homme aime le plaisir, voilà tout. Que travail devienne plaisir, c'est-à-dire moyen d'excitation et de satisfaction des douze passions, et l'homme aimera le travail.

Les gens qui ne savent ou ne veulent pas raisonner ni remonter aux causes, font ici une singulière argumentation. Ils distinguent tout ce qui est action en deux classes, celles qui ont un résultat utile, celles qui ont un résultat nul ou futile. A l'exécution des premières ils donnent le nom de *travail*, à l'exécution des secondes le nom d'*amusements* ou de *plaisirs ;* et comme on voit aujourd'hui les hommes courir après les *plaisirs* (résultat

TABLEAU ANALYTIQUE ET SYNTHÉTIQUE
DU
Système Passionnel.



(1) Assez mauvais mot pour dire Lien affectueux des générations.

improductif), et ne se livrer généralement que par nécessité au *travail* (résultat productif), ils concluent hardiment qu'on n'a pas le sens commun quand on admet la possibilité du travail attrayant.

Vous leur citez des exemples très-communs, leur propre exemple à eux-mêmes, pour prouver que souvent on se crée des occupations, qu'on se passionne pour des travaux d'art, de science, de construction, pour certains exercices d'horticulture, de menuiserie, pour la pêche, la chasse, etc.; exercices qu'on est bien libre de ne pas prendre et qui ont un résultat productif, pour lesquels on se fatigue souvent beaucoup, qui présentent des difficultés et des obstacles contre lesquels on s'acharne..... On vous répond que ce sont des amusements. Eh ! pardieu, je le veux bien, ce sont des amusements. Mais *pourquoi* ces exercices sont-ils des amusements? voilà ce qu'il faut savoir. Et quand vous vous serez rendu compte de ce *pourquoi*, vous aviserez à voir si d'aucune façon on ne peut changer aussi en amusements, — puisque amusement il y a, — l'ensemble des exercices de science, d'agriculture, de fabrique, d'art, etc., qui constituent l'Industrie. Voilà toute la question.

C'est une chose qui n'est pas merveilleuse, en vérité, que l'on voie dans l'état actuel les hommes courir après les *plaisirs* et fuir le *travail*. Un manœuvre, un laboureur, un artisan, un employé d'administration..... un travailleur civilisé, en un mot, trouve son travail encadré dans une certaine forme qui est indépendante de ses goûts, de ses Attractions, et qui est inflexible. Cette forme ne permet pas les jouissances et les excitations passionnées; au contraire, elle est dirigée en sens inverse du vœu des passions.

A) La nature veut l'élégance, le luxe, la richesse, la santé, les plaisirs des sens; — γ) le travail morcelé et civilisé, le plus souvent, blesse les sens, altère les organes, détruit la santé, et suffit à peine à l'existence du travailleur et de sa misérable famille. Voilà la condition

de travail pour les masses. — Cette condition s'améliore à mesure que vous montez les degrés de l'échelle sociale..... Aussi le travail, de moins en moins ingrat à mesure que vous montez ainsi, devient-il, à ce titre, de moins en moins répugnant. Est-ce qu'un bourgeois à sa boutique, à son bureau, éprouve des répugnances aussi fortes que le malheureux qui passe sa journée d'hiver dans la Seine glacée, l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner trois francs à retirer du bois de flottage ?

B) La nature veut les réunions de gens qui s'aiment, se recherchent, sympathisent, hommes, femmes, enfants, parents, amis, amants, collègues, inférieurs et supérieurs; elle veut la libre formation des Groupes correspondants aux passions affectives : — g) le travail civilisé et morcelé isole le travailleur dans sa fonction, ou le met face à face avec des êtres qu'il n'aime pas ; étouffe et tue les passions affectives, et apporte ainsi le vide, son ennui et son désespoir, ou la haine, à la place des jouissances actives du cœur, des chauds épanchements de l'âme, de l'exaltation des vives sympathies. — Quel est l'homme au monde assez borné pour nier qu'à mesure qu'on se rapproche des conditions relatives à l'essor des quatre passions affectives, le travail ne devienne de moins en moins répugnant et ne converge vers le plaisir? — Ce ne sera pas vous, lecteur, qui nierez cela, j'en suis sûr.

C) La nature demande une succession de positions variées et contrastées, le mouvement, les changements de scène, les incidents, les alternances; c'est la loi de vie. Elle a horreur de la monotonie : — g) le travail civilisé cloue pour le jour et la vie l'homme à son œuvre, à une œuvre identique. — D) La nature veut des Accords, de grands mouvements synergiques, entraînants et passionnés; elle a mis dans tous les cœurs des cordes que les enthousiasmes des masses sympathiques font vibrer à l'unisson; elle veut aussi des Discords, des luttes, des cabales de parti, des intrigues excitantes, de vigoureuses et puissantes dissidences : elle hait le calme plat, l'atonie,

le vide, la torpeur : — ב) le travail civilisé baigne dan
l'ennui, ne tend aucun ressort, et laisse toutes les corde
débandées, flasques et pendantes. — Qui peut dire que
dans tous les cas accidentels et hors de règle civilisée o
ces ressorts agissent plus ou moins dans le travail, on n
voie les champions industriels plus ou moins stimulés
l'œuvre, plus ou moins en Attraction sur l'objet d
l'œuvre ?

E) Enfin la nature humaine fait un besoin à l'individ
de rattacher son action à une œuvre d'ensemble, de jou
dans le grand concert de l'ordre général, d'avoir un rô
apprécié dans un tout harmonique. C'est aux satisfa
tions de plus en plus larges de ce haut et noble beso
que sont attachées les grandes et religieuses jouissance
les inspirations supérieures, les grandioses synergies. -
ג) Le travail civilisé enclôt le travailleur dans le misé
ble cercle de son égoïsme individuel, tout au plus de s
égoïsme familial. L'action humanitaire est morcelé
fragmentée, ou plutôt elle n'existe pas ; il n'y a pas d'e
semble, d'ordre, d'unité : tout se contrarie, se choqu
se brise. Le travailleur civilisé ne peut avoir à se ren
ainsi qu'un triste témoignage de contrainte et d'égoïsm
au lieu d'être emporté dans les hauts accords de l'U
téisme et de la Liberté.

Voulez-vous comprendre maintenant la cause du
que vous exprimez, quand vous dites, l'homme aime
plaisirs et fuit le *travail ?* Eh ! mon Dieu, c'est que d
la forme sociale actuelle nous ne sommes pas libres
disposer nos actes industriels de manière à les mettre
consonnance avec notre nature, avec nos passions ;
milieu industriel ne s'y prête pas : tandis que nous n
rapprochons de cette consonnance dans l'ordre des a
qu'on appelle *les plaisirs*.

Pour un manœuvre non intéressé à son travail, ré
bué très-faiblement, exposé aux injures de l'air (lé
des *Sensitives*), isolé (lésion des *Affectives*), lié à
tâche monotone (lésion des *Distributives*), le travail

répugnant. Mais le cabaret est attrayant pour ce manœuvre, parce qu'il y est abrité contre les excès de la température ; parce que le vin et le tabac lui font des excitations et des plaisirs (essor des *Sensitives*); parce qu'il y rencontre des connaissances, qu'il s'y réunit à ses amis (essor des *Affectives*) ; parce qu'il y discute, qu'il y trouve des sujets d'intrigue et d'orgasme cabalistique dans les cartes, le billard, les journaux, les différents jeux, qu'il se sent libre et peut passer d'une action à une autre, et varier ses modifications personnelles (essor des *Distributives*).

Dans la vie du bourgeois et de l'homme du monde, vous retrouvez les mêmes essorts, plus raffinés. Le café, les réunions de société, les bals, les spectacles, les courses de chevaux, les discussions littéraires et politiques, les chasses, les dînés, le carnaval..... Analysez tout cela, allez aux causes, et vous trouverez toujours au fond quelques-uns des douze ressorts passionnels. Je sais bien qu'en Civilisation tous ces plaisirs sont pauvres, misérables, *ennuyeux*. Ils ne sont pas nourris, ils n'ont pas d'haleine, ils sont faux et mesquins. Leur but futile et le milieu morcelé dans lequel on les développe artificiellement, à prix d'argent, ne comportent pas les hauts Accords, les Rivalités composées, les fréquentes Alternances. Ces plaisirs factices sont à la vie Phalanstérienne ce que des figures de cire sont à des Groupes animés et joyeux : de pâles copies, de fades images. Je sais bien qu'un Phalanstérien des moins ardents consomme plus de plaisir actif en un jour qu'un heureux Civilisé en un mois. Pourtant vous pourrez toujours retrouver les causes essentielles de l'action libre et attrayante, dans l'étude de ce que l'on est convenu d'appeler les *plaisirs*. Le jeu est-il autre chose qu'une intrigue factice, créée à défaut de réelle ? Proposeriez-vous des cartes à des commerçants qui discutent leurs affaires, à des littérateurs qui sont aux prises sur leurs œuvres et leurs théories, à des conspirateurs qui combinent les chances de succès

d'une entreprise ; en un mot, à tout homme surexcité par une intrigue réelle ? Les spectacles sont-ils autre chose que des intrigues artificielles aussi, pour lesquelles vous n'êtes plus acteur comme au jeu, mais spectateur, intrigues soutenues par le luxe des décors, l'action de l'orchestre, les effets passionnés de la scène, le piquant et la variété des situations ? La lecture d'un roman, d'un conte, d'un poème, est-elle autre chose qu'un moyen de se créer artificiellement encore des éréthismes passionnels, des jouissances solitaires, d'ouvrir à la passion un monde imaginaire, où, à défaut des satisfactions que le monde réel lui refuse, elle cherche à s'assouvir sur des images et des ombres, comme Ixion embrassant la nue...

Ainsi tout ce qui entrave le jeu des passions, se range dans les sources de répugnances ; et tout ce qui favorise leur essor libre, alterné et équilibré, tout ce qui est dans le sens de leurs exigences, se range dans les causes productives de plaisir et d'attrait. C'est ce que nous apprennent tous les actes humains éclos sous le soleil ; c'est ce que nous démontre l'analyse des mobiles de notre nature.

Or, les trois ordres de passions convergent sur trois foyers que nous avons fait connaître sous les noms de Luxe, Groupes, Séries, et qui sont ainsi les conditions générales de l'Attraction.

Si vous réalisez complètement ces trois conditions, vous disposez de toute la force de l'Attrait, vous mettez en œuvre par la vertu seule du plaisir, toute l'énergie dont l'homme est capable. Si vous vous éloignez de ces conditions, vous diminuez proportionnellement l'Attrait, et pour que l'action continue à s'exécuter, il faut remplacer graduellement le mobile *plaisir*, par le mobile *contrainte*, dont la violence doit aller croissant à mesure que vous avancez davantage dans le domaine des répugnances, c'est-à-dire à mesure que vous vous écartez plus des trois conditions d'Attrait, que vous exercez des lésions plus fortes contre le système passionnel. — A

l'une des extrémités, la liberté, l'ordre, et le bonheur ; c'est l'Association Phalanstérienne : à l'autre, l'esclavage, l'anarchie et la souffrance ; c'est le plus complet Morcellement barbare ou civilisé. — Choisissez. — Ah ! le choix est fait, je l'espère ! et si l'intelligence du siècle n'a pas encore su trouver la graine qui doit produire les bons fruits, du moins ses tendances sont au Travail, à l'Association, à la Liberté, et ces tendances ont désormais l'avenir à elles. Courage donc nous tous qui creusons le sillon et aiguillonnons le bœuf tardif ! Cœur et courage pour que la moisson soit abondante et belle, et que nous, les laboureurs, nous assistions encore à ses fêtes !....

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que vous qui lisez ceci, vous devez demeurer convaincu par la force des faits et la puissance des rigoureux raisonnements, que le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle, seule base réelle de la Science de l'Homme, nous a livré la connaissance du mécanisme social vrai, préétabli, consonnant avec la nature humaine, et que le premier caractère de l'application de ce mécanisme à l'industrie, c'est la mise en Attraction de l'humanité sur son œuvre générale, sur la gestion du globe, autrement dit, l'inauguration, sur la terre, du TRAVAIL ATTRAYANT.

Je termine par une remarque dont le lecteur appréciera la portée. — Nous avons établi, d'abord par des considérations d'économie, d'ordre, d'unité, l'excellence de l'Association. Plus tard, nous adressant à l'organisme humain et lui demandant compte de ses exigences et de ses désirs, nous avons eu pour réponse l'ordonnance sériaire. Or, ce mécanisme sériaire, voulu par l'essence passionnelle de notre nature, ne peut évidemment jouer, avec sa liberté, ses réunions nombreuses, ses Discords, ses Accords et ses Engrenages, que dans un large milieu, dans un milieu unitaire et associé. Il faut, pour l'application de ce mécanisme, un milieu trois ou quatre cent fois plus large que le ménage familial,

étroite base des sociétés morcelées : il faut, comme première base d'opération, la Phalange de quinze à dix-huit cents personnes.

Ainsi, des considérations purement industrielles nous ont amené à l'Association comme but final de l'économie sociale ; et maintenant, des considérations d'un tout autre ordre, des considérations psycho-physiologiques, l'étude des passions natives, nous ramènent aussi à ce même but. Ce que veulent les convenances de raison, les lois mathématiques appliquées à la détermination des *maxima* de production, de consommation, de bien-être, les conditions d'ordre général, eh bien ! c'est aussi ce que veulent les forces vives de l'âme humaine, les ressorts élémentaires de la spontanéité, ces passions tant décriées, tant et si vainement attaquées, ces passions dont on n'a jamais seulement daigné examiner les réclamations, ces passions que la morale, la loi, la religion poussaient du pied à la porte à qui mieux mieux, sans seulement consentir à les regarder en face, à les nommer, à les compter. C'étaient les passions qui avaient raison dans leur révolte acharnée contre la forme de la société, et l'intelligence, mieux avisée, comprend aujourd'hui qu'elle ne peut avoir un plus haut et plus digne emploi que celui de suivre leurs révélations, qui enseignent les vraies lois de l'ordre, et peuvent seules nous initier à la connaissance des éternelles harmonies du monde ! — Cette magnifique correspondance entre les exigences mathématiques, les convenances générales d'ordre et de raison, et les exigences passionnelles de l'homme, les convenances de bien-être, de plaisir, de bonheur, n'est-elle pas la preuve la plus élevée de la belle Destinée réservée à l'homme, de l'ordonnance parfaite de toutes les choses de l'univers sous l'action de la Loi providentielle ? Qui oserait méconnaître dans ces merveilleuses corrélations l'intervention des intelligences supérieures ? Qui oserait nier l'harmonie préétablie ? Qui peut méconnaître la Destinée d'harmonie et de gloire ?

COMPLÉMENT

DE

L'APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE.

ÉTUDE

DE

QUELQUES PHÉNOMÈNES DE TRAVAIL ATTRAYANT.

Pourquoi?... pourquoi?... pourquoi?

Il serait très-facile de disposer les travaux des écoles régimentaires du génie de façon à atteindre des résultats incomparablement supérieurs à ceux qu'on obtient aujourd'hui. Les sapeurs sont en effet exercés chaque année à l'exécution d'un nombre assez considérable de travaux variés, —confection des fascines, des gabions, fagots de sape, claies, piquets, blindes ; puis tout ce qui est relatif aux travaux de siége, mines, tranchées, descentes de fossé ; puis les retranchements, les terrassements, les ponts de toutes sortes, les fours de campagne, les baraques de campement, etc.

Chacun de ces travaux se divise en différents détails, et chaque homme des compagnies doit passer par tous ces travaux et ces détails.

On s'occupe assez, dans l'arme, de perfectionner les procédés techniques, relatifs à ces différents travaux, mais c'est tout. Pour les faire exécuter on se contente de *donner l'ordre ;* puis les consignes et la salle de police sont là. On n'a pas même l'idée de créer des stimulants aux travailleurs par une convenable disposition des tra-

vaux et des ateliers. Rien pourtant ne serait plus facile. — On encadre les compagnies dans leurs emplacements respectifs sur les glacis ou dans les fossés. Là, elles sont isolées, sans communications entre elles dans leurs opérations. Chacune est chez elle comme si elle était seule ; on n'établit entre elles ni rapports, ni comparaisons ; et l'énorme virtualité de réaction que développeraient toutes les compagnies d'un régiment agissant les unes sur les autres par Accords et Rivalités composés, est entièrement perdue. Puis, dans chaque compagnie encore, on fait tout exécuter pêle-mêle, confusément ou similairement.

Et pourtant que d'indices révélateurs se produisent à chaque instant, qui auraient dû mettre dès longtemps sur la voie ! — D'abord la gaîté des Groupes, encore que ce soient des Groupes forcés, travaillant par corvée à des opérations sans intérêt et sans produit pour eux. Ensuite la rigoureuse appréciation du degré de mérite et d'habileté de chacun par les autres, en toute opération ; et, — quand le hasard amène quelque arrangement favorable à l'éclosion des Rivalités,—des preuves singulièrement claires et frappantes de l'excitation industrielle qu'elles produisent. Au reste, on peut reconnaître chaque jour, au sein des ateliers, la tendance naturelle des Rivalités à se développer. Mais les germes en sont ordinairement étouffés par la contrainte, par les dispositions peu flexibles de l'exécution militaire. Malgré tout, j'ai vu souvent les hommes se passionner très-fortement pour les travaux. Une nuit qu'on élevait des *lignes Rognat* (1) sur les glacis, la Rivalité se mit entre deux brigades qui travaillaient côte à côte au retranchement. Le matin, au jour, après six heures d'un travail ardent, tout était fini, parachevé dans ces deux ateliers. Les autres détachements séparés n'avaient pas fait moitié !.... On parla de cela

(1) Nom d'un retranchement dû au général Rognat.

pendant trois jours au régiment. On disait que c'était incroyable. Eh ! rien n'était plus croyable. Ce qui est incroyable, c'est que, ayant chaque année sous les yeux mille faits de ce genre aux écoles, on n'ait pas encore songé à adopter une distribution des travaux, des compagnies et des ateliers divers, apte à faire éclore ces acharnements industriels qui vaudraient bien, pour l'exécution, les menaces, les consignes, les salles de police, les semonces des officiers et des sergents, — toutes bonnes choses qu'on serait d'ailleurs très-libre de se réserver pour l'occasion.

Je mets en fait, et si j'avais à disposer les travaux d'une école régimentaire, je m'engagerais à démontrer en quinze jours d'exercice, qu'au moyen d'une convenable distribution des ateliers, en classant les travaux, en échelonnant régulièrement les Groupes, les rivalisant dans le sein des compagnies par l'emploi simultané de procédés techniques différents; en mettant ensuite les compagnies face à face, sur trois lignes de front, en établissant nettement les comparaisons des effets obtenus, en portant les résultats tous les jours ou toutes les semaines à l'ordre du régiment, en nouant bien les intrigues et en alternant convenablement les travaux, je pose en fait, dis-je, que de pareilles dispositions donneraient pour produit, dans la campagne, six fois plus de travail fait, six fois moins de punitions, six fois plus de gaîté, et des hommes six fois mieux exercés qu'en cas ordinaire, en calme plat. Que serait-ce si l'on distribuait des récompenses et des grades ?... — Tout officier qui a étudié ses hommes au travail, et qui réfléchira à ceci, dira comme moi. — C'eût été belle chose, que l'armée eût donné l'exemple à l'industrie, et ouvert à la société la grande route de l'avenir !

Puisque j'ai consacré une note à citer et à discuter des faits justificatifs, je vais en rapporter quelques-uns.

On sait combien le travail souterrain des mineurs est, en soi, pénible et répugnant. Il n'y a rien de gracieux à

se traîner à plat-ventre, dans un rameau de cinquante centimètres d'ouverture, ni même à creuser à trente pieds sous terre des galeries moins étroites. Pourtant on voit souvent, au régiment, le zèle et l'attrait se développer dans l'exercice de ces travaux. Quelles en sont les causes?

D'abord, la précision scientifique préside aux opérations; on agit régulièrement, fil à plomb et équerre à la main; l'exécution est nette, je dirai même élégante. C'est déjà une première cause d'attrait que cette intervention de l'intelligence et du goût dans l'exécution; le travailleur en est relevé, et le travail ennobli: l'homme épouse son œuvre, l'aime, l'anime et la domine. Cela met le cœur à l'ouvrage. — Je prie le lecteur de remarquer, en passant, que cette condition est un fait constant du travail d'Harmonie, où l'on ne connaît plus ce travail tout matérialisé, grossier, brutal, de nos pauvres prolétaires. On ne voit plus en Harmonie ces ouvriers-machines, ces êtres abrutis par le travail civilisé, exécuteurs passifs, dont le rôle est borné à fournir de la force comme des bêtes de somme, des pistons ou des balanciers. Ces types incomplets, ces êtres manqués ont disparu. Tout a été développé dans l'homme par la loi des Alternances, et tout travail industriel est *intelligent*. Toujours l'ouvrier procède de l'homme, la tête mène la main. — Or, il est connu qu'on s'attache à une œuvre que l'on veut parfaire, où l'on agit avec son intelligence, car c'est alors une création, un enfantement. On est auteur et père de son œuvre. On y a mis *quelque chose de soi*, et à ce titre on s'éprend pour elle. — Ceci doit s'entendre d'un corps, d'un Groupe, d'une Série, comme d'un individu.

Dans nos régiments, sapeurs et mineurs, par le fait de la variété des exercices auxquels ils se livrent et d'un contact quotidien avec des officiers et des sous-officiers instruits, entrent déjà quelque peu dans cette voie du travail raisonné et compris. Aussi, assez généralement, tout travail qui a quelque ensemble et doit laisser un

résultat, les captive. Ils tiennent à le bien faire, ne fût-ce que *pour produire un travail bien fait.* — Et quand à ce sentiment se joignent les Rivalités extérieures, l'opération marche avec vigueur, ardeur et précision. On eut de cela un bel exemple, au deuxième régiment, une année que deux compagnies, — commandées par les capitaines Jotte et Picaud, si je ne me trompe, — eurent ordre d'exécuter concurremment une galerie de mine, en saillant de bastion. La galerie symétrique à droite et à gauche de la capitale, se divisait en deux parties égales, qui furent confiées chacune à une compagnie. Officiers, sous-officiers et soldats se prirent de Rivalité, et l'haleine ne manqua pas tant que dura ce long travail. Chaque matin les hommes y revenaient avec ardeur. Aussi, fut-ce beau d'exécution, proprement fait, — et les compagnies avaient droit d'être fières.

Une chose qui s'observe facilement dans nos régiments, c'est que les hommes sont susceptibles de s'éprendre de travaux très-répugnants de leur nature, mais qui laissent un résultat visible, comme ceux que je viens d'indiquer ; tandis qu'ils se fatiguent plus vite d'opérations bien moins pénibles, mais qui n'ont pas de trace, et qui ne se répètent pas assez pour bien nouer les intrigues corporatives. — Ainsi deux compagnies piocheront six et huit heures par jour, pendant toute la saison, et soutiendront l'action en concurrence sur un travail déterminé. C'est une œuvre commencée qu'on veut finir. On en veut avoir raison. L'honneur de la compagnie est engagé. C'est une *intrigue bien nouée.* — Que si vous menez ces deux compagnies au tir à la cible,.... pendant les deux premières heures elles seront ardentes. Chaque bon coup est un triomphe pour la compagnie d'où il est parti ; il occasionne de joyeuses et bruyantes paroles adressées à l'autre. La *blague* (pardon, mais c'est le mot, Madame) roule ferme de part et d'autre. Et cependant au bout de trois heures, tout est apaisé, la grande joie abattue comme le grand vent par la pluie.

Plus d'attention, plus rien. Celui pour qui l'on bat un glorieux rigodon, n'y prend seulement plus garde. C'est que ce n'est pas un travail, ce n'est qu'un simple exercice.

Du reste, je n'ai pas signalé l'acharnement des mineurs pour nier la nécessité des Alternances, car les deux heures de débuts à un travail quelconque sont toujours les plus belles ; j'ai voulu seulement montrer la supériorité de puissance d'une intrigue bien nouée, qui se prolonge et tient campagne, sur une intrigue purement accidentelle et passagère. — En Harmonie, les intrigues émulatives des Séries sont perdurables et se transmettent de génération en génération, comme en Civilisation les rancunes de partis, les mépris de castes, les haines de nation à nation.

J'ai dit que l'entrain durait moins longtemps dans une affaire sans résultat d'exécution, et trop rare pour que les intrigues aient le temps de pousser des racines ; qu'il y avait bien plus de ténacité pour des travaux montés comme ceux de nos écoles régimentaires. —Mais ces derniers travaux ne sont encore eux-mêmes que des exercices. A la fin de la saison, toutes ces sapes dont les glacis sont labourés, ces descentes de fossé, ces galeries de mine si artistement faites, ces retranchements si proprement revêtus de gazons ou de clayonnages, ces baraques, ces fours, ces dispositions de campement, tout sera comblé, démoli, nivelé ; tous les résultats seront effacés.

Que si, au contraire, l'objet du travail devait avoir vie et durée, surtout s'il se rattachait à quelque grand ensemble, à une pensée générale ; si, au lieu d'un simulacre de siége, c'était d'un siége réel qu'il s'agît,.... oh ! alors vous verriez le sapeur bien autrement en œuvre ! Lors de la révolution de juillet seulement, on parla de Prussiens à Metz, et l'ordre fut donné de mettre la ville en état de défense. Je me rappellerai toujours la joie, la précision, la célérité de cet armement. La grande place était là assoupie depuis longtemps, et comme endormie

au soleil. De longues herbes de dix ans pendaient à ses remparts, couraient sur ses parapets arrondis, s'échevelaient sur ses talus aplatis. Elle n'avait plus rien d'aigu ni de méchant dans l'aspect. On n'y voyait plus seulement les traces des vieilles embrasures. Bastions, courtines et demi-lunes, tout avait l'air inoffensif et débonnaire, et, je vous l'ai dit, semblait dormir. Hé bien ! fiez-vous-y ! En quarante-huit heures on eut fait sa toilette, coupé ses cheveux, peigné ses moustaches ; en quarante-huit heures on eut réparé et armé les saillants, taillé les parapets, tranché les embrasures. Ah ! les pelles, les pioches et les haches besoignaient ! les voitures d'artillerie affluaient, vides, à l'arsenal, refluaient chargées de longues pièces, et les emportaient en toutes directions, bruissant sur le pavé des rues. Tout le monde y était, toutes les armes, chefs et soldats, et de cœur ! En quarante-huit heures les pièces étaient sur leurs plates-formes, luisantes au soleil, la gueule ouverte sur la campagne, approvisionnées, — obus et boulets en pile, — et prêtes à parler. On ne reconnaissait plus la place. Elle était armée, palissadée, hérissée sur tous ses points d'attaque, elle montrait partout les dents.... les Prussiens pouvaient venir.

Pourquoi ces ardeurs, après tout ; pourquoi ces prodiges ? — Parce qu'il y avait là Rivalité intérieure des corps, des régiments, des compagnies dans l'œuvre de l'armement, et Accord total dans le but commun ; parce que toutes les parties intelligentes et passionnées du tout, agissaient synergiquement dans une opération qui se rattachait à une idée d'ensemble, à une passion d'ordre supérieur et de haut degré ; — le patriotisme alors battait dans tous les cœurs ; — et parce que ce grand Accord d'identité était triplé par la Rivalité extérieure, tendue contre nos bons voisins de Prusse auxquels on avait supposé à tort des dispositions hostiles.

Un siége régulier est la plus brillante manifestation de la puissance des Rivalités corporisées, que puisse

fournir la Civilisation. C'est quelque chose de merveilleux que la succession des opérations simultanées d'attaque et de défense qui le composent, et ceux qui veulent voir quelque chose d'intéressant, — c'est bien d'intérêt dramatique que j'entends parler ici, — n'ont qu'à lire le *Traité de l'attaque et de la défense des Places*, de Vauban. Pas un de nos romans ne vaut ce livre. — Depuis l'investissement jusqu'à la brèche au retranchement intérieur, c'est une fière intrigue nouée et serrée ! C'est une épopée, qu'un siége. — Et l'Iliade, au fait, n'a pas pour sujet une promenade en bateau. — Réflexion et spontanéité, événements imprévus, préparés, amenés, et brusques accidents, rien n'y manque. Rivalités intérieures entre les différents corps de l'assiégé ; rivalités intérieures entre les différents corps de l'assiégeant, et Accord total de chaque masse l'une contre l'autre, par Rivalité extérieure. C'est une bataille acharnée, qui dure des mois sans s'interrompre ni jour ni nuit, qui se poursuit à travers de longs et mornes silences, comme à travers les grands fracas de toutes les batteries faisant feu de toutes pièces. Chaque pouce de terrain est disputé : c'est merveilleux ! Je voudrais avoir à moi l'espace pour décrire l'opération ; pour suivre pas à pas les longues tranchées sinueuses qui se traînent à plat ventre sur le sol comme de gigantesques reptiles ; pour conduire les têtes de sape qui avancent de front et lentement vers la place, gueules béantes et lançant du feu. Puis l'action de l'artillerie, des différents corps, et les réponses de l'assiégé à toutes les questions que l'assiégeant lui pose... Oh ! c'est une affaire montée, où chacun s'acharne à sa tâche ; c'est là une partie engagée, c'est là que la galerie est attentive de chaque côté à la carte qui vient ! c'est là, aussi, qu'il se fait des prodiges de ténacité et d'invention, de courage et d'intelligence. — Or, croyez-vous que les sillons des sapes ne soient pas plus profonds et plus durs à creuser que des sillons de labour ?....

Tous les militaires qui ont fait des siéges, en rappor-

tent des choses miraculeuses, attestant hautement ce que nous disons, et prouvant à excès combien ces combinaisons qui développent les Passions, les Rivalités, les Accords et les Discords, sont puissantes pour susciter l'intelligence, éveiller le génie, allumer le courage et pousser à l'action. On voit là ce que vaut l'homme, ce qu'il y a de ressources vives en lui ! La passion découvre les trésors enfouis ; elle fait jaillir les facultés cachées, comme la verge de Moïse faisait surgir les sources au désert.

Je regrette de ne pouvoir citer tout ce que je sais sur ce sujet, et entre autres la défense d'une place soutenue en Espagne, par nos troupes, contre les Anglais, et dans laquelle la Rivalité qui s'était mise entre les bataillons chargés chacun de garder un front, produisit spontanément les artifices de défense les plus ingénieux, les effets les plus étonnants.

Eh bien ! tout cela c'est du TRAVAIL ! c'est de la force et de l'intelligence dépensées avec profusion ; ce sont de fiers obstacles vaincus, emportés ; c'est de l'industrie organisée et déjà attrayante, mais *subversive*, c'est-à-dire tournée au rebours des convenances de l'ordre général et du bonheur de l'humanité. Organisez donc l'industrie *harmonique* et productive. Vous avez pour l'allier à la passion mille fois plus de moyens, de liens, de ressorts et de puissances.

L'industrie productive civilisée ne manifeste pas ces grands effets d'entraînement, ces acharnements passionnés, parce qu'elle n'est ni organisée ni corporisée. Attendez que nous ayons nos Phalanges, nos cohortes équipées, nos armées industrielles.... D'ici là, l'industrie restera terne, morne, prosaïque et répugnante, comme serait la guerre si les combattants étaient isolés, sans liens entre eux, sans rapports, enfermés dans d'étroites limites, et ne se battant que pour gagner leur pain quotidien, au lieu d'être organisés, ralliés sous des drapeaux, et échauffés par des passions nobles et corporatives.

Pour rentrer, en terminant cette Note, dans le do-

maine de l'industrie productive, je vais citer un fait d'Attraction agricole très-curieux. Toutefois, comprenons bien que, *dans notre société*, les faits industriels que nous avons examinés, comme la fenaison, les vendanges, et celui que nous allons dire, étant purement accidentels, et non corporisés, régularisés et durables, ne peuvent pas présenter des résultats de haut entraînement. Il faut tenir compte, dans ces exemples, de l'absence de toutes les conditions qui manquent.

Prenez un fléau, allez dans une grange ou mieux au grand soleil, tout seul, et mettez-vous à battre des gerbes de blé. Vous verrez si cela vous amuse. — Maintenant écoutez la jolie description raisonnée du *battage des grains*, en Basse-Bretagne, par mon ami Charles Pellarin :

« L'agriculture offre déjà quelques germes d'Attrac-» tion, que j'ai été en position d'observer jusque dans la » Basse-Bretagne, germes que l'instinct seul a mis entre » les mains de nos paysans, sans que personne songe à » les développer et à les étendre aux autres branches de » l'industrie. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que » partout où règne ce *travail attrayant*, très-réduit à la » vérité par la mortelle longueur des séances, on forme « des *Groupes* plus ou moins parfaits.

» Les travaux du battage des grains au fléau sont, sans » contredit, des plus rudes; ils exigent un emploi de » force considérable, des mouvements étendus et rapides » des bras et de tout le corps; ils se font en plus grande » partie, du moins en Bretagne, à l'ardeur du soleil » d'août et de septembre. Eh bien! malgré tout cela, ils » sont de ceux qu'aiment les habitants des campagnes, » et pour lesquels la jeunesse se passionne. C'est que là » on ne travaille point isolément; sur l'aire il y a au » moins dix à douze personnes sur deux rangées, qui se » font face, et rivalisent l'une avec l'autre. Dans chaque » rang on remarque presque toujours deux ailes qui ri-

» valisent ensemble ; et au milieu un homme vigoureux,
» bien exercé, dirigeant et excitant ce qu'il appelle son
» côté, ou bien le Groupe entier, s'il est le chef de tous
» les travailleurs. Cette attribution revient au plus méri-
» tant, qu'il soit domestique, journalier ou maître, il
» n'importe, pourvu qu'il sache exciter les forces sans les
» épuiser, pourvu qu'il soit le plus habile à saisir ses
» alternatives de relâchement et d'énergie passionnée
» dont les hommes éprouvent le besoin dans un travail
» animé, et qui se succèdent comme des ondulations.

» Le bruit des fléaux qui tombent en cadence est aussi
» un puissant moyen de diminuer la fatigue ; et s'il
» vient un maladroit dont les coups soient discordants,
» on le chasse, on le renvoie honteusement au balayage.
» Bien que parmi les travailleurs beaucoup ne soient que
» des salariés, l'animation est très-grande dans la troupe,
» quand elle est bien assortie, surtout si le temps est fa-
» vorable, si le grain est de bonne qualité, si le maître,
» propriétaire ou fermier, est un brave homme aimé de
» tous, ayant soin de verser à boire de temps en temps
» à son monde, etc. Souvent aussi il se forme deux
» Groupes de batteurs quand ils sont en nombre suffi-
» sant : dans ce cas l'ardeur est portée au comble par le
» ressort de rivalité qui s'établit entre les deux Grou-
» pes. Il fait beau voir alors et entendre le paysan bre-
» ton, allègre, pousser son hourra, stimuler celui-ci,
» celui-là par un éloge ou un reproche toujours bien ac-
» cueillis, personne ne songeant à y répondre que par
» une ardeur croissante ; puis les deux Groupes rivaux
» échanger les railleries et se surveiller l'un l'autre avec
» une jalouse émulation.

» Tel est le charme de ces travaux de battage, que les
enfants veulent toujours s'y mêler, et qu'il faut em-
ployer les menaces, quelquefois même en venir aux
coups pour les éloigner, quand ils ne sont pas encore
assez forts ni assez exercés pour se joindre aux adul-
es. C'est aussi la seule opération d'agriculture à la-

» quelle le bourgeois des petites villes vienne quelque-
» fois prendre part dans un pays où il n'y a point de
» vendanges. J'ai vu de jeunes chasseurs, même fashio-
» nables, poser leurs fusils pour s'armer de fléaux, et ne
» s'apercevoir qu'à la fin de la séance des ampoules qui
» leur étaient venues aux mains.

» Tous ces détails paraîtront peut-être bien familiers,
» bien prosaïques; mais il m'a semblé qu'ils confirmaient
» d'une manière frappante les dispositions fondamenta-
» les du procédé d'industrie sociétaire de M. Fourier.

» D'ailleurs, je ne prétends en aucune façon contester
» la supériorité des machines à battre sur la méthode
» employée par les paysans bretons : seulement, j'ai
» voulu montrer que le plaisir n'est pas incompatible
» avec des travaux même très-fatigants.

» Qu'on essaie de faire exécuter les mêmes travaux
» par des hommes isolés ou même par des réunions de
» trois ou quatre personnes, et l'on verra qu'avec une
» fatigue double on obtiendra un résultat proportionnel
» bien inférieur. Aussi, les cultivateurs de petites fermes,
» au lieu de s'obstiner à tout faire avec ce qu'ils ont de
» monde, vont-ils aider leurs voisins des grandes fermes
» qui le leur rendent ensuite, au notable avantage des
» uns et des autres : car ils savent bien que le principe,
» *chacun chez soi*, n'est pas toujours le plus profitable,
» et ils trouvent qu'il n'est pas quelquefois mauvais,
» quoi qu'en ait dit La Fontaine, de compter sur ses voi-
» sins et même de les attendre. Pour juger de l'utilité
» de ces échanges, de ces services mutuels qui lient
» d'ailleurs entre eux les gens de la campagne, il ne faut
» pas voir seulement le temps employé à se rendre d'un
» village à l'autre, mais tenir compte de l'influence d'un
» grand nombre de personnes, de familles, d'âges, de
» sexes différents, sur les travailleurs, et par suite sur
» les produits du travail. L'homme n'est pas un être
» brut, une machine dont on puisse calculer la force in-
» dépendamment de ressorts passionnels qui la mettent

» en jeu, ressorts qui ne fonctionnent bien qu'au milieu » de circonstances qu'on s'est trop peu occupé jusqu'ici » de faire naître. » (*Réforme industrielle*, t. I, p. 153.)

Ce serait ici le lieu de citer les phénomènes d'Attraction industrielle qui apparaissent au concours de charrues, dans les fermes-modèles, à Grignon, par exemple, d'où les Civilisés de Paris reviennent chaque année, émerveillés de ce qu'ils ont vu, et bien plus satisfaits qu'ils n'ont souvent lieu de l'être en sortant du Théâtre Français. — Ce qui les frappe d'abord, c'est l'ordre, la propreté, la bonne distribution des choses. Avec nos préjugés civilisés et notre habitude de voir par toute la France la saleté et la misère dans l'agriculture et chez l'agriculteur, cela semble un prodige. Ils ne tarissent pas sur la beauté des animaux, sur les soins dont ils sont l'objet dans les étables. Chaque vache a sa place marquée, avec indication de nom, d'âge, de race, de régime, de la quantité et de la qualité du lait qu'elle fournit. Les champs aussi sont flanqués d'écriteaux indiquant le nom, le système d'assolement, le régime agricole auxquels ils sont soumis, et les résultats. Ces dispositions développent chez les bouviers et garçons de ferme, des germes de zèle déjà très-remarquables, et qui étonnent les Civilisés à juste titre, car leur *domesticité* n'est pas une bonne terre à semer le zèle. Mais ce qui enlève tous les spectateurs, c'est le concours. Dix ou vingt charrues, plus ou moins, bien propres, bien vernissées, bien attelées et équipées, sont rangées en ligne de bataille, alignées sur le front d'un vaste champ ; chacune d'elles a devant soi un jalon de direction, qui lui indique son premier sillon : ce sera sa ligne d'opération. Les attelages ne bouillent ; hommes et chevaux, oreilles dressées et prêts à partir, attendent le signal avec impatience.

La lutte s'engagera, tantôt sur la profondeur et la perfection des sillons, indépendamment du temps ; tantôt sur la rapidité du labour ; d'autres fois sur les deux élé-

ments en mode composé. — En avant les charrues! elles partent comme des équipages d'artillerie : c'est là qu'on voit labourer au grand trot, et je vous réponds qu'il y a du feu dans la manœuvre. Qu'est-ce pourtant que tout cela, bon Dieu! comparativement aux grandes manœuvres des régiments de labour des Phalanges? Un assaut d'armes à côté d'un tournois, un duel à côté d'un combat ; — le rapport d'une ferme-modèle à un Phalanstère....

On peut si bien mettre les hommes en Attraction sur la charrue, qu'à la ferme-modèle de Roville, — je tiens ceci d'amis qui y ont étudié l'agriculture, — c'est, parmi les élèves, à qui aura un labour à exécuter. On y inscrit les tours pour établir l'ordre des priorités, et chacun se montre très-jaloux de ne pas laisser passer le sien; on crierait fort, si l'on *favorisait* quelqu'un d'*un tour de labour*, au détriment des autres. Et cependant à Roville les plus fortes causes d'Attraction sont très-peu développées, beaucoup même n'y ont pas seulement germé.

On citerait des milliers de faits, et l'analyse prouverait toujours, en définitive, que partout où il y a plaisir et entraînement sur une œuvre quelconque, productive, improductive ou destructive, utile, futile ou nuisible, c'est que toujours quelques ressorts passionnels ont été mis en jeu. — Appliquez donc à l'industrie le jeu des passions, si vous voulez que l'industrie devienne attrayante, et que, par ainsi, l'homme entre dans la magnifique voie de sa Destinée de bonheur.

Au reste, cette note, que j'aurais pu garnir d'un bien plus grand nombre de faits, est ici moins encore pour prouver par les faits cités, que pour mettre le lecteur à même de réfléchir lui-même sur la valeur de tous ceux dont il a été, et dont il peut chaque jour être témoin.

P. S. *Le Temps* nous jette, ce matin, un fait qui passera inaperçu sans doute, et que je transcris ici en *Post-Scriptum*.

« L'opération du fourragement qui se fait aux environs du camp d'Erlon, à Bouffarick, avec autant d'activité que de succès, a donné lieu, le 27 mai, à une fête champêtre dont l'entrée au camp des premières voitures de foin a été l'occasion. Un témoin oculaire nous en adresse le récit, que nous nous faisons le plaisir de communiquer à nos lecteurs.

» Camp d'Erlon, le 27 mai 1835.

» Ce matin, à 10 heures, six prolonges chargées de foin ont été conduites dans l'intérieur du camp, sur le terrain destiné à recevoir les meules qui doivent assurer la conservation de l'immense récolte qui a été faite, et qui se continue conformément aux intentions de M. le gouverneur-général. Ce premier produit d'une opération dont les résultats dépassent déjà toutes les prévisions, et prouvent aux plus incrédules ce que peuvent des hommes dont la sollicitude, étrangère à des intérêts particuliers, se rattache exclusivement à l'honneur national et à la prospérité publique, à laquelle chacun a pris part avec un égal sentiment d'enthousiasme et d'allégresse. »

» Ces six premières voitures, marchant en file, sont parties ensemble du lieu où se fait le fourragement, sous la direction du capitaine Mallet, de la légion étrangère, chargé spécialement, par ordre de M. le lieutenant-général Rapatel, du fourragement, avec MM. Chastaing, lieutenant, Baumer, sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs, qui lui ont été adjoints pour cette opération. Ils étaient précédés par les tambours, les clairons et la musique de la légion étrangère, et du premier régiment de chasseurs, qui, pendant toute la marche, n'ont cessé de battre ou de jouer.

» La première de ces voitures avait sa charge surmontée d'un bouquet de fleurs, dont l'éclat et la variété donnaient à la marche un air à la fois triomphal et printannier. Les faucheurs, faneurs et botteleurs, au

» nombre de 300, appartenant tous à la légion étran-
» gère, portant à leur tête des fleurs, et à la main des
» branches de verdure, en signe de réjouissance, ser-
» vaient d'escorte aux cinq autres voitures. Leur démar-
» che fière et leurs chants joyeux qui se mêlaient aux
» sons de la musique, ajoutaient encore au charme de
» cette fête improvisée dans la plaine de la Mitidja, au
» pied de l'Atlas, par des Européens, qui, par l'illusion
» des souvenirs, se croyaient transportés sur le sol natal,
» à cette heureuse époque de l'année où les richesses
» de la terre deviennent celles de l'homme.

» Après une demi-heure de marche, les voitures sont
» entrées au camp; rangées autour du terrain, disposé à
» l'avance par les soins de M. Robert, sous-lieutenant,
» et où vont s'élever, comme par enchantement, ces
» *meules colossales :* elles ont été déchargées en présence
» du colonel de Schauenbourg, chargé de la principale
» direction des travaux de fourragement, et du colonel
» Brenelle, commandant la légion étrangère et le camp
» d'Erlon, au son de la musique et au bruit des tam-
» bours, avec lesquels se confondaient les chants inces-
» sants des soldats cultivateurs.

» Des spectateurs militaires et bourgeois, en grand
» nombre, animaient cette fête par leur présence, et pre-
» naient part à la joie des troupes. Une pensée plus pro-
» fonde pouvait aussi les préoccuper : tout en rendant
» un hommage justement mérité aux braves officiers,
» dont l'habileté et le zèle soutenu stimulent si bien la
» bonne volonté et l'ardeur de nos soldats cultivateurs,
» chacun, en présence de ces richesses que des mains
» barbares refusent de recueillir sur un sol de fertilité et
» de productions incalculables, semblait vouloir répéter
» le mot d'un orateur à la Tribune nationale : « Désor-
» mais la régence d'Alger sera la continuation de la
» Provence, et la Méditerranée un lac français. »

Et les Civilisés sont si bouchés, et le gouvernement si

aveugle, que tout cela ne leur apprend rien! En face de cet enthousiasme des soldats pour des travaux de culture en grande échelle, de l'acharnement des régiments du génie à leurs mouvements de terre, de l'acharnement plus grand encore des officiers de cette arme à leurs opérations et constructions de toute nature, à peine commence-t-on une expérience pour l'établissement des routes stratégiques. — Pareille impéritie, pareil aveu d'impuissance, sont quelque chose de bien misérable et de bien honteux!

TRANSITION.

Oui ou Non?

Je ne veulx disputer *pro* et *contra*, comme font ces sotz sophistes de ceste ville et de ailleurs.

RABELAIS.

L'HOMME est là, et à ses pieds, la terre.

Il est doué de forces physiques, animiques et intellectuelles.

A quoi doivent être employées ces forces dont il est doué? à détruire ou à produire? à ravager son globe, à voler, piller, gruger, guerroyer, guerroyer à l'intérieur et à l'extérieur, — ou à cultiver, parer, embellir son domaine, et créer les moyens infinis de son bien-être et de son perfectionnement matériel et intellectuel?

Et s'il est destiné au travail productif, au travail créateur, au travail qui donne les moyens du bien-être matériel et intellectuel, et développé les facultés, faut-il que ce travail lui soit un supplice, et que ce supplice soit imposé à des esclaves, à des parias, à des prolétaires, pour faire des jouissances à une minorité de fainéants?

Il est sensible, évident, palpable, *que le travail* PROUCTIF-ATTRAYANT, *utilisant et développant toutes les facultés de l'homme, est la Destinée de l'homme sur la terre.* — Qu'a-t-il de mieux à y faire, puisque, encore une fois, il faut,

Ou qu'il n'emploie pas les facultés dont il est doué;
Ou qu'il les emploie à tuer, voler, ravager, détruire;
Ou qu'il les emploie à produire?

La question sociale, pivotale et emportant tout le reste, c'est donc l'emploi utile des forces humaines, le travail productif-attrayant.

Pour que le travail soit *productif*, le plus productif, il faut qu'il soit ORGANISÉ.

Pour que le travail soit *attrayant*, il faut qu'il soit organisé CONFORMÉMENT AUX PENCHANTS des travailleurs.

Le travail ne peut être organisé dans la Nation, sur le Globe, s'il ne l'est d'abord dans les Communes.

Le travail ne peut être organisé dans les Communes, c'est-à-dire, soumis à régularisation, dirigé avec prévoyance, ensemble, unité, si les Communes restent morcelées en exploitations individuelles, aveugles, capricieuses, incohérentes, et livrées sans merci à la dent de la famille.

Les familles doivent donc être ASSOCIÉES dans la Commune : la Commune doit se métamorphoser en Phalange.

Et maintenant quelle sera la loi d'organisation des travaux dans la Phalange ? — Regardez. Comment organise-t-on un service quelconque ? Voyez dans les ministères, dans les tribunaux, dans les théâtres, dans les grandes manufactures, dans toutes les administrations. On fait des divisions et des subdivisions dans les services, on les classe, on établit des catégories, des SÉRIES. — Et l'armée ? — C'est un corps de quatre cent mille hommes *organisé*, c'est-à-dire classé par divisions, par brigades, par régiments, par bataillons, par compagnies, sections, escouades ; infanterie, cavalerie, troupes de ligne de toute destination ; armes spéciales, artillerie et génie ; fournitures, vivres, hôpitaux..... C'est bien là le procédé sériaire, j'imagine.

Donc si vous voulez organiser les travaux dans la Phalange, vous les distribuerez en Séries de classe, ordre, genre, espèces, puis vous arriverez avec les variétés aux Groupes élémentaires.— Ceci est exactement le sens même du mot *organiser*.

Qu'y a-t-il donc de si étrange dans cette assertion, qu'il *faut distribuer les travaux en Groupes et en Séries?* — Si l'on ne veut pas de ceci, c'est donc que l'on repousse l'idée d'organiser le travail. — Si l'on repousse l'idée d'organiser le travail, qui est la source du bien-être des individus et des nations, tandis que l'on trouve bon et convenable d'organiser l'administration, la police, la guerre, alors on fait preuve de stupidité, on donne sa mesure. A qui parle ainsi, il n'y a plus rien à dire ; c'est *perdre son savon*....

Et maintenant, si les services, les industries, les travaux sont hiérarchisés, ordonnés, classés, divisés et subdivisés dans la Phalange, si les cadres des Séries et des Groupes sont formés, trouvera-t-on convenable de FORCER *l'enrôlement*, d'intervertir l'ordre des vocations, de contraindre Nodier à garder les vaches, madame Sand à écumer le pot, Vaucanson à composer des opéras, Mozart à faire des mécaniques, Raphaël à fabriquer des chandelles, Michel-Ange à les vendre, et tel cuistre que je dirais, à peindre des vierges ou à construire des basiliques? — Il me semble bien mieux de laisser aller chacun aux goûts que le bon Dieu lui a faits ; — quitte à renforcer les doses d'Attrait sur les parties de l'Industrie qui faibliraient. Et puis, imaginez que si Dieu nous a destinés au travail, s'il nous a départi des vocations diverses, imaginez qu'il a bien su nous les départir en doses et quantités convenables et proportionnelles aux besoins. — Dieu aurait fait des vocations poétiques, et il n'aurait pas fait de vocations pour la charrue! En vérité, c'est le supposer un peu bien inintelligent ; car enfin, force est bien de manger pour pouvoir chanter.

Ainsi l'enrôlement sera *libre* dans les Groupes et les Séries.

Et dès-lors, pourquoi nous, travailleurs libres, cultivant nos terres, exploitant nos fabriques, instruisant nos enfants, parant notre demeure... pourquoi nous,

travailleurs libres, nous attacherions-nous pour la vie sur un métier, à une fonction, quand nous avons facilité de varier à option, de passer d'un travail à un autre, de nous enrôler dans vingt, trente, cinquante Séries et plus, si nos désirs le demandent, si nos facultés le permettent ?

Donc les Groupes exécuteront en *séance courtes et variées*.

Quant aux *Rivalités cabalistiques*, laissez faire! Nous n'aurons pas mis la main à l'œuvre, que vous verrez bien.

Ainsi, généralement et sauf exceptions volontaires, — les travaux seront exécutés, dans la Phalange, par des SÉRIES DE GROUPES RIVALISÉS, CONTRASTÉS, ENGRENÉS; — les *ressemblances* donnant les *Discords*, les *contrastes* donnant les *Accords*, les *changements* donnant les *Engrenages*.

Or, ceci, c'est toute la théorie organique de Fourier.

Grands saints qui faites des constitutions, idéologues qui ne rêvez pas, que trouvez-vous donc à ceci d'utopique, de fantastique, de systématique? — Oh! vous aimez bien mieux les lois anglaises, américaines, n'est-ce pas? ou bien les constitutions de 91, de 93, du directoire, du consulat, de l'empire, de la restauration, des glorieuses, toute feuille de papier, enfin, sur laquelle on écrit de fo' belles choses octroyées ou non, efficaces, durables, perdurables, et assurant à tout Français, dans son village ou sa ville, santé, aisance, éducation, plaisirs, et toutes sortes de prospérités en abondance, en un mot, faisant le bonheur des Français.... comme pas une n'y a manqué dans le passé, comme pas une n'y manquerait dans l'avenir.... Vertueux régénérateurs politiques, vous êtes des hommes bien sensés! Vos lois anglaises ou américaines, vos gouvernements à un, deux, trois, quatre membres.... tant de membres que vous voudrez, la réforme électorale aussi, et encore beaucoup d'autres choses, tout cela est bien dans la

question, en vérité! et le peuple qui travaille, sue et ne mange pas toutes les fois qu'il a faim, est fort heureux sans doute des soins que vous prenez de lui!... — ils n'ont pas pu comprendre encore que, le travail étant une *nécessité* d'humanité, les peuples ne seront ni *libres* ni *heureux*, tant qu'ils seront *forcés* de se livrer au travail répugnant, tant qu'ils ne travailleront pas *par plaisir!*

Ici, je voudrais bien que l'on se prononçât. — Faut-il, ou non, organiser le travail dans la Commune, et par conséquent classer les industries en Séries? — Le faut-il, — OUI OU NON?

Faut-il laisser chacun libre de s'enrôler aux fonctions qui sont suivant ses goûts, de travailler aux choses qu'il aime, avec les gens qu'il aime, et de varier ses occupations à sa convenance; — ou faut-il forcer l'homme à un régime disciplinaire, lui imposer des lois contraires à sa nature et à sa volonté?... Et alors, QUI, PARMI LES HOMMES, IMPOSERA LA LOI AUX AUTRES HOMMES? — (Je voudrais bien savoir ce que penseront les générations de l'avenir, en voyant ce qu'il aura fallu faire d'escrime avec la génération présente sur des questions pareilles!!! elle qui rit des siècles passés...)

Donc, accepte-t-on comme *Loi naturelle* d'organisation du travail, la *Loi sériaire*, telle que nous l'avons développée, telle que Fourier la propose?

Si on ne l'accepte pas, que propose-t-on en place? Aime-t-on mieux le Morcellement, la naumachie industrielle, la guerre intestine de la Civilisation? ou bien offre-t-on un autre procédé d'organisation que celui qui consiste à former des corps, à classer, diviser et subdiviser les services, à former les Séries? a-t-on une autre formule pour mettre l'ordre dans les choses, la liberté dans les actions, le plaisir dans le travail? Encore une fois, accepte-t-on la nécessité d'organiser l'industrie, OUI OU NON, et veut-on ESSAYER la *méthode naturelle* d'organisation, OUI OU NON???????

— Ce sont ici des questions de pur bon sens. Celui qui, au mépris de tout ce qu'il y a de plus clair au monde, et à la glorification de la plus épaisse routine, n'accepterait pas cette loi pour réglementation générale des travaux et base de l'organisation industrielle, celui qui refuserait d'accorder au moins l'opportunité, la *nécessité d'en faire essai* sur une demi-lieue carrée de terrain, qui récuserait l'appel à l'expérience, celui-là, ce ne serait pas la peine qu'il allât plus loin; car nous n'avons plus qu'à développer l'idée et en montrer les conséquences.

Et vous qui l'avez comprise et l'admettez, marchons! Marchons, car nous avons en main le fil d'Ariane pour le labyrinthe; pour la grande mer, le sextant, la boussole, et l'étoile polaire sur nos têtes. Nous pouvons aborder l'avenir maintenant, partir de la Phalange et parcourir le Monde.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux dissensions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un ouvrage d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne ses ris au genre humain !

P.-J. Béranger.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

PROLOGUE.

CORPORISATION DE TOUTES LES FONCTIONS DANS LA PHALANGE.

TON UNITAIRE.

Le bon ton chez les Harmoniens entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions. Ch. Fourier.

§ I.

Formons nos bataillons!
Rouget de L'Isle.

Voici quinze personnes identiques par un point de leur nature, reliées par un goût commun, et qui, par choix et passion, librement, ont formé Groupe. — Ceci est le fait primitif, fait tout de liberté, de spontanéité. Le Groupe, c'est l'expression de la vocation des individus et de leurs affections réciproques.

Le Groupe prend avec la Série et la Phalange, à la face de la Phalange, la responsabilité du travail dont il s'est emparé. Son honneur est engagé. Voici l'esprit corporatif qui apparaît. Le Groupe est affilié à la Série. C'est le second fait. Vous avez les deux premiers

termes de la progression, vous pouvez la continuer jusqu'à l'infini. — Dès ce second pas, en effet, l'individu membre du Groupe est relié à la Série, à la Phalange, à la Nation, à l'Humanité entière.

Les individus dans le Groupe se sont partagé les détails parcellaires de la fonction commune, et les Sous-Groupes comptent les uns sur les autres, comme la Série entière compte sur le Groupe, comme la Phalange compte sur la Série, comme la province compte sur la Phalange, la nation sur la province.... et ainsi jusqu'au Globe : car le Groupe opère sur les individus, comme la Série de première puissance opère sur les Groupes, comme la Série de seconde puissance opère sur celles de première, etc. — Voilà la loi. — Aussi, quand on comprend le jeu de la Série dans la Phalange, on comprend également son jeu dans l'univers. — Si cela n'était pas, il y aurait donc DEUX LOIS, DEUX VÉRITÉS : chose absurde et contradictoire.

Déjà l'on peut concevoir qu'en prenant, logiquement et modestement, comme nous l'avons fait, la Commune pour premier champ de spéculations, nous nous élevons tout de suite plus haut que n'ont jamais été les ballons pleins de vent de nos idéologues. Et certes, nous montons sans effort, puisque, à deux pas de la formation naturelle du Groupe élémentaire, nous trouvons la loi de la hiérarchie sociale universelle. En effet, les compagnies s'encadrent dans le bataillon, comme les bataillons dans le régiment, comme les régiments dans la brigade, les brigades dans la division, les divisions dans le corps d'armée. Les satellites se conjuguent sur leur planète dans leur système, comme les planètes sur leur soleil dans un tourbillon, comme les soleils sur un soleil d'un titre plus élevé dans une nébuleuse..... Et de même, les Groupes s'affilient librement à la Série de première puissance, les Séries de première puissance à une Série d'ordre supérieur dans la Phalange, et ainsi de suite dans la province, dans la nation, sur le conti-

vent, sur le globe enveloppé par sa Hiérarchie sphérique. — Telle est la loi d'Association : et ainsi l'Association s'étend de l'individualité à l'universalité.

Étudions donc la loi d'harmonie dans la Phalange, car la Phalange est une miniature d'univers, un microcosme ou petit monde fait sur le patron du grand. La Phalange une fois connue, on sait par extension le reste, les lois de la grande Société, et les lois qui régissent le monde, les grandes lois cosmogoniques; car, encore une fois, il n'y a pas deux vérités, deux lois, deux systèmes dans l'harmonie universelle, deux règles dans la création. Donc, étudions notre Phalange.

Nous avons vu la formation spontanée du Groupe, immédiate et première manifestation des goûts et des affections individuels, première agrégation, premier élément de l'Association, expression de l'organisme humain, des impulsions naturelles, effet de liberté.

De même que l'agrégation des individus forme le Groupe, de même l'agrégation des Groupes forme la Série, et l'agrégation des Séries la Phalange.

La Phalange en manœuvre, c'est une armée un jour de bataille. Honte au régiment qui chancèle ! honte au bataillon qui plie, au peloton qui fuit ! Aussi voyez-vous dans les Groupes de vigoureux esprits de corps, qui attachent l'individu à son Groupe et à sa Série, comme le soldat à sa compagnie et à son régiment, et bien plus fortement encore, car on n'est pas amené aux Séries par la conscription et la gendarmerie royale ou républicaine. — Là, on s'est choisi son monde, son travail, ses chefs; l'enrôlement a été volontaire; on le rompt s'il ne convient plus.

L'esprit corporatif, les liaisons formées au sein des Groupes, les vocations industrielles, les nombreuses chances d'avancement, équilibrent la mobilité, assurent l'exécution des services, la persistance des individus aux fonctions qu'ils ont choisies.

Il y a des Civilisés, — c'est le grand nombre, — qui,

sur l'annonce de la possibilité qu'on aura de varier ses travaux, ses occupations, d'employer successivement ses divers modes de facultés, vous jettent à la tête que dès lors les hommes effleureront tout et ne parferont rien. On dirait, à les entendre, que l'espèce humaine tout entière va entrer en danse et en voltige comme une grande cohue d'épileptiques et de fous. Eh! non. Quand un homme a mordu à une affaire qui lui va, quand il s'est incorporé quelque part, quand il a acquis, dans une partie, du talent, de l'influence, des titres à l'avancement, quand il s'y est créé des affections et des intérêts, alors cet homme n'est pas en disposition de jeter au vent tout cela, d'abandonner une carrière commencée parce qu'elle est commencée, d'entreprendre aujourd'hui pour quitter le lendemain. J'ai toujours vu les hommes très-portés à s'*engouer* de ce qu'ils font, à s'exagérer l'importance et la valeur de leurs spécialités : et cette prédisposition naturelle, souvent fort ridicule en Civilisation, et qui, en Civilisation encore, ne *suffit pas* pour les attacher à leur travail répugnant, est fort bonne et très-utile dans le régime sériaire. — Par ainsi, quand les cadres des Séries seront remplis, ne craignez pas de voir des désertions continuelles. Rapportez-vous-en aux affections développées dans les Groupes, aux liaisons établies, à l'esprit corporatif, aux influences des Accords et des Discords, à l'amour de l'avancement, et à cet engouement naturel à chacun pour des travaux choisis librement et passionnément.

Jeunes et vieux, ceux qui sont là, vous pouvez le croire, épousent vivement les affaires du Groupe. Ils n'entendent pas raillerie sur ses produits ni sur le travail. Chacun se dévouera pour soutenir l'honneur du corps. Et puis, l'on est exact aux séances, ponctuel à la manœuvre, et chefs et soldats, à l'heure de l'exécution, sont jaloux d'être à leur poste.

Qui est maladroit au travail : il est, suivant les degrés, enseigné, badiné, plaisanté, raillé.

Qui a des présomptions, des vanités, des prétentions sans mérite ; qui se gonfle : le Groupe le raille, le berne, le bafoue, et c'est ce qui *forme* vite. Voyez dans les collèges.

Qui apporterait au travail lenteur, tiédeur, et aurait l'air de travailler pour l'amour de Dieu : le Groupe le siffle, et, s'il persiste, le chasse. Un Groupe ne s'accommode pas d'un air indolent et ennuyé. Si vous n'y êtes plus de cœur et d'âme, retirez-vous du service actif de ce Groupe, et mettez-vous sur son cadre de disponibilité ; mille Groupes extérieurs vous sont ouverts. Les recrues compensent les pertes, et les Séries sont immortelles, comme le bataillon sacré des trois cents de Thèbes. — Au reste, cette complète liberté individuelle dans le régime des Séries, est une garantie qu'un Groupe n'aurait jamais, — ou bien rarement du moins, — à exercer l'expulsion.

Quand les Groupes sont formés, les esprits de corps développés, les membres qui composent le personnel d'un Groupe ne sont pas long-temps ensemble sur le terrain, sans se connaître et se classer entre eux sous le double rapport du Travail et du Talent. On n'est bien et sûrement jugé que par ses pairs. Quand on est à l'œuvre ensemble, l'opinion générale se forme, se dessine, se prononce ; le mérite respectif des individus s'estime, s'apprécie, s'évalue : il est facile alors de le constater par des distinctions et des grades.

Mais l'ambition des différents membres du Groupe n'est pas enfermée dans ce cercle étroit. La hiérarchie sort des Groupes et monte à la Série, de la Série de genre à la Série d'ordre, et ainsi, et encore.... S'il faut des capitaines pour les Groupes, il faut des chefs de bataillon pour les ailes et le centre des Séries, des colonels pour les Séries, des généraux pour les brigades, des grades plus élevés pour les divisions. Et la hiérarchie sort de la Phalange, et montant toujours s'étend à la province, à la nation, au Globe. — Quand le Régime sociétaire

l'aura envahi, le Globe, ses affaires marcheront unitairement comme celles de la Phalange, de la province, de la nation, et le Globe aussi sera géré comme domaine d'un seul homme, et cet homme, ce sera l'Humanité une et vivante.

En s'enrôlant dans un Groupe de la Phalange, on entre dans une armée où l'avancement est indéfini. On a devant soi route large et carrière ouverte; route et carrière dans les sciences, les arts, l'administration, l'industrie. Courage donc, les jeunes ambitions! l'ambition est bonne, car Dieu l'a faite. Il y a de l'air ici, et l'on respire à l'aise. Il y a de la fortune, il y a de la gloire, il y a de nobles récompenses, d'enivrans succès. Jeunes hommes, les femmes d'Harmonie vous tresseront des couronnes. Oh! vous ne savez pas ce qui vous attend au service de l'humanité! ce n'est plus l'atmosphère de Civilisation, avec ses lourds nuages, ses odeurs de misère, pesante atmosphère qui décourage, accable, tue. C'est le grand ciel pur, bleu, doré, infini.... On ne se suicide pas à vingt-ans, sous ce ciel-ci!

Aujourd'hui on court après les places, on se presse dans les services du gouvernement. — C'est que, si mal qu'ils le soient par rapport aux vœux de la nature, ces services, civils ou militaires, sont organisés; c'est que, si mal qu'ils soient généralement payés, il y a là pour chacun au moins un espoir d'avenir et de carrière; c'est que le sous-lieutenant et le dernier des commis rêvent de grades plus élevés, de chances d'avancement; c'est encore qu'il y a dans des fonctions rattachées à un grand ensemble, formant corps et se liant aux intérêts généraux du pays, quelque chose de plus large et de plus honorable en soi, que dans le travail de celui qui ne spécule que pour lui seul, qui n'est lié d'intérêt qu'avec sa famille, qui aune du drap dans son étroite boutique, qui vend de la chandelle sur son comptoir graisseux. Puis, dans les services du gouver-

nement, le produit du travail, les émoluments sont fixes, réguliers, et soustraits à cette variabilité dont les chances ruinent souvent l'agriculteur, le fabricant, le marchand, isolés et insolidaires.

En Harmonie, la solidarité de toutes les branches de production dans la Phalange, des Phalanges dans le département, etc., établie par un système universel d'assurances mutuelles graduées, promet des appointements certains à tout fonctionnaire en toute fonction. Un minimum lui est garanti comme point de départ : de là, il n'a plus qu'à marcher en avant sur les mille routes de fortune et d'honneur que la corporisation régulière des industries ouvre toutes grandes au mérite et au zèle.

Et puis le fonctionnaire des Phalanges n'est plus un SALARIÉ comme le fonctionnaire civilisé. — En Civilisation, le roi lui-même n'est qu'un salarié; et c'est pitié encore de voir, à chaque commencement de règne, comment se débattent et se marchandent les gages de la royauté. — Aux Phalanges, le fonctionnaire est un associé qui vient, sans mendier, prendre ce qui lui appartient dans le produit général. Ce sont des bénéfices partagés entre gens qui ont concouru. On n'est pas payé par le tiers et par le quart, par un maître, par le peuple, par le roi. On prend sa part, sa part à soi. Dans la récolte des fruits du travail, il ne reste plus ni trace, ni vestige de servitude : pas plus que dans l'œuvre du travail elle-même, où la liberté individuelle est parfaite, où l'on embrasse les fonctions qui plaisent, où l'on ne se lie qu'à ceux qu'on aime, où l'on n'écoute que ses propres penchants, ses propres sympathies. — Il n'y a plus d'oppression possible. C'est la liberté humaine, belle, forte, sans ennemis, solidement assise.

Ainsi, toutes les industries, toutes les fonctions sont honorées et honorables. Elles s'entrelacent, forment corps et convergent ensemble à la prospérité publique. — Vous n'avez pas pris parti dans les Groupes du labour,

dans les rangs du professorat, ailleurs..... Mais toutes ces fonctions sont des branches de l'arbre, dont le feuillage vous protège, dont les fruits vous nourrissent. Tous ces travaux sont des sources qui viennent mêler leurs eaux au fleuve où vous vous abreuvez. C'est votre Phalange! Sa richesse, c'est votre richesse. Sa prospérité, sa gloire, vous sont chères, et toutes les Séries forment soutenance entre elles dans les Phalanges, comme les bataillons et les régiments d'un corps d'armée dans un combat. — Et la Phalange est liée à sa province, la province à sa nation, la nation à son continent, et le continent à l'humanité du Globe, comme l'individu à sa Phalange.

§ II.

Apprenez, poète qui cherchez une gloire jusqu'ici nouvelle et inconnue, apprenez, et dites au monde à quelle destinée il est appelé!

CHARLES VIGOUREUX.

Et alors que l'humanité a ainsi compris et accepté sa Destinée, il en résulte par le monde un TON.

Ce ton, ce n'est pas le *bon ton* de la Civilisation, qui consiste à ne rien faire, à passer toute sa vie comme toutes les nullités et les oisivetés mâles et femelles, qui se prélassent sur les canapés de Paris et de la province. — Ce n'est pas ce ton-là

A la guerre, savez-vous, le ton c'est d'être brave, et de marcher au feu, tête haute et sans broncher. Au jeu, le ton, c'est, quand on perd, de perdre avec grâce et sans sourciller. Au bal, l'honneur est à qui danse avec intrépidité, six heures durant, sans se lasser ni se reposer. Dans une assemblée politique, l'honneur est à la parole entraînante et passionnée, à la voix forte et puissante, qui, de la tribune, saisit les volontés et les pétrit, commande aux flots de l'opinion, conduit à son gré la vague.... — Et dans les Phalanges?

Oh! dans les Phalanges.... honneur dans les Phalanges aux plus puissants à l'action, aux plus gais au travail, aux plus habiles à la manœuvre! Honneur aux bataillons qui déploient dans les opérations adresse et force, intelligence et courage! Honneur aux beaux états de services industriels! Honneur à l'activité, au travail, au talent, au savant qui découvre, à l'artiste qui pare, qui embellit, qui exalte, honneur au génie qui produit et qui crée! Honneur surtout aux corporations intrépides, qui se chargent des travaux durs et répugnants! Honneur et gloire à elles, ces saintes milices de l'Unité, car elles comptent dans leur sein les caractères larges, les couleurs tranchées, les soldats dévoués, les âmes trempées!

A l'œuvre donc, jeunes hommes et vieillards, enfants, femmes et jeunes filles, le ban et l'arrière-ban de l'humanité! Quel soldat faiblirait dans les Séries et les Groupes, quand les Séries rivalisent, quand les Groupes se surveillent, se tiennent en haleine, se critiquent, s'encouragent, s'excitent, s'actionnent et s'entraînent? Qui donc, au milieu de ces mouvements, au sein de ce tourbillon d'actions et de réactions passionnées et convergentes, resterait froid, musard, nul, inutile? A l'œuvre donc, vieillards; le service unitaire réclame vos talents, votre expérience et vos lumières; à vous le conseil, aux jeunes l'exécution! Au sexe fort les grandes manœuvres, au sexe faible les travaux qui exigent moins de force, plus de goût et d'adresse; à chacun suivant ses facultés et ses désirs; à tous, la liberté!

Que de passion dans ces masses! que d'entraînement dans ces grands Accords de camaraderie! Et puis, il y a dans les Séries des louanges à mériter, des couronnes qui vont bien sur les têtes, et, dans les rangs des Phalanges, *bien des yeux bleus*, *bien des yeux noirs*, bien des lèvres à faire sourire, bien des cœurs à se faire aimer! mouvement et passions, amours variées, hasards de la guerre, intrigues sans fin!

Oh! ce ne sont pas des Civilisés guindés, vernisés, raides, pétrifiés, froids au contact comme de l'acier en hiver! Ce n'est plus une société pâle, terne, gelée. Le beau soleil du chaud printemps s'est levé fort et lumineux sur la terre; il a dissipé les froidures, échauffé les nations! Sur la terre maintenant, on se connaît, on se voit, on se lie, on se livre, on s'aime....! La vie circule, la passion éclate et bondit, elle anime les individus, elle meut les masses. L'humanité dormait en de mauvais rêves; elle s'est éveillée. Amitié, Amour, Ambition, Famille, Accords éclatants, séductions de l'âme, séductions des sens, tous les charmes agissent, toutes les poésies débordent, toutes les puissances humaines sont en jeu! C'est la vie, cela! la vie mobile, variée, intriguée, joyeuse, la vie forte, pleine et roulante, la vie passionnée, la vie vivante! Vous croyez en Dieu maintenant, et l'adolescent n'est plus désillusionné, amorti, éteint, au contact de cette vie-là, quand il l'aborde avec le cœur que Dieu lui a fait. La réalité passe vos désirs, les plaisirs et les joies passent vos facultés. Le bonheur coule à flots sur la terre d'Harmonie. Tout est luxe et richesse, tout est mouvement, amour et poésie.... CAR TRAVAIL EST DEVENU PLAISIR.

Donc, en terre d'Harmonie, le Ton entraîne les hommes au travail productif attrayant. L'humanité a pris son Globe corps à corps; elle est lancée dans sa carrière active, comme une frégate pavoisée, faisant voile au vent de toutes voiles. Tout est emporté au grand torrent d'activité, au grand courant de l'électricité humanitaire. L'homme est à son poste dans l'univers alors, et fait son œuvre! Et qui voudriez-vous qui n'y participât pas à l'œuvre! — Oh! vos oisifs, vos « gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire : » si, par impossible, il en tombait une compagnie au milieu du grand atelier sociétaire, comme ils sembleraient une race étrange! On irait les voir. Les jeunes filles en riraient. Les enfants les hueraient,... Ces nobles fainéants se-

raient plus flétris par l'opinion que ne le sont aujourd'hui vos vagabonds, que votre société abandonne sans asile, sans travail, sans pain, et que vos riches fainéants flétrissent pour ce qu'ils fainéantisent et vagabondent... Mais ces hypothèses sont oiseuses, car de pareils phénomènes ne pourraient se produire en terre d'Harmonie.

Voyez donc! l'esprit de corps, l'honneur et le ton, ont suffi, en milieu subversif, pour anoblir ce qu'il y a de plus répugnant au monde, la tuerie. Croit-on que ce soit chose naturelle à l'homme et contre laquelle rien ne se révolte chez lui, que d'aller enfoncer un sabre dans le ventre d'autrui? Croit-on que des individus isolés, calmes, pourraient, sans causes, sans passions, de sang-froid, exercer cette ignoble et sanglante industrie?... Eh bien! formez les bataillons, développez les esprits de corps, créez les rivalités, donnez des drapeaux, appelez l'honneur pour les porter et les défendre; aux braves, des distinctions et des grades! aux morts, des funérailles! des triomphes aux vainqueurs! à tous une grande voix, la voix de la patrie.... éveillez les passions humaines, enfin, et vous verrez ces mêmes hommes se ruer en chantant au combat, vous les verrez, *pour fouiller avec le sabre le ventre de leur semblable*, affronter eux-mêmes la douleur et la mort, c'est-à-dire tout ce qui répugne le plus à la nature humaine!!!!

Et vous n'avez pas encore songé à ennoblir le travail, la science, l'industrie? à faire pour le travail créateur ce que vous avez fait pour le meurtre? à lui prêter le secours, l'attrait, le charme, la grande énergie des passions!.... Le mobile que vous donnez à votre industrie, c'est, aux Antilles et dans vos républiques-modèles d'Amérique, le fouet du contre-maître; et dans vos monarchies constitutionnelles et régénérées d'Europe, la peur de mourir de faim. — Ajoutez-y l'amour de l'argent, *auri sacra fames*, l'âpreté au gain, toute crue, toute nue, la cupidité subversive, égoïste, hargneuse, carnas-

sière, et basse comme tout appétit individuel qui n'est pas allié aux sentiments de l'âme, qui n'est pas emporté dans le brillant cortège des passions nobles, poétiques, grandioses, humanitaires.

Moralistes ! moralistes ! éternels prêcheurs que vous êtes, vous rendrez-vous enfin ! ou bien, si vous voulez redire encore vos litanies de trois mille ans, usées jusqu'à la corde, vos ridicules patenôtres sur la vertu, le devoir et l'amour du travail répugnant ? Voulez-vous maugréer encore contre ces passions, ces prétendus vices d'organisation, que Dieu a créées pour être les magnifiques instruments du grand concert que la terre doit chanter aux cieux ? Oh ! vous avez assez battu la campagne, et il est temps de tourner bride du côté de la lumière ; — sinon, continuez.... et que l'orgueil vous emporte ! — On fera sans vous.

Encore une fois, tout se réduit à savoir si l'on veut organiser l'Industrie. Et quand on a devant les yeux des masses organisées en guerre, quand on voit que, sous ce régime disciplinaire, faux, incomplet, forcé, on tire déjà de grands emplois des passions humaines, que cette ombre du vrai régime sériaire appliquée à la guerre suffit déjà pour mettre les peuples en Attraction sur la guerre ; si l'on ne conclut pas avec nous et comme nous, que le régime sériaire appliqué à l'Industrie mettra l'humanité en Attraction sur l'Industrie, il faut donc conclure que Dieu a voué l'homme à la destruction, au meurtre, qu'il lui a fait, pour le meurtre et pour la destruction, des facultés dont il l'aurait privé pour le travail productif. — Dieu aurait fait l'homme tout exprès pour le service de Satan.... Eh ! qu'aurait pu faire de mieux Satan lui-même ?

En Harmonie, le Ton entraîne les masses au travail productif-attrayant, — voilà.

Et l'on vous demande l'essai sur une demi-lieue carrée de terrain.

HARMONIE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,

OU

DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDUSTRIE

ET DE L'HUMANITÉ.

—000—

CHAPITRE PREMIER.

Développement intégral des forces physiques :

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DU CORPS.

C'est une prétention chez, que le monde, et la raison qui admire, à la vérité, qu'on y emploie avec le temps seulement, la force, la peine, les bêtes, mais encore la vie à sa poursuite; d'autant que même elle, la vie nous vient à notre injustesse, la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle se tarissent et croupissent. Montaigne.

§ I.

Ma théorie se réduit à substituer les courtes séances aux longues séances, en exercice de l'industrie.

Ch. Fourier.

Si le lecteur a bien compris la formule qui règle l'organisation des travaux, et dont l'élasticité se prête à l'encadrement de toutes les industries, il aura remarqué sans doute, comme caractère capital, que Fourier fait

pour l'Industrie ce qu'a fait Napoléon pour la guerre. L'ancienne tactique *divisait* les forces et s'affaiblissait sur tous les points. Napoléon vint et apprit à composer de tous les corps d'armée isolés et épars, une armée puissante et compacte, dont la masse, multipliée par l'énergie d'impulsion, écrase et broie tout sur son passage. — Tel avait été le secret de tous les grands capitaines.

Cette comparaison pèche en un sens, pourtant; car l'Industrie aujourd'hui n'est pas même organisée en corps d'armée partiels, détachés. L'armée des travailleurs est aujourd'hui comme une armée de défense ou d'invasion, qui serait formée d'une masse d'hommes sans uniformes, sans liens, sans chefs, sans discipline, sans communications, agissant séparément, se contrariant les uns les autres, et dont la grande majorité des soldats n'auraient même ni armes, ni munitions. Il ferait beau voir cette armée sans drapeau entrer en campagne! Imaginez-vous un tacticien qui viendrait dire: « Voilà de bonnes dispositions d'attaque et de défense; » c'est bien, cela! gardez-vous de former des compa» gnies et des corps; laissez les combattants isolés, *lais*» *sez faire, laissez passer!* La concurrence s'établira » entre les combattants, chacun saura bien faire pour le » mieux, et vive, pour la guerre, l'anarchie et la *libre* » *concurrence!* »

— Nous avons des gens qui se sont donné le nom d'*économistes*, et qui parlent ainsi en face de l'immense armée indisciplinée des travailleurs! — Et dans un pays où l'on appelle ânes les ânes, on appelle ces gens-là des savants!

Le caractère saillant de la conception de Fourier est donc d'avoir reconnu que la masse doit être substituée à l'individu dans l'exécution, dans la manœuvre industrielle. — Sur un champ de dix arpents, l'Industrie civilisée met une charrue et deux paysans ennuyés et maussades; ils y labourent dix jours de suite, et seize

heures par jour. — L'Industrie sociétaire porte sur ce champ trois Groupes, de douze, quinze ou vingt laboureurs, trente, quarante charrues montées, harnachées et bien attelées. Les trois pelotons attaquent au pas de charge, et quand, deux heures après, les charrues rentrent au parc en défilant en colonnes, et musique en tête, les dix arpents sont proprement et dûment retournés. Ce n'a pas été de la besogne faite pour l'amour de Dieu. Les sillons sont alignés et profonds : on peut aller voir.

Voilà le principe et l'exemple. Les travaux sont organisés en séances courtes et variées.

Les *courtes séances*, — toute la théorie de Fourier est en germe dans ce mot-là. Faisons une halte pour en reconnaître la valeur.

On conçoit sans peine que le principe des courtes séances nécessite l'emploi des Groupes et des Séries, car il faut compenser par le nombre des travailleurs, ce que l'on perd en durée du travail ; il faut former des agrégations, des Groupes. Ces groupes s'affilient et se corporisent suivant leurs affinités, et vous retrouvez la Série. Quel que soit notre point de départ donc, nous retombons sur cette loi de distribution voulue par la nature, et nous sommes ramenés en même temps à l'Association ; car il est plus qu'évident que le Morcellement des propriétés, le régime étroit de la famille isolée, ne permettent nullement la formation des Groupes et des Séries, chacun restant chez soi dans ce système étriqué.

Ceci posé, nous étudierons l'influence de la substitution du régime des courtes séances au régime Civilisé qui occupe de la même manière toutes les heures de la journée de l'homme, et toutes les journées de sa vie. Nous avons à examiner la question par rapport au travailleur, et par rapport au travail. — Il y a des millions de faits sur lesquels la comparaison pourrait s'établir. Citons-en quelques-uns.

§ II.

Dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim pressante, il meurt de faim lente par les privations; de faim spéculative qui l'oblige à se nourrir de choses mal-saines; de faim imminente, en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées, d'où naissent les fièvres, les infirmités. Ch. Fourier.

Il résulte d'un mémoire de M. Lombard, de Genève, lu à l'Académie des Sciences le 3 février 1834, — mémoire écrit à la suite d'un consciencieux travail fait sur deux cent vingt états différents, — *que certaines professions tendent à développer énergiquement la phthisie pulmonaire :* « ce sont celles de sculpteur, imprimeur, chapelier, polisseur, gendarme, brossier, soldat, joaillier, tailleur, meunier, matelassier, passementier, limonadier, perruquier, écrivain-copiste, cuisinier, tourneur, cordonnier, etc. : chez les femmes, celles dont la poitrine est le plus compromise, sont les lingères, cordonnières, gantières, brodeuses et polisseuses. »

D'autres industries sont au contraire signalées par M. Lombard comme ayant une tendance préservatrice. Ce fait aussi est fort remarquable.

M. Lombard signale comme causes déterminantes de la phthisie, « l'exercice *prolongé* et *continu* d'un grand nombre d'industries, et l'impureté de l'air des ateliers. » Il dit, ce sont ses termes : « l'absence d'exercice musculaire étant une cause fréquente de phthisie, *les ouvriers sédentaires doivent faire chaque jour un peu d'exercice en plein air, en ayant soin de mouvoir les muscles qui, pendant le travail, sont dans un repos forcé.* » M. Lombard appelle l'attention sur l'utilité que certains ouvriers pourraient retirer d'un *changement d'état*, dès qu'ils commencent à éprouver quelques symptômes du mal.

Voilà un travail fait par un seul homme, sur un nombre

fini de professions, et par rapport à une seule maladie, la phthisie. Que l'on fasse la même étude, plus complète, et sur toutes les autres maladies ou déformations du corps humain, et l'on commencera à comprendre la valeur hygiénique de l'Industrialisme civilisé.—Le passage suivant, extrait d'une Revue étrangère, va nous donner, sur le métier de polisseur d'acier, des détails et des chiffres.

Les articles que l'on polit à Scheffield, sont des fourchettes, des rasoirs, des ciseaux, des canifs, des couteaux de table, etc.... Quelques ouvriers n'emploient que des meules sèches, d'autres seulement des meules humides; enfin, quelques-uns, tantôt les unes, tantôt les autres. On compte à Scheffield environ deux mille cinq cents polisseurs d'acier; ils commencent ordinairement ce genre de travail à quatorze ans et, à cet âge, ils sont pour la plupart fortement constitués, vigoureux, et n'offrent à l'extérieur aucune prédisposition à la consomption pulmonaire. Quand, au bout de sept ans, leur apprentissage est fini, ils commencent à travailler pour leur propre compte. Mais quelques-uns sont obligés d'abandonner cet état durant leur apprentissage, ne pouvant supporter les effets pernicieux de la poussière sur les poumons. Pendant la guerre, un nombre considérable d'entre eux s'enrôlaient à un âge peu avancé; mais maintenant que le débouché leur est fermé, (un *débouché*, la guerre!) ils continuent ordinairement ce travail pendant toute leur vie, quoique connaissant bien ses funestes résultats.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, on n'avait point remarqué que les polisseurs fussent moins bien portants que les autres ouvriers, parce que la plupart travaillaient à la campagne, et souvent dans de grandes chambres, ayant plusieurs ouvertures. Ils s'occupaient en même temps des autres parties de la coutellerie, et conséquemment employaient moins de temps au polissage. En outre, il leur arrivait souvent, pendant des mois entiers, de ne travailler que trois ou quatre heures par jour, par le manque d'eau, qui seule à cette époque était employée pour mettre les meules en mouvement. Cependant les besoins du commerce ayant augmenté (perfectionnement de la Civilisation), on fut obligé de subdi-

viser le travail ; c'est-à-dire que chaque ouvrier ne s'occupe exclusivement que d'une seule partie (perfectionnement de la Civilisation). Enfin, en 1786, la vapeur ayant été substituée à l'eau comme moteur (nouveau perfectionnement de la Civilisation), les rémouleurs se trouvèrent tout-à-coup entassés dans de petites chambres, contenant huit ou dix pierres, et souvent jusqu'à seize ouvriers (perfectionnement des perfectionnements et progrès continu !).

Les résultats de ce changement de système sur leur santé ont été des plus déplorables. — Les rémouleurs à sec meurent entre 28 et 30 ans ; ceux qui se servent alternativement de meules sèches et de meules humides, meurent entre 40 et 45 ; enfin, ceux qui n'emploient que des meules humides, ne vivent pas au-delà de 50 ans, s'ils se livrent constamment à ce travail. En 1822, on constata que sur 2,500 polisseurs de toutes les classes, il n'y en avait que 35 qui eussent atteint l'âge de 50 ans, et environ le double celui de 45 ans ; tandis que, sur 80 adultes occupés à polir des fourchettes, et qui n'employaient que des pierres sèches, il n'y a pas un seul individu qui fût arrivé à 36 ans. Il paraît que l'on a constaté aussi le fait singulier que les hommes les plus laborieux étaient ceux qui vivaient le moins long-temps ; tandis que ceux qui arrivaient à un âge un peu avancé, avaient, en général, mené une vie dissipée : de sorte que l'intempérance elle-même semblait favorable à la durée de l'existence, seulement, sans doute, parce qu'elle éloignait pour un temps l'ouvrier de ces occupations funestes. Le docteur Knight, de Scheffield, qui a publié dans un essai toutes les informations recueillies jusqu'ici sur ce sujet, rapporte plusieurs faits statistiques qu'il a observés à l'infirmerie de Scheffield, dont il est médecin, et qui tendent tous à la même conclusion.

Messieurs les économistes, vous aimez les statistiques ; faites donc un peu celle des assassinats de votre Industrie. Allez consulter les chiffres de mortalité dans les manufactures où l'on opère sur l'antimoine, l'arsenic, le plomb, le cuivre et le mercure, où l'on fabrique et broie des couleurs ; là aussi les plus vieux ont trente ans ! Trente ans, c'est la limite supérieure de la vie !.... Interrogez les ouvriers ; ils savent les dangers certains

de leur état, et ils vous feront toujours la même réponse : « Que voulez-vous, Monsieur, c'est un métier qui tue le corps ; mais il faut bien gagner du pain. » Et le père introduit son enfant après lui dans cet odieux guet-apens. Il faut bien gagner du pain !... En ce temps de perfectibilité industrielle et économique, les maîtres qui n'emploient leurs salariés que comme des animaux et des machines, se soucient d'ailleurs si peu de faire dans leurs fabriques les dépenses relatives aux précautions sanitaires, que le savant professeur Péclet, au retour d'une tournée où il venait de visiter une foule de manufactures françaises, s'écriait naguère, dans son cours à l'École centrale, — que c'était une chose honteuse et infâme, que les ouvriers sont empoisonnés dans mille ateliers, que la police et le procureur du Roi devraient intervenir....

L'Industrie civilisée porte donc le mal au composé : elle tue, et par l'insalubrité des ateliers, et par la continuité indéfinie du même travail. — Et quand elle ne tue pas, elle estropie. « Les vignerons cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et leur jambe reste grêle, malgré la vigueur du corps ; même inconvénient affecte la cuisse des cavaliers, » J'ai remarqué que les ouvriers pressiers, dans les imprimeries, sont tous fortement bossus de l'épaule droite, quand ils ont exercé long-temps leur métier. Les compositeurs gagnent, depuis qu'ils se tiennent debout, des varices qui, de bonne heure, ne leur laissent d'espoir que dans l'asile de l'hôpital.

« J'ai vu, » dit Transon, « à une leçon de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, un ancien crieur public dont je ne sais quel muscle s'était ossifié à force de crier. Avec un peu d'attention on trouverait des monstruosités analogues dans les organes de tout homme adonné depuis long-temps à un travail unique. La déformation cruelle des paveurs et tailleurs de pierre est un fait à la portée de tout le monde, et qui justifie bien cette assertion. »

On en ajouterait bien d'autres, et notamment celle des souffleurs de bouteilles dans les verreries, dont les muscles des joues finissent par perdre entièrement leur faculté de mouvement et de jeu volontaire.

§ III.

Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent et dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement.

J.-J. ROUSSEAU.

Voilà des faits. Ce sont des preuves malheureusement trop positives de l'influence morbifique et délétère du système de *continuité* en exercice de l'Industrie, — seul système possible dans le Morcellement, où chacun reste nécessairement enfermé dans sa fonction.

Les faits de ce genre, pour graves et nombreux qu'ils soient, ne constituent pourtant encore qu'une seule des faces de la question que nous traitons. Nous venons d'envisager les résultats de l'EXCÈS *d'exercice*, de la fatigue produite par la fréquente et exclusive répétition d'une action, d'un mouvement, qui exténue ou atrophie un muscle, un membre, un organe. Il faudrait maintenant demander compte à notre société de toutes les santés perdues, de toutes les douleurs, de toutes les maladies aiguës ou chroniques, de toutes les morts prématurées, dues à L'ABSENCE *d'exercice*, à la vie renfermée et sédentaire qu'elle impose à un si grand nombre de ses fonctionnaires. Voyez-moi les santés de ces hommes qui ne sont que les premiers meubles meublants des bureaux, des administrations, des boutiques et des comptoirs, et ces populations ouvrières, aux yeux enfoncés et jaunâtres, aux joues creuses et livides, aux visages hâves, aux membres grêles, qui entrent au matin, par centaines, dans les grandes manufactures, et

en sont vomies le soir, avec les vapeurs chaudes et l'air vicié où elles ont séjourné....

Et voyez les femmes, les femmes des villes surtout! Chez elles il ne faut plus compter les altérations de santé sur les individus; car la santé est altérée dans la généralité, dans le sexe.... la maladie en est l'état normal. — Les médecins, sur ce lamentable sujet, savent des choses effrayantes.... Quel contraste honteux pour notre Civilisation raffinée, ne forment pas d'ailleurs avec la santé misérable de nos femmes de luxe, les fraîches, vigoureuses et florissantes santés de ces populations paysannes demi-barbares, placées dans certaines conditions favorables, auxquelles un air pur et un exercice varié ont conservé la première empreinte de la virtualité native des belles races humaines?

Ainsi la Civilisation détériore, estropie, empoisonne et tue l'homme en système composé,

1° En exténuant de fatigue un organe par excès d'exercice;

2° En privant l'ensemble des autres organes d'un exercice absolument nécessaire à l'entretien de la santé et de la vie.

On sent que c'est ici une thèse seulement indiquée. Il faudrait une société de médecins et de physiologistes, et un travail immense pour la traiter dans tous ses développements, pour instruire complétement, en entendant tous les témoins, le procès criminel de l'Industrie civilisée.

Nous venons d'envisager l'action physique de la *continuité industrielle*; passons à son action morale.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Développement intégral des facultés intellectuelles :

SANTÉ, VIGUEUR ET RICHESSE DE L'AME.

Ne faut-il pas que toutes les facultés puissent prendre leur essor, se développer librement, chacune suivant les lois de sa nature, et apporter leurs vibrations variées au grand concert où sont appelées toutes les puissances humaines?

CLARISSE VIGOUREUX.

§ I.

L'intelligence ne saurait être une faculté oisive : elle meurt de disette comme le corps. LÉMONTEY.

On observera qu'au fur et à mesure que l'industrialisme civilisé se *perfectionne*, à mesure que les procédés de production s'améliorent, et que la division du travail est plus loin poussée, les vices de la continuité fonctionnelle sont de plus en plus monstrueux. En effet, les travaux se fractionnant indéfiniment, la parcelle qui échoit à l'ouvrier devient de plus en plus simple, son travail de plus en plus monotone, et son esprit, borné. — C'est que, ainsi qu'un animal de méchante nature, la Civilisation est d'autant plus malfaisante, qu'elle est plus parfaite en son espèce. —. Maintenant, écoutons Lémontey, de qui nous avons déjà, au premier volume, cité des vues critiques très-remarquables sur l'industrialisme moderne :

Plus la division du travail sera parfaite et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir, et la minute, la seconde suivante, verront répéter

la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier, tel autre une cheville ou une manivelle. On voit que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive : elle meurt de disette comme le corps; elle est même soumise à des accidents que nous appellerons des caprices, tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphyxies de l'âme, sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdît pas la pensée et ne finît par la paralyser? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on destine à parcourir une ligne circulaire. *L'ouvrier-machine* trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste, paraît descendu à la classe des polypes, où l'on n'aperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

Le Sauvage qui dispute sa vie aux éléments, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des labours, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant, malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'homme très-remarquable. Le trait saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance.

. . . . . .

Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras tout un métier, sent sa force et son indépendance; le second tient de la nature des machines au milieu desquelles il vit : il ne saurait se dissimuler qu'il n'en

est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre, que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

. . . . . .

Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier, dans une dépendance aussi absolue que décourageante; le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grâce que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissements manufacturiers. Nous trouverons donc partout l'ouvrier-machine, pauvre, servile et sans émulation.

. . . . . .

. . . . . La population dont nous parlons sera plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles.

On aperçoit en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'influence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que si ce principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes, qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste.

Plus loin, Lémontey ajoute, dans une note :

Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une

cause générale, que dans nos temps modernes l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques? Nous sommes frappés d'admiration, en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie, et s'enferme dans son enclos. J'ignore si, par cette découpure, le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse.

Mais, voilà : vous voyez le mal, vous le dites, vous le faites sentir aux aveugles qui ne le voient pas. C'est bien, mais ce n'est pas tout. Si vous concluez par des sentimentalités sur tout cela, votre œuvre est vaine. Et puis, encore une fois, vous attaquez bien à tort le principe de la *division du travail*, qui n'a rien à faire ici. C'est la *continuité* seule qui, dans votre argumentation même, est en cause. Et voyez la conséquence de votre erreur : en vous en prenant à la division du travail, vous n'avez pas de remède, pas de solution, rien à conseiller! La division du travail est un principe heureux, fécond, productif, qu'il faut savoir employer favorablement à l'industrie et au travailleur. Pourquoi l'attaquez-vous? La division du travail n'empêche pas de varier ses travaux; au contraire, elle s'y prête éminemment. Si vous aviez dit, « le vice, c'est le *principe de continuité*, » — comme vous deviez dire pour être conséquent à votre très-juste critique, — le remède s'offrait à vous de lui-même : vous posiez que le physique et le moral de l'homme exigent l'exercice de l'Industrie en séances courtes et variées; et la division du travail, au lieu d'être pour vous un obstacle, devenait un moyen. Vous avez bien compris, vous avez exprimé la supériorité que donne aux laboureurs et à certains ouvriers la *variété de leurs travaux*; pourquoi donc, encore une fois, vous butter contre la *division du tra-*

vail, qui peut favoriser merveilleusement la *variété des travaux*?

Et vous aussi, M. Lombard, de la phthisie pulmonaire, j'aurais bonne envie de vous railler pour cette conclusion bizarre et saugrenue que vous mettez au bout de votre bon mémoire : « que les ouvriers devraient aller chaque jour, en plein air, agiter les parties de leur » corps qui sont en repos dans leur travail. « — Allons, on ne dit pas des choses comme cela, M. Lombard.

Vienne maintenant l'Académie, avec le prix qu'elle offre, de temps à autre, à la découverte de quelque procédé sanitaire, applicable à tel ou tel genre d'industrie. Elle devrait laisser là son savant microscope, et regarder avec ses yeux, l'Académie; et alors elle apercevrait que, dans notre régime industriel, toutes les industries sont délétères au corps et délétères à l'âme, et elle proposerait son prix sur l'ensemble. Mais bah! elle s'en gardera bien. — J'ai vu dans l'incendie de Salins, une bonne femme, — elle avait perdu la tête, — qui éteignait bravement, avec une caraffe d'eau et un verre à boire, la devanture de sa boutique..... La maison et la ville flambaient.

§ II.

Il viendra un temps où les peuples désabusés donneront trois sous par tête d'économiste qu'on leur apportera dans un panier. Léon Gozlan.

Passons à présent au dire de l'économie politique. C'est Transon qui la mène, comme vous allez voir : — un article charmant.

Les économistes confessent tous que si la séparation des travaux est un puissant moyen d'accroître la production et d'améliorer les produits, c'est aussi pour les producteurs une cause certaine d'abrutissement ; et cependant ils ne font nul effort pour trouver une issue à ce véritable *cercle vicieux* qui

ne laisse plus qu'à choisir entre la dégradation de l'homme et l'imperfection du travail. Écoutons à ce propos un de ceux qui ont le plus contribué à vulgariser parmi nous la science créée par Adam Smith : « Un homme, dit M. Say, » qui ne fait pendant toute sa vie qu'une même opération, » parvient à coup sûr à exécuter mieux et plus promptement » qu'un autre homme; mais en même temps il devient moins » capable de toute autre occupation, soit physique, soit mo- » rale ; *ses autres facultés s'éteignent, et il en résulte une* DÉ- » GÉNÉRESCENCE *dans l'homme considéré individuellement.* » M. Say montre lui-même que ce n'est pas seulement l'ouvrier qui *dégénère de sa nature* par l'application à une fonction unique ; c'est encore, dit-il, l'homme qui par état exerce exclusivement les facultés les plus déliées de son esprit. Mais c'est principalement par rapport à la classe inférieure qu'il s'attache à montrer les fâcheuses conséquences de la division du travail. « Dans la classe des ouvriers, dit-il, cette incapa- » cité pour plus d'un emploi rend plus dure, plus fastidieuse et » moins lucrative la condition des travailleurs. Ils ont moins » de facilité pour réclamer une part équitable dans la valeur » totale du produit. L'ouvrier qui porte dans ses bras tout » un métier, peut aller partout exercer son industrie et » trouver des moyens de subsister; l'autre n'est qu'un acces- » soire, qui, séparé de ses confrères, n'a plus ni capacité, » ni indépendance, et qui se trouve forcé d'accepter la loi » qu'on juge à propos de leur imposer. »

Ayant si bien décrit le mal (1), vous croyez peut-être que le docte professeur y va chercher remède. Point ! ce n'est pas son affaire. Exposant les phénomènes de la production, de la distribution, et de la consommation des richesses, il dit ce qui est pour, il dit ce qui est contre, le tout avec une lucidité de

(1) Transon fait honneur ici à M. Say d'un mérite qui appartient tout entier à Lémontey, dont on retrouve les phrases à peine altérées dans le texte de M. Say. C'est ici de la part du coryphée de l'Économisme un mérite de pure incrustation et non pas de sagacité personnelle. L'Économie politique, avertie par l'excellente critique de Lémontey, redisant des phrases entières de cette critique, et n'en continuant pas moins hardiment son commerce, aux applaudissemens du libéralisme de la restauration, c'est un phénomène d'inintelligence et de charlatanisme suffisamment remarquable !

style très-remarquable, et il ne s'embarrasse pas du reste. Voici la conclusion finale de son chapitre sur la division des travaux : « En résultat, on peut dire que la séparation des » travaux est un habile emploi des forces de l'homme : » (*habile emploi*, M. Say ! un procédé d'où résulte selon vous-même la *dégénérescence* de la nature humaine; *habile emploi*, un mécanisme qui *éteint les facultés* de l'ouvrier, qui lui ôte sa *capacité* et son *indépendance*! certes, il y a ici un étrange abus de langage), « qu'elle accroît en conséquence » les produits de la société, c'est-à-dire sa puissance et ses » jouissances (non pas sans doute la puissance et les jouis- » sances de l'ouvrier), mais qu'elle ôte *quelque chose* à la ca- » pacité de chaque homme *pris individuellement*. » *Quelque chose*! est un peu bien faible après les aveux précédents de l'auteur; mais je vois bien ce qui a mis son esprit en repos; c'est le « chaque homme *pris individuellement*. » M. Say avait déjà eu la précaution de nous dire que s'il résulte de la division du travail une dégénérescence, *c'est dans l'homme considéré individuellement*. (Voir plus haut la citation.) J'entends ; — Les individus dégénèrent ; ils perdent la dignité de leur nature, leurs facultés, leur liberté ! Ce nonobstant LA SOCIÉTÉ va toujours se perfectionnant. — Cela rappelle un peu ce bon simple qui donnait à perte le détail de sa marchandise, espérant qu'il pourrait se récupérer sur l'ensemble de la vente.

Dès l'année 1808, M. Fourier, se garant de l'engouement général qui commençait à gagner les esprits en faveur de l'économie politique, la signalait comme une science fausse, une illusion, *un cercle vicieux*. — En 1829, indigné de voir les économistes réduire définitivement leur science à une simple analyse du mal existant, et ne chercher aucune voie d'amélioration : « C'est agir, s'écriait-il, comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire » l'analyse de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer les » moyens curatifs. » — Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc : *Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts*. » (N. M. Ind., page 39.)

Et maintenant, s'il est constaté que M. Fourier apporte

le vrai moyen de *tirer du puits* le pauvre hère, ne trouvera-t-on pas qu'il a le droit de remontrer sévèrement les économistes sur la nullité de leur science?

Voici le problème que les économistes devaient résoudre, ou au moins proposer : « Conserver les avantages incontestables de la division du travail, même l'introduire dans tous travaux de culture et de ménage, où l'industrie actuelle n'opère que *par complication la plus grande, affectant à un seul individu toutes les nuances d'une fonction*, et cependant échapper aux graves inconvénients signalés par M. Say, inconvénients inévitables dans les grands ateliers de fabrique où l'industrie des civilisés opère *par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie*.

Le procédé d'industrie sociétaire, exercée en courtes séances et distribuée par *Groupes* et *Séries de Groupes*, satisfait pleinement à cette double condition. Dans *le Phalanstère* toute fonction agricole, ou de fabrique, ou de ménage, est accomplie par des *Groupes* de travailleurs. La tâche ainsi partagée entre plusieurs se fait avec rapidité, de sorte que, dans une même journée, le même individu peut s'appliquer successivement à des fonctions très-diverses.

La division parcellaire du travail devient la condition essentielle de l'application du *procédé;* car elle seule peut permettre d'affecter sans cohue un grand nombre de travailleurs à une même fonction. Mais en même temps la courte durée des séances introduit la variété des travaux, et ainsi procure à chacun le développement de toutes ses facultés, la satisfaction de tous ses goûts.

On objectera peut-être que, pour accomplir un travail avec perfection, il ne suffit pas que l'ouvrier n'ait à s'occuper que d'un simple détail; que, pour acquérir ce qu'on appelle dans les arts *le tour de main*, il lui faut aussi une longue pratique. — Ceci est un fait incontestable, mais qui n'entraîne aucunement la nécessité d'une *pratique en longues séances*. — Quand les riches de la société actuelle veulent acquérir de l'habileté dans quelque exercice de corps, comme danse, escrime, natation, manége, ils ont besoin aussi d'une longue pratique; mais s'il leur fallait danser ou chevaucher tout le long du jour, et toute la semaine, et toute l'année, ce qui leur est un exercice salutaire leur deviendrait une fatigue insupportable. — Il en est de même de *la dextérité industrielle*, qui n'exige

nullement une application exclusive et sans relâche. (*Le Phalanstère.*)

§ III.

Faites ordonner une purgation à votre oreille; elle y sera mieux employée qu'à votre estomach.
MONTAIGNE.

Ici, je voudrais bien en avoir fini avec ma thèse : mais, hélas ! je sais les objections ; elles ont assez souvent traversé mes oreilles : les voici, bien typées en ma mémoire.

— « Monsieur, un homme ne peut pas être universel ; il ne peut tout savoir et tout faire. »

— Eh ! c'est tout à-point pourquoi nous proclamons l'impuissance de l'homme isolé, les vices du Morcellement, la nécessité de la convergence de forces différentes, de l'alliance des capacités diverses, la nécessité de l'Association.

— « Mais un homme ne peut pas avoir vingt états, et être habile en tous. »

— Aussi ne s'agit-il nullement de donner à chacun vingt états. La Civilisation, qui fait tout de travers, tombe dans les deux excès opposés d'extrême simplicité et d'extrême complication. Ou bien elle opère la division parcellaire du travail, comme dans ses manufactures, et alors elle applique la vie d'un homme à une opération qui dure une minute, une seconde, et recommence toujours. — Ou bien elle n'établit pas la division, et alors elle force le travailleur à se charger de tous les détails relatifs à son art, à son métier. Elle oblige un jardinier, par exemple, à savoir et à exécuter tout ce qui concerne la culture de deux ou trois cents plantes différentes ; ce qui est impossible en pratique. L'exploitation d'un domaine quelconque exige, pour être bien faite, une masse de connaissances théoriques et prati-

ques, en agriculture, en botanique, en physique, en administration, en relations commerciales, etc., etc., qu'aucun homme ne peut cumuler : hé bien ! la Civilisation n'a pour cela qu'un fermier, un paysan ignorant ! Elle jette toutes les affaires, tous les détails d'un métier, d'une profession, d'un état, sur les bras d'un homme. En Harmonie, au lieu d'un jardinier affecté à la culture de trois cents plantes différentes, vous avez pour cette culture, — faite en grande échelle, bien entendu, — trois cents Groupes. — Il en est de même pour toutes les Industries, et vous ne vous affiliez qu'au nombre de Groupes qui est en rapport avec vos facultés, votre vouloir-faire, et votre savoir-faire.

— « Mais, Monsieur, un homme de génie (bon ! voici la sollicitude obligée pour l'homme de génie. De quoi on s'inquiète !) ne consentira pas à sortir de son cabinet pour aller travailler à la terre. Il ne se soumettra pas à vivre sous un régime où vous le forcerez à changer de travail de deux heures en deux heures. »

— « On vous le FORCEREZ ! où vous le FORCEREZ !!! c'est ce *forcerez* qui revient là toujours, exprès pour vous faire damner ! Eh ! génie ou non, bon Dieu ! qui parle de forcer personne ? Si un savant veut passer sa vie dans son cabinet, qui l'oblige à en sortir ? qui le force d'interrompre son travail ? Qu'il ne l'interrompe ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir ; qu'il travaille dans son cabinet jusqu'à y crever, SI CELA LUI CONVIENT, est-ce que la forme sériaire s'oppose à cela ? Ce que nous disons, — et cela est banal, — c'est que la nature use et tue l'homme qui occupe continuellement son esprit et laisse dormir son corps ; que la fatigue du travail de tête trop prolongé devient un supplice intolérable ; qu'au lieu d'aller se promener sur une route, dans la rue, dans un champ, de mettre bêtement un pied devant l'autre, à la manière des Civilisés, pour prendre de l'exercice et se délivrer de l'obsession d'une pensée, le savant, après son travail de tête, sera heu-

reux d'aller au travail des champs où des jardins. Il trouvera là des Groupes ardents, intrigués, joyeux, qui vaudront bien, pour le distraire et l'exercer, le grand exercice, la grande distraction des Civilisés, leur mausade, leur désœuvrée, leur éternelle et insipide promenade! Et certes, qui a travaillé de tête le sait : une idée maîtresse d'un cerveau échauffé par une trop longue incubation de la pensée, c'est une abominable torture!

Et quand elle s'y cramponne et s'acharne, lorsqu'elle vous poursuit au bain, dans la rue, au lit, partout!... qu'elle s'est établie sous le crâne, irritant, mordant, tenaillant toutes les fibres d'un cerveau qui tinte, c'est à rendre fou de douleur! Alors on la maudit, cette société impuissante et flasque, qui n'a ni charmes ni exorcismes, et vous livre ainsi, sans secours et sans aide, aux griffes aiguës du démon des cruelles insomnies.... — Laplace a exprimé quelque part ces tortures du savant, récriminant de ce que notre société est trop pauvre en mobiles extérieurs capables de faire diversion à cette fièvre de tête ardente. Il déclare que, pour lui, quand il avait eu le bonheur de rencontrer quelque forte et valable distraction au dehors, il retrouvait, dans son cerveau rafraîchi, sa pensée alerte et vigoureuse, et qu'alors, et souvent sans effort et sans peine, il découvrait ce qu'il avait trop long-temps et vainement poursuivi. — Messieurs de l'objection, accepterez-vous la réponse de Laplace? vous paraît-il compétent, et serez-vous dorénavant tranquilles sur le sort des hommes de génie au Phalanstère?

§ IV.

Thèse d'Unité, point de mire, de Constitution.

Voici la thèse :

Tout homme a des forces musculaires et intellectuelles. C'est donc que tout homme est appelé à user de

son corps et de son intelligence, — chacun, sans doute, en proportion des doses naturelles de ses facultés.

En outre, l'exercice doit être proportionnellement intégral ; car si un seul membre, un seul muscle est exercé, l'équilibre naturel des parties dans le tout est détruit. Les sucs nourriciers et la force se portent d'abord sur le muscle dont l'exercice les appelle ; bientôt il y a excès, exubérance monstrueuse, ou fatigue, exténuation, atonie, atrophie, — et les autres parties du corps non exercées s'appauvrissent, se débilitent, s'altèrent.

La santé, la vigueur du corps et de l'âme (*mens sana in corpore sano*), sont au prix d'un exercice intégral, équilibré, des facultés de l'âme et du corps. Cela est d'une surabondante évidence. Point d'Harmonie hygiénique sans cela. — Or, il n'y a pas d'exercice intégral équilibré, et par suite, de santé, de vigueur intellectuelle et corporelle, d'harmonie psycho-physiologique dans l'homme, hors du régime des Séries, hors de la loi d'alternance des fonctions.

Admirez à quelles honteuses aberrations la raison humaine est pourtant parvenue, en prétendant façonner l'homme à la Civilisation ! A mesure que l'esprit se resserre, que l'âme se matérialise, que le corps se pétrifie, que les populations s'énervent, que *l'espèce ouvrière*, — car, au milieu de nos fanfaronnades de liberté, il est bien vrai qu'il existe chez nous des *espèces*, — que l'espèce ouvrière, dis-je, s'abâtardit.... leur système industriel se perfectionne ! Et quand l'homme est descendu plus bas en rang que la brute des bois, — plus bas, car elle bondit dans ses bois, forte, libre et fière ! — quand le titre humain s'oblitère et s'efface ; quand ils ont fait l'homme, cheval aveugle, roue, piston, manivelle, oh ! alors, c'est l'apogée de leur perfectionnement industriel ! — Eh ! quelle est donc la valeur de votre Industrie, si elle n'aboutit qu'à la dégradation du travailleur, à l'esclavage et à la misère des populations ?

C'était bien justice, que la raison humaine recueillît

cette honte, et fût traînée jusqu'au bout de ces monstrueuses conséquences. Qu'il s'agisse d'âme ou de corps, n'est-ce pas toujours, en effet, de répression qu'elle a parlé? N'a-t-elle pas voulu toujours se poser dominatrice, et régenter la nature? L'âme et ses passions, le corps et son organisme, l'orgueilleuse a prétendu faire tout entrer de force dans le cadre d'acier de la forme sociale et des lois qu'elle avait faites.

Voyez donc! quand tout change, se meut et se transforme; quand l'Alternance est le signe, la manifestation, l'acte même de la vie; quand, dans l'univers infini, il n'est mathématiquement pas une molécule en repos, et que la fixité absolue d'une seule molécule suffirait pour détruire l'ordre général, on veut IMMOBILISER L'HOMME!.... L'homme, que Dieu a si richement doté d'intelligence, de force, de passions variées, d'infinies facultés, on veut le soustraire à cette loi d'Alternance, mère des équilibres et des hautes Harmonies, loi de vie, avec laquelle un être est en affinité d'autant plus intime, qu'il occupe un degré plus élevé dans l'échelle des êtres! Mais c'est une révolte corps à corps contre l'ordre naturel des choses, contre la volonté de Dieu, révélée par les besoins, les désirs et les Attraits qu'il a mis en nous. Races flétries, dégénérées, souffreteuses, au sang impur! intelligences éteintes! torpeur des âmes! ennuis dévorants! maladies des corps et des esprits! déformations des êtres! dégénérescences!... vous témoignez, vous accusez, vous punissez!

Vienne donc la réintégration paradisiaque, le baptême du bonheur, le temps des joies, des plaisirs changeants, des travaux variés, des contrastes infinis! Vienne sur la terre le mouvement, la vie, la liberté! Vienne enfin la loi d'Alternance éveiller les puissances endormies, délivrer les ressorts comprimés, les facultés esclaves.... Hommes! hommes! jusques à quand vous perdrez-vous donc en des disputes vaines? Riches de la terre, puissants de la terre, il n'en est pas un parm

vous qui ne puisse sonner lui-même l'heure de la délivrance! oreilles sourdes, intelligences sourdes, cœurs sourds, combien de temps encore faudra-t-il vous jeter la Parole, et combien de temps vous demander l'épreuve.... l'épreuve sur une demi-lieue carrée de terrain ?

CHAPITRE TROISIÈME.

Développement intégral des puissances industrielles :

RICHESSE GÉNÉRALE.

J'appellerai le froment, et je le multiplierai, et je ne vous frapperai plus par la plaie de la famine.
Je multiplierai le fruit des arbres, et les semences des champs, afin qu'à l'avenir vous ne portiez plus l'opprobre de la stérilité et de la famine.
Ézéchiel, xxxvi, 29, 30.

§ I.

La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite, opèrent une prodigieuse diminution de main-d'œuvre. C'est en cela que réside leur avantage. Lémontey.

Il est facile de voir que, sous le rapport de la quantité de production et de la perfection industrielles, ou de la création des richesses, le régime sériaire cumule tous les avantages, soit que l'on considère le *mécanisme matériel*, soit que l'on ait en vue le *mécanisme passionnel*.

Mécanisme matériel. Pour comprendre, sous ce rapport, la puissance productive du travail sériaire, il faut se remettre en mémoire les effets productifs inouis du principe de la division du travail, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé. S'il y a quelque chose de merveilleux dans l'industrie civilisée, ce sont les incroyables développements matériels imprimés, dans les temps modernes, à l'industrie manufacturière. Entrez dans une fabrique, dans une usine de France ou d'Angleterre, comptez les bras employés, examinez les produits, et vous ne voudrez pas en croire vos yeux. Cette fécondité

repose sur le mode de fabrication en grand, qui permet d'employer le principe de la division du travail, et d'appliquer les machines aux opérations de la production simplifiées par cette division. — Dix personnes font quarante-huit mille épingles par jour!

Toute vérité nouvelle, dit Lémontey, à ce propos, ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se partager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié? Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire... Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes qui, telles que l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde.

Or, en Civilisation, le principe de la division du travail n'a pu recevoir d'application que dans la seule branche de l'industrie manufacturière. Il ne peut s'introduire ni dans les exploitations agricoles, ni dans les ménages morcelés, où la complication ancienne est nécessairement maintenue. Et pourtant ces travaux agricoles et domestiques sont bien autrement importants, bien autrement considérables que les travaux manufacturiers.

Eh bien! pour ces travaux, comme en tout emploi de l'activité humaine, nous avons reconnu que le principe sériaire, non pas seulement permet, mais exige la division du travail, le travail parcellaire. Les effets productifs de ce mécanisme sont donc incalculables.

§ II.

1000. J'ai dit quelquefois que les écrivains ne nous donnaient que de la crotte dorée, et que moi je leur donnais de l'or crotté. St Martin.

Voulez-vous apprécier, par un exemple, la valeur de la substitution du régime sériaire, — opérant en *grande échelle* et en *division du travail*, — aux complications infinies du Morcellement? Prenons le plus menu, le plus infime détail du travail domestique, le décrottage et le cirage des chaussures. On peut faire honte à la Civilisation là-dessus. — Etablissons la comparaison sur un nombre de deux mille chaussures. Le régime morcelé entremet, chaque jour, pour le nettoiement d'un pareil nombre de chaussures, cinq cents domestiques, terme moyen, et plus, peut-être... Je ne parle pas d'une armée de brosses, pinceaux, bottes et bouteilles à cirage, etc. Si vous tenez compte du *temps perdu*, vous n'estimerez pas trop haut en cavant à un quart-d'heure la dépense de temps par paire de chaussures. C'est donc, par jour, pour nettoyer deux mille chaussures, *cinq cents heures de travail de domestiques*... dans la Civilisation perfectionnée.

Entrez, un matin, dans l'atelier de décrottage d'un Phalanstère.

Il y a, pour cette fonction de travail domestique, cinq opérations distinctes.

1° Apporter les chaussures et les assembler par rang d'espèces;

2° Enlever la crotte;

3° Mettre le cirage;

4° Donner le luisant;

5° Emporter les chaussures, et faire la distribution.

Le premier et le dernier de ces cinq services sont faits par les Pages de ronde; les trois autres, par la

Série des décrotteurs, enfants de huit, dix, douze ans.

Or, vous verriez vingt-quatre brosses circulaires, tournant sur elles-mêmes, au moyen d'un mécanisme, — comme des meules à émoudre. Ces roues-brosses, graduées en dimensions et en degrés de dureté, sont appropriées aux diverses espèces de chaussures, et se divisent en trois classes, celles qui enlèvent la crotte, celles qui mettent le cirage, celles qui donnent le luisant. A chacune des vingt-quatre roues, un enfant. Quatre ou cinq autres enfants fournissent incessamment ceux-ci de chaussures qui passent des brosses circulaires sèches aux brosses imbibées de cirage, et de là, aux secondes brosses sèches, où elles reçoivent le luisant, en un tour de roue. — En moins d'une heure, trente-six enfants auront parfait un ouvrage qui coûte cinq cents heures de travail de domestiques aux Civilisés, et comporte beaucoup de gaspillage. Il est inutile d'ajouter que le mécanisme est disposé dans l'atelier de manière à éviter la poussière et toute incommodité. Les dispositions d'hygiène et d'agrément vont toujours sans dire en tout atelier sociétaire.

Etablirai-je ici que ce travail, qui aujourd'hui avilit ceux qui le font, pour lequel il faut à la Civilisation des *valets*, — ces esclaves modernes, est exécuté, en Association, par une Série dans les rangs de laquelle on compte les enfants des hommes les plus riches et les plus considérables de la Phalange; que la domesticité civilisée a disparu, que ces enfants, après leur séance d'une heure, vont passer à d'autres séances, à d'autres ateliers, dans des salles d'école, etc., qu'ils sont et seront des hommes, et non des animaux de service appelés *domestiques?* Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Ici, j'établis seulement que le Morcellement affecte 500 heures *de travail de domestiques* à une besogne que le régime sériaire exécute beaucoup mieux en 36 heures de *travail d'enfant*, qui doit être estimé moitié moins que le précédent : donc, en ramenant à la même

unité de travail, c'est, d'un côté 500 heures, et 18 de l'autre. Or, si vous faites application à la France, en supposant, il est vrai, que chaque Français aurait une chaussure, — ce qui doit paraître aujourd'hui singulièrement *chimérique*, *utopique*, *fort beau*, *mais irréalisable avec des hommes*... un pays dans lequel chacun aurait des souliers, pensez donc! — quoi qu'il en soit, admettez l'utopie d'une paire de souliers en France par individu, fixez à 2 francs seulement la valeur de la journée de travail, vous trouverez :

Que le Morcellement dépenserait par jour, en France, pour le décrottage des souliers, 8 millions d'heures de travail; — l'Association n'en dépense que 288 mille; ce qui fait, par jour :

Un million 333 mille francs, en Morcellement (1);

Et. . . . . 48 mille francs seulement, en Association.

Une économie de 1 million 285 mille francs par jour, sur le décrottage des chaussures en France! quatre cent millions par an! n'est-ce donc rien? sur le décrottage des chaussures!... Jugez par cela du reste. — Riez donc, Civilisés; c'est si drôle, l'arithmétique! Et puis, allez lire vos journaux, écouter les discours de vos députés orateurs, et nager dans les débordements de palabres que chaque budget nous ramène périodiquement. Riez des économies infinitésimales de l'Association, et faites des révolutions pour obtenir quelques misérables rognures à votre budget, que chacune de vos révolutions,

(1) Pour se convaincre que cette énorme dépense de 1 million 333 mille francs par jour, pour décrottage de chaussures en France, en supposant chacun chaussé, n'est point une estimation exagérée, il faut réfléchir que le décrottage n'est jamais aujourd'hui payé moins d'un sou par paire de chaussure, souvent deux sous, trois sous. Eh bien! en cavant au plus bas, à un sou, vous trouvez pour une population de 32 millions 500 mille individus, la somme de 1 million 725 mille francs; 393 mille francs de plus que l'estimation ci-dessus, pour payer le cirage et l'usure du matériel.

encore, a le don de faire croître à vue d'œil. Riez, riez, mais riez donc !

Leurs économistes viennent leur dire *que, sans la division du travail, un homme ne ferait peut-être pas plus d'une épingle par jour, qu'à coup sûr il n'en ferait pas plus de vingt..... qu'au moyen de la division du travail et des machines, il en sort des ateliers, par jour et par tête d'ouvrier, 48 mille* (1). Ce sont des faits qui sont là ; il suffit de regarder,... eh bien ! ceux qui leur disent cela, sans conclure à rien, ce sont des gens réputés très-savants. — Celui qui vient donner le moyen logique, irréfutable, d'étendre cette fécondité inouïe à tous les travaux, tout en affranchissant le travailleur de la misère et de l'abrutissement, celui-là, ils en rient !... « Fourier, ah ! oui, Fourier.... Attendez donc, c'est » celui qui veut enrichir le monde en faisant des éco- » nomies sur les allumettes, et payer avec des œufs de » poule la dette d'Angleterre.... ah ! charmant.... hi ! hi ! » hi ! » — Eh ! voilà plus de quarante ans que nos économistes dansent sur les 48 milles épingles d'Adam Smith, et ils en restent là ! Allons, riez, riez bien ; riez de l'application du *calcul infinitésimal* à l'économie agricole et domestique ; riez. Vous ne rirez jamais autant que vos enfants riront de vos livres, de vos opinions, de vos sciences, de vos croyances, de vos dogmes et de vous.... et encore faudra-t-il que vous arriviez à en rire bientôt vous-mêmes.

Nous concluons de tout ceci, que les dispositions du régime sériaire sont, *sous le rapport matériel*, éminemment favorables, soit que l'on envisage la quantité, soit que l'on envisage la perfection des produits. Ces dispositions sont donc, dans l'ordre *matériel*, les conditions mêmes du *maximum* de richesse.

Il est facile de voir que, sous le rapport de l'*ordre*

(1) Adam Smith, précédemment cité.

passionnel, les dispositions du régime sériaire marchent aussi tout droit au maximum.

§ III.

Dieu a caché un trésor dans le travail!
DE LA MENNAIS.

Quand vous dites que Dieu a caché un trésor dans le travail, pourquoi rester en chemin, et ne pas dire encore qu'en l'y cherchant on peut le trouver? pourquoi ne pas formuler la Loi de ce travail créateur? CLARISSE VIGOUROUX.

Mécanisme passionnel. — La quantité du produit dérivant de l'énergie du travail, résulte évidemment de l'entraînement, de la fougue industrielle, de l'Enthousiasme des corporations et des Séries. Le raffinement indéfini des produits, la perfection industrielle, sont garantis par l'active et incessante Rivalité des Groupes; et ainsi, cette jalousie d'artiste, multipliée par la masse du Groupe, élevée à ses puissances successives dans les Séries et les Phalanges, et surexcitée par leurs intrigues sans nombre et sans fin, fait éclore cet acharnement émulatif, cet amour de la perfection, qui créent en toutes choses des prodiges inouïs.

Vous ne comparerez pas les résultats de notre industrie, morne, exténuée, bourrelée d'ennui, sans vie ni passion, aux résultats de l'Industrie harmonienne, nourrie de gaieté et de facétieuses critiques, passionnée, ardente à l'œuvre, dévorée d'ambition. La chaleur et la vie circulent partout, courent à pleins canaux. Ceci ne se compare pas, mais s'oppose. C'est le blanc et le noir, la lumière et les ténèbres, le calme et l'ouragan. Il n'y a ni volonté, ni force, ni habileté, ni talent sans la passion vive, sans la passion tenace, sans la passion ardente! La passion anime et vivifie comme le soleil.

Sous le régime sériaire, les vocations étouffées respirent à l'aise et prennent essor; les facultés ensevelies

ressuscitent; les populations grossières, les masses humaines, auxquelles notre société a jeté un mauvais sort et qui dorment d'un lourd sommeil, se réveillent et se dressent. Debout! c'est la trompette apocalyptique qui sonne aux quatre coins de l'ancien monde et le condamne, pour inaugurer la jeune Jérusalem. Réveillez-vous, réveillez-vous! Voici le temps de la passion, l'ère de la liberté! De ces bourbes et de ces glaçons, l'étincelle a jailli. Le feu a pris, les flammes courent, l'humanité a conquis son génie, son unité, sa vie. Maintenant, elle EST. Les langues de feu de l'Esprit sont descendues. Sur tous les fronts humains le nom d'homme se lit, et c'est la passion qui a restauré sur ces faces dégradées l'inscription divine, le type longtemps effacé de la création. — La volonté fait la transfiguration, la passion fait la volonté.

Ainsi, en matériel et en passionnel, toutes les dispositions concourent à la perfection dans le régime des Séries.

Pour emporter la conviction du lecteur et achever sur l'excellence de ce mécanisme industriel, nous allons analyser ici un de ces chapitres de quelques pages, dans lesquels l'auteur du *Traité de l'Association* a su concentrer des volumes. Le voici, et c'est en lettres d'or qu'il faudrait l'écrire.

L'auteur, dans ce chapitre intitulé : SUR L'OPTION DE DIEU ENTRE LE TRAVAIL SÉRIAIRE ET LE TRAVAIL MORCELÉ (1), rappelle d'abord trois principes souvent émis par la philosophie, et dont elle n'a jamais su faire aucun usage sensé :

1° *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus;*

2° *Garder que des erreurs devenues des préjugés ne soient prises pour des principes;*

(1) Traité de l'Association domestique-agricole, t. 2, p. 227, 1re édition.

3° *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.*

4° et 2° *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus :* on peut donc présumer qu'elle tient en réserve quelque autre moyen que le Morcellement, qui, loin d'être un procédé d'art social, n'est qu'absence de génie, sceau d'ignorance et d'apathie imprimé sur la politique ancienne et moderne, et sur les sciences exactes qui devaient la suppléer.

La nature brute assemble les humains par couples dans les huttes sauvages : ceci est l'assemblage de reproduction et non de travail : il restait donc à inventer *le procédé d'assemblage industriel.*

Pour se dispenser de cette recherche, la seule urgente, les philosophes ont déclaré que le mode sauvage, l'état de couple ou ménage conjugal, était destinée industrielle de l'homme. Cette réunion pourtant n'est que l'absence de toute combinaison, puisqu'elle est le moindre des assemblages domestiques.

Mais la philosophie ne daigne jamais spéculer sur les combinaisons domestiques. Des anciens sophistes, entravés dans ce calcul par la coutume de l'esclavage, et, de plus, tout pétris d'ambition, tout préoccupés de s'immiscer dans les fonctions administratives, n'envisagèrent en politique sociale que le gouvernement, sans chercher à porter sur d'autres points les vues de réformes et d'exploration. Ils laissèrent le travail domestique dans l'état brute ou état de couple tel qu'ils l'avaient trouvé.

Voilà leur négligence bien constatée : aucune recherche en mécanisme domestique sur les moyens de la nature, qu'ils nous peignent pourtant comme *n'étant pas bornés aux moyens connus.* Pourquoi donc la supposer bornée à un seul procédé industriel, *au ménage en couple, sans Association vicinale?* N'est-ce pas là le vice qu'ils dénoncent eux-mêmes, en disant : *Gardez que les erreurs, devenues des préjugés, ne soient prises pour des principes.*

. . . . . .

3° *Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.* . . . . . .

. . . . . .

Or, quelle est l'origine des idées sociales? est-ce dans les

rêveries de Socrate et Platon qu'il faut en chercher la source? Non, sans doute; il faut remonter aux conceptions divines, bien antérieures à celles de la raison humaine.

Dieu, avant de créer les globes, n'a pu manquer de statuer sur leurs destinées sociales, sur le mode le plus convenable à leurs relations industrielles et domestiques. C'est une vérité que j'ai établie dans le cours de la 1re partie des Prolégomènes : il faut la reproduire quand il s'agit de *reprendre les idées à leur origine*. Remontons donc à l'idée sociale primitive, à l'intention de Dieu sur l'ordre *domestique-industriel* de nos sociétés.

Dieu ne peut opter pour l'exercice des travaux humains, qu'entre des Groupes ou des individus, qu'entre l'action *sociétaire* et *combinée*, ou l'action *incohérente* et *morcelée*. C'est un principe à rappeler sans cesse.

Comme sage distributeur, il n'a pas pu spéculer sur l'emploi des couples isolés, opérant sans unité, selon la méthode civilisée; car, l'action individuelle porte en elle-même sept germes de désorganisation, dont chacun suffirait à lui seul pour engendrer une foule de désordres. Nous allons, par le tableau de ces vices, juger si Dieu a pu hésiter un instant à proscrire le travail morcelé qui les engendre tous.

VICES DE L'ACTION INDIVIDUELLE EN INDUSTRIE.

Travail salarié, Servage indirect.

1° Mort du fonctionnaire.
2° Inconstance personnelle.
3° Contraste de caractère du père et du fils.
4° Absence d'économie politique.
5° Fraude, larcin, défiance générale.
6° Intermittence d'industrie par défaut de moyens.
7° Conflit d'entreprises contradictoires.

Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.
Absence d'unité dans les plans et l'exécution.

Dieu aurait adopté tous ces vices pour base du système social, s'il se fût fixé à la méthode philosophique ou travail morcelé : peut-on soupçonner le Créateur de pareille déraison? Donnons quelques lignes à l'examen de chacun de ces caractères, avec parallèle des effets sociétaires **.

4° *La mort :* Elle vient arrêter les entreprises d'un homme dans les circonstances où personne, à l'entour de lui, n'a ni l'intention de les continuer, ni les talents ou capitaux nécessaires.

** Les Séries passionnelles ne meurent jamais ; elles remplacent chaque année, par de nouveaux néophytes, les sectaires que la mort leur enlève périodiquement.

2° *L'inconstance :* Elle s'empare de l'individu, lui fait négliger ou changer les dispositions ; elle s'oppose à ce que l'ouvrage atteigne à la perfection, à la stabilité.

** Les Séries ne sont pas sujettes à l'inconstance ; elle ne saurait causer ni fériation ni versatilité dans leurs travaux. Si elle enlève annuellement quelques sectaires, d'autres aspirants s'agrègent et rétablissent l'équilibre, qu'on maintient encore par un appel des anciens, qui sont corps auxiliaires dans le cas d'urgence.

3° *Le contraste de caractère* du père au fils et du testateur à l'héritier, contraste qui fait abandonner ou dénaturer par l'un les travaux commencés par l'autre.

** Les Séries sont exemptes de ce vice, parce qu'elles rassemblent par affinités de penchants et non par liens de consanguinité, qui est gage de disparate dans les penchants.

4° *L'absence d'économie :* avantage pleinement refusé à l'action individuelle : il faut des masses nombreuses pour mécaniser tous les travaux, soit de ménage, soit de culture.

** Les Séries, par le double moyen de masse nombreuse et concours sociétaire, élèvent nécessairement le mécanisme au plus haut degré. J'ai donné sur ce sujet, aux Prolégomènes, les détails les plus satisfaisants.

5° *La fraude et le larcin* : Vices inhérens à toute entreprise où les agens ne sont pas co-intéressés avec répartition proportionnée aux trois facultés de chacun ; au capital, au travail et aux lumières.

** Le mécanisme sériaire, pleinement à l'abri de fraude et larcin, est dispensé des précautions ruineuses qu'exigent ces deux risques.

6° *L'intermittence d'industrie* : Manque de travail, de terres, de machines, d'instruments, d'ateliers, et autres lacunes qui, à chaque instant, paralysent l'industrie civilisée.

** On ignore ces entraves dans le régime sociétaire, cons-

tamment et copieusement pourvu de tout ce qui est nécessaire à la perfection et à l'intégralité des travaux.

7° *Le conflit des entreprises :* Les rivalités civilisées sont malveillantes et non émulatives ; un manufacturier cherche à écraser son concurrent : les industrieux sont des légions d'ennemis respectifs.

** Rien de cet esprit insocial dans les Séries, dont chacune est intéressée au succès des autres, et dont la masse n'entreprend que les cultures et manufactures dont le débouché est garanti.

≍ *La contrariété des deux intérêts individuel et collectif,* comme dans le ravage des forêts, des chasses, des pêcheries, et la dégradation des climatures.

** Effets contraires dans les Séries ; concert général pour le maintien des sources de richesses et la restauration climatérique en mode intégral composé.

≍ *L'absence d'unité en plans et exécution :* l'ordre civilisé étant un monstrueux ramas de toutes les duplicités.

** Voyez, dans tous le cours des Prolégomènes, ainsi qu'au pivot *Ulter,* la combinaison de toutes les unités dans le mécanisme sériaire.

Enfin, ≍ *Le travail salarié ou servage indirect,* gage d'infortune, de persécution, de désespoir pour l'industrieux civilisé et barbare.

** Contraste frappant avec le sort de l'industrieux sociétaire, qui jouit pleinement des neuf droits naturels définis.

Après la lecture de ce tableau, chacun peut donner la conclusion, et connaître que Dieu ayant eu l'option entre ces deux mécanismes, entre un océan d'absurdités et un océan de perfections, il n'a pas même pu délibérer sur le choix.

Toute hésitation serait devenue contradictoire avec ses propriétés, notamment avec celle d'*économie de ressort :* il y contreviendrait en optant pour l'état morcelé et proscrivant l'Association, qui opère les économies de toute espèce : épargne de contrainte, de stagnation, de santé, de temps, d'ennui, de main-d'œuvre, de machines, de démarches, d'incertitude, de fourberies, de préservatifs, de déperdition et de duplicité d'action.

Telles sont, en abrégé, les lumières que nous eussions acquises en mécanique sociale, si nous avions, selon le précepte de Condillac, essayé d'oublier un instant nos préjugés

scientifiques, d'en faire abstraction spéculative, *et de reprendre les idées à leur origine.*

Or, cette origine des idées sociales ne peut se trouver qu'en Dieu, qui long-temps avant la création des hommes, a dû poser la valeur des deux mécanismes sociaux, le morcelé et le sociétaire, et qui, ayant nécessairement opté pour le sociétaire, a dû nous donner des passions faites pour ce régime : aussi voyons-nous qu'elles sont incompatibles avec l'état civilisé.

On ne doit donc pas s'étonner si nos passions, cupidité, gourmandise, inconstance, etc., nuisibles dans l'état actuel, trouvent un emploi utile dans le régime sociétaire, et si l'éducation harmonienne spécule, chez l'enfant comme chez le père, sur le plein essor de ces passions, nuisibles dans l'état morcelé, parce qu'elles sont créées pour le service du sociétaire.

. . . . . .

Notre système de subdivision par couples réduit au minimum les moyens de mécanique, d'économie, de richesse et de vertu. Les familles formant à-peu-près autant de ménages qu'il y a d'enfants, sont tout à point l'élément de l'extrême discorde, et l'antipode de l'Association et de la richesse: dès-lors, choisir l'état de famille pour pivot du système social, c'est travailler positivement à organiser la désunion et la pauvreté.

Je viens de prouver qu'on ne peut pas supposer Dieu complice de cette impéritie philosophique ; comme on n'en peut douter, il a opté pour le mode opposé, pour l'Association; il en résulte :

1° Que les passions dont il est l'auteur doivent toutes être adaptées aux convenances de l'Association, et toutes incompatibles avec l'état morcelé et civilisé;

2° Que les mêmes passions doivent produire dans l'état morcelé ou civilisé, les effets opposés aux vues de Dieu, à la justice, la vérité, l'économie et l'unité ;

3° Qu'on doit attendre des passions développées en mode sociétaire, autant de bienfaits qu'elles engendrent de fléaux dans l'état morcelé.

Telles sont les conclusions où on serait arrivé depuis long-temps, si ont eût voulu, selon l'avis des philosophes, *reprendre les idées sociales à leur origine*, remonter à leur

vraie source, à l'option de Dieu sur les deux mécanismes sociaux.

§ IV.

C'est exciter la défiance des lecteurs, que de leur annoncer des richesses trop immenses pour leurs modiques désirs : cependant il faut dans les aperçus de cette Association exposer tout ce qui peut exciter l'intérêt.
CH. FOURIER.

« LA RICHESSE de l'ordre combiné, » disions-nous, au premier volume, après comparaison des dispositions matérielles de l'Association et du Morcellement, « la RICHESSE de l'ordre combiné est un résultat sur lequel nous pouvons solidement piloter nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté, c'est un fait. »

Ce fait est maintenant démontré avec redoublement de preuves en matériel et en passionnel. Ces preuves se composent entre elles : elles ne s'ajoutent pas, elles se multiplient les unes par les autres. Quoique nous soyons loin encore d'avoir visité toutes les sources de splendeur de l'Ordre sociétaire, il convient de grouper ici et de passer en revue les principales forces productives dont nous avons déjà pu tenir compte, et de faire voir la loi de leur multiplication puissancielle. Un chapitre du *Traité de l'Association* va nous en fournir le moyen (1).

(1) Voyez *Traité de l'Association domestique agricole*, t. I, p. 462. Lisez aussi sur cette thèse, dans le même volume, les chapitres : *Bénéfices détaillés de la gestion unitaire : greniers, caves, comestibles, fruits, transports*, p. 318 ; — *Distinction des bénéfices en génériques et puissanciels*, p. 359 ; — *Enormité des bénéfices relatifs : trentuple, centuple, milluple, infinitésimal*, p. 367 ; — et le *Post-ambule*, p. 492 du même volume.

De l'Économisme composé et puissanciel.

VICES DU SIMPLISME EN ÉCONOMIE.

. . . . . .

Accusons d'abord le génie moderne sur la manie des améliorations simples qui se contrecarrent et se neutralisent. Tel canton, aidé d'une société d'agronomes, a légèrement perfectionné une branche de culture : on chante victoire, et sur quoi ? Sur ce que le bien a fait un pas, tandis que le mal en a fait dix, par la dévastation des forêts et l'empirisme des climatures. Les modernes se défieraient de pareilles illusions, si la science les eût habitués à calculer sur l'ensemble des biens désirables, spéculer sur le tout combiné avec les parties; enfin, s'élever du mode simple au composé intégral.

Observons ce vice de ***simplisme*** dans l'ensemble des voies et moyens d'enrichissement; puis nous descendrons du tout à la partie, à la source, qui est la journée de travail.

Il est deux principes constituants du luxe ou richesse :

L'interne ou santé proportionnelle aux âges;

L'externe ou fortune proportionnelle aux classes;

La fortune nous assure les jouissances du luxe conditionnellement, et sauf la santé ou luxe interne, essor complet des facultés sensuelles.

L'économisme composé doit spéculer sur le concours des deux luxes; il tombe dans le mode simple, s'il organise un régime où les deux luxes ne marchent pas de concert, ne se prêtent pas un appui réciproque.

Le contraire a lieu en Civilisation : l'on y observe que la classe opulente a moins de vigueur que le campagnard, qui, peu rétribué en richesse externe dite fortune, obtient davantage en richesse interne ou santé : on ne voit guère la goutte s'installer dans les cabanes; on la voit fréquemment sous les lambris dorés.

L'ordre civilisé établit de fait un conflit des deux luxes, une scission entre eux, car le *luxe interne*, ou santé proportionnelle aux âges, est en raison divergente du *luxe externe*, ou fortune proportionnelle aux classes. Le riche est moins

robuste que le pauvre; ce qui est en mécanique la plus monstrueuse duplicité d'action. Les deux luxes doivent, selon l'unité, être convergents; chacun des deux doit soutenir l'autre et conduire à l'autre. Quoi de plus vicieux qu'un assemblage de deux éléments qui se contrecarrent! c'est l'image de ces mauvais ménages où chacun des deux époux ruine à l'envi la maison.

Telle est parmi nous la marche des deux luxes, toujours en conflit : l'externe ou richesse entraîne à des excès qui altèrent la santé, ou luxe interne; et de même le luxe interne ou vigueur entraîne à des abus de plaisir qui compromettent la fortune. Tous deux se détruisent l'un par l'autre : comment nos beaux esprits osent-ils parler d'unité d'action et d'économie de ressorts, quand la duplicité règne dans le jeu discordant ou simple de ce mécanisme où l'on s'éloigne de *la richesse* dans les fonctions qui donnent la santé, et où l'on s'éloigne de *la santé* dans les plaisirs que procure la richesse? Peuvent-ils nier que le bonheur et la sagesse consisteraient dans un ordre de choses qui combinerait richesse et santé, conduirait à l'une et à l'autre simultanément? Telle est la propriété du régime sociétaire.

Un préjugé nous a abusé sur le désordre actuel, ou conflit des deux luxes : on a pensé que la Providence avait voulu partager ses faveurs, donner au pâtre et au Sauvage la vigueur en indemnité de leurs privations. Ce sophisme présente une idée de balance équitable; il n'est pas moins erroné : ce n'est pas ainsi que Dieu spécule sur la justice; nous verrons à l'article du *malheur bi-composé*, qu'il ne veut rien de simple dans la destinée de l'homme, et qu'il ne place pas l'équilibre dans une divergence, mais dans une convergence d'éléments contrastés.

Tel est l'effet des Séries passionnelles. . . . . .

. . . . . .

Précisons bien ce tort radical de nos équilibristes sociaux, tout aheurtés à spéculer en simple, savoir :

Les politiques, sur la richesse, en négligeant la santé :

Les moralistes, sur la santé, en négligeant la richesse.

Tout étant composé dans la destination humaine, si la masse n'arrive pas aux deux luxes combinément, elle tombera dans les deux pauvretés cumulativement. C'est ce qui a lieu dans l'état actuel, où l'on voit une chute :

Des GRANDS en pauvreté relative,
en débilité comparative et relle :
Des PETITS en pauvreté réelle,
en débilité relative et obligée (1).

Tels sont les résultats constants de l'état morcelé. Peu importe que les théories prétendent nous conduire au luxe composé, ou luxe *interne et externe*, quand il est notoire que le Civilisé est moins robuste que le Sauvage, et le citadin moins que le villageois ; qu'enfin l'ordre civilisé fait diverger les deux luxes, au lieu de les faire converger, marcher de front.

Voilà l'erreur définie en sens général : j'ai analysé jeu simple et conflit dans la tendance aux deux luxes ; attaquons maintenant le simplisme sur quelque errement spécial ; descendons du tout à la partie, à la *journée de travail*. Nous allons distinguer sa valeur en degrés multiples, et arguer de ce calcul contre l'Économisme civilisé, qui ne spécule que sur la journée simple ou industrie apathique et réduite au plus bas degré de produit, à la moindre activité possible.

Comment travaillent nos athlètes salariés ? Ils ne cherchent qu'à esquiver la tâche. Ils baguenaudent si le maître s'éloigne : l'ouvrage est double si le maître surveille sans relâche.

---

(1) Elle est obligée, en ce que le besoin de travailler les force à faire le sacrifice de leur santé dans des fonctions malsaines, des ateliers insalubres, des exercices outrés qui usent de bonne heure les tempéraments, exposent le peuple aux fièvres et épidémies, sans moyens de traitement. Il est donc en débilité *relative et obligée ;* et rien n'est plus faux que ces visions d'équilibre qui placent la santé chez le peuple en dédommagement des richesses. Il a les germes de santé ; mais il est forcé à s'en priver lui-même, et se précipiter par misère dans les maladies, courir à la mort pour échapper à la famine.

• L'esprit civilisé, tout sophistique, aime à se repaître de compensations illusoires comme celles que je viens de réfuter. La vérité est que l'homme étant un être de destin bi-composé, doit arriver ou au bonheur bi-composé dans l'état de choses voulu par Dieu, ou au malheur bi-composé sous les lois des hommes. C'est ainsi qu'on doit envisager la justice divine sociale : elle est franche quant aux voies et moyens ; invariable dans sa marche composée ; pleine en bienfaits comme en fléaux : témoin la peste bi-composée ou quadruple dont nous sommes frappés aujourd'hui ; enfin, elle est tout-à-fait incompatible avec les escobarderies de contrepoids et de compensation que le sophisme veut lui prêter.

Un ingénieur me disait d'un travail : « cela n'avance pas du tout, il y a 40 pionniers. — Cependant, répondis-je, 40 hommes robustes. — Bah ! 40 pionniers font de l'ouvrage comme 5 hommes ; ils travaillent par punition, sans gratification ; ils en font le moins qu'ils peuvent. » Même raisonnement va s'appliquer au parallèle de Civilisation et d'Association. Nous allons voir que 40 Civilisés de la classe des maîtres, des bons ouvriers, font de l'ouvrage comme 5 Harmoniens ; différence d'un à huit.

Analysons les incidens qui diminuent le produit de la journée d'un salarié : estimons la valeur des ralentissements actuels et des stimulants à mettre en jeu par l'Association.

1re PUISSANCE.

L'Esprit de Propriété aidé de la Vérité.

L'esprit de propriété est le plus fort levier qu'on connaisse pour électriser les Civilisés : on peut, sans exagération, estimer au double produit le travail du propriétaire, comparé au travail servile ou salarié. On en voit chaque jour les preuves de fait : des ouvriers d'une lenteur et d'une maladresse choquante lorsqu'ils étaient à gages, deviennent des phénomènes de diligence dès qu'ils opèrent pour leur compte.

On devrait donc, pour premier problème d'économie politique, s'étudier à transformer tous les salariés en propriétaires co-intéressés ou associés. C'eût été doubler la valeur des journées à gages, et par suite les avantages d'accélération.

Mais les salariés ne composent que les trois quarts de la population industrieuse (compte général établi sur les pays d'esclavage et de liberté). Comment élever l'autre quart des journées, celles des maîtres, au double produit ?

Omettant ici les petits moyens, comme exemption de surveillance, retour des maîtres et commis aux travaux qu'ils inspectaient, je me fixe au levier le plus puissant, celui de la vérité qui règne en Association. Il suffirait, en agriculture et manufacture, de la garantie de vérité et fidélité des agents, pour que les chefs entreprissent une infinité de travaux auxquels ils n'osent pas même songer aujourd'hui. J'ai remarqué, en parlant des vergers, qu'on planterait vingt fois plus d'arbres

à fruit, si on avait la garantie de n'être ni trompé sur la qualité du plant, ni volé du fruit, obligé de le cueillir en masse et avant maturité ; si on avait de plus la garantie de capitaux à prix non usuraire, comme on l'aura en Harmonie, après la chute de l'agiotage.

Ces deux ressorts, propriété et vérité, fournissent déjà plus de moyens qu'il n'en est besoin pour élever la masse des journées de travail à double valeur ; et dans cette hypothèse, une province d'un million d'habitants fournira le produit que peut donner aujourd'hui celle peuplée de deux millions.

2e PUISSANCE.

L'Extension de la Mécanique matérielle et sociétaire.

J'en ai cité en menus détails, des produits décuples, vingtuples, et même centuples en quelques branches. En y ajoutant le bénéfice des unités générales et du commerce véridique (avantages dont on se convaincra au 2e tome), on est fondé à doubler en masse l'estimation précédente, et l'élever de deux à quatre. Dans ce cas, le million d'hommes en vaudra quatre, ou bien la journée de travail estimée aujourd'hui un écu, vaudra quatre écus.

Donnons un exemple partiel, tiré de l'irrigation, branche de mécanique matérielle. Son seul produit peut doubler, en moyen terme, les récoltes de tant de pays chauds, Espagne, Levant, etc., tout à fait privés de moisson lorsque les pluies viennent à manquer. Tant d'autres n'ont que demi ou quart de récolte, faute d'arrosage, et ne cultivent pas les objets que la garantie d'eau leur permettrait d'introduire dans les pentes ou les plaines, si le travail des hauts bassins et des rigoles de pentes était généralement entrepris.

Cependant l'irrigation générale de pentes et plaines, travail de si grand prix, ne serait qu'un des mille prodiges de l'Association : quelle source de bénéfices !

3e PUISSANCE.

L'Enthousiasme Sériaire, Fougue de la Composite.

Un travail réfléchi donne à peine, malgré son activité,

moitié de ce que produit le travail passionné, d'où naissent la dextérité, la fougue industrielle, et les prodiges incroyables pour ceux mêmes qui les ont opérés. Ce levier suffit à lui seul pour élever un bénéfice déjà copieux par une bonne gestion. Ainsi la journée de travail dont le produit se trouvait *quadruplé* selon les chances des 1re et 2e puissance, parviendra au degré *octuple* par enthousiasme composé, levier de 3e puissance : il est attribut permanent des Séries pass., qui se jouent des obstacles : elles élèvent l'habileté, l'activité, à une perfection qui ne peut naître que des passions nobles, dont on ne trouve aucun germe dans les vils ressorts d'intérêt qui stimulent un maître en Civilisation.

4e PUISSANCE.

Le Retour des Improductifs au Travail.

Quel est aujourd'hui le nombre des travailleurs *actifs et positifs?* Il ne s'élève qu'au tiers de la population. J'ai prouvé (1re notice, 2e p.), qu'un ouvrier utile en apparence, ne fait souvent qu'un travail *négatif*, comme le mur de clôture, qui n'est pas produit réel et positif.

Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie, on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires *nuls* ou *négatifs*, les DEUX TIERS de la population ; savoir :

Tableau des Improductifs en Civilisation.

Division antérieure.

1. Femmes.
2. Enfants.
3. Valets.

Division intérieure.

4. Armées.
5. Fiscaux.
6. Manufactures.
7. Commerce.
8. Transport.

Division postérieure.

9. Chômage.
10. Sophistes.
11. Oisifs.
12. Scissionnaires.

✕ Y Agents de destruction positive.
A Agents de création négative.

Division antérieure. LES PARASITES DOMESTIQUES.

1° Les trois quarts des FEMMES de la ville et moitié de celles de la campagne, par absorption aux travaux de mé-

nage et à la complication domestique. Aussi leur journée n'est-elle estimée, en économisme, que le quint de celle de l'homme.

2° Les trois quarts des ENFANTS, pleinement inutiles dans les villes et peu utiles dans les campagnes, vu leur maladresse et leur malfaisance (1).

3° Les trois quarts des DOMESTIQUES de ménage, non cultivateurs, dont le travail n'est qu'effet de complication, surtout en cuisine, et la moitié des valets d'écurie, qui n'étant nécessaires que par suite du Morcellement industriel, deviennent superflus en Association.

Ces trois classes composant le ménage, forment une division à part dans la série des parasites. Elles cesseront d'y figurer dans l'état sociétaire, où la répartition judicieuse, l'emploi opportun des sexes et des services, réduiront au quart ou au quint le nombre des bras qu'emploie aujourd'hui l'immense complication des ménages morcelés ou familles incohérentes.

Division intérieure. LES PARASITES SOCIAUX.

4° Les ARMÉES de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, dis-

---

(1) « J'observais un jour 5 enfants employés à garder 4 vaches; (plus de bergers que de bêtes). Que faisaient-ils? Ils mettaient leurs vaches dans les blés verts et en épi. J'avertis le premier de faire retirer la vache placée devant lui. Il me répondit : « Ce n'est pas la mienne. » Je fis même injonction au suivant, et j'en obtins pareille réponse. A les entendre, les 4 vaches n'étaient à aucun des 5 bergers. Je me retirai en haussant les épaules sur nos perfectibilités économiques.

« On prétend que les enfants de village travaillent beaucoup: rien n'est plus faux. On en jugera par le tableau des emplois de l'enfance dans l'état sociétaire, où son service est d'un produit supérieur à celui que donnent les pères en Civilisation, quoiqu'elle se borne à s'emparer des fonctions faciles qu'exercent aujourd'hui les pères; fonctions qui, une fois envahies par les femmes et les enfants, laissent d'autant plus de marge aux travaux de force, comme irrigation et autres, dévolus aux athlètes masculins, qu'absorbent aujourd'hui la complication domestique et la répartition confuse des agens. »

posent ladite jeunesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

L'attirail d'hommes et de machines qu'on appelle armée, est employé à ne rien produire, en attendant qu'on l'emploie à détruire. Cette 2e fonction sera relatée plus loin. Nous n'envisageons ici l'armée que sous le rapport de stagnation.

5° Les légions de RÉGIE. On voit la seule douane absorber en France 24,000 hommes : ajoutons-y les droits réunis et autres armées de commis, gardes champêtres, gardes-chasse, espions, etc., enfin toutes administrations complicatives, comme celles de finance et autres, qui seront inutiles dans un ordre où chaque Phalange paiera tous les impôts à jour fixe et sur simple avis du ministre.

6° La franche moitié des MANUFACTURIERS réputés utiles, mais qui sont improductifs *relativement*, par la mauvaise qualité des objets fabriqués; objets qui, dans l'hypothèse d'excellence générale, réduiraient l'usé et la fabrication à moitié de la déperdition actuelle, et souvent aux 3/4 dans les travaux entrepris pour le Gouvernement, que chacun s'accorde à duper.

7° Les 9/10mes des MARCHANDS et agents commerciaux, puisque le commerce véridique ou méthode sociétaire effectue ce genre de service avec le 10e des agents qu'y emploie la complication actuelle. (Ce nouveau mode commercial est une des belles branches d'Association, et je regrette de ne pouvoir en donner connaissance dans ces deux premiers tomes, qu'il est forcé de consacrer aux instructions préliminaires et aux dispositions domestiques.)

8° Les deux tiers des agents du TRANSPORT de terre et de mer, qui sont mal-à-propos compris dans la classe du commerce, et qui, au vice de transport compliqué, joignent celui de transport aventureux, notamment sur mer, où leur imprudence et leur imprudence décuplent les naufrages.

Plaçons dans cette catégorie la *contrebande*, qui souvent aboutit à décupler la somme des mouvements et agents qu'emploierait le transport direct. On a vu des étoffes, pour aller de Douvres à Calais, passer par Hambourg, Francfort, Bâle et Paris; faire 500 lieues pour 7, le tout pour l'équilibre du commerce et de la perfectibilité.

Division postérieure. — LES PARASITES ACCESSOIRES :

9e Les CHÔMEURS légaux, accidentels et secrets, les gens inertes, soit par manque d'ouvrage, soit par récréation. Ils la refuseraient dans le cas de travail attrayant ; ils la poussent au contraire au double des concessions légales, chômant *Saint Lundi*, le plus ruineux de tous les Saints, car il est festoyé 52 journées par an, dans les villes de fabrique.

Ajoutons les fêtes de corporation, de révolution, de carnaval, de patronage, de mariage, et tant d'autres qu'on ne voudra plus chômer dans un ordre où les réunions industrielles seront plus agréables que les festins et bals des Civilisés.

Dans le chômage, il faut porter en compte la station accidentelle. Si le maître s'éloigne, les ouvriers s'arrêtent : s'ils voient passer un homme ou un chat, les voilà tous en émoi, maîtres et valets, s'appuyant sur la bêche et regardant pour se délasser : 40 fois, 50 fois par jour ils perdent ainsi cinq minutes. Leur semaine ressort à peine à quatre journées pleines. Que de chômage, sans l'Attraction industrielle !

10e Les SOPHISTES, et d'abord les controversistes ; ceux qui les lisent et s'entremettent à leur instigation en affaires de parti, en cabales improductives. Il faut ajouter au travail de controverse qui embrouille chaque sujet, les commotions politiques et distractions industrielles dont il est la source.

Le tableau des controversistes et sophistes s'étendrait bien plus loin qu'on ne pense, à ne parler que de la jurisprudence qui semble un sophisme excusable ; supposons que l'ordre sociétaire n'engendre pas le 20e des contestations actuelles, et que, pour terminer ce peu de différends, il ait des moyens aussi expéditifs que les nôtres sont complicatifs ; il en résulte que les 19/20mes du barreau sont parasites, ainsi que les plaideurs, les témoins, les voyages, etc., etc. Combien d'autres parasites en sophisme, à commencer par les économistes, qui déclament contre le corps des parasites dont ils portent la bannière.

11e Les OISIFS, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire. Joignons-y leurs valets et toute la classe qui les sert. On est improductif en servant des improductifs, comme les solliciteurs dont on a compté jusqu'à 60,000 dans la seule ville de Paris. Colloquons ici tout le monde électoral.

Les prisonniers sont une classe d'oisiveté forcée ; les malades encore mieux. On ne verra pas, chez les Harmoniens natifs, le dixième des malades qu'on voit en civilisation. Ainsi, quoique la maladie soit un vice inévitable, il est susceptible de correction et de réduction énormes. Sur dix malades il y en a neuf enlevés mal-à-propos au travail, par effet du régime civilisé ; neuf qui dans l'état sociétaire seraient bien portants, n'en déplaise auxmédecins.

12° Les SCISSIONNAIRES, gens en rébellion ouverte contre l'industrie, les lois, les mœurs et usages. Tels sont les loteries et les maisons de jeux, vrais poisons sociaux, les chevaliers d'industrie, les femmes publiques, les gens sans aveu, les mendiants, les filous, les brigands et autres scissionnaires dont le nombre tend moins que jamais à décroître, et dont la répression oblige à entretenir une gendarmerie et des fonctionnaires également improductifs.

⋊ CLASSES PIVOTALES.

ƒ Y *Directe.* Les agents de DESTRUCTION POSITIVE ; ceux qui organisent le famine et la peste, ou concourent à la guerre. L'ordre civilisé accorde sa haute protection aux agents de famine et de peste ; il chérit les agioteurs et les Turcs ; il encourage toute espèce d'invention qui peut étendre les ravages de la guerre, fusées *Congrève*, canons *Lamberti*, etc.

(*Nota.* Les militaires, dans ce tableau, figurent en double ligne ; ici comme faisant la guerre, opérant la destruction, et au n° 4, comme bornés à la stagnation, au rôle improductif. Ce n'est pas double citation, mais différence de rôle, double caractère qui exige deux articles distincts.)

⅄ *Inverse.* Les agens de CRÉATION NÉGATIVE. J'ai déjà prouvé qu'ils sont excessivement nombreux ; que la plupart des travaux, tels que murs de clôture, sont relativement Improductifs : d'autres sont illusoires, par mal-entendu et maladresse, comme édifices qui s'écroulent, ponts et chemins qu'il faut déplacer et refaire. D'autres sont un ravage indirect : cent ouvriers paraissent faire un travail utile en abattant une forêt ; ils préparent la ruine du pays, et lui sont plus funestes que les ravages de guerre, qui se réparent. D'autres sont fléaux de contre-coups, prônés par l'éco-

nomisme, comme l'invention d'une mode, qui réduira à la mendicité vingt mille ouvriers, dont la stagnation sera une source de désordres.

En spéculant sur le retour au travail de toutes ces classes d'improductifs que l'Association utiliserait d'emblée, nous pourrons encore tripler le produit. Il était *octuple* en 3e puissance ; il devient *vingt-quadruple*, car ces masses d'improductifs comprennent au moins les deux tiers de la civilisation ; et peut-être estimé-je trop bas : il est certain que la seule chance d'emploi *opportun* des trois sexes en industrie domestique, doublerait la masse de travail : or, leur emploi *inopportun* ne comprend que les trois articles de division antérieure, 1, 2, 3. Si le produit présumé de ces trois classes doit doubler la masse du revenu industriel, on peut bien le tripler pour les onze autres.

Nous ne sommes pas au terme de ces accroissements puissanciels : j'en citerai encore des moyens très-efficaces : comme

5e PUISSANCE.

Le rapide accroissement de la SANTÉ et de la force, tant des hommes que des animaux et végétaux. Pour en juger, il faut attendre le traité d'éducation intégrale, où je prouverai que la force d'un Harmonien doit égaler celle de trois Civilisés, et que cent jeunes femmes harmoniennes prises au hasard, seront de force à terrasser cent grenadiers civilisés. L'amélioration des animaux sera la même. Un ressort si puissant autorise bien à doubler l'estimation du produit sociétaire futur ; mais il faudrait donc élever l'accroissement de 24 à 48 ! Ici les données de richesse deviennent choquantes ; négligeons l'évaluation.

6e PUISSANCE.

La restauration des CLIMATURES indiquée à la note A, Introd. Cette nouvelle température devant garantir trois récoltes, sur les points qui en obtiennent difficilement une, et faciliter le parcours du globe par la cessation des ouragans, ce serait un nouveau sujet de doubler encore la somme du produit à espérer.

Viennent ensuite la SEPTIÈME PUISSANCE, ou voie de *transition*, dont on ne peut pas donner ici les détails, qui tiennent à des considérations cosmogoniques, et enfin les PUISSANCES PIVOTALES, « qui auront, » dit Fourier, « plus d'influence en accroissement de richesse, que toutes celles précédemment citées. » Il ajoute :

J'en ai suffisamment décrit pour assouvir les esprits les plus insatiables, et démontrer un vice inaperçu dans les plans de nos économistes : en se bornant à spéculer sur le degré simple, ou état brut de l'industrie, ils se sont privés d'un précieux véhicule scientifique, de la curiosité ou manie d'exploration. S'ils étaient exercés sur les calculs d'amélioration puissancielle qu'on vient de lire, ils auraient fini par soupçonner la possibilité du succès, et proposer la recherche de l'ordre sociétaire, unique voie pour ramener à l'industrie tant de légions improductives.

Quant aux lecteurs que révolterait ce tableau de richesses futures, il est pour eux un moyen de s'y familiariser ; c'est de se rallier à l'esprit religieux, et reconnaître que notre globe a été dupe de sa prévention pour le régime civilisé et barbare ; les sophistes nous ont abusés 3000 ans, en nous disant, au sujet du bonheur, de la justice, de la vérité, de l'unité, de la richesse, tant de perfection n'est pas faite pour les hommes : l'esprit religieux nous ramènera à des opinions plus sensées, à l'espérance en Dieu, et à la conclusion : « que si cet ordre sociétaire, ce nouveau monde social, peut assurer à l'humanité tant de bonheur, il est impossible que la Divinité qui a entrevu cet océan de richesse et de vertu dans l'Association, n'ait pas avisé aux moyens de nous y conduire. »

A défaut, il y aurait impéritie et vexation dans le système de la Providence ; les Attractions seraient sans rapport avec les Destinées. Comment supposer pareille inconséquence chez le suprême économe, qui a si justement réparti toutes les impulsions, que nul animal n'ambitionne de s'élever à un autre bonheur que le sien. Si l'homme seul désire davantage, c'est qu'il n'est point fait pour les misères civilisées, point arrivé au sort que Dieu lui réserve.

Mais quelle étourderie à nos économistes de ne pas s'apercevoir qu'il y a sur la population civilisée, trois quarts d'im-

productifs, et que si l'on veut atteindre à la véritable économie, au triplement et quadruplement de produit, il faut s'élever à un mécanisme social différent. Ce ne peut être que le sociétaire ou combiné, puisque le monde industriel ne peut opter qu'entre deux ordres, la combinaison sociétaire, et l'incohérence ou morcellement actuel.

§ V.

L'âge d'or est devant nous.
SAINT-SIMON.

QUELQUE abondantes que soient les sources de richesses que nous venons de récapituler, nous n'avons envisagé pourtant qu'une des faces de la question, et nous serions encore bien au-dessous de compte, si nous estimions par cela seul le bien-être dont jouissent les Harmoniens. Ce que nous venons de voir, en effet, ce sont les avantages de la *production sociétaire*, les accroissements puissanciels de la richesse *effective*. Il faudrait maintenant, pour se rendre compte du bien-être qui en résultera, examiner les avantages de la *consommation sociétaire*, les accroissements puissanciels de la richesse *relative*. Selon notre habitude, recourons aux exemples.

Si vous vouliez recevoir chez vous en pur Morcellement, journaux, revues, brochures nouvelles, livres nouveaux, vous auriez à dépenser pour cela, par an, quatre, cinq, dix mille francs, je ne sais. Affiliez-vous en *cercle*, en *casino*, abonnez-vous au cabinet de lecture, et vous avez à votre disposition, pour un modique abonnement, des jouissances qui vous auraient coûté, isolément, des sommes énormes.

Calculez ce qu'un homme aurait à dépenser pour soutenir un train de maison qui lui permît, chez lui, à chaque repas, de se donner choix, comme dans un grand restaurant, sur quelques centaines de mets différenciés en espèces et variétés.

Nos spectacles sont des plaisirs montés en mode *socié-*

taire. En bon Morcellement, il faudrait que celui qui veut jouir du spectacle, fît jouer chez soi, pour sa femme et ses enfants, qu'il entrettnt une troupe d'acteurs à ses frais, et eût chez soi son théâtre, comme il a sa cuisine, sa salle à manger, sa cave, son écurie et son grenier. — Le spectacle en maison particulière nous semble absurde ? Eh ! nos coutumes, domestiques et autres, parattront bien autrement absurdes, je le jure, aux yeux des Harmoniens.

Maintenant que j'ai expliqué sur quelques embryons d'esprit sociétaire, que nous possédons aujourd'hui, le principe de la multiplication du bien-être, par la jouissance en *participation sociétaire*, calculez, si vous le pouvez, les développements de ce principe au sein des Phalanstères. Voyons quelques détails :

Transport. Il en coûte, à Paris, 6000 fr. par an à tout ménage qui veut rouler carrosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra, en Harmonie, moyennant 600 fr. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés, même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse, décuple quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues, de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire avec raison que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres, où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses, puis aux embarras de la campagne parisienne, où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux, par les mauvaises routes et les pavés fatigants, bordés de 2 haies de fange dégoûtante. Les routes des envi-

rons de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur; cloaque de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en Association, où l'on ménage au transport des chemins à variantes, ayant trottoirs à charriots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e branche de transport, comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes, dans tout l'intérieur des logements, étables, magasins et ateliers; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé, où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des Harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacements sont presque toujours gênants, souvent dangereux, même pour un roi; car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé; il faut, pour monter en carrosse, qu'il reçoive la neige et la bise : on voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal : un particulier, dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

(*Nouveau Monde*, 1re éd., page 318.)

On a vu que, dès la fondation de l'Harmonie, tel qui aujourd'hui n'a qu'une cabane ou un grabat dans les greniers des villes, jouira de 800,000 palais (Phalanstères, manoirs de Phalanges), beaucoup plus agréables que les palais de

Paris et de Rome, où l'on ne peut pas trouver le quart des agréments que réunira un Phalanstère, entre autres celui des communications couvertes et tempérées.

Ce même homme qui aujourd'hui est obligé de porter ses sabots à la main, de peur de les user (coutume des paysans de la belle France), aura sur toutes les routes du globe l'admission gratuite dans les voitures de ***minimum***, qui seront de bonnes diligences, bien suspendues ; puis le ***minimum*** de table, car les Harmoniens exercent partout l'hospitalité, comme on l'exerçait à la Grande-Chartreuse, où un voyageur pouvait s'installer pendant trois jours, bien reçu, bien nourri, bien logé, mais sans fourniture de vêtements, ni de voitures, qu'il trouvera en Harmonie partout où il en demandera.

Sous ce rapport, la richesse d'un tel homme s'élèvera bien au-delà du milluple, comparativement à l'état civilisé. Les rois mêmes pourront se dire mille fois plus riches ; car, à quelques journées de leurs états, n'allassent-ils que de France en Barbarie, ils ne trouveront ni gîte, ni subsistance ; encore moins des divertissements ***composés***, c'est-à-dire plaisirs des sens et de l'âme, essor combiné des passions sensitives et affectives.

Un monarque est donc pauvre sous le rapport des logements, si, voulant voyager en Asie, en Afrique, il n'y trouve pas un abri, n'y rencontre que famine, voleurs assassins, vermine, intempéries, et n'est pas même admis dans divers états, comme Chine ou Japon, où son goût pour les voyages l'aurait attiré. Que lui serviront, dans ce cas, les châteaux qu'il possède autour de Paris ou Londres, châteaux souvent fort ennuyeux pour lui et sa cour? J'ai cité madame de Maintenon, qui de son propre aveu mourait d'ennui ; il paraît que Louis XV était de même avis, et désertait volontiers ses palais pour le Parc aux Cerfs (1) et la petite maison.

---

(1) Le monarque voyageant dans l'Harmonie, aurait trouvé beaucoup mieux dans les 800,000 palais du globe, ainsi qu'on le verra au traité du sympathisme occasionnel, sorte de plaisir que ne peuvent pas se procurer les monarques civilisés, même dans leur Parc aux Cerfs, qui n'est après tout qu'un sérail, une réunion de plaisir simple et de lien matériel. Ces sortes de jouissances, le sympathisme occasionnel et autres, ne s'établiront pas dans la 1re génération d'Harmonie ; tout ira par degrés. (*Traité de l'Assoc.*, t 1, p. 370.)

Quant au salarié qui, au lieu de palais, n'a pas même un grabat, comme les Lazarons de Naples, réduits à coucher dans la rue, s'il acquiert l'avantage de résider, faire bonne chère et se délecter dans 800,000 Phalanstères, se faire transporter gratuitement de l'un à l'autre dans d'excellentes voitures, ne sera-t-il pas sur ce point 800,000 fois plus riche qu'un seigneur civilisé, qui n'a qu'un château, où il vit souvent fort ennuyé et très dépourvu en tous genres de plaisirs?

La richesse RELATIVE peut donc, en Harmonie, s'élever, en quelques branches, au degré incalculable désigné sous les titres de milluple et infinitésimal : en prenant le terme moyen de ces accroissements relatifs, combinés avec les effectifs dont traite le 1er chapitre, et les puissanciels dont traite le 2e, on verra que je suis excessivement au-dessous de la réalité dans mes évaluations de bénéfice général.

On le voit, lorsque l'on entre dans le monde harmonien, le calcul à la main, pour en évaluer logiquement, arithmétiquement les richesses, pour en dresser l'inventaire, on est ébloui, on croit rêver. Le Civilisé nie, sourit, dit *que cela est trop beau, et, par suite, impossible*; puis il parle de la charte, de la république, du progrès continu, et autres denrées de sa consommation intellectuelle de tous les jours.... — S'il montrait à un Sauvage une épingle, en lui disant qu'un civilisé en fait QUARANTE-HUIT MILLE pareilles en un jour, le Sauvage aussi ne voudrait pas croire; mais j'ai déjà fait observer, à propos analogue, que le Sauvage est dans son droit, et que le Civilisé *éclairé* n'y est pas.

Quoi donc? dans un siècle qui se dit audacieux, libre penseur et franc du collier, dans un siècle très-fanfaron d'esprit fort, coiffé, drapé, — il faut dire aujourd'hui grimé — à la révolutionnaire, dans cette France qui parle tant, gesticule tant, bat des deux mains sur son tambour, et crie à étourdir le monde qu'elle est la grande nation INITIATRICE, eh bien! — c'est pourtant vrai, — il y en a à peine un, par quarantaine de mille, qui puisse et ose soutenir le regard d'une IDÉE nouvelle, l'envisager en face! Ces penseurs libres ne peuvent penser que par

masses, ces fières intelligences ne peuvent aller que par troupeaux.... Et c'est vraiment pitié encore que de voir en quels champs elles pâturent, et quelles herbes elles broutent! Pauvres libéraux, pauvres matamores, qui avez fait tant de bruit contre les vieilles idées dont vous vous prétendez affranchis, qui dansez si bravement sur les débris du vieux monde, les débris du passé, comme vous dites, vous êtes encore singulièrement esclaves de ses dogmes, après toutes vos mutineries philosophiques et démocratiques, allez!

C'est donc chose bien rare que le courage de l'intelligence? C'est donc un effort supérieur aux forces du grand nombre, que de prendre sa tête à deux mains, de poser une Idée là, en face, debout et nue, à deux pas devant soi, et d'articuler sur elle un jugement à soi, un jugement tranché? Qu'avez-vous donc à vous informer, pour la juger, pour l'accueillir et lui tendre la main, de la réception que *les autres* lui ont faite? — les autres!!!.. il n'y a pour chaque homme qu'un juge, qu'une autorité; c'est celle de sa propre intelligence. — Je parle de l'homme qui pense.

Esprits indécis et flottants, races moutonnières, jusques à quand prendrez-vous pour force de tête, votre scepticisme qui n'est qu'une débilité? Quand saurez-vous soutenir le regard d'une idée? Quand cesserez-vous de voir, dans les réalités, des fantômes, comme les enfants qui ont peur la nuit, et comme ceux-ci, pour ne pas voir, de fermer les paupières? *Gens éclairés*, qui ne tarissez pas sur la routine des paysans qui labourent vos terres, comprenez donc, enfin, que si la routine matérielle leur clôt les yeux, la routine intellectuelle vous clôt, à vous, l'œil de l'âme, l'intelligence.

Ce n'est pas l'intelligence qui fait défaut, c'est le courage, le courage qui vient du cœur. Oh! ceux qui ont bon désir pour l'humanité, leur âme s'ouvre à l'espérance, et se fortifie du bon vouloir; et le bon vouloir sait bien faire passage à l'intelligence. Debout donc les

intelligences et les volontés ! debout, debout ! *sursùm corda !* l'étoile de la destinée brille sur nos têtes..... Courage, frères, et hors du désert ! dressons nos fronts et regardons le ciel ; courage ! la nuée lumineuse marche devant nous !

HARMONIE.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

Equilibre approximatif: Phénomènes d'harmonie obscure, manifestés en civilisation.

CHAPITRE PREMIER.

Le lecteur civilisé doit être traité comme un homme opéré de la cataracte, et que l'on n'expose que peu à peu à la lumière du soleil. Ch. Fourier.

Laissez venir ces enfants près de moi.
Jésus-Christ.

A la rigueur, nous aurions pu étendre sur les équilibres précédents, le titre d'*équilibres sociaux*, car c'est une fière influence de la forme sériaire sur la sociabilité, que de remplacer la maladie, l'infirmité, la mort, par la santé, la force et la vie; l'abrutissement, la dégradation intellectuelle et morale, par l'harmonieux et brillant développement de l'âme et de l'intelligence: et la misère, le dénuement, la faim, par les grands flots de la richesse sociale répandus abondants sur le monde, comme des eaux vives et lustrales, effaçant les vieilles souillures dans le baptême du bonheur universel. — Pourtant le lecteur va comprendre bientôt la spécialité transcendante des influences que nous allons indiquer.

En ce siècle méticuleux, où l'on refuse de croire à

la logique et au calcul quand ils amènent des résultats inaccoutumés, il convient, ici surtout, de s'appuyer sur des faits clairs, nets, indéniables, vus et sus de chacun; — ici surtout, dis-je, car nous allons voir l'affection entre les hommes, la générosité, la loyauté, la justice, la vérité, le ralliement des classes, la fusion harmonique des partis, résultats inaccoutumés vraiment! — Pour bien prouver en cette thèse, nous allons évoquer encore le souvenir des premiers temps de la vie, et nous remettre en mémoire cette organisation des jeux et des travaux libres, telle qu'elle se produit chez les écoliers, quand ils sont défilés des pédagogues et des règlements. Le lecteur, maintenant qu'il connaît la forme sériaire, ne peut plus douter que l'organisation de ces jeux n'en soit l'image approximative et confuse. C'est le régime sériaire, autant que faire se peut en pareil milieu. — Eh bien! examinons les influences sociales de ces dispositions, et comparons-les au mode de *solité*, au mode étroit, morcelé et civilisé.

§ I.

INDUSTRIE MORCELÉE.

Mode de Solité. — Essors et Effets subversifs.

C'est au dedans de lui-même que sont les plus cruels
ennemis de l'homme; ce sont ses propres passions.
Dispute de philosophes, bien et mal gisans subversives.
Deux coqs vivaient en paix: UNE poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
LA FONTAINE.

Si vingt écoliers d'une classe n'avaient de rapports entre eux qu'au sujet d'*une seule* fonction à laquelle ils seraient exclusivement et simultanément adonnés, celle de faire des *thèmes*, je suppose, les Rivalités éclate-

raient entre les individus sur toute l'échelle des places, de telle sorte que

Le second jalouserait le premier,

Le troisième jalouserait les deux premiers, et surtout le second ;

Et ainsi jusqu'au dernier, qui jalouserait tous les autres, d'autant plus violemment qu'ils seraient plus à sa portée.

En outre, le premier ne serait pas disposé à être l'ami du second, en qui il verrait un rival dangereux, ni du troisième, du quatrième....

Même disposition du second à l'égard du troisième, du quatrième, du cinquième,....

Et ainsi de suite. — A partir du bas, on jalouserait en remontant; à partir du haut, on craindrait en descendant. Ce serait donc sur toute la ligne des vingt écoliers, une échelle de jalousies réciproques, bien graduées, et engendrant de bonnes haines.

Cette échelle double de haines ascendantes et descendantes serait renforcée en outre par une échelle descendante de mépris, car les plus forts ne manqueraient pas de faire sentir leur supériorité, et de jeter le dédain au-dessous d'eux, sur les faibles.

Supposez que vingt autres écoliers aient formé hiérarchie sur une nouvelle branche, comme serait le *jeu de barres*, par exemple, et qu'ils n'aient entre eux de rapport qu'à propos de cet exercice seulement. Pour cet exercice de corps, comme pour l'exercice d'esprit, — permettez-moi d'appeler le thème un exercice d'esprit, — vous verriez encore les mêmes effets éclater bien vite. A peine les supériorités constatées, l'Ambition, l'Amour-propre, les Rivalités feraient éclore inévitablement des haines. Mieux les distinctions seraient faites, plus de haines seraient envenimées ; et, comme nos jeunes gens ne sont pas retenus par les *convenances sociales*, elles se traduiraient en *piles* et en *coups de poing*.

Or, cette combinaison qui arme les passions les unes

contre les autres, et met les individus d'autant plus âprement aux prises qu'ils sont plus près voisins... c'est précisément la combinaison civilisée.

Chacun, en effet, n'étant adonné qu'à un seul état, se trouve, plus ou moins régulièrement, par rapport à ses compétiteurs, dans la position de l'un des écoliers que nous venons de mettre en scène. — Dans l'armée, dans la magistrature, dans tous les services publics et particuliers, dans l'atelier depuis l'artiste jusqu'à l'homme de peine, chaque fonctionnaire n'ayant qu'une fonction, qu'une carrière ouverte, qu'une ligne devant soi, se trouve en disposition de repousser durement les inférieurs qui veulent le dépasser, et de marcher sur le ventre de ceux qui sont en avant. Les concurrents, comme des chars luttant de vitesse sur une route trop étroite, se choquent, se renversent... sur les pierres, dans la boue, dans le fossé, n'importe.

Cet arrangement des choses est si vicieux, si faux, qu'il faut, en vérité, que l'homme ait un bien grand fonds naturel de bonté, d'honneur, de justice et d'affectivité, pour que les hostilités ne soient pas, en pareilles circonstances, mille fois plus aigres et plus corrosives encore que la réalité ne les produit. C'est, sans contredit, une curieuse chose que d'entendre les déclamations éternelles contre la nature de l'homme et les passions, lorsque l'on comprend ces données et leurs résultats. Eh! moralistes impotents du cœur et du cerveau, savants ineptes, reconnaissez donc que ce sont vos combinaisons sociales qui faussent toutes les notes du clavier de l'âme! La nature de l'homme, que vous accusez, se montre bien étrangement souple et débonnaire, puisqu'elle ne brise pas chaque jour l'enveloppe de fer que vous lui forgez! — Il est vrai que vous prenez soin de la cercler, l'enveloppe.... gendarmes et bourreaux, prisons, gibets à pendre, gibets perfectionnés par la philanthropie ou guillotines.... si vous n'aviez pas cet attirail *positif* pour soutenir vos dogmes et vos lois, nous verrions comment

irait cette société que vous avez faite, que vous acceptez, que vous vantez si haut !

Il y a deux choses : l'homme et la forme sociale. L'homme a une organisation physique et passionnelle donnée. Elle ne peut pas changer, elle vient de Dieu, c'est le fait de nature. Si les moralistes avaient eu à créer l'homme, je sais bien qu'il serait autrement. Ils nous auraient certainement supprimé l'Amour, l'Ambition, l'esprit de Rivalité et d'Intrigue, le besoin du Changement, le penchant au Luxe... Je ne sais en vérité pas ce qu'ils auraient laissé au cœur humain ; l'amour de la Famille, je pense, et peut-être quelques flasques et solitaires accords d'Amitié. Puis ils nous auraient passionnés pour la résignation, la modération, la privation, que sais-je ! toutes les ritournelles sentimentales, onctueuses ou farouches, dont le moralisme nous a obsédés dès le berceau, tous tant que nous sommes. Par malheur, Dieu, qui ne réservait pas l'homme aux jouissances très-morales de la modération, qui ne le destinait pas aux privations, qui lui donnait en partage un beau globe à féconder, à gouverner, et lui préparait un avenir de richesses infinies, un océan de joies ; Dieu a composé à l'homme, à la femme, à l'enfant, des goûts et des passions fort peu philosophiques. Que ces Messieurs se résignent donc, — puisque résignation ils veulent, — à prendre les penchants naturels tels qu'ils sont. Eh ! que gagnent-ils à les contrarier ? Jamais les immoralités et les dépravations ne se montrent plus furieuses et plus débordées qu'aux époques où les étables philosophiques et morales sont le mieux garnies.

La forme sociale étant variable et la nature de l'homme irréductible, il est évident que c'est sur la forme sociale, et non sur la nature de l'homme, que la raison doit chercher à opérer des mutations. Il faut qu'elle trouve une forme sociale qui s'accommode à l'organisme passionnel de l'homme, et non pas qu'elle s'acharne, — comme le serpent sur la lime d'acier, — à mordre l'homme, à

le diminuer, à le couper, à le réduire, pour le faire entrer de force dans telle ou telle forme qui ne lui va pas.

Je voudrais voir les cordonniers s'aviser un jour de nous apporter des chaussures tiers ou quart plus petites que nos pieds, pointues, triangulaires, rondes, quelconques de forme, enfin; les tailleurs et les chapeliers nous confectionner aussi des habits et des chapeaux de dimensions étroites, bizarres, hors de toute proportion avec nos tailles, hors de tout rapport avec nos membres, et tous se mettant à nous dire:

« Messieurs, vous êtes mal faits, très-mal faits: il » faut rectifier les imperfections de votre mauvaise na- » ture. Voici des chaussures, des habits, des chapeaux » confectionnés d'après les saines doctrines. Il faut que » vos pieds entrent ici, vos têtes, là. On fera entrer de » de force; allons! point de honteuses faiblesses, sur- » montez la nature, rien n'est plus noble; souffrez, résis- » gnez-vous, rien n'est plus glorieux, rien n'atteste » mieux la dignité de l'homme... C'est le signe de la » grandeur d'âme... La vertu exige que vos chairs et » vos os entrent dans les formes que voici. Laissez- » nous donc pétrir vos chairs, couper vos os, tailler vos » muscles... O hommes sans cœur, sans force et sans » vertu! hommes dépravés et corrompus, résisteriez- » vous à la voix de la raison, de la conscience, du devoir, » de l'honneur, de la religion, de Dieu, des anges, des » saints... qui vous crient sans cesse, — par nos or- » ganes, — que votre nature est mauvaise, disgracieuse, » laide, corrompue, diabolique; qu'il est indigne que » vous ne tentiez pas de réformer cette nature, et que » les lois humaines et divines vous en puniront? Trem- » blez, malheureux! vous accumulez sur vos têtes toutes » les vengeances de Dieu; vous allumez le feu inextin- » guible de sa colère! Oh! vous serez punis par d'éter- » nels tourments, contempteurs de Dieu, qui refusez si » méchamment de mutiler le corps qu'il vous a fait, qui » désobéissez à sa volonté sacrée, promulguée par nous,

» cordonniers, chapeliers, tailleurs... — moralistes, » philosophes, législateurs, prêtres, — tous réforma- » teurs de la nature, et véritables interprètes des pensées » de Dieu ! »

Si nos tailleurs et nos cordonniers nous parlaient ainsi aujourd'hui, nous les enverrions à Charenton et à Bicêtre. S'ils appuyaient leurs prétentions sur les *mœurs*, c'est-à-dire les habitudes, — *mores*, — sur les préjugés, les lois, les propos de nos grand'mères et de nos nourrices, nous nous y conformerions, OUI, NOUS NOUS Y CONFORMERIONS. — Oh ! non, dites-vous, la déraison humaine n'irait pas jusque-là. — Non ? Eh bien, allez voir comment sont traités les pieds des femmes à la Chine...

Ces prétentions à réformer le corps humain coïncident si exactement avec celles des réformateurs de l'âme humaine, que je n'ai pas pu m'empêcher de les faire parler ensemble. Ne chantent-ils pas en chœur et à l'unisson ? Quelle différence trouvez-vous entre les dogmes insensés des uns et des autres ? Serait-il plus raisonnable de déformer, de mutiler l'âme que de déformer, de mutiler le corps ? Oh ! raison humaine, raison pervertie et faussée, intelligences en aberration ! morales absurdes, religions impies, tristes hypocondries de l'esprit humain, que de maux vous avez perpétués sur cette terre désolée ! Que de douleurs vous sont dues !

Les passions, pourtant, sont si peu mauvaises en elles-mêmes, que si vous avez observé leur *jeu subversif* dans la forme particulière que nous avons examinée tout-à-l'heure, en *solité de fonctions*, dans un exemple qui, — tout court qu'il soit, — contient la formule générale des relations civilisées, vous allez voir maintenant les *mêmes passions* développer chez les *mêmes individus*, mais DANS UN MILIEU DIFFÉRENT, des effets très-heureux, très-beaux, très-harmoniques. Ne résultera-t-il pas de là, en pure doctrine de bon sens, qu'on ne doit pas vouloir changer la passion, mais le *milieu* dans lequel elle est appelée à se mouvoir ?

§ II.

INDUSTRIE SERIAIRE.

Mode de Multiplicité et d'Alternance. — Essors et Effets harmoniques.

Les Passions que l'homme porte au dedans de soi, sont des dons de Dieu, qu'il a reçus pour être les mobiles de son bonheur et de l'harmonie sociale.
Degré de la science harmonique.

PREMIER ÉCOLIER (récitant).
Deux coqs vivaient en paix : UNE poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
DEUXIÈME ÉCOLIER (interrompant).
Dis-donc, et s'il était survenu quarante poules au lieu d'une, crois-tu qu'ils auraient eu entre eux la guerre, ces deux coqs? *Propos de Collége.*

Nous avons constaté que le thème engendrerait bien des haines, si nos écoliers ne faisaient que le thème. Mais, au collège, d'autres études leur sont communes. Il y a déjà multiplicité, alternance, — sans liberté d'option, il est vrai. Or, il arrive que le plus fort en thèmes, n'est pas toujours, tant s'en faut, le plus fort en versions, en vers, en discours, en mémoire, en dessin, etc. Aussi, grâce à cette DIVERSITÉ de termes, *les rangs s'intervertissent dans les différentes compositions.* Voilà le germe des compensations et des équilibres. Celui qui domine dans une hiérarchie, trouve au-dessus de lui, en passant dans une autre, ceux qui tout à l'heure étaient au-dessous. — Inutile de dire que le plus fort en versions trouve, à part soi, la version beaucoup plus glorieuse que le thème. C'est là un très-sage et très-utile effet d'amour-propre, puisqu'il sert à satisfaire l'individu, et le dispose à bonne amité pour les autres. Le ralliement commence. Déjà les supériorités se constatent sans obstacle, sans résultats fâcheux.

Ce n'est pas tout. Nous n'avons vu nos écoliers qu'en-

tre les quatre murs blancs et froids de leur classe, de leur salle d'étude, cloués sur leurs bancs, épiés par des pédagogues qui les punissent pour un mot, pour un geste, pour un sourire, enclavés dans une discipline de contrainte, et condamnés comme des malfaiteurs à des *travaux forcés*.

Regardez, regardez maintenant! les voilà qui ont la clef des champs... ils sont lâchés, ils sont libres, et la gaîté leur revient, le franc rire éclate sur leurs lèvres.

D'abord, ils ne resteront pas inoccupés, oisifs, flâneurs, malgré cette banale affirmation, que le repos est ce que l'homme aime le mieux au monde. Ils sont bien libres de se reposer, ceux-ci; et ils se reposent si peu que dans cinq minutes la moitié déjà seront couverts de sueur et de poussière. — Les voilà à leurs fatigues, à leurs plaisirs, à leurs passions ardentes!

La balle fournit trois ou quatre jeux; les billes, cinq ou six. — Les bouchons et les sous servent à organiser plusieurs parties. — Les barres, — les noyaux, — les diables, — les toupies....

Et sur tous ces jeux vous les voyez former des hiérarchies différentes, car la force particulière et relative de chaque sujet est connue, par expérience, en chaque jeu.

Puis ils se mesurent au franchissement, au saut en hauteur ou en longueur, avec élan ou à pieds joints, et à tous les exercices gymnastiques proprement dits, si les moyens leur en sont fournis.

L'habileté dans le gravissement des murs et des rochers, dans la natation, le talent à patiner, établissent de nouvelles inégalités.

Si on leur a concédé quelques coins de terre, vous les voyez encore travailler à leurs jardins, sarcler, planter, arroser avec beaucoup de soins, prendre beaucoup de peines, et rivaliser aussi très-fortement sur ces objets.

Et tout cela avec amour et gaîté : au soleil, au froid, dans la neige, à la pluie même. Qui les y force? Rien,

rien que le plaisir et la passion. C'est qu'aussi là ils sont libres, c'est qu'ils se choisissent et se groupent, c'est qu'ils quittent un jeu après une heure ou deux d'exercice, pour se délasser d'une fatigue par une fatigue d'un autre genre.

Eh bien! que résulte-t-il de toutes ces dispositions, de cette organisation confuse de Séries rivalisées et engrenées? Voyez-vous sortir maintenant de ces nouvelles combinaisons la jalousie aigre, individuelle, méchante? Les passions, dans ce nouveau milieu, font-elles éclore, comme dans le milieu précédent, faux et étroit, haines, hostilités, mépris? Non, certes, non. Rivalités, esprit de corps, Ambition, Amour-propre, Accords et Discords, consonnances et dissonances, tout cela produit une belle harmonie... la plus belle, au moins, qu'on puisse observer en Civilisation.

Quelque irrégulière et incomplète qu'elle soit, cette organisation sériaire que les enfants réalisent en tout pays dans leur liberté, est pour les pères un bel exemple, une grande leçon, qu'il faut tout l'aveuglement créé par les dogmes philosophiques, pour n'avoir pas encore su mettre à profit : car là *c'est Dieu qui parle*, c'est à la nature qu'ils obéissent, ces enfants. La justice s'y rend mieux qu'à un tribunal : l'équité préside aux choix des distinctions. Dans ces Groupes, les réputations, les honneurs, les grades, ne sont pas usurpés. Vous les voyez, ces enfants, résoudre sous vos yeux tous les problèmes sociaux. La fusion s'opère entre toutes les classes. Le fils du pair de France et le fils du maréchal-ferrant se lient d'amitié forte et solide, l'enfant du riche se passionne pour l'enfant du pauvre.... Les supériorités font les accords, les inégalités font l'harmonie. Celui qui est fort en thème latin aide dans son travail celui qui est faible et peu avancé dans cette abrutissante industrie; ce dernier, à son tour, protège l'autre et lui donne des leçons dans un jeu où sa supériorité bien constatée lui a conquis une forte part d'influence. Et plus

les catégories sont nombreuses, plus les inégalités sont diverses et graduées, plus les échanges de secours, d'aide, de protection sont fréquents, plus il en résulte d'accords, plus ces accords sont forts, vibrants et brillants. Ces affinités qui se développent entre les enfants, tendent même à en créer par contrecoup entre les pères, à lier les familles. C'est dans ces groupes que vous voyez l'honneur, l'esprit de corps, les affections vives et généreuses, les sympathies de toute nature, naître et se développer ; et, malgré les vices nombreux de l'éducation civilisée, malgré les mauvaises influences du milieu social extérieur, du *monde à rebours* dans lequel on entre au sortir du collège, les amitiés qui y ont été nouées sont fortes et vivaces ; elles résistent souvent au souffle égoïste et délétère de la grande société.

Dira-t-on que ces accords sont dus à ce que l'intérêt ne joue pas encore son rôle dans ces jeunes têtes ? Eh ! si l'intérêt n'y est pas, l'amour-propre y est, bien vigoureux et bien exigeant, et vous voyez que cet amour-propre y concourt puissamment à l'harmonie. Et certes il y concourt uniquement par effet de la disposition des choses, puisque, dans l'hypothèse première, nous avons reconnu que la solitude de fonction engendrerait, dans la petite société comme dans la grande, les effets passionnels les plus subversifs : injustice, désaffection, haine, hostilité, mépris.

Ce ne sont pas là des imaginations systématiques et vaines ; ce sont des faits constatés, vivants, partout réalisés, parlant haut et clairement pour qui sait et qui veut comprendre.

Fera-t-on objection de ce que ces dispositions des enfants sont prises par eux sur des sujets futiles et de nulle valeur ? Eh ! bon Dieu, ont-ils l'initiative et la liberté sur le reste ? Les études, on les leur impose ; on ne les consulte pas pour elles. Il faut qu'ils les digèrent comme on les leur sert, quels que soient leurs goûts et leurs estomacs, dussent-ils en dépérir d'indigestions

quotidiennes. Et d'ailleurs, est-ce là pour eux chose naturelle ? tous ont-ils à cela disposition et vocation ? est-ce que, par hasard, les hommes seraient venus au monde pour passer huit ans de leur jeunesse à pâlir sur des grammaires, des rudiments, des bouquins grecs et latins, attachés à un fastidieux travail dont ils ne sentent ni l'utilité, ni la convenance, trempant leurs doigts dans l'encre, usant silencieusement et gravement leurs pantalons sur des bancs ? La nature ne dit point qu'elle veut tout cela, voyez-vous ; — elle dit tout le contraire ; elle le dit hautement *par la résistance que la grande majorité des sujets fait à ce régime.*

D'ailleurs, je me rappelle fort bien, et le lecteur trouvera sans doute en lui-même des souvenirs analogues ; je me rappelle fort bien que nous avions, tout jeunes, au collège et avant, des vocations *utiles* très-prononcées : je me rappelle que nous mettions même en commun nos minces économies pour acheter de petits instruments, scies, haches, rabots, pelles, pioches et râteaux, enclumes et marteaux. Nous faisions avec constance et grand plaisir, nos jardins et nos plantations. Nous regardions comme haute faveur, et mettions en pratique des leçons de marcottage, de taille et de greffe ; nous étions bien fiers des premières pousses de nos lilas, des reprises et des fleurs de nos rosiers. Nos petites-raves et nos groseilles nous donnaient de délicieux goûters. Nous avons forgé, limé et fini des couteaux et des canifs. L'un de nous était devenu très-bon coutelier. Nous avons exécuté des roues hydrauliques, et de petites pompes aspirantes et foulantes, avec soupapes de cuir et ressort en fil de laiton, qui jouaient merveilleusement. Nous étions parvenus à fabriquer des arcs en frêne tellement parfaits, que c'était entre nos mains des armes dangereuses. Nous avons construit des fours maçonnés en briques et en tuiles, dont les voussoirs étaient réguliers et solides, et où nos pommes de terre cuisaient à point. Nous avons modelé en terre plastique, coulé des figu-

rines et des médailles en soufre ou en plomb. Nous avons fait des cartonnages et des boîtes à compartiments, et j'en conserve assez religieusement deux qui datent de cette époque industrielle de ma vie, et me servent encore aujourd'hui. Puis, nous étions très-avides des explications de physique, de chimie ou d'histoire naturelle, qui se rapportaient à nos travaux mécaniques, et nous les retenions beaucoup mieux que le Rudiment de Lhomond, et les agréables règles du *Que retranché*, de la *question Ubi* et de la *question Quâ*.

Or, si tous ces germes eussent été développés; si toutes ces dispositions eussent été favorisées; si ces vocations, au lieu d'être dédaignées et perdues par l'éducation civilisée, eussent été accueillies, conduites passionnément, régulièrement et librement, comme elles le seront par l'éducation phalanstérienne qui épie, suit et seconde toutes les attractions de l'enfant; eh bien! elles auraient porté fruit : elles auraient fait des mécaniciens, des agronomes, des artistes habiles, des hommes nourris d'une instruction scientifique, forte et solide... Peut-être aussi, — il faut bien tout dire, — un assez grand nombre d'entre nous n'eussent-ils appris, *proh pudor!* ni grec ni latin. Mais serait-ce donc là un si grand malheur? — Les dix-neuf vingtièmes n'apprennent toutes ces choses que pour les oublier ensuite. Que reste-t-il, à trente ans, à vingt-cinq même, en la plupart de nous, de nos études du collège? — La Civilisation m'emporte si, pour ma part, je suis capable aujourd'hui de lire sans une soixantaine de coups de dictionnaire une page de Tacite!

Et c'est quand on a méconnu toutes ces voies des jeunes vocations, quand on a foulé aux pieds tous ces bons germes, brisé, coupé, brûlé toutes ces tendres pousses du printemps, que l'on se plaint de la nature de l'homme, des dispositions de l'enfant! Eh! oui, la nature de l'enfant cause du dégât dans nos collèges; oui, la nature de l'homme cause du dégât dans nos sociétés; mais

pourquoi avons-nous inventé des systèmes contraires à la nature de l'enfant, des lois contraires à la nature de l'homme, au lieu de nous rallier aux lois primordiales de ces natures? Dieu vous livre des enfants pour en faire des hommes, et vous voulez en fabriquer des lauréats du thème, des notaires hellénistes, des docteurs *in utroque*, des procureurs du roi, des bacheliers, des avoués... que sais-je! — Refaisons nos patrons, et prenons mieux les mesures...

CHAPITRE DEUXIÈME.

Equilibre de Justice distributive, par le mode d'Election dans les Séries.

La condition d'Harmonie n'est pas seulement que toutes les parties concourent à l'ensemble, mais qu'elles y concourent librement.

JEAN KEPPLER.

§ I.

Il faut même que les juges soient de la condition de l'accusé, ou ses pairs MONTESQUIEU.

Les images confuses de régime sériaire que nous venons d'examiner, nous ont manifesté des lueurs d'harmonie qui présagent les brillants effets de l'organisation sociétaire, comme la pointe du crépuscule annonce le jour. — Abordons les questions, et commençons par la grande difficulté, l'estimation du Travail et du Talent, la distribution des grades.

Le Groupe est formé. A qui appartiendra le pouvoir électif? qui nommera chefs et sous-chefs dans le Groupe? — En toute évidence, ceci ne regarde directement que le Groupe lui-même; ceci ne peut être fait que par lui, par l'ensemble de ses membres.

Il est certain que la puissance de Talent et de Travail de chaque membre ne tardera pas à être exactement appréciée par ses collègues; elle se révélera bien vite à l'exercice, à l'expérience fréquemment répétée.— *Donc on constatera facilement la puissance de travail et de talent de chaque membre, dans le Groupe, par des grades ou par des nombres proportionnels* (1).

---

(1) Le procédé technique de cette constatation est une chose qui n'est pas nouvelle. Il est bien connu des élèves de l'école polytechnique

Le meilleur moyen d'appréciation du mérite de chaque sujet, que l'on ait dans la société actuelle, c'est le concours, l'examen. C'est le procédé que l'on emploie soit pour l'admission aux différentes écoles du gouvernement, soit pour déterminer les rangs des élèves sortants, à répartir dans les services. — Or, il y a dans le principe du *concours* en lui-même une si grande force de

---

et de tous les gens au fait du mode suivant lequel se pratique tout examen régulier. S'agit-il, par exemple, d'opérer le classement des élèves pour l'entrée dans les services publics? Voici comment on procède :

L'ensemble des matières de l'enseignement est divisé en plusieurs catégories qui fournissent un examen chacune. Tout élève doit répondre, dans chacun des examens, à une certaine quantité de questions faites à travers les matières qui le composent.

Or, à chaque réponse, l'examinateur attache un numéro appréciateur de la valeur de la réponse. Ces numéros varient de zéro à 20. Zéro, c'est pour la nullité de réponse ; 20 est donné à la réponse tout-à-fait supérieure. Après l'examen on somme tous les numéros des questions, on divise le total par le nombre des questions ; le quotient constitue le *nombre proportionnel* du candidat dans cet examen —On fait de même pour tous les candidats et pour chaque examen.

Les nombres ainsi obtenus à la suite des examens particuliers, sont multipliés par un coefficient qui indique la valeur et l'importance des examens relativement les uns aux autres, et la somme des produits donne le nombre définitif de chaque candidat, son titre, sa place dans l'échelle, son rang de mérite.

Cette opération, qui se pratique journellement pour tous les classements dans les grandes écoles du gouvernement, et sur laquelle il y aurait des choses à dire, est beaucoup plus compliquée que celle qui se fera dans chaque Groupe, et qui est l'opération fondamentale de la justice distributive harmonienne. Je ne donne cette note, au reste, que pour les gens toujours embarrassés des moindres petites choses, qui bâtissent des objections grosses comme des montagnes sur des pointes d'épingles. En général quand les choses sont claires et bien posées, les principes bien combinés, on trouve mille procédés techniques d'exécution pour un. L'architecte n'est tenu qu'à donner son plan et son devis ; les épures de charpente et de coupe des pierres sont l'affaire des conducteurs. Ceci n'est pas dit cependant pour faire mépris du talent qu'il faut à cette tâche des solutions pratiques, où le génie de Fourier a montré aussi une extraordinaire puissance.

justice, que chaque sujet en accepte volontiers pour soi tous les résultats. Et pourtant, qui ne sait combien, par le fait, ce mode d'appréciation est peu sûr aujourd'hui, combien sont hasardés les bulletins d'un examinateur qui vient, *dans une séance d'une heure*, juger le travail d'une année, et classer des sujets qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît pas?

Dans les Groupes, ce n'est pas un étranger, un inconnu qui juge, un inconnu encore qui n'offre d'autre garantie que le *serment* qu'il a prêté et sa *probité*. — On sait ce que cela vaut, par le temps qui court, la probité et les serments. Nous en avons connu de ces probités d'examinateurs assermentés! — Ce n'est pas un étranger qui juge, disais-je; ce n'est pas sur un examen superficiel, sur un concours d'une heure, que l'on apprécie le mérite des gens L'examen est continuel, le le concours est toujours ouvert; c'est sur l'ensemble des actes que l'on prononce; et l'examinateur, c'est tout le monde, c'est le Groupe, *qui a intérêt à juger juste*. On se voit au travail, on se connaît, chacun donne sa mesure à tous; l'épreuve se fait, se réitère, et se fait encore et toujours. Rien ne peut échapper aux cent yeux que le Groupe tient bien ouverts. Aussi ses bulletins sont-ils sûrs, et quand il nomme, il nomme bien: le choix est bon; chacun est à son rang.

Si vous demandez l'admission à un Groupe, on vous reçoit, on vous accueille, vous avez titre de postulant. Mais ce titre ne vous confère encore aucune puissance, aucun droit. C'est à vous maintenant de faire vos preuves. La lice est ouverte : gagnez vos éperons! gagnez votre épée! Tous les ordres vous seront conférés à mesure que vous les aurez mérités. Vous avez toute liberté de faire sans cesse vos preuves en toute candidature.

Mais les présomptions, mais les vanités.... — Oh! pas de vanité, pas de présomption, je vous prie. Avec cela vous n'auriez pas beau jeu dans le Groupe. Ce genre-

là, voyez-vous, y aurait peu de succès. S'il vous échappait quelques maladroites rodomontades, vous seriez bafoué à grand orchestre; c'est tout ce que vous y gagneriez.

Du reste, ces vanités, ces présomptions sont des plantes de Civilisation, qui ne peuvent pas croître sur le sol d'Harmonie. Elles ne germent que dans l'isolement, elles ne se développent que dans l'obscurité. L'homme qui vit seul, qui n'a pas fréquente occasion de subir des comparaisons directes avec ses égaux, ses inférieurs et ses supérieurs, s'enfle inévitablement à ses propres yeux. — C'est un fait bien connu dans les écoles. A l'école polytechnique, par exemple, ceux qui arrivent sans avoir passé par le collège, et dont l'éducation isolée a été faite par un précepteur ou par le père, ceux-là sont presque toujours des personnages fort ridicules et bouffis d'orgueil. Alors, on se met à les former. .. Au bout de trois mois ils sont méconnaissables, simples, ronds comme les autres et plus outrecuidants du tout, mais du tout...

Au reste, la Civilisation est en si grande affinité avec la fausseté et l'injustice, que le cas d'exception, chez elle, est celui où le mérite est récompensé, tandis que le cas de règle est le triomphe de la faveur, de l'intrigue. La sottise dorée y éclabousse généralement le talent crotté. Mille faquins brillent et s'ébattent dans le faste; et, à côté, des hommes de moyens, de science et de valeur, des hommes de génie même, portent de maigres fracs troués aux coudes et ont faim. La société leur clôt, par une roche énorme, toute porte d'avenir. Vous pensez bien, je suppose, que je ne cherche point ici d'excuse à l'orgueil des derniers. Ceux-ci, l'orgueil est leur droit, leur devoir, leur vertu. Ce serait lâcheté à eux d'être modestes. J'établis seulement que nous vivons dans une société où il n'y a pas de procédé général, régulier et juste d'appréciation et de classement; où l'on n'essaie même de classer que dans une seule branche, celle des services

de l'Etat : et encore, jusqu'ici, sauf dans certains corps, Dieu sait comment on y classe !

Or, dans une société où les hommes ne sont pas appréciés à leur vraie valeur, où les jugements vagues et flottants posent des couronnes d'or sur des fronts obtus, et des étouffoirs de plomb sur les vives intelligences, dans une société d'injustices, d'erreurs, d'oppressions, comment voulez-vous que l'individu ne se replie pas sur soi et ne s'exalte pas dans son individualité ? Quel guide a-t-il pour éviter la présomption ? quel mètre pour se mesurer ? quelle balance où se peser ?

La présomption d'ailleurs est souvent, en Civilisation, un sentiment fort juste ; car la Civilisation comprime tous les essors, étouffe toutes les forces, et beaucoup ont la conscience qu'ils *pourraient* mille fois plus qu'ils ne *font*. Les fanfaronnades des enfants et de leurs pères ne sont, après tout, qu'une accusation portée contre une société qui étouffe et comprime au lieu de développer ; qui, loin de donner les vraies mesures, n'en donne que de fausses. —Quand on mesure faux, chacun se croit trompé et réclame : quand il est notoire qu'on mesure juste, personne ne souffle.

En Harmonie, chacun est habitué, dès l'enfance, à se voir apprécié à sa valeur exacte dans les Groupes et dans les Séries, et à y apprécier exactement les autres. Vous faites sur les autres la justice que les autres font sur vous. C'est la justice mutuelle démocratique, sociétaire. Les faux jugements sont inconnus. Or, en pareille atmosphère, les suffisances et les mauvaises présomptions, — dont on ferait si vite raison d'ailleurs, —ne peuvent pas même se produire ; car les conditions qui les engendraient en Civilisation n'existent plus.

Ensuite, voyez-vous, chacun de nous est né avec des aptitudes données. Il est de règle pour Dieu de ne pas créer des hommes qui ne soient propres à rien, qui n'aient pas une destinée : cela serait oiseux. Chacun est donc appelé à réussir dans certains ordres, et à y exercer des su-

périorités. Or il arrive, dans une société qui ne fait pas éclore les aptitudes, qui bouleverse toutes les destinations naturelles, qui ne met pas les individualités aux places où elles atteindraient leurs supériorités relatives, il arrive que ces individualités, faites pour jouir, dans leurs foyers naturels d'action, du sentiment de la supériorité qu'elles y atteindraient, sont exposées à transporter ce sentiment et sa jouissance dans des sphères où le hasard aveugle les a placées, où elles n'atteignent pas, par conséquent, les supériorités relatives réelles auxquelles elles étaient appelées. — Ce n'est pas le sentiment de la supériorité qui constitue la vanité et la présomption; c'est ce sentiment *déplacé*. Une société qui brise toutes les convenances naturelles entre les hommes et les choses, qui fausse toutes les directions, qui dévoie toutes les aptitudes, trompe nécessairement les instincts de supériorité et en intervertit le sentiment.

C'est-à-dire que c'est notre forme sociale elle-même qui engendre ces presomptions que l'atmosphère harmonienne ne fait pas éclore et ne laisserait pas grandir.

Je dis donc qu'au sein des Groupes, le jugement des pairs et collègues mettra chacun à sa place. Que si même une erreur était commise, elle serait promptement réparée. Cela se voit : un talent mal apprécié n'a-t-il pas chaque jour à sa disposition, en effet, une arme offensive et défensive, une protestation vivante, la meilleure protestation du monde, celle du fait? L'exercice comparatif se renouvelle sans cesse! le mérite de chacun est, à chaque séance, étalé à côté du mérite des autres! Si la mesure a été mal prise un jour, on s'en aperçoit le lendemain, le jour suivant, et bientôt on rectifie l'erreur. Comment voudriez-vous que les divers membres du Groupe s'accordassent à faire hommage d'une présidence, à reconnaître une supériorité à celui d'entre eux qui ne mériterait pas?

Le Groupe est fortement intéressé à pratiquer la jus-

tice, à faire de bons choix, à avoir de bons officiers. S'il conférait la direction de ses affaires à un sujet peu capable, il compromettrait ses intérêts; il péricliterait lui-même. S'il ne donnait pas au talent, dans son sein, l'influence et le rang qu'il mérite, s'il était gouverné par des chefs inhabiles, il serait bientôt montré au doigt par les Groupes rivaux qui l'épient, admonesté par la Série, démoli dans l'opinion de la Phalange.

Admirez l'effet de la rivalité des Groupes et des Séries. Lors même que chaque homme serait individuellement injuste, — ce qui n'est pas, — toute injustice n'en serait pas moins impossible dans les Séries. L'équité est forcée. Les Discords des Séries sont un instrument permanent de justice, une garantie pour chacun d'être apprécié ce qu'il vaut. Un passe-droit n'aurait pas été plutôt commis dans un Groupe, que déjà les Groupes rivaux l'auraient signalé. Un Groupe a toujours l'œil sur ses voisins. On critique le mauvais choix, on mord tant qu'il y a à mordre. Si, par impossible, le Groupe persistait à méconnaître un talent, les Groupes rivaux, toujours jaloux d'accroître leur force, ambitieux de supériorité, s'empresseraient de l'accueillir chez eux. Les droits du mérite sont bien garantis là où l'on se dispute les hommes d'un mérite naissant, où l'on s'arrache ceux d'un mérite reconnu.

Si bien qu'en Harmonie, l'enfant de l'homme le moins fortuné, le moins influent, le plus obscur, peut entrer partout, porter la tête haute, et, —s'il a plus de mérite réel, —monter plus haut que le fils du dix-millionnaire. Il y a pour lui justice, aide, protection, secours! Tout cela est assuré. Il ira jusqu'au bout par la force même des institutions. Il en est des individus mis dans le mécanisme sériaire, comme des lettres mises à la poste: tout arrive à destination, quelle que soit l'origine. Nul ne peut être intercepté. La justice distributive est à l'abri de l'influence des personnes; elle résulte du mé-

canisme social, de l'arrangement des choses, de l'institution.

Comparez avec cela la justice des Civilisés.

§ II.

Je ne suis pas l'amant de la place publique,
On n'y fait que brailler et tourner à tout vent.
ALFRED DE MUSSET.

Ils vous disent que Dieu depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des Saints à patente,
Et des Anges à deux cents francs.

C'est donc à l'élection que tout se règle ici; j'entends tout dans les fonctions d'industrie, d'art, de science, dans les opérations actives, dans les travaux. Mais remarquons bien, avant de passer outre, que ce n'est ni l'élection libérale ou juste-milieu, ni l'élection républicaine.

Ici l'électeur est COMPÉTENT. C'est la base de la légitimité de l'élection. —Je vote dans mes Groupes, dans mes Séries, je nomme mes chefs, je délibère sur les propositions de la régence, je les rejette ou je les sanctionne; oui, cela est vrai. Mais mon action officielle et directe ne sort pas de sphères à moi bien connues et où mon influence est proportionnelle à mes lumières spéciales dûment constatées. Je ne serai pas admis à donner mon vote dans les Séries dont je ne fais point partie; je n'ai rien à voir directement à leurs affaires. Irais-je là réclamer pour moi un privilège que je refuserais dans mes Séries à tout intrus qui voudrait y prétendre? Non, chacun vote dans les Séries auxquelles il appartient officiellement; cela est normal. — En pareilles circonstances, parlez-moi d'élection, à la bonne heure! Cet élection-ci produit de bons chefs, de vrais représentants, des représentants qui représentent. L'électeur est compétent.

Aujourd'hui, un malhonnête, homme, ou, si vous

voulez, un très-brave et très-honnête bourgeois, par cela qu'il paie deux cents francs de contributions, a le droit de nommer LES PLÉNIPOTENTIAIRES DE LA NATION : — mais il est ignorant, inepte, il ne sait ni lire, ni écrire ? — peu importe, il nommera : il paie deux cents francs de contributions — Mais il est obtus, presque idiot ; il n'entend qu'à peser du sucre et vendre de l'huile au détail ? — il nommera, il nommera, vous dis-je ; il conférera pouvoir et mission pour aller faire les lois qui nous gouvernent ; il paie deux cents francs de contributions !! — Et l'on vous prouvera encore que rien n'est plus sacré que la loi, c'est-à-dire que la collection des décisions prises par les mandataires de ces électeurs ineptes à deux cents francs, ou toute autre cote.

Et l'élection républicaine ? Oh ! ici c'est bien mieux encore. Ici, grand Dieu ! c'est tout le monde qui est appelé. Chiffoniers, ouvreurs de portières, vendeurs de contremarques, rustres, ivrognes... tout malôtru *français* enfin va donner sa voix et choisir législateurs, hommes d'état, chefs de gouvernement !! Il est vrai qu'on les baptise tous du nom glorieux de citoyens, citoyens français !... ils sont tous citoyens français, messieurs, et tous, par conséquent, doivent concourir à la formation des lois qui les concernent. On part de là, et l'on arrive en deux sauts au *suffrage universel*. — La logique mènerait bien au-de là encore si on la voulait suivre.

Certainement le principe de l'élection est, en soi, bon et juste. Certainement il est de raison, d'évidence, de droit incontestable, que les intérêts des populations soient traités comme ces populations l'entendent. Je vous fais bon marché de tous les pouvoirs *par la grâce de Dieu*, de toutes les impostures monarchiques ou religieuses sous lesquelles l'humanité a courbé et courbe encore les reins. Il n'y a de pouvoir *légitime*, en système absolu, que celui qui vient de l'*élection* ou du *consentement*. Oui, l'élection est bonne et juste ; oui, vous

avez raison en principe, vous qui en voulez l'usage dans les affaires actives de l'humanité. Mais l'absurde, c'est de vouloir forcer l'application d'un principe *juste* à un ordre essentiellement *faux*. Aucun principe juste ne donne ses conséquences dans une société faite à contre-sens de la justice. En voulez-vous la preuve ? Essayez de pousser jusqu'au bout quelque bon principe que ce soit, dans le milieu actuel, vous arriverez nécessairement à des résultats ridicules, perturbateurs, monstrueux. Plus votre principe sera vrai, plus l'application, souvent, en sera funeste. Plus votre logique sera serrée et vigoureuse, plus elle aura de puissance pour faire éclater le milieu faux dans lequel vous la voudrez faire entrer de force comme un coin de fer. — C'est là le secret de la puissance destructive de l'*idéologie politique* dont l'humanité a enregistré déjà, dans ses tristes annales, assez d'effets perturbateurs ou singulièrement niais.

Personne ne conteste l'excellence de la vérité ; chacun convient QU'IL FAUDRAIT *qu'elle régnât en toute relation*. Eh bien ! supposez que d'une parole, une Puissance surnaturelle réalisât subitement ce vœu ; que la vérité fût, par elle aujourd'hui, forcément introduite dans la société *telle qu'elle est*, ici en France...

Voyez-vous, calculez-vous l'effet? — Menées des gens d'affaires, fraudes des marchands, grivelages et marchés honteux des hommes politiques ; les innombrables turpitudes de l'industrie, du commerce, de l'administration, de la presse ; les haines cachées au sein des familles ; les trahisons fardées d'amour, les affections menteuses, les ignobles manèges d'intérêt : toutes les lâchetés superposées, en mille étages, des fondations au faîte de la société ; tout cela connu, étalé au grand jour ! rien à nier ! Tous les maris savent la conduite de leurs femmes ; toutes les femmes, la conduite de leurs maris. Ce qu'ont fait les mères, les filles le savent. Ce que les pères, qui sermonent tant, ont fait de leur jeunesse,

leurs fils le savent. Chacun porte, écrits sur son front, ses faits et gestes, ses actes secrets. On sait le lieu, le jour, l'heure des choses. Intrigues, projets, sentiments, tout cela crève les yeux. Oh! chacun de nous en sait cinq cent mille fois plus qu'on n'en a jamais su en la rue de Jérusalem. — Voici les abîmes des souterraines infamies déchirés et éclairés, tous les cloaques débouchés, toutes les fosses de mensonges immondes ouvertes et remuées, et leurs vapeurs corrosives pesant sur le monde comme l'épaisse nuée de Sodome...

Tout est su, tout est connu! comprenez-vous l'effroyable énergie qu'auraient aujourd'hui ces trois mots! — Quelles relations resteraient debout? Comptez ce qu'il survivrait d'affections, de liens, à cette affreuse révélation universelle : comptez par ce que vous en auriez pu briser déjà vous-même, si vous aviez voulu parler!

Et puis, plus de préjugés! On saurait ce que valent tant d'idées de devoirs, tant de préceptes incarnés aux consciences... Vos prolétaires comprendraient ce que pèsent vingt-cinq mille droits qu'ils respectent, et la vieille spoliation dont ils sont victimes et que ces droits consacrent. Dans plus d'un reliquaire encore honoré, on reconnaîtrait des guenilles salies et des os ramassés dans les rues, en place des saints vêtements et des saints ossements; dans plus d'un sanctuaire encore debout, on trouverait une ironie à la place d'un Dieu... — Plus de préjugés!! Voyez-vous armées, peuples, femmes, tout, jusqu'aux enfants, se dresser subitement contre les lois, contre les devoirs, contre les dogmes, contre les choses de cette société? Voyez-vous le feu surgir, et la dévastation courir échevelée par le monde? Voyez-vous la société mordre à belles dents ses chairs, se déchirer le sein de ses ongles, se plonger les mains dans les flancs, y fouiller, y tordre ses entrailles... — Il n'y aurait plus de préjugés!!! Et que resterait-il donc debout? — Il ne resterait debout que des intérêts ennemis, épées en mains, et face à face dans le champ clos, pour le fa-

rieux combat.... Oh! viennent les Cosaques et les Tartares, viennent les hordes du Nord et la Barbarie armée, descendant sur nous par grandes vagues comme les plus hautes marées de l'Océan... Mais que les vérités cachées ne débordent pas, que la Vérité ne se rue pas sur nous! la Vérité engloutirait notre société d'un coup...

Et ce que je vous dis de la Vérité, je vous le dis de la Justice, je vous le dis de la Liberté. Essayez donc un peu de la Justice qui mettrait chacun à sa place, qui briserait tous les faux contrats, qui bouleverserait toutes les fortunes en recherchant les origines, qui ferait rendre gorge à toutes les usurpations, qui ferait sauter tout *l'échafaudage de vos lois et de votre droit.*

Et essayez donc un peu de la Liberté.... qu'on soit libre un jour, seulement! voyons, un jour, en Europe, sans magistrats, sans soldats, sans geôliers, sans bourreaux, sans forces compressives enfin! un seul jour ainsi, et l'Europe est à sac... Nous préserve Dieu, vous dis-je, de la Justice, de la Vérité, de la Liberté... Ou, si cette infâme Civilisation devait durer, ce serait mon vœu et ma prière: Que Dieu plutôt les lâche sur la terre, ces trois Puissances plus terribles que la Peste, la Guerre et la Famine; qu'il livre le monde à ces trois Anges exterminateurs, et qu'ils en finissent...

Je voulais donc vous dire que c'est une chose très-juste que de juger les raisins de bons fruits et de vouloir multiplier ces fruits; mais que c'est une chose très-folle que de prétendre récolter des raisins sur les ronces. Si vous voulez des raisins, qui sont les fruits des vignes, plantez des vignes. Si vous voulez la vérité, la liberté, la justice, qui sont les fruits de l'harmonie sociale, semez l'harmonie sociale. Votre société pousse l'injustice, l'oppression, la fraude, comme les ronces poussent les épines. C'est sa nature. — Ouvrez donc les yeux, vous qui avez des yeux et qui ne voyez pas. Depuis assez longtemps, certes, l'expérience se fait et le

spectacle dure. Si moins épaisse était la cataracte des intelligences, n'aurait-on pas, depuis longtemps, jugé une société qui ne comporte ni la Liberté, ni la Justice, ni la Vérité? — La Vérité est la *pierre de touche* à essayer un ordre social. Tout ordre qui n'est pas compatible avec la Vérité, est un ordre faux. Qui peut nier cela?... qui?.... Tout le monde, hélas! en ce prodigieux siècle de bon sens et de lumières.

Les uns disent : voici des principes bons, justes, incontestables ; donc il faut les appliquer à la société. — Et les voilà à l'œuvre pour forcer l'application, qui avec des préceptes moraux, qui avec des dogmes idéologiques, qui par l'action, qui par la parole. En vue de la bonne fin qu'ils se proposent, ils tailleront dans la constitution politique qui n'en peut mais, et dans la constitution de l'homme aussi: quant à la constitution sociale, qui engendre tout le mal, qui engendre les mauvaises constitutions politiques elles-mêmes, qui est cause première, source ou racine, oh! n'ayez peur que seulement ils la suspectent!

Aux principes idéologiques et logiques, aux vérités abstraites et de raison, les autres répondent par la *négation* de la raison, par la soumission de l'intelligence à la foi, — *credo quia absurdum*, — par la soumission de la volonté au droit divin, droit d'invention humaine s'il en fut jamais; enfin, par toutes sortes de choses intellectuellement honteuses.

D'autres encore soutiennent que les principes sont justes, vrais, bons, *mais qu'il est de la nature des choses* qu'aucun principe ne peut et ne doit être poussé jusqu'au bout; qu'une théorie peut être excellente, mais que la pratique absolue d'une théorie excellente doit être inévitablement mauvaise, que sais-je?... — Oh! ici surtout, honte et trois fois honte! C'est donc *de la nature des choses*, que la justice ne soit pas juste jusqu'au bout, que la vérité ne soit pas vraie jusqu'au bout; que tel principe, très-juste et très-vrai, cessera peu à peu

d'être vrai et juste, à mesure que vous le pousserez à ses dernières conséquences!

Si bien qu'acceptant un milieu social essentiellement faux et s'y débattant avec les principes et les applications, tous les partis politiques et moralistiques, toutes les sectes philosophiques et religieuses, enfermés dans un grand cercle vicieux, sont comme dans un cirque des animaux de toutes races réunis, jouant des pieds et des mains, des griffes et des dents, et faisant depuis longtemps un grand bruit. — Et ils y restent.

Il y a le Principe, et le Milieu dans lequel le principe doit être appliqué.

Si l'application du Principe au Milieu donne une dissonance, concluez que le Milieu, ou le Principe, ou tous les deux, sont faux. Et si le Principe est fondé en raison et clair à l'intelligence, concluez que c'est le Milieu qui est faux.

Et quand vous pensez, et que vous êtes face à face avec un Principe pour le juger en lui-même, poussez-le à ses dernières conséquences, et concluez hardiment à vrai ou à faux d'après le résultat. —Honni soit qui le nie, la Vérité est vraie jusqu'au bout.

Ces trois sophismes que j'ai dit, 1° l'application violente des vérités abstraites et de raison, des lois de justice, à un milieu faux; 2° la négation de la raison humaine dévorée par la *grâce de Dieu*, ou plutôt par ceux qui s'en coiffent; 3° la théorie de la vérité *vraie jusqu'à un certain point*, à la disposition des convenances; ces trois sophismes sont les trois têtes de chapitre sous lesquelles on peut classer toutes les erreurs de ce basmonde. Vous les retrouvez dans tous les temps et dans tous les lieux, combattant ensemble, chacun ayant ses hauts et ses bas, chantant le progrès et le triomphe des saines doctrines quand il est vainqueur. Les trois partis d'aujourd'hui, Républicain, Légitimiste, Juste-Milieu, ne

sont-ils pas ces trois sophismes incarnés et vivants, ces trois sophismes en chair et en os, s'insultant réciproquement chaque matin dans leurs journaux, et chacun prouvant fort bien la vanité des deux autres? Cette incarnation, je le répète, est de l'histoire ancienne. L'humanité ne s'est assimilé jusqu'ici que ces trois sophismes sociaux. Elle n'a pas pris, dans cet ordre, d'autre nourriture; — aussi n'est-ce guère merveille qu'elle soit si souffreteuse, si piteuse et si maigre.

§ III.

Le contrat social n'est pas de ma façon,
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
ALFRED DE MUSSET.

L'important serait d'avoir des pétards et des nez de carton.
ALFRED DE MUSSET.

Prenez mon ours.
ODRY.

Revenons à l'élection politique, qui a amené cette digression; examinons un peu ce qu'on en peut tirer en restant dans le milieu civilisé.

N'est-il pas clair, en principe, et évident pour tout homme de bonne foi, que le droit de concourir à la formation des lois qui régissent *tous les citoyens*, ne peut pas, sans insulter la justice, être retiré à l'immense majorité des citoyens, à un seul citoyen même, sous prétexte qu'ils ne paient pas assez d'impositions, ou sous tout autre prétexte que vous voudrez dire? Entre ce droit et une cote d'imposition, quel rapport y a-t-il? Des lois faites sans le consentement de mon voisin, de vous, de moi, nous obligent-elles, vous, mon voisin et moi? Des décisions prises par je ne sais qui, des conventions écrites par quelques-uns, par un grand nombre si vous voulez, peuvent-elles rien imposer, en bonne justice, à ceux qui sont restés en dehors des contrats, qui n'étaient pas là, dont on n'avait pas l'aveu pour contracter, qu'on a repoussés du pied? Il est cer-

tain et très-certain qu'il n'y a pas plus de raison pour obéir à des lois ainsi faites, pour respecter leur autorité, que pour obéir et porter respect à quelque *Pouvoir de fait* que ce soit; que toutes les belles théories de légalité, de devoir, d'obéissance aux lois sacrées du pays, que l'on prêche aux peuples et que les peuples croient sur parole, ne sont que des sornettes, employées, conjointement avec les garnisaires et les gendarmes, pour faire marcher droit le troupeau et le contenir; qu'enfin, tout homme qui pense librement, quand bien même il conforme sa conduite aux lois, les méprise, ces lois sacrées, et tout le charlatanisme de leur baptême. — En toute évidence, pour qu'une loi fût obligatoire, pour qu'elle fût *devoir*, il faudrait au moins qu'elle fût consentie. Bien.

Donc il faut le suffrage universel! entends-je dire à mes côtés.—Le suffrage universel? eh bien! la loi sortie du suffrage universel recueilli dans la société actuelle, ne serait pas plus légitime que celle du monopole électoral, comme vous dites : non, pas plus légitime, en vérité; car les dix-neuf vingtièmes des populations qui voteraient aujourd'hui, seraient incapables de donner le moindre mandat en connaissance de cause; elles ne comprendraient seulement pas la valeur de leur droit; elles ne sauraient pas ce qu'elles feraient en votant! Oui, vos populations en sont là, qu'elles sont incapables de *contracter*. Elles sont frappées d'imbécillité politique! et, qui plus est, elles vous donneraient la plus belle collection de droits politiques possible pour un sac de pommes de terre, ou une paire de sabots..... Quelle obligation, quelle légitimité légale pourrait donc en sortir, du suffrage universel? — Et puis, vous auriez de bien meilleures lois en recueillant toutes les voix ignorantes et stupides des masses? vous consolideriez bien l'Etat, en acceptant le suffrage de tous ceux qui veulent, ou à qui on ferait si facilement vouloir le renversement, je ne dirai pas de l'ordre de choses, mais du désordre

de choses actuel, qui veulent mettre le désordre dans le désordre, multiplier le désordre par lui-même? *Bravo*, le suffrage universel!

D'autres s'approchent et disent: « Nous ne voulons » ni le monopole de l'argent, ni le suffrage universel. » Nous consentons à *imposer* des lois aux populations » sans les consulter; mais nous voulons de bonnes lois. » En conséquence, nous réglerons l'élection sur la *com-* » *pétence politique*. C'est aujourd'hui l'opinion des » hommes éclairés et honnêtes; il n'y a que les égoïstes » ou les perturbateurs qui puissent se refuser, etc.» — Bon! va pour la tyrannie de lois faites par les compétents. Mais alors, les hommes éclairés et honnêtes, qui veulent priver de leurs droits politiques tous les incompétents, vont nous fournir un *moyen d'apprécier la compétence politique*. — J'attends le moyen.

Vraiment, le problème doit vous paraître difficile. Nous concevons bien, en effet, l'appréciation de la compétence en mathématiques, en chimie, en physique, en histoire naturelle, en agriculture, en mécanique, etc. Dans toutes ces branches d'industrie ou de savoir humains, il y a *un corps de doctrine*, et des hommes versés dans ces sciences ou ces industries peuvent sans doute apprécier le degré de mérite, de savoir, la compétence enfin d'un sujet en chacune de ces branches....

Mais, en politique, avez-vous une doctrine? voudriez-vous me dire sur quoi portera l'appréciation? qui examinera les candidats à la compétence politique? qui prononcera sur la compétence politique? Les juges seront-ils des docteurs de la république, ou de la légitimité, ou du juste-milieu, du tiers-parti, du quart-parti?..... et dans la république, les prendra-t-on chez les Montagnards, chez les Girondins, chez les Doctrinaires-Américains, chez..... chez..... chez....? Je n'en ferai pas l'énumération, puisque aujourd'hui, en 1835, il y a autant de doctrines et d'opinions que d'hommes. Voyons donc, les gens éclairés et honnêtes, qui ne voulez pas

qu'on fasse de la politique sans la savoir, avisez à asseoir la compétence politique sur quelque base solide. Au milieu de ces flots de sables mouvants, la compétence politique est à mourir de rire ! — Il y a un député philosophe, un des Civilisés les plus éclairés de la Chambre, sans contredit, qui est monté, l'année dernière, à la tribune (1), et qui a établi, déclaré et posé en termes clairs et précis, « que *ni le gouvernement, ni l'opposition, ni lui, ne savaient ce qu'il faut à la nation.* » On n'a jamais rien dit de mieux que cela à la Chambre, ni avant, ni depuis ; et aucun des honorables n'a démenti ce fait, en venant dire : *Messieurs, je vais vous apprendre ce qu'il faut au pays.....* Hommes éclairés et honnêtes, apportez donc votre *mètre* de la compétence politique.

En conscience, les journalistes et les beaux diseurs qui nous inondent de théories sur la compétence politique, sur le suffrage universel, ou sur la légitimité de l'élection à deux cents francs l'électeur, devraient au moins, — car il est des badauds qui s'y prennent, — prévenir leur monde par la déclaration du poëte :

> Ce que je dis est bon pour les buveurs de bière
> Qui cassent la bouteille après le premier verre.

En résumé, nous voyons que la Civilisation étant dans l'impossibilité de reconnaître les droits, ne peut pas, d'après sa propre logique, constituer un seul devoir. — Il y aurait bien d'autres choses encore à examiner ; mais il serait trop long de donner ici le fouet à toutes les sottes théories qui le méritent. Ici la critique ne peut qu'être indiquée. — Revenons à l'élection phalanstérienne.

---

(1) M. Jouffroy, dans la discussion de la loi sur ou plutôt contre les associations.

§ IV.

Quand on additionne les suffrages, le jugement n'a qu'une valeur arithmétique; quand on les pèse, il s'étend à l'ordre géométrique, en se composant, *et gravitate ferentis, et bonitate argumentorum.*

JEAN KEPPLER.

Dans le milieu phalanstérien, le principe de l'élection s'applique franchement, et l'élection confère des pouvoirs *légitimes*, parce qu'elle repose sur la *compétence proportionnelle composée*, doublement basée sur la capacité de l'électeur et sur son intérêt à l'ordre général. Examinons :

Compétence de capacité. 1° L'électeur appelé au scrutin pour décider du rang d'un candidat, est toujours éclairé sur l'objet de sa candidature, puisque chacun, de son propre consentement, n'exerce l'élection que dans les sphères de ses spécialités particulières, dans les Groupes et dans les Séries auxquels il est affilié. Un mathématicien n'est nommé que par des mathématiciens; un chimiste, par des chimistes; un agriculteur, par des agriculteurs; et ainsi dans toutes les fonctions, parfaitement nettes, tranchées, et distinctes les unes des autres, comme nous l'avons vu.

2° L'électeur éclairé sur les matières de la candidature, est éclairé aussi sur le mérite des candidats, puisque la valeur particulière de tout candidat lui a été révélée, non pas dans *un* examen et dans *un* concours, mais dans *cent* examens et *cent* concours successifs. Ce n'est pas seulement un échantillon de leur valeur que les candidats ont donné à leurs collègues qui les jugent; ils ont étalé devant eux leur valeur tout entière, manifestée par l'ensemble de leurs actes dans les Groupes et les Séries.

Le régime sériaire fournit d'ailleurs des garanties de justice et d'exactitude en surabondance; j'en vais citer une, entre autres, fort digne de remarque.

Il existe, parmi les hommes, des caractères naturellement dissonants, *antipathiques*. C'est un fait bien connu. La théorie estime, en terme moyen, le nombre de ces répulsions naturelles à vingt par individu au sein d'une Phalange de dix-huit cents personnes. C'est-à-dire que chaque habitant de la Phalange aurait à peu près vingt antipathiques dans la masse. Or, pourquoi l'Intelligence organisatrice, qui a eu en vue l'unité de l'action sociale, la formation des liens et des Accords, qui a mis au cœur de l'homme un si riche trésor d'affectivité, pourquoi cette intelligence créatrice a-t-elle semé quelques antipathies naturelles parmi les humains? pourquoi ces exceptions? pourquoi ces dissonances *obligées* dans le clavier des caractères? — Pourquoi? C'est que, s'il importe qu'il y ait Accord général et unité d'action dans le grand atelier humanitaire, il importe encore qu'il y ait, à tous les degrés des hiérarchies sociales, exacte et stricte justice. Or, si l'élément affectif présidait seul au choix des candidats, l'erreur pourrait être commise, car la générosité et l'affection sont souvent aveugles. Il fallait donc prendre une garantie contre cet effet; il fallait qu'un sentiment contraire, froid et taquin, vînt assister à l'examen, regarder de près, passer les concurrents à l'étamine, éplucher minutieusement les mérites. Il fallait une critique vive, alerte, pénétrante, n'omettant rien. Il fallait donc à chacun ses Antipathiques; car les Antipathiques sont merveilleusement aptes à la critique.

Donc, quand une nomination quelque peu importante doit s'agiter, les Antipathiques des concurrents sont officiellement appelés à donner leurs avis respectifs. Ceci est de coutume en Harmonie, où l'on ne prodigue pas, comme en Civilisation, des marques d'affection aux gens que l'on déteste. Ce qu'on honore avant tout en Harmonie, c'est la vérité : on y a ses Antipathiques avoués.

En donnant leur avis, les Antipathiques exagèrent les imperfections; sans nul doute ils grossissent les défauts;

mais ils ont tout observé, tout scruté, tout analysé au microscope ; ils ont signalé tous les points faibles à l'œil de la critique bienveillante. Vous avez dans la conversation des femmes, quand elles en sont sur le chapitre d'une rivale, la preuve de l'habileté des Antipathiques à saisir toute défectuosité. — Leur rôle, cela va sans dire, est borné à la critique. Le jugement ne vient pas d'eux. — Les Sympathiques disent le pour, les Antipathiques, le contre : la masse prononce.

Cette importante fonction sociale des Antipathies naturelles est une des éclatantes preuves que le mécanicien qui a organisé l'homme en a bien exactement calculé tous les ressorts et pondéré toutes les forces ! — On dit qu'un ancien, après avoir exposé les secrets de l'organisme physiologique de l'homme, s'écria, plein d'enthousiasme et de religiosité vraie : « Je viens de » chanter un hymne à la gloire de Dieu. » Certes, il a chanté aussi un hymne à la gloire de Dieu, celui qui nous a exposé les merveilles méconnues de l'âme, et qui nous a appris que les dissonances elles-mêmes avaient leur raison d'être et leur harmonique emploi dans le jeu de la Destinée vraie ! Il faut comprendre qu'il possède la SCIENCE, celui qui nous révèle l'effet utile de tous les ressorts de l'économie passionnelle, et nous ouvre ainsi la voie du bonheur général.

Le jour qui tombe sur le mérite de chacun, dans le régime sériaire, est donc tel, — nous concluons de tout ce qui précède, — que les plus faibles vues en apprécient facilement le degré. Dès-lors, il est tout-à-fait impossible que la *résultante* des opinions de *tous* les électeurs soit erronée.

Maintenant que nous avons montré comment l'électeur phalanstérien *sait* ce qui est juste, prouvons qu'il a intérêt à *faire* ce qui est juste.

Compétence d'intérêt. C'est une chose évidente

qu'une Phalange sera d'autant plus prospère et florissante, que ses manœuvres de toute espèce seront exécutées de la manière la plus parfaite. — La supériorité de richesse et d'éclat sera, toutes choses égales d'ailleurs, pour celles où tous les genres de Talent et de Travail seront le mieux reconnus, encouragés, honorés, récompensés. Il importe donc à la Phalange d'avoir les plus experts agronomes à la tête de ses cultures, les plus habiles mécaniciens dans ses fabriques, les plus habiles administrateurs à ses affaires, les plus savants professeurs pour son enseignement, etc. Or, tous les habitants étant sociétaires, immédiatement intéressés à la prospérité générale, dont chacun est copartageant, les affaires de la Phalange étant ainsi par le fait les affaires individuelles de tout le monde, et chacun désirant naturellement voir ses affaires aller le mieux possible, il est de toute évidence que, dans le milieu sociétaire, l'intérêt individuel lui-même dispose et tourne l'esprit à la justice. — Ceci doit sembler bizarre aux Civilisés.

Le Groupe a d'ailleurs, ainsi que je l'ai remarqué déjà, un intérêt d'amour-propre et d'esprit corporatif à la fois, qui l'*obligent* à apprécier équitablement; car un Groupe mal dirigé ne pourrait pas tenir campagne dans les luttes et les rivalités des Séries. Il serait criblé de toutes parts et déserté par ses meilleurs soldats, qui passeraient bien vite à l'ennemi.

La compétence se trouve donc assise ici en MODE COMPOSÉ, et sur la *capacité spéciale*, et sur *l'intérêt formel* de l'électeur; de telle sorte qu'en supposant les Harmoniens, — qui seront des hommes justes, — encore cent fois plus imbus de présomption personnelle, cent fois, plus aveuglés par la vanité que ne le sont les Civilisés, en supposant que chacun commençât par s'appliquer à soi-même le bulletin le plus élevé, il resterait vrai que les bulletins postérieurs étant donnés par la masse sui-

vant l'ordre des capacités, le résultat de l'élection n'en serait pas moins conforme à la justice ! L'amour propre individuel, quelque déraisonnable qu'on le supposât, serait donc rigoureusement paralysé, même dans le cas le plus défavorable ; car le plus fort bulletin que chacun s'administrerait, serait un *terme commun* à tous les membres de l'équation et disparaîtrait du calcul.

§ V.

Faire que l'ordre vienne des choses et non pas des hommes. Bacon.

D'après ce que nous venons de dire on peut reconnaître que la justice repose, dans le mécanisme sériaire, sur une DOUBLE GARANTIE, GARANTIE INTÉRIEURE et GARANTIE EXTÉRIEURE.

La GARANTIE INTÉRIEURE se tire de la *quadruple compétence*, de la *compétence bi-composée* des votans, qui, en effet, sont compétents sur les matières du jugement, comme sur le mérite des candidats, et compétents en outre de par l'intérêt personnel et de par l'intérêt corporatif.

La GARANTIE EXTÉRIEURE provient du contrôle régulier exercé sur les jugements d'un Groupe ou d'une Série par les Séries et les Groupes voisins.

Ce dernier effet mérite d'être spécialement remarqué. Les affaires particulières d'un Groupe, d'une Série, d'une branche quelconque, sont réglées par ses propres fonctionnaires. Eux seuls y ont un droit d'intervention directe. Ceci est incontestable, c'est de principe et accepté par tout le monde, car personne ne serait disposé à ouvrir à l'intrusion ses Séries. Pourtant la liaison et la solidarité des parties dans la Phalange est telle, que la mauvaise gestion d'une branche com-

promettrait plus ou moins les intérêts de l'ensemble. — Donc il est juste que le milieu ambiant ait une action sur chacune des parties.

Eh bien! cette action du milieu ambiant, qui ne peut pas être une intervention directe au scrutin, gît précisément dans l'influence du contrôle externe exercé par les Groupes et les Séries les uns sur les autres. — Le Groupe ou la Série nomme; les autres critiquent, blâment ou approuvent. — A l'intérieur, l'élection; à l'extérieur, la sanction de l'opinion publique. En face du pouvoir d'exécution, la responsabilité.

N'oublions pas d'ajouter que la puissance élective est proportionnelle pour chacun, en chaque branche, à sa capacité reconnue et constatée dans cette branche. Cette influence proportionnelle est un fait de nature qui va de soi-même et n'a pas besoin d'être développé ici. Naturellement l'opinion d'un homme consommé dans une spécialité fait plus autorité que celle d'un debutant, et vous ne donneriez pas à un néophyte une valeur égale, dans la pondération des votes, à la voix de celui qui l'enseigne et le guide.

Lors donc qu'un candidat aura passé à l'étamine de ses Antipathiques, qu'il aura été nommé par ses concurrents eux-mêmes, par des collègues qui se voient mutuellement à l'œuvre; que le choix aura été approuvé par la critique extérieure des rivaux, confirmé par l'adhésion des alliés, ratifié par l'opinion publique régularisée dans les Séries et formée en un grand Jury souverainement intéresse à la justice, croyez-vous que le choix ne sera pas strictement et mathématiquement bon et juste?

Je veux encore aller plus loin, et dire mieux que tout cela; je veux dire que tout sujet qui, dans les Séries, ne serait pas à la hauteur de son grade, offrirait spontanément sa démission tout de suite. En pareille position en effet, dans un pareil milieu, personne ne tiendrait deux jours sous le feu croisé dont il serait le point de mire. Ce serait la position la plus fausse et la plus mal-

heureuse pour vous que d'avoir le grade, et qu'on vit à à côté de vous, au-dessous de vous, en rang inférieur, un homme qui vous surpasserait en mérite, qui en donnerait chaque jour la preuve publique à vous, aux autres, à tous. Vous le prieriez bien vite de prendre votre place."

Les principes que nous venons d'émettre sont susceptibles d'être exécutés par cent procédés pratiques différents, dans l'examen desquels il n'est pas ici de notre objet d'entrer. Nous dirons seulement que les opérations électorales, qui coûtent chez nous tant de dérangements, de dépenses et de temps, se réduisent à fort peu de chose dans la combinaison sociétaire, — fussent même les grandes opérations où toutes les Phalanges du Globe sont appelées à prononcer.

Il est entendu en outre, que les principes précédents s'appliquent non-seulement aux choix des candidats en toute fonction et en tout degré des hiérarchies sociales, depuis la Phalange jusqu'au Globe entier, mais qu'ils fournissent encore le moyen précis de donner, sur quelque objet qu'on veuille le faire, l'expression de la volonté des masses compétentes et intéressées.

La question que nous venons de traiter prête à de grands développements que nous aborderons à un point de vue plus général et plus élevé dans une autre ouvrage. Terminons ce chapitre par sa conclusion spéciale, savoir :

Que le Régime sériaire possède inconstestablement l'inappréciable faculté de mesurer le mérite, de jauger le talent et la puissance de travail de chaque individu en chaque fonction ou série dans les rangs de laquelle il est enrôlé. De telle sorte que la valeur relative de chacun, en toute fonction est exactement représentée par un grade ou par un nombre proportionnel.

Le problème de la Répartition au *prorata* du TRAVAIL et du TALENT, n'est donc plus qu'une pure question d'arithmétique. Il n'offre pas plus de difficulté désormais que la rétribution proportionnelle au CAPITAL, que tout le monde connaît, et qui se pratique aujourd'hui dans toutes les Sociétés par actions, ou autres, pour la distribution des bénéfices aux sociétaires. Cet effrayant paradoxe de justice distributive n'est plus qu'un jeu d'enfant, une affaire de simple comptabilité ; c'est tout simplement l'application de la *Règle de société* aux titres numériques de chacun, en Travail et en Talent, déterminés aussi exactement qu'en Capital. Il est évident en effet que votre puissance de Travail ou de Talent étant cotée dans une fonction quelconque, il suffira de la multiplier par le nombre d'heures pendant lesquelles vous aurez travaillé pour avoir votre titre numérique, pour savoir ce que vous avez fourni en Travail et en Talent dans cette fonction.

NOTE RR. (2e édition.)

Si le lecteur veut se reporter à la note R (p. 192, 1er vol.), où la formule mathématique de la Répartition naturelle et intégrale est donnée, il verra que, la part individuelle de chacun étant représentée par la formule

$$p = Q\frac{c}{C} + R\frac{t}{T} + S\frac{\theta}{\vartheta},$$

il résulte des explications du dernier chapitre que les valeurs des coefficients particuliers t et θ du Travail et du Talent de chaque sociétaire sont aussi rigoureusement connues que la valeur c de son Capital.

Aux débuts de l'organisation des Phalanstères, on fixera dans les *Actes de société* qui constitueront les contrats de fondation des Phalanges les parts générales respectives Q, R, S du Capital, du Travail et du Talent dans ces Associations. On fera à cet égard telles combinaisons qui paraîtront justes et convenables. Tous les projets d'Associations entre travailleurs ou entre ouvriers et patrons, qui se font aujourd'hui, contiennent leur clause à ce sujet. Celle qui nous paraît généralement la plus équitable et la meilleure, consiste dans les dispositions suivantes :

1° Détermination, par un Conseil, des *minimums proportionnels* c'est-à-dire des salaires et traitements à offrir aux ouvriers et employés de tous grades ;

2° Fixation d'un *minimum* de rétribution du capital engagé, c'est-à-dire du taux de l'*intérêt* ;

3° Répartition des *bénéfices* à chacun, *au marc le franc*, de ce qu'il a reçu, soit à titre d'émolument ou de salaire, soit à titre d'intérêt.

L'équité de cette combinaison, qui n'est autre chose, en principe, que l'expression même de l'idée de l'Association, est bien facile à saisir.

Supposons en effet qu'il s'agisse de fonder une entreprise quelconque pour laquelle il faut des fonds et du travail.

J'ai vingt mille francs ;

Vous avez vos bras.

Si l'on nous offre par an, à moi, 1,000 fr. pour le loyer de mon capital, à vous mille francs pour le loyer de vos bras, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que, pour l'entreprise, il y a équivalence entre votre concours et le mien. Il sera donc juste que nous ayons chacun la même part dans les *bénéfices*. — Et notez encore que je suis avantagé si mon capital est bien hypothéqué dans l'affaire ; car votre capital bras ou travail, perd tous les jours, — chaque heure vous rapprochant de sa fin, — tandis que mes vingt mille francs ne s'usent pas.

Les salariés et employés doivent donc généralement entrer dans la répartition des bénéfices pour une part au moins proportionnelle aux salaires et émoluments qu'ils ont reçus, et les capitaux pour une part proportionnelle à l'intérêt qui leur a été servi.

On conçoit cependant qu'il peut être juste et nécessaire, dans une affaire où le capital courrait de grandes chances de perte, de lui ménager de plus grands bénéfices ; sans cela, il ne viendrait pas à l'entreprise. Dans telle autre, par la même considération, il faudrait accroître les gains du travail en raison des difficultés de la fonction, des dangers que court la santé ou la vie du travailleur, etc., etc. Mais la perfection, en fait de Répartition, ne peut pas être obtenue dans les Associations imparfaites, isolées et grossières que l'on tente aujourd'hui de toutes parts. Toutefois ce que nous venons de dire suffit pour démontrer sans réplique que, dès le début d'une fondation phalanstérienne, on établira très-facilement une Répartition déjà extrêmement satisfaisante.

Nous pouvons donc dire, sans aller plus loin, que pour l'application, pour la transition, pour les premières Phalanges à fonder, ce grand problème est complètement résolu, tous les coefficients, c, t, θ et Q, R, S, à déterminer dans l'équation pour avoir la part totale p de chacun étant rigoureusement connus.

Au reste nous pouvons, d'un mot, donner la clef de la solution du problème supérieur et complet de la Répartition harmonique. D'un seul mot, le voici :

Supposons le Budget de Répartition dressé d'après les règles précédentes, au début d'une Phalange. Dès que l'organisation sera complète, que tous les rouages marcheront librement, que les sociétaires commenceront à vivre des mœurs du régime nouveau, on s'apercevra bientôt que telle fonction *attire trop*, que telle autre attire *trop peu*.

Or, il est évidemment de l'intérêt de tous, pauvres ou riches, actionnaires de différents degrés ou travailleurs encore non actionnaires, que la machine marche le mieux possible, que l'équilibre le plus parfait s'établisse entre tous les organes.

D'un accord unanime donc, on reconnaîtra qu'il convient d'accroître, dans des proportions convenables, les avantages des services qui n'attirent pas assez, de diminuer ceux des fonctions qui attirent trop.

Il résulte de ce principe incontestable que la Phalange modifiera elle-même chaque année, sur le rapport et sur les propositions de la Régence, en Assemblée générale de tous les sociétaires, les coefficients de Répartition, c'est-à-dire les valeurs générales de Q, R, S, et les valeurs spéciales de t et de θ dans chaque branche d'industrie où elle trouvera bon de le faire.

Rien n'est plus facile à comprendre que le théorème exposé dans cette Note, et quiconque l'aura compris reconnaîtra que cette difficulté, qui paraît insoluble, de la Répartition proportionnelle au Travail et au Talent en toute fonction, aussi bien qu'au Capital, se résout avec une merveilleuse aisance. Il y a plus, c'est que non-seulement la solution coule de source et va d'elle-même, mais son système offre encore un admirable moyen de direction, d'équilibre, de distribution et de gouvernement des forces vives de la masse associée, par elle-même et sans gêner la liberté de personne, sans imposer quoi que ce soit à quiconque ! Je livre cette dernière considération au lecteur, et s'il a quelque portée d'esprit, je l'invite à la prendre en méditation.

CHAPITRE TROISIÈME.

Équilibre de Concorde générale, par l'engrenage des Séries.

Absorption des rivalités et antipathies collectives de chaque masse, par accord individuel des sectaires dans divers groupes et corporations;
Absorption des rivalités et antipathies individuelles de chacun, par ralliement en divers groupes et corporations, où les goûts coïncideront avec l'antipathique, et substitueront plusieurs affections accidentelles à une antipathie naturelle.

Ch. Fourier.

§ I.

Amicitias animat harmonica contemperatio.

J. Kepler. (*Introduction*)

Nous venons de montrer comment se régularisent et se généralisent, au sein du régime sériaire, les effets si remarquables de justice distributive que nous manifestent, en tout pays, les approximations de ce régime, auxquelles arrivent les enfants, en suivant l'impulsion naturelle, dans l'organisation confuse de leurs jeux. Jetons maintenant un coup-d'œil sur la généralisation des effets de ralliement et de concorde dont ces mêmes jeux nous ont offert des germes et quelques développements.

Si vous exposez à des gens comme il en est beaucoup qu'une des conditions de base du problème de l'Association, c'est de répartir proportionnellement au Capital, au Travail et au Talent, ils vous déclarent d'autorité, tout d'abord, qu'il est *impossible* d'obtenir un mode d'appréciation du Travail et du Talent. — Si vous parvenez à leur faire entrevoir que l'on peut obtenir cette appréciation et comment, les voilà qui vous déclarent, d'autorité encore, que ce seront alors d'effroyables hos-

tilités entre les concurrents, entre les Groupes rivaux et les Séries rivales, et tout de suite ils vous évoquent les discordes, les guerres, les trois furies du Tartare grec; et leurs torches flamboyantes, enfin, tout ce que vous savez sur l'histoire des rivalités humaines.

« Certainement, » disent ces hommes hâtés d'objecter, « certainement, quand la Rivalité se sera mise entre vos Groupes, ils n'auront plus ni cesse, ni repos; l'esprit de corps s'en mêlera, ils seront actionnés à l'œuvre, ils prendront l'œuvre à deux mains, ils s'acharneront au travail. Oh! vous aurez des prodiges de science, d'art, d'industrie! Oui, tout cela est incontestable..... malheureusement ils ne resteront pas huit jours sans se battre, et adieu alors votre mécanisme et tous ses prodiges! »

Voilà ce que l'on dit, voilà ce que disent les esprits superficiels et sans portée, qui ne peuvent pas embrasser et apprécier l'*ensemble* des faits qu'on leur présente, qui ne veulent voir qu'un seul fait, et qui tirent de ce fait qu'il faut placer dans le milieu sociétaire, les conséquences qui formeraient son cortège naturel en milieu civilisé. — Ils ne veulent pas tenir compte du nouveau milieu où jouent les forces anciennes!

Oui, certes, les Rivalités individuelles et corporatives et les concurrences portent le désordre dans votre Régime civilisé, morcelé et maudit, qui répand sur la terre tous les fléaux infernaux. Qui nie cela? Est-ce que nous l'ignorons? Ne vous faisons-nous pas un tableau assez foncé en couleurs de tous les vices inhérents à la concurrence insociétaire? Quelle simplicité est-ce donc de venir nous objecter les résultats de la concurrence mise en jeu dans le milieu faux dont nous avons produit la critique, quand il s'agit de la concurrence développée dans un tout autre milieu? — Parce qu'un enfant frappant à coups de poing sur le clavier d'un piano, vous ferait une musique d'enragé, seriez-vous admis à dire: il y a dans cet instrument des notes horriblement dissonan-

tes ; donc cet instrument ne produira jamais qu'un fracas odieux à l'oreille ? Eh ! non : écoutons le bon sens ; raisonnons dans l'hypothèse de l'Association et du fait sériaire ; tenons compte de ce fait, si nous voulons calculer la résultante des forces que ce fait combine...

Voyons ! vous craignez que les Groupes rivaux n'en viennent à de fâcheux débats, qu'ils ne se prennent au collet si ce sont des hommes, aux cheveux si ce sont des femmes ; sais-je ce que l'on ne dit pas ? — Allons, de bonne foi, examinons un peu la position et l'état des choses. Nous prononcerons après.

Tenez, je veux faire beau jeu à l'objection, je veux accumuler tout ce qui peut sembler le plus défavorable, je veux passer par la supposition la plus extrême : je veux prendre les deux Groupes les plus passionnés de la Phalange, deux fiers Groupes entre lesquels il y a rivalité plus active que ne nous en ont manifesté ces mémorables campagnes littéraires de la restauration, romantiques contre classiques, la barbe moyen-âge contre la perruque sacrée. Ces deux Groupes, voyez-vous, sont jaloux l'un de l'autre au délire, et, si vous le désirez, nous supposerons que vous et moi, enrôlés respectivement dans chacun de ces Goupes antagonistes, nous serions les deux natures les plus passionnées de la Phalange : deux Groupes composés de maniaques ; vous et moi, les maniaques les plus échevelés, engagés dans ces deux Groupes. C'est bien là certes le cas extrême en examen des concurrences corporatives.

Eh bien ! entre nos deux Groupes, entre leurs membres respectifs, entre vous et moi, y aura-t-il pour autant une rencontre ? — Une rencontre ? Oui, sans doute, il y aura entre nous une rencontre ! il y en aura mille... mais pas à la manière des Civilisés perfectibles et bêtes fauves, qui se mettent des balles de plomb dans la tête et des lames de fer dans le ventre. Oui, nous deux, qui à midi rivalisons corporativement dans deux Groupes émules, nous allons nous rencontrer à deux heures peut-

être, ce soir, demain, vingt fois la semaine, cent fois le mois, dans des Groupes où nous sommes frères d'armes, où nous avons épousé les mêmes querelles, où nous servons sous le même drapeau.

Et je vous prie d'observer que plus nous possédons de puissance passionnelle, plus notre nature est ardente, plus nous sommes gens à prendre vivement fait et cause pour les fonctions auxquelles nous nous adonnons, plus nous sommes actifs à la rivalité, plus, en même temps, nous sommes riches en liens, en esprit corporatif, en Accords ; car vous sentez que le lien n'est jamais plus fort entre les membres du Groupe, que quand la Rivalité extérieure est plus puissante. L'action est égale à la réaction. Plus on rivalise à l'extérieur, plus à l'intérieur on serre les rangs. — Or, comme, par suite de la courte séance, de l'engrenage des Séries, de la migration des individus dans différents Groupes, et de leur rencontre dans nombre de Groupes amis ou alliés ; comme, par suite de ces combinaisons, les Rivalités sont purement corporatives et nullement individuelles ; et comme, aux plus fortes Rivalités corporatives des Groupes ou des Séries, correspondent au contraire les plus énergiques ralliements individuels dans les Groupes et dans les Séries, il résulte clairement et rigoureusement de là ce brillant, ce magnifique, ce merveilleux théorème :

Dans le régime des Séries, grâce aux courtes séances, grâce à l'engrenage général des Groupes par migrations et dispersion de leurs membres dans la masse, les Phalanges qui auront organisé les Rivalités les plus vives et les plus nombreuses, seront, toutes choses égales d'ailleurs, non seulement les plus fécondes en attrait industriel, les plus ardentes à tous travaux, mais encore celles où l'on verra éclater les plus vives sympathies, les plus fortes affections, où les sentiments généreux seront le plus énergiquement développés ; le dévouement à

la masse, le plus complet; l'ordre, le plus parfait:

Autrement dit:

Dans le milieu harmonien, les natures individuelles concourent d'autant plus énergiquement à la multiplication et à l'accroissement des forces sociales et des liens sociaux, à l'Accord général et supérieur, à l'ordre, à l'Unité collective, qu'elles sont plus riches en Discords et en facultés d'antagonisme!

§ II.

Toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies, très-méthodiquement réglée, — et très-pénétrable au génie. Ch. Fourier.

La musique, c'est l'association par excellence. G. Sand.

Voilà donc changées en éléments de prospérité, de bon ordre, d'harmonie sociale, ces natures cabalistiques, ces caractères à facultés antagonistes, qui font de si beaux dégâts au sein du système actuel, soit qu'ils jouent dans le ménage et la vie privée, soit qu'ils jouent dans le gouvernement et la vie publique! Et, en vérité, le souverain Ordonnateur les aurait-ils créées, ces actives et puissantes facultés, s'il ne leur eût été donné de ne produire que les désordres et les fatales haines? — Une harpe qui n'aurait que les cordes *ut*, *mi*, *sol*, notes toutes à la consonnance, et qui manquerait ainsi des dissonances de la harpe à douze sons de gamme, serait-elle aussi riche, aussi capable d'harmonie que cette dernière? Non, non sans doute. Ne nous plaignons donc pas des richesses de notre nature, et avisons à les employer à notre bonheur.

Ah! vous craigniez que les Groupes d'une Phalange

n'en vinssent aux mains? — Mais vous n'aviez donc pas réfléchi encore que, dans ce Groupe qui fait à cette heure du jour Rivalité avec celui où vous êtes, se trouvent vos amis, votre frère, votre père, votre enfant, votre femme ou votre maîtresse.... des êtres enfin avec qui vous avez contracté mille liens passionnés, mille affections corporatives, échangé mille bonheurs?

Et puis encore vous n'aviez pas réfléchi que ces Groupes, qui rivalisent si ardemment entre eux, sont affiliés à la même Série. Ce sont des compagnies du même régiment. Elles ont un drapeau commun. Ces rivales sont sœurs et bonnes sœurs.

Et toutes ces Séries, et tous ces Groupes, ne sont-ils pas associés dans la Phalange? tous ne sont-ils pas du même corps d'armée? S'ils sont travaillés par d'ardentes émulations, s'ils ont intérêt d'amour-propre et d'honneur à se surpasser les uns les autres, ne sont-ils pas reliés et absorbés tous dans l'intérêt général, dans l'intérêt de la Phalange, *qui est l'intérêt personnel et direct de tous*, — à ne parler qu'intérêt?

Trois Groupes contigus dans l'échelle de la Série travaillent, perfectionnent, raffinent à l'envi : mais il ne convient nullement à chacun des trois que les deux autres manœuvrent mal et périclitent; car cela compromettrait l'aile de Série dans la coalition de laquelle ils sont unis contre une autre aile; cela compromettrait la Série elle-même, dont ils ont tous l'honneur à défendre; cela mettrait même immédiatement en danger le Groupe vainqueur, privé de son mécanisme de Rivalités par défaut ou mauvaises manœuvres des voisins dans le clavier de la Série. — Il est de l'intérêt de chaque note d'être juste, pleine, sonore et bien vibrante; mais il n'est pas de son intérêt que la note voisine soit fausse, étouffée ou criarde. Supposez que Petzold pût facturer un piano dont les touches fussent intelligentes : croyez-vous que la touche *ré*, qui discorde avec les touches *ut dièze* et *ré dièze*, ses voisines, désirerait que l'*ut dièze* et le *ré*

dièze se brisassent? Non, non, non; car elle serait la première à y perdre.

Il en est de même des Groupes dans la Série, et des Séries dans la Phalange. Pour fiers rivaux et ardents émules en sciences, en arts, en toute industrie, que soient les Séries et les Groupes, tous sont intéressés au succès les uns des autres. Plus brillants et prospères seront les résultats fournis par chacun des Groupes, plus la richesse générale augmentera, plus abondante sera la moisson commune, et plus forte, par conséquent, la récolte individuelle de chacun. — Ici donc on ne rivalise que pour bien faire, pour mieux faire, pour parfaire. Est-ce que tous les intérêts individuels convergents au grand foyer sociétaire, toutes les affections individuelles concourant au lien unitaire, n'entraînent pas toutes choses à l'harmonie? Est-ce que, en pareil milieu, le ton ne proscrit pas comme incongruité honnie et déshonorante, l'ombre même d'une querelle? — D'aigres disputes, des rixes dans un pareil milieu, quand tous les intérêts humains font voile de conserve! Allons, vous n'y pensez pas; vous transportez en Harmonie de tristes fruits de Civilisation; vous attribuez au beau figuier les rudes et déchirantes épines des ronces. Oh! en Civilisation, à la bonne heure, parlez-moi d'aigres disputes, de rixes et de guerres... C'est leur terrain! L'opposition radicale, directe, tranchée, des intérêts et des passions, y développe une férocité d'égoïsme à laquelle l'avenir croira plus difficilement sans doute que les Civilisés ne peuvent croire à l'Accord unitaire, au concert affectueux de l'avenir. Cela est forcé. Ayez, au lieu d'intérêts opposés, des intérêts convergents; au lieu du Morcellement, l'Association; au lieu de l'anarchie civilisée, l'organisation sériaire, et vous verrez bientôt que l'homme n'est pas né pour haïr son frère.

Eh bien! pourtant, ils ont préféré décréter que l'homme est essentiellement hostile à l'homme, que la guerre est d'essence humaine; ils ont mieux aimé faire

un dogme de cette brutale et stupide impiété et mettre ainsi le mal sur le compte de la nature de l'homme et de la volonté du Créateur, que de suspecter leur milieu social!—Que le vulgaire des hommes, par habitude du mal et par effet de désespoir, accepte cette idée, à la bonne heure : mais qu'en 1827 ou 28, un sophiste (1), prétendant au rôle de soleil intellectuel de l'humanité, et parlant Dieu, âme, harmonie universelle, s'en vienne étayer ce dogme monstrueux d'une ambitieuse théorie; qu'il jouisse d'un succès de vogue en produisant une sorte de science suprême qui apprend que la guerre est un fait fondamental, inhérent à la condition de l'humanité, nécessairement co-existant avec elle... ceci passe toute permission à laquelle ait droit un philosophe d'être absurde. Le vulgaire dit simplement : « Je crois qu'il y aura toujours des guerres parce qu'il y en a toujours eu jusqu'ici. » Le philosophe, lui, établit une théorie transcendentale pour prouver que cela doit être ainsi, et qu'il est philosophique qu'il en soit ainsi. — Avouons que les philosophes sont bien utiles à l'humanité qui les admire, et à l'état qui les paie!

En résumé, j'ai démontré mon théorème, savoir :

Qu'au sein d'une Phalange, il y a Accord général des Groupes et des Séries qui la composent, et que les Rivalités qui poussent énergiquement au travail et au raffinement en toutes fonctions, loin d'entraîner de fâcheux effets de désordre, concourent au contraire à créer les affections corporatives et resserrent le lien social en proportion de leur degré d'intensité ;

1° Parce que les corporations rivales sont toujours ralliées entre elles dans des lignes corporatives d'ordre supérieur, les Groupes dans la Série d'espèce, les Séries d'espèce dans la Série de genre, et ainsi de suite dans la Phalange : les

(1) M. Cousin, un philosophe très-fort, demandez à M. Thiers.

ralliements étant d'ailleurs d'autant plus énergiques que les Rivalités sont mieux nouées ;

2° Parce que les corporations rivales se composent de membres mobiles, engagés les uns les autres dans une foule d'Alliances et d'Accords de toutes sortes, d'autant plus puissants que les Rivalités, et par suite les esprits de corps, sont plus vigoureux ;

3° Parce qu'il est de l'intérêt immédiat de chaque corporation que son mécanisme de Rivalités internes et externes soit solidement établi ;

4° Parce que tous les membres de toutes les corporations de la Phalange étant co-associés, copartageants; la prospérité, la richesse et la gloire de la Phalange étant, pour chacun d'eux, un intérêt personnel et direct, chaque individu et chaque corporation désirent nécessairement le succès de toutes les opérations ;

5° Enfin, parce que la convergence générale des intérêts et des affections établit nécessairement un *Ton* qui entraîne tout élément d'activité au grand foyer d'Harmonie, et prévient jusqu'à l'idée même, inconnue dans les mœurs des populations phalanstériennes, de la querelle, de la rixe et de la guerre.

Sans entrer dans de plus grands détails, sans accumuler des preuves superflues sur la question de l'équilibre des rivalités corporatives et du Ralliement des Groupes et des Séries antagonistes, nous ferons remarquer que ce Ralliement puise sa force dans deux faits fondamentaux :

1° L'ASSOCIATION ou la COMBINAISON CONVERGENTE, qui réunit à un même centre supérieur tous les intérêts intimement liés et tous les amours-propres corporisés ;

2° L'ENGRENAGE et la MOBILITÉ des Groupes et des Séries, qui disperse chaque individualité dans une foule

de corporations différentes, et rattache par mille liens, les uns aux autres et à l'ensemble, les membres des corporations rivales.

A côté du jeu des Rivalités sociétaires, étudiez le jeu des Concurrences civilisées. Voyez, dans le milieu actuel, deux maisons en concurrence. Chacune tend à ruiner, écraser, anéantir l'autre. Menées, intrigues, dépréciation, manœuvres de toute espèce, avilissement du prix des produits, elles font tout pour réussir. Les Économistes imbécilles trouvent cela magnifique. Rien ne leur paraît plus admirable qu'un mécanisme industriel qui consomme chaque jour de monstrueux écrasements, entasse ruines sur ruines et où l'on voit à tout instant mille entreprises enfoncées et détruites par l'avènement d'une entreprise du même genre établie sur des capitaux et avec des moyens supérieurs. Comme ces désastres particuliers, comme ces forces usées, perdues, brisées, concourent puissamment à la prospérité de l'ensemble! Et puis, n'est-ce pas, comme en pareils coupe-gorges, les hommes doivent être bien disposés à s'entr'aimer! Quelle base bien calculée pour asseoir les affections générales et les sentiments sociaux!

Le Morcellement qui, opposant ainsi directement les intérêts et concentrant la Rivalité industrielle sur les individus, met forcément entre eux la haine, a le tort, en outre, de ne créer aucune Rivalité émulative entre les travailleurs. — Voici deux chefs de fabrique qui se haïssent à mort par effet de concurrence : les ouvriers des deux fabriques prennent-ils fait et cause, rivalisent-ils d'ardeur au travail pour faire triompher les produits de la fabrique où ils sont salariés? épousent-ils la querelle, eux qui n'épousent pas les bénéfices? — Pas le moins du monde. Ils se soucient et s'inquiètent peu du maître qui les paie au jour le jour. Chacun fait sa journée en travaillant le moins possible. Ils vont bien prendre à cœur la prospérité du maître qui les tond! Le plus

souvent ils le haïssent, — et, c'est fâcheux à dire, quelquefois ils n'ont pas tort.

Dans les Séries, au contraire, toute l'énergie de la Rivalité est pour chacun une cause d'ardentes émulations corporatives, de surexcitation industrielle, et nullement de désaffection. Développée entre des Groupes, la Rivalité n'a rien d'hostile pour les individus qu'elle unit, au contraire, par de puissants et nombreux liens.

Les Rivalités corporatives des Groupes et des Séries sont donc des Rivalités de bon aloi, entraînant au perfectionnement de toutes choses, au bien général, armées de critiques gaies, facétieuses, piquantes, variant de couleur suivant la nature des réunions, et susceptibles de tous les tons, depuis la galanterie chevaleresque des unes, jusqu'aux bouffonneries et aux franches charges des autres.

§ III.

L'état sociétaire, en donnant à une passion le plus vaste développement, l'essor en tout degré de gamme, est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des rallisments entre les classes les plus opposées. Ch. Fourier.

Que si vous avez étudié et bien compris ce qui précède, vous êtes à même de résoudre toute difficulté relative au jeu des Rivalités corporatives et des Ambitions individuelles dans le mécanisme industriel de la Phalange.

Si l'on vous objectait la possibilité de la discorde dans le sein du Groupe entre candidats concurrents, vous exposeriez comment, en tout cas, le Groupe en ferait promptement justice; combien un ressentiment personnel, en présence de la masse des juges naturels du mérite des candidats, serait ridicule d'abord, et ensuite étrange chez des êtres habitués à se mouvoir dans un régime de parfaite justice distributive, où eux-mêmes

sont appelés et habitués à rendre cette justice aux autres ; que pareils sentiments seraient du plus mauvais ton, dans des Groupes composés de gens qui se conviennent, qui se sont acceptés et choisis, qui sont unis entre eux par l'esprit de corps, par de vives passions, par les affections diverses dont le cœur humain est susceptible : vous montreriez enfin que tous les individus sont sociétaires d'intérêt et de cœur, et, surtout, vous développeriez le grand principe des Ralliements, *la multiplicité des chances, la surabondance des essors.* — Arrêtons-nous y un instant.

Le grand principe des équilibres en toute passion, c'est, en effet, *d'ouvrir une surabondance d'essors à chacune.* — La politesse, la gaîté, l'affection, viennent aux convives, et le sourire du bon vouloir court sur leurs lèvres, quand ils sont assis à une table somptueuse, et assurés d'un service aussi brillant pour le lendemain. — Les mêmes hommes se prennent en haine, si tous les jours ils ont à se disputer une chétive et insuffisante nourriture. Vous aurez beau prêcher des affamés et leur dire : « Modérez vôtre appétit. La faim, la soif, sont vos plus dangereux ennemis. Défiez-vous des convoitises de la nature, des faiblesses de la chair, de nature qui vous excite à manger les bons morceaux, » la faim, la soif et les faiblesses de la nature seront plus fortes que vous. Et quand la morale crie aux Civilisés, qui sont des affamés au propre et au figuré : « Modérez votre Ambition. L'amour des richesses et des grandeurs est votre plus dangereux ennemi. Défiez-vous de la nature qui vous excite à solliciter les bonnes places, » l'Ambition, l'amour des richesses et la nature sont, encore ici, plus forts que la morale. — Par Dieu ! vous en avez depuis assez longtemps de belles preuves.

Tant que vous restez dans le dénuement social, vous avez beau faire tomber à verse des prédications de vertu, pousser sur les hautes et basses terres des marées de

morale ; vos flots purificateurs ne roulent toujours que haines, conflits, guerres, lâchetés, trahisons, turpitudes de toute espèce, comme les profondes vagues du déluge ancien ne roulaient que des cadavres et des charognes.

Il vaut donc beaucoup mieux, pour établir l'Harmonie sociale, organiser un régime capable d'ouvrir à toute passion légitime, c'est-à-dire inoffensive dans son principe, une surabondance d'essors, que de continuer à prêcher l'abstinence, à moraliser, punir et damner les hommes qui, hors d'un pareil régime, seront toujours poussés au mal par la faim aussi bien que par l'Ambition, par l'Ambition aussi bien que par la faim.

Or, voyez que d'essors ouverts à tous et à chacun dans le régime sériaire. Sur tout objet de science, d'art, sur toute branche d'industrie et d'activité humaines, vous formez des Séries et des Groupes. Le Groupe, à lui seul, fournit autant de hiérarchies qu'il contient de sous-fonctions.—Celui-ci est chef de comptabilité; celui-là dirige les manœuvres de parade ; tel a la plus grande influence comme théoricien; tels autres se partagent le commandement des divers détails du travail, etc. Certes, il y a place pour tous les talents et toutes les prétentions. Ceux qui se sont trouvés dans des réunions où cette répartition des influences s'était accidentellement établie, y ont pu reconnaître que chacun, gouvernant dans les parties où il excelle, reçoit bienveillamment l'impulsion dans les parties où il a moins de valeur et peu de prétentions. On se flatte volontiers que l'objet où l'on réussit est le plus important, le plus glorieux... Tant mieux ! l'amour-propre est satisfait, désarmé, caressé même. C'est un échange de services, de bons procédés, de louanges flatteuses. On s'encourage, on s'excite, on s'exalte, on s'entraîne dans un concert d'affection. Il n'y pas là de place pour la haine. — Qu'on ne vienne pas, pour l'amour de Dieu ! faire objection ici à une vérité générale, par quelques misérables exceptions ob-

servées en milieu civilisé, c'est-à-dire dans un milieu faux et sur des hommes faussés...

Et puis, qu'est-ce que ces essors et ces voies de Ralliement offerts par le Groupe, à côté de ceux que vous présentent l'ensemble des Séries, — même sans sortir encore de la Phalange, sans parler de la nation et du Globe? Voyez l'effet du mécanisme de l'engrenage général des Séries : Ici, vous êtes mon supérieur, mon professeur, vous m'aidez, vous m'instruisez, vous me formez; je vous dois mes progrès dans des travaux que j'aime... Et tout à l'heure, dans une autre Série, où mon ancienne expérience m'a conquis de hauts grades et où vous ne faites que débuter peut-être, je vais vous rendre vos bonnes leçons avec zèle, reconnaissance et joie. Et ce sera toujours entre nous échange de gratitude, de soins, d'affection et de dévouement. Il y a plaisir à obéir et à applaudir, quand on y trouve garantie d'être soi-même à son tour obéi et applaudi. Ces heureuses et bienfaisantes combinaisons, dues aux INÉGALITÉS NATURELLES ET SOCIALES, se rencontrent mille et mille fois pour vous et pour moi, pour nous et pour tous.

Tout le secret de l'Harmonie est là, voyez-vous. Plus vous aurez d'INÉGALITÉS de fortunes, d'âges, de talents, de goûts, de caractères, voire de naissance; plus vous aurez établi de divisions et de subdivisions dans la masse; plus vous aurez nuancé de hiérarchies et combiné d'inégalités graduées en Séries; plus les notes de vos gammes seront nombreuses, et variés les timbres et les instruments de votre orchestre, plus brillantes seront alors les modulations, plus mélodieux et puissants les Accords, et ravissants les concerts! Je le repète, la graduation, l'engrenage et le libre jeu des Inégalités, voilà, avec l'Attraction pour force motrice, tout le secret de l'Harmonie sociale.

Ainsi la route est spacieuse, la carrière est large, les ambitions peuvent courir sans se coudoyer. Allez! allez!

il y a plus de fonctions que vous n'en pourrez remplir, plus d'honneurs que vous n'en pourriez porter, plus d'espace que vous n'en sauriez dévorer! Il y a trois millions de Phalanges; et, de chacune d'elles, partent des milliers de voies de fortune et de gloire, formant un réseau croisé sur le monde, réunissant leurs innombrables fils d'or et de soie au grand foyer de l'Unité-sphérique. Courage donc ne restez pas en route et courts d'haleine!... Accomplissez les tâches, faites vos preuves, gagnez toujours des palmes nouvelles. Cueillez et récoltez! En avant, en avant, les épis ne feront pas faute aux moissonneurs...

Vous voyez qu'il y a des distinctions sans nombre, des honneurs infinis, et que ces honneurs prodigués restent honorables, malgré leur multiplicité; car ils représentent fidèlement les droits et les mérites; car les rangs sont régulièrement hiérarchisés; car les décorations et les titres ont des significations claires, réelles, ce ne sont plus de ridicules mystifications, comme il en est tant aujourd'hui. Chaque distinction spéciale caractérise quelque chose qui a valeur sociale. Les rangs, les titres, les décorations ne sont plus, je vous le dis, fictions et vains noms : ce sont des étiquettes qui ne trompent pas, des signes vrais.

Or, vous comprenez qu'alors loin de modérer les Ambitions, on les active, qu'on les agace, qu'on les fouette. Plus il y aura d'Ambitions en jeu, plus il y aura de forces déployées et employées. Voyez seulement à l'armée si déjà on ne trouve pas avantage à stimuler les hommes par l'appât des avancements.... Et puis, aux Phalanges, les ligues ambitieuses sont des moyens d'Accord et de Ralliement. Les inégalités et les contrastes font circuler les affections, échangent les bons offices, cimentent les dévouements passionnés des uns aux autres, de tous à la masse.

§. IV.

Ils disent que le malheur est la destinée du genre humain, que la vie est un temps d'épreuves, d'expiations.... puis, quand on leur demande quel est donc ce grand crime qu'il faut que l'homme expie, ils répondent que c'est mystère.....

Vos philosophes ne disent-ils pas aussi que l'homme est le roi de la création? — C'est un roi détrôné : rendez-lui son trône et son palais, rendez-lui sa génie et sa vertu en lui rendant ses passions ! La passion, c'est le génie et la vertu, le mérite et la récompense. Ch. Dav.

Les passions sont l'élan de l'homme vers sa destinée. Madame De Staël.

La nature humaine est comme une pierre précieuse, taillée à mille facettes inégales, douées de mille polarisations différentes. Chaque individualité peut s'allier à toutes les individualités ambiantes, par un nombre plus ou moins grand de facettes et de pôles semblables ou concordants et sympathiques.

Les natures les plus riches, les plus élevées en titres passionnels et sociaux, sont évidemment celles qui possèdent la plus grande quantité de facettes et de pôles attractifs, qui peuvent former, en toute passion, les liens les plus nombreux et les plus puissants à la fois, celles enfin que Dieu a armées des affinités les plus variées, rendues aptes aux combinaisons affectives les plus fortes et les plus multipliées.

Ainsi, comme l'Oxygène, élément *pantogame* (1), qui se combine avec tous les corps de la nature, est, dans le

(1) Il faudrait comprendre, sous cette désignation de corps pantogame, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote, la substance gazeuse sous sa triple modalité, majeure, mineure et neutre.

monde matériel et dans la chimie organique, le roi des corps élémentaires; de même, dans le monde social ou passionnel, le caractère le plus hautement prédisposé à toute affinité, le plus fortement doué de toute passion, le caractère omnimode et pantogame, sera aussi le Roi des caractères. — Dans le milieu social providentiel, chaque nature contribue à l'Harmonie en proportion composée du nombre et de l'intensité de ses Attractions. Chacun y joue un rôle d'autant plus important, qu'il porte en lui de plus hauts désirs; car les désirs sont des forces motrices qui passent toujours en acte. Les rangs occupés dans l'échelle des caractères, sont corrélatifs aux doses de passion. La plus forte intégrale passionnelle est au sommet. C'est ainsi que, dans tout système sidéral, le Soleil central, pivot de tourbillon, en est toujours la masse la plus *attrayante;* car l'Attraction mène le monde et en gouverne toutes les Harmonies.

Les natures les plus antipathiques ont toujours elles-mêmes quelques points par où elles se touchent. Elles ont toujours des notes consonnantes, et peuvent s'unir dans quelques accords particuliers, indépendamment de la fusion de toutes leurs modulations partielles dans la grande symphonie unitaire de l'ensemble.

Nous pourrions insister ici sur ce que LE CONCERT DES INÉGALITÉS GRADUÉES est la condition et la base, non-seulement de l'Harmonie sociale, mais encore de la Justice sociale. Nous pourrions même élever cet admirable théorème aux régions supérieures, et le montrer, dans tout son éclat, gouvernant les hautes Harmonies du monde, les Harmonies souveraines et la Justice éternelle. Mais ces dernières considérations surtout sortiraient du cadre imposé à ces deux volumes : elles rentrent dans celui d'un autre ouvrage où elles trouveront place. Remarquons seulement ici que si les théories d'*Égalité*, froissant toutes les conditions naturelles, et parfaitement contraires à l'Ordre des choses, sont à l'une

des extrémités des absurdités et des injustices, à l'autre extrémité de la même échelle, se placent les faits de Féodalité : Féodalité de la naissance, Féodalité du capital, Féodalité de la capacité, Féodalité religieuse ou Théocratie, etc. Ces formes, attachant tous les avantages sociaux à une seule puissance, les ordonnant par rapport à une seule faculté, les distribuant sur une hiérarchie unique et souvent fermée, laissent comme des Parias les masses pressées au bas de cette échelle unique, sans compensations à leur infériorité, tandis que rien n'équilibre la supériorité de ceux qui trônent en haut. Ces formes sont celles du *pouvoir social* dans les Périodes subversives : Aristocratisme, despotisme, régime des castes dans toutes leurs variétés, oppression et domination sous tous leurs aspects !

Toute notre histoire est là, celle que les institutions religieuses de l'antiquité et du moyen-âge ont faite, celle que les institutions de la féodalité militaire ont faite, celle que l'argent nous fait aujourd'hui, et même celle que les Saint-Simoniens nous voulaient faire. Il est malheureux que les esprits qui se révoltent contre ces diverses formules du despotisme, n'aient su leur opposer longtemps par réaction que les théories absurdes du *nivellement égalitaire*. Il fallait s'élargir l'esprit et comprendre que la justice humaine n'est, ni la distribution à dose égale de chaque avantage social à chaque individu, ni la concentration de tous les avantages dans certaines fractions, au détriment du reste, mais ceci : *La distribution proportionnelle et compensative de ces avantages répandus sur* TOUS, DANS UNE INFINITÉ DE HIÉRARCHIES DIFFÉRENTES, *en doses naturellement et socialement* INÉGALES, *corrélatives pour chacun, dans chaque hiérarchie, à ses titres spéciaux dans cette hiérarchie.*—Voilà la Justice ; voilà ce qui est bon à tous et pour tous; voilà ce qui est dans les convenances de la nature, de la raison, de la société; voilà ce qui peut

établir l'Harmonie en multipliant pour chacun les satisfactions, les joies variées et les essors; en puisant à pleines mains, pour tous, à la source infinie des bonheurs surabondants que la puissance amoureuse et paternelle de Dieu, ouvre à grands flots au sein de la Nature et de l'éternelle Harmonie des choses!

Il y a d'inépuisables trésors, et voilà qu'au lieu de les explorer de bon accord, comme devraient faire des frères, vous vous entre-déchirez pour des misères! Il y a de quoi donner surabondamment à tous, et vous disputez pour savoir ce que ceux-ci ou ceux-là n'auront pas! préparons donc plutôt les tables du festin: l'espace est grand, et chacun est convié!...

Voilà, faites un monde où toute capacité utilisée soit rémunérée dignement sans prendre sur l'héritage de ceux qui sont nés bourgeois ou roturiers dans l'ordre des capacités; où toute famille qui porte un nom rendu glorieux par des actes passés, puisse étaler ce nom avec orgueil, et s'en faire, comme d'un joyau précieux, une noble parure, sans prendre sur la gloire des actes présents, sans étouffer l'essor des gloires à venir; où ceux que la fortune a favorisés puissent doubler leur fortune en l'engageant dans l'œuvre sociale au service de l'humanité et accroître par ce concours la source des richesses où tous viennent s'abreuver... Ayez des faveurs pour la beauté du corps, des autels pour la beauté de l'âme, des récompenses pour tous les mérites, des couronnes pour toutes les gloires! ayez des récompenses, des couronnes et des autels pour toute force, pour toute passion, pour toute puissance, et faites ainsi converger *par* ATTRAIT, toute faculté sur l'œuvre du bonheur de tous!!

Ne voyez-vous pas qu'en proscrivant la Noblesse du nom, vous perdez une force pour l'œuvre humanitaire, et que vous la lui rendez hostile? que vous perdez une

force et la rendez hostile en comprimant l'essor des Capacités? que vous perdez une force et la rendez hostile quand vous voulez ruiner le Capital au profit du Travail? que vous perdez une force et la rendez hostile quand vous voulez maintenir l'oppression et l'exploitation du Travail au profit du Capital? que vous perdez une force et la rendez hostile en prêchant le dédain de la Matière et le mépris de la Beauté? qu'en luttant contre la Raison au profit de la Foi, vous perdez une force et la rendez hostile? qu'en détruisant le Sentiment religieux pour détruire des dogmes absurdes, vous perdez une force et la rendez hostile?

Vous mettez aux prises la Capacité contre la Naissance, la Fortune contre la Naissance et la Capacité; le Capital contre le Travail, et le Travail contre le Capital; la Matière contre l'Esprit, et l'Esprit contre la Matière; le Sentiment religieux contre la Raison, et la Raison contre le Sentiment religieux; la force contre la force, l'intérêt contre l'intérêt, la passion contre la passion! Et c'est quand vous avez armé ainsi toutes les Puissances naturelles et sociales les unes contre les autres, quand vous avez engagé le combat, et que vous sonnez la charge, et que vous poussez les houras de guerre, c'est alors que vous dites: « L'homme est un être dégradé, dont la nature n'est que » vice et corruption; Dieu a mis l'homme sur une terre » maudite, dévouée à toute division, à toute douleur et » à toute misère! »—Lui, Dieu! hélas! hommes de philosophie et de religion, c'est vous qui le faites stupide et infâme ainsi. Dieu est-il donc un vautour qui se repaisse de chair humaine, et se réjouisse à l'odeur des cadavres, que vous le dites décréteur de la division et de la guerre ici-bas! Et votre terre, fatalement vouée aux guerres, à vous entendre, pousse-t-il donc au printemps des baïonnettes et des épées de son sein?

Dieu a mis le désir du bonheur en nos âmes. Il a mis

sur notre terre les fleurs que nous aimons, et les épis qui nous nourrissent. Notre terre centuple l'épi que nous y semons. Elle pousse encore la moisson quand nous l'abreuvons du sang de nos frères...

Grand Dieu, bon et puissant! rends puissante la voix de ceux qui ont compris ta Loi et qui annoncent ton Règne à leurs frères! Ouvre les intelligences fermées, fais éclore en leur sein l'amour!... Et toi, belle Terre que nous avons si longtemps ravagée, beau Paradis dévasté qui pleures tes premiers jours, *toi dont l'âme est co-substantielle au feu et à la lumière* (1), prépare tes fleurs, tes grappes et tes épis, tes riches parures, tes voix et tes grandes Harmonies, car le terme des longs deuils approche, et voici bientôt le jour prédit de la réhabilitation, le beau jour de la fête et des renaissances!

Terminons ce chapitre consacré aux *Équilibres majeurs* (2), et, pour rentrer dans la spécialité de la science de ces Équilibres, condensons, dans la formule de ce glorieux théorème que nous avons pris pour épigraphe,

---

(1) *Huic animæ terrenæ... quam luci et igni cognatam dixi.*
KEPPLER.

(2) On appelle *Équilibres majeurs*, ceux qui sont tirés du jeu des deux passions d'*ordre majeur*, Amitié et Ambition, et qui président surtout à l'ordonnance et à la hiérarchie des intérêts industriels. Les *Équilibres mineurs* sont ceux que fournissent les deux Affectives *mineures*, Amour et Famille. Ces derniers équilibres ne pouvant être établis d'emblée au début de l'Harmonie, parce qu'ils reposent sur des mœurs loyales et autres dispositions inconnues aux Civilisés, dispositions qui ne viendront que comme conséquences de l'organisation régulière et sériaire des affaires de *Mode majeur*, nous nous abstiendrons d'en parler ici. Du reste, les principes généraux de ces Équilibres sont les mêmes que ceux qui concernent le majeur. Nous en renvoyons l'étude à l'ouvrage où nous traiterons les questions de *Haute-Harmonie*. Elle aura là sa place naturelle, et s'y développera à l'aise.

et qu'il faudrait graver en lettres d'or, la double et merveilleuse propriété du Régime sériaire, sur laquelle nous avons eu principalement à insister ; savoir :

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES COLLECTIVES DE CHAQUE MASSE, PAR ACCORD INDIVIDUEL DES SECTAIRES DANS DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS ;

ABSORPTION DES RIVALITÉS ET ANTIPATHIES INDIVIDUELLES DE CHACUN, PAR RALLIEMENT EN DIVERS GROUPES ET CORPORATIONS, OU LES GOUTS COINCIDERONT AVEC CEUX DE L'ANTIPATHIQUE, ET SUBSTITUERONT PLUSIEURS AFFECTIONS ACCIDENTELLES A UNE ANTIPATHIE NATURELLE.

—

FIN DU SECOND VOLUME
ET DE L'EXPOSITION ÉLÉMENTAIRE GÉNÉRALE.

Paris.—Imprimerie d'E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 6.